







Universitat de les  
Illes Balears  
Servei de Biblioteca i  
Documentació  
Patrimoni bibliogràfic

UNIVERSITAT DE LES ILLES BALEARS



5108829758



6 11806965

GF  
292



# Libreria Ripoll

San Miguel, 12 - Apartado 338 - Tel. (978) 221355 - Palma de Mallorca (M)  
LIBROS ANTIGUOS Y MODERNOS • GRABADOS • XILOGRAFÍAS  
AUTOGRAFOS • REBUSCA EDICIONES AGOTADAS • LIBROS RAROS

*Autor* .....

*Título* .....

*Repasado* .....

*Edición* .....

*Observaciones:* .....

.....

.....

*Ref.<sup>a</sup>* 0292 *Precio* .....

.....

*Ref.<sup>a</sup>* ..... *Precio* .....









Colonel GODCHOT

---

EN DANEMARK

---

# LES ESPAGNOLS

DU

# MARQUIS DE LA ROMANA

---

1807-1808

---

CARTES ET GRAVURES HORS-TEXTE



PARIS  
AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR  
82, RUE BONAPARTE, 82

1924



A Monsieur le Duc de Serclais . mon  
Hommage et ma bien vive reconnaissance avec ma joie  
du résultat si honorablement obtenu

Calvet Godichot

Membre de la Real Academia  
de la Historia de Madrid.

JUNTA DELEGADA  
DEL  
TESORO ARTÍSTICO

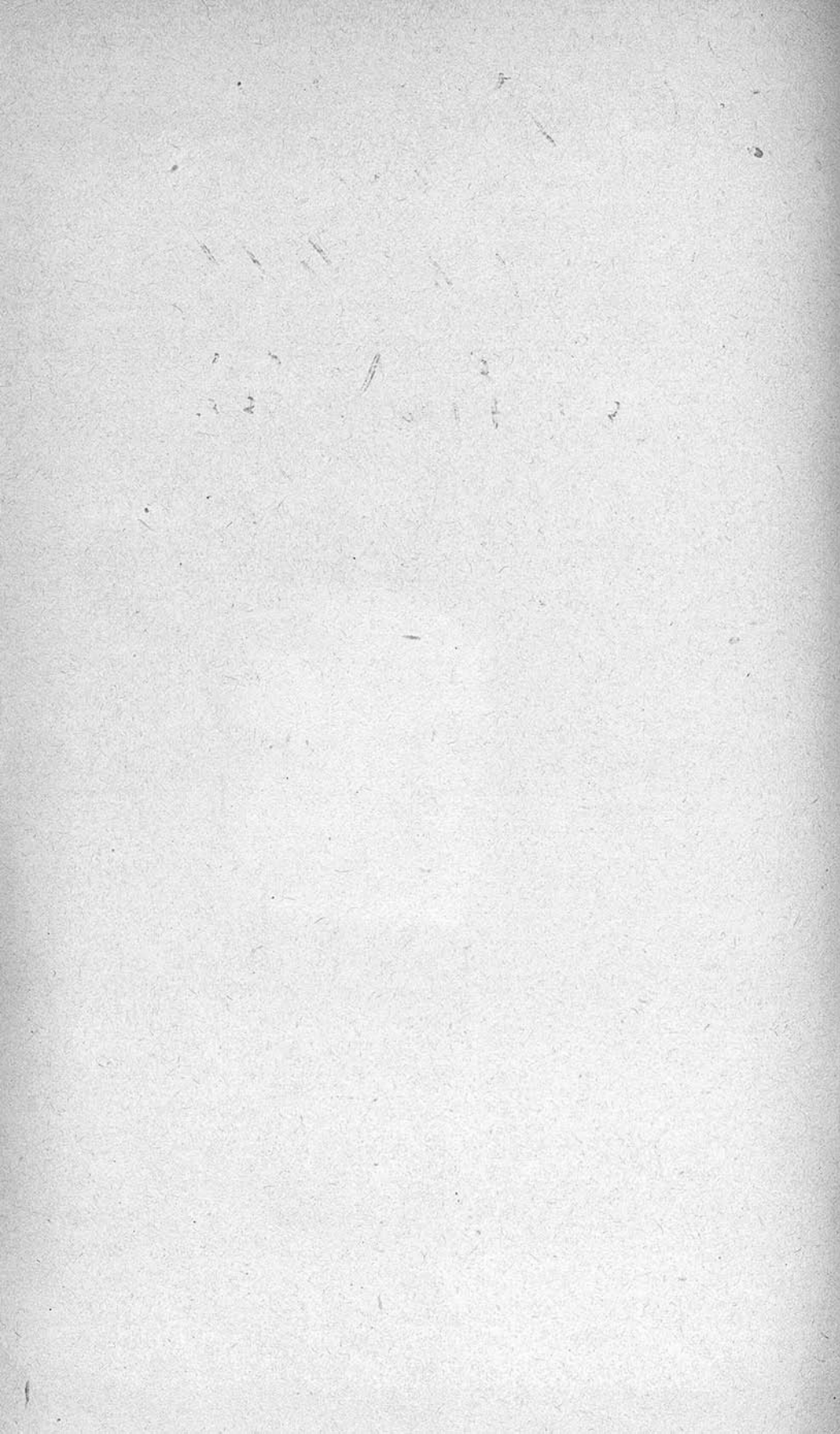
Libros depositados en la  
Biblioteca Nacional

Procedencia

T'SERCLAES

N.º de la procedencia

7661





**LES ESPAGNOLS**  
**DU MARQUIS DE LA ROMANA**

## DU MÊME AUTEUR

---

- La Mission du Général Gordon et la Défense de Karthoum** (1884). Broch.
- L'Expansion coloniale européenne en Afrique** (1891). Broch.
- Les Neutres**, étude historique et juridique de Droit maritime international public (Fontana, Alger, 1891). 1 vol.
- Le 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves** (Librairie Centrale des Beaux-Arts, Paris 1895-1896). 2 vol. illust.
- La Colonisation Romaine en Afrique** (Fontana, Alger, 1898). Broch.
- La Question de Fachoda** (Léon, Alger 1901). Broch.
- De la Formation de Combat de l'infanterie** (Chapelot, Paris 1903). Broch.
- De l'utilité et de l'intérêt que présente pour tous les officiers l'Étude de la Stratégie** (Chapelot, Paris 1903). Broch.
- Instructions pour la Conduite d'une Colonne mobile en pays Kabyle** (Constantine, D. Braham 1907). Broch.
- Les Conséquences d'une Guerre au XX<sup>e</sup> siècle** (Lyon, Desmars 1904-1917). Broch.
- Une Ambassade à Méquinez en 1788** (Tanger, Imprimerie marocaine 1911). Broch.
- Pages de Guerre — Maroc-France 1908-1918**. 1 vol.
- La Fontaine et Saint Augustin**. 1 vol. Albin Michel, Paris.
- Lettres à Georgette** (Berger-Levrault, Nancy).
- Les Grandes Manœuvres en Algérie en 1894** (Leroux, Alger 1894). Broch. illust.

## EN PRÉPARATION

- Bou-Tazzert et Dar-el-Kadi.**
- A l'Arrière en temps de guerre.**
- La Fontaine Critique Littéraire.**
- Les Fanatismes : André Ressmer, Nedjema (Théâtre).**
-

Colonel GODCHOT

---

EN DANEMARK

---

# LES ESPAGNOLS

DU

# MARQUIS DE LA ROMANA

---

1807-1808

---

CARTES ET GRAVURES HORS-TEXTE



PARIS  
AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR  
82, RUE BONAPARTE, 82

1924

N° 97

**Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays**

**Copyright by COLONEL GODCHOT 1924**

**71, Boulevard de Versailles, à Saint-Cloud.**



## PRÉFACE

---

En 1886, à la Bibliothèque de la rue de l'Etat-Major, à Alger, je cherchais des documents pour écrire une histoire du 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves. Je trouvai alors un dossier de pièces authentiques et manuscrites concernant l'occupation en 1808 de l'île de Langeland (Danemark) par les troupes franco-espagnoles. Ces pièces provenaient incontestablement de l'ex-colonel Gilbert Gaultier, de l'Etat-Major, né aux Ponts-de-Cé en 1768 et mort à Angers en 1821<sup>1</sup>. Comment étaient elles venues échouer à Alger?... Mystère !... Je fus immédiatement séduit par le sujet. L'excellent bibliothécaire, M. Maupas, voulut bien mettre à mon entière disposition une copie de ces pièces, cataloguées du n<sup>o</sup> 1303 au n<sup>o</sup> 1450. Et je commençai mon ouvrage au milieu des vicissitudes de ma vie militaire.

Je me proposai donc de publier ces documents en les plaçant dans leur cadre ; en exposant pour quels motifs les troupes franco-espagnoles se trouvaient dans l'île de Langeland. Et, d'une première étude, j'arrivai à publier, en 1891, mon ouvrage : Les Neutres, où je développai les principes du Droit Maritime International, basés sur la critique des événements historiques des xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, et particulièrement des violations du Droit par l'Angleterre vis-à-vis du Danemark, et du Blocus Continental.

Puis les années passèrent ! Emporté par ma carrière toujours pleine d'imprévu et de déménagements, en Algérie, en Tunisie, au Maroc, je dus laisser dormir les documents, tout en pratiquant des sondages quand j'avais quelques heures de repos... Enfin, après la Grande Guerre, la retraite survint ! Je pus me livrer au travail ; consulter à loisir des Archives aux Ministères de la Guerre et des Affaires Etrangères ; faire traduire des ouvrages danois, espagnols, anglais ; terminer enfin cet ouvrage auquel je songeais depuis ma jeunesse.

Voilà comment je suis arrivé à donner au public cet exposé

1. Voir Annexe I, la notice concernant cet Officier de la Grande Armée.



qu'il trouvera, je l'espère, intéressant, passionnant même, et qui fait connaître des événements un peu négligés en France.

*J'ai dit tout ce que je pensais sur eux et les acteurs.*

Dans cette entreprise de raconter les faits qui se sont passés en Danemark en 1807 et 1808, je n'ai pas hésité à faire appel à la documentation, et à reproduire lettres, rapports, écrits chaque fois qu'il m'a paru nécessaire de laisser parler les acteurs eux-mêmes. Il est souvent insupportable de rejeter à des annexes des documents frappants, vivants, qui font vibrer l'histoire. Puisque vous les publiez pour que l'on s'y reporte, puisque vous imposez au lecteur la distraction d'aller les chercher à la fin du volume ou dans un volume annexe, puisque vous grossissez avec eux votre ouvrage, il est bien plus simple de les donner à leur place : le lecteur vit avec l'écrivain qui n'est plus obligé de résumer des pièces ; d'avoir l'air de faire de la haute politique alors que, par exemple, il démarque simplement des documents diplomatiques et militaires. Je crois que je partage ainsi la manière de voir de M. Juan Perez de Guzman de la Real Academia de la Historia de Madrid dans son introduction à son étude sur *Las Recompensas a los Expedicionarios españoles al Norte de Europa* qui, je l'espère, s'il daigne me lire, aura l'occasion de ne pas maintenir son opinion si passionnée, si injuste sur l'érudition française, quand il écrit :

« L'érudition française qui, en voulant éclaircir ce sujet n'a fait, jusqu'ici, que de l'embrouiller davantage, comme il arrive fréquemment aux écrivains français de le faire lorsqu'ils se proposent de défigurer les faits des étrangers, et surtout des Espagnols, autant quand ils les ont eus pour amis que pour adversaires. »

*Comme si les historiens français dignes de ce nom s'étaient plu à ce jeu surtout envers les Espagnols ! Comme si les Espagnols étaient un peuple que les Français aient intérêt à déconsidérer pour faire valoir leurs gloires !*

*Il est vrai que le charmant académicien n'a guère plus d'amabilité pour les Italiens qu'un « sentiment peut-être de juste orgueil national a éloigné délibérément et systématiquement de tout souvenir. »*

*Les Allemands trouvent grâce devant lui, et surtout les Danois, qui ont sur les événements que nous étudierons une littérature à peu près complète dans laquelle il est donné, pour laisser parler ingénument M. de Guzman :*

« au séjour, conduite et retraite de l'armée espagnole sous les ordres du Général Marquis de la Romana, toutes les

proportions qu'inspirent une étude approfondie, une documentation riche en détails, une admiration ingénue pour les SPLENDEURS DE NOS ARMES, et une sympathie qui a laissé là-bas des traces permanentes et indélébiles POUR NOTRE GÉNIE ET NOTRE ESPRIT ROMANTIQUE ET SÉDUCTEUR. »

*Nous avons cherché à imiter les Danois et à nous inspirer particulièrement de l'exemple de Monsieur le professeur Karl Schmidt si bon et affectueux, dont malheureusement l'ouvrage Meddelelser... de fremmede Troppers Ophold i Danemark i 1808 n'a pas été traduit en français. Et avec cet homme de bien, cet historien impeccable, nous échangeons des relations cordiales, nous discutons les détails des événements, lui donnant parfois raison, le persuadant de nos solutions, lorsque la mort est venue, ces jours derniers, supprimer ces lettres où s'étaient toutes ses qualités<sup>1</sup>.*

*Je dois une mention particulière à tous ceux qui m'ont aidé dans mes recherches ou les traductions d'ouvrages : à mon cher camarade Hennequin, tué pendant la Grande Guerre ; MM. Bernhoft, Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Danemark ; Lèche, Secrétaire d'Ambassade d'Angleterre ; Sir Julian Corbett, Holland Rose, savants anglais ; Rockstroh, F. Munster, capitaines danois ; Bataillon, membre de l'Ecole des Hautes-Etudes Hispaniques à Madrid ; Albert Pingaud, Ministre de France à Monaco ; F. de Jessen, rédacteur du Temps ; Saal, Régnier, du Ministère de la Guerre. Enfin je marquerai d'un souvenir spécial mon ami Georges Anthoine pour ses traductions de l'espagnol et de l'anglais, et M. A. Ballerzen, suédois, qui, bien que connaissant imparfaitement le français, a produit un effort remarquable pour me traduire l'ouvrage de M. Karl Schmidt.*

*Saint-Cloud, le 15 janvier 1923.*

---

1. Voir la Bibliographie. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici la liste de ses ouvrages sur Napoléon que nous avait communiquée Mlle H. Schmidt, sa pieuse fille.





## CHAPITRE III

**Deuxième attaque et capitulation de Copenhague**

Le Gouvernement danois. — Les Bernstorff. — La baron Didelot. — Situation du Danemark. — Son aveuglement. — Clairvoyance de Didelot. — Formation du corps du Prince Ponte Corvo. — Entrevue tragique Didelot Bernstorff. — Mouvements de la flotte Anglaise. — L'Angleterre et Tilsitt. — Desseins formels contre le Danemark. — Lettre de Rist. — Les Gouvernants danois ouvrent les yeux. — Taylor et Jackson. — Echec de Jackson à Kiel. — La Course vers Copenhague du Prince Royal et de Jackson. — Etat militaire de la Seeland. — Le Prince Royal quitte Copenhague avec le Gouvernement (12 août). — Proclamation des chefs anglais (15 août). — Déclaration de guerre du Danemark (16 août). — Capitulation de Copenhague. — Lettre de Désaugiers le jour..... 40

## CHAPITRE IV

**Traité de Fontainebleau.**

Pourparlers Franco-Danois. — Napoléon *pour* ou *contre* le Danemark. — Confiance de Didelot. — Prise de contact du Prince de Ponte Corvo. — Les désirs du Prince Royal. — Napoléon, le Tsar et la Suède. — Effets de la chute de Copenhague. — Le Danemark se jette dans les bras de la France. — Négociations. — Menaces anglaises. — Rist et Canning : duplicité du roi de Suède. — Evacuation de la Seeland. — Le Prince Royal à Copenhague. — Insistances anglaises. — Nouvelle lettre de Rist. — Confusion du roi de Suède. — Nécessité du traité Franco-Danois. — Scène orageuse entre Didelot et Bernstorff. — Déclaration russe. — Traité de Fontainebleau du 31 octobre..... 66

## CHAPITRE V

**Projet de descente en Scanie.**

Projets du Prince Royal. — Débuts du projet de descente en Scanie. — Ordres du Conseil des 11 et 25 novembre 1807. — Décret de Milan du 17 décembre. — Ordonnance danoise du 24 décembre. — Didelot pousse à l'expédition en Scanie — Résistance de Bernstorff au Décret de Milan. — Action de la Russie. — Nécessité d'une marche rapide en Scanie. — De Blome et Didelot. — Mauvaise volonté de Napoléon, et du Prince de Ponte Corvo. — L'Angleterre et la Suède. Projets danois. — Lenteurs françaises. — Activité anglaise. — Pichrocole. — Le Prince Royal à Kiel. — Attitude de Bernadotte. — Didelot s'épuise à pousser à l'action. — Ordre de Napoléon pour l'emploi des troupes du Corps de Bernadotte. — Inertie de ce Maréchal. — Déclaration du Danemark contre la Suède (29 février 1808)..... 90

## CHAPITRE VI

**Traité de Saint-Ildefonso**

Napoléon se décide enfin. — Ordre de marche des troupes. — Origine de ces troupes. — Le Corps de Brune. — Les Grands Commandements de la Grande Armée. — Les troupes espagnoles. — Le traité de Sainte-

- BLAKE Y ORBANEJA (Joaquín). — *Apuntes históricos sobre las operaciones del Ejército de Galicia desde su organización en julio de 1808 hasta noviembre del mismo año en que se entregó su mando al teniente general Marqués de la Romana.*
- BOPPE, commandant. — *Les Espagnols à la Grande Armée. Le Corps de la Romana (1807-1808).* Paris, Berger-Levrault, 1899.
- D. Ambrosio DE LA CUADRA del Rég. de *Cataluña*. — *Memorias de los acontecimientos en el Ejército de Dinamarca desde los primeros rumores de la abdicación de la Corona de España y Congreso de Bayona hasta la salida de las tropas Españolas de aquel Reyno.*
- DROESHE (Engelbert). — *Spaniolerne i Ebeltoft, 1808,* (Fra Randers Amt. II, 1908).
- FIBIGER. — *De spanske Tropper i Sjælland, 1808* (Militært Repertorium III, 1837, ogsaa i Riises Archiv. LXXII, 1838).
- FORTESCUE. — *Histoire de l'Armée Anglaise.* Vol. VI, p. 279.
- Général N. FRIRION. — *Relation de l'insurrection des troupes espagnoles détachées dans l'île de Seeland, sous les ordres du général Fririon en 1808* (Spectateur Militaire, t. IV, octobre 1827).
- E. FRIRION. — *Relation de l'insurrection des troupes espagnoles détachées dans l'île de Seeland, sous les ordres du général Fririon en 1808.* Limoges, 1872.
- DE FRISENBERG, capitaine. — *Souvenirs d'un officier danois, 1807-1814.* Paris, 1897.
- CARLOS DE GIMBERNAT. — *Manual del soldado español en Alemania.* Munich, 1807.
- GODCHOT, capitaine. — *Les Neutres : Etude Juridique et Historique de Droit Maritime International public.* Alger, 1891.
- PÉREZ DE GUZMÁN Y GALLO (Juan). — *Informe a Su Majestad el Rey Alfonso XIII, acerca de el capitán español D. Antonio Costa de la expedición auxiliar del Marqués de la Romana al Norte, y su sepulcro en Fredericia (Dinamarca).* Boletín de la real Academia de la Historia, julio-septiembre 1909. L. V., Cuadernos, t. III.



- *Las recompensas a los expedicionarios españoles al Norte de Europa con el Marqués de la Romana. (La España Moderna, 1914, t. CCCIX), año 26.*
- I. K. HOFF. — *Politik og Historie*, tome II, fascicule III, 1820.
- HOLM. — *Danmark-Norges Historie 1720-1814*, t. VII.
- JAMES (William). — *Histoire Navale de la Grande-Bretagne*, vol. IV, 1886.
- JOHN T. JONES. — *Account of the War in Spain, Portugal and the South of France from, 1808, to 1814, inclusive.*
- KOERNER. — *Die Spanier in Schleswig-Holstein und Dänemark im Jahre, 1808 (Die Heimat, XV, 1905).*
- KORNERUP. — *Spanierne i Roskilde, 1808 (Roskilde Avis). Roskilde, 1886.*
- LECESTRE. — *Lettres inédites de Napoléon I<sup>er</sup>.*
- LEFÈVRE. — *Histoire des Cabinets de l'Europe.*
- P. MÉRIMÉE. — *Théâtre de Clara Gazul. Les Espagnols en Danemark (ridicule).*
- MOELLER. — *Fra « Spanioler » Tiden (Militærisk Tidsskrift, VI, 1896).*
- MULLER. — *Prindsen af Pontecorvo paa Koldinghus (Historisk Tidsskrift, 3. Række, VI, 1867-69).*
- MUMME. — *Begivenhederne i Fyen under de franske og spanske Troppers Ophold her i Landet i Aaret 1808. Odense, 1848.*
- NAPOLÉON I<sup>er</sup>. — *Correspondance.*
- NYERUP. — *Noget om de spanske Troppers Ophold paa Langeland i August 1808 (Politik og Historie, t. II, 1820).*
- OSMA (Joaquin de). — *Noticias sobre la vuelta del Ejército español de Dinamarca, Paris, 1824 (Collection des Mémoires).*
- Charles OSMAN. — *A history of the Peninsular War. Oxford, 1902, vol. I.*
- Frédéric JULIUS D'ORIGNYS. — *Dagbog over Begivenhederne under de spanske Troppers Ophold i og ved Roskilde, 1808, Ved, G. L. Wad (Fra Arkiv og Museum, II, 1903).*
- PELET, général. — *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne. Roret, Paris, 1826.*

- PORT (Célestin). — *Dictionnaire Historique, Géographique et Biographique de Maine-et-Loire*. Angers-Paris, 1878, t. III.
- RAVN. — *Fra en Ægttur til Vejle*, 1808 (Vejle Amts Aarbøger, 1910).
- ROBERTSON JAMES. — *Narrative of a secret mission to the Danish islands in 1808*. Edited by Alex. Clinton Fraser. London, 1863.
- ROHMANN. — *Historiske Erindringer fra 1808*. (Om Spanierne i Svendborg).
- LA ROQUETTE (DE). — *Mémoires sur les opérations de l'armée espagnole en Danemark*, Paris, 1824 (voir DE BEAUCHAMP J. B. M. Alexandre Dezos de).
- ROERDAM. — *Fra Spaniernes Ophold i Danmark* (Danebrog, III, 1882-83).
- Sir JOHN ROSS. — *Memoirs and correspondence of amiral Lord Saumarez*, London, 1838.
- RUSE (J. Chr.). — *Archiv for Historie og Geographie, Samlet og udgivet Januar 1838*. De Spanske Tropper i Sjælland i 1808.
- SARRANS. — *Histoire de Bernadotte*, Paris, 1845.
- SCHIERN. — *Spanierne i Danmark* (Rüses Archiv. LXI, 1835).
- KARL SCHMIDT. — *Meddelelser om de Begivenheder, som knyttede sig til de fremmede Troppers Ophold i Danmark i 1808*, Kjøbenhavn, 1901.
- *Aktstykker vedrørende de fremmede Troppers Ophold i Danmark i 1808*.
- *De fremmede Troppers Ophold i Danmark, 1808* (Vort Forsvar n<sup>os</sup> 550, 553, 555, 557, 558, 1902).
- *De fremmede Troppers Ophold i Danmark* (Illustreret Tidende XLIX, n<sup>o</sup> 24, 1908).
- SØERENSEN. — *Det spanske Korpses Frafald eller Perioden Juli-August, 1808* (Meddelelser fra Krigsarkivet. III, 1888).
- SOUTHEY (Robert), poète lauréat d'Angleterre. — *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon I<sup>er</sup>* (Traduction Lardier, 1828).
- STEMANN. — *Spansk og fransk Indkvartering i Ribe, 1808* (Fra Ribe Amt, 1908).

- THIERS. — *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VIII.
- C.-L. WAD. — *Fra Arkiv og Museum* (1903, *Frederik Julius d'Orignys Dagbog*).
- AKSTYKKER VEDRØRENDE DET SPANSKE KORPSES FRAFALD (*Meddelelser fra Krigsarkivet*, t. III, 1888).
- ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (France).
- ARCHIVES DU MINISTÈRE DE LA GUERRE (France).
- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ALGER. Manuscrits cotés sous les n<sup>os</sup> de 1303 à 1450.
- BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.
- LE CARNET DE LA SABRETACHE. Librairie Berger-Levrault, t. VI et VIII, Paris, 1900.
- Comptes rendus dans le *Boletin de la real Academia de la Historia*, t. XXXIV, par Gomez de ARTECHE. — Dans la *Revue Hispanique*, 1902, t. IX, par DESDEVISES DU DEZERT. — Dans la *Revue Critique d'Histoire et de Littérature*, 1899, t. XLVII, par A. C.
- DANMARKS RIGES HISTORIE V.
- FRANKMÆNDENE I FLENSBORG OG OMEGN 1808 (*Nordslesvigs Søndagsblad, Folkelig Del*, 1889).
- INDBERETNINGER ANGAAENDE DET FRANSKE KORPSES INDRYKNING I DANMARK (*Meddelelser fra Krigsarkivet* III, 1888).
- INDBYDELSSESKRIFT TIL DE OFFENTLIGE EKSAMENER I ODENSE KATEDRALSKOLE I Juni og Juli, 1904 et 1905 Akstykker (voir K. Schmidt).
- MEDDELELSER FRA KRIGSARKIVERNE, *udgivne af Generalstaben, Tredje bind*, 1888.
- MÉMOIRES DU ROI JOSEPH NAPOLÉON, *par le baron du CASSE*, t. IV.
- MONITEUR UNIVERSEL, 1808.
-





# EN DANEMARK

---

## LES ESPAGNOLS DU MARQUIS DE LA ROMANA (1807-1808)

---

### TABLE DES MATIÈRES

---

#### LIVRE PREMIER

##### L'ANGLETERRE, LE DANEMARK ET LA FRANCE

###### CHAPITRE PREMIER

###### Première attaque des Anglais contre Copenhague.

Le Droit Maritime international au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Les prétentions de l'Angleterre. — Traités d'Utrecht. — La Déclaration russe de 1780. — Attitude des Puissances. — Le Danemark. — La « Neutralité armée ». — Effet de la Révolution française. — Triomphe de l'Angleterre qui entraîne les Etats-Unis. — Représailles. — Traité de Mortfontaine. — Les navires sous convoi. — Belle attitude du Danemark. — Intervention du Czar Paul. — Guet-apens anglais. — Protestations diverses. — Première expédition anglaise contre Copenhague. — Assassinat de Paul I<sup>er</sup>. — Pourparlers de Lille et cynisme anglais. — Le Premier Consul et l'Espagne. — La Paix d'Amiens..... 9

###### CHAPITRE II

###### Tilsitt et le Danemark.

Reprise de la guerre. — Procédés Anglais. — Deux politiques. — Coup d'œil sur l'Europe. — Napoléon empereur. — Retour de Pitt. — La troisième coalition. — Napoléon propose la paix. — 1805-1806. — Hégémonie de l'Angleterre. — Décret de Berlin. — Ordres en Conseil. — 1807. — Tilsitt et les traités. — L'Angleterre choisit le Danemark pour victime..... 27

## CHAPITRE III

**Deuxième attaque et capitulation de Copenhague**

Le Gouvernement danois. — Les Bernstorff. — La baron Didelot. — Situation du Danemark. — Son aveuglement. — Clairvoyance de Didelot. — Formation du corps du Prince Ponte Corvo. — Entrevue tragique Didelot Bernstorff. — Mouvements de la flotte Anglaise. — L'Angleterre et Tilsitt. — Desseins formels contre le Danemark. — Lettre de Rist. — Les Gouvernants danois ouvrent les yeux. — Taylor et Jackson. — Echec de Jackson à Kiel. — La Course vers Copenhague du Prince Royal et de Jackson. — Etat militaire de la Seeland. — Le Prince Royal quitte Copenhague avec le Gouvernement (12 août). — Proclamation des chefs anglais (15 août). — Déclaration de guerre du Danemark (16 août). — Capitulation de Copenhague. — Lettre de Désaugiers le jour..... 40

## CHAPITRE IV

**Traité de Fontainebleau.**

Pourparlers Franco-Danois. — Napoléon *pour* ou *contre* le Danemark. — Confiance de Didelot. — Prise de contact du Prince de Ponte Corvo. — Les désirs du Prince Royal. — Napoléon, le Tsar et la Suède. — Effets de la chute de Copenhague. — Le Danemark se jette dans les bras de la France. — Négociations. — Menaces anglaises. — Rist et Canning : duplicité du roi de Suède. — Evacuation de la Seeland. — Le Prince Royal à Copenhague. — Insistances anglaises. — Nouvelle lettre de Rist. — Confusion du roi de Suède. — Nécessité du traité Franco-Danois. — Scène orageuse entre Didelot et Bernstorff. — Déclaration russe. — Traité de Fontainebleau du 31 octobre..... 66

## CHAPITRE V

**Projet de descente en Scanie.**

Projets du Prince Royal. — Débuts du projet de descente en Scanie. — Ordres du Conseil des 11 et 25 novembre 1807. — Décret de Milan du 17 décembre. — Ordonnance danoise du 24 décembre. — Didelot pousse à l'expédition en Scanie — Résistance de Bernstorff au Décret de Milan. — Action de la Russie. — Nécessité d'une marche rapide en Scanie. — De Blome et Didelot. — Mauvaise volonté de Napoléon, et du Prince de Ponte Corvo. — L'Angleterre et la Suède. Projets danois. — Lenteurs françaises. — Activité anglaise. — Pichrocole. — Le Prince Royal à Kiel. — Attitude de Bernadotte. — Didelot s'épuise à pousser à l'action. — Ordre de Napoléon pour l'emploi des troupes du Corps de Bernadotte. — Inertie de ce Maréchal. — Déclaration du Danemark contre la Suède (29 février 1808)..... 90

## CHAPITRE VI

**Traité de Saint-Ildefonso**

Napoléon se décide enfin. — Ordre de marche des troupes. — Origine de ces troupes. — Le Corps de Brune. — Les Grands Commandements de la Grande Armée. — Les troupes espagnoles. — Le traité de Sainte-

Ildefonse. — Les menées du Prince de la Paix (1806). — Réquisition de Napoléon. — Difficultés et retards. — La division d'Etrurie. — Les Régiments venant d'Espagne (août 1807). — Le marquis de la Romana. — Conduite de ces troupes. — Siège de Stralsund. — Les récompenses..... 116

## CHAPITRE VII

**Les Espagnols en Danemark.**

L'entrée des troupes Franco-Espagnoles en Danemark (mars). — Espoirs danois. — Préparatifs de réception du Prince de Ponte Corvo. — La Suède et M. d'Alopus. — Mort de Christian VII. — Avènement de Frédéric VI. — Gaultier, commandant du Q. G. du Prince de Ponte Corvo. — Ordres de route. — Le Maréchal à Copenhague. — Activité de la flotte anglaise. — Nouveaux ordres de Napoléon. — Arrêt du mouvement des troupes françaises. — Le Maréchal quitte brusquement Copenhague. — Consternation de Didelot. — Rapport tendancieux du Maréchal. — Tergiversations de Napoléon. — Sa vraie pensée. — Le Maréchal et Didelot. — Les troupes espagnoles en avant. — Action de Didelot. — Il est réprimandé. — Audacieuse affirmation de Napoléon. — Le Prince de Ponte Corvo et la Princesse. — Mesures contre les troupes espagnoles. — Mensonges à la Russie. — Observations du Gouvernement danois. — Aveu cynique de Napoléon. — Activité des Anglais. — Occupation de Langeland. Le chef de bataillon (lieutenant-colonel) Gaultier. — Autres Mesures. — Les forces anglaises quittent la Suède..... 143

## CHAPITRE VIII

**La Vérité.**

Aperçus rétrospectifs. — Le baron Didelot et le gouvernement danois..... 171

## LIVRE II

**EN ESPAGNE (1807-1808)**

## CHAPITRE PREMIER

**Le Traité de Fontainebleau. — Démêlés royaux.**

Napoléon et le Portugal. — Bases de son action en Espagne. — Le « Corps d'observation de la Gironde ». — Junot. — Entrée en Espagne. — La Maison de Bragance et la Maison d'Espagne condamnées par Napoléon. — Traité de Fontainebleau (27 octobre). — Convention secrète. — Les armées destinées à pénétrer en Portugal. — Arrestation du Prince des Asturies (27 octobre) ; la demande d'une Princesse française. — M. de Beauharnais ambassadeur de France et le Prince des Asturies. — Manœuvres de ses partisans. — Le Prince les trahit. — Décret royal du 30 octobre. — Lettre de Charles IV à Napoléon. — Demande de pardon du Prince. — Napoléon et la famille royale. — Junot à Lisbonne. — La demande officielle d'une Princesse impériale. — Voyage de Napoléon en Italie. — Fin d'année (1807)..... 177



## CHAPITRE II

## L'année fatale. 1808.

Le détronement des Bourbons d'Espagne. — A la recherche du prétexte. — Augmentation des forces françaises en Espagne. — Charles IV met Napoléon au pied du mur. — Napoléon et l'Europe. — Murat Lieutenant de l'Empereur en Espagne. — M. de Beauharnais et les vagues accusations. — Perspicacité de M. Ysquierdo. — On le renvoie à Madrid. — La fuite sur Cadix ou le départ pour l'Amérique. — Le peuple espagnol. — La marche de Murat sur Madrid. — Napoléon veut éviter un conflit. — Il amorce la tragédie de Bayonne. — Luites intestines à la Cour d'Espagne. — Emeute d'Aranjuez (17 mars). — Chute du Prince de la Paix. — Abdication de Charles IV. — Ferdinand VII. — Ses envoyés à Napoléon. — Nouvelle demande d'une princesse. — Murat à Madrid (23 mars) ne reconnaît pas Ferdinand. — Protestation de Charles IV. — Buts de Murat. — Intervention de M. de Beauharnais. — Ferdinand VII entre à Madrid. — On le pousse à aller au devant de Napoléon. — Le sort des Bourbons est fixé. — Offre de la couronne d'Espagne au roi de Hollande (27 mars). — Napoléon à Bayonne. — Ses intrigues pour y attirer la Famille Royale. — Ferdinand se met en route. — Le général Savary. — A Vittoria. — Lettre infâme de Napoléon. — Le drame est lié. 189

## CHAPITRE III

## Le Crime de Bayonne.

Napoléon au château de Marnac. — Ferdinand et M. de Urquijo. — La fuite vers Bayonne. — 20 avril. — Déceptions. — Le « Rapport à l'Empereur ». — Arrivée de la famille Royale (30 avril). — Les Hontes royales. — Lettre du Fils ; réplique du Père. — Départ de Madrid des autres infants. — Le 2 de mai. — L'étincelle. — Murat et la royauté d'Espagne. — Le roi Joseph. — Napoléon et les événements de Madrid. — La scène affreuse. — Ferdinand renonce à la couronne, mais excite l'insurrection. — Attitude du roi Charles. — Acte de médiation. — Cession de Ferdinand. — Encore le mariage. — La famille royale en route pour ses « Châteaux en France ». 208

## CHAPITRE IV

## La Royauté de Joseph.

Lenteurs de Joseph. — Déception et maladie de Murat. — L'insurrection. — M. Laforest, nouvel ambassadeur de France. — L'attente du nouveau Roi. — Négociations avec le Conseil de Castille et la Junte de Madrid. — Napoléon et les finances espagnoles. — Autres problèmes. — Pichrocole. — Proclamation aux Espagnols. — Déclaration de guerre de l'Espagne contre Napoléon. — Mesures militaires de celui-ci. — Succès provisoires. — La roue tourne. — Succès des Espagnols. — Le roi Joseph à Bayonne. — L'assemblée des Délégués. — Constitution du 6 juillet. — Le Roi part le 9 juillet pour Madrid. — Mauvais état des affaires. — Lamentations de Joseph. — Medina del Rio Seco. — Arrivée du Roi à Madrid (20 juillet). — Tiède réception. — Le Serment. — Capitulation de Baylen (22 juillet). — Le Roi quitte Madrid précipitamment (30 juillet). — Activité des Juntas. — Succès de l'Angleterre. — « Punition de Napoléon en attendant la chute suprême. »..... 228



## LIVRE III

EN DANEMARK. — L'EVASION DES ESPAGNOLS DU MARQUIS  
DE LA ROMANA

## CHAPITRE PREMIER

## Etat d'esprit des troupes espagnoles.

Situation des troupes de Bernadoite en Danemark. — Dispersion des Espagnols. — Détachements à Langeland et en Seeland. — Le général Fririon en Seeland. — Etat des trois divisions espagnoles. — Bienveillance de Bernadoite pour les troupes. — Leur état d'esprit. — Réaction des événements d'Espagne. — Les embaucheurs. — Pamphlets anglais. — Action des agents espagnols. — Illusions du Prince de Ponte Corvo. — La lettre Bellemare contre le Marquis de la Romana. — Confiance ridicule du Prince..... 249

## CHAPITRE II

## L'occupation de Langeland.

Ordre du chef de bataillon (lieutenant-colonel) Gaultier. — Le général danois Ahlefeldt-Laurvig. — Leurs relations. — Situation militaire de Gaultier. — Continuelles discussions. — Le passage de Fionie en Seeland par les îles. — Surveillance anglaise. — Attaque du 17 mai. — Les bâtiments sardes. — Petits combats anglo-danois. — Conflits Gaultier-Ahlefeldt. — Passage des bataillons d'Asturies et de Guadalajara. — Le général Fririon. — Mauvaise volonté du général Ahlefeldt. — Sa plainte contre Gaultier. — Réponse. — Continuation des polémiques. — Attaque anglaise sur Aroe. — Danois et Espagnols. — Lettre symptomatique du Marquis de la Romana. — Le général Ahlefeldt, le Roi, le lieutenant-colonel Wenzel-Haffner. — Le général Gérard et Gaultier. — Activité des Anglais. — Le Marquis de la Romana à Langeland. — Nouvelles de Seeland. — Gaultier demande l'ordre de quitter l'île. — La Romana le berne. — Ahlefeldt veut le protéger. — Saisie des courriers officiels. — L'arrestation de Gaultier par les officiers espagnols. — Nuit du 7 au 8 août. — Accumulation des Espagnols dans l'île. — Le général Ahlefeldt et les troupes danoises ne bronchent pas..... 282

## CHAPITRE III

## Le Serment.

Ordre de faire prêter serment aux troupes espagnoles en Danemark. — « *Formalité toute naturelle* ». — Mesures secrètes prises par le roi Frédéric VI.

En *Jutland*. — Situation des régiments espagnols. — Leur mouvement Sud-Est du 15 juillet au 1<sup>er</sup> août. — Le général Kindelan et la prestation du serment. — Formules signées. — 25-27-28 juillet ; 3-4-6 août.

En *Seeland*. — *Le Drame de Roskilde*. — Lettre du Roi. — Symptômes de révolte. — La ration d'eau-de-vie. — Le général Fririon et son

Etat-Major au château de Roskilde. — Révolte du 1<sup>er</sup> août d'*Asturies* et de *Guadalajara*. — Assassinat du lieutenant Marabail. — Le refuge dans l'Eglise. — Le capitaine d'Origny à Copenhague. — Fuite du général Fririon. — Mesures prises par le Roi. — Dislocation des régiments. — Intervention du comte Yoldi. — Livraison des coupables. — Le général Fririon rend compte au Marquis de la Romana. Réponse du Marquis; ses lettres aux colonels. — Les Espagnols traités en prisonniers de guerre. — Le roi Frédéric VI et le général Fririon. — Enterrement de Mirabail. — Mentalité du Prince de Ponte Corvo. — Impressions de Napoléon; ses ordres tardifs... 338

## CHAPITRE IV

**En Fionie.**

*En Fionie.* — Prévisions du baron Didelot. — Projets anglais. — La mission du prêtre Robertson. — Détails typiques. — Instructions de Canning. — Robertson et La Romana. — Remarquable duplicité du Marquis. — La prestation de serment. — Refus des divers régiments. Ennuis de La Romana. — L'indolence du Prince de Ponte Corvo. — Il envoie un aide de camp avec des menaces. — La Romana poursuit son plan..... 370

## CHAPITRE V

**L'Evasion**

*A Langeland.* — Mission confiée par Gaultier au sous-lieutenant Fabregues. — A bord du *Superb*. — Don Rafael Lobo. — Le contre-amiral Keats. — Son plan. — Indiscrétion de Fabregues. — Gaultier prévenu. — Le major La Quadra entre en scène. — Fabregues à Nyborg. — Le plan d'évasion. — Rôle de l'île de Langeland.

*En Jutland.* — Emissaires envoyés aux régiments du Jutland. — Conduite du général Kindelan. — Fuite des régiments espagnols favorisée par le manque de... perspicacité des officiers danois. — Incidents divers.

*En Fionie.* — Mouvements des troupes. — A Nyborg. — Le baron de Guldenkrone cède aux sommations et livre les batteries. — Glorieuse résistance des marins danois. — Lettre du contre-amiral Keats. — Détails des opérations. — Débarquement à Langeland. — Les troupes espagnoles du sud de la Fionie. — Aveuglement des officiers danois..... 384

## CHAPITRE VI

**Le triste prince de Ponte-Corvo.**

La confiance du Maréchal dans le Marquis de la Romana. — Aberrations et exagérations. — Bavardages ridicules. — La lettre du général Kindelan. — Stupéfaction et conduite grotesque du Prince de Ponte Corvo. — Sa proclamation; celle du général Kindelan. — Marche des troupes françaises. — Célérité de l'avant-garde du général Veaux. — Les deux escadrons d'*Algarbe* et le suicide de Don Antonio Costa. — Arrivée du Maréchal en Fionie. — Exagérations, lamentations et mensonges. — Ordres tardifs de Napoléon. — Encore une proclamation du Prince de Ponte Corvo. — La peur des responsabilités. — Nouvelles palinodies. — Il est accusé de félonie par les Espagnols..... 407

## CHAPITRE VII

**A Langeland. — Le départ.**

Situation dans l'île. — Symptômes. — Les suites de la mission Fabregues. — Faiblesse du général Ahlefeldt. — Il se laisse berner. — Gaultier prisonnier. — Intervention du général. — Aplomb de La Quadra. Arrivée de *Villaviciosa* et de *Cataluna*. — Arrestation de Ciran. — Protestation du général Ahlefeldt. — Sa belle attitude en faveur de Gaultier. — Le colonel Armendariz. — Ultimatum au général Ahlefeldt. — Il capitule. — Les Espagnols maîtres de l'île le 10 août. — Libération de Gaultier.

Débarquement des navires anglais. — Stupéfaction du général Ahlefeldt. — Illusions du Prince de Ponte Corvo, de Levetzau, du général Veaux. — *Mémoire* du lieutenant-colonel de Llano. — Suite des événements. — Gaultier s'échappe. — Nouvelles sommations au général Ahlefeldt. — Il remet les armes et les canons.

Préparatifs de départ des Espagnols. — Conduite des soldats. — Arrivée de l'amiral Saumarez. — Entrevue avec La Romana. — Bombardement nocturne. — Embarquement. — 21 août. — Les navires mettent à la voile. — Départ. — Le drame est terminé. — Détails du voyage jusqu'en Suède. — Succès du contre-amiral Keats. — Le Maréchal Bernadotte, Prince de Ponte Corvo, reçoit du Roi du Danemark l'ordre de l'Éléphant..... 434

## CHAPITRE VIII

**Les Prisonniers.**

Les Espagnols prisonniers. — Leur réunion sur le continent. — Mesures prises par le roi de Danemark. — Dispersion des groupes. — Formation d'un régiment. — Quelques particularités..... 462

## CHAPITRE IX

**Epilogue**

I. — Impression sur le baron Didelot, sur Napoléon, sur le roi Frédéric, de l'évasion des Espagnols. — Tentatives diplomatiques du roi de Suède. — Insistance de Didelot pour l'expédition de Scanie. — On le laisse sans instructions. — Dislocations de la Grande Armée. — Le Gouvernement des villes Hanséatiques. — Le Prince de Ponte Corvo s'efforce de ne pas exécuter les ordres concernant l'évacuation du Danemark.

II. — Mouvements des escadres anglaises. — Démarches pour l'accueil des Espagnols en Suède. — Arrivée des navires de transport. — Le 12 septembre, départ des Espagnols pour l'Espagne. — Arrivée à la Corogne, on les rejette à Santander. — Arrivée de La Romana à la Corogne. — Destination des régiments reconstitués. — Triste sort de l'infanterie. — Combat de Zorzona. — La « Division du Nord ». — Bataille d'Espinosa. — Lenteur du Marquis de La Romana à prendre son commandement supérieur des armées de la Gauche et du Centre. — Demande de récompenses pour les évadés du Danemark. — Vains espoirs. — Attitude ordinaire des gouvernements. — Conclusions..... 481



## ANNEXE PREMIERE

Notices concernant : 1° Le Marquis de La Romana ; 2° Le général Kindelan ; 3° Le général Fririon ; 4° Dreyer ; 5° Le baron Didelot ; 6° Le colonel Gilbert Gaultier..... 501

## ANNEXE II

**Questions financières danoises. — De Dreyer.**

Attitudes successives de Napoléon. — M. de Dreyer. — La clause de la convention. — Négociations pénibles. — Promesses et réalités. — Situation financière du Danemark. — Négligence de Napoléon. — Intervention de Didelot. — On ne peut rien obtenir. — Dernières supplications. — Honte nationale.

Questions financières espagnoles. — Les Diamants de la Couronne 531

## ANNEXE III

**Documents statistiques**

1° Mouvements des régiments espagnols. Noms de leurs chefs ; 2° Le corps d'armée du Prince de Ponte Corvo (situations diverses. Mouvements du Q. G.) ; 3° Renseignements nominatifs ; 4° Situation du Corps espagnol ; 5° Etat des troupes franco-espagnoles à Langeland (22-7-1908)..... 545



PORTRAIT DU MARQUIS DE LA ROMANA, NÉ A PALMA 1761. ✠ 1811

Peint par Vicente LOPEZ. Né à Valence 1772. ✠ 1850.

*Communiqué par M. le Marquis de La Romana, son petit-fils.*



# LES ESPAGNOLS DU MARQUIS DE LA ROMANA (1807-1808)

---

## LIVRE PREMIER

### L'Angleterre, le Danemark et la France

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

#### **Première attaque des Anglais contre Copenhague**

Le Droit Maritime international au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Les prétentions de l'Angleterre. — Traités d'Utrecht. — La Déclaration russe de 1780. — Attitude des Puissances. — Le Danemark. — La « Neutralité armée ». — Effet de la Révolution française. — Triomphe de l'Angleterre qui entraîne les Etats-Unis. — Représailles. — Traité de Mortfontaine. — Les navires sous convoi. — Belle attitude du Danemark. — Intervention du Czar Paul. — Guet-apens anglais. — Protestations diverses. — Première expédition anglaise contre Copenhague. — Assassinat de Paul I<sup>er</sup>. — Pourparlers de Lille et cynisme anglais. — Le Premier Consul et l'Espagne. — La Paix d'Amiens.

*« L'Expérience a prouvé que toutes les ruses  
vont contre leur but, et qu'en toutes choses la  
simplicité et la vérité sont les meilleurs moyens  
de la politique. »*

51<sup>e</sup> Bulletin de la Grande Armée. 14 janvier 1807.

L'histoire du *Droit maritime*, durant les deux siècles qui ont précédé la *Déclaration de Paris*, est l'histoire de toutes les violences, de toutes les agressions que les peuples forts ont cru pouvoir se permettre. Ces peuples ont généralement pris leurs passions, leurs intérêts momentanés pour règle

unique de leur conduite avec les peuples faibles : la Force a primé le Droit<sup>1</sup>.

Pendant toute cette période l'Angleterre avait déjà les prétentions exagérées que Lord Roseberry exposait dans un discours prononcé à la réunion de la *Ligue pour la Fédération Impériale* (1890).

« *L'avenir du monde a-t-il dit, est lié à l'avenir de la race qui parle la langue anglaise. Voilà le fait important qu'il ne faut jamais perdre de vue... On vient de nous rappeler que l'Empire britannique occupe la cinquième partie du globe... Ajoutez-y la partie occupée par les Etats-Unis, c'est-à-dire 60 à 70 millions d'habitants parlant l'anglais, et vous aurez une idée de l'influence salutaire que les nations de langue anglaise doivent exercer dans l'avenir.* »

« *Unissons-nous donc, et alors aucun coup de canon ne pourra être tiré dans le monde sans l'ordre de l'Angleterre ou tout au moins sans son autorisation.* »

Dans une dépêche du 12 août 1800, Lord Withworth laisse échapper un aveu semblable en traitant la question du droit de visite des navires convoyés. Il prétend à l'exercice

« *de ces droits incontestables fondés sur les principes les plus évidents de la loi des Nations dont S. M. ne peut jamais se départir et dont le maintien calme mais soutenu est indispensablement nécessaire à l'exercice des intérêts les plus chers de son Empire.* »

Lord Granville, alors chef du Foreign-Office, dans une note remise aux ambassadeurs de Danemark et de Suède (15 janvier 1801) s'exprimait ainsi :

« *On sait assez dans quelle vue hostile on tenta, en 1780, d'établir un nouveau Code des Droits maritimes et de soutenir par la force un système d'innovations nuisibles aux plus chers intérêts de l'Empire Britannique... L'admission de ces principes, si elle devait jamais avoir lieu, tarirait infailliblement une des principales sources de la force et de la sûreté de l'Empire Britannique.* »

Et Pitt, dans la séance du 2 février 1801 de la Chambre des Communes, revendiquait hautement la responsabilité de ses actes, des mesures prises pour changer le Droit maritime International en faveur de l'Angleterre :

« *L'honorable membre ignore-t-il que la prépondérance maritime que nous avons acquise par ce moyen a fait la sûreté de notre pays ?* »

1. Extrait de notre ouvrage *Les Neutres* (Epuisé).



Pendant les xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles l'Angleterre reconnut toujours dans les traités les grands principes du Droit maritime International ; mais, aussitôt qu'elle était engagée dans une guerre, elle se voyait dans la *nécessité* de violer ces principes et de renier sa signature. Peut-être faisait-elle sienne la théorie de Jenkinson, un de ses illustres enfants, d'après lequel « *les traités ne consacrent que les exceptions ou les dérogations au Droit primitif.* »

Les traités d'Utrecht, du 11 avril 1713, ont formé durant tout le xviii<sup>e</sup> siècle la base du Droit maritime International d'après les principes ainsi formulés :

1<sup>o</sup> *Navire libre, marchandise libre. — Navire ennemi, marchandise ennemie.*

2<sup>o</sup> *La contrebande de guerre est restreinte aux munitions de guerre.*

3<sup>o</sup> *Un bâtiment neutre peut être visité par un belligérant qui vérifie l'exactitude des pièces de bord et s'assure par elles de l'innocence de la cargaison.*

La question de la visite des navires *convoyés* ne fut ni touchée ni résolue en 1713 pas plus qu'il n'en fut question dans la Déclaration de 1780. Le premier traité qui s'en occupa fut celui de 1782 entre la Hollande et les Etats-Unis d'Amérique.

4<sup>o</sup> *Les blocus doivent être effectifs.*

Les traités d'Utrecht disaient encore, art. 17 :

« *Il est permis à tous les sujets neutres de naviguer et de négocier, avec leurs vaisseaux et marchandises, avec la même liberté et sûreté des lieux, ports et endroits appartenant aux ennemis des deux parties ou de l'une d'elles sans être aucunement inquiétés ni troublés, et d'aller directement, non seulement des dits lieux ennemis à un lieu neutre, mais encore d'un lieu ennemi à un autre lieu ennemi, soit qu'ils soient sous la juridiction d'un même ou d'un autre prince... »*

D'après cet article, les neutres étaient donc autorisés à faire le commerce entre la métropole et ses colonies. La France, comme toutes les nations européennes d'ailleurs, s'était toujours réservé le monopole du commerce avec ses colonies. En 1755, elle autorisa, par application de l'article 17 précité, les neutres à faire ce commerce. L'Angleterre émit alors la théorie du *commerce nouveau*, et déclara que tout navire neutre, chargé et faisant route pour les colonies françaises, ou en revenant, serait saisi et confisqué comme coupable d'avoir fait un *commerce nouveau*, commerce qu'il ne faisait pas en temps de paix et d'autant plus coupable que, le commerce neutre en temps de guerre ne devant être que la

continuation du commerce en temps de paix, c'était sortir de la neutralité.

Tel était l'état du Droit maritime International en 1778, lorsque les colonies anglaises d'Amérique se révoltèrent contre leur mère patrie et proclamèrent leur indépendance.

Après la signature du traité du 2 février 1778 avec les Etats-Unis d'Amérique, la France publia, le 29 juillet, son règlement relatif au commerce des neutres. Ce règlement reproduisait les principes des traités d'Utrecht.

Suivant l'exemple de la France toutes les Puissances maritimes publièrent des règlements ou des édits.

L'Angleterre de son côté répudia tous ces principes et se créa une législation calculée pour assujettir à sa tyrannie toutes les mers et tous les Etats secondaires du monde, au point, que tous les Neutres indignés se coalisèrent pour résister à son oppression.

Sur les instances du comte Panin, Catherine, Impératrice de toutes les Russies, prit fait et cause dans ces grandes questions, se mit à la tête du mouvement contre l'Angleterre et fit, le 28 février 1780, une *Déclaration* par laquelle elle reconnaissait les principes annoncés ci-dessus.

Présentée, le 1<sup>er</sup> avril 1780, au Cabinet de Londres, celui-ci répondit à cette déclaration

*« qu'il conformerait sa conduite aux principes les plus clairs et les plus généralement reconnus du Droit des Gens, qui est la seule loi entre les nations qui n'ont point de traités, et à la teneur de ses différents engagements avec d'autres Puissances, lesquels engagements ont varié cette loi primitive par des stipulations mutuelles. »*

Les Etats de Hollande et de Frise, le 13 avril, l'Espagne, le 18 avril, la France, le 25 avril acceptèrent la Déclaration.

Le 24 avril, les Etats-Généraux crurent même devoir s'exprimer énergiquement en motivant leur acceptation sur l'expérience du passé.

Dans le même temps l'Angleterre était en discussion avec le Danemark au sujet de la définition de la contrebande de guerre. Elle voulait expliquer à sa manière le traité de 1670 conclu avec cette Puissance. Le Danemark ne put résister et dut signer, le 4 juillet, l'interprétation anglaise.

Mais, dès le 8 juillet, il protestait auprès des Puissances contre les actes arbitraires de l'Angleterre, et faisait remettre aux Cours de Londres, Versailles et Madrid une déclaration où l'on trouvait les principes suivants :

*« Si les devoirs de la Neutralité sont sacrés, le Droit des*

*gens a aussi ses arrêts avoués par toutes les nations impartiales, établis par la coutume et fondés par l'équité et la raison. Une nation indépendante et neutre ne perd point par la guerre d'autrui les droits qu'elle avait avant cette guerre puisque la paix existe pour elle avec tous les peuples belligérants, sans recevoir et sans avoir à suivre les lois d'aucun d'eux. Elle est autorisée à faire dans tous les lieux (la contrebande exceptée) le trafic qu'elle aurait le droit de faire si la paix existait dans toute l'Europe comme elle existe pour elle. »*

Ce fier langage était suivi, le lendemain, de la conclusion d'une Convention avec la Russie, Convention signée à Copenhague le 28 juin/9 juillet qui devint la base de la *Neutralité Armée*, et dont le but principal fut de ne pas laisser plus longtemps les droits et les devoirs des Neutres dépendre d'une interprétation arbitraire suggérée par des intérêts isolés et momentanés<sup>1</sup>.

Le 21 juillet/1<sup>er</sup> août 1780, cette Convention recevait l'adhésion de la Suède; et des actes d'accession et d'acceptation réciproques étaient signés entre la Suède, le Danemark et la Russie, le 9 septembre 1780.

Ces diverses Conventions furent notifiées aux Cours de Londres, de Versailles et de Madrid. La Cour de Londres répondit sans sortir de son système qui consistait à s'en référer aux traités imposés par elle :

*« Les droits et les devoirs réciproques des Puissances sont tracés évidemment par ces engagements solennels qui deviendraient illusoires s'ils pouvaient être changés autrement que par un accord mutuel. »*

Naturellement les principes émis dans ces Conventions étaient la ruine de ses espérances fondées sur leur négation : les reconnaître c'était renoncer à son système de guerre maritime, et avouer que ses aspirations sur mer avaient trouvé une digue respectable. Les Cours de Versailles et de Madrid acceptèrent, au contraire, et elles répondirent favorablement au *Mémoire* de la Cour de Russie présenté aux Puissances belligérantes pour leur notifier l'accession du Danemark et de la Suède au système de la *Neutralité Armée*.

D'ailleurs, le nombre des Puissances adhérentes allait augmenter.

Le 20 novembre 1780, les Provinces Unies des Pays-Bas

1. Cette convention ne peut trouver sa place ici, nous renvoyons à notre ouvrage *Les Neutres*, pp. 111 et s.



prirent, à la majorité des suffrages de quatre provinces contre trois (Zélande, Gueldre, Utrecht), une résolution touchant leur accession au système, et leur acte d'accession fut signé le 24 décembre/3 janvier 1781.

Mais déjà l'Angleterre, sur le simple avis des négociations engagées dans ce but, avait déclaré la guerre aux Provinces-Unies par le manifeste du 20 décembre 1780.

Pendant ce temps la Prusse signait une Convention d'adhésion avec la Russie, le 8 mai 1781 ; S. M. l'Empereur des Romains signait un traité, le 10 juillet 1781. Enfin, le 13 juillet 1782, la Reine de Portugal, le 10 février 1783, le Roi des Deux Siciles, adhéraient à la ligue par des traités particuliers.

Ainsi, au commencement de l'année 1783, la *Neutralité Armée* comprenait la Russie, le Danemark, la Suède, la Prusse, l'Empire, le Portugal, les Deux Siciles, et avait reçu l'assentiment de la France, de l'Espagne, de la Hollande et des Etats-Unis. Dans ces conditions, l'Angleterre devait céder. Elle céda, mais avec quelle amertume, avec quels regrets de se voir obligée de se soumettre momentanément à l'observation des principes reconnus par toutes les Puissances :

« *On sait assez, s'écriait vingt ans plus tard l'un des ministres anglais, on sait assez dans quelle vue hostile on tenta, en 1780, d'ÉTABLIR UN NOUVEAU CODE DES DROITS MARITIMES et de soutenir par la force un SYSTÈME D'INNOVATIONS nuisibles aux plus chers intérêts de l'Empire Britannique.* »

Elle céda, mais sans renoncer à aucune de ses prétentions ; elle se contenta de se relâcher dans leur exécution ; veilla à ne donner lieu à aucune plainte de la part des Puissances Neutres confédérées ; elle endormit la surveillance des nations intéressées, conclut enfin la paix de Versailles, et attendit que celle-ci, en mettant fin aux intérêts coalisés, dénouât les liens de la *Neutralité Armée*.

D'ailleurs, les peuples de l'Europe allaient avoir des préoccupations plus graves ; l'effondrement d'une monarchie séculaire allait faire trembler sur leurs trônes tous les princes affolés ; d'autres intérêts, d'autres passions allaient envahir la scène du monde.

Profitant de l'animosité qui armait contre la France les armées des grandes Puissances, mettant à profit le temps où les armées autrichiennes, prussiennes, espagnoles et piémontaises envahissaient nos frontières, l'Angleterre ruinait nos colonies, prenait Toulon, soulevait nos provinces de l'Ouest, et, désormais sans rivale sur mer, car nos vaisseaux étaient privés de chefs expérimentés, elle ne vit plus de bornes à son

ambition et fit accepter et consacrer ses doctrines oppressives en matière de navigation. Toutes les prétentions auxquelles elle avait tacitement renoncé sous la pression de la *Neutralité Armée*, elle les reprit en les aggravant. Bien plus, elle parvint à entraîner à sa suite les Etats-Unis *pour lesquels la France venait de lutter, pour lesquels elle avait donné son sang et ses vaisseaux*<sup>1</sup>.

Le 19 novembre 1794, les Etats-Unis signaient avec l'Angleterre un traité secret par lequel ils admettaient des principes, en contradiction avec ceux contenus dans les traités du 2 février 1778 avec la France, et du 10 septembre 1785 avec la Prusse.

Les mesures de blocus prises par l'Angleterre, ses ordres pour la visite des navires furent approuvés.

*Ce n'était pas au moment où la France pouvait paraître anéantie qu'il seyait aux Etats-Unis de signer ce traité secret*<sup>2</sup>. Il fut tenu secret jusqu'en 1796. Cependant la France constatant des violations flagrantes au traité de 1778 réclama énergiquement contre cette violation des engagements pris et contre la partialité de la conduite des Etats-Unis. Puis un décret du Directoire Exécutif, en date du 2 mars 1797, déclara confisquables toutes les marchandises anglaises trouvées à bord des navires américains, et rappela à l'application de la loi du 31 octobre 1796 par laquelle l'importation des marchandises manufacturées provenant soit des fabriques, soit du commerce anglais était prohibée tant par mer que par terre.

Grâce à ces mesures un revirement commençait à se produire en Amérique.

Mais le Directoire voulut se mêler des affaires intérieures des Etats-Unis et manifester en faveur du parti démocratique que le parti fédéraliste avait remplacé aux affaires. Bien plus, le 18 janvier 1798, il faisait voter une loi portant que la *nature de la cargaison*, et non plus le pavillon, déterminerait la neutralité d'un bâtiment ; que tout bâtiment qui serait rencontré en mer chargé de marchandises anglaises serait de bonne prise ; et que l'accès des ports français serait interdit à tout navire qui, dans la traversée, aurait touché un port ennemi. Juste envers les Etats-Unis comme nouvelles repréailles du traité secret de 1794, cette loi englobait malheureusement tous les neutres dans cette vengeance, et elle était d'autant plus impolitique qu'elle entraînait dans le système de l'An-

1. La même politique se reproduit : l'intérêt avant tout.

2. 1794-1922-23.



gleterre, dont les principes et les usurpations se trouvaient ainsi approuvés. Aussi, à partir de ce moment, les Neutres se trouvèrent dans une situation intolérable. Oppressés de tous côtés, pris et condamnés soit par suite des ordres arbitraires de l'Amirauté anglaise, soit par une conséquence des lois françaises, les bâtiments neutres ne surent plus où naviguer en paix.

Les nouvelles mesures prises contre les bâtiments américains, la demande d'un prêt de 48 millions présentée dans des conditions fâcheuses par des personnes non autorisées, furent autant de motifs qui excitèrent les Etats-Unis contre la France ; et, par des actes du 26 mai, du 9 juin et du 7 juillet 1798 toutes les relations furent rompues avec la France, le pays fut déclaré délivré des stipulations des traités.

La France supportait en ce moment les coups de la 2<sup>e</sup> Coalition.

Heureusement la bataille de Zurich gagnée par Masséna, celle de Casticum gagnée par Brune, et la défection de Paul I<sup>er</sup> de la coalition, sauvèrent la France sans raffermir le Directoire qui était en pleine voie de dissolution, et sous la mauvaise administration duquel toute la machine gouvernementale s'était disloquée.

Bonaparte rentra en France après avoir bravé les croisières anglaises, et renversait, le 18 Brumaire, un gouvernement usé et avili. Le 19 et le 20 Brumaire, il se faisait nommer Consul et prenait en mains les rênes du gouvernement. Il s'appliqua aussitôt à effacer de l'esprit des Américains le souvenir des violences du Directoire, et, après une négociation heureuse, il parvint à conclure le traité de Mortfontaine (30 septembre 1800), ratifié le 18 février 1801 par le Président des Etats-Unis et le 31 juillet 1801 par le premier Consul<sup>1, 2</sup>.

Tandis que les Etats-Unis se livraient à l'Angleterre, des Puissances bien plus faibles maintenaient haut et ferme l'honneur de leurs pavillons et continuaient à revendiquer l'application des principes qui étaient leur sauvegarde, et à les défendre au prix de leur sang et de leur indépendance.

La Suède et le Danemark ne voulurent rien céder, ni se soumettre aux exigences de l'Angleterre ; ils continuèrent à proclamer les principes de la *Neutralité Armée*.

Mais, placés entre les dures exigences de l'Angleterre et

1. *Histoire des négociations diplomatiques relatives au traité de Mortfontaine, de Lunéville et d'Amiens pour faire suite aux mémoires du roi Joseph*, par le baron A. DU CASE.

2. Voir *Les Neutres*, *op. cit.*, pages 123 et suivantes.

les mesures exagérées prises par le Directoire, leurs pavillons n'eurent plus aucune sûreté : traqués partout, visités dans les formes les plus attentatoires à l'honneur, leurs navires n'osaient plus se présenter sur l'Océan.

Les deux Puissances résolurent donc de *faire convoier leurs bâtiments de commerce par des navires de guerre*. Elles espéraient que l'Angleterre n'oserait pas s'arroger le droit de visiter *des navires sous convoi* et respecterait cette manifestation de leur souveraineté et de leur honneur.

Elles ne conservèrent pas longtemps leurs illusions.

Le 4 juillet 1798, la frégate Suédoise, *la Troja* ; quelques jours après *la Hulla Fersen*, de la même nationalité, furent violentées ainsi que leurs convois.

Puis ce fut le tour du Danemark. Au mois de décembre 1799, la frégate *Haufruen*, avec son convoi, dans la traversée du détroit de Gibraltar, résista par les armes aux prétentions anglaises.

Le 10 avril 1800, M. Merry, chargé d'affaires anglais auprès de S. M. Danoise, écrivit au comte Bernstorff pour demander le désaveu de la conduite du capitaine Van Dockum, des excuses et réparation et cela avec un cynisme révoltant.

A cette demande ainsi motivée de désaveu, d'excuse et de réparation, le comte Bernstorff répondit, le 19 avril, que le capitaine Van Dockum étant investi du commandement d'un vaisseau de guerre ne pouvait être responsable de sa conduite qu'envers son Souverain et qu'il s'agissait d'examiner :

« *Si les frégates anglaises avaient eu plus de droit de tenter ou le chef de la frégate danoise d'empêcher la visite d'un convoi allant sous l'escorte de cette dernière.* »

Et après des considérations très précises et très énergiques, le comte Bernstorff concluait que le capitaine Van Dockum n'avait fait que son devoir.

Cette expression des vrais principes ne devait avoir aucun succès.

Le 25 juillet suivant, *la Freya*, capitaine Kralle, escortant un convoi dans la Manche, dut s'opposer par son feu aux mêmes prétentions d'une escadre anglaise, et dut amener son pavillon. Une négociation très vive et très noble de la part du Danemark, très violente et impudente de la part de l'Angleterre, s'engagea aussitôt ; Lord Withworth fut envoyé à Copenhague pour affirmer les prétentions de sa cour (11 août), appuyé d'ailleurs par une escadre de 25 vaisseaux sous les ordres de l'Amiral Dixon, et le Comte Bernstorff, après avoir relevé l'affront des notes britanniques, soutenu les vrais

principes du Droit, et offert vainement la médiation de la Russie, dut signer, le 29 août, une convention par laquelle le Danemark échappait au danger imminent du bombardement de sa capitale ; ne reconnaissait aucune des prétentions de l'Angleterre, cédait à la force et lui sacrifiait momentanément son juste ressentiment <sup>1</sup>.

Si l'Angleterre n'avait pas poussé plus loin son action, c'est que la Russie entraînait en ligne.

Le Czar Paul I<sup>er</sup> s'était aperçu que ses alliés n'étaient pas, comme lui, animés d'idées grandes et généreuses, et s'était retiré de la coalition.

D'ailleurs, en ce moment, la fortune souriait à la France, et le Premier Consul, après avoir aboli toutes les lois portées contre les Neutres, avait gagné la bataille de Marengo, tandis que Moreau était victorieux en Allemagne. Il s'était appliqué à séduire Paul I<sup>er</sup> et y était parvenu. Celui-ci lui écrivait :

« *Je vous écris pour vous faire connaître le mécontentement que j'ai contre l'Angleterre, qui viole tous les droits des nations et qui n'est jamais guidée que par son égoïsme et son intérêt. Je veux m'unir à vous pour mettre un terme aux injustices de ce gouvernement.* »

Et le Czar exécutait sa promesse.

Il faisait remettre, en date du 16 août 1800, une déclaration aux Puissances du Nord pour les engager à renouveler les alliances de 1780 et années suivantes pour le maintien des droits du commerce neutre en y ajoutant le principe que les navires convoyés seraient exempts de visite.

Le Czar ne se borna pas à cette déclaration, et dès qu'il fut informé qu'une escadre anglaise avait passé le Sund et s'était embossée en face de Copenhague, le jour même où se signait la Convention anglo-danoise, il ordonna le séquestre des capitaux appartenant aux Anglais dans ses Etats, par une publication datée de Riga le 29 août.

Mais comme si l'Angleterre voulait montrer qu'elle ne redoutait pas une nouvelle ligue des Neutres, de nouveaux incidents provoqués par ses escadres vinrent soulever l'indignation des nations neutres <sup>1</sup>.

Il suffira de signaler l'infâme guet-apens contre la galiote suédoise *la Hoffnung* et contre le port de Barcelone, la prise de Malte et le refus de livrer l'île au Czar conformément à la convention de 1798 ; les incidents du navire prussien d'Emden *Le Triton*.

1. Voir *Les Neutres*, pp. 140 et suivantes.



Ainsi l'Angleterre avait froissé toutes les Cours du Nord au moment même où le Premier Consul mettait fin au conflit avec les Etats-Unis par le traité du 30 septembre, et où les armées de la République remportaient de nouveaux succès sur l'Autriche, battaient ses troupes à Hohenlinden (3 décembre), s'avançaient sur Vienne et signaient l'armistice de Steyer (25 décembre). Aussi ces quatre Puissances, à la tête desquelles marchait la Russie, se décidèrent-elles à signer, presque au même jour, trois Conventions maritimes équivalentes à une *Quadruple Alliance* en tant que chacune des trois Cours accédait à celle des autres avec la Russie.

La Convention entre la Russie et le Danemark fut signée le 16, celle de la Prusse le 18, et celle de la Suède le 20 décembre.

L'Angleterre, informée de ce qui se passait, ne tarda pas à demander à la Cour de Copenhague des explications sur la nature de ces négociations, et lui exposa le point de vue sous lequel elle crut devoir les considérer.

Le comte Bernstorff ne nia pas, avoua la négociation, reconnut que le Danemark :

« *loin d'avoir abandonné les principes professés en 1780* », les revendiquait, et qu'il n'avait apporté dans cette négociation que :

« *des vues absolument défensives, pacifiques et incapables d'offenser ou de provoquer personne.* »

Il avoua enfin ne pas comprendre :

« *sous quel rapport on pourrait faire envisager l'engagement pris par la Convention du 29 août comme contraire à ceux que le Danemark allait prendre avec les puissances neutres et réunies du Nord.* »

Cette réponse renfermant l'aveu d'un traité que les Puissances du Nord étaient sur le point de ratifier, le Ministère anglais qui, le 17 décembre 1800, avait déjà ordonné la course sur les bâtiments russes, se décida, le 14 janvier 1801, à prononcer un embargo général, non seulement sur les vaisseaux de la Russie, mais aussi sur ceux du Danemark et de la Suède : et Lord Grenville, alors Ministre des Affaires Etrangères, dans une note remise aux Ambassadeurs de ces deux Puissances, le 15 janvier, protestait contre cette nouvelle Ligue des Neutres et leur disait :

« *On sait assez dans quelle vue hostile on tenta en 1780 d'établir un nouveau code des Droits maritimes et de soutenir par la force un système d'innovations nuisibles aux plus chers intérêts de l'Empire britannique. L'admission de ces princi-*

*pes, si elle devait jamais avoir lieu, tarirait infailliblement une des principales sources de sa force et de sa sûreté. »*

A son tour, mise en demeure, la Cour de Berlin fit connaître, le 12 février, qu'elle avait accédé à la Convention des Puissances du Nord, et le comte d'Haugwitz en notifiant cette accession, la légitimait dans les termes suivants :

*« La conduite arbitraire de l'Angleterre dans cette occasion s'explique naturellement par les prétentions qu'elle a élevées depuis si longtemps et qu'elle reproduit encore aux dépens de toutes les puissances maritimes et commerçantes. »*

Le comte d'Haugwitz demandait la révocation de l'embargo mis sur les navires danois et suédois.

Le 4 mars, la Suède notifiait à son tour son accession à la Ligue, et le baron d'Ehrensward faisait ressortir :

*« Que le gouvernement britannique, qui avait tant de fois voulu convaincre l'Europe de ses dispositions pacifiques, voulait maintenant commencer une guerre d'asservissement des mers après s'être tant vanté de l'avoir faite pour la liberté de l'Europe. »*

Loin de ramener l'Angleterre à une vue plus juste des principes, ces protestations indignées semblent n'avoir eu pour résultat que d'exciter sa violence et sa haine.

En effet la frégate anglaise *Squirrel* se conduisait en pirate dans les ports de Norvège ; le cutter *Achilles* commettait de vrais crimes dans le port d'Egwaag ; et, sur réclamation du Danemark, l'Angleterre offrait de s'en rapporter à *ses tribunaux*, puis tout à coup rendait les navires saisis. C'est que Paul I<sup>er</sup> avait demandé d'une façon formelle à la Prusse et au Danemark de faire entrer immédiatement leurs troupes dans les possessions allemandes du Roi d'Angleterre, et de fermer au commerce anglais les embouchures de l'Ems, de l'Elbe et du Weser.

Le gouvernement danois, alors en discussion au sujet des incidents de Norvège, donna des ordres pour l'occupation de Hambourg. La satisfaction qui lui fut donnée n'arrêta pas le Prince de Hesse qui, le 29 mars, entra à Hambourg après avoir, dans une proclamation datée de Pinneberg, le 28 mars, déclaré que cette occupation devait être considérée comme représailles de mesures

*« aussi arbitraires que violentes prises par le gouvernement anglais au mépris de tous les principes du Droit des gens. »*

Le Prince fit ensuite ôter les balises de l'Elbe et éteindre le fanal d'Héligoland, tandis qu'un embargo était mis sur les navires anglais.



De son côté, le Gouvernement prussien faisait occuper l'Electorat de Hanovre. le 4 avril, mais colorait son occupation aux yeux du Gouvernement anglais de prétextes futiles.

On ignorait encore ces projets en Angleterre quand l'amiral Parker et le vice-Amiral Nelson firent l'expédition contre Copenhague pour détruire la Ligue du Nord.

Le 12 mars une flotte de 50 voiles dont 17 vaisseaux de ligne avec 10.000 hommes de troupes de débarquement se rassemblait à Yarmouth.

Contre qui allaient se porter ces forces ?

Le Danemark, on a pu le constater, était de tous les membres de la Ligue le plus énergique dans ses réclamations, le plus fier de l'indépendance de son pavillon, mais il en était en même temps le plus faible et le plus rapproché des coups de l'Angleterre.

Le Danemark vit donc les forces rassemblées à Yarmouth s'avancer contre lui tandis qu'à Londres on endormait son Ambassadeur en lui donnant satisfaction pour les incidents de Norvège <sup>1</sup>.

Le 20 mars la flotte arrivait dans le Cattégat, et un envoyé anglais, M. Vansittart, allait à Copenhague porter un *ultimatum* : il demandait la rupture des engagements avec la Russie, le libre passage du Sund pour les vaisseaux anglais, et la renonciation formelle du Danemark au droit de faire convoier ses bâtiments de commerce.

Le Gouvernement Danois répondit en s'appêtant à combattre et en envoyant à Hambourg le Prince de Hesse (29 mars).

M. Vansittart avait rejoint la flotte anglaise et avait prévenu l'amiral Parker que la flotte russe était encore à Revel et la flotte suédoise à Carlsrona. L'amiral voyait donc sa mission facilitée qui était de détacher le Danemark de la Ligue en agissant par la crainte ou par l'effet d'un bombardement, de pénétrer ensuite dans la Baltique et d'attaquer successivement les flottes suédoise et russe.

Le 26 mars, la flotte anglaise voguait vers le Grand Belt, mais des accidents arrivés à quelques bâtiments légers décidèrent l'amiral à passer le Sund malgré les difficultés de l'entreprise. En effet, le Sund a 4.480 mètres entre Cronembourg et la côte suédoise, et sa plus grande profondeur est à 2.920

1. Nous reproduisons les détails de cette opération pour bien montrer les procédés de l'Angleterre et combien, par la suite, le Danemark eut tort de ne pas prendre des précautions contre elle au lieu d'en prendre contre la France.

mètres des batteries d'Elseneur, et à 1.560 mètres des côtes de Scanie. Si les Danois et les Suédois avaient défendu le passage jamais la flotte anglaise n'aurait pu passer. Heureusement pour l'amiral Parker quand, le 30 mars, il s'avança vers le Sund, après avoir fait tâter Elseneur par quelques bombardes, il s'aperçut bientôt que les batteries de Suède ne tiraient pas ; il serra de plus près la côte de Scanie et passa le détroit hors de la portée des batteries danoises dont les boulets tombaient à distance des vaisseaux anglais.

Ainsi les Suédois, par leur déloyauté, allaient permettre aux Anglais une nouvelle infamie.

Le 30 mars, la flotte anglaise arrivait en vue de Copenhague, et l'amiral Parker employait la journée du 31 à reconnaître les positions.

Celles-ci étaient marquées par les points suivants : la ville de Copenhague, le rocher de Saltholm, le Mittelgrund, l'île d'Amager et les Trois-Couronnes.

Pour aller du Sund dans la Baltique il faut passer entre Copenhague et le rocher de Saltholm et entre eux se trouve le banc dangereux du Mittelgrund : il y a donc deux passes bien marquées qui toutes deux présentent des difficultés quand on ne connaît pas les contours précis du Mittelgrund. Près de Copenhague sont les Trois-Couronnes et l'île d'Amager.

Les Danois avaient placé une ligne d'embossage composée de vieux bâtiments rasés, à moitié armés, entre le banc et la ville, la gauche aux Trois-Couronnes, la droite flottante du côté du banc qui ne pouvait lui servir de point d'appui : cette ligne avait pour mission d'empêcher l'approche des bombardes qui seules, pensait-on, pourraient doubler le Mittelgrund par le Sud ; mais dans tous les cas les Anglais étaient dans l'obligation de détruire la ligne d'embossage, sans quoi ils ne pouvaient bombarder ni le port ni la ville. Pour y arriver il fallait que leurs navires doublassent le Mittelgrund et vinsent se placer, en le rasant par tribord, entre lui et la ligne danoise : manœuvre extrêmement périlleuse, d'autant plus que les pilotes anglais ne connaissaient pas bien la longueur du banc, que les bouées avaient été enlevées, que les navires anglais seraient exposés au feu des Danois pendant toute la manœuvre en ligne de file et que tout navire désemparé serait un navire perdu, car il irait s'échouer sur le banc.

Néanmoins Nelson fit approuver cette manœuvre, et, le 1<sup>er</sup> avril, avec 12 vaisseaux de ligne, toutes les frégates et bombardes, il alla mouiller le soir, à Draco-Pointe ; puis, le 2, il doubla le banc, le rangea à tribord, et vint se placer en ba-

taille entre les Danois et le Mittelgrund, non sans avoir vu trois de ses vaisseaux s'échouer sur le banc.

En regardant cette manœuvre de Nelson, les Danois furent pris d'inquiétudes car leur ligne n'était pas assez forte, composée comme elle l'était ; elle était de plus trop longue et sa droite n'était pas appuyée. Mais il était trop tard pour la rapprocher de l'île d'Amager qui lui aurait prêté l'appui de ses batteries. Il ne restait aux Danois qu'à se défendre avec vigueur. C'est ce qu'ils firent. Malheureusement les Anglais avaient déjà marqué leur manœuvre sur la droite et sur le centre ; leurs forces en canons étaient doubles ; la droite et le centre danois durent bientôt amener. Cependant l'amiral Parker, voyant la résistance opiniâtre des Danois et craignant pour la ligne de Nelson des échouements successifs, lui signala de cesser le combat et de se porter en arrière. Nelson résista d'abord à l'ordre ; puis, convaincu enfin de la sagesse de l'ordre reçu, il leva l'ancre et s'apprêta à reculer. Mais avant de prononcer son mouvement, il résolut d'envoyer un parlementaire aux Danois avec une lettre portant en suscription : « *Les Anglais à leurs frères les braves Danois* ». Cela lui permettait de gagner du temps, de préparer convenablement sa retraite et de sauver ses vaisseaux les plus engagés. La lettre aux Danois était ainsi conçue : « *Le Vice-Amiral Nelson a l'ordre de ménager le Danemark, ainsi celui-ci ne doit pas résister plus longtemps. La ligne de défense qui couvrait ses rivages a amené pavillon anglais. Cessez donc le feu qu'il puisse prendre possession de ses prises ou il les fera sauter en l'air avec leurs équipages qui les ont si noblement défendues. Les braves Danois sont les frères et ne seront jamais les ennemis des Anglais.* »

Le Prince Royal du Danemark reçut cette lettre, et, cédant à des sentiments d'humanité, conclut une suspension d'armes, fit cesser le feu et s'apprêta à négocier. A peine avait-il donné ces ordres que trois vaisseaux anglais, y compris celui que montait Nelson, s'échouaient sur le Mittelgrund. L'armistice les sauva.

Le 4 avril, Nelson descendit à terre, traversa Copenhague au milieu des malédictions et des cris du peuple, ouvrit les négociations et signa, le 9 avril, avec le Prince Royal, la Convention suivante :

« *Il y aura un armistice de trois mois et demi entre l'Angleterre et le Danemark, mais uniquement pour la ville de Copenhague et pour le Sund. L'escadre anglaise, maîtresse d'al-*



*ler où elle voudra, est obligée de se tenir à la distance d'une lieue des côtes du Danemark depuis sa capitale jusqu'au Sund. La rupture de l'armistice devra être dénoncée quinze jours avant la reprise des hostilités. Il y aura statu quo parfait sur tous les autres rapports, en sorte que rien n'empêche l'escadre de l'amiral Parker de se porter vers quelque autre point des possessions danoises, vers les côtes du Julland, vers celles de la Norvège ; que la flotte anglaise qui doit être entrée dans l'Elbe peut attaquer la forteresse danoise de Glückstadt ; que le Danemark continue à occuper Hambourg et Lübeck. »*

Pendant que l'on négociait ainsi à Copenhague il se passait en Russie un tragique événement qui ne fut connu qu'après la signature de l'armistice. Le Tzar Paul I<sup>er</sup> avait été assassiné dans la nuit du 23 au 24 mars.

L'assassinat conçu par les Subow, les Benigsen et les Orlof, discuté dans le palais de Madame de Gerebrow, sœur des Subow, palais que fréquentait assidûment l'Ambassadeur d'Angleterre, Lord Witworth, fut dirigé par le général Pahlen, Gouverneur militaire de Saint-Petersbourg, avec la complicité du Tzaréwitch Alexandre.

La mort de Paul I<sup>er</sup> était un événement d'une portée incalculable. La Ligue du Nord était frappée à la tête. Au moment précis où, du Nord au Sud, l'Angleterre ne trouvait plus devant elle que des ennemis, cet assassinat la sauvait d'un péril immense, renversait tous les projets du Premier Consul et allait donner aux destinées de l'Europe un tout autre cours. A Paris, le Premier Consul fit insérer au *Moniteur* la note suivante : « *Paul I<sup>er</sup> est mort dans la nuit du 23 au 24 mars ; l'escadre anglaise a passé le Sund le 31. L'histoire nous apprendra les rapports qui peuvent exister entre ces deux événements.* »

La Suède, puis la Russie naturellement se soumièrent à l'Angleterre ; le Danemark et la Prusse évacuèrent Hambourg et l'Electorat de Hanovre.

Par convention du 5/17 juin, la Russie déshonorait son pavillon et s'engageait à faire partager ce déshonneur au Danemark et à la Suède.

Après d'inutiles efforts pour obtenir des modifications à ce traité, le Danemark et la Suède durent subir la loi de la force. Au mois de mars 1802 les deux Puissances y accédèrent.

Ce traité équivalait à une déclaration de l'asservissement des mers et à la reconnaissance de la domination britannique ; et il était d'autant plus honteux que, même après la Convention de Copenhague, l'Angleterre n'avait pas partie gagnée,



et que, dans sa situation, elle n'avait pas le droit d'espérer un tel succès.

L'Angleterre se trouvait alors seule en face de la France : le traité de Lunéville du 9 février 1801 la privait de l'alliance de l'Autriche ; et, si la Russie avait abandonné la Ligue des Neutres et signé son traité du 17 juin, elle n'était pas disposée à envoyer ses armées contre la France.

Une lettre de Lord Malmesbury à Lord Grenville, après l'échec des négociations commencées à Lille, nous révèle le véritable état d'esprit de la Cour de Londres et de ses envoyés, et les dispositions qui alors et plus tard animèrent les négociateurs anglais <sup>1</sup>.

.....  
 « *Tant de plaintes, tant de mécontentements, surtout la nécessité d'obtenir de l'argent pour la guerre qu'on voulait, tout cela valait bien qu'on fit ou plutôt qu'on montrât quelques efforts pour la paix qu'on ne voulait pas.*

« *Ainsi, avoir l'air de désirer la paix sans la vouloir et de détester la guerre en la désirant sincèrement, tel était le problème que M. Pitt avait à résoudre aux yeux de l'Angleterre.* »

Et, utilisant agréablement le souvenir des *Provinciales*, Lord Malmesbury insistait sur la Casuistique :

« *Vous devez sentir, Mylord, que l'essentiel est de persuader en Angleterre que c'est nous seuls qui avons voulu la paix. Servez-vous de tout ce que contient ma lettre pour cela, et dites bien au Lord..., qu'il se rappelle tous les raisonnements qu'il a faits depuis cinq ans pour établir que les Français seuls étaient les agresseurs alors même que nous renvoyions leur ambassadeur.*

« *N'oubliez pas d'engager Lord Liverpool à bien recommander à son fils qu'il se prépare à soutenir que le commerce anglais a prodigieusement gagné à la continuation de la guerre. Quant à Canning il n'y a rien à lui dire. Qu'il se trouve aux débats et qu'il répète son discours sur l'immoralité de la Révolution Française.* »

Il n'y a pas d'exemple de plus de cynisme !

Le résultat fut la rupture des pourparlers entre la France et l'Angleterre, qui, le 14 avril, fit des propositions inacceptables, et la continuation de la guerre.

Alors le Premier Consul tenta de réveiller l'Espagne de sa torpeur et d'arracher le fameux Godoï aux délices de sa vie

1. L'on ne peut la donner ici entièrement. Voir *les Neutres*, pages 170-171.

de Madrid. Après de grands efforts et des menaces il parvint à le faire marcher contre le Portugal (20 mai 1801). Mais ce fut une campagne trop anodine, terminée par le traité de Badajoz, du 6 juin, campagne qui ne pouvait satisfaire le Premier Consul et le décida à envoyer une armée en Portugal. Cette fois les résultats furent plus sérieux ; et le nouveau traité du 6 septembre ferma les ports du Portugal aux Anglais.

Puis le Premier Consul commença à réunir des flottilles et des troupes en face des côtes britanniques. Alors Nelson échoua contre la flottille de Boulogne (3-16 août). Malheureusement les fautes et l'ineptie de Menou nous faisaient perdre l'Égypte. De telle sorte que le Premier Consul se montra moins intransigeant ; et, le 1<sup>er</sup> octobre 1801, furent signés les *Préliminaires de Londres* que suivit la *Paix d'Amiens*, le 27 mars 1802.

Pendant les négociations de cette paix, le Premier Consul n'avait pu aborder la question des Droits des Neutres. Sur ce point rien n'était réglé et l'Angleterre conservait ses prétentions que venaient de consacrer les traités avec les membres de la Ligue du Nord trop tôt dissoute. Le Droit maritime international venait encore de succomber.

---

## CHAPITRE II

---

### Tilsitt et le Danemark

Reprise de la guerre. — Procédés Anglais. — Deux politiques. — Coup d'œil sur l'Europe. — Napoléon empereur. — Retour de Pitt. — La troisième coalition. — Napoléon propose la paix. — 1805-1806. — Hégémonie de l'Angleterre. — Décret de Berlin. — Ordres en Conseil. — 1807. — Tilsitt et les traités. — L'Angleterre choisit le Danemark pour victime.

La courte paix d'Amiens suspendit un instant la grande affaire des Neutres. A la reprise des hostilités elle se présenta aussi formidable, aussi difficile que jamais, et un ensemble de mesures violentes et attentatoires au droit des gens recommença entre la France et l'Angleterre, mais toujours avec le même caractère d'initiative de la part de celle-ci et de représailles de la part de celle-là.

Malgré ses engagements l'Angleterre se refusa à évacuer l'île de Malte, alors que la France évacuait le royaume de Naples. De son côté le Premier Consul établissait dans tous les pays soumis à son influence des tarifs de douane tels que la paix devenait pour les Anglais plus onéreuse que la guerre ; puis il réunissait l'île d'Elbe (26 août 1802) et le Piémont (24 septembre 1802) à la France ; imposait sa Médiation aux Cantons suisses (11 février 1803) et le *Recès de sécularisation* à l'Allemagne (25 février). De son côté le Gouvernement anglais demandait au Parlement (23 novembre 1802) « *d'adopter les mesures de sûreté les plus capables de conserver la paix* » ; le 1<sup>er</sup> mars 1803, Lord Hawkesbury déclarait que l'Angleterre ne rendrait pas Malte ; et une nouvelle demande de subsides au Parlement, le 8 mars, amena un éclat du Premier Consul à Lord Withworth (le 12 mars) en présence des ambassadeurs d'Espagne et de Russie. De telle sorte que, après des négociations toujours irritantes, et la constatation d'un mensonge de Lord Withworth, celui-ci dut réclamer ses passeports, et le Gouvernement anglais annonça, le 16 mai, au Parlement la rupture de la paix.

Mais, *avant la déclaration de guerre*, il avait délivré des let-



tres de marque, et ses corsaires avaient saisi et confisqué un grand nombre de bâtiments français qui naviguaient sur la foi des traités. Aussitôt qu'il apprit cet acte de trahison le Premier Consul y répondit en faisant arrêter comme prisonniers de guerre tous les Anglais qui se trouvaient en France au moment de la rupture.

Le théâtre de la guerre au lieu d'être circonscrit aux possessions des deux Puissances ne devait pas tarder à comprendre le monde entier, de même que tous leurs efforts devaient tendre à prendre comme instruments toutes les nations maritimes du globe.

L'Angleterre n'avait qu'une ambition : imposer à tous les pavillons la tyrannie de ses principes maritimes ; et qu'un but : assurer à son industrie le monopole de tous les marchés. Elle le fit bien voir durant ces longues années de luttes. L'argent : elle en avait pour tout le monde, mais c'était le monde entier qui le lui fournissait. Mais quand il s'agissait de coopérer effectivement aux opérations, elle préférait laisser écraser l'Autriche, la Prusse, la Russie, le Portugal, la Turquie même, et employer ses vaisseaux et ses marins à des opérations anglaises comme le rapt des galions d'Espagne, le bombardement de Copenhague et la prise de la flotte danoise, l'attaque de Buenos-Ayres et de la Plata, et la machination des complots contre la vie de son grand ennemi.

La France, dès l'aurore de sa Révolution, s'était vu imposer la guerre : *vaincre ou mourir* était devenu sa devise ; pour se conserver elle avait dû abattre tous ses ennemis ; et, après des alternatives de victoires et de défaites, elle était aujourd'hui victorieuse et fière ; elle avait trouvé son salut dans la conquête. La victoire allait devenir pour elle une nécessité plus inéluctable encore, et la conquête le dernier mot de sa politique. Voulant se maintenir dans cette magnifique position que lui avaient faite les traités de Lunéville et d'Amiens, elle devait se trouver amenée à l'améliorer encore, et cette guerre qui commençait devait lui assurer sur le Continent une prépondérance vraiment insupportable pour les autres Puissances. Pour elle, il est vrai, la Roche Tarpéienne se trouva près du Capitole, mais avant d'en être précipitée, quels efforts ! quelles victoires ! quelle grandeur !

Le jour même où le Cabinet anglais annonçait la rupture de la paix, le 16 mai, Mortier envahissait le Hanovre ; le 15 juin, Bonaparte faisait occuper Hambourg, Cuxhagen et Ritzbüttel en ordonnant le séquestre des bâtiments et des fonds anglais trouvés dans ces villes.



Dans le même temps Gouvion-Saint-Cyr pénétrait dans le royaume de Naples, occupait Otrante et Brindisi, et tenait ainsi en échec les Anglais à Malte et les Russes à Corfou.

Ces premières mesures étaient complétées, le 23 juin, par un arrêté interdisant l'introduction dans les ports de France et les pays occupés ou dépendants des marchandises et denrées coloniales provenant de la Grande-Bretagne ou de ses colonies.

D'autre part, en vue de la descente en Angleterre, les travaux étaient poussés très activement à Boulogne, Montreuil, Ambleuse ; du Texel à la Seine on construisait les bateaux des flotilles, on préparait les ports pour les recevoir ; l'*Armée d'Angleterre* se réunissait à Boulogne, manœuvrait et s'exerçait aux opérations d'embarquement et de débarquement.

L'Angleterre prenait ses précautions conformément à l'*Acte de défense nationale* du 8 juin, fortifiait ses côtes, répartissait savamment ses escadres.

En réponse à l'occupation du Hanovre, un Ordre du Conseil du 28 juin ordonnait le blocus des embouchures de l'Elbe ; un autre Ordre du 26 juillet le blocus des embouchures du Weser ; et, le 25 juillet, une Convention était signée avec la Suède.

L'Angleterre et la France, non contentes de ces attaques directes et de ces préparatifs pour ainsi dire personnels, cherchèrent à nouer des alliances avec les Puissances du Continent.

Dans cette lutte pour les alliances la France eut le dessous. Le Czar était jaloux de la situation de la France, et la Diplomatie Russe était toute dévouée à l'Angleterre. L'Autriche, vaincue, humiliée, affaiblie, regardait vers Londres, n'ayant plus pour règles de conduite, jusqu'au jour où elle se déclara contre nous, que la dissimulation, la souplesse, l'obséquiosité, et même l'abaissement dans ses relations avec Paris.

La Russie et l'Autriche attendaient tout du temps et de l'occasion. La Prusse aurait pu être l'arbitre de la situation européenne. Alliée à la France elle avait tout à gagner et le Premier Consul était résolu à payer cette alliance. Mais la Cour ne voulait rien entendre ; les hommes politiques étaient partagés ; et le Roi se décida sans vigueur pour une neutralité indolente.

À l'autre extrémité de l'Europe était l'Espagne, liée alors à la France par le traité de Sainte-Ildefonse, mais tombée dans un tel état de faiblesse et de misère que son alliance devenait un danger. L'incurie, l'immoralité régnaient en sou-

veraines dans les Conseils du Roi ; ou plutôt il n'y avait plus de Conseils : Godoï, Prince de la Paix, gouvernait en maître avec l'appui de la Reine dont le cœur lui était soumis. Entre ses mains, la marine, l'armée, les finances et la nation avaient perdu tout leur prestige, leur force, leur prospérité et leur orgueil. La vente de la Louisiane aux Etats-Unis d'Amérique, la demande d'un traité de subsides pour remplacer le traité de Sainte-Ildefonse parurent devoir faire sortir la nation et le gouvernement de leur léthargie. Influencé par les Ambassadeurs d'Angleterre, de Russie et d'Autriche, Godoï commença des armements contre la France, quand la lettre du Premier Consul au Roi, lui demandant formellement l'exil du favori, vint plonger celui-ci dans le désespoir. Son pardon lui fut accordé après la signature du Traité de Paris, du 15 octobre. Il pouvait continuer à jouir de l'existence : mais l'Espagne devait supporter le courroux de l'Angleterre.

En France de grands changements allaient se produire. La conspiration de Cadoudal et de Pichegru, encouragée et soutenue par l'or et les agents officiels de l'Angleterre, offrit au Premier Consul l'occasion qu'il attendait pour émouvoir les esprits et affermir encore son pouvoir (1804). Malheureusement la violation du territoire badois, l'odieuse jugement de Vincennes et la mort du Duc d'Enghien (21 mars 1804), vinrent souiller les marches du trône sur lequel Bonaparte allait s'asseoir. Il devenait Empereur sous le nom de Napoléon : le 10 août suivant, François II se proclamait Empereur héréditaire d'Autriche ; et, le 15 décembre, le Pape Pie VII sacrait à Notre-Dame le premier Empereur Français<sup>1</sup>.

Le 12 mai Pitt était redevenu Premier Ministre, et se mettait en devoir de remuer l'Europe, d'organiser une nouvelle coalition « *pour arracher la France, comme il le disait, des bords de l'Océan et la rejeter sur les champs de bataille de l'Allemagne et de l'Italie.* »

Tout d'abord, le 9 août, un Ordre du Conseil vint compléter le blocus de l'Elbe et du Weser en proclamant le blocus des ports Français du Canal et de la mer du Nord.

Le 20 août, M. d'Oubril, Ambassadeur de Russie à la cour de Paris, réclamait ses passeports après un échange de lettres, de notes et de projets offensants pour les deux Puissances.

1. 18 mai : *Senatus Consulte* organique par lequel le gouvernement de la République Française est confié à un Empereur.

15 mars 1805. La République Italienne était changée en royaume et la couronne offerte (?) à Napoléon I<sup>er</sup>.

L'Espagne, après avoir signé son traité de subsides avec la France, avait eu la naïveté de signer avec l'Angleterre une convention qui devait la mettre à l'abri d'une rupture.

Mais Pitt, décidé à toutes les extrémités, résolut d'anéantir son commerce, de détruire ses vaisseaux, et de se procurer de l'argent en lui volant ses galions qui revenaient de la Plata.

*La guerre n'était pas déclarée à l'Espagne* lorsque, le 5 septembre, quatre frégates anglaises, sous les ordres de Sir Graham Moore, attaquèrent, à la hauteur du cap Sainte-Marie, un convoi de quatre galions escortés de quatre frégates et s'en emparaient tandis que Nelson, devant Barcelone attaquait et incendiait trois navires de commerce, et enlevait un régiment d'infanterie qui ralliait Majorque. Cet infâme guet-apens, précédé de tant d'autres et suivi de celui de Copenhague plus infâme encore, souleva l'indignation générale et, même en Angleterre, les amis de Pitt ne purent garder le silence. Mais il ne rendit pas les galions.

La troisième coalition se préparait. La Suède se liait, le 3 décembre, par un traité<sup>1</sup> qui lui assurait un subside de 80.000 livres sterling et mettait à la disposition des Anglais l'île de Rügen, la ville et le port de Stralsund, tandis que l'Autriche, sous prétexte d'établir un cordon sanitaire, massait des troupes sur l'Adige et dans le Tyrol.

Ainsi finissait 1804 ; l'année d'Austerlitz commençait au milieu du bruit des armes et des complications diplomatiques qui agitaient l'échiquier européen.

Le 2 janvier, le jour même du couronnement, Napoléon écrivit sans grande espérance au Roi d'Angleterre pour lui proposer la paix. Lord Mulgrave, chargé par son Souverain de répondre à Talleyrand, le fit en termes convenables, mais repoussa toute négociation. La guerre devait continuer. Napoléon était prêt. Il n'hésita pas à braver ou à suivre ses ennemis ainsi que le montre le simple énoncé des faits :

15 mars 1805 : Audiences aux délégués Italiens qui viennent lui offrir la couronne.

18 mars 1805 : L'Empereur annonce au Sénat son avènement au trône d'Italie.

26 mai 1805 : Couronnement à Milan.

3 juin 1805 : Réunion de la Ligurie.

1. Convention préliminaire et secrète entre S. M. B. et le Roi de Suède (PIERREPONT et d'EHRENHEIM). 3 décembre 1804. (*Recueil des Principaux Traités*, 2<sup>e</sup> édition de MARTENS, vol. 8, Goettingue, 1825.)



21 juillet 1805 : Réunion de Parme et de Plaisance.

24 juin 1805 : Décret concernant Lucques et Piombino.

La Russie se liait définitivement à l'Angleterre par le traité du 30 mars/11 avril<sup>1</sup> ; enfin, la Suède, la Russie et l'Autriche (9 août), assurées de subsides suffisants, s'engageaient à commencer la guerre contre la France avant la fin de l'année 1805<sup>2</sup>.

La Troisième Coalition était fondée, l'Angleterre était sauvée ; Pitt n'avait plus à craindre les 167.000 hommes de l'Armée d'Angleterre, les 2.200 bâtiments de transport dont 1.300 armés de 3.000 canons, qui devaient porter la terreur dans la Grande-Bretagne. D'ailleurs, l'impéritie de Villeneuve avait aidé nos ennemis ; et Napoléon « *qui ne pouvait être partout* » se voyait forcé de marcher à la conquête de l'Europe Continentale, et donnait, le 28 août, à ses corps d'armée les ordres de départ pour Ulm, Vienne et Austerlitz.

L'Armistice de Sarautschitz et le traité de Presbourg (26 décembre) mirent fin, malgré Trafalgar, à la Troisième Coalition, ou mieux ils en séparèrent l'Autriche, car l'Angleterre et la Russie restaient entières et s'apprétaient à entraîner la Prusse.

Cependant, le 21 janvier 1806, la mort touchait Pitt et ce grand Anglais s'endormait pour toujours, malheureux et déplorant le sort de son pays, au moment où la guerre maritime allait prendre un essor et une violence inouïe jusque là.

Des tentatives de paix furent entreprises par Fox jusqu'au jour où la Prusse fut décidée à marcher contre la France. Alors elles s'arrêtèrent net. On connaît les détails de la conduite de la Prusse avant Austerlitz ; sa soumission à Napoléon ; le traité du 15 février 1806 ; la *Publication* prussienne qui interdisait l'entrée des ports et rivières de la mer du Nord

1. « *Traité entre la Grande-Bretagne et l'Empereur de toutes les Russies de concert avec l'Autriche, animés du désir de rendre à l'Europe la paix, l'indépendance, le bonheur dont elle est privée par l'ambition démesurée du gouvernement français et le degré d'influence hors de proportion qu'il tend à s'arroger,* » dont le 6<sup>e</sup> article secret disait : « *Enfin de rassembler à l'issue de la guerre un congrès général pour discuter et fixer sur des bases plus précises qu'elles n'ont malheureusement pu l'être jusqu'ici, les prescriptions du droit des gens et d'en assurer l'exécution par l'établissement d'un système fédératif calculé sur la situation des différents états de l'Europe.* » Grenville, Leveson-Gower, Adam Prince Czartorisky, Nicolas de Novossilzoff.

2. 5 août. Déclaration de la cour de Vienne remise au ministre de l'Empereur des Français sur la violation du traité de Lunéville.

25 thermidor, 13 août, 16 août. Notes de Talleyrand adressées au Comte de Cobentzel.



aux navires anglais ou chargés de marchandises anglaises ; la réponse anglaise du 8 avril concernant le blocus de l'Ems, du Weser, de l'Elbe et de la Trave ; l'Ordre du Conseil du 20 avril qui mit l'embargo sur tous les navires prussiens ; puis celui du 16 mai déclarant bloqués tous les ports depuis Brest jusqu'à l'Elbe, tandis qu'un Ordre du 21 mai, pour protéger les navires Russes, Suédois ou Américains dans la Baltique, réglait la navigation dans cette mer. Enfin, dans l'Adriatique, la Russie et l'Angleterre bloquaient Venise et l'Autriche. Tant et si bien qu'après de fausses négociations avec la France, l'Angleterre et la Russie parvenaient à entraîner la Prusse, et que, le 7 octobre, Napoléon recevait à Ramburg l'ultimatum de Frédéric Guillaume.

Il ne s'était point laissé surprendre, et, le 14 octobre, les victoires d'Iéna et d'Auerstaedt assuraient l'écrasement de l'ennemi en attendant les victoires sur la Russie et les traités de Tilsitt.

Mais tandis que l'Autriche, puis la Prusse succombaient, l'Angleterre voyait croître son hégémonie ; la marine marchande des nations maritimes de l'Europe n'existait plus ou n'avait plus d'indépendance. La bataille de Trafalgar, en anéantissant notre dernière escadre et celle de l'Espagne, avait porté à l'extrême l'orgueil de l'Angleterre et lui avait livré l'empire absolu de la mer. Mais cet empire elle en usait pour assurer le monopole à son commerce, augmenter ses richesses et couvrir de honte tous les pavillons. Le pavillon américain lui-même eût à subir tous les outrages : presse des équipages, saisie ou incendie des navires soupçonnés, confiscation des marchandises innocentes : rien ne lui fut ménagé. Le gouvernement américain fit voter un bill énergique pour résister à ces vexations, mais les négociants et les armateurs qui ne songeaient qu'aux bénéfices, prostituèrent un peu plus encore leur pavillon à l'Angleterre dont ils faisaient les affaires sous le couvert de leur neutralité.

« *Je suis instruit* écrivait Napoléon à M. Gaudin, Ministre des Finances, *que les Anglais se servent de la méthode suivante pour faire entrer leurs marchandises en Hollande et en France : ils chargent des bâtiments américains de marchandises anglaises, et ils les escortent jusque près des côtes de Hollande, et là ces bâtiments entrent, déclarant qu'ils viennent en droite ligne d'Amérique et qu'ils n'ont rencontré aucun Anglais en mer. Par ce moyen les corsaires ne peuvent pas les prendre et les autorités locales les reçoivent.* »

Nous étions en guerre avec la Russie, la Suède et la Prusse

dont les pavillons naturellement protégés et soumis, servaient le commerce anglais. Le Danemark, toujours sous l'impression de l'attentat de 1801, se recueillait et faisait des vœux pour la France tout en respectant son traité forcé de 1802.

L'Autriche aurait bien voulu profiter de l'occasion pour se lancer contre la France, mais, sur un signe de Napoléon, elle rentra dans sa neutralité passive.

A Rome, on était outré par l'occupation d'Ancône, mais en avait dû montrer quelque soumission en attendant la revanche, et Napoléon contenait son ressentiment pour les menées secrètes du Pape.

Le 15 février 1806, Joseph était entré à Naples, en avait chassé les Bourbons, et, le 1<sup>er</sup> avril, était devenu Roi de Naples.

L'Espagne, dont le dernier traité avec la France datait du 24 janvier 1805, avait été froissée par cette occupation de Naples. D'ailleurs notre alliance lui pesait, et elle ne désirait qu'une chose : se jeter dans les bras de nos ennemis. La Russie lui fit des ouvertures ; l'Angleterre redoubla de vigueur dans les coups qu'elle lui portait. Les clameurs du commerce, la peur de perdre les colonies de l'Amérique du Sud ajoutèrent à ses angoisses : de sorte que Godoï promit de se déclarer contre nous. Sous prétexte d'armer contre le Portugal, les forces militaires furent augmentées ; une proclamation du 14 octobre 1806 appela aux armes la nation entière. Tout se préparait contre nous, quand la nouvelle de la bataille d'Iéna vint porter la terreur à la Cour. Godoï, tremblant, s'humilia ; mais le sort des Bourbons d'Espagne était fixé.

La France tenait la Hollande, occupait le Hanovre, les villes Hanséatiques et menaçait la Poméranie suédoise. Elle allait soumettre le Portugal.

Telle était, au 21 novembre 1806, la situation des Puissances, lorsque Napoléon signa son fameux décret de Berlin.

*« Poussé aux dernières extrémités le génie de Napoléon enfanta cette prodigieuse conception qui avait pour but de couper à vif et d'un seul coup tous les liens d'industrie, de commerce, de banque et de politique qui rattachaient au Continent la Puissance britannique.*

*L'Angleterre avait monopolisé le commerce des denrées coloniales en Europe. C'est dans ce monopole, source de ses richesses, que l'Empereur résolut de l'atteindre. Tous les peuples du Continent étaient devenus ses tributaires et tous les Neutres ses contrebandiers. Le Continent tout entier lui serait fermé et les Neutres qui lui prostitueraient leur pavillon se-*

raient frappés comme elle. Elle se trouverait mise ainsi au ban de l'Europe, exclue de tous les marchés, enfermée elle et ses produits dans son île, réduite à périr d'engorgement ou à s'avouer vaincue<sup>1</sup>. »

Tel est le système du *Blocus Continental*, dont le décret du 21 novembre est l'énergique et la première manifestation.

« Décret de l'Empereur des Français déclarant les Iles Britanniques en état de blocus et portant défense du commerce anglais, etc..., donné à Berlin le 21 novembre 1806<sup>2</sup>. »

Après avoir établi les considérants qui légitimaient les mesures qu'il allait prendre Napoléon disait :

« Nous avons résolu d'appliquer à l'Angleterre les usages qu'elle a consacrés dans sa législation maritime.

« Les dispositions du présent décret seront constamment considérées comme principe fondamental de l'Empire jusqu'à ce que l'Angleterre ait reconnu que le Droit de la Guerre est un et le même sur terre que sur mer... »

L'application du Décret<sup>3</sup> commença immédiatement ; et partout où l'Empereur put supposer des intelligences avec l'Angleterre il fit notifier son Décret.

Mais Napoléon n'avait pas encore entre les mains la puissance nécessaire pour forcer le Continent tout entier à les exécuter.

D'ailleurs songeait-il déjà à cette extension du système ? « De vrais amis, de chauds partisans, disait l'Empereur à M. de Las Cases, me demandaient parfois dans les meilleures intentions et pour leur gouverne où je prétendais arriver : et je répondais toujours que je n'en savais rien<sup>4</sup>. »

Il lui fallait absolument le concours sincère et énergique d'une grande Puissance : et la seule qui pût remplir les conditions était la Russie, précisément celle qu'il devait combattre.

L'alliance des deux Puissances situées aux deux extrémités de l'Europe permettait de tout oser, de tout entreprendre contre la domination de l'Angleterre : Napoléon y pensa certainement et alla la conquérir à Friedland.

En attendant la fin de la guerre avec la Russie, la guerre à coups de Décrets et d'Ordres du Conseil continuait.

En conséquence était prononcé le blocus des ports de la France et de ses alliés et de ceux qui se trouvaient sous leur influence.

1. Armand LEFEBVRE, *Op. cit.*, tome III.

2. *Les Neutres*, *op. cit.*, reproduction des pages 206 et suivantes.

3. Voir *Les Neutres*, extrait pp. 212 à 219.

4. LAS CASES. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 249.



L'Angleterre espérait encore, à ce moment, malgré la déclaration de guerre de la Turquie (30 décembre 1806), en la victoire des armées russo-prussiennes. La position de l'armée française était très désavantageuse, car il était avéré que l'Autriche poussait ses armements, et son entrée en lice eut forcé cette armée à un recul très fâcheux pour les opérations ultérieures ; l'armée russe, après Eylau, était intacte et attendait des renforts. Il était urgent d'obtenir un résultat avant leur arrivée. Napoléon l'essaya en proposant la paix à Frédéric-Guillaume ; mais celui-ci refusa car, le 28 janvier, il avait signé avec l'Angleterre un traité d'alliance et de subsides, et se préparait en outre à signer la Convention de Bartenstein avec le Czar Alexandre (26 avril). L'Angleterre adhéra à cette Convention, et porta, le 27 juin, par un nouveau traité, à un million de livres sterling le subside promis à Frédéric-Guillaume. On était à Tilsitt.

Dans l'intervalle l'Amiral Duckworth avait échoué dans sa tentative sur Constantinople, et l'Autriche avait vainement essayé de faire des ouvertures de médiation près des Puissances belligérantes.

Napoléon pouvait donc reprendre sans inquiétude sa marche en avant ; le 24 mai, Dantzick capitulait ; le 14 juin, l'armée russe succombait à Friedland et se réfugiait derrière le Niémen, en face de Tilsitt où Napoléon arrivait le 19 juin, tandis que Soult s'emparait de Kœnigsberg. C'était le moment qu'avait choisi le nouveau Ministère anglais<sup>1</sup> pour participer effectivement à la guerre sur terre en s'engageant, avec la Suède, par la Convention du 17 juin, à envoyer 10.000 Anglo-Hanovriens, sous le commandement de Lord Cathcart, dans la Poméranie Suédoise. Mais un article séparé qu'il importe de signaler dès maintenant s'exprimait ainsi :

« On est convenu que dans le cas où des circonstances rendraient inexécutable le but de cette Convention ou que S. M. Britannique jugeât nécessaire de rappeler ses troupes de la Poméranie Suédoise, elle ne sera nullement empêchée par l'obligation de cette Convention de donner les ordres qu'on jugera convenables pour changer la destination de ces troupes mises maintenant sous les ordres de S. M. Suédoise. »

Les circonstances et la nécessité devaient bientôt donner à cet article toute sa valeur, car à Tilsitt on négociait et la paix était prochaine.

Alexandre, en effet, refusant de suivre les conseils de Be-

1. MM. Perceval, Castlereagh et Canning, amis et disciples de Pitt.



nigsen, craignant une insurrection de la Pologne, et blessé du refus outrageant que Lord Howick avait opposé à une demande d'emprunt, persuadé d'ailleurs qu'il y avait assez de sang russe versé pour l'honneur de ses armes et le salut de la monarchie prussienne, Alexandre s'était décidé à traiter et avait envoyé le prince Lobanoff près de Napoléon pour conclure un armistice.

La Convention fut signée le 21 juin, mais seulement pour les armées française et russe. Déjà Napoléon se plaisait à montrer à Frédéric-Guillaume que son parti était pris à son égard ; néanmoins, le 25 juin, il signa une deuxième Convention avec ce Prince, mais ne l'admit qu'à la deuxième entrevue sur le Niémen.

Nous ne raconterons pas les entrevues des Souverains. Nous ne retiendrons du Traité public du 7 juillet que l'article suivant :

« Art. XIII. S. M. l'Empereur Napoléon accepte la médiation de S. M. l'Empereur de Toutes les Russies à l'effet de négocier et conclure un traité de paix définitive entre la France et l'Angleterre, dans la supposition que cette médiation sera aussi acceptée par l'Angleterre un mois après l'échange des ratifications du présent traité. »

Dans le traité avec la Prusse, du 9 juillet, l'art. XXVIII portait que jusqu'au jour de l'échange du futur traité de paix définitif entre la France et l'Angleterre tous les pays de la domination prussienne seraient fermés à la navigation et au commerce des Anglais, et que toutes relations cesseraient entre les ports prussiens et ceux des Iles Britanniques.

La Prusse promettait formellement, par une disposition secrète, de déclarer la guerre à l'Angleterre si, au 1<sup>er</sup> décembre 1807, cette Puissance n'avait pas fait la paix avec la France.

Cette déclaration de guerre de la Prusse ne devait pas être isolée, car, dans le Traité d'Alliance entre la Russie et la France, traité secret qui complétait le traité de paix, il était stipulé :

1<sup>o</sup> Que les deux Puissances feraient cause commune, sur terre et sur mer, dans toute guerre qu'elles entreprendraient ou soutiendraient ;

2<sup>o</sup> Que si l'Angleterre refusait la médiation de la Russie, ou si, l'ayant acceptée, elle n'avait point, au 1<sup>er</sup> novembre 1807, conclu la paix, reconnu les vrais principes du Droit maritime International, et restitué les Colonies de la France

et de ses alliés prises par elle depuis 1805, la Russie lui notifierait alors son alliance offensive avec la France ;

3° Et que si, au 1<sup>er</sup> décembre, l'Angleterre était restée insensible à cette notification, la Suède, le Danemark et le Portugal seraient sommés de fermer leurs ports et de déclarer la guerre aux Anglais.

On parla même à Tilsitt d'un partage éventuel de la Turquie ; de la conquête de la Finlande qui fut décidée ; de la pression à exercer sur l'Autriche pour l'amener à se déclarer formellement contre l'Angleterre ; et d'un projet d'expédition dans l'Inde.

Ainsi, sans vouloir entrer dans plus de détails, il était manifeste que la Russie et la France, chaque fois qu'elles le voudraient, feraient la loi à l'Europe, et que le système du Blocus Continental recevait sa consécration. Sa réussite ne dépendait plus maintenant que de la loyauté, de l'énergie et de la persévérance que les Puissances maritimes du Continent mettraient à lutter contre les prétentions et le commerce de l'Angleterre. « *Nous viendrons à bout de l'Angleterre, écrivait quelques mois plus tard Napoléon à Alexandre, nous pacifierons le monde, et la paix de Tilsitt sera, je l'espère, une nouvelle époque dans les fastes du globe* <sup>1</sup>.

Aussitôt après la signature des instruments de Tilsitt, Napoléon prit ses dispositions pour la distribution de l'armée en 4 grands commandements. Soult devait occuper la vieille Prusse ; Davout, le Duché de Varsovie ; Mortier, la Silésie ; Brune, la Poméranie ; Bernadotte, avec le contingent espagnol, devait tenir les villes Hanséatiques<sup>2</sup>. Puis, le 12 juillet, après avoir quitté le Czar, l'Empereur partit pour Saint-Cloud où il arriva le 27. Le 20, le Czar était rentré à Saint-Pétersbourg.

Sans perdre de temps il notifia à la Cour de Londres la fin des hostilités entre la Russie et la France, lui offrit sa médiation ; mais il fit preuve de duplicité en assurant Lord Gower, Ambassadeur d'Angleterre, de ses meilleurs sentiments pour son Gouvernement, et M. de Lesseps, Consul de France, qu'il « *tiendrait sa parole en dépit de tout ce que l'on pourrait faire.* »

L'Angleterre ne pouvait se laisser prendre à ces protestations d'amitié : on l'avait certainement mise au courant des

1. *Correspondance de Napoléon.* — Lettre n° 13383. — Venise, le 7 décembre 1807.

2. *Correspondance de Napoléon.* — Ordre n° 936. — Kœnigsberg, 12 juillet 1807.

marques d'attachement que s'étaient données les deux Empereurs, et, dès l'instant que le Czar ne joignait pas à sa notification les documents signés à Tilsitt, elle devait penser que les secrets qu'on lui cachait étaient pleins de menaces, et qu'avant tout on avait résolu de faire revivre la Neutralité Armée, et d'agir contre elle comme on l'avait fait en 1780 et 1801.

Alors, décidée à tout plutôt qu'à reconnaître les principes du Droit, une fois de plus barbare, cruelle, traîtresse, l'Angleterre renouvela contre le Danemark le coup infâme qui avait si bien réussi une première fois ; mais elle le renouvela en l'aggravant.

---



## CHAPITRE III

### Capitulation de Copenhague

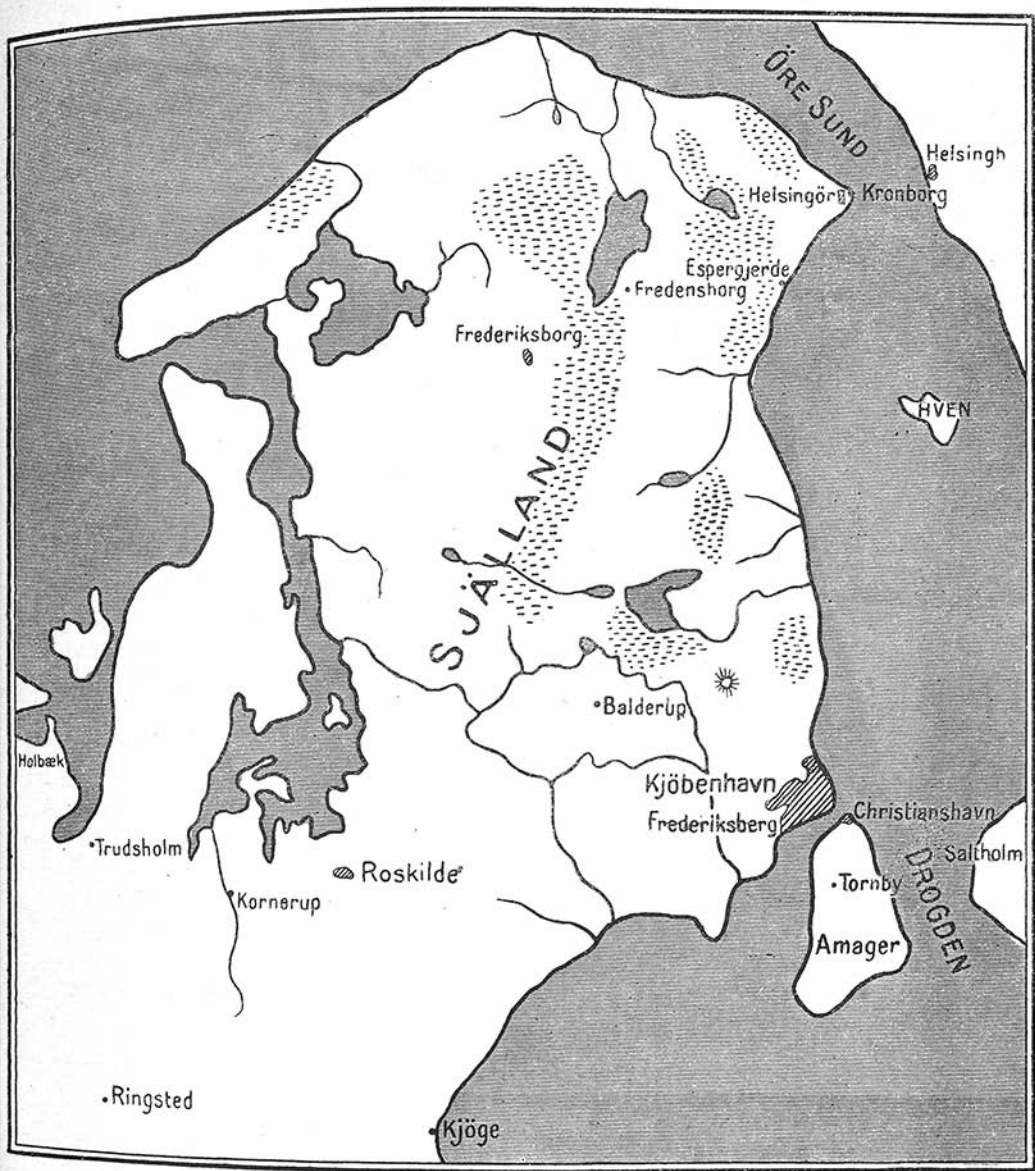
Le Gouvernement danois. — Les Bernstorff. — La baron Didelot. — Situation du Danemark. — Son aveuglement. — Clairvoyance de Didelot. — Formation du corps du Prince Ponte Corvo. — Entrevue tragique Didelot Bernstorff. — Mouvements de la flotte Anglaise. — L'Angleterre et Tilsitt. — Desseins formels contre le Danemark. — Lettre de Rist. — Les Gouvernants danois ouvrent les yeux. — Taylor et Jackson. — Echec de Jackson à Kiel. — La Course vers Copenhague du Prince Royal et de Jackson. — Etat militaire de la Seeland. — Le Prince Royal quitte Copenhague avec le Gouvernement (12 août). — Proclamation des chefs anglais (15 août). — Déclaration de guerre du Danemark (16 août). — Capitulation de Copenhague. — Lettre de Désaugiers le jeune.

Le Danemark avait à sa tête le Roi Christian VII. Mais ce Prince étant très malade, le pouvoir avait été exercé successivement, de 1770 à 1772, par la reine Caroline Mathilde et Struensée; de 1772 à 1784, par la reine Juliane Marie et Guldberg; et, depuis 1784, le Prince Royal Frédéric exerçait la Régence. A ce titre, il avait laissé une partie du gouvernement avec le roi à Copenhague, et avait établi son quartier général à Kiel d'où il commandait les troupes CHARGÉES DE GARDER LE DANEMARK CONTRE UNE INVASION POSSIBLE DES FRANÇAIS.

A ce moment, la France était représentée près de la Cour danoise par un chargé d'affaires, Désaugiers l'aîné, le Ministre plénipotentiaire n'ayant pas encore été remplacé. Le chargé d'affaires se trouvait à Copenhague au début de l'année 1807; il avait voulu aller s'installer à Kiel près du Prince Royal, mais le comte Bernstorff, qui dirigeait le gouvernement, s'y était opposé, car l'on disait que la durée du séjour du Prince Royal dans le Holstein était très incertaine.

Il se trouvait alors à la Cour danoise deux Bernstorff, les Comtes Chrétien et Joachim, qui se partageaient la tâche soit à Kiel, soit à Copenhague, mais le Comte Chrétien était le vrai chef du Gouvernement car, ainsi que l'écrivait Désaugiers l'aîné, le Prince Royal « *quoique Régent de fait ne l'est*





NORD DE LA SEELAND



pas et n'a jamais voulu l'être de nom bien qu'il ait pris entre ses mains les rênes du gouvernement »<sup>1</sup>.

Dans ces conditions, la direction des affaires était assez indécise, d'autant que, comme on le verra, le Comte Bernstorff n'aimait pas la France. C'est alors que le Baron Didelot fut nommé le 23 janvier<sup>2</sup> pour résider à Copenhague en qualité de Ministre plénipotentiaire. Il était alors Ministre plénipotentiaire près la Cour de Wurtemberg et le cercle de Souabe depuis le mois de septembre 1802. Il reçut l'ordre de se rendre d'extrême urgence à son poste<sup>3</sup>.

Le 7 février, notre Chargé d'affaires faisait savoir que l'Angleterre avait notifié à Copenhague la résolution royale qui ordonnait la saisie des Bâtiments neutres naviguant de port en port soit en France, soit dans les pays alliés ou au pouvoir de la France ; et il montrait déjà que le Danemark courait le « *risque de se voir bientôt menacé* » bien qu'il ne fit point de préparatifs qui pourraient porter ombrage aux Anglais « *qui, disait-il, dans leur politique violente croiraient aussitôt prudent et légitime de s'assurer le Sund...* »<sup>4</sup>. On ne pouvait se dissimuler que la position du Danemark était embarrassante et que sa politique demandait une grande habileté. Mais alors que précisément l'on signalait (28 février) l'équipement d'une grande flotte anglaise destinée à la Baltique, on continuait à Copenhague à montrer la plus grande sécurité, comme si ce pays n'avait rien à craindre de l'orage qui menaçait d'éclater à ses portes. Les Danois se flattaient que les Anglais les ménageraient... Il était déjà difficile de concevoir leur tranquillité à moins qu'ils n'eussent reçu du Gouvernement Britannique l'assurance de n'être point inquiétés : ce qui expliquait la présence de leurs forces dans le Holstein, tournées plutôt contre la France<sup>5</sup>. D'ailleurs, le 14 mars, le Comte Bernstorff disait à notre Chargé d'affaires que « *le gouvernement était*

1. Lettre du 8 janvier 1807, Désaugiers l'aîné.

2. Lettre du Ministre des Aff. ext., Varsovie, 23 janvier 1807.

3. Lettre du 29 mars à Talleyrand, C<sup>o</sup>N. n<sup>o</sup> 12218.

« Voilà trois mois que je n'ai reçu de nouvelles du Danemark. Dans les circonstances actuelles cette légation doit envoyer un courrier toutes les semaines... Donnez ordre à mon ministre à Copenhague de se rendre à son poste dans les 24 heures qui suivront la réception de votre courrier. Les nouvelles d'Angleterre, de la Baltique et de la Russie doivent m'arriver par Copenhague. Ecrivez au général Clarke d'envoyer un courrier à cette légation pour les engager à lui écrire tous les jours et à adresser leurs dépêches à M. Bourrienne qui les enverra au général Clarke. »

4. Lettre de Désaugiers l'aîné, 7 février, F<sup>o</sup> 22. Arch. M. A. E.

5. Lettre de Désaugiers l'aîné, 28 février, F<sup>o</sup> 31. *Idem.*

*absolument tranquille sur les intentions de l'Angleterre et n'en craignait rien* »<sup>1</sup>.

Napoléon, recevant ces nouvelles, écrivait au Général Clarke qui commandait à Berlin, le 25 mars : « *Voilà le moment où il est très important d'être instruit de bonne heure de ce qui se passe dans la Baltique* » et, le 31, il faisait donner l'ordre à M. Didelot de se rendre immédiatement à Copenhague et d'envoyer au Général Clarke à Berlin des renseignements sur tous les mouvements de l'ennemi. M. Didelot se mettait bientôt en route, était, le 12 mai, à Hambourg, et annonçait, le 20, son arrivée à Copenhague. Le 25, il avait une audience du Roi pour la remise de ses lettres de créance.

Tandis que les événements se précipitaient, que Napoléon avait battu les ennemis partout où il les avait rencontrés ; que Dantzig, Neiss avaient capitulé ; le 23 juin, ignorant évidemment que le lendemain les Empereurs de France et de Russie devaient avoir une entrevue, en bon Courtisan, le Baron Didelot, Ministre de France à Copenhague, écrivait à Talleyrand<sup>2</sup> :

« Monseigneur, malgré le zèle qui m'anime pour le bien du service de S. M. l'Empereur, je crains bien qu'elle ne rende également inutile ici comme à Stuttgart mon rôle d'observation. A peine ai-je eu le temps d'exécuter vos ordres et déjà les points surveillés sont au pouvoir de ses armées... J'attendais des renseignements sur les dispositions des ennemis, et je n'en reçois que sur leur fuite et la marche rapide de nos troupes... Si S. M. veut que mes services lui soient de quelque utilité il serait bien à propos que les opérations militaires allassent un peu moins vite... »

Néanmoins, il annonçait le départ de Londres de la 1<sup>re</sup> division de l'expédition anglaise et l'arrivée d'un grand nombre de petits bâtiments de guerre dans le Sund en exprimant ses regrets de ne pouvoir avoir un agent français à Elsenour pour mieux surveiller le passage, il prévenait que les troupes anglaises étaient sous le commandement du général Cathcart et destinées à Stralsund.

Le 7 juillet, passaient à Elsenour 100 bâtiments composant la 2<sup>e</sup> partie de l'expédition.

Pendant ce temps à Copenhague toute l'attention publique était fixée sur Tilsitt ; on répandait des nouvelles inquiétantes à l'égard du Danemark ; on prétendait que Napoléon vou-

1. Lettre de Désaugiers l'aîné, 14 mars.

2. Didelot, 23 juin, F<sup>o</sup> 108, M. A. E. Vol. Danemark.



lait faire occuper le Holstein par ses troupes ; et, aussitôt, le Consul anglais, à Altona, avait donné l'ordre aux bâtiments de sa nation de sortir des ports d'Usum et Tonningen. Puis on démentit ces bruits qui n'avaient certainement pour but que d'amener le Danemark à ne s'occuper que du Holstein et à motiver d'avance quelque mesure hostile de la part de l'Angleterre et de la Suède à l'égard de ce pays<sup>1</sup>. D'ailleurs, les journaux anglais y préparaient l'opinion.

Le *Courrier* du 13 juillet portait en tête : « *Préliminaires de la paix entre la France et la Russie : Conduite hostile du Danemark envers ce pays (l'Angleterre).* » Les manœuvres anglaises rappelaient, disait notre ministre, la fable du *Lièvre et des Grenouilles* ; mais de leur part ce n'était que perfidie et il était évident que « *les Anglais vont prendre à l'égard de ce pays-ci des mesures hostiles* ». Le Baron Didelot se proposait donc, en l'absence d'instructions fermes, de ranimer « *s'il en était besoin la fermeté du gouvernement danois en l'entraînant à prendre contre les Anglais les mesures les plus vigoureuses* »<sup>2</sup>.

Toutefois, il reconnaissait (28 juillet) que le Danemark n'avait pas de moyens de résister à l'Angleterre<sup>3</sup> et qu'il serait finalement forcé d'entrer dans la querelle. C'était ce que l'on craignait à Copenhague. Précisément alors Napoléon, ayant toute son attention portée de ce côté depuis sa rentrée, le 27, à Paris, écrivait, le 31 juillet, à Talleyrand la lettre suivante<sup>4</sup> : après lui avoir prescrit de manifester son mécontentement à Bourienne de ce que la factorerie anglaise était toujours à Hambourg, et de ce que les marchandises anglaises continuaient à circuler dans les villes hanséatiques, il lui disait :

« *Le même courrier continuera sa route sur Copenhague et sera porteur d'une lettre à mon ministre par laquelle vous lui ferez connaître mon mécontentement de ce que les promesses qu'a faites le Danemark n'ont point d'effet et que la correspondance continue avec l'Angleterre. Vous lui donnerez l'ordre de conférer avec le ministre danois sur la nécessité de faire cesser ces communications, et sur ce que veut faire le Danemark si l'Angleterre se refuse à faire la paix sur des bases raisonnables. Vous laisserez entrevoir que, le cas arrivant, il est possible que tous les ports de l'Europe soient fermés à l'An-*

1. Lettre de Didelot du 14 juillet.

2. Lettre du 25 juillet.

3. Lettre du 28 juillet.

4. Lettre du 1<sup>er</sup> août n° 12972.

gleterre et que les puissances du continent lui déclarent la guerre.

« *Dimanche au plus tard vous aurez une conférence sur ce sujet avec M. de Dreyer*<sup>1</sup>. Vous lui direz que, quel que soit mon désir de ménager le Danemark, je ne puis empêcher qu'il ne se ressente de la violation qu'il a laissé faire de la Baltique, et que si l'Angleterre refuse la médiation de la Russie, il faut nécessairement qu'il choisisse ou de faire la guerre à l'Angleterre, ou de me la faire ; que l'amitié que m'a témoignée le Prince Royal et l'intérêt du Danemark me font espérer qu'il n'hésitera pas dans son choix. »

En prévision, Napoléon prenait de sérieuses dispositions et, dès le 22 juillet, donnait des ordres pour la formation à Hambourg du corps du Maréchal Bernadotte, dont les troupes espagnoles devaient former le noyau, celles qui étaient alors sous les ordres du Maréchal Brune et celles qui venaient de France<sup>2</sup>. Le Maréchal devait avoir ainsi 15.000 Espagnols et 15.000 Hollandais qui se réunissaient dans l'Oldenbourg et l'Ost-Frise sous les ordres d'un général Hollandais.

Deux jours plus tard, il écrivait au Maréchal Bernadotte, après lui avoir annoncé l'arrivée des troupes sous ses ordres<sup>3</sup> :

« *Je ne veux pas tarder à vous faire connaître mes intentions qu'il faut tenir secrètes jusqu'au dernier moment.*

« *Si l'Angleterre n'accepte pas la médiation de la Russie, il faut que le Danemark lui déclare la guerre ou que je la déclare au Danemark. Vous serez destiné, dans ce dernier cas, à vous emparer de tout le continent danois. Comme vous êtes sur les frontières de ce pays, envoyez-moi des mémoires sur les obstacles que pourrait opposer le Danemark et sur les ressources qu'il présente pour vivre. Votre langage doit être celui-ci : vous récrier beaucoup sur ce que le Danemark a ouvert le passage du Sund et laissé violer une mer qui, pour les Danois, aurait dû être aussi inviolable que leur territoire. »*

Napoléon exagérait évidemment l'attitude du Danemark comme il avait l'habitude de faire pour obtenir plus rapidement des résultats ; mais il était bien évident que le Danemark, comme je l'ai déjà exposé, avait montré plutôt des intentions contre la France que contre l'Angleterre, et que, malgré l'expérience de 1801, il avait trop négligé Copenhague, la défense de la Seeland et des passages vers la Baltique. Son

1. Ministre du Danemark à Paris (Note sur Dreyer, Annexe I).

2. Voir Boppe, p. 19 et ci-dessous.

3. 2 août. 12,974.

attitude devait fatalement amener la catastrophe. Le Gouvernement danois sentait bien la difficulté de se tenir ainsi sur la corde raide, tout en paraissant rassuré dès que l'escadre de l'Amiral Gambier eut passé le Sund, après avoir été saluée coup par coup par la forteresse de Kronembourg au sud de laquelle elle paraissait s'être arrêtée. Mais le Baron Didelot commença à se plaindre au comte Bernstorff, le Prince Royal étant à Kiel, « *de la facilité que l'on avait accordée au passage de cette escadre contrairement aux règlements pour le passage du Sund qui défendaient le passage simultané de plus de 6 bâtiments de guerre* »<sup>1</sup> ; puis, dans une audience particulière avec le Comte, il reprocha, outre le salut de Kronembourg, qu'on ne se fût pas opposé au passage de la flotte ou tout au moins que l'on n'eût pas fait des observations<sup>2</sup>. Le Comte Bernstorff essaya d'éluder la question. Le Baron Didelot insista pour bien montrer que ce n'était pas sans dessein qu'une flotte aussi considérable paraissait en ce moment dans la Baltique, et que c'était sans doute, entr'autres projets, pour s'emparer des ports d'Elseneur et de Copenhague. Alors s'établit entre les deux interlocuteurs ce dialogue assez tragique dont il rendit compte :

« — *Oh ! nous ne craignons rien* reprit le Comte Bernstorff. — *J'espère que cette flotte ne restera pas longtemps dans la rade d'Elseneur.* — *Elle n'est point dans la rade,* reprit le Comte. *Elle a jeté l'ancre au plus près des côtes de Suède.* — *Vous ne comptez sûrement pas,* dis-je en riant, *lui donner asile, car ce serait rompre la neutralité.* — *Comment,* répartit le Comte ? — *Oui,* repris-je en insistant, *recevoir une escadre anglaise dans vos ports et même dans vos rades ce serait rompre la neutralité.* »

Le comte chercha à faire dévier la discussion sur ce qu'une escadre française aurait été reçue en Norvège... Le Baron objecta que c'étaient des Hollandais, et, tout en avouant d'ailleurs qu'il en ignorait les détails, il déclara :

« *Nous ne pourrions regarder que comme une rupture de la neutralité du Danemark la réception dans un de ses ports ou même dans ses eaux de l'escadre anglaise ou d'une de ses divisions.* »

Cette déclaration parut impressionner le comte, auquel il demanda si le Prince Royal devait revenir à Copenhague où sa présence pouvait être regardée comme nécessaire, et pré-

1. Lettre du 4 août. Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

2. Lettre du 6 août. Archives du Ministère des Affaires Etrangères.



senta une observation sur l'acceptation du nouveau ministre anglais Tayler, ajoutant :

*« Un pareil choix dans les circonstances actuelles n'annonce pas des dispositions bien amicales pour vous de la part de l'Angleterre. Le comte répondit vaguement. »*

Puis la conférence se termina par une affirmation ferme du danger si la flotte anglaise était reçue dans un port danois.

Le baron Didelot, dont nous aurons à remarquer plus d'une fois la fermeté et la clairvoyance, avait alors agi sans ordre ; il n'avait pu encore recevoir les instructions de l'Empereur, et, en en rendant compte, il exposait que les circonstances lui avaient semblé commander sa démarche et il espérait avoir l'approbation de S. M. Il en avait informé les ministres d'Espagne et de Hollande et les avait excités à suivre la marche qu'il leur avait tracée.

Le danger d'ailleurs s'accumulait. Le 4 août, une division anglaise sous le Contre-Amiral Kéats passait le grand Belt : le 5, l'Amiral Gambier, en station dans la rade d'Elseleur, faisait un mouvement, et, le 7, arrivaient en rade 50 vaisseaux de transport chargés de troupes.

Et le Comte Bernstorff paraissait toujours rassuré ; il n'avait point demandé d'explication au ministre anglais ; il attendait les ordres du Prince Royal qui devait venir. Dans le public se répandaient les bruits de la manœuvre prochaine contre Copenhague qui seule pouvait à peine se défendre, alors que la Seeland se trouvait cernée par les Anglais.

Le 11 août<sup>1</sup>, le baron Didelot eut une nouvelle entrevue avec le comte Bernstorff qui lui dit qu'on se défendrait ; le baron Didelot lui ayant affirmé que des négociateurs anglais auraient été envoyés au Prince Régent, à Kiel, particulièrement M. Jackson, le comte ne nia pas, mais prétendit qu'il ne savait pas le fond de la négociation ; que depuis deux jours on redoublait d'activité pour la mise en état de défense de la Ville.

Sur ces entrefaites, le Prince Régent était arrivé. Son apparition subite annonçait sûrement le rejet des propositions anglaises — et dès lors, on avoua la présence de 180 bâtiments de transport portant de 15 à 18.000 hommes de troupes anglaises, et de 36 vaisseaux de guerre. On dit franchement que les Anglais voulaient occuper Copenhague, qu'ils avaient demandé de mettre leurs divisions à terre par 2.000 hommes à la fois pour rafraîchir. Que s'était-il passé ?

1. F<sup>o</sup> 139. M. A. E., Danemark.



La nouvelle de la paix de Tilsitt arriva à Londres, le 10 juillet, par une dépêche du général Anglais Lord Hutchinson, présent au Quartier général Russe, et naturellement y créa une grande déception : tous les espoirs que l'on avait formés sur la résistance des Russes, sur le mouvement combiné avec la Suède contre l'aile gauche française par Stralsund, s'évanouissaient.

Aussitôt, tous les mouvements de troupe sur l'île de Rugen furent suspendus ; deux expéditions étaient déjà parties ; mais le plus gros contingent *destiné à l'expédition Suédoise* était encore sur le territoire de l'Angleterre, et, pour en augmenter l'effectif, l'on avait un bon prétexte : celui d'augmenter les forces de la Baltique pour combattre la marine Russe. A cet armement le Danemark ne pouvait rien voir d'alarmant, d'autant moins qu'il était déjà entouré d'une quantité de bâtiments qui couvraient les lignes de communication avec Rugen.

Mais, tout à coup, tout changea, à la réception de nouvelles dépêches de Lord Hutchinson donnant des renseignements sur la nouvelle politique russe, la formation du corps de Bernadotte, et les plans supposés des Français contre le Danemark et sa flotte.

On sait que, depuis longtemps, la flotte danoise blessait les yeux de l'Angleterre ; bien qu'elle fût maintenue presque complètement dégrée à Copenhague, pas un mouvement de navire n'échappait à la vigilance des agents anglais, et le Ministre Plénipotentiaire, Garlicke, se permettait de demander des explications comme, par exemple, lorsqu'un vaisseau de ligne fut équipé pour conduire la Princesse héréditaire de Weimar à Saint-Pétersbourg. La surveillance de la flotte anglaise ne cessait que pendant l'hiver dont les glaces la chassaient du Sund et des Belts.

Le Gouvernement Anglais pouvait donc craindre que, pendant l'hiver, les Français dont il surveillait les intempérances de langage au sujet de la flotte danoise, ne cherchassent à s'en emparer ; et c'est ce qui amena le ministère Castlereagh à vouloir devancer les projets prêtés au corps de Bernadotte en prenant lui-même cette flotte.

Rien ne devait entraver cette décision. On rappelait l'action du Danemark dans les affaires de la Neutralité Armée : ses réclamations incessantes contre les empiètements anglais sur les droits des Neutres ; son silence envers le Décret de Berlin alors qu'il avait protesté contre l'Ordre en conseil du 7 janvier ; et l'on ne tenait aucun compte de ce qu'une flotte mar-

chande danoise de plus de 300 navires fréquentait particulièrement les ports de l'Angleterre.

Le Gouvernement Anglais se berçait de l'espoir que ses actes ne seraient pas considérés comme des hostilités<sup>1</sup> ; il proposerait de prendre amicalement la flotte pour la mettre à l'abri des Français, et, en gage d'amitié, d'envoyer une force tellement imposante que, sans tirer un coup de canon, en entourant simplement la Seeland, on obtiendrait le résultat cherché. L'on devait envoyer un Ambassadeur à Kiel pour amener le Gouvernement Danois à s'incliner devant l'inévitable, nullement hostile, perpétré dans le seul intérêt du Danemark ; et Lord Castlereagh était persuadé que celui-ci non seulement se prêterait à la combinaison, mais même se considérerait comme l'obligé de l'Angleterre : Napoléon n'ayant rien à lui prendre, il pourrait mener une vie neutre et paisible.

Ce plan était une folie bien faite pour produire l'effet contraire à celui que l'on espérait, et devait conduire le Danemark à donner à la France tous les moyens d'arriver au Sund.

Pourtant l'on passa immédiatement à l'exécution, et, dès le 21 juillet, l'Angleterre bloqua pour ainsi dire ses propres côtes, fit la presse des marins, et arma des troupes. Personne ne put quitter le pays jusqu'au 26 juillet jour où la grande expédition quitta Yarmouth sous les ordres de l'Amiral Gambier ; et Castlereagh se flatta qu'elle atteindrait son but en même temps que la nouvelle de son armement.

Cependant il n'en fut rien. Des bruits s'étaient répandus jusqu'au Danemark avec une assez grande précision (lettres de Désaugiers et de Didelot) et aussi à Hambourg où Bernadotte venait d'établir son Quartier Général. Enfin le Prince Régent, par l'intermédiaire du Prince d'Oldenbourg qui avait obtenu l'autorisation spéciale de se rendre à Tonningen, reçut, le 7 août, la veille de l'arrivée de Jackson, une lettre du Ministre Danois Rist qui dévoilait tout le secret de l'expédition.

Et ce fut une profonde surprise, car le Gouvernement Danois croyait que la grande force rassemblée n'avait pour but que la domination de la Baltique et la punition de la Russie par le blocus des ports et de la destruction de la flotte russe. Il ne s'agissait pas plus de cela que de garder Rügen

1. Comparer en 1914 l'invasion de la Belgique.

que Lord Cathcart avait reçu l'ordre d'évacuer en aidant, à son retour, à l'occupation de la Seeland.

Le 3 août la flotte aux ordres de l'Amiral Gambier, forte de 26 vaisseaux, arrivait au Sund ; et, le jour d'après, dans le Store Belt (Grand Belt) une autre flotte, forte de 14 voiles dont 4 vaisseaux de ligne, des frégates et des bricks, s'échelonnait pour empêcher tout renfort de venir du Jutland ou de Fionie en Seeland.

Peu avant le 31 juillet, un nouveau Ministre Anglais, Sir Brook Taylor, était arrivé à Copenhague et était reçu, le 3 août, par J. Bernstorff, directeur du Département des affaires étrangères. M. Jackson, après une visite inutile à Copenhague, fut chargé de porter à Kiel, au Prince Régent les propositions du Gouvernement Anglais, puis de donner aux chefs de l'expédition l'ordre d'agir le moment venu.

Taylor était venu pour relever Garlike envoyé à la Cour Prussienne ; et, bien qu'il fût parti d'Angleterre, le 19 juillet, avant la décision d'agir contre Copenhague, il avait pour instruction de tenir un autre langage que Garlike, d'accuser le Danemark d'avoir des intentions hostiles contre la Grande-Bretagne ; et le choix même dont il avait été l'objet pour la légation de Copenhague indiquait la volonté de compromettre le Danemark parce qu'il avait participé aux conspirations secrètes contre Napoléon, qui l'avait fait chasser de l'Allemagne du Sud. Le Comte Bernstorff, de Kiel, en fit l'observation à son Ministre Rist, à Londres<sup>1</sup>.

De son côté, Jackson avait pris terre à Tonnungen, était arrivé, le 8 août, à Kiel où, dans une entrevue avec le Comte Ch. Bernstorff, il commença par produire les plaintes de son Gouvernement indiquées plus haut. Il assura que sa Cour savait que le Danemark allait être engagé à fermer ses ports au commerce anglais sans pouvoir s'opposer à cette demande, et qu'alors l'Angleterre avait décidé de devancer les ennemis, de lui proposer de s'unir à elle ou de souffrir qu'elle prit les mesures nécessaires à sa sûreté ; il ne dit point en quoi consistaient ces mesures et ne parla pas de la livraison de la flotte.

En résumé, il proposait l'alliance ou la guerre.

N'ayant pas réussi près de Bernstorff, Jackson exigea une entrevue du Prince Royal, auquel il répéta ce qu'il avait dit au Ministre.

1. Dépêche du 7 août, Kiel. Ch. Bernstorff à Rist.



Voici comment le Baron Didelot rendit compte à son Gouvernement de cette entrevue.

« *L'Angleterre exigeait que le Danemark conclût avec elle une alliance offensive et défensive, et qu'elle mît sa flotte à sa disposition et sous le Commandement d'Amiraux Anglais. Le Prince a rejeté la demande avec indignation. Entr'autres propos qui m'ont été rapportés, il a dit qu'il n'était point dans l'histoire d'attaque plus perfide que celle dont les Anglais se rendaient en ce moment coupables envers le Danemark ; qu'à peine les pirateries des régimes barbaresques en offriraient un exemple et qu'on trouverait plus de loyauté chez elles que chez les Anglais. Au mot d'alliance, le Prince s'est écrié : « Ne savons-nous pas ce que c'est que votre alliance ? Vos propres alliés en attendant inutilement vos secours pendant un an nous l'ont nouvellement appris, etc. » Jackson ayant observé au Prince qu'il lui parlait bien durement, S. A. lui a répondu : « Monsieur, quand on a eu le courage de se charger d'une pareille mission, il faut avoir celui de tout entendre. D'ailleurs, ce que je vous dis, je le dirais à votre Maître, s'il était là. » Et sur l'offre d'indemniser le Danemark de la perte de sa flotte par quelques colonies : « Eh ! Monsieur, répliqua le Prince, comment me compenserez-vous l'honneur. »<sup>1</sup> Le négociateur ayant demandé une réponse définitive, a été renvoyé au Comte J. de Bernstorff, à Copenhague, chargé du portefeuille des affaires étrangères<sup>2</sup>. Jackson n'obtint donc pas plus de succès ce jour-là près du Prince Royal que près du Ministre ; et, le lendemain matin quand il se présenta avec l'intention de dévoiler le fond de sa mission, le Prince Royal était parti pour Copenhague. Jackson se mit en route de suite, mais fut retardé deux heures à chaque relais pour permettre au Prince Royal de gagner une avance de vingt-quatre heures.*

Celui-ci, emmenant avec lui quelques officiers, prit sur sa route un certain nombre de mesures militaires pour diriger sur la Fionie des troupes du Jutland ; il fit occuper et armer les batteries de Frédéricia et de Strib pour défendre le pas-

1. THIERS. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VIII.

2. L'on discute si c'est à Kiel ou à Copenhague que Jackson parla de la flotte danoise, soit qu'elle dut être placée sous les ordres des amiraux Anglais, soit qu'elle dut être livrée pour être conservée en dépôt en Angleterre. Le fait est qu'il en parla certainement à Copenhague au Comte J. Bernstorff et cela ne change rien à l'audace de sa mission. La lettre du Baron Didelot est du 18 août : il a réuni sans doute ce qu'il a su des diverses conversations de Jackson.



sage du petit Belt ; et le Comte Rantzau reçut l'ordre de mettre en état les batteries de Nyborg et de Sliphavn et, le cas échéant, de rassembler la milice de Fionie.

Puis, passant à travers la croisière anglaise, il arriva, le 11 août, à Copenhague.

En Seeland, comme en Fionie, les troupes étaient sur le pied de paix ; les troupes de défense n'étaient pas mobilisées alors que, comme on l'a déjà dit, l'armée du Jutland du Sud, du Sleswig du Sud, de l'Eider, était sur pied de guerre.

Le Général Peymann, qui commandait à Copenhague, après avoir reçu, les 3 et 4 août, les rapports signalant la présence des flottes anglaises à Kronborg (Sund) et à Corsør (Grand Belt), se demanda et demanda à J. Bernsdorff, après avoir provoqué des ordres du Prince Royal, s'il ne fallait pas prendre des mesures provisoires : il ne prescrivit que quelques petits mouvements de troupe.

Le Prince Royal étant arrivé le 11, à midi, rappela des hommes sous les drapeaux, et donna des ordres pour organiser la défense de la Seeland. Le Général Peymann vit son commandement renforcé, car la force maritime fut placée sous ses ordres ; le Général Baudissin, Gouverneur de Copenhague, fut relevé et envoyé à Kolding. Le Général-Lieutenant Castenschjold fut nommé commandant des troupes du Nord de la Seeland, et le Colonel Oxholm commandant de celles de Laaland et de Falster.

Mais, le soir même, le Prince Royal repartait avec le Roi son père, ordonnant que le Gouvernement se transporterait à Kolding, que la maison royale suivrait, ainsi que les Ministres des Puissances étrangères s'ils le voulaient, et les principaux services du royaume.

Le départ du Prince Royal fut absolument fâcheux. Seul, il pouvait mettre la Seeland en état de se défendre, car il avait toujours conservé tous les fils de l'Administration militaire, et particulièrement le commandement de la Seeland, où seul le général Peymann avait autorité sur les territoires de Kronborg et de Copenhague. Les mesures civiles de mobilisation voulaient la présence de l'autorité royale : il était impossible, de Kiel, de tout régler sans perte de temps.

Copenhague et Kronborg furent alors mis en état de défense. La défense du côté de la mer fut constituée par « Tre Kroner » et le point de Provstensforter, fort de trois vaisseaux de ligne submergés et réunis par les pontons *Mars* et *Saint-Thomas*, entre Tre Kroner et Stubbegrunden, et quel-

ques petits navires à Kalvebodstrand ; on organisa une flottille de canonnières, et toute la flottille de mer, fixe et flottante, fut confiée au Capitaine de vaisseau Steen Bill.

Dix-neuf bataillons de milice furent appelés sous les armes, dont six affectés à Copenhague avec le général Walterstorff, deux à Kronborg. Les étudiants furent invités à constituer le Corps de la garde qui fut rétabli, comme en 1801, sous les ordres du Maréchal de la Cour Hauch. On prit des engagés à quinze Rigsdaler pour la défense de la mer. En résumé, on perfectionna la défense de 1801. Malheureusement, la milice n'avait pas été exercée ; à force de discuter sur sa constitution, on n'avait rien fait pour elle. La population de Copenhague, peu initiée aux affaires gouvernementales, ne comprit rien à l'arrivée du Prince Royal, qu'elle pensait devoir rester pour la diriger et partager son sort, de telle sorte que son départ précipité causa une grande déception.

Le Prince Royal avait, en effet, indiqué, en quittant Kiel et en y donnant le commandement au Prince Frédérik de Hessen, qu'il devait rester quelque temps absent : c'était d'ailleurs pour répondre à cette idée que le Prince de Hessen avait confié son commandement à Rendsbourg au Général-Lieutenant Lutzow.

L'on est donc amené à penser que, s'il partit si promptement, c'est qu'il trouva une situation toute autre que celle qu'il attendait, soit au point de vue de la défense de la Seeland, soit à celui des forces anglaises et de leurs projets : la Seeland était déjà entourée et l'arrivée de Jackson devait déterminer un blocus complet.

Dans ces conditions, pour ne pas séparer le Gouvernement du reste du Danemark et de la Norvège, pour maintenir les relations intérieures et avec les puissances étrangères, pour gagner leur appui, rassembler des forces capables d'aller dégager la Seeland, le Prince Royal crut de son devoir d'abandonner celle-ci, comme il a été dit, et de fuir alors qu'il en était encore temps. Et, de fait, il ne put repasser le Grand-Belt avec la Cour et les services que par ruse, tandis que Jackson allait de Fionie en Seeland. Le bateau portant le Roi Christian VII fut saisi et le Roi, pour tromper les Anglais, dut se faire passer pour un Baron Suédois malade, tandis que le Prince Royal se cachait dans la cale et qu'enfin, avec son frère et une partie de sa suite, il put se glisser dans une yole qui les conduisit sains et saufs en Fionie.

Le Roi et le Gouvernement restèrent pendant quelques jours à Odense, en attendant que le Château de Kolding et la

ville de Kristiansfeld fussent prêts à les recevoir ainsi que les Ministres étrangers qui les avaient suivis ; ceux d'Espagne, Prusse, Hollande et les chargés d'affaires d'Autriche, Suède, Saxe et Portugal. Le Ministre Russe de Lisakewitz ne quitta point la Seelande « *n'ayant suivi, ainsi que devait l'écrire le Baron Didelot, que son goût en restant près des Anglais, auxquels il est aussi dévoué qu'il nous est contraire* ». Quant à lui, il gagna Hambourg, puis vint s'établir à Kiel près du Prince Royal, laissant à Copenhague le Secrétaire de la légation, Désaugiers le Jeune.

Le Roi quitta ensuite Kolding et s'installa à Rendsbourg ; le Département des affaires étrangères fut alors transféré, sous la direction du Comte Ch. de Bernstorff, à Kiel, où se transporta tout le Corps diplomatique.

Jackson s'était donc mis pour ainsi dire à la poursuite du Prince Royal, mais, ayant été retardé aux relais, il croisa celui-ci à son retour dans le Store Belt et ne le trouva plus, le 12 août, à Copenhague. Il vit donc le Comte Joachim Bernstorff, le 13, et lui refit les propositions de Kiel, en indiquant d'une façon plus précise l'abandon à l'Angleterre de Copenhague, de la flotte, de Kronborg, et peut-être de Glukstadt.

Naturellement, il fut éconduit et rejoignit l'Amiral Gambier, auquel il donna les ordres d'exécution.

Le 15 août, l'Amiral Gambier et Lord Cathcart lancèrent la proclamation suivante <sup>1</sup> :

*Proclamation de la part des Commandants en chef des forces de terre et de mer de S. M. Britannique dans la Baltique :*

*Les derniers traités et les changements dans la politique et dans les limites reconnues par tant de Puissances ont augmenté l'influence de la France sur le Continent de l'Europe au point qu'IL EST DEVENU IMPOSSIBLE POUR LE DANEMARK, malgré ses vœux de persister dans son système de neutralité, et indispensablement nécessaire pour les Puissances qui continuent à s'opposer aux usurpations des Français D'ADOPTER DES RÈGLES DE CONDUITE PROPRES A EMPÊCHER QUE LES ARMES DES PUISSANCES NEUTRES NE TOURNENT CONTRE ELLES.*

*C'est pourquoi le Roi, Notre Maître, ne saurait regarder avec indifférence la position actuelle du Danemark, et que*

1. Ministère des Affaires Etrangères. Danemark 1807. Vol. 180. — Comparer la conduite de l'Allemagne envers la Belgique en 1914.



Sa Majesté a dépêché à S. M. Danoise des envoyés munis de pleins pouvoirs pour demander d'une manière amicale des explications conformes aux circonstances et un concert à l'égard des mesures seules capables d'arrêter les destructions ultérieures que la FRANCE A EN VUE PAR L'ACQUISITION DE LA MARINE DANOISE.

Le Roi, Notre Maître, a en conséquence jugé convenable de demander que les vaisseaux de ligne danois fussent transportés AD INTERIM dans un des ports de Sa Majesté.

CE DÉPOT PARAÎT SI NATUREL et, d'après les rapports relatifs des Puissances neutres et belligérantes, SI ABSOLUMENT INDISPENSABLE, que Sa Majesté a cru encore se devoir à elle-même et à son peuple d'appuyer cette prétention par une flotte formidable ainsi que par une armée suffisamment pourvue de tout ce qu'il faut pour agir avec la plus grande activité et promptitude.

Nous arrivons donc sur vos côtes, habitans de la Zélande, NON PAS COMME ENNEMIS, mais afin d'empêcher pour notre propre défense que ceux qui ont troublé si longtemps le repos de l'Europe ne forcent votre marine à se tourner contre nous. Nous demandons celle-ci comme gage, non pas comme conquête. On a donné à votre Gouvernement la promesse la plus solennelle, laquelle nous réitérons ici, au nom du Roi, Notre Maître, ainsi qu'il l'a ordonné expressément — que si notre demande est accordée amicalement vos vaisseaux de guerre vous seront rendus, après la conclusion d'une paix générale, dans le même état où ils ont été reçus sous la protection du Pavillon Britannique.

Il ne tient qu'à votre Gouvernement de prononcer un seul mot et nous remettons dans le fourreau nos glaives, tirés malgré nous contre vous. Mais si au contraire les intrigues de la France vous rendaient sourds à la voix de la raison et de l'amitié, vous serez responsables, avec vos cruels conseillers, du sang innocent qui va couler et des calamités d'une capitale assiégée et bombardée.

Les matelots et les soldats de Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne traiteront, tant que votre conduite le permettra, la Zélande comme Province d'une Puissance alliée de la Grande-Bretagne dont le territoire a eu le malheur d'être choisi pour théâtre de la guerre.

Le Gouvernement de Sa Majesté Danoise ayant hésité jusqu'ici d'arranger cette affaire à l'amiable, une partie de l'armée a été débarquée et toutes les forces du Roi ont pris



*une attitude hostile. Cependant, il n'est pas encore trop tard pour écouter la voix et le conseil de la raison.*

*Fait sur la côte de Zélande, le 15 août 1807.*

GAMBIER,

Amiral du Pavillon bleu et Commandant en chef  
de la flotte dans la Baltique.

CATHCART,

Lieutenant Général et Commandant en chef des  
troupes Britanniques dans le Nord du continent  
de l'Europe.

by Will MARTIN,

Printer to his Britanic Majesty's forces in the  
Baltic on Board H. B. M. Ship *the Prince  
Of Wales*.

De son côté, dès qu'il fut rentré à Kiel, le Prince Régent déclara officiellement la guerre à l'Angleterre par la Déclaration suivante du 16 août, et prescrivit de confisquer tous les biens et d'arrêter tous les sujets Anglais<sup>1</sup> :

*L'Europe entière connoit le système que, durant quinze ans de guerre et de troubles, le Danemark a suivi avec une persévérance inaltérable. Le maintien rigoureux d'une neutralité franche et impartiale, et l'accomplissement religieux de tous les devoirs qui en dérivent, ont fait l'objet unique et constant de tous ses vœux et de tous ses efforts. Le Gouvernement Danois a mis dans ses rapports avec d'autres Etats une simplicité et une droiture conformes à la pureté de ses intentions, et à cet amour de la paix, dans lequel on ne sauroit le soupçonner d'avoir jamais varié. La Providence avoit jusqu'ici béni ses soins. Sans tort et sans reproche envers toutes les puissances, il avoit réussi à se conserver avec chacune d'elles en bonne intelligence, et si les circonstances lui ont de tems en tems suscité des réclamations ou des discussions de la part des Etats belligérants, celles-ci ont toutes eu leur source dans cette impartialité de sa conduite et dans cette rigueur de ses principes, qu'elles ont servi à constater.*

*Cet état de paix et de sécurité vient d'être subitement anéanti.*

1. France, Ministère des Affaires Etrangères, Danemark 180. F° 145. Joint au n° 33, 23 août 1807.

*Le Gouvernement Anglois, après avoir, par une inaction honteuse, trahi les intérêts de ses alliés, engagés dans une lutte aussi grave qu'incertaine, a soudainement déployé toute sa vigueur pour surprendre et attaquer un Etat neutre, paisible et sans aucun tort envers lui. L'exécution du plan de l'envahissement du Dannemarc, uni avec la Grande-Bretagne par des liens aussi anciens que sacrés, a été préparée avec autant de secret que de célérité. Le Gouvernement Danois a vu les forces angloises arrivées sur ses côtes sans qu'il pût se douter qu'elles fussent dirigées contre lui. L'isle de Sélande s'est trouvée cernée, la capitale menacée, et le territoire danois insulté et violé, avant que la Cour de Londres ait par un seul mot prononcé ses intentions hostiles. Celles-ci ne tardèrent cependant pas à être articulées. Mais l'Europe aura de la peine à ajouter foi à ce qu'elle va entendre. Le projet le plus noir, le plus violent, le plus atroce, qui ait jamais été conçu, ne s'est trouvé motivé que sur une prétendue information, ou plutôt sur le bruit vague d'une tentative, qui, selon le ministère anglois, alloit se faire pour entraîner le Danemarc dans des engagements hostiles contre la Grande-Bretagne. Se fondant sur ces données, que la plus légère discussion démontra promptement n'être que des suppositions purement gratuites, le Gouvernement anglois fit déclarer à la Cour de Copenhague de la manière la plus péremptoire, que pour mettre ses intérêts à couvert, et pour pourvoir à sa propre sûreté, il ne pouvait laisser au Dannemarc que le choix entre une guerre et une alliance étroite avec la Grande-Bretagne. Et quelle alliance osa-t-on offrir ? Une alliance, qui, pour premier gage de l'avertissement du Dannemarc eût livré ses vaisseaux de guerre au gouvernement anglois. Il n'y eut pas à hésiter sur l'alternative présentée. L'ouverture faite, aussi outrageante dans ses offres que dans ses menaces, également insultante dans sa forme et quant à son fond, ne fut susceptible d'aucune discussion. La plus juste et la plus profonde indignation dut l'emporter sur toute autre considération. Placé entre le péril et l'opprobre, le gouvernement danois n'eût pas de choix. La guerre éclata. Le Dannemarc ne se fit pas illusion sur aucun des dangers, sur aucune des pertes, dont cette guerre le menace. Pris au dépourvu de la manière la plus perfide, attaqué dans une province isolée et presque dénuée de moyens de défense, entraîné de force dans la lutte la plus inégale, il ne saurait se flatter d'échapper à des revers sensible. Mais il lui reste à sauver un honneur intact, ainsi que l'estime qu'une conduite sans tache lui a valu, il ose s'en flat-*

ter, de la part des Puissances de l'Europe, et il croit voir plus de gloire à la résistance de celui qui succombe à la force, qu'aux triomphes faciles de celui qui en abuse. Il ne craint pas le jugement que l'Europe va porter sur cette nouvelle querelle ; il croit pouvoir s'en honorer d'avance. Que les cabinets impartiaux prononcent s'il existe pour l'Angleterre cette nécessité politique, ces considérations de sûreté, auxquelles elle se permet de sacrifier sans scrupule un état, qui ne l'a offensée ni provoquée en rien. Fort de la bonne conscience, de sa confiance en Dieu, de l'amour et du dévouement des nations braves et loyales réunies sous un sceptre chéri, le gouvernement danois se flatte de s'acquitter sans foiblesse de la tâche grave et pénible que l'honneur et la nécessité lui ont imposée. Il se croit en droit de compter sur l'intérêt et sur la justice des cabinets de l'Europe, et il se flatte d'en éprouver les effets surtout de la part des augustes Souverains, dont les intentions et les engagements ont dû servir de prétexte pour colorer l'injustice la plus criante, et dont les offres, destinées à présenter au gouvernement anglois les moyens d'acheminer une pacification générale, n'ont pu détourner celui-ci d'une atrocité, qui révoltera tout ce qu'il y a de cœurs honnêtes et généreux en Angleterre même, qui compromet le caractère d'un Souverain vertueux, et qui souille à jamais les annales de la Grande-Bretagne.

Naturellement la faiblesse des troupes appelées à défendre la Seeland donnait beau jeu aux Français de faire remarquer qu'au lieu de rassembler des troupes contre eux on eut mieux fait de les installer où les expériences de l'histoire le commandaient, et d'en envoyer en Seeland, depuis que l'on avait signalé les mouvements des escadres Anglaises, pour empêcher la chute de Copenhague.

Cette chute était certaine, car le Seeland ne disposait pas de forces capables de résister aux Anglais, la ville n'était point protégée par des travaux susceptibles de supporter un long siège. Aussi l'opération dura peu.

Le 16 août, l'armée Anglaise débarqua à Webeck, au Nord de Copenhague, et se porta vers la ville, s'arrêtant en arrière d'un lac qui entourait l'enceinte du côté de la terre, établissant une ligne de tranchées protégée par des batteries, dont quelques batteries incendiaires utilisant pour la première fois les fusées à la Congrève, et formant contre les troupes qui tenaient la campagne sous les ordres du Général Castenschjold une autre ligne de circonvallation. De son côté la flotte



s'étant rapprochée de Copenhague dut lutter contre la petite flotte danoise, tandis que se livraient sur terre de violents combats dans des conditions malheureusement très inférieures et qui le devinrent beaucoup plus quand, après la prise de Stralsund par les Français, le 21 août, la division Anglaise qui s'était retirée de la Poméranie, eût débarqué, suivant le plan, à Kiøge, au Sud de Copenhague. Dès lors, cette ville fut enveloppée de toutes parts, et, le 1<sup>er</sup> septembre, elle reçut du Général Cathcart une sommation d'avoir à se rendre, sans quoi elle serait incendiée. Sur une réponse négative du Général Peymann qui y commandait en chef, le 2 septembre, le bombardement commença par 68 pièces dont 48 mortiers et obusiers, et se poursuivit, le 3, pendant une partie de la journée : le feu ayant été interrompu dans l'espoir que les destructions et les incendies terribles provoquées par les fusées amèneraient la capitulation. La place n'ayant pas donné signe de vie, le bombardement recommença jusqu'au 5 matin. Et alors, le feu fut interrompu.

En effet, le 3<sup>e</sup> jour du bombardement le courage du Général Peymann fut à bout ; et, mal conseillé par le pasteur Hudtwalker, sans avoir consulté un conseil militaire, sur le seul avis favorable des généraux Gedde et Bielefeldt, sous sa propre responsabilité, il envoya proposer un armistice aux Anglais. Ceux-ci ne voulurent entendre parler que de capitulation. Alors le général Peymann convoqua un conseil mêlé de militaires et de civils où, lorsqu'on parla de détruire la flotte, le Général Peymann dut dire que, dans les pourparlers avec les Anglais, il avait offert de détruire la flotte ou de la remettre en dépôt jusqu'à la conclusion d'une paix commune en Europe, mais que sa proposition avait été refusée. Puis le Général Gedde, chef du génie, déclara que la ville n'était plus en état de repousser un assaut : ce qui naturellement décida de l'avis des civils incompetents, surtout quand le Général Bielefeldt soutint l'opinion du Général Gedde.

Bientôt l'ennemi fit savoir qu'il voulait la flotte en toute propriété et une capitulation sans conditions. Et on les lui accorda : ce qui amena des désordres dans la population de Copenhague et des actes graves d'indiscipline parmi les troupes danoises.



Voici cette capitulation :

*Articles de capitulation pour la ville et la citadelle de  
Copenhague.*

« Arrêtés entre le Général Major de Waltersdorff, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog, Chambellan de S. M. et Colonel du régiment de milice du Nord de la Séeland ; le Contre-Amiral Lutken et J.-H. Kirchoff, Adjudant de S. M. ; lesquels sont suffisamment autorisés par S. Exc. le Général Major de Peymann, Chevalier de l'Ordre de Dannebrog et commandant les forces navales de S. M. dans l'île de Séeland, d'une part ; et le Général-Major Sir Arthur Wellesley, Chevalier de l'Ordre du Bain ; Sir Home Popham, Chevalier de Malthe et Capitaine de la flotte ; et le Lieutenant-Colonel Murray, vice-quartier-maître général de la marine britannique, suffisamment autorisés par James Gambier, Ecuyer, Amiral du Pavillon bleu, et Commandant en chef les vaisseaux et bâtiments de S. M. Britannique dans la mer Baltique, et le Lieutenant-Général, Lord Cathcart, Chevalier de l'Ordre du Chardon, commandant les forces militaires de S. M. B. dans la Séeland et le Nord du Continent européen, d'autre part.

« Art. I. — Après la signature et la ratification de la présente capitulation, les troupes de S. M. Britannique occuperont la citadelle.

« Art. II. — Une Garde des troupes de S. M. Britannique occupera également le Holm.

« Art. III. — Les vaisseaux et bâtiments de guerre de tout rang, ainsi que les objets de marine appartenant à S. M. Danoise seront remis en dépôt aux personnes qui auront été nommées à cette fin par le Commandant en chef des forces britanniques, et elles seront mises sans délai en possession du Holm et de tous les édifices qui en dépendent.

« Art. IV. — Les bâtiments de transport au service de S. M. Britannique, pourront entrer dans le port toutes les fois qu'il sera nécessaire pour reprendre à bord les effets de marine et les troupes qui auront été débarquées sur l'île.

« Art. V. — Aussitôt que les vaisseaux auront été tirés du Holm, ou dans le délai de 6 semaines, à dater du jour de la capitulation, ou plus tôt si faire se peut, les troupes de S. M. Britannique remettront aux troupes de S. M. Danoise la citadelle dans le même état où elles l'auront trouvée en occupant. Les troupes de S. M. Britannique évacueront aussi l'île

de Séeland dans le même terme, ou plus tôt, si cela est possible.

« Art. VI. — A dater du jour de la capitulation, les hostilités cesseront entièrement en Séeland.

« Art. VII. — Personne, quel qu'il soit, ne sera inquiété, et toutes les propriétés soit publiques, soit particulières, seront respectées, à l'exception des vaisseaux et bâtiments de guerre, avec les effets et inventaires de marine appartenant S. M. Danoise ci-dessus mentionnés. Tous les employés civils et militaires au service de S. M. Danoise continueront leurs fonctions dans toute la Séeland, et il sera pris toutes les mesures pour produire l'union et la bonne intelligence entre les deux nations.

« Art. VIII. — Tous les prisonniers faits de part et d'autre seront rendus sans conditions ; les officiers prisonniers sur leur parole d'honneur en seront déchargés.

« Art. IX. — Les propriétés anglaises qui auraient été séquestrées en conséquence des hostilités seront rendues à leurs propriétaires.

« Cette capitulation sera ratifiée par les Commandants respectifs, et les ratifications seront échangées aujourd'hui avant midi.

« Fait à Copenhague, le 7 septembre 1807.

*Signé* : ERNEST-FRÉDÉR. DE WALTERSDORFF.  
O. LUTKEN. J.-H. KIRCHHOFF.

*Signé* : ARTHUR WELLESLEY, HOME POPHAM.  
GEORGE MURRAI.

« Conclu et ratifié par nous, au Quartier-Général à Helsingør, le 7 septembre 1807.

« J. GAMBIER, CATHCART. »

Mais, peu respectueux des termes de la capitulation, les Anglais offrirent au Roi de Suède, qui n'y consentit pas, de garder la Séeland et se mirent aussitôt en mesure de consommer la ruine de la marine danoise. Ils saisirent 16 vaisseaux de ligne, une vingtaine de bricks et frégates avec les gréements déposés dans le Holm et les joignirent à leur flotte ; détruisirent les vaisseaux en construction, enlevèrent toutes les munitions navales ; puis, ils se hâtèrent de quitter ce théâtre de leur perfidie et de leur honte (Octobre).

Voici comment les événements de Copenhague et de Séeland furent appréciés par Désaugiers le Jeune, Secrétaire de

légation chargé du Consulat de France en Danemark, dans une lettre très intéressante adressée au Ministre des Relations Extérieures à Paris.

*Copenhague, le 16 septembre 1807.*

*Monseigneur,*

*Je profite d'une occasion très sûre pour faire passer cette dépêche. Les Généraux Anglais ont bien permis ce passage des postes, mais cette voye est trop incertaine pour que j'aye pu jusqu'ici adresser à Votre Excellence un rapport détaillé de ce qui s'est passé sous mes yeux.*

*Ma dernière dépêche contenait les faits dont celle-ci donnera le développement. Il a été commis des fautes graves tant de la part du gouvernement que de celle des Chefs militaires ; il est de mon devoir d'en rendre compte. Je le ferai sans atgreur, mais sans ménagement.*

*La première faute (et il est sans doute superflu de la rappeler) est d'avoir laissé la capitale dénuée de tout moyen de défense tandis que, par un aveuglement qui ressemblait à la partialité, on tenait toute l'armée sur la frontière. Cette faute est vivement sentie par tous les Danois, et ils s'en expliquent avec une franchise bien rare dans cette monarchie ; mais le Prince est si cruellement puni de son erreur qu'il serait inhumain d'appuyer sur ces plaintes tardives dictées par le malheur du moment et que la présence du Prince ferait cesser sur le champ.*

*Il n'en est pas de même du profond engourdissement où ce Prince et son gouvernement sont demeurés plongés depuis le moment qu'il a été question de l'expédition de la Baltique. Les défenseurs du Gouvernement (et ils sont en très petit nombre) rejettent tout le blâme sur le Chargé d'affaires danois à Londres qui, disent-ils, amusé par les protestations mensongères du ministère britannique, a sans cesse prolongé l'erreur de son gouvernement ; mais cet agent se fut-il lui-même reposé sur ces fausses assurances, si l'insouciance du ministère danois n'avait autorisé la sienne ? C'est donc le Comte de Bernstorff, ministre dirigeant, qui porte en ce moment tout le poids de l'animadversion publique. On va plus loin : c'est, disent les mécontents, LE PARTI ALLEMAND QUI A ENDORMI LE PRINCE SUR SES VRAIS INTÉRÊTS, et le Prince Charles de Hesse est nommé hautement comme le Chef de ce parti antipatriotique dont le Comte de Bernstorff est l'instrument, et le Prince royal le jouet. Jusqu'ici, Monseigneur, je ne suis que l'écho*



de la voix publique, mais elle est si prononcée, si unanime, qu'il est de mon devoir de la recueillir et de vous la transmettre. Quoiqu'il en soit de ces rumeurs, il est trop vrai que l'apathie et la pusillanimité du Gouvernement danois dans cette circonstance n'ont eu de terme que lorsqu'il a plu aux Anglais même de les faire cesser. Du moment que M. Jakson se présenta à Kiel pour y faire les demandes révoltantes dont le rejet a motivé la guerre, il était naturel de croire qu'elle était déclarée de fait et, lorsque le Prince parut subitement à Copenhague, il sembla qu'il ne fut plus permis d'en douter ; mais par un sentiment de faiblesse inconcevable le gouvernement persista dans l'espoir qu'il n'était pas encore trop tard pour conjurer l'orage et suivant cette funeste idée, IL DÉFENDIT DE FAIRE OPPOSITION AU DÉBARQUEMENT DE L'ENNEMI. CE FUT LE DERNIER MOT DU COMTE J. DE BERNSTORFF LORSQU'IL QUITTA COPENHAGUE. Il en arriva ce qu'on devait en attendre. L'ennemi s'avança jusqu'à deux lieues des ramparts sans trouver d'obstacle, aussi surpris que charmé d'une facilité à laquelle il était loin de s'attendre (ainsi que les Officiers Anglais l'ont déclaré). Le Général choisit ses positions à loisir. C'est à cette faute capitale qu'on attribue en partie la prompte réussite de l'expédition ; mais elle ne fut pas la seule.

Le Prince en abandonnant la capitale à sa destinée avait laissé pour y commander trois hommes dont un seul méritait et a bien justifié la confiance du Prince et de la Nation : c'est le Commandant de Bille (j'aurai l'occasion d'en parler plus particulièrement à V. E.). Des deux autres, l'un M. Peymann, vieillard de 72 ans, ne savait plus la guerre que par de vieux souvenirs ; le second M. de Bilefeldt, homme ignorant, faible et présomptueux, est l'objet du mépris, et même des soupçons du public et de quelques personnes des mieux informées. Ces deux hommes (car M. de Bille n'a presque jamais été consulté) s'associèrent des généraux en titre et des chefs de département sans capacités comme sans courage.

Lorsque l'on vit l'ennemi s'approcher de la place il fallut bien se décider à tirer l'épée du fourreau ; et il était encore temps de lui opposer les moyens de défense qu'offraient les dehors de la place.

Copenhague présente à une portée de canon une première ligne formée par un lac divisé en trois parties par deux digues étroites et fortement construites. A chaque extrémité du demi-cercle, il ne se trouve qu'un passage resserré très facile à défendre. Il ne restait plus qu'à établir sur les digues des têtes de pont et aux deux autres passages des retranchements et de



fortes batteries. Ces quatre points bien gardés, il devenait très difficile à l'ennemi de s'en rendre maître, et même de faire des ouvrages un peu étendus dans une plaine découverte, telle qu'est la campagne au-delà de ces lacs. Le Commandant alla jusqu'à entrevoir cette idée, mais on l'en détourna, et, après quelques jours d'irrésolution, il prit le parti de se renfermer dans les remparts de la place. Cette fâcheuse détermination prise, il restait encore un moyen d'inquiéter l'ennemi et de gêner ses opérations, c'était de brûler les faubourgs et la ligne des maisons situées sur le bord septentrional des trois lacs pour découvrir le terrain. Le Général Peymann parut en avoir l'idée. Il envoya des charpentiers et fit déloger les habitants de ces maisons de campagne ; mais on trouva moyen d'empêcher cette mesure de sûreté, et il arriva ce qui devait arriver, c'est-à-dire que l'ennemi à couvert et caché derrière ces maisons y établit tranquillement ses batteries et se trouva sans coup férir en possession de la seule ligne qui eut pu servir à défendre la place. Dès lors, tout fut perdu et le courage tranquille avec lequel les habitants ont supporté trois jours et trois nuits de bombardement à outrance leur fait d'autant plus d'honneur qu'il n'était plus soutenu par l'espoir d'aucun secours extérieur. J'aimerais à retracer aux yeux de V. E. le tableau d'une cité de 100.000 âmes se soumettant avec le calme de la résignation à toutes les horreurs du plus affreux bombardement ; mais j'en ai déjà rendu compte dans mes précédentes dépêches ; seulement, je dois répéter qu'aucune plainte des habitans ne motiva la capitulation. Le Général lui-même y était moins disposé que quelques hommes faibles qui l'entouraient ; mais il était trop évident qu'un plus long bombardement n'aurait eu d'autre effet que de retarder de quelques jours la reddition et de répandre le deuil et la destruction sur un plus grand nombre de familles. Cependant avant de capituler, on pouvait faire un dernier acte tel qu'il eut fait oublier ceux de faiblesse dont on accuse les commandans de la place : c'était de mettre le feu à la flotte. On en parla, mais plusieurs voix s'élevèrent dans le conseil pour représenter qu'un pareil coup de désespoir irriterait l'ennemi au point qu'il n'entendrait plus à aucune proposition ; d'autres objectaient avec plus de raison que l'incendie se communiquerait au port et à la ville. Il fut alors question de couler les vaisseaux. On n'eut fait en cela qu'obéir aux ordres du Prince. Tous les bâtimens étaient percés, et il y avait sur chacun d'eux un officier chargé de faire scuter la planche au pre-

mier signal : il ne fut pas donné, et il faut convenir que ce parti eut entraîné une partie des inconvénients de l'autre sans en avoir ses avantages, parce que les vaisseaux de ligne n'auraient guère enfoncé que de douze pouces et qu'il eut été très facile aux Anglais de les remettre à flot. Cependant ce biais fut proposé aux Commissaires anglais qui répondirent, comme on devait s'y attendre, que si la chose s'exécutait on passerait tous les habitants au fil de l'épée. On disputa longtemps ; ils demandèrent d'abord la ville et Croneborg, puis la ville seulement, puis d'occuper deux portes, puis enfin on les amena aux termes de la capitulation que j'ai eu l'honneur de transmettre à V. E.

Lorsqu'elle fut connue dans le public elle excita un mécontentement général qui, depuis quelques jours, a fait place au plus profond abattement. Il est vrai que l'état de choses est on ne peut plus inquiétant. L'ennemi s'est bien engagé à se retirer dans six semaines, mais on est loin de croire qu'il demeure fidèle à sa parole, et sa conduite jusqu'ici ne justifie que trop les soupçons. Sous prétexte que le Prince Royal (selon les derniers rapports) est résolu à continuer la guerre, les commissaires anglais vident tous les magasins du Holm, s'emparent des moindres batteaux, portent même la main jusque sur les propriétés particulières voisines de celles du Roi ; ils poussent même la mauvaise foi jusqu'à démembrer trois vaisseaux de ligne qui étaient sur le chantier, tout cela pour oter, disent-ils, au gouvernement danois les moyens de nuire à l'Angleterre. Ils travaillent avec une grande activité à mettre la flotte danoise en mer et ils embarquent leur artillerie de siège qui n'était autre que celle de leurs vaisseaux ; mais pas un soldat n'est encore remonté sur la flotte. D'un autre côté on a eu ici la faiblesse de ne pas refuser l'entrée de la ville à leurs officiers. Ils inondent les lieux publics et les rues, et il est bien difficile qu'il n'arrive point quelque accident qui les force à faire entrer quelques régiments dans la place. Si cette occasion leur manque on a encore à craindre que le Prince royal lui-même ne la leur fournisse par les mesures de rigueur qu'il prend contre eux en Holstein. On voudrait qu'au moins pendant les six semaines stipulées il se contint assez pour ne rien faire qui les engage à retarder leur départ au mépris de la capitulation, mais on ne l'espère pas et ce motif de craintes augmente encore le mécontentement qu'on manifeste à son égard.

Tel est, Monseigneur, le vrai état de choses, ma présence

*étant tout à fait inutile ici, je compte me rendre incessamment en Holstein où je communiquerai de vive voix à M. Didelot tous les renseignements que je pourrai lui fournir pour contribuer autant qu'il est en moi au succès des démarches de la légation.*

*J'ai l'honneur...*

DÉSAUGIERS LE JEUNE,  
*Secrétaire de légation, chargé du Consulat  
de France en Danemark.*

---

## CHAPITRE IV

### Traité de Fontainebleau

Pourparlers Franco-Danois. — Napoléon *pour* ou *contre* le Danemark. — Confiance de Didelot. — Prise de contact du Prince de Ponte Corvo. — Les désirs du Prince Royal. — Napoléon, le Tsar et la Suède. — Effets de la chute de Copenhague. — Le Danemark se jette dans les bras de la France. — Négociations. — Menaces anglaises. — Rist et Canning : duplicité du roi de Suède. — Evacuation de la Seeland. — Le Prince Royal à Copenhague. — Insistances anglaises. — Nouvelle lettre de Rist. — Confusion du roi de Suède. — Nécessité du traité Franco-Danois. — Scène orageuse entre Didelot et Bernstorff. — Déclaration russe. — Traité de Fontainebleau du 31 octobre.

Ainsi qu'on l'a vu, Copenhague n'étant plus qu'une place de guerre, le corps diplomatique (le Ministre de Russie excepté) avait quitté la ville et suivi la cour. Le Baron Didelot partit le 13 août, à 4 heures du matin, laissant Désaugiers le Jeune à Copenhague comme consul ; vit le Comte de Bernstorff à Kiel, puis le Prince Royal qu'il encouragea à réunir toutes ses forces en Fionie, et lui offrit tous les secours dépendant de la France. Le Prince Royal lui répondit qu'il avait chargé M. de Dreyer, son Ambassadeur à Paris, de quelques instructions et qu'il se proposait d'écrire à l'Empereur sur l'assistance duquel il osait compter<sup>1</sup>.

Le Baron Didelot, quoique sans instructions formelles, était allé au devant des intentions de l'Empereur manifestées par les deux lettres suivantes du 17 août, l'une à M. de Champagny, l'autre au Prince de Neufchatel.

« *Témoignez à M. de Dreyer tout l'intérêt que je porte à l'état critique dans lequel se trouve le Danemark, et faites-lui connaître que j'ai donné des ordres au Maréchal Prince de Ponte Corvo de donner au Danemark tous les secours en hommes dont il aura besoin, et qu'il ait à en faire l'offre à son gouvernement*<sup>2</sup>. »

« *Envoyez un courrier extraordinaire à Hambourg pour*

1. Lettre Didelot, 18 août.

2. Lettre à M. Champagny, N° 13,041.



*faire connaitre au Maréchal Bernadotte qu'il est nécessaire qu'il se tienne prêt, avec toutes ses troupes espagnoles et hollandaises à marcher au secours du Danemark OU CONTRE LE DANEMARK SELON L'ISSUE QUE VONT PRENDRE LES AFFAIRES de ce côté. Ecrivez-lui toutefois d'offrir au Prince Royal tous les secours dont il aura besoin pour résister à l'injuste agression de l'Angleterre. »*

Comme on le voit, Napoléon était toujours rempli de préventions contre le Danemark et croyait que celui-ci se prêtait au jeu de l'Angleterre en dissimulant une *alliance secrète*.

Didelot, au contraire, avait la plus entière confiance dans le Prince Royal, et sans vouloir d'aucune manière témoigner trop d'empressement, il pensait « *que nous devons ouvrir les bras, mais attendre qu'on s'y jetât* » d'autant plus que les tendances danoises étaient très prononcées vers nous. Le Comte J. de Bernstorff venait d'arriver à son tour à Kiel ; le Comte Chrétien allait reprendre la direction des Affaires étrangères, et Didelot lui *trouvait alors* un caractère de franchise et un esprit sans prétention qui rendaient les communications avec lui aussi sûres qu'agréables.

La situation était délicate pour le Comte Bernstorff, car si le Danemark désirait l'assistance de la France, il ne voulait point voir les troupes de Bernadotte entrer chez lui avant que l'on sût d'une façon positive qu'elles n'avaient qu'un but : agir en Séeland si cela était possible. On connaissait à fond les vœux et les plans de l'Empereur et de Bernadotte qui ne visaient qu'à l'occupation du Continent danois. Mais on voulait une véritable *alliance spécialement pour le cas présent sans s'engager pour d'autres guerres*.

Aussi le Comte préféra-t-il faire agir M. de Dreyer à Paris plutôt que M. Lewentzau avec Bourrienne à Hambourg ; et on lui fournit le fond des considérations et des vœux à faire valoir, et tout d'abord qu'il fallait préparer l'Empereur à la perte possible de la Séeland ; ce qui ne serait pas de grande importance, car les Anglais ne pourraient pas maintenir leur possession pendant l'hiver (lettre à Dreyer du 16 août), les flottes étant obligées de se retirer ; et, grâce aux glaces, on reprendrait la Séeland. On n'avait donc pas besoin de Bernadotte avant l'hiver. En résumé, ce qu'on voulait de l'Empereur (lettre du 26 août) c'était qu'il voulût bien : 1° menacer l'Angleterre sur les côtes de la Manche ; 2° faire envoyer des

1. Lettre à Berthier, N° 13,042.

bateaux de Hollande par le canal de l'Eider ; 3° et placer un corps auxiliaire à la frontière du Holstein jusqu'à ce que la saison permît de l'utiliser.

Déjà le 17 août, Napoléon avait manifesté sa sympathie à M. de Dreyer ; il avait fait écrire au Prince de Ponte Corvo qui avait envoyé, le 21 août, le capitaine Kerboux pour se mettre en relations avec Didelot et se renseigner ; et celui-ci avait été heureux de cette liaison, car il voulait combattre LA MÉFIANCE que le Prince de Ponte Corvo et son Etat-Major nourrissaient contre le Danemark. Puis Bernadotte envoya, le 27 août, son chef d'Etat-Major, le Général Gérard, à Kiel avec une lettre pour le Prince Régent pour se mettre à sa disposition et offrir des secours. Le Prince Régent répondit que des pourparlers étaient engagés à Paris dont le fond était précisé ainsi, dans une lettre du Comte Bernstorff à Blome, à Saint Pétersbourg (Kiel, le 31 août) « *Nous ne pouvons pas renoncer au secours mais voulons rester maître des conditions : le secours n'étant utile que si l'on doit conduire les troupes en Seeland*<sup>1</sup>. »

Le Prince Royal ne tenait pas à introduire les troupes françaises en Danemark. Aussi, après avoir marqué sa reconnaissance, suggéra-t-il qu'il espérait beaucoup d'une diversion qui serait faite sur les côtes de France et par la Russie. Didelot jugeait aussi inutile l'envoi de troupes, ces secours dans les circonstances actuelles devant être plus onéreux qu'utiles au pays, et les Anglais devant être sans doute fort aises de nous voir entrer dans le Holstein pour légitimer leur manœuvre : ce qui serait alors impolitique.

Le Général Gérard, venu avec parti-pris, était reparti satisfait, car Didelot avait affirmé sa confiance dans le Prince Royal : « *Quant à moi, disait-il, je le connais depuis bien peu de temps, mais je répondrais sur ma tête de sa bonne foi dans les circonstances actuelles... Un Gouvernement malgré sa faiblesse peut avoir de la moralité, du courage et de l'honneur*<sup>2</sup>. »

Cette belle confiance honorait aussi notre Ministre.

Quant à Napoléon, dès qu'il sut que le Danemark avait déclaré la guerre à l'Angleterre, il donna l'ordre de retenir dans les ports<sup>3</sup> de France, d'Italie et de Hollande les bâtiments

1. Extrait des *Meddelelser fra Krigs Arkiverne* édités par l'Etat-Major danois. *Bet engelske Overfald i 1807*, eller Périoden August November 1807.

2. Lettre du 26 août, Didelot.

3. Lettres du 21 août N° 13,037, 58, 59.

Danois afin qu'ils ne tombassent pas au pouvoir des Anglais.

Pour le moment, il aurait voulu agir de suite. Il écrivait au Tsar<sup>1</sup> :

« *Je suis impatient d'apprendre ce que V. M. compte faire pour secourir le Danemark et forcer le Roi de Suède à faire cause commune avec lui, comme il y est tenu par son plus vrai intérêt : l'indépendance de la Baltique. Dans tous les cas, V. M. peut compter sur moi, j'ai une armée réunie à Hambourg.* »

Puis développant, son idée, et traçant le plan de campagne qu'il aurait désiré voir adopter immédiatement il insista<sup>2</sup>, le 28 août<sup>2</sup> :

« *Quant à la Suède je ne puis concevoir que le Souverain actuel puisse être indifférent à ce qui se passe à Copenhague. On n'en peut trouver d'explication que dans le caractère de ce prince. Dans tous les cas il est difficile qu'il reste neutre. S'il fait cause commune avec les Anglais, il me semble que V. M. m'a dit que ses traités l'obligeaient à secourir le Danemark. Pour moi, je lui donnerai tout secours et l'armée que cette Puissance a en Norvège pourrait faire diversion à l'attaque que V. M. ferait contre la Suède.* »

Son zèle même alors pouvait sembler un peu indiscret. Il espérait que Copenhague tiendrait jusqu'à l'hiver et qu'alors le plan de campagne se développerait harmonieusement.

« *Assurez, disait-il à M. de Champagny<sup>3</sup>, M. de Dreyer qu'aussitôt que le Danemark m'aura fait connaître en détail sa position politique et militaire je m'empresserai de lui fournir tous les secours dont il aura besoin, mais que je conserve l'espoir que Copenhague résistera. Une Ville populeuse et fortifiée ne sera pas prise en deux mois de temps, et les glaces donneront les moyens de la secourir.* »

Le Baron Didelot partageait la confiance de l'Empereur dans la résistance de la ville, même après le recul de Castenshjoeld. Une sortie avait eu lieu sur Friedrichsberg et les Anglais avaient été battus. Même, le 11 août, alors qu'on était sans nouvelles à Kiel, il disait « *on n'augure toutefois rien de fâcheux... opinion que je partage entièrement* ». Aussi qu'elle ne fut pas sa douleur lorsqu'il dut écrire : « *Copenhague a capitulé, les Anglais sont maîtres de la flotte* ». Le

1. Lettre 26/8 N° 13,078.

2. Lettre du 28 août N° 13,086.

3. Lettre du 29 août N° 13,089.



Prince Royal aurait dit « *Si je n'avais pas une pareille injure à venger je me brûlerais la cervelle* ». Le Gouvernement Danois était très affecté de la honte que cette capitulation semblait imprimer au nom Danois.

Quand la communication du Général Peymann sur la capitulation parvint à Kiel apportée par deux officiers de la garde du corps à cheval (le Colonel Comte Schmettau et le Capitaine Comte Holch) qui s'étaient en outre chargés de lettres de Steen Bille, Bielefeldt et de l'Amiral Winterfeldt, la douleur et l'exaspération du Prince Royal ne connurent plus de bornes. Sa première pensée fut d'aller avec toutes les forces disponibles en Seeland punir les promoteurs de l'ignominie et délivrer la flotte. Mais son impuissance augmenta sa douleur ; et il ne voulut rien entendre de cette convention, qu'il désavoua ; et décida de prendre une allure plus guerrière.

« *Dans un dîner de la Cour, le 11, le Prince Royal saisit avec vivacité le bras de la Duchesse d'Augustenbourg, sa sœur, et dit tout haut en danois : « Je me considère comme un militaire qui a reçu un soufflet. et c'est un affront que je dois laver sur les remparts de Copenhague dans le sang des traitres et des Anglais ou avec le mien<sup>1</sup>. »*

Et puis il songea à ce qu'allaient dire l'Europe, Napoléon et Bernadotte, et envoya en mission confidentielle à Hambourg et à Paris ses plus intimes confidents Ch. Bernstorff, Bulow et Lindholm, chargés de dire qu'il n'approuvait pas ce qui s'était passé ; que c'était contre son ordre que la flotte n'avait pas été brûlée, et qu'il voulait reconquérir la Seeland.

Bernadotte fut très réservé, rappela les offres d'assistance qu'il avait faites, et, les voyant encore ajournées, put écrire à l'Empereur : « *On parle du secours de la France, mais on craint le moment où il pénétrera en territoire danois.* »

Cette fois, le Prince Royal fut résolu « *à se jeter entièrement entre les bras* » de l'Empereur et à ne pas reconnaître la Capitulation, parce que le Général Peymann n'avait de pouvoir que pour Copenhague. Le Comte Bernstorff dut aller trouver le Prince de Ponte Corvo, à Hambourg, et M. de Lindholm fut envoyé à Paris porteur d'une lettre pour l'Empereur.

L'indignation fut générale, et, la Flotte étant détruite, aussitôt 9 Capitaines Commandants, 9 Capitaines, 19 Lieutenants Capitaines, 38 1<sup>ers</sup> Lieutenants, 53 Lieutenants, s'offrirent à servir dans la marine française.

<sup>1</sup> 1. Lettre de Didelot du 16 septembre.



L'esprit public à Copenhague fut immédiatement transformé.

A Paris, l'impression de l'Empereur<sup>1</sup> qui était revenu à de meilleurs sentiments envers le Danemark fut très forte. Il avait compté sur une résistance plus longue de Copenhague et plus heureuse. Il appréciait les pensées du Prince Royal, estimait qu'on ne devait pas recevoir Jackson qui avait annoncé son arrivée à Kiel ; que la paix entre l'Angleterre et le Danemark ne serait possible qu'autant que cette paix serait commune à tout le Continent, et que le Danemark ne pourrait se prêter à une paix séparée sans compromettre le sort de ses provinces continentales<sup>2</sup> ; la France alors ne pourrait plus le considérer que comme une puissance qui s'abandonnant elle-même et abandonnant la cause commune de tous les peuples se serait livrée aux éternels ennemis du Continent.

Notre Ministre à Kiel calmait ces idées, disait que le Prince Royal jugeait sévèrement les Bernstorff ; qu'il avait lui-même parlé avec franchise et énergie du défaut de prévoyance qu'on avait eu, des fausses mesures qui avaient été prises, reprochant au Comte Chrétien son silence sur son voyage à Hambourg, et se plaignant d'être sans instructions ; ce qui était regrettable, car, ajoutait-il<sup>3</sup>, « *Je ne doute pas qu'il ne me fût possible aujourd'hui de diriger entièrement, je dirais presque exclusivement, la conduite du Prince Royal.* »

Le fait est que, entre ce Prince et notre Ministre, les relations les plus confiantes et les plus cordiales existaient. Enfin, les relations entre la France et le Danemark allaient se préciser.

M. de Champagny fut autorisé à écrire à M. de Dreyer<sup>4</sup>, que l'Empereur remettrait sa réponse au Prince Royal à M. de Lindholm, et à préciser qu'il n'y avait « *D'UNION ENTRE DEUX ÉTATS QUE PAR UN TRAITÉ, qu'il n'y avait d'engagements que ceux qui résultent d'un traité* ».

Entre la France et le Danemark, « *LE TRAITÉ SERAIT FORT SIMPLE ET FACILE A FAIRE* », si le Danemark voulait « *employer tous ses moyens et particulièrement ceux que lui donnait la*

1. On rapporte que Fouché aurait dit qu'il n'avait jamais vu Napoléon si furieux que quand il apprit la capitulation de Copenhague qui avait eu lieu le 7 septembre le même jour que celle des Suédois de Rügen.

2. 19 septembre, Ministre des Affaires Extérieures au Baron Didelot.

3. 23 septembre, lettre du Baron Didelot.

4. 23 septembre, Ministre des Affaires Extérieures à Dreyer.

*possession de ses ports et de tant de gens de mer actuellement sans emploi contre l'ennemi commun, et fermer avec une rigoureuse exactitude tous ses ports au commerce anglais et ne pas faire un traité séparé ».*

En même temps, le Baron Didelot avait une entrevue avec le Prince Royal pour lui communiquer la lettre du 19 DONT IL LUI DONNA LECTURE<sup>1</sup> malgré les critiques qu'elle contenait « *Exprimez bien à l'Empereur, lui dit alors le Prince Royal, tous les sentiments de reconnaissance dont je suis pénétré pour l'intérêt qu'il veut bien me témoigner et pour la justice surtout qu'il me rend malgré les événements qui pouvaient parler contre moi; je saurais lui prouver de surplus que j'étais digne de la bonne opinion qu'il a conçue de moi quelque difficile que soit la tâche que j'ai à remplir.* »

Le Prince Royal, en effet, préparait une attaque contre la Seeland, mais le Gouvernement danois avait besoin de secours en argent au moins pour les dispositions qu'il serait dans le cas de faire l'hiver suivant; et cette question d'argent devait être de la PART DE NAPOLEON L'OCCASION DE LA PLUS INSIGNE MAUVAISE FOI ET DE LA MÉCONNAISSANCE LA PLUS COMPLÈTE DES DEVOIRS DE LA FRANCE ENVERS LE DANEMARK.

Pour l'aider dans cette tâche et continuer la négociation commencée avec M. de Dreyer, l'Empereur faisait envoyer des instructions précises à Didelot en vue de la conclusion du traité qu'il aurait déjà voulu voir signé.

« *Il ne tiendra point à S. M., écrivit donc M. de Champaigne<sup>2</sup>, que les intérêts du Danemark ne soient unis à ceux de la France par les liens les plus intimes et les plus étroits. Pour unir leurs forces, combiner leurs opérations et les poursuivre avec une égale vigueur, pour accélérer le moment où une paix commune honorable et sûre sera le prix de leurs efforts... il faut un traité* »... Les clauses en seraient peu nombreuses, très simples... « *L'alliance serait restreinte au cas*

1. L'Empereur fut mécontent et lui fit faire des observations « *sur l'extrême imprudence de montrer cette dépêche. Cette conduite est insensée ! N'y aurait-il qu'un bonjour dans votre lettre sous quelque prétexte que ce soit elle ne devait pas être montrée, même lue devant un étranger.* »

6 octobre, N° 13,215. Ministère des Affaires Extérieures à Didelot. « *Autre chose est d'exécuter de vive voix un ordre reçu et autre chose de faire lire la dépêche qui le renferme. S. M. veut que ses Ministres dans les Cours étrangères ne communiquent à qui que ce soit et dans aucun cas, à moins d'un ordre formel, les dépêches officielles qui leur sont adressées ni même qu'ils en prennent lecture en présence d'un étranger.* »

2. Lettre de Didelot, 26 septembre, Fontainebleau.

unique de la guerre actuelle avec l'Angleterre. Les deux puissances s'engageraient à faire cause commune, à employer toutes leurs forces de terre et de mer, à agir de concert, à ne point faire de paix séparée ». Des entraves seraient dirigées contre le commerce des Anglais, ce qu'ils redoutent le plus, par l'adoption des mesures de l'Empereur. « Ainsi les Etats et Possessions du Roi seraient interdits à tout sujet anglais et fermés à tout produit du sol ou de l'industrie anglaise »... Le traité serait conclu et négocié à Fontainebleau; des pouvoirs envoyés à M. de Dreyer. Mais on enverrait le projet pour bien faire connaître au Gouvernement danois les principes de l'alliance : « Je ne crois point, ajoutait M. de Champagny, QU'AUCUN DES ARTICLES DE CE PROJET SOIENT SUSCEPTIBLES D'AUCUNE OBJECTION SÉRIEUSE DE LA PART DU DAN<sup>EM</sup>MARK. Si toutefois il vous était fait des objections, Sa Majesté compterait sur votre zèle et sur votre habileté pour les détruire; il importe que le projet soit admis de telle sorte que M. de Dreyer soit autorisé à SIGNER SANS DISCUSSION, car toute discussion entraînerait des délais, dans une circonstance qui n'en admet presque aucun et la Cour de Danemark doit sentir qu'elle est plus particulièrement intéressée à aller vite. »

Il est curieux de rapprocher de ces suggestions les menaces que M. Rist, Ministre de Danemark en Angleterre, était chargé de transmettre à son Gouvernement, le 27 septembre, si celui-ci refusait de s'entendre sur des propositions d'accord que voulait imposer Canning<sup>1</sup>.

« 1° La confiscation de tous nos vaisseaux détenus et à détenir.

2° La prise de nos colonies.

3° La destruction de notre commerce.

4° La possibilité d'être obligé à introduire des troupes suédoises dans Copenhague.

5° La nécessité où l'on pourroit se trouver de récompenser et de dédommager S. M. Suédoise par la possession de la Norvège.

M. Canning a jugé à propos, ajoutait M. Rist, de retrancher ces menaces de la copie de la note verbale qu'il m'a envoyée. »

En attendant, à Copenhague, on parlait toujours du départ des Anglais, on craignait de les voir relever par des troupes Suédoises ; les officiers danois manifestaient de plus en plus

1. Danemark, v. 180, F° 255. M. A. E.

leur désir de former une division particulière de la flotte impériale <sup>1</sup>.

C'était le moment où Napoléon de son côté s'empressait d'écrire au Prince Royal.

« A Frédéric Prince Royal de Danemark  
« Fontainebleau, 30 septembre 1807 <sup>2</sup>.

« Mon frère et cousin,

« J'ai reçu la lettre de V. A. R. du 12 septembre. J'ai pris et je prends une part sincère aux malheurs que vient d'éprouver le Danemark. Il est à regretter qu'à force de ruses et de mauvaise foi le Gouvernement Anglais ait donné le change aux Ministres du Danemark sur les véritables dangers du moment ; car si une partie de l'armée de V. A. R. se fût trouvée à Copenhague les choses eussent tourné bien autrement. Mais le passé est sans remède. Je compte sur son énergie et la bravoure de la nation. Je seconderai volontiers V. A. R. dans tout ce qu'elle entreprendra pour rentrer dans son pays.

« J'ai fait donner à cet effet pleins pouvoirs à mon Ministre pour conclure et signer toute convention à ce sujet. »

Pendant ce temps le Général Peymann disloquait toutes les troupes en formation pour la défense de la Séeland, très fier d'avoir obtenu des Anglais la promesse qu'ils l'évacueraient dans six semaines : promesse qu'ils avaient faite pour s'emparer des arsenaux, de la flotte ; et il espérait que les Anglais ne pourraient emmener la flotte équipée dans les délais.

D'autre part, on avait agité en Angleterre la question de savoir si l'on devait garder la Séeland : cela dépendait évidemment de la saison d'hiver, et de la possibilité d'y maintenir un nombre suffisant de troupes. L'on songea donc à y employer la Suède, et Pierrepont, le 19 septembre, transmit la demande anglaise offrant des subsides pour l'entretien de 20.000 hommes. Aussif fût-on mécontent en Angleterre lorsque l'on apprit la promesse d'évacuation de la Séeland. Mais l'on considéra que l'on ne s'était pas engagé à évacuer ni le Store Belt, ni la mer entre la Séeland, Falster, Moën, pour empêcher les Danois de Fionie et des autres îles d'arriver en Séeland ; que l'armée pouvait se poster en Scanie

1. Lettre de Désaugiers le jeune, 29 septembre.

2. Correspondance n° 13,201.



prête à renouveler la prise de Copenhague ; que l'on n'était en paix qu'avec le Général Peymann mais non avec le Roi de Danemark, et que, si l'on évacuait la Séeiland, on pouvait attaquer les autres parties du Danemark.

Alors Cathcart et Gambier furent autorisés à mettre la convention à exécution ; mais on leur spécifia qu'elle n'aurait aucune valeur si le Gouvernement Danois ne sanctionnait pas les dispositions de l'article 7.

Et pour concerter cette bonne intelligence entre les deux nations le Gouvernement Anglais decida d'envoyer de nouveau à Kiel Jackson qui se trouvait sur la flotte, tandis que celle-ci facilitait le commerce et la poste, et donnait des passeports à tous les navires qui voulaient apporter des approvisionnements à Copenhague. Mais le Prince Régent donna l'ordre d'arrêter Jackson s'il se présentait, et prescrivit de faire la guerre partout où l'on en trouverait l'occasion ; ce qui eut lieu particulièrement sur les côtes de Norvège, à Moën, Falster, en face de Kallehave et de Vordingbord que les Anglais avaient occupé.

Ne pouvant communiquer par Jackson, le Gouvernement Anglais s'adressa à M. Rist, Ministre danois, que trois ordres de rappel n'avaient pu toucher à Londres, et qui eut une entrevue avec Canning, le 24 septembre, pendant laquelle il crut comprendre que toutes les propositions qu'on lui faisait n'avaient qu'un but : acquérir le consentement du Danemark à la violence dont on l'avait meurtri.

Puis dans une nouvelle entrevue, le 26, Canning fit connaître à Rist que la Suède était d'accord avec l'Angleterre pour occuper la Séeiland, et que le Danemark devait conclure une alliance dont les conditions seraient : 1° Coopération des bâtiments de guerre anglais et danois à la protection et au soutien du Danemark ; 2° Garantie des possessions du Danemark ; 3° accroissement des possessions coloniales danoises à l'aide de celles qui étaient prises à l'ennemi commun. Les suites d'un refus seraient celles que nous avons indiquées plus haut.

Sur l'assurance de Rist que jamais le roi de Suède, parent du roi de Danemark, ne consentirait à de telles conditions, Canning lui affirma qu'il n'avait aucun doute à cet égard et que les troupes Suédoises étaient à la disposition de S. M. Britannique.

Dès que le Prince Régent reçut les communications de Rist, il manifesta la même indignation que pour celles de Jackson, et n'y fit pas de réponse.

Et ce fut sur ces entrefaites que Copenhague et Séeland furent évacuées conformément à la Convention<sup>1</sup>, parce que les Anglais avaient eu besoin d'une partie de l'armée pour équiper la flotte Danoise ; que le Roi de Suède n'avait pu fournir la force nécessaire à l'occupation de la Séeland pendant l'hiver ; et que l'on pensait qu'il serait facile de la réoccuper quand l'on voudrait si le Danemark ne signait pas une Convention avec l'Angleterre.

Mais du côté Danois, en vue de la réoccupation de la Séeland, les troupes Danoises du Schleswig et du Holstein furent mises en mouvement par un ordre à la parade du 19 octobre, le Quartier Général devant être établi à Odense le 2 novembre. Le commandement du Jutland fut donné au Landgrave Carl. Mais le Gouvernement resta à Rendsbourg, et Bernstorff à Kiel ; ce dernier n'y devant rester que jusqu'à la ratification du traité en cours.

Dès qu'on put passer, au commencement de novembre, au départ de la croisière anglaise, le Prince Régent s'empressa de gagner Copenhague, le 6 novembre. Aussitôt arrivé il régla la question des sanctions à infliger au Général Peymann, et à ceux qui n'avaient pas soutenu l'honneur du Danemark<sup>2</sup> ; une Commission supérieure de guerre sous le Prince Frédéric de Hessen, avec le Comte Baudissin et Binzer, fut nommée pour examiner et juger tout ce qui concernait la capitulation de Copenhague.

Le jugement ne fut prononcé que le 16 novembre 1808 et adouci par décision royale du 18 janvier 1809<sup>3</sup>.

Avant d'avoir reçu des pleins pouvoirs et les instructions de la lettre du 26 septembre ci-dessus, le Baron Didelot en avait senti la nécessité et montrait franchement la situation avec cette prévision dont on ne peut cesser de montrer la valeur. Le 4 octobre rendant compte de l'interruption des relations avec la Séeland, ce qui faisait crier les commerçants, « *gens qui n'ont d'autre patrie que leur comptoir* », contre les mesures que comptait prendre le Prince Royal, il indiquait que celui-ci craignait « *un peu son entourage et notamment les Bernstorff* » ; il ajoutait « *A beaucoup de fierté, ils joignent, je crois, quelques éloignemens pour nous et une très grande propension pour l'Angleterre. J'ai lieu*

1. Le 20 octobre 1807.

2. Généraux Peymann, Bielefeldt, amiral Lutken, adjudant-général Kirchhoff — B. Merbitz à Bose, 11 novembre, M. de César au roi de Prusse, 11 novembre. Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

3. *Det Engelske Overfald*, 1807.

d'être assuré qu'ils ont dès l'origine de cette malheureuse guerre empêché le Prince Royal de prendre quelques-unes des mesures qu'il paraissait avoir adoptées... Ce ne serait même pas dans le moment présent sans quelque difficulté si l'on voulait faire ouvrir la négociation d'un traité ici et par le canal du Ministre ; c'est à Paris, à mon avis, que l'affaire doit se traiter ou en M'AUTORISANT A EN CONFÉRER DIRECTEMENT AVEC LE PRINCE ROYAL... » et il estimait « qu'il y avait lieu de presser la conclusion d'une alliance si elle entraînait dans les vues de S. M. »

Il allait, comme on l'a vu, avoir pleine satisfaction. Le 7, le Comte Bernstorff lui communiquait les ouvertures faites à M. Rist par le Gouvernement Anglais, le 27 septembre, et l'éloignement du Prince Royal pour une telle négociation. L'ordre avait été envoyé précédemment à M. Rist de quitter l'Angleterre, mais avait dû être intercepté : c'est ce qui seul expliquait qu'il ait pu écouter les propositions de Canning ; mais cet ordre allait être renouvelé péremptoirement ; on ne recevrait pas plus un nouvel envoyé, M. Merry, que M. Jackson, et les propositions anglaises étaient considérées comme un outrage.

On était dans ces dispositions lorsqu'arriva une nouvelle lettre de M. Rist, du 2 octobre, rendant compte de nouvelles démarches de Canning.

« J'avois lieu de croire M. Merry parti quand il passa hier matin chez moi pour me dire, que des nouvelles récemment reçues par le Gouvernement avoient retardé son départ et fait désirer à M. Canning de me voir encore une fois avant de le dépêcher. Je me suis en conséquence rendu chez ce Ministre, où M. Merry m'a accompagné. L'objet de cet entretien étoit de me dire, qu'un courrier arrivé ce matin avoit porté la confirmation de la disposition de S. M. Suédoise à coopérer avec S. M. Britannique pour l'intérêt commun en cas qu'on eût besoin de ses secours, en d'autres mots, que des troupes Suédoises étoient prêtes à remplacer celles du Gouvernement Anglois en Selande si ces dernières étoient obliques, par la capitulation ou une autre destination à évacuer cette isle...

« M. Canning finit par me dire, qu'il avoit voulu me proposer de profiter encore du départ de M. Merry pour presser ma Cour de se prêter à un arrangement, dont le refus entraîneroit infailliblement la coopération suédoise, et pour lui représenter l'urgente nécessité d'en venir promptement à un accommodement préliminaire. »

Cette nouvelle lettre amena le Gouvernement Danois à envoyer à M. Rist un ordre encore plus formel de rentrer; de déclarer que des liaisons se nouaient avec la France et d'ajouter que l'on avait pris la résolution de n'accéder à aucune proposition de paix sans le concours et l'intervention de la France <sup>1</sup>.

Il n'y avait vraiment aucun accommodement possible; et le Baron Didelot put discuter avec le Comte Bernstorff sur le projet de traité. Le Comte eût préféré une simple convention, et fit des difficultés sur tous les articles où il trouvait de l'indifférence pour les intérêts du Danemark, soit pour les secours, soit pour la conclusion de la paix <sup>2</sup>; le Baron Didelot <sup>3</sup> répondait bien par la loyauté et la « GÉNÉROSITÉ BIEN CONNUE » de l'Empereur, mais, ne parvenant pas à convaincre le Comte, il lui fit entendre « *qu'il n'y avait plus pour eux qu'un abandon absolu entre les bras de la France* ». Il avait hâte de satisfaire l'impatience de l'Empereur.

Quelques jours après, il eut une deuxième conférence avec le Comte et accepta quelques légers amendements ou addition à la rédaction de deux articles. « *On peut, disait-il, avoir pour le Danemark des ménagements et lui accorder les faveurs que sa position vraiment pénible demande et que légitime aujourd'hui sa conduite franche et loyale avec nous* <sup>4</sup> ». Il ajoutait dans un bel élan : « *Je constate leur ferme résolution à remplir religieusement toutes leurs obligations envers nous, et je serais à cet égard bien volontiers leur caution* ».

En attendant, il signalait qu'ils auraient besoin d'un emprunt de 12 à 15 millions pour compenser la diminution des revenus qui montait à 3.400.000 écus et les dépenses extraordinaires s'élevant à 8.800.000 écus. Mais M. de Champagny le reprenait très énergiquement, lui parlait de la nécessité d'une prompte détermination et, bien loin d'admettre des adoucissements, il disait <sup>5</sup> :

« *Je ne puis supposer qu'aucun des articles ait paru susceptible d'objection; je me plais même à croire que des pouvoirs ont été envoyés ici à M. de Dreyer pour convertir ce*

1. Lettre du Baron Didelot, du 14 octobre.

2. M. de Dreyer cherchait de son côté à obtenir à la paix « un dédommagement proportionné aux pertes qui pourront résulter de la continuation de la guerre » (18 octobre).

3. Lettre du 11 octobre, Didelot.

4. Lettre du 14 octobre, Didelot.

5. Lettre du 16 octobre.



projet en traité définitif ». Et, en même temps, il lui écrivait<sup>1</sup> :

« Il est nécessaire, il est urgent que le Prince Royal vous fasse connaître le plan qu'il a formé pour expulser, pendant l'hiver, les Anglais de la Seelande, afin que S. M. puisse donner des ordres aux Corps qu'il sera jugé convenable de faire concourir à l'exécution de ce plan. Demandez leurs besoins en armes et munitions. »

Cependant, le 13 octobre, les Anglais avaient commencé à se réembarquer, et l'Amiral Suédois Cederstron était venu à Copenhague (comme pour mettre à exécution, semblait-il, les menaces de Lord Canning), prendre langue avec Lord Cathcart et l'Amiral Gambier, tandis que le Ministre Russe, de Lisakewitz, continuait, à Copenhague, le double jeu de son Gouvernement.

Dès lors, le Gouvernement Danois se décida, le 17 octobre, à demander des éclaircissements sur la coopération de la Suède et à faire mettre bas les masques. On va voir toute l'astuce diplomatique et la mauvaise foi montrée par le Gouvernement Suédois.

Les documents parleront eux-mêmes :

*Lettre du Ministre d'Etat Comte de Bernstorff au Baron de Wetterstedt, Premier Secrétaire du Cabinet de S. M. Suédoise.*

Kiel, le 17 octobre 1807.

Vous voudrez me permettre, Monsieur le Baron, de m'adresser directement à Vous, pour Vous demander officiellement des éclaircissements, qu'il importe à ma Cour de se procurer d'une manière authentique.

Le Gouvernement Anglois a jugé à propos de faire à ma Cour une ouverture qu'il a crû devoir fonder en partie sur la menace de la coopération de la Suède aux mesures hostiles de la Grande-Bretagne contre le Danemark. Le Cabinet de Londres ose prétendre que S. M. Suédoise s'est offerte à faire remplacer les troupes angloises en Sélande par une partie des siennes au cas que les premières fussent obligées à évacuer cette isle. La loyauté du Souverain, dont on se permet de calomnier les intentions, et la nature des relations qui subsistent entre le Dannemarc et la Suède, nous garantissent suffisamment la fausseté de cette assertion insidieuse.

Mais nous éprouverions une grande satisfaction à être

1. Fontainebleau le 16 octobre.

autorisés par S. M. Suédoise Elle-même à répondre par un démenti formel et absolu à une insinuation plus injurieuse pour Elle que pour nous.

C'est là le seul motif, Monsieur le Baron, qui m'engage à vous demander à ce sujet une explication franche et positive.

J'ose Vous prier de me la faire parvenir par le porteur de celle-ci, M. de Holsten, lieutenant dans la Marine du Roi.

Je me tiens heureux d'avoir l'occasion de me rappeler à Votre souvenir et de Vous offrir l'assurance de la haute considération avec laquelle, etc...

Réponse du Baron de Wetterstedt au Ministre d'Etat Comte de Bernstorff

Helsingborg, le 27 octobre 1807.

J'ai eu l'honneur de recevoir cet après-midi, par M. le Lieutenant de Holsten, la lettre que Votre Excellence m'a adressée en date du 17 octobre dernier.

Les devoirs de ma place ne me permettant pas de m'écarter de la voye ordinaire des communications officielles entre les deux Cours. V. E. me permettra de me borner uniquement à accuser la réception de Sa lettre et en Lui témoignant combien je me trouve heureux d'avoir une occasion de me rappeler à Son souvenir, de Lui offrir l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc....

Note adressée par le Ministre d'Etat Comte de Bernstorff au Baron de Taube, Chargé des affaires de S. M. Suédoise.

Kiel, le 5 novembre 1807.

La copie ci-jointe fera connoître à Monsieur le Baron de Taube l'objet d'une ouverture, que le soussigné Ministre d'Etat s'est trouvé dans le cas d'adresser à M. le Baron de Wetterstedt, premier Secrétaire du Cabinet de S. M. Suédoise. Ce dernier ayant jugé inadmissible un moyen de communication, que l'absence de la Mission Suédoise, et l'interruption de la correspondance directe avec Stockholm avoient fait envisager au soussigné comme le seul à la fois prompt et authentique, il ne reste à celui-ci qu'à prier Monsieur le Baron de Taube de vouloir bien se rendre auprès de la Cour l'interprète du souhait énoncé dans l'include. Car bien que la fausseté des insinuations insidieuses du Cabinet de Saint-James soit déjà en partie constatée par l'événement, il importe encore aujourd'hui au Gouvernement Danois d'être

*mis à même de confondre, d'une manière plus authentique, une accusation calomnieuse ouvertement destinée à compromettre un Souverain, dont la loyauté est au-dessus des soupçons, à lui faire partager l'odieux d'une conduite aussi atroce que perfide, et à fomentier la mésintelligence entre la Suède et le Dannemarc.*

*Le soussigné prie Monsieur le Baron de Taube de recevoir l'assurance de sa considération très distinguée.*

*Note adressée par M. le Baron de Taube au Ministre d'Etat  
Comte de Bernstorff*

*Kiel, le 5 novembre 1807.*

*Le soussigné, Chargé d'affaires de Suède, vient de recevoir la note que S. E. M. le Comte de Bernstorff lui a fait l'honneur de lui adresser aujourd'hui.*

*Malgré que les événements aussi bien que la saison paroissent déjà résoudre la question, qui fait l'objet de la note de V. E., le soussigné s'empressera de la faire parvenir à la connoissance du Roi, son Maître, et se flatte de pouvoir bientôt en rendre la réponse.*

*Le soussigné saisit avec empressement cette occasion pour faire agréer à S. E. l'assurance de ses sentiments très respectueux.*

*Note adressée par le Baron de Taube au Comte de Bernstorff,  
Directeur du Département des affaires étrangères*

*Kiel, le 24 novembre 1807.*

*Le soussigné n'a pas manqué de porter à la connaissance du Roi, son Maître, le contenu de la note que S. E., M. le Comte de Bernstorff, vient de lui adresser en date du 5 novembre dernier, ainsi que la copie qui l'accompagnoit.*

*C'est par ordre de sa Cour que le soussigné s'empresse de déclarer au Ministère Danois, que tout éclaircissement devient superflu relativement à la note susmentionnée, Sa Majesté ne se croyant devoir être jugée que d'après Ses ACTIONS, qu'Elle saura toujours justifier.*

*Ayant l'honneur de faire parvenir cette réponse à Monsieur le Comte de Bernstorff, Directeur du Département des affaires étrangères, le soussigné a encore celui d'offrir à Monsieur le Directeur l'assurance de sa plus haute considération.*

*Note adressée par le Directeur Comte de Bernstorff au Baron de Taube*

*Kiel, le 4 décembre 1807.*

Le soussigné, Directeur du Département des affaires étrangères, a eu l'honneur de recevoir la note, que M. le Baron de Taube a bien voulu lui adresser en date du 24 du passé, pour lui déclarer que la Cour de Stockholm croit superflu de fournir à la sienne les éclaircissemens, qu'elle lui avoit demandés par rapport aux dispositions, que le Ministère Anglois s'est crû en droit de prêter à S. M. Suédoise à l'égard du Dannemarc.

Le Gouvernement Danois avoit crû rendre service à la Cour de Suède en lui offrant l'occasion de repousser une accusation, qu'il s'étoit plû à regarder comme calomnieuse, et qui, tant qu'elle n'est pas démentie, ne laisse de compromettre celui contre qui elle est portée.

Ce même Gouvernement est d'autant plus surpris que l'explication sollicitée lui soit refusée, que ce refus n'est que trop susceptible d'être interprété comme un aveu tacite des intentions qui lui ont été dénoncées d'une manière officielle par l'Allié intime de la Suède.

Et ces prétendues intentions étant ouvertement hostiles contre le Dannemarc, celui-ci a crû se devoir à lui-même d'en demander le désaveu au Gouvernement Suédois sans attendre que des ACTIONS vinssent l'éclairer à ce sujet.

Les raisons, qui ont motivé cette demande, subsistant encore aujourd'hui dans toute leur force, le soussigné vient d'être autorisé à la renouveler ici, et à prier Monsieur le Baron de Taube de vouloir bien l'appuyer auprès de sa Cour.

Il a l'honneur de lui renouveler à cette occasion les assurances de sa considération très distinguée.

*Note adressée par le Baron de Taube au Directeur Comte de Bernstorff*

*Kiel, le 21 décembre 1807.*

Le soussigné vient de porter à la connaissance du Roi, son Maître, la note que Monsieur le Comte de Bernstorff a bien voulu lui adresser en date du 4 décembre dernier, touchant les éclaircissemens que désire la Cour de Copenhague sur une prétendue dénonciation, qui Lui a été faite, des intentions de la Suède d'occuper l'isle de Sélande par des troupes suédoises.



*Le Roi a évité une fois de s'expliquer à ce sujet, mais puisque le Gouvernement Danois a provoqué une réponse, il a été ordonné au soussigné de Lui faire connoître officiellement :*

*Que si Sa Majesté avoit jugé nécessaire d'occuper la Seeland par Ses troupes, conjointement avec celles de Son Allié, Elle l'auroit fait, et le Roi désire de ne jamais se trouver dans le cas de regretter d'en avoir agi autrement,*

*Le soussigné a l'honneur de renouveler à Monsieur le Comte de Bernstorff l'assurance de ses sentimens respectueux.*

Comme on le voit, le Gouvernement Danois était quand même parvenu à obliger le Roi de Suède à montrer son infamie, et cela avec d'autant plus d'énergie que les Anglais avaient fini par évacuer complètement la Seeland sans y être remplacés par des Suédois.

Il importait donc de conclure un traité avec la France, au moment où le Baron Didelot recevait de cruelles observations pour les adoucissements qu'il avait eu pouvoir apporter à deux articles du projet qu'il avait reçu de Paris. Il ne s'était point imaginé qu'on lui avait envoyé la minute littérale d'un traité et, s'étant dès lors trouvé dans une situation embarrassante, il déclarait franchement à M. de Champagny que « proposer aujourd'hui la signature pure et simple du projet » était au-dessus de ses forces et de son talent. Toutefois, il obéit, alla trouver le Comte de Bernstorff, puis le Prince Royal; réyint parler au Comte et eut alors avec lui une séance orageuse, car aussitôt que le Comte sut que Didelot était allé trouver le Prince Royal, il se leva furieux, accusant le Baron d'avoir voulu entretenir le Prince du traité à son insu. Didelot lui répliqua « qu'il eut été à désirer que tout le monde, pour le bien du pays, eut eu la même franchise »; mais il se calma et discuta les objections de Bernstorff<sup>1</sup>.

« Cependant, ajouta-t-il, vous ne pensez surement pas que cette affaire doive employer trois mois en discussion et si le contre-projet n'est pas admis..... » Bernstorff ne le laissa pas finir la phrase et, se levant de nouveau avec vivacité : « Il est bien dur, dit-il, d'entendre un langage aussi insultant pour mon Gouvernement ». Didelot répliqua avec calme... puis, après un moment d'un silence aussi froid que la discussion avait été vive, il le quitta. « Cette négociation, ajouta-t-il dans son rapport, me convainc de plus en plus par ma

1. Lettre du 25 octobre, Didelot.

*propre expérience que s'il est des fonctions dans lesquelles le zèle ne puisse suppléer au défaut de talent et de connaissances, ce sont celles de l'administration politique ».*

Didelot avait mauvaise opinion de lui-même. Malgré Bernstorff, il continuait ses relations avec le Prince Royal, qui l'appréciait et lui exposait ses projets sans pouvoir faire de plan avant d'être allé en Séeland. En attendant, il avait donné l'ordre de construire une flottille et accepté les secours de l'Empereur, auquel il allait faire remettre une note des besoins et des objets de grande nécessité. Le Comte Schimmelmann, Ministre des Finances, appuya sur les demandes antérieures de 10 à 12 millions, montrant que ce n'était au fond qu'une espèce d'avance; et Didelot assura que les besoins de ce Gouvernement n'étaient que trop réels et que nul autre ne « *méritait plus que lui la bienveillance et la confiance de Napoléon, par son entier abandon, sa loyauté et sa scrupuleuse moralité*<sup>1</sup> ». « *Et tout me porte à croire, ajoutait-il, qu'il est disposé à en passer par tout ce que nous voudrons*<sup>2</sup> ».

Des pleins pouvoirs furent alors envoyés à M. de Dreyer pour la négociation d'un emprunt<sup>3</sup>.

Le moment était arrivé aussi pour la Russie où il allait falloir jeter le masque et cesser, au moins ostensiblement, les tractations avec l'Angleterre, auxquelles MM. d'Alopeus, à Londres, et de Lisakewitz, à Copenhague, s'étaient empressés avec vraiment trop de sans-gêne, après Tilsitt.

Alors éclatèrent le 26 octobre / 7 novembre, la Déclaration de guerre de la Russie contre la Grande-Bretagne et la Contre-Déclaration du 18 décembre de cette dernière. Dans la première, le Tsar disait :

*La paix de la Russie avec la France devait préparer la paix générale; alors l'Angleterre quitta subitement cette léthargie apparente à laquelle elle s'était livrée; mais ce fut pour jeter*

1. Lettre du 25 octobre, Didelot.

2. Lettre de Didelot du 27 octobre.

3. « *Pleins pouvoirs de Chrétien sept, par la grâce de Dieu, Roi de Danemarck et de Norvège, des Vendales et des Goths, duc de Slesvie, Holstein, Storman, des Dihmarses et d'Oldenbourg concernant les avances ou secours pécuniaires, pour mettre le Danemark en état de lui faciliter les moyens de soutenir les dépenses de la guerre actuelle, à notre amé et feal, le sieur Christophe Guillaume DE DREYER, Chevalier de notre ordre de Dannebrog, notre conseiller privé, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.* »

(Nous donnerons notre opinion sur la rapacité de Napoléon dans un chapitre consacré aux négociations particulières de M. de Dreyer et pour montrer la mauvaise volonté de l'Empereur.)

*Dans le Nord de l'Europe de nouveaux brandons qui devaient rallumer et alimenter les feux de la guerre qu'elle ne désirait pas voir s'éteindre.*

*Ses flottes, ses troupes parurent sur les côtes du Danemark, pour y exécuter UN ACTE DE VIOLENCE DONT L'HISTOIRE, SI FERTILE EN EXEMPLES, N'EN OFFRE PAS UN SEUL DE PAREIL.*

*Une puissance tranquille et modérée qui, par une longue et inaltérable sagesse, avait obtenu, dans le cercle des monarchies, une dignité morale, se voit saisie, traitée comme si elle tramait sourdement des complots, comme si elle méditait la ruine de l'Angleterre : le tout, pour justifier sa totale et prompte spoliation.*

*S. M. ne prévît pas que, lorsque l'Angleterre, ayant usé de ses forces avec succès, touchait au moment d'enlever sa proie, elle ferait un nouvel outrage au Danemark, et que S. M. devait le partager.*

*De nouvelles propositions furent faites, les unes plus insidieuses que les autres, qui devaient rattacher à la puissance britannique le Danemark soumis, dégradé, et comme applaudissant à ce qui venait de lui arriver.*

*L'Empereur prévît encore moins qu'on lui ferait l'offre de garantir cette soumission, et de répondre que cette violence n'aurait aucune suite fâcheuse pour l'Angleterre. Son Ambassadeur crut qu'il était possible de proposer au Ministère de l'Empereur que S. M. I. se chargeât de se faire l'apologiste et le soutien de ce qu'Elle avait si hautement blâmé.*

*L'Empereur ne donna à cette démarche du Cabinet de Saint-James d'autre attention que celle qu'elle méritait, et jugea qu'il était temps de mettre des bornes à sa modération.*

*Le Prince Royal de Danemark, doué d'un caractère plein d'énergie et de noblesse et, ayant reçu de la Providence une dignité d'âme analogue à la dignité de son rang, avait fait avertir l'Empereur que, justement outré de ce qui venait de se passer à Copenhague, Il n'en avait pas ratifié la Convention, et la regardait comme non avenue.*

*Maintenant il vient de faire instruire S. M. I. des nouvelles propositions qu'on lui a faites, et qui irritaient sa résistance au lieu de la calmer, parce qu'elles tendaient à imprimer sur ses actions le cachet de l'avilissement dont elles ne porteront jamais l'empreinte.*

*L'Empereur, touché de la confiance que le Prince Royal plaçait en lui, ayant considéré ses propres griefs contre l'Angleterre, ayant mûrement examiné les engagements qu'il avait avec les Puissances du Nord, engagements pris par l'Impé-*

*ratrice Catherine et par feu S. M. l'Empereur, tous deux de glorieuse mémoire, s'est décidé à les remplir.*

*S. M. I. rompt toute communication avec l'Angleterre ; Elle rappelle toute la légation qu'Elle y avait, et ne veut pas conserver près d'Elle celle de S. M. Britannique. Il n'y aura dorénavant entre les deux pays aucun rapport.*

Alors, le 29 octobre, le Baron Didelot exprimait la conviction que l'affaire du traité du Danemark avec la France serait promptement terminée à l'entière satisfaction de l'Empereur et que l'on se prêterait même à un traité d'alliance perpétuelle et généralement défensive et offensive.

Deux jours plus tard, le 31 octobre, était signé, à Fontainebleau, le traité d'alliance suivant :

*S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, et S. M. le Roi du Danemark, ayant jugé convenable d'unir et de combiner leurs forces dans la guerre qu'ils ont à soutenir contre le même ennemi, ont résolu de conclure un traité d'alliance et ont, à cet effet, nommé par leurs Plénipotentiaires savoir :*

*« S. M. l'Empereur des Français, etc..., S. E. M. Jean-Baptiste Nompère de Champagny, Grand cordon de la Légion d'Honneur, grand croix de l'ordre de la Fidélité de Bade, son Ministre des relations extérieures ;*

*« Et S. M. le Roi du Danemark, S. E. M. Guillaume Christophe DE DREYER<sup>2</sup>, chevalier de l'ordre de Danebrog, conseiller privé et son envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire près S. M. l'Empereur et Roi ; lesquels après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivants :*

*Article premier. — S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, et S. M. le Roi du Danemark feront cause commune dans la présente guerre maritime.*

*Art. 2. — Chacune des deux Hautes Parties Contractantes emploiera contre l'ennemi commun la totalité de ses forces de terre et de mer, et si, pour satisfaire au juste ressentiment qu'a fait naître l'attaque de Copenhague, la France, d'accord avec la Russie, fait quelques déclarations tendantes à*

1. *Recueil des traités de la France*, par de CLERCQ, ministre plénipotentiaire, tome II, page 237.

(Traité d'alliance conclu à Fontainebleau, le 31 octobre 1807, entre la France et le Danemark.)

2. On rappelle que ce Ministre n'avait pas le droit au nom « de Dreyer ».



obliger les autres Puissances de l'Europe à entrer dans la Ligue qui aurait pour objet d'obtenir satisfaction de cette commune injure, S. M. Danoise s'engage à adhérer à ces déclarations et à concourir à l'exécution de toutes les mesures qui en seraient la suite.

Art. 3. — Toutes les opérations de la guerre commune seront faites de concert et les deux Hautes Parties Contractantes s'engagent à ne point faire de paix séparée.

Art. 4. — S. M. l'Empereur et Roi voulant donner à S. M. le Roi de Danemark une preuve de son amitié et de l'intérêt qu'il lui porte, garantit l'intégrité et l'indépendance absolue des Etats et possessions de S. M. le Roi de Danemark soit dans l'Europe, soit dans les colonies ; S. M. I. promet également d'interposer ses bons offices pour faire, lors de la conclusion de la future paix avec l'Angleterre, restituer ou compenser par celle-ci au Danemark toutes les pertes mobilières qu'il aurait faites pendant la durée de la présente guerre. De son côté, S. M. le Roi de Danemark garantit l'intégrité des possessions de la France, et autant que cela dépendra de lui la restitution ou la compensation des pertes mobilières qu'elle aurait éprouvées pendant la durée de la présente guerre.

Art. 5. — S. M. l'Empereur et Roi, prenant en considération l'embarras dans lequel l'attaque inopinée de l'Angleterre et la spoliation qu'elle a faite des vaisseaux et des arsenaux danois, peut mettre le Danemark, promet de fournir à S. M. le Roi de Danemark les secours de toute espèce qui seront reconnus nécessaires pour le succès des opérations en général et la défense des possessions danoises en particulier ; à l'égard des avances, soit en argent soit en munitions, denrées ou matières que la France serait dans le cas de fournir au Danemark sur sa demande, une convention particulière réglerait la quotité et le mode de versement de ces avances, le prix des objets fournis, ainsi que les époques de remboursement et le taux des intérêts.

Art. 6. — S. M. Danoise voulant concourir à toutes les mesures déjà prises par S. M. l'Empereur et Roi contre l'Angleterre fermera l'entrée de ses états et possessions à tout sujet Anglais, de quelque classe et condition qu'il puisse être. Aucun Anglais n'y pourra résider, voyager ou pénétrer pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce soit.

Les contrevenants seront arrêtés et détenus comme prisonniers de guerre jusqu'à la paix. Aucun produit, soit du sol, soit des manufactures des îles ou des colonies britanniques

ne pourra être importé dans les Etats et possessions de S. M. le Roi de Danemark, sous quelque pavillon que ce soit. Il sera pris toutes les mesures nécessaires pour en empêcher l'introduction furtive. Aucun navire venant directement des îles ou des colonies britanniques ou y ayant relâché, hors le cas de danger imminent, ne sera reçu dans aucun des ports de S. M. le Roi de Danemark. Aucun navire, sous quelque pavillon qu'il soit, ne pourra être expédié des dits ports pour les îles et colonies britanniques. Les contrevenants aux dispositions des paragraphes ci-dessus, seront punis par la saisie et la confiscation de leurs navires et marchandises, et, selon le cas, par la détention pendant toute la durée de la guerre sans préjudice des autres peines que les lois danoises peuvent infliger pour fait de contrebande ou tel autre délit semblable.

Art. 7. — Le présent traité sera ratifié le plus tôt possible et les ratifications seront échangées dans le délai de trente jours à Paris.

Fait à Fontainebleau, le 31 octobre 1807.

J.-B. NOMPÈRE DE CHAMPAGNY.

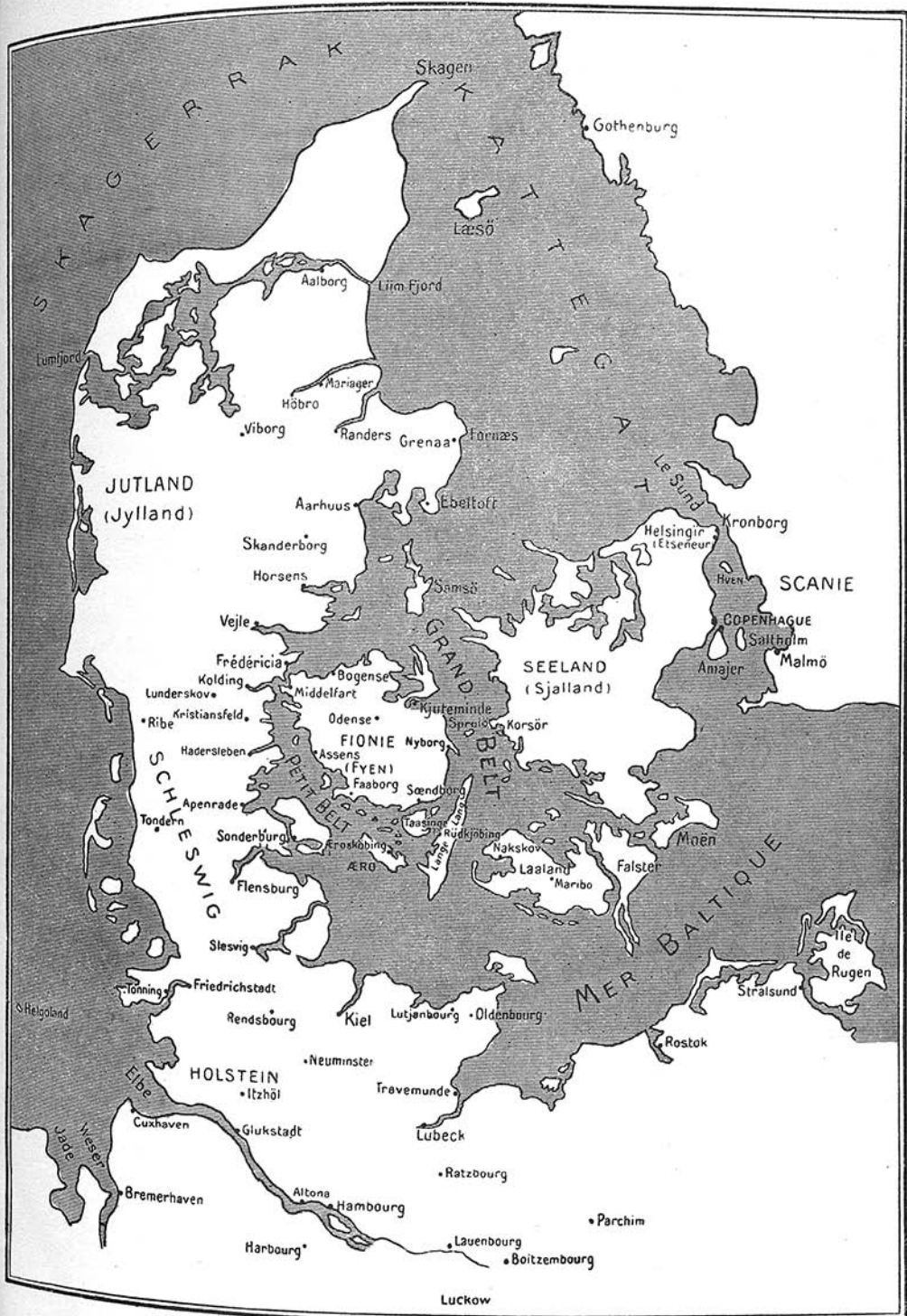
CHRISTIAN-GUILLAUME DE DREYER.

En envoyant au Baron Didelot une copie du dit traité, M. de Champagny lui faisait remarquer qu'il n'y avait pas d'exception en faveur des navires des puissances « neutres de la Baltique puisque l'Empereur ne voulait plus reconnaître de neutres lorsque toutes les neutralités étaient violées par l'Angleterre et que, certain des dispositions de la Russie, il espérait d'accord avec elle forcer la Suède à se déclarer l'amie ou l'ennemie du Continent<sup>1</sup>. Ainsi la Suède servirait la cause du Danemark ou le Danemark lui ferait la guerre. L'Empereur n'aurait pas contracté d'alliance sans cette condition préalable qui était surtout favorable aux intérêts du Danemark... L'Empereur tenait à ce que l'Angleterre fut SUR LE GLOBE DANS UNE ESPÈCE D'INTERDIT, TOUTE AUSSI ÉTRANGÈRE A L'EUROPE QUE SI L'EUROPE N'EXISTAIT PAS POUR ELLE.... »

En même temps, l'Empereur écrivait au Général Savary, à Saint-Petersbourg, à propos du même traité<sup>2</sup> : « J'y fais mettre la clause que si la Russie déclare la guerre à la Suède le Danemark fera cause commune, et marcher son armée par la Norvège et partout ailleurs » ; et il faisait envoyer par

1. Lettre du 3 novembre.

2. Lettre du 30 octobre, N° 13,310.



CARTE GÉNÉRALE DU DANEMARK.

Croquis Colonel G.





courrier spécial un exemplaire du traité car, disait-il, « *il serait fâcheux que les Danois vous prévinsent.* »

L'Empereur se leurrerait toujours sur la politique de la Russie que son Ministre à Kiel jugeait plus sainement. Celui-ci écrivait en effet : « *Tout ce qu'a fait, ou plutôt tout ce que n'a pas fait jusqu'ici la Russie... me donne une bien mauvaise idée de sa bonne foi et des principes loyaux et généreux de son Cabinet. Je conçois qu'une petite Puissance ait quelquefois besoin de prendre des tempéraments ; mais un Grand Etat qui agit ainsi veut tromper ou porte avec lui un caractère de faiblesse qui l'oblige tôt ou tard à le faire.* » Et encore : « *M. de Lysakewitz a émis l'avis que le Danemark s'arrange avec l'Angleterre et retourne à sa neutralité...* » « *Si la Russie était aussi prononcée contre l'Angleterre qu'elle cherche à le faire entendre son Ministre auprès du Gouvernement Danois se permettrait-il d'ouvrir un pareil avis et devant des agents français...* » « *Ma défiance est peut-être injuste mais j'ai plus que jamais la pensée que la Russie n'est point de bonne foi avec nous, et qu'elle nous trompe par calcul, par faiblesse, ou par le besoin qu'elle peut avoir de l'Angleterre pour ses exportations...* » Il ne se trompait pas.

Lorsque M. Rist fut de retour, il fit part de la mauvaise situation du Cabinet anglais, car la déclaration de la Russie avait été un coup auquel, à Londres, on était d'autant plus loin de s'attendre que M. d'Alopeus avait inspiré ou même entretenu la plus entière confiance dans les dispositions amicales de la Russie.

Pendant ce temps, la polémique du Danemark avec la Suède continuait comme on l'a vu, et, comme l'écrivait M. de Bernstorff à M. de Blome, à Saint-Pétersbourg<sup>1</sup>, la chicane de forme du Cabinet Suédois « *n'est destinée qu'à éluder la nécessité de se prononcer sur une accusation qui, tant qu'elle n'est pas démentie, compromet manifestement celui contre lequel elle est portée.* »

1. Lettre du 4 novembre.

## CHAPITRE V

---

### Projet de descente en Scanie

Projets du Prince Royal. — Débuts du projet de descente en Scanie. — Ordres du Conseil des 11 et 25 novembre 1807. — Décret de Milan du 17 décembre. — Ordonnance danoise du 24 décembre. — Didelot pousse à l'expédition en Scanie — Résistance de Bernstorff au Décret de Milan. — Action de la Russie. — Nécessité d'une marche rapide en Scanie. — De Blome et Didelot. — Mauvaise volonté de Napoléon et du Prince de Ponte Corvo. — L'Angleterre et la Suède. Projets danois. — Lenteurs françaises. — Activité anglaise. — Pischrocole. — Le Prince Royal à Kiel. — Attitude de Bernadotte. — Didelot s'épuise à pousser à l'action. — Ordre de Napoléon pour l'emploi des troupes du Corps de Bernadotte. — Inertie de ce Maréchal. — Déclaration du Danemark contre la Suède (29 février 1808).

Déjà le Prince Royal avait gagné Copenhague, dont il faisait renforcer les défenses, et préparait une campagne contre la Suède, en rassemblant en Seeland de 20 à 30.000 hommes<sup>1</sup>. Il voulait reconstituer la flotte danoise en construisant tout d'abord des bateaux et des chaloupes canonnières. En même temps, les mesures contre le commerce « avec les pirates devenaient de jour en jour plus rigoureuses<sup>2</sup>. Napoléon, de son côté, voulait rendre au Danemark sa splendeur; pensait que le meilleur moyen était la reconstruction de la flotte. Mais les dépenses et les pertes récentes pouvaient ne pas permettre au Danemark ce rétablissement, il proposait d'employer les ouvriers danois pour son compte en faisant construire dans le port de Copenhague des vaisseaux qui lui appartiendraient, et qui, armés de Danois et de Français, serviraient dans la Baltique. Des ingénieurs et constructeurs français participeraient à l'opération. Et l'Empereur se flattait que le Danemark reconnaîtrait « l'intérêt pour ainsi dire paternel » qu'il mettait à la combinaison<sup>3</sup>; il s'employait d'autre part, aussi activement que possible, à exci-

1. Lettre de B. Merbitz au comte de Bose à Dresde, 9 novembre.

2. Lettre Didelot, 10 décembre.

3. En attendant avec une rapacité indigne, il mettait peu d'empressement à aider pécuniairement le Danemark comme on le verra en détail.

ter la Russie contre la Suède, écrivant au Tsar : « *Il n'y a plus que le Roi de Suède qui entendra probablement raison quand V. M. lui aura parlé un peu sérieusement*<sup>1</sup> » ou encore<sup>2</sup> « *Il ne reste que la Suède, V. M. y mettra probablement bon ordre* ». Mais déjà, il posait des jalons pour n'avoir pas à faire intervenir ses troupes contre la Suède; et ceci est très important à noter, comme on le verra plus tard, car il écrivait au général Savary<sup>3</sup> : « *Je suppose que si la Suède fait la folie de vouloir résister, la Russie n'aura pas besoin qu'une division française et danoise passe en Norvège pour l'appuyer* ». Mais alors le Baron Didelot commençait à pousser à l'expédition de Scanie et faisait savoir que, à la suite de la réponse insolente de la Suède, le Prince Royal ne « *serait pas fâché de pousser quelques bottes au-delà du Sund*<sup>4</sup> ».

L'accueil fait au traité par le Danemark n'avait pas été sans mélange; le Comte de Bernstorff n'avait pas dissimulé son mécontentement de l'addition faite à l'article 2 et de la suppression de l'amendement concernant les neutres de la Baltique. Le Baron Didelot disait bien « *Il voit mal et ne sait pas sagement se plier aux circonstances* ». Néanmoins, il avait reçu lui-même un léger affront, et se rendait compte des objections que devait soulever le projet de construction de vaisseaux pour le compte de la France et l'envoi d'ingénieurs pour veiller à la construction. Aussi ne la transmit-il pas, disant « *La nation danoise en général est fière, et particulièrement le Corps de la Marine, ils se prêteront difficilement à paraître recevoir des leçons* ».

Le traité fut enfin ratifié, et le Comte Christian de Bernstorff rejoignit le Prince Royal à Copenhague, laissant le Comte Joachim à Kiel pour faire l'intérim.

Le Baron Didelot s'empressa de demander à regagner Copenhague pour y rejoindre le Prince Royal, à l'approbation duquel toutes les affaires étaient renvoyées. Il y fut autorisé après avoir reçu l'agrément de la Cour et se mit en route le 11 décembre. Il était à peine arrivé, qu'il recevait l'ordre de communiquer le décret pris par l'Empereur à Milan<sup>5</sup> pour donner plus d'extension au blocus des Iles Bri-

1. Lettre du 7 novembre, n° 13.338.

2. Lettre du 7 décembre, n° 13.383.

3. Lettre du 7 novembre, n° 13.239.

4. 2 décembre 1807.

5. En notre Palais Royal de Milan, le 17 décembre 1807.

tanniques, pour répondre aux *Ordres en conseil* du Cabinet Britannique des 11 et 25 novembre 1807.

Copies du dit décret étaient envoyées aussi en Espagne et en Hollande, et les Ministres de France avaient ordre de demander à ces puissances d'« obtempérer à ce décret », au moment même où l'Angleterre ripostait à la Déclaration de la Russie par sa Contre-Déclaration du 18 décembre.

Le Danemark se montrant alors « *l'allié le plus fidèle et le plus sévère dans l'exécution des mesures prises contre l'ennemi commun*<sup>1</sup> », publiait alors, sans avoir connaissance du décret de Milan, le 24 décembre, pour les duchés de Slesvig et Holstein, une « *Ordonnance relative aux vaisseaux qui viennent des Isles, colonies et possessions de la Grande-Bretagne, ou qui apportent des marchandises anglaises* », par laquelle aucun de ces navires, sous quelque pavillon que ce fût, ne pouvait être admis dans les ports danois; et le Gouvernement Danois accueillait favorablement la question de la construction des bateaux, de l'emploi d'une partie des marins et officiers danois, et se préparait à soutenir la lutte tout d'abord contre la Suède, car il préférerait avoir le Roi de Suède pour ennemi que de le voir conserver sa neutralité partielle « *pour les pirates* ». « *Lui laisser sa neutralité, c'était exposer la Seelande à être de nouveau bloquée et réduire le Danemark à un état de simple défensive quand, malgré la faiblesse des moyens actuels, il pouvait encore porter quelques coups dangereux*<sup>2</sup> ».

Le Baron Didelot pressait aussi son Gouvernement d'agir avec vigueur et rapidement. Malheureusement, la mauvaise volonté de Napoléon, qui s'apprêtait à tout sacrifier à la question d'Espagne, devait faire échouer les chances, et compromettre toute action. D'ailleurs, sur tous les points en discussion, comme nous le verrons dans l'étude sur l'action de M. de Dreyer, Napoléon, ses Ministres et ses agents (sauf le Baron Didelot) ne cessaient de mettre partout des entraves et d'exécuter des vexations contre le Danemark, d'autant que l'application du décret de Milan ne recueillait pas l'approbation complète du Danemark, ainsi que le montre la correspondance suivante du Baron Didelot adressée au Ministre des Relations Extérieures :

1. Lettre Didelot du 13 décembre.

2. Lettre de Didelot du 29 décembre.



Copenhague, le 5 janvier 1808<sup>1</sup>.

Monseigneur,

Les deux lettres de V. E. en date du 18 décembre dernier et les pièces qui les accompagnaient ne m'ont été remises que le 1<sup>er</sup> janvier matin. Je ne pus, ce jour-là, entretenir le Ministre de leur contenu. Mais j'eus avec lui, le lendemain, une première conférence dans laquelle je me bornai à lui donner communication du Décret de S. M. I. et à lui demander que le Gouvernement Danois en adoptât toutes les dispositions. Nous eûmes à ce sujet une légère discussion que je ne rapporterai point à V. E., parce qu'elle fut renouvelée dans la seconde conférence que j'ai eue ce matin et dont je vais avoir l'honneur de vous rendre compte.

Le Comte de Bernstorff me dit qu'il avait communiqué au Prince Royal le Décret en question; que S. A. R., sur laquelle S. M. l'Empereur pouvait compter dans toutes les circonstances où il s'agirait de prendre directement les mesures les plus sévères et les plus hostiles contre l'Angleterre, avait jugé la mesure actuelle susceptible de la part du Gouvernement Danois de quelque explication et de considérations locales. Le Ministre me dit que le Gouvernement Danois, ayant jusqu'à ce moment soutenu le principe de la neutralité et exposé même le sang de ses sujets pour faire maintenir et respecter les droits des neutres, il y avait de sa part une espèce d'inconvenance, pour ne pas dire plus, à énoncer de plano et sans tempéramens au moins transitoires la maxime entièrement contraire, et à s'arroger le droit qu'il avait combattu constamment de rendre les neutres victimes et responsables des violences exercées à leur égard par les puissances plus fortes; que d'ailleurs il existait dans les dispositions du Décret une expression qui demandait une explication, c'était le mot *visite*. Que dans tous les tems, dans toutes les circonstances, la *visite*, c'est-à-dire la reconnaissance du pavillon, avait été exercée sur les bâtimens marchands par les puissances belligérantes sans qu'il y eut violation des droits des neutres; que l'on devait croire que ce n'était point cette formalité que proscrivait le Décret, mais bien le prétendu droit de faire des recherches, soit dans la cargaison, soit parmi l'équipage, tel que l'avaient exercé les Anglais sur le navire américain le *Chesapeake*; que cependant les dispositions du

1. Affaires étrangères, Danemark, vol. 181, fol. 9. — Première Division politique, n° 77.

*Décret n'offrant pas de définition à cet égard, elles laissaient un vague qui pouvait donner lieu aux mesures les plus arbitraires et les plus vexatoires, qu'il était sans doute dans l'intention de notre Gouvernement d'empêcher.*

*Le Comte de Bernstorff m'observa enfin qu'une considération locale les engageait à ajourner l'adoption du Décret; que le Ministre Danois nommé par la Suède venait de partir pour Stockholm (il est parti jeudi dernier, c'est le Comte de Moltcke); qu'un des premiers objets de sa mission était de concourir à la négociation entamée par le Ministre de Russie, pour détacher la Suède de l'alliance de l'Angleterre; que ce serait entièrement manquer le but de sa mission et agir d'ailleurs avec peu de franchise et de loyauté que de prendre dans le moment même des mesures réellement hostiles à l'égard des bâtimens suédois; qu'il sentait bien que la Suède ne pouvait pas rester longtemps neutre, mais qu'il pensait qu'avant de la faire déclarer de vive force, il fallait d'abord tenter la voye de l'insinuation et ne donner aucun prétexte à l'irascibilité naturelle du Roi; que la conduite du Dannemarc dans cette circonstance devait paraître d'autant plus désintéressée qu'il avait plus d'une plainte grave à porter contre celle de la Suède, etc., etc.*

*Telles sont, Monseigneur, les principales objections que le Ministre met en avant pour ajourner au moins l'adoption du Décret car, bien qu'elles ne fussent pas les seules, je crois avoir combattu assez suffisamment celles-ci pour qu'elles n'offrent plus matière à la moindre difficulté.*

*Après une discussion qui dura plus de deux heures, je terminai en disant au Ministre que ma mission était bornée à la communication du Décret, à la demande de son adoption de la part du Dannemarc, que je l'avais remplie, et que c'était au Gouvernement Danois à voir dans sa sagesse ce que son intérêt et la nature de ses obligations avec nous lui prescrivaient de faire; qu'au reste, je m'empressais de vous transmettre le résultat de notre double conférence à ce sujet.*

*J'oubliais de vous dire que, dans le cours de la conversation, il échappa au Ministre de dire qu'il serait plutôt à désirer que toutes les puissances s'entendissent pour déclarer QU'IL N'Y AURAIT PLUS DE NEUTRES, car nous ne serions pas alors dans le cas, ajouta-t-il, d'agir contradictoirement avec les principes que nous avons jusqu'ici professés et soutenus en faveur des neutres, reconnus et avoués.*

*Cette espèce de difficulté que je viens d'éprouver ne m'a nullement étonné; quoique placé depuis peu de tems auprès*

de ce Gouvernement, je crois le connaître assez pour m'attendre à quelque résistance de sa part, TOUTES LES FOIS QU'IL S'AGIRA DE LUI FAIRE PRENDRE QUELQUES MESURES QUI AURONT L'AIR DE LUI ÊTRE COMMANDÉES OU DE BLESSER LES PRINCIPES DE RIGORISME QU'IL S'EST FORMÉS.

*Habituée depuis longtems à une sorte d'indépendance, sinon absolue du moins relative, CETTE PUISSANCE SE PLIE DIFFICILEMENT ENCORE AU JOUG QUE VIENNENT DE LUI IMPOSER LES CIRCONSTANCES ET LA NÉCESSITÉ; elle sent sa faiblesse, mais elle a quelque sentiment de dignité et après tout ce n'est point un mal; car du moins on peut compter sur ses promesses et ses engagements. V. E. sera à même d'en juger par le Décret<sup>1</sup> ci-joint rendu sous la date du 24 décembre dernier, conformément aux dispositions du traité, quoique l'échange des lettres de ratification ne soit pas encore fait.*

L'on a vu, par la correspondance échangée entre le Danemark et la Suède, à propos des insinuations de Canning à Rist, la duplicité de celle-ci, ou du moins de son Roi, et la menace déguisée dans la réponse du 21 décembre du Baron de Taube. Le moment allait arriver, trop tard, hélas ! où la vraie politique contre le Roi de Suède devait être appliquée.

Celui-ci n'avait cessé de soutenir l'Angleterre; il n'avait point voulu ratifier la convention de Poméranie conclue avec le Général Essen, et, tandis que Napoléon écrivait au Maréchal Brune<sup>2</sup> « *J'espère que vous vous serez arrangé avec les Suédois. Ayez de grandes honnêtetés pour eux, évitez de parler du Roi, dont on ne peut dire que du mal, et dès lors il vaut mieux se taire...* » le Roi se liait de plus en plus avec l'Angleterre, précisément au moment où se nouaient les affaires de Tilsitt. Napoléon pouvait donc écrire à Fouché<sup>3</sup> : « *Cet archifou de Roi de Suède vient de profiter de cette occasion pour dénoncer l'armistice. C'est bien dommage qu'on ne puisse mettre un gaillard comme cela aux petites maisons* ».

Le résultat fut la prise de Stralsund et de Rügen, au moment où les Anglais perpétrèrent le crime de Copenhague et la conclusion du traité de Fontainebleau avec le Danemark. En le transmettant à Saint-Pétersbourg, à Savary, Napoléon insistait sur les projets contre la Suède<sup>4</sup>. « *J'y ai fait mettre,*

1. Voir plus haut, page 92, un aperçu de l'ordonnance en question.

2. Lettre du 30 mai 1807, n° 12.704.

3. Lettre du 10 juillet 1807, n° 12.890.

4. Lettre du 30 septembre 1807, n° 13.163.

disait-il, *la clause que si la Russie déclarait la guerre à la Suède le Danemark ferait cause commune et ferait marcher son armée par la Norvège ou partout ailleurs* ». Puis, dans les lettres au Tsar, il ne cessa de l'exciter à s'emparer de la Finlande.

Mais lorsque l'on songe que, le 14 octobre, Napoléon écrivait encore à Savary de faire chasser de Saint-Pétersbourg Lord Gower, Ambassadeur d'Angleterre, on se rend compte de la duplicité du Tsar, qui avait d'ailleurs à combattre les préventions de sa Cour et de sa Diplomatie contre le traité de Tilsitt et ses applications. D'autre part, sa triste politique personnelle qui, l'attirant en Espagne, l'éloignait de ses propres intérêts, lui faisait dédaigner ceux du Danemark, et chercher à tromper aussi son allié de Russie. Enfin, sa méconnaissance exagérée ou voulue des conditions climatériques devait augmenter ses erreurs. Et cependant le Danemark ne demandait qu'à se venger de la Suède, au moment où le Tsar préparait l'invasion de la Finlande et ne cessait de presser l'action danoise dans des conditions curieuses que révèle la lettre suivante adressée au Comte de Bernstorff par M. Blome, Ministre du Danemark à Saint-Pétersbourg<sup>1</sup> :

*Monsieur le Comte,*

*Je profite de l'occasion de l'expédition d'un courrier de M. de Caulaincourt pour avoir l'honneur de répéter à V. E. ce que j'ai déjà eu celui de lui rapporter dans mon très humble rapport de mardi passé sur l'impatience extrême du Ministre impérial de recevoir au plus tôt une réponse aux dépêches dont j'ai chargé le Capitaine-Lieutenant Dodt.*

*Il ne se passe guères de jours que le Comte de Romanzoff ou l'Amiral Tchilshagoff ne s'en informent et les preuves si faciles à donner de l'impossibilité d'en avoir reçu déjà ne me mettent pas à l'abri de nouvelles demandes. Nulle part on ne devrait être plus accoutumé à des retards et à des longueurs et nulle part on ne sait moins calculer qu'ici les distances qui séparent ce point des limites les plus reculées de l'Europe des autres Empires de cette partie du monde. Il suffit qu'on ait expédié un courrier quelque part pour qu'il soit déjà censé être arrivé à sa destination et, quelques jours plus tard, on s'attend à le voir revenir. Par ce qu'il y a des exemples qu'un courrier ait été d'ici à Copenhague par la Suède en huit jours de tems, on se tient à ce calcul, sans*

1. 26 décembre 1807, 7 janvier 1808. — A. E. Dan., vol. 181, fol. 19.



considérer que plus que le double ne suffit guère pour y faire parvenir des dépêches par l'Allemagne, et surtout dans cette saison. J'ai même lieu de craindre que M. Dodt n'en ait employé plus de 22 à cause d'une indisposition qui, à ce qu'il me marque de Berlin, a ralenti sa course.

L'impatience augmente ici à mesure que le moment approche où la bombe doit éclater. La réponse du Roi de Suède n'arrive point, et les dispositions hostiles de ce Souverain envers nous et la Russie deviennent de jour en jour plus manifestes, comme son DÉSIR DEVIENT PLUS MARQUANT DE GAGNER SUREMENT DU TEMS, AFIN DE FAIRE PASSER LA SAISON QUI EST TRÈS DÉCIDÉMENT LA PLUS DANGEREUSE POUR LUI. S'il y réussissoit nous ne tarderions pas à voir démasquer son odieuse politique qui, en l'empêchant de faire sa paix avec un de nos plus chers alliés et en l'unissant à notre plus implacable ennemi, rendroit le succès de la lutte avec ce dernier plus pénible et plus difficile à emporter.

Grâce aux instructions pressantes qu'a données sous ce rapport l'Empereur Napoléon à son ambassadeur, et grâce au zèle, à l'intelligence et à l'adresse que déploie celui-ci, nos vœux et mes efforts ne sauroient être mieux secondés. On est prêt à agir ici, et la proclamation est déjà rédigée, qui annoncera la nécessité qui force la Cour de Russie d'en venir à des extrémités avec celle de Stockholm, dont celle-ci ne saura plus réparer les conséquences funestes par de tardifs regrets. Les troupes sont rassemblées et s'approchent de plus en plus des frontières, qu'elles sont destinées à franchir. On a soin de réunir de grands moyens de subsistance, aux dépens même des approvisionnements de la capitale, où tous les vivres ont renchéri depuis, parce qu'on est résolu à traiter la Finlande, non pas en conquête, mais comme une province destinée à devenir partie intégrante de l'Empire. On désire s'assurer entièrement par ces ménagemens l'affection d'un peuple, qui déjà a montré en plus d'une circonstance de la prédilection pour ses voisins et qui, par la dernière organisation militaire, éprouve des vexations dont il se verra avec plaisir délivré.

Le Ministre impérial m'a témoigné le plus VIF DÉSIR DE VOIR EXÉCUTER PAR NOS TROUPES UNE ATTAQUE SUR LA SCANIE AU MÊME MOMENT OU L'ENTRÉE DES RUSSES EN FINLANDE AUROIT LIEU. On ne cesse de m'interroger et de me demander des renseignemens que je suis incapable de donner. On me TOURMENTE SURTOUT POUR SAVOIR A QUELLE ÉPOQUE NOUS POURRIONS ÊTRE PRÊTS A COMMENCER LES HOSTILITÉS ? Comme aussi quels

seraient les plans à peu près qu'on peut supposer les plus faciles à exécuter.

Sans possibilité d'avoir pu recevoir aucune instruction quelconque sur des objets qui exigent les connoissances les plus détaillées et les plus étendues pour être appréciées d'une manière satisfaisante, sans la moindre idée des moyens qui nous restent pour appuyer ou faire valoir la meilleure volonté, je me suis borné jusqu'ici à garantir de la manière la plus positive, que ce qui est humainement possible de réaliser le sera par l'énergie, la vigueur et l'activité d'un maître, comme le nôtre, qui ne saurait rencontrer de rival sous ce rapport que l'Empereur Napoléon.

Pressé néanmoins de donner de mon propre chef préalablement des renseignements sur la manière la plus avantageuse pour nous d'attaquer la Suède, j'ai cru, suivant mon opinion, devoir établir pour principe que le MOMENT LE PLUS PROPICE SEROIT SANS DOUTE CELUI OU LES GLACES ÉTABLIROIENT ENTRE LA SUÈDE ET LA SEELANDE UN POINT QUI DISPENSEROIT des pénibles et grandes difficultés qu'une embarcation opposerait à nos desseins. Que si cependant un hiver trop doux en fesoit perdre l'espoir, il faudroit songer à suppléer au défaut d'une communication aussi facile : — que, dans ce cas, il me paroissoit à conseiller de transporter plutôt les plus grandes forces en Norvège, pour entamer la Suède de ce côté-là et de pied ferme que de risquer les chances d'un débarquement : — que pour fixer le succès de celui-ci il DEVIENDROIT NÉCESSAIRE QU'UNE MASSE CONSIDÉRABLE DE TROUPES FIT A LA FOIS LE TRAJET DU SUND, à quoi il seroit probablement impossible de fournir les transports nombreux, après que la plus atroce spoliation nous a privé jusqu'aux plus petits des batimens de la Marine Royale. Si cependant il fut décidé de faire descente sur la rive opposée de Séelande, une DIVERSION A TENTER PAR UN CORPS DE TROUPES FRANÇAISES CONCOURROIT SINGULIÈREMENT à son exécution, si toutefois les glaces n'empêchassent pas l'approche des côtes. Une expédition de cette nature se prépareroit en silence dans l'isle de Rügen, et choisissant le moment d'un vent favorable, arriveroit en trois ou quatre jours à sa destination, et porteroit des coups d'autant plus décisifs qu'ils seroient les moins attendus. Dans tous les cas, si nos propres forces ne suffisoient pas pour agir offensivement contre la Suède et que nous réclamions le secours des troupes françaises, que l'Empereur Napoléon a bien voulu nous garantir, il paroît sous tous les rapports pré-

féritable de leur FAIRE FAIRE LE TRAJET CI-DESSUS INDIQUÉ DE L'ÎLE DE RUGEN EN DROITURE EN SUÈDE. Par ce moyen :

1° Elles s'épargneraient une marche longue et pénible par tout le Dannemarc, qui prépareroit de bien loin, les Suédois à leur arrivée;

2° Elles éviteroient les difficultés de trois embarcations, savoir sur les deux Belts et le Sund; et

3° Nous conserverions pour nos propres troupes tous les batimens de transports dont nous pouvons disposer, ce qui apporteroit une plus grande célérité dans nos opérations.

Quelque soit cependant le plan que ma Cour jugera à propos de suivre, je me suis appliqué à prouver au Ministre impérial que l'ÉPOQUE DES HOSTILITÉS A COMMENCER CONTRE LA FINLANDE NE DOIT ET NE PEUT EN DÉPENDRE AUCUNEMENT. Il ne résulteroit aucun avantage de la faire co-incider justement avec celle des opérations contre la Scanie. On perdrait au contraire un tems précieux avant de réussir à se mettre d'accord. »

De son côté le Baron Didelot comprenait les inconvénients de ces lenteurs et prévoyait que le moment arriverait où le climat ferait échouer toutes les combinaisons. Après avoir renseigné son ministre sur les agissements des Princes et de leur agent Fauche-Borel en Suède, et montré que la haine du Roi de Suède contre le Gouvernement impérial était implacable, il prévenait<sup>1</sup> qu'un officier danois était parti pour activer les démarches de la Russie contre la Suède, car la Russie avait gardé jusqu'alors des ménagements aussi peu convenables à sa dignité qu'à sa politique. « Le Roi de Suède cherchait à gagner du temps, disait-il, mais ce qui est inconcevable c'est qu'on le laisse faire. Malheureusement le Gouvernement danois ne peut seul entreprendre une expédition... nos secours ne seront pas moins nécessaires et on est très disposé, le cas échéant, à les réclamer... Outre les corps français qui seraient dans le cas de traverser tout le Danemark pour venir s'embarquer à Copenhague, il serait important que les forces principales pussent partir de Rügen... Malheureusement les lenteurs de la Russie, le long intervalle de temps qu'exigent aujourd'hui les communications, ont fait et FERONT PERDRE UN TEMPS PRÉCIEUX, et les Anglais seront descendus en Suède, leurs flottes domineront dans la Baltique avant qu'aucun plan n'ait été arrêté. »

C'est malheureusement ce qui devait arriver, et cependant

1. 4 janvier 1808.

MM. de Blome et Didelot montraient bien tout le plan de campagne et s'employaient à le faire réussir.

Didelot essayait de prendre Napoléon par son faible, la lutte contre l'Angleterre, en lui montrant que l'on allait perdre l'occasion de réduire la Suède, que ce serait un événement fâcheux sous plus d'un rapport. « *Les pirates, disait-il<sup>1</sup>, auront encore un point sur le continent (l'Empereur se préparait à leur donner la Péninsule !) leurs flottes domineront sur une mer centrale d'Europe et ils en profiteront pour inonder toutes les côtes de leurs marchandises que le besoin et la cupidité feront entrer malgré toute la sévérité des mesures répressives de la contrebande...* » Ils pourront correspondre avec leurs amis de la Russie « *et en employant tout à la fois leurs armes ordinaires, la séduction, la perfidie et la violence, ils arriveront à paralyser les mesures du Cabinet de Petersbourg et finalement peut-être de le forcer à quitter un rôle qu'il prit, j'aime à me le persuader du moins, de bonne grâce, mais qui est à mon avis, je veux le répéter, au-dessus de ses forces. On peut bien se passer d'acheter, mais quand on a besoin de vendre pour exister, la position devient plus pénible, et c'est le cas de la Russie, c'est surtout celui des personages influents, des grands propriétaires...*

« *Un gouvernement dont les finances seraient en meilleur état que ne sont celles de l'empire Russe remédierait en partie au mal en achetant pour son propre compte les produits de l'exportation, au moins d'une année, sauf à revendre en temps opportun et même avec avantage ; mais c'est ce qu'on ne doit pas espérer de celui-ci... en ce moment avantageux où l'éloignement de la concurrence anglaise laisserait le choix de la qualité et offrirait une diminution considérable dans les prix »...*

Nous avons tenu à citer cette page qui est un vrai modèle de franchise, de prévision politique et économique.

Et comme il était tout de même question de l'action militaire du corps placé à Hambourg sous les ordres du Prince de Ponte Corvo, qui, lui-même, devait prochainement venir à Copenhague pour discuter le plan de Campagne, dans la même lettre<sup>1</sup> le Baron Didelot disait (et ici il faut encore remarquer sa sagesse et sa prévoyance...)

« *On attend prochainement le Prince de Ponte Corvo ; l'apparition des troupes françaises ne surprendrait pas et*

1. 16 janvier 1808.



*n'effrayerait plus. Mais si le cas devait arriver que des troupes dussent se rendre ici, il est de mon devoir de prévenir votre Excellence que des Français seuls seraient vus avec plaisir et que le choix des soldats et des officiers devrait être soigné. La bonne tenue et la discipline des troupes anglaises qui ont occupé la Séeland ont, malgré la haine qu'à inspirée l'expédition, laissé dans l'esprit de la multitude, facile à séduire, une sorte d'impression favorable qu'il me paraît politique d'obtenir pour notre militaire. »*

Plusieurs fois déjà (le 25 octobre, le 13 novembre 1807) et, vainement, IL AVAIT DEMANDÉ L'ENVOI D'UN OFFICIER FRANÇAIS DE LIAISON PRÈS DU PRINCE ROYAL.

*« Je me permettrai cependant de vous faire une observation, écrivait-il à M. de Champagny <sup>1</sup>; c'est qu'il me paraîtrait utile sous beaucoup de rapports que S. M. daignât envoyer auprès du Prince un officier adroit, et intelligent, qui put suivre toutes les opérations militaires auxquelles je n'entends rien, sauf, pour ne point blesser la dignité de ce Gouvernement ci, à demander en même temps au Prince l'envoi d'un de ses officiers pour résider auprès de S. M.; le concert des mouvements militaires établi par un des articles du projet de traité rendra cette mesure facile, et je la crois importante ». Il faudrait, insistait-il, « un officier prudent, adroit et intelligent qui put suivre les opérations militaires, faire des insinuations, et donner à ce sujet des avis qui n'eussent pas besoin de passer par le canal ministériel, voyez toujours plus lente et plus embarrassée. »*

L'Empereur et le Prince de Ponte Corvo, avaient leur siège fait pour les motifs les plus égoïstes, et ne pouvaient entendre des appels comme celui-ci <sup>2</sup> : *« Ailleurs nous avons des alliés... MAIS NOUS AVONS ICI DES AMIS... Le Danemark par sa position géographique pourra toujours porter les plus grands coups à l'Angleterre... Mais je crains plus que jamais, je le répète, QU'ON NE PERDE UN TEMPS PRÉCIEUX, et qu'on ne puisse plus agir qu'au moment où les Anglais seront de nouveau maîtres de la Baltique, des ports de Suède et peut-être de ceux de Norvège... Il faut de la vigueur et de la célérité... »*

Le Baron Didelot eut alors la satisfaction de recevoir les félicitations de l'Empereur <sup>3</sup> pour ses renseignements con-

1. 25 octobre 1807.

2. 23 janvier 1808.

3. 26 janvier.

fidentiels sur les Princes et sur la véritable maîtrise avec laquelle il menait la politique française en Danemark. Cela ne fit que l'encourager à mieux faire.

La Suède se préparait alors à la guerre contre la Russie en Finlande et contre la Norvège, puisqu'on lui en laissait le temps, et que le nouveau Ministre d'Angleterre, Thornton, arrivé à Gothembourg, venait préparer l'action de son Gouvernement pour la campagne prochaine, et s'entendre avec les affidés, en Suède, de Fauche-Borel, qui projetaient l'assassinat de l'Empereur.

L'Ambassadeur de Russie en Suède était alors M. d'Alopeus, si suspect de complaisance pour l'Angleterre. Le Baron Didelot avait déjà montré la conduite scandaleuse du Ministre de Lysakewitz restant à Copenhague au moment du forfait des Anglais. M. de Blome avait signalé, le 7 janvier, les agissements de M. d'Alopeus, à propos des erreurs commises vis-à-vis des navires russes non prévenus à temps de la rupture avec l'Angleterre, et il avait ajouté ces allégations graves sous la plume d'un diplomate :

*« Cela n'excuse cependant nullement M. d'Alopeus, qui auroit dû y suppléer par son propre jugement, mais ce trait ne fait qu'ajouter encore aux preuves multipliées que ce Ministre a données sur les véritables sentimens qui l'animent. Anglois, et non pas Russe — il ne faut pas s'étonner qu'il ait conseillé l'expédition de Copenhague, encore moins qu'il ait livré des trésors d'un maître, qu'il trahit, entre les mains de sa patrie. »*

C'est ce même d'Alopeus qui se laissait dire alors par le Gouvernement Suédois, que, d'ordre de son Gouvernement, il pressait de se déclarer contre l'Angleterre :

*« L'on est étonné de voir le Gouvernement Russe vouloir forcer le rétablissement du système de la neutralité armée quand il a été lui-même le premier à donner l'exemple de la défection en 1801. »*

A cette offense on se demandait ce que répondrait la Russie<sup>1</sup> et toujours se présentait la nécessité d'une « invasion bien concertée, formidable et surtout prompte ». Enfin, le 31 janvier, M. de Champagny faisait savoir au Baron Didelot que la Russie allait attaquer la Finlande, et qu'elle demandait à être secondée par une attaque sur la Scanie ; et, démarquant tout ce que celui-ci lui avait écrit<sup>2</sup> (ce qui n'é-

1. Didelot, 29 janvier 1808.

2. 31 janvier.

tait pas banal), il avait l'air de conseiller tout ce qu'on lui avait suggéré.

« *La Russie, disait-il, demande à être secondée par une attaque sur la Scanie... IL EST DE L'INTÉRÊT QU'ELLE SE FASSE PROMPTEMENT ET AVEC UNE VIGUEUR QUI EN ASSURE LE SUCCÈS... Il faut que le Roi de Suède s'associe à la cause commune ou qu'avant le printemps la Scanie soit envahie, les ports de Suède fermés aux Anglais... L'Empereur donne ordre au Prince de Ponte-Corvo de se rendre à Copenhague pour se concerter avec le Gouvernement Danois, en même temps un corps de 14.000 hommes, soit Français, soit Alliés se tiendra prêt à se mettre en marche. Le Danemark fournirait un corps de même force, et le tout serait commandé par le Prince de Ponte Corvo pour entreprendre l'opération de Scanie. Le Danemark fournirait les moyens de transport ; on y joindra tout ce qui sera possible de lui faire passer de Hollande. L'attaque surprendra les Suédois. MAIS SON SUCCÈS DÉPEND DE L'ACTIVITÉ AVEC LAQUELLE ELLE SERA CONDUITE ; IL FAUT QUE TOUT SOIT FINI LONGTEMPS AVANT LE MOMENT OU LES ANGLAIS POURRAIENT REPARAITRE DANS LE CATTÉGAT ».* Tel était l'objet d'une communication à faire à la Cour Danoise : annoncer le Prince de Ponte Corvo « *et rendre à ce grand officier de l'Empire le tribut d'égarde et de prévenance qui lui était dû, et s'empresse de lui être utile.* »

On verra comment on mit de l'activité à exécuter cette attaque.

Tandis que ces instructions étaient en route pour Copenhague, notre Ministre avait une conférence avec le Comte Bernstorff dont il rendait compte ainsi<sup>1</sup>, allant au devant des instructions de son Gouvernement avec une précision remarquable, puisqu'il ne reçut que le 12 février la lettre de Paris du 31 janvier. La Russie était enfin déterminée à marcher contre la Suède au point que le Tsar lui-même avait voulu commander les troupes, mais s'était laissé persuader que c'était chose trop infime. Le Général Buxhovden commanderait, mais, par hasard, il était malade. Le Prince Royal était entièrement disposé à agir en concertant ses opérations avec nous et en réclamant notre concours pour combiner nos forces et les moyens d'attaquer.

Le Baron Didelot n'avait pu qu'applaudir, en regrettant que cette détermination fut tardive ; il n'y avait pas un moment à perdre, et sans renvoyer une pareille négociation à

1. Danemark, 181, fol. 54 ; 6 février, n° 85. M. A. E.

Paris, il pensait « que le meilleur parti à prendre était que le Prince Royal PROFITAT DE SON SÉJOUR A KIEL OU IL DEVAIT SE RENDRE POUR S'ABOUCHER DE SUITE AVEC LE PRINCE DE PONTE CORVO ; que l'on devait croire, d'après les offres de troupes que ce Prince avait déjà été autorisé à faire, qu'il avait encore les pouvoirs suffisants pour traiter de cet objet dans les circonstances actuelles, et que seul il pouvait consulter avec le Prince Royal ce qui serait nécessaire ou avantageux de faire. »

En attendant les projets du Gouvernement Danois étaient les suivants : « Une division française pourrait entrer en Danemark, se réunir au corps de l'armée danoise aujourd'hui en Zélande, montant à vingt mille hommes effectifs ; 12 à 15.000 hommes de cette armée avec une partie de la division française se jetterait sur la côte de Scanie ; les autres corps français et danois resteraient en Zélande pour la défense de l'île et de Copenhague contre une invasion anglaise ; un corps de quelque mille hommes de l'armée de Norvège pourrait agir de ce côté-là au moins en tenant en échec les Suédois sur les frontières des deux pays. Mais ce qui assurerait le succès de l'entreprise serait qu'un corps d'armée français pût en même temps se porter de Stralsund sur les côtes de Suède (projet de Blome) ; que cette diversion paraissait d'autant plus nécessaire que celle de la part de la Russie serait, pour le moment du moins, à peu près nulle. En effet, elle s'emparerait de la Finlande ; mais le Roi de Suède ne défendrait point celle-ci, ou du moins la défendrait très peu, et il concentrerait toutes ses forces en Suède et en Scanie, parce que c'était pour lui la partie importante et sur laquelle il pouvait facilement appeler et recevoir les secours de l'Angleterre ; et jusqu'au moment où la navigation sur le golfe de Bothnie, et la Baltique en général pourrait être ouverte, les armées russes devraient rester tranquilles spectatrices des événements qui se passeront de ce côté. »

Et le baron Didelot exposant toujours ses idées avec la plus belle franchise disait :

D'après cette opinion que j'ai, je ne puis donc que partager celle qu'au reste je vous ai déjà émise, sur la nécessité d'une diversion faite des côtes de la Poméranie. Il vaut encore mieux, à mon avis, ajourner l'invasion de la Suède, quelque dangereux que puissent être les résultats de l'ajournement que de manquer l'entreprise ; et c'est peut-être ce qui arriverait si l'on n'entraît pas immédiatement avec des forces



suffisantes pour terminer, si je dois m'exprimer ainsi, la guerre en quinze jours.

Si la lutte se prolonge comment recevoir des renforts et même des approvisionnemens du Julland et des côtes de la Baltique, lorsque les Belts et la Baltique elle-même, seront peut-être couverts de croisières anglaises. Mais ce que ne pourront peut-être pas exécuter 20.000 hommes portés sur un seul point, deviendrait certainement facile à 30 ou 40.000 débarqués sur plusieurs, dont, surtout, la majeure partie seraient composés de Français. Un des grands avantages qu'offrirait d'ailleurs un débarquement sur les côtes de Suède proprement dite, serait la possibilité de s'emparer de suite de la flotte et des arsenaux. On ôterait par là aux ennemis de grands moyens de défense et d'attaque, et nous augmenterions d'autant les nôtres, la Marine danoise pouvant monter de suite ces bâtimens et les rendre utiles pour l'envoi des renforts et des approvisionnemens, et balayer la Baltique des pirates.

Cette entreprise, je le sais, n'est pas sans difficulté ni sans danger, mais le Prince Royal les voit sans en être effrayé, et une justice qu'il faut lui rendre, c'est qu'il n'a pas tenu à lui qu'elle ne fut déjà commencée et lui-même à la tête ; et avec ces dispositions de sa part, il est à regretter doublement que les lenteurs de la Russie aient fait perdre un tems qui ne se retrouvera peut-être pas cette année.

J'ai depuis longtems fait connaître mes craintes à cet égard à V. E. La nouvelle lettre que j'ai reçue ce matin de Gothenbourg et dont je lui envoie ci-joint copie, pourra lui faire voir qu'elles commencent déjà malheureusement à se réaliser. Une flotte anglaise de 4 vaisseaux de ligne, de 5 frégates et de plusieurs petits bâtimens de guerre sont déjà arrivés à Gothenbourg. De nouvelles expéditions, des envois de troupe sont annoncés et attendus. Des fonds sont déjà faits entre les mains du Consul anglais pour leur entretien. Tout en un mot ne présage que trop que LES ANGLAIS ONT DE GRANDS PROJETS SUR LE NORD, ET QUE LE ROI DE SUÈDE NE DEMANDE PAS MIEUX QUE DE LES AIDER. DIEU VEUILLE QU'IL SOIT ENCORE TEMS DE LES EMPÊCHER. MAIS IL N'Y A PAS UN MOMENT A PERDRE.

Le Ministre m'a engagé à prévenir le Prince de Ponte Corvo de la démarche qui serait faite auprès de lui de la part du Prince Royal ; je n'ai pas vu d'inconvénient à acquiescer à cette demande et je lui ai écrit en conséquence ; mais en me gardant bien de lui tracer la marche qu'il avait à suivre.

(D'ailleurs le Prince de Ponte Corvo ne le tenait au courant de rien).

*J'oubliais de mander à V. E. que dans le cours de ma conférence avec le Ministre, il me dit, sur les itératives observations que je lui faisais qu'il était fâché que l'on n'eût pas pris plutôt le parti que l'on vouloit prendre actuellement, que M. de Drayer avoit lui-même appelé dans différentes occasions l'attention de V. E. sur la position du Dannemarck vis-à-vis de la Suède et qu'il n'avoit jamais reçu de réponse précise sur les dispositions de notre Gouvernement à cet égard. »*

Et c'était malheureusement la triste vérité ! On ne songeait qu'à l'Espagne !

L'Angleterre, elle, ne restait pas inactive, et envoyait déjà des vaisseaux pour surveiller la fonte des glaces et être prête à dominer le Sund et les Belts, à menacer Cronstadt et Revel. Elle prodiguait l'argent en Suède pour l'aider à soudoyer les généraux russes ; elle déversait à Gothembourg des personages de tous genres, sans passeport et prêts à se répandre sur le continent, avec lequel, malgré les ordres de Napoléon, jamais la correspondance n'avait été plus active.

Pendant ce temps Napoléon, nouveau Pichrocole, excitait le Tsar à la conquête de l'Asie, et lui écrivait de belles phrases<sup>1</sup> pour lui faire accepter d'avance les changements de la Péninsule Ibérique. « *Il faut être plus grand malgré nous ! Il est de la sagesse et de la politique de faire ce que le destin ordonne et d'aller où la marche irrésistible des événements nous conduit.* (Quel fatalisme !...) *Puisque l'Angleterre ne veut pas, reconnaissons l'époque arrivée des grands changements et des grands événements.* »

En effet, l'époque était arrivée où il se laissait entraîner par sa folie, et où l'Angleterre allait commencer à le conduire à Saint-Hélène.

En attendant, le Prince Royal était allé à Kiel, et devait avoir une entrevue avec le Prince de Ponte Corvo<sup>2</sup>, tandis que, envoyé par Napoléon, un officier, M. Molnoir, visitait Copenhague, la ville et le port, prenait des renseignements qui devaient être utiles, pour les mesures préliminaires, au Prince de Ponto-Corvo, et était prié de répéter à l'Empereur « *qu'il n'y avait pas un instant à perdre, ni aucun moyen de rendre l'invasion formidable à négliger*<sup>3</sup>. »

1. Lettre de Napoléon, 2 février, sans numéro.

2. Lettre de Napoléon au Tsar, du 17 février, sans numéro.

3. Didot, 13 février.

MAIS LE PRINCE DE PONTE CORVO CONTINUAIT A LAISSER LE BARON DIDELOT DANS L'IGNORANCE tout en envoyant à Copenhague son premier aide de camp (12 février). Le Baron Didelot tenait son Ministre au courant ainsi qu'il suit :

« Copenhague, le 16 février 1808<sup>1</sup>.

Monseigneur,

*Le premier aide de camp de S. A. le Prince de Ponte Corvo est arrivé hier ici. Il était parti de Hambourg le 10 au matin. M. le Maréchal qui n'avait pas encore reçu ma lettre du 6 et qui conséquemment ignorait entièrement l'état de l'affaire l'avait chargé pour moi d'une lettre confirmative de celle de V. E.*

*Du reste j'IGNORE ABSOLUMENT SI, COMME JE DOIS LE CROIRE, UNE ENTREVUE A EU LIEU ENTRE S. A. ROYALE ET LE PRINCE DE PONTE CORVO. Tout ce qu'a pu me dire à cet égard le Ministre que j'ai vu ce matin, c'est que M. Lindholm avait été envoyé à Hambourg auprès de M. le Maréchal, et qu'on était entièrement d'accord sur le fond de l'opération ; que des commissaires danois étaient même déjà partis pour concerter, avec le chef de l'Etat-Major de l'armée française, la marche, le logement et les subsistances des troupes destinées à l'expédition. Mais en me donnant ces notions le Ministre me dit qu'il existait un point délicat qui toutefois n'en serait jamais un de difficulté, mais sur lequel il croyait devoir me faire quelque observation ; que c'était l'article du commandement ; qu'il ne me dissimulait pas que le Prince Royal, jaloux de se faire une gloire militaire, avait eu, dès le premier moment, le désir de se mettre à la tête de l'expédition ; qu'en rendant aux talents militaires du Prince de Ponte Corvo toute la justice qu'il méritait et en sentant d'ailleurs tout le besoin qu'il avait de son secours et de ses conseils, il ne pourrait guère, moins encore à cause de sa qualité de Prince Royal qu'à cause des fonctions qu'il exerçait réellement, se trouver sous les ordres d'un Général d'un rang inférieur. Au surplus, m'ajouta le Ministre, ce désir du Prince Royal ne sera jamais un obstacle au succès de cette entreprise aussi nécessaire que pressante. Quant à mon opinion personnelle, continua-t-il, beaucoup de motifs me font préférer que le Prince Royal reste en Séeland où sa personne me paraît être non moins importante, etc... etc...*

1. Danemark : Ministère des Affaires étrangères, fol. 68-69, vol. 87.



Je répondis au Ministre que je ne pouvais qu'applaudir à cette ardeur guerrière et à cet amour de la gloire que montrait le Prince Royal ; que je ne doutais pas que si S. M. l'Empereur eut pu supposer un moment qu'il entrât dans la pensée de S. A. R. de commander l'expédition elle n'eut mis son armée sous ses ordres, mais que dans la croyance contraire des dispositions avaient été faites pour que le Prince de Ponte Corvo prit le commandement, que toutes sortes de raisons et surtout l'urgence des opérations ne permettaient de demander et de recevoir de Paris le changement des dispositions faites, que dans cet état de choses le mieux était que le Prince Royal s'entendit directement avec le Prince de Ponte Corvo dont je connaissais particulièrement les formes honnêtes et conciliantes ; qu'une même douceur, une même simplicité de caractère animant S. A. R., cette petite difficulté serait d'autant plus facilement levée que l'un et l'autre étaient d'accord sur l'urgence de l'entreprise et la nécessité de concourir réciproquement à son succès. Je dis au Ministre que je partageais d'ailleurs son opinion sur l'importance dont serait la présence du Prince Royal en Séeland pour la réussite de l'expédition parce qu'il ne suffisait pas d'entrer, mais qu'il fallait aussi assurer les derrières de l'armée et la mettre à même de recevoir les renforts et les approvisionnements dont elle pourrait avoir besoin, opérations que les croisières anglaises ne laisseraient peut-être pas de rendre difficiles.

Mais, me dit le Ministre, il me vient une idée dont l'exécution pourrait peut-être tout concilier. Le plan du Prince de Ponte Corvo paraît être de se porter directement sur Stockholm. C'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire, mais il est une opération qu'il serait, je pense, également important de faire, ce serait de s'emparer en même temps de Gothembourg où les Anglais ont déjà dans ce moment des forces, et qui servira nécessairement de point de rassemblement à toutes celles qu'ils destinent pour entrer dans la Baltique ; le Prince Royal pourrait prendre le commandement en chef d'un corps d'armée employé à cette expédition, à laquelle il ferait concourir en même temps un autre corps d'armée de 10.000 hommes qui seraient tirés de l'armée de Norvège et qui sont déjà rassemblés sur les frontières, etc., etc.

Je répondis au Ministre que je sentais aussi vivement que lui l'importance de cette expédition, mais que n'ayant nulle connaissance militaire je ne pouvais prononcer en aucune manière sur les mesures d'exécution et que c'était à mon avis un motif de plus pour que le Prince Royal s'entendit sur tous



ces points avec le Prince de Ponte Corvo. LE MINISTRE ME PARUT D'AILLEURS DÉSIRER PLUS QUE NOUS PEUT-ÊTRE L'EXPÉDITION, ET CE QUI ME DONNA LA CONVICTIION DE SA SINCÉRITÉ A CET ÉGARD, C'EST QU'AU LIEU DE 14.000 HOMMES DONT PARLE SA LETTRE A V. E. IL VERRAIT AVEC PLAISIR QUE NOUS EN ENVOYASIONS 25.000.

Bien déterminé à ne me mêler d'aucune opération ou discussion militaire je n'ai pas cru devoir écrire au Prince de Ponte Corvo sur cet objet de ma lettre, je me suis borné à en donner connaissance au Colonel Hamelynaye, son premier aide de camp, qui se propose de lui en écrire par ce même courrier.

Je n'ai aucune nouvelle de Suède. Le Ministre de Russie près de cette Cour-ci a reçu un courrier qui l'a informé de l'entrée des Russes en Séeland (?) » (pour Finlande sans doute). »

Trois jours plus tard le Baron Didelot écrivait encore :

« Copenhague, le 19 février 1808<sup>1</sup>.

Monseigneur,

L'incertitude sur le retour du Prince Royal ici se prolongeant, je me détermine à faire partir M. Molnoir qui d'ailleurs devra le voir à Kiel. Tout ce que je puis mander et affirmer à V. E. c'est QUE L'ON VEUT PLUS QUE NOUS PEUT-ÊTRE L'EXPÉDITION, ET QUE TOUTES LES MESURES LES PLUS PROMPTES ET LES PLUS SURES SONT PRISES POUR FACILITER LE PASSAGE DE NOS TROUPES. Il paraît même que c'est le motif de la prolongation du séjour du Prince Royal à Kiel.

J'IGNORE ENCORE SI LE PRINCE DE PONTE CORVO A EU UNE ENTREVUE AVEC S. A. R., TOUS LES PRÉPARATIFS QUI SE FONT DOIVENT LE FAIRE SUPPOSER, et les Aides de Camp que M. le Maréchal avait envoyés auprès de moi sans informations..., leur mission ici n'ayant plus de but, se sont-ils déterminés à partir ce soir... L'affaire est aujourd'hui remise aux mains militaires; les détails d'exécution et les rapports à faire à S. M. leur sont confiés... et je ne dois plus m'en mêler que pour aplanir les difficultés dans lesquelles mon intervention pourrait être réclamée.

Et le 23 février :

PAR LA LENTEUR QUE PARAÎT ÉPROUVER LA MISE EN MARCHÉ DE NOS TROUPES, je doute QU'ELLES PUISSENT ÊTRE PRÊTES A DÉBARQUER EN SCANIE AVANT TROIS SEMAINES, et je crains bien

1. Danemark, Ministère des Affaires étrangères, fol. 70, vol. 88.

qu'à cette époque les Suédois ne soient trop bien préparés à la défense. On travaille ici activement à tous les moyens de transport et d'attaque. On réquisitionne tous les navires disponibles. « IL NE TIENDRA PAS A CE GOUVERNEMENT-CI QUE L'EXPÉDITION NE SE FASSE AVEC PROMPTITUDE ET SUCCÈS. »

Le Capitaine de frégate de Montcabrié, « le même qui commande la flotille française à Stralsund et à l'île de Rugen<sup>1</sup> », envoyé spécialement par le Prince de Ponte-Corvo, avait pu constater tous ces préparatifs qui l'avaient satisfait et les efforts faits par le Commandant de Bille pour mettre en mer, dès avril, 80 petits bâtiments de guerre.

De son côté, Napoléon donnait l'ordre au Roi de Hollande, en lui annonçant l'entrée des Russes<sup>2</sup> en Finlande, de faire passer en Danemark autant de chaloupes canonnières qu'il pourrait pour aider à l'expédition de Scanie.

Enfin Napoléon se décidait à prendre la vraie mesure militaire qui convînt en ce moment et il donnait au Prince de Neufchatel, Major Général de la Grande Armée, l'ordre suivant :

Paris, le 22 février 1808.

*Ecrivez au Prince de Ponte-Corvo qu'il est nécessaire qu'il se rende de sa personne auprès du Prince Royal et qu'il s'assure des moyens de passer en Seeland; qu'il peut employer dans cette expédition les Français qui sont à Hambourg, les Espagnols et une division Hollandaise; mais que tant de troupes ne pourront point passer; qu'on fera des démonstrations du côté de Rügen; mais qu'il n'est pas possible de pénétrer de ce côté en Suède, vu que nous n'avons pas de vaisseau et que le trajet de la mer est trop long.*

Enfin, il daignait s'apercevoir des difficultés de l'entreprise alors qu'il était trop tard pour l'entreprendre.

En Suède, on prenait toutes les dispositions, car on y parlait déjà de l'arrivée en Séeland des troupes françaises. « On disait en général que, si l'on pouvait avoir encore trois semaines ou le mois sans être attaqué par les Danois ou les Français, le pays serait alors sauvé, parce que la flotte anglaise attendue serait arrivée » et elle serait formidable; que si les Français venaient maintenant « il serait impossible d'empêcher leur débarquement<sup>3</sup> ». Alors les préparatifs s'activaient; on pensait attaquer la Norvège, parce que l'on était

1. Lettre de Lizakewitz à Romanzoff, du 15/27 février 1808.

2. Lettre de Napoléon du 17 février.

3. Lettre de Didelot, 24 février.

généralement persuadé que la guerre en Finlande ne serait pas très active, que ce ne serait qu'une feinte, ce qui confirmait les soupçons que le Cabinet Russe ne désirait que la Finlande et ne concourrait pas facilement aux arrangements qui seraient la suite de la défaite de la Suède.

Et, pendant ce temps, le Baron Didelot écrivait, le 27 février, montrant, sans intention évidemment, l'incurie du Maréchal Bernadotte et de son Etat-Major : « *J'ai reçu, le 26, une lettre du Prince de Ponte Corvo, apportée par un commissaire des guerres, chargé de régler ici le logement, les subsistances et les hôpitaux militaires. Je l'aiderai de tous mes moyens, mais ce qui rend plus difficiles les arrangements à faire, c'est que je n'ai reçu aucuns détails sur la marche et le nombre des troupes, sur leur séjour plus ou moins prolongé en Seelande, si elles seront rassemblées ou cantonnées, points cependant essentiels à connaître pour la formation des établissements militaires et conséquemment pour des demandes que j'aurai à faire à ce Gouvernement. Au reste, une chose me peine bien davantage dans tout ceci, c'est que le Prince ME MANDE N'AVOIR POINT REÇU L'ORDRE DE SE METTRE EN MARCHÉ. Cependant le tems s'écoule en entraînant avec lui la facilité et l'espérance du succès.* »

Et il ajoutait alors ces choses inouïes, qui prouvaient de la part du Prince de Ponte-Corvo un entêtement et un orgueil extraordinaires, pour ne pas dire plus :

« *Le Prince Royal est arrivé hier soir (26). Le Comte de Bernstorff m'a dit que les préparatifs pour la marche de nos troupes étaient concertés et faits et que des officiers danois s'étaient rendus, à cet effet, auprès du Prince de Ponte-Corvo, mais il m'a ajouté en même temps que ce PRINCE N'AVAIT PAS EU D'ENTREVUE AVEC SON ALTESSE ROYALE<sup>1</sup>. J'en suis doublement fâché : l'exécution des opérations à faire n'aurait pu que gagner à cette conférence... Et le Prince Royal n'avait prolongé son séjour à Kiel que dans la confiance que l'entrevue aurait lieu. J'ignore ce qui a pu l'empêcher... Le Maréchal avait su, par MM. Molnoir et Hamelinaye<sup>2</sup> que toutes les difficultés étaient levées ou plutôt qu'il n'y en avait jamais eu.*

1. Ce qui était contraire même à ce que croyait Napoléon.

2. Le Maréchal avait envoyé le Colonel Hamelinaye à Kiel pour saluer le Prince Royal puis à Copenhague où il était arrivé le 15 février. Le Colonel en était reparti le 19, arrivant à Hambourg le 23, et se rendait à Paris pour faire un rapport verbal à l'Empereur et provoquer l'ordre de départ. Hamelinaye rentrant le 2 mars, rapportait les ordres de l'Empereur du 22 février.

Le Capitaine de frégate de Montcabrié était envoyé à Kiel, puis à

*Le petit obstacle à l'égard du commandement avait été pour ainsi dire aussitôt détruit que formé... Rien, à mon avis, ne pouvait empêcher cette entrevue que J'AVAIS ANNONCÉE et que je regardais comme utile. »*

L'ordre du 22 février allait enfin toucher le Maréchal; mais ses lenteurs calculées et sa conduite ultérieure, en montrant son mauvais esprit, rendaient vaines toutes les espérances du Danemark et même les supputations des Ministres des Cours étrangères à Copenhague, qui fixaient à la fin de mars le passage des troupes françaises en Scanie<sup>1</sup>.

Le Danemark, lui, agissait en pleine franchise et lançait, le 29 février, la déclaration suivante<sup>2</sup> :

### DECLARATION

*Le Gouvernement Danois a attendu, avec une juste impatience, l'effet des soins que la Cour de Pétersbourg a pris pour ramener la Suède, par des voies amiables, à des intérêts qui lui sont communs avec le Nord entier et à des principes qui forment le premier nœud de ses liens avec la Russie et le Dannemarc. Ces soins ayant définitivement échoué, le Gouvernement Danois se trouve placé vis-à-vis de la Suède dans une position qui ne sauroit plus longtemps lui permettre de souffrir l'incertitude de ses rapports avec elle. Il n'y a pas à se dissimuler ce que sont devenus ces rapports depuis qu'une agression perfide a subitement arraché le Dannemarc de la route dont, durant une longue suite d'années, il ne s'étoit pas permis la moindre déviation. L'attentat commis par la Grande-Bretagne contre un pays neutre et paisible a fait retentir l'Europe entière d'un seul cri d'indignation, et l'on s'est empressé de toute part d'offrir au Gouvernement Danois le témoignage du plus vif intérêt. La Cour de Stockholm, seule, en dépit des liens particuliers qui l'unissent avec celle de Copenhague, a gardé un silence absolu et ne l'a enfin rompu que pour proférer les plaintes les moins légitimes et des reproches bien mal fondés par rapport aux inconveniens qui étoient résultés indirectement pour elle des événemens de la guerre, ainsi que des mesures de rigueur, que l'état violent, où le Gouvernement Danois s'est trouvé tout à coup*

Snoghoï, s'abouchait avec le baron Capitaine Holster, et poursuivait sa route sur Copenhague et Helsengœr. Il faisait son rapport le 2 mars et disait que le passage en Scanie étoit possible sur trois points : Helsinger Nivra, Copenhague, et se montrait favorable au projet.

1. Lettre de Basil Lyzakewitz à Romanzoff du 15/27 février 1808.

2. Archives des Affaires étrangères, Danemark, vol. 181, fol. 83.



réduit, l'a impérieusement obligé à adopter, et que les chicanes et les tracasseries sans fin qu'elles lui ont suscitées de la part de la Suède ont été peu propres à lui faire abandonner. Le Cabinet Danois auroit été fort embarrassé à s'expliquer cette conduite de la part d'un Souverain, dont il s'étoit plu à envisager les intérêts, les principes et les sentimens comme également blessés par une atrocité, qui a souvent allumé le feu de la guerre dans le Nord, s'il n'avoit eû bientôt lieu de s'appercevoir que le sentiment, qui en cette circonstance a déterminé les résolutions du Roi de Suède, n'étoit pas celui de l'indifférence. La facilité surprenante, avec laquelle ce Monarque a consenti, plusieurs semaines avant la reddition de Stralsund, au départ de la majeure partie des forces angloises de la Poméranie, où elles paroissent n'être arrivées que pour y attendre le moment d'être transportées en Sélande, et le soin que S. M. Suédoise a pris d'informer SA NATION, QUE CE REMBARQUEMENT SE FAISOIT EN VERTU D'UN ARTICLE SÉPARÉ DE SA CONVENTION AVEC LA GRANDE-BRETAGNE ont fourni les premiers indices d'une INTELLIGENCE SECRETE AUX DÉPENS DU DANNEMARC. Ces indices n'ont pas tardé à se multiplier. Le Gouvernement Danois ignore l'étendue des services et des secours que ses ennemis ont reçus dans les ports de Suède ; mais il en a éprouvé les effets de la maniere la plus funeste pour lui. L'impression que les rapports de tout genre et les communications non-interrompues, que les Anglois n'ont trouvé aucune difficulté à entretenir avec la Suède, ont dû faire sur la nation danoise, est facile à concevoir. Il n'a pu échapper à personne ce qu'il y eut d'insultant pour le Danemarck dans le plaisir que le Roi de Suede a paru prendre à se rendre, sur la rive opposée du Sond, témoin personnel de toutes les injustices et de toutes les injures faites à ce pais voisin, dans les caresses et les distinctions sans nombre prodiguées aux chefs des forces angloises, dans les honneurs que ceux-ci se sont à leur tour empressés de rendre avec affectation à l'allié de leur Souverain, et dans les démonstrations de respect en faveur de S. M. Suedoise, auxquelles les vaisseaux de guerre Danois, arrachés de force du port de Copenhague, ont été à leur passage du Sond assujettis sous le canon même de la forteresse, à laquelle leurs saluts auroient été dûs. Quelque peu favorable que fût le jour, où le concours de ces différentes circonstances dut nécessairement faire paroître les dispositions du Roi de Suede à l'égard du Gouvernement Danois, celui-ci n'a pas à se reprocher de s'être gratuitement exagéré des apparences que la Cour de Stockholm, loin de se don-

ner aucune peine pour les écarter, a bien plutôt paru prendre à tâche de faire naître, de nourrir et de renforcer par tout ce qui a pu dépendre d'elle. Mais il y eut bientôt plus que de simples apparences. Le Gouvernement Anglois fut le premier à dévoiler au Dannemarc les dispositions ouvertement hostiles de S. M. Suedoise. L'Europe connoit déjà les explications, que cette dénonciation a amenées entre le Dannemarc et la Suede. L'on a vu qu'interpellé de la maniere la plus franche et la plus amicale à se déclarer à ce sujet, le Roi de Suede a commencé, par vouloir en éluder la nécessité, et que, plus vivement pressée, S. M. a fini par donner une réponse louchée, équivoque et insultante. Cette réponse paroissant cependant en quelque sorte impliquer un démenti donné à l'Angleterre, le Gouvernement Danois s'en contenta pour le moment, et crut devoir dissimuler ses justes griefs contre la Suede dans l'espoir que celle-ci, éclairée sur ses véritables intérêts, et réfléchissant mûrement aux conséquences de ses résolutions, finiroit par céder aux représentations, que la Cour de Petersbourg lui a faites avec autant de ménagement que de patience pour l'engager à renoncer à ses liaisons avec la Grande-Bretagne, devenues évidemment frivoles et incompatibles avec la tranquillité du Nord, et en particulier avec la sûreté du Dannemarc.

Le Gouvernement Danois ne connoit que très imparfaitement la nature et l'étendue des engagements que la Suede a pris vis-à-vis de l'Angleterre. Quel que puisse cependant en être l'objet, quelle la tendance, personne ne sauroit ni mieux concevoir ni respecter plus que lui la répugnance de S. M. Suedoise à manquer à des obligations contractées. Mais le cabinet de Copenhague n'ignore pas que le Gouvernement Suedois lui-même est convenu que le terme de ses engagements est expiré tout récemment, et après que le cabinet de St-James s'est démasqué aux yeux de l'Europe, et c'eût été injurier la Cour de Stockholm que de supposer que dans l'époque présente elle eût voulu en contracter de nouveaux avec une puissance, qui a tout fait pour l'en dégoûter, et qui lui a fourni les motifs les plus légitimes pour rompre ses liaisons avec elle. En vérité, a-t-on pu oublier à Stockholm que l'Angleterre a sacrifié ses alliés l'un après l'autre aux calculs de son perfide égoïsme, et qu'après avoir longtemps déçu et égaré la Suede par de fausses promesses, elle ne lui a enfin envoyé des secours tardifs que pour donner plus d'éclat à ses revers ? Le Gouvernement Suedois n'a-t-il en effet pas senti, que calomnié ou trahi par les communications que le minis-

lère Britannique a faites au Dannemarç, il se voit par son allié injurieusement compromis aux yeux de l'Europe entière ?

Ce Gouvernement a-t-il vraiment pu se dissimuler, que les violences commises dans le Sond, que la violation de la Balthique, qu'un brandon jetté d'une main féroce dans le Nord provoqueroient de la part des puissances lésées, insultées ou menacées une résistance, qui réduiroit la Suede promptement et nécessairement à l'alternative, ou de concourir à la défense et à la vengeance du Nord outragé, ou d'abjurer ses intérêts les plus évidens, ses plus anciens principes, et ses droits les plus légitimes pour se rendre l'instrument aveugle des vues forcenées d'un Gouvernement, qui a osé diriger ses attaques contre les premières bases de la sûreté, de la prospérité et de la dignité des puissances du Nord ? Ces considérations peuvent-elles être balancées par l'avantage frivole des subsides, au prix desquels le cabinet de Londres se montre toujours prêt à acheter des alliés, qu'il prétend se réserver par là même le droit de traiter en mercenaires ?

Les résolutions du Roi de Suède ayant cependant frustré les dernières espérances de ses voisins, le Gouvernement Danois ne sauroit plus hésiter à prendre à son tour le parti, que sa sûreté, l'intérêt général du Nord, son attachement pour la Russie, et la nature de ses liens avec cette puissance lui prescrivent impérieusement. Au moment où la SÉLANDE EST DE NOUVEAU MENACÉE PAR DES FORCES ANGLOISES, AUXQUELLES DÉJÀ LES PORTS DE SUEDE SERVENT DE POINT DE RÉUNION, où l'ennemi du Nord vient de s'assurer de la dépendance de la Cour de Stockholm par de nouveaux secours pécuniaires, où les propos publics du ministère Anglois dévoilent suffisamment la nature des engagements encore subsistans ou renouvelés entre les deux alliés, le Gouvernement Danois se croit en droit de préférer un état d'inimitié ouverte à des rapports précaires et équivoques avec un voisin, dont les dispositions sont devenues de plus en plus suspectes, et que depuis longtems il n'a pu envisager que comme un ennemi masqué. S. M. le Roi de Dannemarç déclare par conséquent, qu'Elle adopte en entier les résolutions de la Russie par rapport à la Suede, et qu'Elle ne séparera sa cause en rien d'avec celle de S. M. l'Empereur Alexandre, son auguste et fidèle allié.

Fait à Copenhague ce 29 février 1808.

---

## CHAPITRE VI

---

### Traité de Sainte-Ildefonse

Napoléon se décide enfin. — Ordre de marche des troupes. — Origine de ces troupes. — Le Corps de Brune. — Les Grands Commandements de la Grande Armée. — Les troupes espagnoles. — Le traité de Sainte-Ildefonse. — Les menées du Prince de la Paix (1806). — Réquisition de Napoléon. — Difficultés et retards. — La division d'Etrurie. — Les Régiments venant d'Espagne (août 1807). — Le marquis de la Romana. — Conduite de ces troupes. — Siège de Stralsund. — Les récompenses.

Le 1<sup>er</sup> mars 1808, Napoléon, se décidant enfin à soutenir le Danemark et à marcher contre la Suède, que la Russie attaquait en Finlande, écrivait au prince de Neuchatel, la lettre suivante :

*Mon Cousin,*

*Le Prince de Ponte Corvo prendra avec lui les deux divisions espagnoles qui, étant fortes de 13.000 hommes, porteront son Corps d'armée à 23.000 hommes, y compris un corps de 8.000 hollandais et la division Dupas. Le Prince de Ponte Corvo se dirigera vers les îles danoises et fera ouvrir la marche par une avant-garde composée d'un régiment de cavalerie française, d'un régiment d'infanterie légère et de 8 pièces de canon. Après marchera une division espagnole qui sera suivie de la division Boudet qui marchera entre les deux divisions espagnoles ; l'autre division espagnole fermera la marche. Vous ferez connaître au Prince de Ponte Corvo que je l'autorise à faire passer des troupes dans les îles danoises, c'est-à-dire un régiment de cavalerie et 2 régiments d'infanterie espagnole. AUCUN DE MES RÉGIMENTS FRANÇAIS NE DOIT Y PASSER QU'IL N'AIT REÇU DE NOUVEAUX ORDRES et j'attendrai pour les lui donner que j'aie des nouvelles des facilités qu'offrira le passage et les dispositions des Danois. Mais dans tous les cas aucune troupe française ne doit passer la mer qu'après une division espagnole.*

MON INTENTION N'EST PAS QUE LES TROUPES DU PRINCE DE PONTE CORVO SOIENT DISSÉMINÉES DANS LES ÎLES ; ELLES DOIVENT



TOUTES SE RÉUNIR AUX ENVIRONS DE COPENHAGUE. *Ces 23.000 hommes joints à 13.000 que peut fournir le Danemark formeront une armée de 36.000 hommes. Avant que les troupes du Prince de Ponte Corvo soient passées, la division Dupas et les hollandais arriveront; probablement ne seront-elles pas nécessaires, mais elles occuperont le Holstein et maintiendront les communications. »*

Avant de suivre la marche des troupes qui composaient le Corps d'armée du Prince de Ponte Corvo, nous allons examiner d'où venaient ces troupes et à la suite de quels événements elles se trouvaient sous ses ordres.

Après l'écrasement de la Prusse en 1806, et pendant les opérations d'hiver de 1807, la Hollande avait fourni des troupes à la Grande Armée ; mais le roi de Hollande prétendait avoir certains droits sur elles.

Le 7 janvier 1807, Napoléon écrit au Roi de Hollande que le corps hollandais qui fait partie de la Grande Armée est sous ses ordres directs et qu'il ne doit en retirer aucun détachement sans son autorisation, que la Hollande doit payer la solde et non la nourriture.

Puis, 3.000 Hollandais ayant été envoyés à Cassel, il lui écrit encore, le 25 février, de renforcer le corps de Hambourg, 3.000 hommes en ayant été retirés pour renforcer le corps du Maréchal Mortier. Il lui prescrit, le 19 mars, de former des troupes pour défendre le territoire et Hambourg. « *Vous ne réfléchissez pas, ajoutait-il, que sans les efforts immenses que fait la France, la Hollande ne serait qu'une province Anglaise. »*

Le 4 avril, il le critique sur le nombre de Hollandais à la Grande Armée et lui dit : « *Vous gouvernez trop cette nation en capucin... Vous traitez une jeune femme comme on mènerait un régiment. »*

Le 29 avril 1807, Napoléon donnait alors au Maréchal Brune des instructions pour la formation du *Corps d'observation de la Grande Armée*, dans la composition duquel devaient entrer toutes les troupes hollandaises (14.000 hommes), les troupes espagnoles (même effectif), les divisions Molitor et Boudet, et qui avait pour but de défendre les embouchures de l'Ems, du Weser et de l'Elbe<sup>1</sup>, de tenir en échec la Poméranie suédoise, garder les bords de la Trebel et de la Peene, garantir Berlin, Magdebourg, Hameln et Stettin contre un débarquement anglais. Le Corps devait se réunir dans le

1. Corr. Nap., n° 12.494.

Hanovre ; mais pour les mouvements à prévoir, on ne devait pas compter sur les Espagnols dont on ne connaissait pas encore l'arrivée.

Les divisions Molitor et Boudet arrivèrent à Magdebourg le 15 mai<sup>1</sup>, et permirent ainsi d'être en mesure de recevoir l'expédition anglaise, qui se préparait à venir soutenir la Suède, sur quelque point qu'elle se présenterait : ce qui n'empêchait pas Napoléon, selon son habitude, de recommander de faire exagérer<sup>2</sup> dans les journaux les forces du Corps de Brune et celles des troupes espagnoles qui, alors, devaient avoir dépassé Augsbourg.

Après Tilsitt, Napoléon prit à Koenigsberg, le 12 juillet, des dispositions générales pour la distribution de l'armée en 4 grands commandements. Le 1<sup>er</sup> sous le Maréchal Davout, comprenant le Duché de Varsovie ; le 2<sup>o</sup> sous le Maréchal Soult, la vieille Prusse jusqu'à l'Oder ; le 3<sup>o</sup> sous le Maréchal Mortier, la haute et basse Silésie ; le 4<sup>o</sup> sous le Maréchal Brune, la Poméranie ; — le Maréchal Bernadotte avait le Gouvernement des villes hanséatiques, avec correspondance directe avec le Major Général.

Le 21 juillet<sup>3</sup> l'on était entré en Poméranie Suédoise pour commencer le siège de Stralsund, confié au Maréchal Brune ; et comme celui-ci n'éprouvait pas de difficultés bien spéciales, le 4 août, Napoléon<sup>4</sup> donna l'ordre d'envoyer les Badois, inutiles à Brune, à Hambourg pour Bernadotte ; de diriger les Hollandais sur la même ville, le Général Dumonceau qui les commandait devant se rendre à Coeverden<sup>5</sup> et, dans le cas où Brune aurait besoin de monde, le Corps du Maréchal Victor, Gouverneur de Berlin, se porterait à son secours.

Quant aux troupes espagnoles, nous allons maintenant nous occuper spécialement d'elles puisque c'est autour d'elles que vont se passer les événements qui nous ont amené à écrire cet ouvrage.

A la suite des événements de la Révolution française et de la chute de Louis XVI, l'Espagne, gouvernée alors par le faible Charles IV, mais plus exactement par la Reine Marie-Louise et son amant Godoï, déclara, le 7 mars 1793, la guerre à la France. Après deux années de guerre, l'Espagne et la France conclurent la paix à Bâle, le 22 juillet 1795, et signè-

1. Corr. Nap., n° 12.559.

2. Corr. Nap., n° 12.494.

3. Corr. Nap., n° 12.932.

4. Corr. Nap., n° 12.986.

5. Corr. Nap., n° 12.988, 4 août 1807.

rent, le 27 juin 1796, le traité de Saint-Ildefonse, traité d'alliance offensive et défensive dont l'importance exige la reproduction presque intégrale.

TRAITÉ D'ALLIANCE OFFENSIVE ET DÉFENSIVE,  
CONCLU A SAINTE-ILDEFONSE LE 2 FRUCTIDOR  
AN IV (19 AOUT 1796), ENTRE LA REPUBLIQUE  
FRANÇAISE ET L'ESPAGNE.

(La République Batave a accédé à ce traité par un acte spécial du 23 juin 1797).

*Le Directoire Exécutif de la République Française et S. M. C. le Roi d'Espagne, animés du désir de resserrer les nœuds de l'amitié et de la bonne intelligence heureusement rétablies entre la France et l'Espagne par le traité de paix conclu à Bâle le 4 Thermidor an III de la République (22 juillet 1795) ont résolu de former un traité d'alliance offensive et défensive pour tout ce qui concerne les avantages et la commune défense des deux nations, et ils ont chargé de cette négociation importante et donné leurs pleins-pouvoirs, savoir : le Directoire Exécutif de la République Française, au citoyen Dominique-Catherine Pérignon, général de division des armées de la République, et son Ambassadeur près S. M. C. le Roi d'Espagne ; et S. M. C. le Roi d'Espagne, à Son Excellence don Manuel de Godoy et Alvarez de Faria, Rios, Sanchez, Zarzosa, Prince de la Paz, Duc de la Alcludia, Seigneur del solo de Roma et de l'état d'Alba, grand d'Espagne de la première classe, régidor perpétuel de la ville de Saint-Iago, Chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, grand-croix de celui de Charles III, Commandant de Valencia, del Ventoso, Rivera et Acenchal dans celui de Saint-Jacques ; Chevalier grand-croix de l'ordre de Mallthe, Conseiller d'Etat, premier Secrétaire d'Etat et de dépêches, secrétaire de la Reine, surintendant des postes et des routes, protecteur de l'académie royale des Beaux-Arts et du cabinet royal d'histoire naturelle, du jardin de botanique, du laboratoire de chimie, de l'observatoire astronomique, gentilhomme de la chambre du Roi en exercice, capitaine général de ses armées, inspecteur et major des gardes du corps ;*

*Lesquels, après la communication et l'échange respectifs de leurs pleins-pouvoirs, dont copie est à la fin du present traité, sont convenus des articles suivants :*

Article 1<sup>er</sup>. — *Il existera à perpétuité une ALLIANCE OFFEN-*



SIVE ET DÉFENSIVE entre la République Française et S. M. C. le Roi d'Espagne.

Article 2. — Les deux Puissances Contractantes seront mutuellement garanties, sans aucune réserve ni exception, et de la manière la plus authentique et la plus absolue, de tous les états, territoires, îles et places qu'elles possèdent et posséderont respectivement ; et si l'une des deux se trouve par la suite, sous quelque prétexte que ce soit, menacée ou attaquée, l'autre promet, s'engage et s'oblige à l'aider de ses bons offices, et A LA SECOURIR SUR SA RÉQUISITION, ainsi qu'il sera stipulé dans les articles suivants.

Article 5. — La Puissance REQUISE mettra pareillement à la disposition de la Puissance REQUÉRANTE, DANS LE TERME DE TROIS MOIS, à COMPTER DU MOMENT DE LA RÉQUISITION, dix-mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie, avec un train d'artillerie proportionné, pour être employés seulement en Europe, ou à la défense des colonies que les Puissances Contractantes possèdent dans le golfe du Mexique.

Article 6. — La Puissance requérante aura la faculté d'envoyer un ou plusieurs commissaires à l'effet de s'assurer si, conformément aux articles précédents, la Puissance requise s'est mise en état d'entrer en campagne au jour fixé, avec les forces de terre et de mer qui y sont stipulées.

Article 7. — Ces secours SERONT ENTIÈREMENT REMIS A LA DISPOSITION DE LA PUISSANCE REQUÉRANTE, qui pourra les laisser dans les ports ou sur le territoire de la Puissance requise, ou LES EMPLOYER AUX EXPÉDITIONS QU'ELLE JUGERAIT A PROPOS D'ENTREPRENDRE, SANS ÊTRE TENUE DE RENDRE COMPTE DES MOTIFS QUI L'AURAIENT DÉTERMINÉE.

Article 8. — La demande que fera l'une des Puissances, des secours stipulés par les articles précédents, SUFFIRA POUR PROUVER LE BESOIN QU'ELLE EN A, et imposera à l'autre Puissance l'obligation de les disposer, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucune discussion relative à la question si la guerre qu'elle se propose est offensive ou défensive, ou sans qu'on puisse demander aucune explication quelconque qui tendrait à éluder le plus prompt et le plus exact accomplissement de ce qui est stipulé.

Article 9. — Les troupes et navires demandés resteront à la disposition de la Puissance requérante, pendant toute la durée de la guerre, sans que, DANS AUCUN CAS, ELLES PUISSENT ÊTRE A SA CHARGE. LA PUISSANCE REQUISE LES ENTRETIENDRA PARTOUT OU SON ALLIÉE LES FERA AGIR, comme si elle les employait directement pour elle-même. Il est seulement convenu



que pendant tout le temps que lesdites troupes ou navires séjourneront sur son territoire ou dans ses ports, elle leur fournira, de ses magasins ou arsenaux, tout ce qui leur sera nécessaire, de la même manière et au même prix qu'à ses propres troupes ou navires.

Article 10. — La Puissance requise remplacera sur le champ les navires de son contingent qui se perdraient par des accidents de guerre ou de mer ; elle réparera également les pertes que souffriraient les troupes de son contingent.

Article 11. — Si lesdits secours étaient ou devenaient insuffisants, les deux Puissances Contractantes mettront en activité les plus grandes forces qu'il leur sera possible, tant par mer que par terre, contre l'ennemi de la Puissance attaquée, LAQUELLE USERA DESDITES FORCES, SOIT EN LES COMBINANT, SOIT EN LES FAISANT AGIR SÉPARÉMENT, ET CE, D'APRÈS UN PLAN CONCERTÉ ENTRE ELLES.

Article 12. — Les secours stipulés par les articles précédents, seront fournis dans toutes les guerres que pourraient avoir à soutenir les Puissances Contractantes, même dans celles où la partie requise ne serait pas directement intéressée, et n'agirait que comme simple auxiliaire.

Article 13. — Dans le cas où les motifs d'hostilités portant préjudice aux deux Parties, elles viendraient à déclarer la guerre, d'un commun accord, à une ou plusieurs Puissances, les limitations établies dans les articles précédents cesseront d'avoir lieu ; et les deux Puissances Contractantes seront tenues de faire agir contre l'ennemi commun, la totalité de leurs forces de terre et de mer, de concerter leurs plans pour les diriger vers les points les plus convenables, ou séparément, ou en les réunissant.

Elles s'obligent également, dans les cas désignés au présent article, à ne traiter de la paix que d'un commun accord, et de manière que chacune d'elles obtienne la satisfaction qui lui sera due.

Article 14. — Dans le cas où l'une des Puissances n'agirait que comme auxiliaire, la Puissance qui se trouvera seule attaquée pourra traiter de la paix séparément, mais de manière à ce qu'il n'en résulte aucun préjudice contre la Puissance auxiliaire, et qu'elle tourne même, autant qu'il sera possible, à son avantage direct. A cet effet, il sera donné connaissance à la Puissance auxiliaire, du mode et du temps convenus pour l'ouverture et la suite des négociations.

Article 18. — L'Angleterre étant la seule puissance contre laquelle l'Espagne ait des griefs directs, la présente alliance

n'aura son exécution que contre elle pendant la guerre actuelle, et l'Espagne restera neutre à l'égard des autres Puissances armées contre la République.

Article 19. — Les ratifications du présent traité seront échangées dans un mois, à compter de sa signature.

Fait à Saint-Ildefonse, le 19 août 1796 (2 Fructidor an IV).

PERIGNON

EL PRINCIPE DE LA PAZ.

#### ARTICLES SECRETS

Article 4. — S. M. C., se servira de son influence ou de sa force pour engager ou forcer le Portugal à fermer ses ports aux Anglais lorsque la guerre sera déclarée, et le Directoire Exécutif de la République Française promet à l'Espagne toutes les forces nécessaires à cet effet, si le Portugal osait résister à la volonté de S. M. C.

Fait à Saint-Ildefonse, le 2 Fructidor an IV (19 août 1796).

PERIGNON

EL PRINCIPE DE LA PAZ.

Déclaration du 15 octobre 1796 sur l'échange des ratifications

Des circonstances inattendues ayant retardé le retour du courrier porteur du présent traité à Paris, et le terme d'un mois étant expiré dans lequel l'échange des ratifications devait être fait, selon l'article 19 du même traité d'alliance offensive et défensive entre la République Française et S. M. C., nous soussignés Plénipotentiaires des deux Hautes Parties Contractantes, sommes convenus de proroger ledit terme jusqu'à ce jour.

En foi de quoi, nous avons signé cette déclaration, faite double entre nous, et y avons apposé nos cachets respectifs.

A San-Lorenzo, ce 24 Vendémiaire an V (15 octobre 1796).

PERIGNON

EL PRINCIPE DE LA PAZ.

#### Procès Verbal d'échange

Nous, le citoyen Dominique Pérignon, Ambassadeur de la République Française auprès de S. M. C., et don Manuel de Godoy, Prince de la Paix, etc., premier Secrétaire d'Etat et de dépêches de ladite Majesté.

Certifions que les lettres de ratification du traité d'alliance offensive et défensive entre la République Française et S. M. C., signé à Saint-Ildefonse, le 2 Fructidor dernier, revêtues de toute leur forme, et dûment collationnées l'une sur

*l'autre, et sur les exemplaires originaux dudit traité, ont été aujourd'hui par nous échangées.*

*En foi de quoi, nous avons signé le présent acte, fait double entre nous, et y avons apposé nos cachets respectifs.*

*A San-Lorenzo, ce 24 Vendémiaire an V de la République Française (15 octobre 1796).*

PERIGNON

EL PRINCIPE DE LA PAZ.

L'importance de ce traité était alors incalculable et dans tous les cas écrasante pour l'Espagne. L'alliance offensive et défensive la mettait, grâce à l'article 2, sur simple réquisition, à la disposition de la France sans qu'elle pût même discuter les motifs de la réquisition et encore moins l'emploi des troupes, en quelque partie de l'Europe où il conviendrait de les envoyer ; bien plus, les troupes requises resteraient à sa charge, elle devait les entretenir toujours au complet, au besoin même on pouvait en augmenter le Contingent fixé alors à 18.000 hommes d'infanterie, 9.000 de cavalerie et l'artillerie correspondante.

Il est vrai que les stipulations étaient réciproques. Mais l'Espagne entraité de fait en guerre avec l'Angleterre et eut partie liée avec la France.

Le traité de Sainte-Ildefonse en lui-même, et avec l'art. 4 des articles secrets concernant le Portugal, contenait en germe les moyens dont Napoléon devait se servir pour chasser les Bourbons d'Espagne.

Cependant jusqu'en 1806, sauf le léger épisode du Portugal en 1801, l'Espagne n'eut pas à faire marcher ses troupes.

Mais quand Napoléon dut préparer sa campagne contre la Prusse, il se préoccupa de concentrer toutes les forces de sa Grande Armée contre son puissant ennemi, et d'assurer la sécurité de ses flancs à l'aide de troupes que lui fourniraient ses alliés. C'est pourquoi il fit pressentir l'Espagne.

Ce qui obligea le Prince de la Paix à jeter le masque, car, par des engagements secrets, il s'était obligé envers l'Angleterre et la Prusse à faire des levées, et dès que la guerre entre la Prusse et la France fut déclarée, le 14 octobre, le jour même d'Iéna, le Prince de la Paix, bien loin de songer à exécuter le traité de Sainte-Ildefonse, publiait une proclamation appelant aux armes la nation espagnole toute entière.

A son entrée à Berlin, Napoléon, en s'emparant des dépêches du ministre de Prusse à Madrid, connut toute la vérité. Le Prince de la Paix n'avait vraiment pas de chance. D'autre part, la Reine d'Etrurie, Marie-Louise, fille de Charles IV,



par les facilités qu'elle laissait dans ses ports aux Anglais, par ses relations spéciales avec la cour de Rome, avait attiré sur elle l'attention de Napoléon peu satisfait d'ailleurs de ce qu'elle avait appelé en Etrurie des troupes espagnoles que commandait le Général Gonzalo O'Farril<sup>1</sup>.

Tous ces faits avaient mis en mouvement les têtes en Espagne ; et l'Angleterre qui, suivant l'expression de Napoléon « *soufflait le diable sur le continent* », faisait répandre le bruit que la France allait déclarer la guerre à l'Espagne.

C'est pourquoi, le 5 décembre 1806, Napoléon, écrivait à Cambacérès<sup>2</sup> : « *Je désire que vous fassiez démentir par des articles non officiels tous ces bruits de guerre avec l'Espagne* ». Puis, pour mettre décidément celle-ci à l'épreuve, il fit écrire à M. de Beauharnais, ambassadeur à Madrid, le 15 décembre .

« *L'occupation de Hambourg et des ports du Nord est l'opération qui influera le plus sur la paix maritime, qui obligera le plus les Anglais à renoncer à leur système et à restituer nos colonies. L'Empereur renouvelle à S. M. Catholique l'engagement de lui faire rendre toutes les siennes ; et, pour lier entre elles toutes les mesures que les deux Gouvernements doivent prendre d'après leurs traités d'alliance, il demande que l'Espagne fournisse 4.000 hommes de cavalerie, 10.000 d'infanterie et 25 pièces de canon attelées, afin de former un Corps d'observation du côté du Hanovre, et de s'opposer à l'armée anglaise qui voudrait débarquer et forcer le blocus. L'Espagne vient de faire des levées de troupes de terre, voilà le moment de les employer. »*

« *Les 6.000 espagnols qui sont en Italie pourraient faire partie de ce Corps ; ils se mettraient en marche par le Tyrol. L'autre partie traverserait la France. Du moment qu'ils seraient arrivés sur le territoire italien ou français, je me chargerais de leur entretien ; le roi d'Espagne n'aura que la solde à payer.*

« *En fournissant ce Corps, l'Espagne ne se compromettra avec personne, parce qu'il servira comme auxiliaire sous mes ordres, et elle en retirera l'avantage de former des soldats.*

« *L'Espagne et la France ne peuvent rester dans cette situation. Il faut renoncer à tenter des aventures sur mer, où*

1. Le 2 mars 1807, à propos des Prussiens prisonniers à envoyer en Espagne, Napoléon reprocha très vivement au Général Dejean d'avoir autorisé ce corps de 5.000 espagnols à passer sur le territoire français. « Eh bien je vous dirai que cela n'a jamais été dans mes intentions. Que j'aie pu l'offrir, cela ne vous regarde pas. » N° 12.164.

2. Corr. Nap., n° 11.385.



*nous sommes les plus faibles, pour suivre nos avantages sur terre. Si l'Espagne déploie la même énergie que je montre, nous viendrons à bout de nos projets. »*

Enfin, comme le Roi d'Espagne, la Reine et le Prince de la Paix lui avaient adressé leurs vœux à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier 1807, il répondit, le 20 janvier, au Roi <sup>1</sup>.

*« Je n'ai jamais douté de la sincérité de l'amitié de V. M. Une même cause nous unit; j'ai toujours regardé nos intérêts comme inséparables et, dans cette vue, j'ai cherché à rendre utiles à V. M. les succès que la Providence a accordés à mes armes. Je souhaite à V. M. pour Elle, pour son règne, de longues prospérités et je la prie de croire aux sentiments de haute estime et d'inviolable attachement avec lesquels je suis, de V. M. le bon frère, ami et allié ! »*

Et au Prince de la Paix <sup>2</sup> :

*Mon Cousin,*

*La lettre de Votre Altesse, en date du 21 décembre, m'informe des mesures qu'elle a prises pour soutenir dignement les intérêts de son Souverain, pour assurer en Espagne l'exécution des plans qui seraient concertés entre les deux Cours.*

*Eloigner les Anglais du Continent, y frapper leur commerce, c'est attaquer les bases de leur puissance; c'est là qu'il faut tendre avant tout. CHAQUE ÉVÉNEMENT A SA DATE FIXÉE; ILS NAISSENT L'UN DE L'AUTRE; LES PRÉCIPITER, EN CHANGER L'ORDRE ACTUEL, SERAIT EN COMPROMETTRE LE SUCCÈS.*

*Il vous sera honorable, Prince, d'avoir à concourir à des mesures grandes, utiles à votre Souverain. Vous ne pouvez lui rendre d'importants services sans acquérir en même temps de nouveaux titres à ma bienveillance.*

Mais les choses ne devaient pas aller si facilement et le Prince de la Paix dut se faire tirer l'oreille pour envoyer les troupes réclamées et dont Napoléon exigeait la présence pour avoir au moins un gage.

Cependant, le 5 février 1807, Talleyrand l'avait prévenu que la Cour de Madrid consentait à mettre à sa disposition 14.000 Espagnols, y compris les 6.000 de Toscane, et proposait pour les commander O'Farril ou Castaños. Napoléon ne crut pas devoir influencer sur ce choix. Il eut tort, car il eut à s'en repentir <sup>3</sup>.

1. Corr. Nap., n° 11.672.

2. Corr. Nap., n° 11.674.

3. L. BERTRAND, *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon*, 223. —

B. SARRANS, *Histoire de Bernadotte*, 1845, tome I, cité par BOPPE. p. 11-12.

Le 25, mars, Napoléon dut écrire <sup>1</sup> à Talleyrand d'envoyer un courrier en Espagne pour demander que 3.000 hommes de cavalerie partent sur-le-champ pour se rendre à Anvers et que la Division de Livourne parte pour Augsbourg, d'où on la dirigerait sur Hambourg afin de s'opposer aux débarquements des Anglais. « *Je payerai l'un et l'autre de ces corps, ajouta-t-il, il me semble que c'est déjà une chose convenue avec l'Espagne.* »

« *Le blocus de Hambourg vaudra à l'Espagne la restitution de ses colonies à la paix. Il ne s'agit plus aujourd'hui de tergiverser. Si l'on veut le faire, il faut que, vingt-quatre heures après que cela aura été demandé, la Division qui est en Toscane se mette en route, ainsi que les 3.000 hommes de cavalerie; si, à ces 3.000 hommes de cavalerie, on veut joindre 6.000 hommes d'infanterie, il faut les accepter. Il sera facile à Monsieur de Beauharnais de faire comprendre au Cabinet que, outre l'avantage de contribuer à amener la paix et la restitution de ses possessions, il aura celui d'aguerrir et de discipliner ses troupes. DU RESTE, IL SUFFIT SEULEMENT D'EN AVOIR LE CŒUR NET. S'ILS NE VEULENT PAS, TOUT EST FINI. J'ATTACHE UN DOUBLE INTÉRÊT A FAIRE SORTIR LA DIVISION ESPAGNOLE DE TOSCANE. »*

Et, comme Napoléon entendait bien que *ce ne serait pas fini* et que le Prince de la Paix exécuterait ses ordres, il voyait déjà les troupes espagnoles en route et, cinq jours après, il écrivait à Cambacérès, Archi-Chancelier, au Général Dejean, Ministre de l'Administration de la Guerre, et à Talleyrand, les trois lettres suivantes :

A Cambacérès <sup>2</sup> :

« *Mon intention est de les nourrir et de les bien traiter. Faites-leur connaître qu'on leur délivrera une paire de souliers de mes magasins à Mayence, et que, du moment de leur entrée en Hanovre, leur habillement, équipement, tout, excepté la solde, sera à mes frais; leur passage en France sera également à mes frais. Pressez le passage de ces troupes; dans les circonstances, vous sentez que cela est de grande importance. »*

A Dejean <sup>3</sup> :

« *Envoyez un commissaire pour recevoir les 9.764 hommes*

1. Corr. Nap., n° 12.169.

2. Lettre à Cambacérès, n° 12.224.

3. A Dejean, n° 12.229.

*de troupes espagnoles. Dirigez-les, par le plus court chemin, sur Mayence. Faites-les bien traiter sur la route et faites-leur donner tout ce dont elles auront besoin : Traitez-lez, en un mot, comme les troupes françaises. Dites à M. de Masserano <sup>1</sup> que le Vice-Roi a des ordres pour faire marcher les troupes qui sont en Etrurie et que les troupes espagnoles seront constamment accompagnées d'un commissaire français, qui vous rendra compte de tout ce qui sera fait. Faites-les marcher par plusieurs routes différentes.*

A Talleyrand <sup>2</sup> :

*« Est-ce une singerie du Prince de la Paix pour que je ne me fâche pas de ce qu'il n'a pas voulu recevoir les Prussiens, ou bien le désir de m'être agréable ? C'est ce que l'avenir fera voir. En attendant, écrivez en Etrurie et à Madrid, à mes Ministres, pour qu'on presse le départ de ces troupes et pour faire connaître que leur habillement, leur armement et leur nourriture seront à mes frais; qu'elles seront abondamment pourvues de tout et que le Roi n'aura à payer que la solde. Faites connaître à M. de Beauharnais qu'il faut que ces troupes partent sans délai. »*

Mais Napoléon, qui avait tellement souci de faire croire à ses sacrifices en payant tout, sauf la solde, et qui voyait l'exécution de ses ordres avant même leur arrivée à destination, n'était pas prêt d'être obéi <sup>3</sup>, bien que, le 19 avril, il eût renouvelé l'ordre à Cambacérés d'envoyer un courrier en Espagne pour presser le départ des troupes espagnoles <sup>4</sup> pour qu'elles arrivassent promptement et en bon état. *« Ayez soin, ajoutait-il, qu'on leur fasse de bonnes étapes. »*

Le 20 avril, M. de Beauharnais écrit à Paris qu'avant été informé des intentions de l'Empereur, pour que de nouvelles démarches fussent faites pour accélérer le départ des troupes espagnoles, il a redoublé ses démarches auprès du Prince de la Paix qui a dit que *« LES TROUPES ÉTAIENT EN MARCHÉ et que ce qui avait été promis serait religieusement observé »*.

Cependant, le 27 avril, il se voyait obligé de rendre compte au Prince de Talleyrand : *« Au lieu de 14.000 hommes, le Gouvernement Espagnol nous en donnera à peine un tiers; il met dans tout cela une mollesse extrême. »*

Mais, à force d'insistance et même de menaces, M. de

1. Ambassadeur Espagnol.

2. Lettre à Talleyrand, n° 12.230.

3. BOPPE, 11.

4. Corr. Nap., n° 12.410.



Beauharnais obtint que le Prince de la Paix portât au complet de 14.000 hommes le contingent exigé.

Pour influencer les puissances étrangères et particulièrement l'Autriche, Napoléon avait déjà prescrit à Talleyrand, le 1<sup>er</sup> avril, de faire savoir que 30.000 Espagnols étaient entrés en France et se dirigeaient sur le Hanovre.

« *Il n'y aurait pas de mal même, ajoutait l'Empereur<sup>1</sup>, d'en faire mettre un article dans les journaux de Varsovie, sous la rubrique de Madrid, en disant, sans parler de la division d'Etrurie, que 6.000 hommes de cavalerie espagnole et 24.000 hommes d'infanterie sont déjà rendus sur les Pyrénées et arriveront le 1<sup>er</sup> du mois de mai sur l'Elbe.* »

Et, le 21 mai, dans une lettre au Général Clarke à Berlin<sup>2</sup>, il lui recommandait de faire exagérer, dans les journaux, les forces du Corps de Brune et celles des troupes espagnoles qui devaient avoir de beaucoup dépassé Augsbourg, alors qu'elles n'avaient pas encore atteint l'Allemagne et qu'il ne les espérait sur le Rhin que dans les premiers jours de Juin, puisque, dans une lettre au même Général<sup>3</sup>, il lui annonçait, le 14 mai, que les troupes espagnoles venaient d'arriver sur les Pyrénées<sup>4</sup>. Quoi qu'il en soit, la marche de ces troupes le préoccupait au milieu de toutes ses opérations contre les Russes. Le 30 mai, il prescrit à Cambacérès que des mesures soient prises pour que l'infanterie espagnole qui venait par les Pyrénées fut transportée en poste à Mayence, afin qu'elle arrivât dans le tiers moins de temps qu'elle n'en mettrait sans cette précaution. Et il prévient Brune que les troupes espagnoles venant d'Etrurie arriveront en Hanovre le 10 juin; qu'elles ont besoin de se reposer et que les deux autres divisions espagnoles arriveront dans le courant de juillet. De telle sorte qu'il aurait cette division, forte de 5.000 hommes avec 800 chevaux, et pourrait la porter sur Hambourg, sur la Hollande ou sur Stralsund, suivant les besoins.

*Division d'Etrurie.* — Cette division, commandée par le Général P. Gonzalo O'Farril, avait été formée dans les derniers mois de 1805, très secrètement, pour aller en Etrurie où gouvernait la Reine régente Marie-Louise<sup>5</sup>, fille de Char-

1. Corr. Nap., n° 12.275.

2. Corr. Nap., n° 12.623.

3. Corr. Napol., n° 12.576.

4. Lettre à Fouché, 14 mai, 12.371, « un journal dit qu'on a 2.000 hommes dans l'île d'Aix. « Pourquoi des détails précis cela est fort bête; s'il avait quadruplé encore passe ! »

5. Par la paix de Lunéville le Grand Duché de Toscane était devenu Royaume d'Etrurie, et avait été donné au duc espagnol de Bourbon-



les IV de Bourbon-Espagne. Le 1<sup>er</sup> janvier 1806 seulement, le Ministre de France à Florence annonça au Marquis Julio Mozzi, chef du Gouvernement local et Ministre des Affaires Etrangères, cette création et la prochaine arrivée des troupes espagnoles en Toscane : elles devaient être à Gênes le 13 février et, le 18, à Sargane. Le 10 février, le Général O'Farril arriva de sa personne à Florence et se rendit rapidement à Pise et à Livourne pour préparer l'installation des troupes.

Le 1<sup>er</sup> bataillon de Catalogne se présenta le premier et tint garnison à Livourne, ainsi que le Régiment de Zamora qui l'y suivit; le Régiment de Villaviciosa alla à Pise, tandis que les Régiments de Guadalajara et d'Algarbe restèrent à Florence.

« Comme on croyait, dit M. Juan Perez de Guzman<sup>1</sup>, que le séjour des troupes espagnoles dans cette partie de l'Italie serait très prolongé, les familles et les bagages des officiers de ces corps arrivèrent dans les premiers jours d'avril, et ce ne fut pas sans donner lieu à divers incidents, tous désagréables. D'une part, les agents français les obligèrent à faire quarantaine avant de débarquer à Livourne; d'autre part, un bateau qui allait de Nice à Gênes et où se trouvaient divers officiers du Régiment de Zamora avec leurs familles et quelques soldats, fut fait prisonnier, pendant la traversée, par un corsaire anglais et ils furent conduits au port d'Alguer, en Sardaigne. Les prisonniers furent au nombre de 90; mais, en outre, les bagages et les papiers du sergent-major tombèrent aux mains du corsaire et, bien qu'on leur envoyât une embarcation avec drapeau parlementaire, les Anglais n'admirèrent d'autre arrangement que celui que leur proposa le Consul d'Alguer, D. Luis Podesta, et qu'ils acceptèrent moyennant une très forte rançon. Enfin, pendant tout le temps que la Division espagnole demeura en Toscane, elle fut CONSTAMMENT MOLESTÉE PAR LES INSIDIEUSES MANŒUVRES DU MINISTRE ET DES AGENTS FRANÇAIS qui voulaient, à tout prix, inventer des

Parme qui mourut l'année suivante. Son fils mineur Ch. Louis lui succéda, la tutelle était exercée par sa mère, Princesse espagnole. Cela flatta les grands parents de Madrid.

En 1805, pour faire face à la nouvelle coalition, Napoléon ayant eu besoin de ses troupes qui occupaient le royaume d'Etrurie, fit donner l'ordre à des troupes espagnoles d'aller les y remplacer (septembre). En 1806 (mars) celles-ci gagnèrent leurs garnisons.

1. Informe a Su Majestad el Rey don Alfonso XIII acerca de el Capitan español D. Antonio Costa, de la expedición auxiliar del Marqués de la Romana al Norte y su sepulcro en Fredericia (Dinamarca).

Del Sr D. Juan PEREZ de GUZMAN (Boletín de la Real Academia de la Historia, tome LV. Cuadernos I. 111, Madrid 1909.)

MOTIFS POUR QUE LES SOLDATS ESPAGNOLS ET LA POPULATION LOCALE EN VINSENT AUX MAINS; *mais la conduite des troupes comme celle du Général qui les commandait et du Ministre lui-même, Labrador, fut si prudente qu'elle convertit tous les CONFLITS QU'ON LEUR SUSCITAIT TRAITREUSEMENT en confiance et amour envers nos soldats* <sup>1</sup>. »

Lorsque Napoléon eut décidé d'envoyer en Allemagne les Espagnols qui se trouvaient en Etrurie avec le Général O'Far- ril, celui-ci reçut, le 15 avril 1807, du Général Charpentier, chef d'Etat-Major du Prince Eugène, Vice-Roi d'Italie, les passeports et l'itinéraire nécessaires.

Ils devaient former cinq colonnes séparées par des intervalles de trois jours et faire vingt-neuf arrêts de Barbérino à Augsbourg <sup>2</sup>.

Précédées par un officier de l'Etat-Major français, Grasse-Tilly, et par le Lieutenant-Colonel Don José de Imaz, chargés de régler les questions d'itinéraires, les colonnes se mirent en route dans l'ordre suivant, sous le commandement de Don Miguel Herмосillas, puis de Don Miguel de Salcedo <sup>3</sup> :

1<sup>re</sup> colonne. — 2 Bataillons de *Guadalajara*. Départ, le 22 avril. Arrivée à Hanovre, le 12 juin.

2<sup>o</sup> colonne. — *Régiment de Algarbe*. Départ, le 25 avril. Arrivée à Hanovre, le 15 juin.

3<sup>o</sup> colonne. — *Régiment de Villaviciosa*. Départ, le 28 avril. Arrivée à Hanovre, le 18 juin.

4<sup>o</sup> colonne. — *Bataillon de Catalogne et artillerie*. Départ, le 1<sup>er</sup> mai. Arrivée à Hanovre, le 21 juin.

5<sup>o</sup> colonne. — *Régiment de Zamora*. Départ, le 4 mai. Arrivée à Hanovre, le 24 juin.

se dirigeant sur le Tyrol, la Bavière et la Franconie pour rejoindre le Corps du Maréchal Brune : l'intention de l'Em-

1. Nous avons tenu à citer en entier cette page de M. Perez de Guzman, que nous espérons bien traduite, parce qu'elle montre l'état d'esprit de cet historien qui ne sait pas garder la sérénité nécessaire. Nous espérons nous mettre dans l'exposé des faits de l'armée espagnole au service de Napoléon, au-dessus de pareilles passions, et lui rendre la justice qui lui est due. Par ailleurs M. de Guzman parle de « *la tourbe de sicaires et d'assassins qui désolaient la France en 1794* ».

2. De GUZMAN, *op. cit.*, à qui nous devons tous ces renseignements d'itinéraires, combinés avec les renseignements des Archives du Ministère de la Guerre français.

3. L'itinéraire fut le suivant : Modène, Mantoue, Vérone, Roveredo, Trente, Botzen, Buxen, Innsbruck, Mittenwald, Murnau, Walheim, Landsberg, Augsbourg, Gotha, Hannover, Celle. Sur leur route les troupes espagnoles furent visitées ou inspectées par les autorités successives, et firent bonne impression (K. SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 11).

pereur étant de réunir tous les Espagnols, ceux venant d'Espagne et ceux-ci, sous les ordres du *Marquis de la Romana*.

A peine arrivé à Hanovre, le régiment d'*Algarbe* partit, le 17, vers Langenhagel et Burgwedel.

D'ailleurs ces troupes allèrent assister au siège de Stralsund, sous le Général Molitor, et participèrent à l'affaire du 6 août.

Quant aux troupes venant d'Espagne, enfin elles étaient en route : elles avaient franchi les Pyrénées à l'Est et à l'Ouest. On leur faisait bon accueil en France<sup>1</sup>, particulièrement à Bordeaux, où trois colonnes étaient passées. Et, le 26 juin, l'Empereur écrivit à M. de Champagny de témoigner sa satisfaction sur la manière dont les Espagnols avaient été reçus à Bordeaux. « *Car c'est, dit-il, m'être très agréable que de donner des marques de considération et d'intérêt à nos alliés.* »

La marche des colonnes en France est assez difficile à suivre. L'une d'elles était passée, le 21 mai, à Bayonne et recue à Bordeaux avec une grande effusion.

De Paris on annonçait que, le 31 mai, une colonne de 2.515 hommes et 1.080 chevaux était attendue à Lyon.

Dans son journal, l'Abbé Baverel<sup>2</sup> raconte la réception enthousiaste, à Besançon, de quatre colonnes, les 30 juin, 2 juillet, 11 juillet et 4 août.

Le 4 juillet, une première colonne arrivait à Mayence, était inspectée, le 5, par le Maréchal Kellermann et partait le 6. Le 16 juillet, le *Marquis de la Romana*<sup>3</sup> et son Etat-Major

1. Lettres du 8 juin du Préfet de la Gironde. Archives Nationales, fol. 6,496, dossier 644, et du Général Martin, préfet des Pyrénées-Orientales. BOPPE, p. 13.

A propos du choix des régiments, M. K. Schmidt dit que l'on a toujours raconté que c'étaient les meilleurs régiments espagnols, mais que cela était inexact car le choix n'avait porté que sur des régiments voisins de la frontière française, comme leurs noms l'indiquent d'ailleurs. Il y avait un nombreux Etat-Major, des femmes d'officiers et de soldats, avec leurs enfants, des marchands juifs et des femmes publiques.

(K. SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 11 à 18.)

2. Voir KARL SCHMIDT : *Aktstykker*, pièce n° 1.

3. Page 11 BOPPE. *Op. cit.* : « le 5 février 1807, Talleyrand écrivait de Varsovie à l'Empereur : « La Cour de Madrid consent à mettre à la disposition de Votre Majesté 14.000 Espagnols y compris les 6.000 qui sont en Toscane. Le Commandant de ce Corps sera ou M. O'Faril ou M. de Castanos, gouverneur du Camp de Saint-Roch, celui qui plaira le plus à V. M. sera choisi ; la Cour de Madrid désirerait que ce fut M. O'Faril. » (P. BERTRAND. *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon*).

Au sujet du choix du Commandant du Corps espagnol, nous citons l'appréciation suivante qui vient naturellement à l'esprit : « Napoléon refusant ou différant de se prononcer, le gouvernement espa-



arrivaient également à Mayence, suivis, le 20 juillet, par une autre colonne. Et enfin, le 24 août, la *Gazette de Mayence* signalait un régiment de cavalerie, « *le plus beau qu'ils aient vu.* »

« *Cependant, dit M. de Guzmán, à peine les soldats espagnols eurent-ils franchi la frontière pour traverser la France en suivant les itinéraires qu'on leur avait imposés, que les généraux français commencèrent à se plaindre aux chefs de ces troupes de leurs prétendus désordres et excès; mais ceux-ci, malgré les affirmations de Boppe, ne purent être prouvés.* »

« *Il faut bien noter dans cette disposition sympathique envers les troupes espagnoles, de l'expédition d'O'Farill en Italie comme de celles du Marquis de la Romana au Nord, que l'Europe commençait à voir dans nos soldats, pour la première fois depuis les guerres lointaines de la République et de la Convention française, L'ATTITUDE CHEVALERESQUE DE FORCES CIVILISÉES EN OPPOSITION A CES HORDES D'AVENTURIERS RAPACES, GROSSIERS, ARROGANTS ET SANGUINAIRES QUI CONSTITUAIENT LES ARMÉES FRANÇAISES, SOIT QU'ELLES FUSSENT COMMANDÉES PAR LES GÉNÉRAUX RÉPUBLICAINS, SOIT PAR NAPOLÉON LUI-MÊME, SOIT QU'ELLES FUSSENT NOURRIES DES RECRUES FRANÇAISES OU DES PAYS ALLIÉS QUE BONAPARTE DOMINA PAR SON ÉPÉE OU ATTIRÉES PAR SA CONDESCENDANCE ENVERS LEURS EXCÈS<sup>1</sup>.* »

A propos de cette malveillante affirmation de M. de Guzmán, nous avons recherché dans l'ouvrage du Commandant

*gnol déséra le commandement au marquis de la Romana, qui avait été élevé en France où il vécut longtemps. Or, dit un historien, si le corps espagnol avait eu pour chef le général Castanos, celui-ci n'aurait pas battu Dupont à Baylen; s'il avait obéi à O'Farill, la désertion n'aurait pas eu lieu. On sait, en effet, que ce général était tout dévoué à la France.* » (*Histoire de Bernadotte, Charles XIV, roi de Suède et de Norvège, etc.*, par B. SARRANS jeune, Paris, 1845, t. I.)

1. Dès maintenant, nous nous faisons un devoir d'accueillir toutes les preuves que M. de Gomez s'efforce d'accumuler pour montrer que, durant toute leur présence en France, en Etrurie, en Allemagne, au Danemark, les troupes espagnoles tinrent une conduite absolument exemplaire; qu'elles s'attirèrent partout toutes les sympathies. (Correspondances officielles de M. Romanillos, août 1807, consul d'Espagne; témoignages du comte Yoldá (21 novembre 1807, 2 avril 1808, 21 juin 1808); et les témoignages que cet historien demande au livre de M. Holtzman, à ceux des auteurs danois Schierne, Mumme, Kommerup, Daugard, Sorensen et Karl Schmidt, qui, d'après lui, firent unanimement l'éloge des troupes espagnoles contrairement aux affirmations, par exemple, du général Ahlefeldt Laurvig et du professeur Nierup, n'ajoutent rien à la thèse qui semble lui permettre des observations aussi tendancieuses et maladroites, dans un discours « *à su Majestad et Rey Alfonso XIII* » que celles que nous croyons devoir mettre sous les yeux des lecteurs.

2. Page 60. *Op. cit.*



Boppe ce qu'il dit de la conduite des troupes espagnoles. On y trouve, page 13, la note 4 suivante :

« Il était en effet à prévoir que quelques incidents pourraient se produire : le 6 juillet, le Général commandant le département des Pyrénées-Orientales faisait connaître au Général commandant la 9<sup>e</sup> division militaire, à Montpellier, qui en avisa le Ministre, que des dragons du régiment d'Almanza, chargés de l'escorte des bagages, avaient assailli deux charretiers, le 4 juillet, à Sigean, sur les confins du département de l'Aude. L'un avait été tué d'un coup de sabre, l'autre, après avoir essuyé un coup de feu, avait pu s'échapper. Le Ministre demanda au Général de la Romana, le 18 juillet, la punition des coupables : « Ce régiment, ajoutait-il, dont la conduite et l'esprit ne sont pas aussi satisfaisants que ceux des autres corps qui l'ont précédé, doit observer une discipline plus exacte en route et doit être surveillé par ses chefs plus qu'il ne paraît l'être. »

Le Marquis de la Romana répondit de Mayence, le 23 juillet, qu'il en rendait responsables les officiers de ce corps et qu'il demanderait leur destitution si les circonstances l'obligeaient.

Et à la page 40, avec la note 2 :

« Quoique nous détestant, on n'en saurait douter, ils avaient cependant loyalement servi dans nos rangs, s'étaient bravement comportés devant Stralsund, et l'Empereur, tout en recommandant qu'on les surveillât, n'avait pas hésité à les employer. »

« Je vis le mauvais esprit de l'armée à son passage par la Bavière et je pensai, dès ce moment, qu'elle se comporterait mal... Les soldats juraient comme des enragés, ils étaient furieux et prêts à quelque diablerie ; je découvris qu'ils cédaient à l'influence de leurs aumôniers et de leurs vieux capitaines <sup>1</sup>.

Et c'est tout. Or, la lettre de M. Gimbernat, écrite après l'événement, n'a pas grande valeur et j'avoue que, peut-être, je ne l'aurais pas citée. D'ailleurs, elle n'est pas bien mé-

1. Lettre de M. Charles Gimbernat, pensionné de sa Majesté Catholique près la Cour de Bavière, à Don Luis Mariano de Urquijo, ministre des relations extérieures à Madrid ; sans date, mais postérieure aux événements de Nyborg, a dû être écrite dans le courant du mois de septembre 1808. DU CASSE. *Mémoires du Roi Joseph-Napoléon*, t. IV, notes.

L'auteur de cette lettre a publié, en 1807, à l'occasion du passage des troupes espagnoles, venant d'Etrurie, une sorte de guide du soldat espagnol en Allemagne, un *Manual del soldado espanol en Alemania*.

chante. Les faits de la note 4, eux non plus, ne témoignent pas d'hostilité : ils sont, hélas ! de ceux qui arrivent partout où passent des troupes en campagne, et même en temps de paix.

Nous aurions pu aussi donner les détails d'un assassinat commis, le 22 mars 1808, par le caporal espagnol de la compagnie de grenadiers de Zamora, attachée au Quartier Général, Bernardo Marino, qui, étant de garde, tua un habitant d'un coup de sabre sur la tête... ; ceux de l'assassinat, le 9 avril, d'un sous-officier danois, sur la route d'Assens, par des soldats espagnols : on le trouva presque mourant, il vivait mais il était très faible, « *cependant il pouvait encore dire que c'étoient des Espagnols qui l'avoient ainsi traité et qu'ils lui avoient pris sa montre ; son sabre étoit brisé et pres de lui, il y a lieu de croire qu'il a aussy donné quelques coups de sabre à ceux qui l'ont attaqué* ». <sup>1</sup>

Quoi qu'il en soit, les troupes espagnoles traversèrent la France, arrivèrent successivement à Hambourg, ou ses environs, dans la première quinzaine d'août 1807. L'Etat-Major y arriva le 14 août, et le Marquis de la Romana le 15. Le 17, ce fut au tour du bataillon de *Barcelone*, du Régiment de la *Princesse*, de l'artillerie que, le 23 juillet, à Francfort, Napoléon avait passés en revue.

Le 3 août, le Marechal Kellerman avait passé l'inspection, à Mayence, d'une colonne espagnole de 1.500 hommes et 500 chevaux : et la tenue de ces troupes avait été trouvée très belle, malgré les fatigues de leurs marches.

Le 26 août 1807, le Prince de Ponte-Corvo, qui avait pris, le 2 août, possession de son commandement des Villes Hanseatiques, avait voulu, avec le Marquis de la Romana, s'assurer de l'état des régiments espagnols présents à Hambourg et avait félicité leur chef, avec lequel il était parti ensuite pour Lubeck.

A ce moment, l'emplacement des troupes était le suivant : En garnison à Hambourg même ou hors des portes : les régiments d'*Asturies*, de l'*Infante*, les bataillons de *Catalogne* et de *Barcelone*, les sapeurs ; dans la banlieue : le train d'artillerie à Bergsdorff : le régiment de *Guadalajara* ; à Leswembourg : *Villaviciosa* ; à Lubeck : *Zamora* et *Atgarbe* ; à Vierland : *el Rey*.

*Almanza* n'était pas encore arrivé, ayant été retenu à Per-

1. Rapport du 10 avril à la gendarmerie d'Odense.

pignan avec le régiment de *Lusitania*; ce dernier ne fut pas envoyé en Allemagne.

Nous donnons, d'après le Commandant Boppe, qui dit la tenir de M. le Capitaine Antonio Gil Avaro, du Ministère de la Guerre à Madrid<sup>1</sup>, la composition de l'Etat-Major et des corps de troupes au départ d'Espagne et d'Etrurie. Plus tard, nous établirons l'état général de ces troupes et de leurs garnisons successives, état qui permettra de suivre les variations de la politique de Napoléon vis-à-vis du Danemark et de l'Espagne elle-même. Les effectifs diffèrent de ceux que nous avons trouvés au Ministère de la Guerre français.

ÉTAT-MAJOR

« Général commandant : lieutenant-général marquis de La Romana.

Commandant en 2<sup>o</sup> : maréchal de camp D. Juan de Kindelan.

Aides de camp : les colonels marquis de Crèvecœur, D. Juan Caro et D. Pedro de los Rios;  
 les capitaines D. Augustino de Llano, D. Francisco Xavier Riera et D. Julio O'Neill.

Chef d'Etat-Major : le brigadier D. Jose Montes Salazar.

Officiers d'Etat-Major : les colonels D. Ignacio Martinez Vallejo, D. Mariano Reugel et D. Juan Antonio Caballero;  
 le commandant D. Jose O'Donnell;  
 les capitaines D. Juan de la Vera et D. Pedro Guerseró.

Secrétaires : les capitaines D. Estamilas Sandrez Salvador et D. Juan Ricaro.

Les troupes venant d'Espagne se décomposaient ainsi qu'il suit :

INFANTERIE DE LIGNE

|  |       |         |
|--|-------|---------|
| Régiment de <i>la Princesse</i> (3 bataillons), colonel comte de San Roman.....  | 2 282 | hommes. |
| 3 <sup>o</sup> bataillon du régiment de <i>Guadalaxara</i> ..                    | 778   | —       |
| Régiment des <i>Asturies</i> (3 bataillons), colonel D. Luis Dellevielleuze..... | 2 332 | —       |

1. *Les Espagnols à la grande armée*, page 15 et suivantes. Reproduction autorisée.

## INFANTERIE LÉGÈRE

|  |               |
|--|---------------|
| 2 <sup>e</sup> bataillon de volontaires de <i>Barcelone</i> ,<br>commandant D. Jose Borrellas..... | 1 240 hommes. |
|--|---------------|

## CAVALERIE DE LIGNE

|   |       |
|---|-------|
| Régiment <i>el Rey</i> , colonel D. Miguel Gam-<br>bra. ....        | 540 — |
| Régiment <i>del Infante</i> , colonel D. Francisco<br>Mariano ..... | 540 — |

## DRAGONS

|  |       |
|--|-------|
| Régiment de <i>Almanza</i> , colonel D. Juan<br>Antonio Caballero..... | 540 — |
|--|-------|

ARTILLERIE (Brigadier  
D. Inacio Martinez Vallejo)

|                          |       |
|--------------------------|-------|
| Artillerie à pied.....   | 270 — |
| Artillerie à cheval..... | 89 —  |
| Soldats du train.....    | 68 —  |

Total..... 8 679 hommes.

Les régiments venant d'Etrurie présentaient les effectifs suivants à leur départ de Livourne, de Pise et de Florence :

## INFANTERIE DE LIGNE

|   |               |
|---|---------------|
| Régiment de <i>Zamora</i> (3 bataillons), colonel<br>D. Miguel Salcedo .....  | 2 256 hommes. |
| 1 <sup>er</sup> et 2 <sup>e</sup> bataillons du régiment de <i>Guada-<br/>laxara</i> , colonel D. Vicente Martorell.... | 1 504 —       |

## INFANTERIE LÉGÈRE

|  |         |
|--|---------|
| 1 <sup>er</sup> bataillon de volontaires de <i>Catalogne</i> ,<br>commandant D. Juan Francisco Viver.. | 1 200 — |
|--|---------|

## CAVALERIE DE LIGNE

|   |       |
|---|-------|
| Régiment <i>d'Algarbe</i> , colonel D. José de<br>Yebra ..... | 540 — |
|---|-------|

## DRAGONS

|  |       |
|--|-------|
| Régiment de <i>Villaviciosa</i> , colonel baron de<br>Armandariz ..... | 540 — |
|--|-------|

## ARTILLERIE

|  |       |
|--|-------|
| Une compagnie <i>d'artillerie</i> , capitaine D.<br>Jose Lopez ..... | 100 — |
|--|-------|

Total..... 6 130 hommes.



Le corps de la Romana<sup>1</sup> avait donc, lors de la mise en route, un effectif total de 14.809 hommes, auquel il faut ajouter une compagnie de sapeurs venus d'Espagne, soit environ 15.000 hommes. »

Ainsi qu'on l'a vu, les troupes espagnoles durent faire partie du Corps d'Observation placé sous les ordres du Maréchal Brune; puis, quand survinrent les événements de Tilsitt, Napoléon modifia ses dispositions et, tout en donnant des ordres à Berthier, le 22 juillet, pour le siège de Stralsund, il

1. Ces notes appartiennent à l'ouvrage du commandant BOPPE, p. 17.

Nous croyons devoir donner ici une description succincte des uniformes portés par ces régiments; les indications qui vont suivre nous ont été obligeamment communiquées par M. le général Vanson, directeur du Musée de l'Armée, et par M. G. Cottreau, l'un des membres fondateurs de la *Sabretache* et collectionneur bien connu, qui possèdent, dans leurs inépuisables cartons, les planches en couleur de la plupart des uniformes du corps La Romana; nous sommes heureux de leur adresser ici l'expression de notre bien vive reconnaissance. Ces estampes ont, pour la plupart, été gravées à Augsbourg (suite de Seelle en gravure et de Weber en lithographie coloriée). De très curieux dessins faits à Hambourg n'ont jamais été gravés. La collection Hennin à la Bibliothèque nationale (n° 13.173, vol. CL, p. 42), renferme une eau-forte coloriée anonyme, donnant l'ensemble des uniformes de la division d'Etrurie à son passage à Nuremberg, en 1807; la collection Knotel (*Uniformen Kunde*, Verlag von Max Babenzien, in Rathenow) a publié récemment des planches en couleur, très exactes, des uniformes espagnols en 1807-1808.

L'uniforme général de l'infanterie de ligne espagnole était le suivant :

Habit, gilet et culotte blancs, guêtres noires, bouton blanc. Les couleurs distinctes des collets, revers et parements étaient, pour Guadaluara, le rouge; pour Zamora, le noir; pour Asturies, le vert clair; pour Princesse, le violet; la coiffure était, pour les fusilliers, un grand chapeau bicorne noir à cocarde et plumet rouge; pour les grenadiers et les sapeurs, un haut bonnet à poil (à plaque de cuivre pour les sapeurs), d'où retombait par derrière une longue flamme de la couleur distinctive, orné d'un écusson aux armes du régiment. En petite tenue, veste et culotte blanches, bonnet de police blanc à longue pointe triangulaire retombant sur l'épaule droite.

L'infanterie légère portait un dolman vert-émeraude à tresses jaunes, collet et parements rouges, bouton jaune; ce dolman était ouvert sur un gilet blanc; culotte blanche, guêtres noires; casque à chenille noire, plumet vert. En petite tenue, veste et culotte blanches, bonnet de police vert à turban rouge. Les officiers avaient le chapeau bicorne élevé, porté en colonne, la culotte à la hongroise vert-émeraude, à galon jaune.

L'uniforme général de la cavalerie était l'habit bleu doublé de rouge, gilet et culotte blancs, bottes, bouton blanc. Les couleurs distinctives des régiments étaient, pour El Rey, l'écarlate; pour Algarve, le jaune passepoilé de rouge; pour Infante, le blanc passepoilé de jaune. Chapeau bicorne de grande dimension, porté en bataille, galon blanc.

Les régiments Almanza et Villaviciosa, quoique dragons, portaient l'uniforme général de la cavalerie légère: dolman vert-émeraude à tresses blanches, collet et parements rouges; culottes à la hongroise

prescrivit<sup>1</sup> à tous les Espagnols, « même à ceux qui venaient de France, de se rendre à Hambourg : les Espagnols devant former le noyau de l'armée de Bernadotte ». D'autre part, il écrivait au Maréchal Brune<sup>2</sup>, le même jour : « Pressez le siège de Stralsund, mettez de l'ordre dans votre armée. Si vous n'avez pas besoin des Hollandais et des Espagnols, renvoyez-les du côté de Hambourg. Le Prince de Ponte-Corvo s'y rend pour prendre le commandement des villes hanséatiques et réunir toutes les troupes espagnoles dont je pense que vous n'avez pas besoin. S'il en était autrement, et que les troupes que vous avez, et celles que je vous ai envoyées de Kolberg avec la division italienne ne fussent pas suffisantes, vous pourriez garder la division espagnole qui vient d'Etrurie. »

Naturellement, le Maréchal Brune ne voulut pas trop diminuer ses forces et garda ses Espagnols, qui faisaient partie de la division Molitor et avaient la composition suivante<sup>3</sup>, composition si différente, quant aux effectifs, de celle que nous avons empruntée ci-dessus à l'ouvrage du Commandant Boppe :

| Maréchal de Camp de Kindelan<br>Et la Division.                | Officiers | Hommes | Chevaux |
|--|-----------|--------|---------|
| Quadalajara (Colonel Martorell).....                           | 42        | 764    | »       |
| Zamora (Colonel Salcedo).....                                  | 50        | 673    | »       |
| Bataillon léger de Catalogne (Colonel Ferradellas) .....       | 36        | 902    | »       |
| Régiment d'Algarve [cavalerie] (Colonel Yebra) .....           | 29        | 381    | 331     |
| Régiment de Villaviciosa [dragons] (Colonel d'Armandariz)..... | 34        | 409    | 360     |
| Artillerie (Major Lopez).....                                  | 4         | 93     | »       |

Stralsund se rendit le 18 août, et le Maréchal Brune put

vert-émeraude et bottes : schako à visière, noir, tresses blanches, plumet rouge ou vert sur le côté gauche du schako.

L'artillerie portait l'uniforme bleu foncé, collet écarlate orné d'une grenade jonquille sur chaque côté, bouton jaune.

Le corps du génie portait l'habit bleu, à revers et collet noirs, parements rouges, boutons et boutons blancs ; culotte bleue, guêtres noires ; casque à chenille noire, plumet amarante. Les officiers avaient le gilet rouge à tresses blanches, la culotte à la hongroise galonnée de blanc, le chapeau bicorne élevé à galon blanc, porté en colonne.

1. Corr. Nap., 22 juillet, n° 12.936.

2. Corr. Nap., n° 12.936.

3. Situation du 14 juillet. Archives Administratives, Ministère de la guerre.

recevoir avec assez d'indifférence les reproches que Napoléon lui envoya par Berthier, le 19 août<sup>1</sup> :

« *Mon Cousin,*

« *Témoignez mon mécontentement au Maréchal Brune de ce que les Espagnols et les Hollandais ne sont pas encore partis de son camp, quoique vous lui en ayez donné l'ordre depuis bien du temps. »*

Les Espagnols s'étaient très bien conduits au siège de Stralsund. Les deux corps de *Catalogne* et *Villaviciosa* ayant reçu l'ordre du Général français de s'avancer vers la place, l'exécutèrent, s'emparèrent des retranchements avancés de l'ennemi, et, le délogeant et le poursuivant jusqu'aux alentours de la palissade, l'obligèrent à se renfermer dans l'enceinte de la place. L'action dura depuis 2 heures du matin jusqu'à 9 heures; et les troupes espagnoles, malgré la fusillade et le canon ennemis, se maintinrent sur les points dont ils s'étaient emparés. D'ailleurs, leur bravoure fut signalée ainsi qu'en témoigne la lettre suivante du Général Molitor au Maréchal Brune<sup>2</sup> :

« *Monsieur le Maréchal,*

*Votre Excellence désire avoir des renseignements particuliers sur la conduite des troupes alliées qui ont été sous mes ordres pendant cette campagne.*

*Je ne puis assez faire l'éloge de l'esprit d'honneur, d'enthousiasme et de valeur qui animait les troupes espagnoles : chaque officier, chaque soldat paraissait pénétré des sentiments de loyauté et d'attachement qui unissent Sa Majesté Catholique à notre auguste Empereur.*

*M. le baron d'Armandariz, Colonel du régiment de dragons Villaviciosa, s'est particulièrement distingué à la journée du 6 août par sa contenance fière à la tête de sa troupe.*

*M. le Brigadier Terra-Veglia<sup>3</sup>, commandant les chasseurs catalans, s'est porté à cheval à la tête de ses grand'gardes jusqu'à la palissade de la place, à la même journée du 6, et y a fait admirer son courage. Ce brave officier, âgé de 75 ans, est le même qui fut tellement ému de l'accueil flatteur de Votre*

1. N° 13.056, Corr. Nap.

2. Archives administratives du Ministère de la guerre.

3. Non compris dans la situation du Capitaine Alvaro ni dans la précédente.

| DÉSIGNATION<br>des corps.  | NOMS DES OFFICIERS<br>proposés.  | GRADES   | Nature des propositions              |            |
|--|----------------------------------|--|--------------------------------------|------------|
|  |                                  |  | Avancement                           | Légitimité |
| Etat-major<br>de la division.  | De Kindelan.....                 | Maréchal de camp<br>commandant la<br>division.                                 | "                                    | Légitimité |
|  | Caballero .....                  | Colonel des dra-<br>gons d'Almanza,<br>chef d'état-major                       | Le grade de brigadier.               | Idem.      |
| Régiment de <i>Gua-<br/>dalajara</i> .<br>(infanterie)               | De Kindelan (fils).              | Lieutenant au re-<br>giment d'Ultonia (1), aide de<br>camp.                    | Le grade de capi-<br>taine.          | Idem.      |
|  | De Martorell.....                | Colonel comman-<br>dant le régiment  | "                                    | Idem.      |
| Régiment de <i>Za-<br/>mora</i> (infanterie).                        | Salcedo. ....                    | Brigadier des ar-<br>mées du Roi,<br>commandant le<br>régiment.                | "                                    | Idem.      |
| 1 <sup>er</sup> bataillon<br>de Catalogne<br>(infanterie<br>légère). | Porta .....                      | Capitaine.   | "                                    | Idem.      |
|  | Blanco .....                     | Idem.  | "                                    | Idem.      |
|  | Vila .....                       | Idem.  | "                                    | Idem.      |
|  | Senespleda .....                 | Idem.  | "                                    | Idem.      |
|  | Camilleri .....                  | Lieutenant.  | Le grade de capi-<br>taine.          | Idem.      |
|  | Montros .....                    | Idem.  | "                                    | Idem.      |
|  | Pineyro .....                    | Sous-lieutenant.   | Lieutenant.                          | Idem.      |
| Régiment<br>de dragons<br>de <i>Villaviciosa</i> .                   | Le baron d'Arman-<br>dariz ..... | Colonel.   | "                                    | Idem.      |
|  | Del Rio.....                     | Capitaine ayant le<br>rang de colonel.   | Titulaire d'un ré-<br>giment.        | Idem.      |
|  | D'Aranda .....                   | Capitaine.   | "                                    | Idem.      |
|  | Ruté .....                       | Idem.  | "                                    | Idem.      |
| Corps royal<br>d'artillerie.   | Coma .....                       | Capitaine aide-ma-<br>jor attaché à l'é-<br>tat-major géné-<br>ral de l'armée. | Le grade de lieute-<br>nant-colonel. | Idem.      |
|  | Contreras .....                  | Sous-lieutenant.   | Le grade de lieute-<br>nant.         | Idem.      |
|  | Pomar .....                      | Capitaine.   | "                                    | Idem.      |

NOTA. — Les autres régiments de la division espagnole, n'ayant point été présents au siège de Stralsund, n'ont pu être compris dans cet état.

1. Le régiment d'Ultonia était un régiment irlandais au service de l'Espagne ; le général de Kindelan avait été colonel de ce régiment.



| MOTIFS DES PROPOSITIONS  | OBSERVATIONS  |
|--|---|
| Un officier général a montré beaucoup de talent et de courage pendant le siège de Stralsund ; il a monté la tranchée avec les généraux de l'armée.   | Proposé par M. le maréchal commandant en chef.  |
| Il s'est distingué au siège de Stralsund par son activité. C'est un bon officier digne de recommandation.  | Proposé par le général de Kindelan.   |
| Il a suivi son père à la tranchée et y a montré beaucoup de courage ; il est très brave.   | <i>Idem.</i>  |
| Il a servi avec beaucoup d'activité au siège de Stralsund, où il a fait le service de la tranchée. C'est un très bon chef.   | Proposé par le général de Kindelan et recommandé par le général de division Molitor.  |
| C'est distingué au siège de Stralsund et s'est fait remarquer par la bonne tenue de son corps.   | <i>Idem.</i>  |
| Il commandait les détachements qui ont chargé les Suédois le 6 août par le centre et la droite ; s'est distingué à cette affaire et pendant le siège ; il est très brave.                      | <i>Idem.</i>  |
| S'est distingué à l'affaire du 6 août, devant Stralsund.   | Proposé et recommandé par le général de division Molitor.   |
| Il était à l'affaire du 6 août à la tête de la grand'garde ; il s'y est distingué, c'est un très bon officier  | Proposé par le général de Kindelan.   |
| Il s'est distingué à l'affaire du 6 août, devant Stralsund.  | Proposé et recommandé par le général Molitor.   |
| Il a été blessé à l'affaire du 6 août contre les Suédois ; il est très brave et est un bon officier.   | Proposé par les généraux Molitor et Kindelan.   |
| S'est distingué à l'affaire du 6 août contre les Suédois.  | Cité par le général de division Molitor.  |
| A été blessé le 6 août devant Stralsund ; c'est un officier très brave et digne d'avancement.  | Proposé par les généraux Molitor et Kindelan.   |
| A l'affaire du 6 août, il a conduit la grand'garde et les chasseurs catalans jusque sous la mitraille de la place avec la plus grande intrépidité ; il a fait le service de tranchée au siège. | Cité et recommandé par le général de division Molitor et par le général de Kindelan.  |
| Il a soutenu avec courage sa compagnie sous le feu de la place le 6 août ; y a perdu beaucoup de monde. C'est un officier brave, plein de zèle et d'honneur.                                   | <i>Idem.</i>  |
| S'est distingué à l'affaire du 6 août.   | <i>Idem.</i>  |
| S'est distingué à l'affaire du 6 août.   | <i>Idem.</i>  |
| S'est distingué le 6 août et pendant tout le siège où il a été chargé de missions très périlleuses par le chef de l'état-major général ; c'est un officier digne de recommandation.            | <i>Idem</i> et proposé par le général chef de l'état-major général comme un des officiers de son état-major qui a le mieux servi. |
| Il a beaucoup contribué à forcer les Suédois le 6 août à abandonner leurs positions ; il y a montré beaucoup de valeur, et le mérite de l'avancement.  | Cité et recommandé par le général Molitor.  |
| Il commandait l'artillerie à la redoute n° 6 le 16 août ; il a forcé par son feu les canonnières suédoises à se retirer au large ; c'est un brave et bon officier d'artillerie.                | Proposé et recommandé par le général Kindelan.  |

Certifié, etc.

Au quartier général de Stralsund, le 14 octobre 1807.

*Le Général chef de l'état-major général  
du corps d'observation,*

ROSTOLLANT.

(Archives administratives de la guerre.)

*Excellence, et de l'enthousiasme qu'il vit régner et qu'il partagea chez nous, à la fête de l'Empereur, qu'il en mourut le lendemain.*

*M. le brigadier Salcedo, commandant le régiment de Zamora, et le colonel Martorell, commandant le régiment de Guadalaxara, se sont comportés également avec leurs troupes d'une manière distinguée. Ces deux régiments manœuvrent parfaitement bien... »*

Enfin le 14 octobre le Général chef de l'Etat-Major général du Corps d'Observation, Rostollant, établissait l'état suivant des récompenses méritées par les officiers de la division espagnole<sup>1</sup>.

A la suite de ces témoignages nous croyons devoir, pour montrer l'état d'esprit des historiens espagnols, citer le passage suivant de l'ouvrage de M. Gomez de Artèche (pages 12 et 13).

*« Les généraux français ne voulurent pas ajouter l'honneur du triomphe à celui du partage des périls ; ils le refusèrent à nos compatriotes, et les négociations de la reddition commencées, ils les envoyèrent à Hambourg, se réunir à leurs camarades car les aigles impériales ne pouvaient supporter le poids d'autres lauriers que ceux de la « Grande Nation » toujours avare et toujours jalouse des lauriers de ses alliés. »*

1. Pages précédentes 140-141. Extrait des Archives ad. de la guerre.

---

## CHAPITRE VII

---

### Les Espagnols en Danemark

L'entrée des troupes Franco-Espagnoles en Danemark (mars). — Espoirs danois. — Préparatifs de réception du Prince de Ponte Corvo. — La Suède et M. d'Alopeus. — Mort de Christian VII. — Avènement de Frédéric VI. — Gaultier, commandant du Q. G. du Prince de Ponte Corvo. — Ordres de route. — Le Maréchal à Copenhague. — Activité de la flotte anglaise. — Nouveaux ordres de Napoléon. — Arrêt du mouvement des troupes françaises. — Le Maréchal quitte brusquement Copenhague. — Consternation de Didelot. — Rapport tendancieux du Maréchal. — Tergiversations de Napoléon. — Sa vraie pensée. — Le Maréchal et Didelot. — Les troupes espagnoles en avant. — Action de Didelot. — Il est réprimandé. — Audacieuse affirmation de Napoléon. — Le Prince de Ponte Corvo et la Princesse. — Mesures contre les troupes espagnoles. — Mensonges à la Russie. — Observations du Gouvernement danois. — Aveu cynique de Napoléon. — Activité des Anglais. — Occupation de Langeland. Le chef de bataillon (lieutenant-colonel) Gaultier. — Autres Mesures. — Les forces anglaises quittent la Suède.

L'on a vu que, le 1<sup>er</sup> mars 1808, Napoléon avait donné les ordres de détails pour la mise en marche des troupes du Prince de Ponte Corvo à travers le Danemark.

Evidemment, les ordres définitifs pour l'entrée des troupes dans les états danois n'avaient été envoyés de Paris qu'après que l'Empereur y eut reçu par courrier des nouvelles de Saint-Petersbourg<sup>1</sup>. Et c'était bien aussi l'opinion des plénipotentiaires étrangers en Danemark ainsi qu'en témoigne par exemple ce passage.

*« Les ordres définitifs pour l'entrée des troupes dans les états danois ne doivent avoir été expédiés de Paris qu'après que l'Empereur des Français y aurait reçu par courrier de Saint-Petersbourg la communication officielle que l'Empereur de Russie avait eu une réponse définitive déclinatoire du Roi de Suède et qu'en conséquence S. M. I. avait donné l'ordre à ses troupes d'entrer sur le champ dans la Finlande Suédoise<sup>2</sup>. »*

1. Didelot, 1<sup>er</sup> mars.

2. César au Roi de Prusse (6 mars 1808) ; même opinion Lysakewitz à Romanzoff, 25 février/8 mars.

Le moment était bien choisi.

Justement une bonne gelée très inattendue venait de faciliter le passage du Sund et faisait regretter plus vivement encore que les troupes ne fussent pas déjà arrivées en Séeland.

Le Comte de Bernstorff écrivait précisément à M. de Blome, à Saint-Pétersbourg <sup>1</sup>.

« *Il reste encore beaucoup de glace dans le Sund et nous n'abandonnons pas l'espoir qu'on pourra le franchir avant que des vaisseaux de guerre puissent y prendre une station fixe.. Nos ennemis ayant malheureusement gagné le tems de préparer une résistance vigoureuse nous ne nous dissimulons pas les difficultés de l'entreprise. Plus nous avons d'intérêt à la voir réussir, plus nous sommes jaloux d'en partager les dangers et la gloire* » ;

Et M. de Merbitz au Comte de Bose, à Dresde <sup>2</sup> :

« *Quelque difficile et presque impossible qu'on envisage une descente en Suède avant qu'une flotte anglaise puisse venir au Sund pour l'empêcher, on fait pourtant à Copenhague tous les préparatifs.* »

Du moins les troupes alliées devaient trouver partout l'accueil et le secours qu'elles étaient en droit d'attendre d'un bon et loyal allié. Leur entrée en Danemark n'eut lieu que le 5 mars.

Le Corps d'Armée du Prince de Ponte Corvo avait été divisé en 16 groupes qui devaient passer, en partant, soit de Lubeck, soit de Hambourg, par Segeberg, Neumunster, Rendsbourg, Slesvig, Flensbourg, Apenrade, Hadersbeben, Kolding, Middelfart, Gribsvad, Odense pour aboutir à Nyborg et s'y embarquer pour la Séeland à partir du 18 mars.

*Diviston française Dupas (Brigades de Neuf-Gency) :*

|  |             |        |            |   |        |    |
|--|-------------|--------|------------|---|--------|----|
| 1 <sup>er</sup> Gr. 14 <sup>e</sup> R.C. 5 <sup>e</sup> R.I. | Segeberg    | 5 Mars | Rendsbourg | 7 | Nyborg | 17 |
| 2 <sup>e</sup> — 19 <sup>e</sup> R.I. Art. D.                |             | 6 —    | —          |   | 8      |    |
| 3 <sup>e</sup> — 58 <sup>e</sup> R.I. E.M. D.                |             | 7 —    | —          |   | 9      |    |
| 4 <sup>e</sup> — R.C. Belge                                  | de Hambourg | 7 —    | —          |   | 10     |    |

*Espagnols :*

|  |   |     |   |  |    |  |
|--|---|-----|---|--|----|--|
| 4 <sup>e</sup> — B.I. Barcelone        | — | 7 — | — |  | 10 |  |
| 5 <sup>e</sup> — Villaviciosa Cataluna | — | 8 — | — |  | 11 |  |

1. 8 mars.

2. Merbitz à Bose, 9 mars.



*Division française Boudet (Brigades Fririon, Valery) :*

|                  |  |   |    |   |   |    |
|------------------|--|---|----|---|---|----|
| 6 <sup>e</sup> — | 3 <sup>e</sup> R. I. 23 <sup>e</sup> Chasseurs | — | 9  | — | — | 12 |
| 7 <sup>e</sup> — | 93 <sup>e</sup> R. I. Art. D.                  | — | 10 | — | — | 13 |
| 8 <sup>e</sup> — | 56 <sup>e</sup> R. I. E. M. D. G. Q. G.        | — | 11 | — | — | 14 |

*Espagnols :*

|                   |                      |   |    |   |   |    |
|-------------------|----------------------|---|----|---|---|----|
| 9 <sup>e</sup> —  | Asturies. Art.       | — | 12 | — | — | 15 |
| 10 <sup>e</sup> — | Algarbe. Zamora.     | — | 13 | — | — | 16 |
| 11 <sup>e</sup> — | Princesa. El Rey.    | — | 14 | — | — | 17 |
| 12 <sup>e</sup> — | Guadalajara Almansa. | — | 15 | — | — | 18 |
| 13 <sup>e</sup> — | Infante. Bagages.    | — | 16 | — | — | 19 |

*Division hollandaise :*

|                   |                                    |   |    |   |   |    |
|-------------------|------------------------------------|---|----|---|---|----|
| 14 <sup>e</sup> — | 6 <sup>e</sup> , 7 <sup>e</sup> R. | — | 17 | — | — | 20 |
| 15 <sup>e</sup> — | 8 <sup>e</sup> R. Art.             | — | 18 | — | — | 21 |
| 16 <sup>e</sup> — | 9 <sup>e</sup> R. Bagages.         | — | 19 | — | — | 22 |

Le dépôt des troupes espagnoles comprenant 500 hommes restait aux environs de Hambourg et d'Altona sous les ordres du Brigadier D. Miguel Hermosillas <sup>1</sup>.

Dans une entrevue entre le Baron Didelot et le Prince Royal, celui-ci avait dit : « *Je veux que les Français en Danemark se croient dans leur patrie...* » <sup>2</sup> ; il avait décidé que le Prince de Ponte Corvo serait reçu et traité comme un Prince souverain ; que sa maison et ses équipages seraient fournis par la Cour ; qu'un officier d'honneur serait nommé pour l'accompagner. Un palais avait été préparé pour lui à Copenhague ; mais le Maréchal ayant témoigné le désir de loger hors de la ville, on prépara pour lui le château de Fredrichsberg.

Et, ayant renoncé au commandement, le Prince Royal avait ajouté, avec autant de franchise que de modestie :

« *Nous avons tous besoin de leçons, moi-même tout le premier ; et les talents et l'expérience du Prince de Ponte Corvo et l'esprit militaire de vos troupes sont de bons maîtres.* »

Dès que la Suède eut appris que, malgré les manœuvres de son Ambassadeur à Saint-Petersbourg, M. de Stedingk, les Russes étaient entrés en Finlande, le 22 février, et se trouveraient, le 3 mars, près d'Abo ; que les troupes françaises avaient commencé leur marche en Danemark, elle activa ses mesures défensives et pressa les Anglais qui avaient des navires à Gothenbourg de prêter leur concours. En même temps, le Roi de Suède fit arrêter dans la nuit du 2 au 3 mars le Ministre russe, d'Alopeus, et cela contre toutes les coutumes

1. K. SCHMIDT, p. 51.

2. Didelot, 7 mars.

diplomatiques. Le plaisant dans cet acte de folie fut que, après avoir fait mettre les scellés sur les archives de la légation Russe, il les confia à la garde de M. d'Alopeus lui-même qui, aussitôt après le départ des commissaires, brisa les scellés, et enleva ce qu'il ne lui convenait pas de laisser sur place. Néanmoins il fut gardé à vue dans sa maison avec toute sa famille ; et le Roi de Suède se retira à Cripsholm pour ne pas recevoir les réclamations du corps diplomatique. Celles-ci furent très fortes et remises en note de la part des Ministres du Danemark et de la Prusse ; M. Thornton, le Ministre Anglais, et celui du Portugal se contentèrent de faire de simples observations de forme. A Copenhague, M. de Moltke, le Ministre Danois, fut rappelé ; on renvoya M. de Taube, et l'on prépara un manifeste, pour répondre à la déclaration de la Suède, du 13 mars, protestant contre l'entrée des Russes en Finlande et le commencement des hostilités sans la déclaration de guerre. Le Roi de Suède avait aussi donné au Général Armfeldt le commandement d'une armée qui se rassemblait près d'OErebro.

Du côté des Alliés, l'armée était en pleine marche et l'on comptait que 25.000 hommes au moins seraient en Séeland du 20 au 25 mars ; la tête de l'armée était à Apenrade le 10. Tout était prêt pour les recevoir et même transporter en Suède 30.000 hommes à la fois. Le Prince de Ponte Corvo, parti le 7 de Hambourg, se montrait extrêmement content des mesures prises par le Danemark, et faisait enfin à son tour tout ce qui pouvait dépendre de lui pour accélérer l'arrivée des troupes. Et ce qui consolait un peu du temps perdu c'est que l'état du Sund, toujours rempli de glaces, était tel alors que le passage en était impraticable<sup>1</sup>. Mais il fallait être prêt pour prévenir les vaisseaux anglais.

On avait donné des ordres pour faire diriger sur Flessingue tous les hommes et officiers danois venant des différents ports d'Europe, et de les répartir sur trois bâtiments dont le commandement était exercé par le Capitaine Roseningue. Les forces destinées à l'expédition comprenaient 2 vaisseaux de ligne, 5 bâtiments de la Compagnie asiatique armés en frégates, quelques bricks, prames, et 25 chaloupes canonnières, non comprises 30 à Kiel et autant en Norvège. La plupart des bâtiments de transport étaient armés de canons.

Ce fut alors que, dans la nuit du 12 au 13 mars S. M.

1. Lettre de Bernstorff à Blome, 12 mars.

le roi Chrétien VII mourut à Rendsbourg, à l'âge de 60 ans, après 42 ans de règne. Mais, depuis longtemps, il ne s'occupait plus des affaires à cause d'une grave maladie, « *cette funeste maladie qui, durant près de 40 ans, a suspendu les facultés morales de ce malheureux Prince*<sup>1</sup> ». Il avait des évanouissements épileptiques, devenus très fréquents vers la fin. Et, depuis 24 ans, son fils avait pris et conservé les rênes du Gouvernement sous le nom de son père. Le Prince Royal fut proclamé Roi sous le nom de Frédéric VI. Et s'il avait été une époque où le Danemark avait dû désirer un changement de souverain et l'occupation du trône par un prince qui en fut digne ce fut certainement celle-ci.

*La cérémonie de la proclamation du nouveau Roi eut lieu le même jour à 11 heures, et ce fut le Comte de Bernstorff qui proclama le nouveau Roi sur le balcon du palais ensuite de quoi S. M. parut elle-même, et elle fut accueillie par le peuple par des acclamations réitérées. Cet événement quoique inattendu ne produisit pas beaucoup de sensation parce qu'il n'y eut aucun changement dans le cours des affaires du Gouvernement. Peu de temps après arrivèrent les membres du Conseil qui étaient à Rendsbourg momentanément : le Duc d'Augustenbourg et les Comtes de Schimmelmann et de Reventlow... Le corps du défunt Roi fut embaumé à Rendsbourg et y fut gardé jusqu'à ce que le temps permit de le transporter à Roskilde pour y être inhumé avec ses ancêtres.*

Le 6 mars<sup>2</sup>, le Prince de Ponte-Corvo avait désigné le chef de bataillon Gaultier<sup>3</sup> de son Etat-Major pour commander son Quartier Général qui devait, le 8, se rendre à Elmshorn, et suivre l'itinéraire suivant :

Le 9 à Itzehoe.

Le 10 à Inien.

Le 11 à Rendsburg.

Le 12 à Schleswig.

Le 13 à Flensburg.

Le 14 à Apenrade.

Le 15 à Hadersleben.

Le 16 à Kolding.

Cet officier devait avoir sous ses ordres une compagnie de grenadiers de *Zamora*, et un détachement de gendarmerie.

Puis il recevait du Général Gérard, chef d'Etat-Major, un ordre de route, daté du 12 mars, qui lui prescrivait de se rendre en Séeland où le Quartier Général devait se porter.

L'importance de cet ordre de route mérite qu'on le reproduise, car il montre qu'à cette date le Prince de Ponte Corvo

1. Bernstorff à Blome, 18 mars.

2. Au Quartier général à Hambourg, le 6 mars.

3. Voir la Notice Annexe I.

pensait transporter son Quartier Général en Séeland pour diriger les opérations contre la Scanie.

« Au Quartier Général, à Hambourg,  
12 mars 1808<sup>1</sup>.

A Monsieur le chef de bataillon GAULTIER, com-  
mandant le Quartier Général,

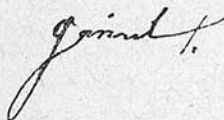
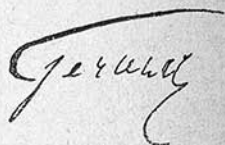
*Vous voudrez bien, commandant, à votre arrivée en cette ville, Kolding, suivre la route cy-après pour vous rendre en Séeland.*

Savoir :

*Le 17 à Snoghoé où vous passerez le petit Belt pour vous rendre à Middelfart le même jour.*

*Le 18 à Odensée.*

*Et le 19 à Nyeborg où vous passerez le grand Belt pour vous rendre en Séeland. »*

Mais le Prince de Ponte Corvo ayant reçu de nouveaux ordres, la lettre suivante fut envoyée au chef de bataillon Gaultier.

« Au Quartier Général de Nyeborg,  
le 14 mars 1808<sup>2</sup>.

A Monsieur le chef de bataillon GAUTHIER, com-  
mandant du Quartier Général,

*« Je vous préviens, Monsieur le Commandant, que le Quartier Général et tout ce qui y est attaché, doivent rester jusqu'à nouvel ordre à Odensée : ainsi, une fois arrivé dans cette ville, vous vous y établirez, jusqu'à ce que vous receviez une nouvelle destination. Bien entendu que les chevaux de son Altesse, ceux de ses aides de camp et les miens doivent aussi rester à Odensée. »*

Le 7 mars le Prince de Ponte Corvo partant de Hambourg se mettait en route, emmenant avec lui sa femme et son fils

1. N° 1.305 au Catalogue d'Alger.

2. N° 1 306 au Catalogue d'Alger.



et une nombreuse suite dont le *Kammerjunkker* Levelzau, *commissaire général danois près de l'armée française pour les affaires civiles*, tandis que le *Quartier-Maitre* Wenzel Haffner était *Commissaire général pour les affaires militaires*. Le 12 mars il traverse le petit Belt, arrive le dimanche 13 à Odensée, où il laisse sa famille, et part pour Nyborg, où il reçoit une lettre du 1<sup>er</sup> mars de Napoléon, de laquelle il conclut qu'il s'est trompé. La division Dupas devait rester sur place et abandonner le 19<sup>e</sup> R. I. et le 14<sup>e</sup> chasseurs à la division Boudet : le Général Dupas devant prendre la situation de Gouverneur des Villes Hanséatiques pendant que le Prince serait en Danemark ; la division Hollandaise devait également rester avec la division Dupas ou dans le Holstein pour assurer les communications. L'ordre de marche devait être le suivant : 1 régiment de cavalerie, 1 régiment d'infanterie légère français avec 8 caissons, puis une Division espagnole, le reste de la Division Boudet, la 2<sup>e</sup> Division espagnole. Le Maréchal devait faire passer en Séeland, 1 régiment de cavalerie et 2 régiments d'infanterie espagnols, en suspendant le passage des troupes françaises jusqu'à ce qu'il fut fixé sur les préparatifs danois.

Ce fut évidemment très désagréable pour le Maréchal qui s'était alors trop pressé. Il sembla, dit M. Karl Schmidt, « *deshonoré* » de changer ses dispositions. Tous les groupes reçurent alors l'ordre de s'arrêter, à l'exception des Espagnols qui continuèrent la marche.

Pendant le Prince de Ponte Corvo se rendait en poste à Copenhague où il arrivait le 15 mars<sup>1</sup> et descendait au château de Frédéricsberg. Il avait une suite nombreuse : le Général Gérard, chef d'Etat-Major, des aides de camp, des ordonnances, un grand nombre de domestiques, qui devaient être défrayés par le Roi ; le Comte de Holstein, Capitaine des gardes du Roi, avait été placé comme cavalier auprès de sa personne<sup>2</sup>. Admis, aussitôt son arrivée, à l'audience du Roi, celui-ci avait été extrêmement satisfait de son premier entre-

1. Et non le jour de la proclamation du Roi Frédéric VI, comme le dit M. Guzman, lorsque, après avoir cité la dépêche du comte Yoldi du 15 mars annonçant que le jour même de la mort du Roi Chrétien on avait proclamé le Roi Frédéric VI à 11 heures de ce jour, il ajoute : « *Ponté Corvo, que habia llegado la noche antes, el día la proclamacion comio con el nuevo Rey* » (page 76).

C'était impossible puisqu'il n'arriva à Copenhague que le 15 mars. D'ailleurs aux pages 72, 73, 74, M. Guzman commet plusieurs erreurs, peut-être d'impressions, à propos des mois de « *mars* » et de « *mai* ».

2. Lettre de Lisakewitz à Romanzoff 7/19 mars.

lien avec lui. Aussi le Prince de Ponte de Corvo dina-t-il, le 16, avec le Roi au petit couvert auquel la famille royale seule fut admise.

Il était nécessaire de prendre des décisions car, si le temps froid continuait encore quelques jours on pensait qu'il n'y aurait aucun obstacle à craindre de la part des Anglais pour le transport de toute l'armée : le Cattégat et la Baltique étant couverts de glace. Le Prince de Ponte Corvo partagea cette opinion. Mais ses troupes ne pouvaient être en Séeland que vers la fin de mars et l'on ne pouvait avant tenter l'aventure avec les seules troupes danoises. Il était donc possible qu'on choisit le 2 d'avril pour faire la descente : car ce qui rendait la chose praticable était cet hiver singulier où un jour après l'autre il gelait et dégelait alternativement, qui permettait de passer le Belt et le Sund, et était assez mauvais pour qu'une flotte étrangère n'osât encore s'aventurer dans le Cattégat<sup>1</sup>. Ce fut alors que l'on apprit par une lettre du Consul Hollandais à Elseneur que l'escadre anglaise de Gothembourg avait reçu l'ordre de partir le plus tôt possible pour le Sund ; qu'une autre escadre destinée au Grand Belt était passée à Skagen, et qu'une expédition formidable était prête en Angleterre.

Quelque fâcheuse que fut cette nouvelle, si elle se confirmait, avant quinze jours rien n'était désespéré pour l'expédition en Scanie qu'il fallait hâter de façon que plus tard on n'eût pas l'humiliation et le regret de l'avoir manquée.

Napoléon le sentait, donnait alors au Prince de Neufchatel l'ordre<sup>2</sup> de faire activer la marche du corps du Prince de Ponte Corvo ; au Roi de Hollande celui d'envoyer<sup>3</sup> 2 ou 3 bâtiments en Danemark pour avoir le prétexte de mettre à Copenhague un très bon officier de marine susceptible de renseigner sur tout et d'assister de ses conseils et de ses moyens le passage des troupes. Et puis, tout à coup, par une de ces sautes d'esprit dont Napoléon était alors coutumier depuis qu'il avait entrepris cette fâcheuse affaire d'Espagne, au moment où le Grand Duc de Berg marchait sur Madrid, il

DONNA L'ORDRE DE PORTER D'ABORD EN AVANT LES TROUPES ESPAGNOLES DU PRINCE DE PONTE CORVO ET DE SUSPENDRE LA MARCHÉ DES TROUPES FRANÇAISES.

Puis l'on verra plus loin, par sa lettre du 23 mars, qu'il reprenait ferme l'idée de l'expédition de Seanie.

1. Lettre de Merbitz à Bose, 16 mars.

2. Corr. Nap., 14 mars.

3. Corr. Nap., 16 mars.

C'était vraiment de l'aberration.

Une lettre du 21 mars du Ministre César au Roi de Prusse fait sentir mieux que tout autre commentaire la fatale erreur de Napoléon.

« Déjà depuis 8 jours les premières colonnes de ce Corps d'Armée formidable étaient arrivées au bord du grand Belt et tout était prêt pour leur passage immédiat lorsqu'un courrier dépêché exprès par S. M. I. au Prince de Ponte Corvo lui donna l'ordre précis de faire évacuer et passer les espagnols en première ligne. Malgré que l'accomplissement de cet ordre impérial causât le plus grand regret au commandant en chef, aux troupes elles-mêmes, aux habitants des duchés, et qu'il retardât de plus de 8 jours le passage du Belt, le Prince Maréchal n'osa prendre sur lui de changer l'ordre de l'Empereur Napoléon qui fut exécuté sur le champ. Et toutes les colonnes s'arrêtèrent ainsi depuis Frédéricia jusqu'à Flensbourg. En attendant, la première division des Espagnols est arrivée à Nybord avant-hier, et vu les moyens étendus que l'activité de toutes les autorités danoises y ont accumulés pour faciliter et accélérer leur trajet en Seelande, l'on espère pouvoir y faire passer 4 ou 5.000 hommes par 24 heures de manière qu'on compte que tout le Corps d'Armée de près de 34.000 hommes, la division Hollandaise ayant dû rebrousser d'après ces nouveaux ordres, se trouvera, pour peu que les vents soient favorables, dans les environs de Copenhague au courant du mois prochain. »

M. de Lizakewitz écrivait aussi à M. de Romanzoff, le 10/22 mars :

« On regrette fort la perte de tems qu'on a mise à faire marcher ici les troupes françaises qui, si elles étaient arrivées en Fionie quelques semaines plus tôt, n'auraient rencontré aucun obstacle ni à leur passage dans cette isle ni à leur descente en Scanie. Actuellement les difficultés et les dangers augmenteront journellement à l'exécution de cette entreprise et il se trouve ici des GENS QUI LA REGARDENT DÉJÀ COMME COMPLÈTEMENT MANQUÉE, jugement un peu précipité puisqu'il n'est pas certain que l'escadre anglaise risquerait de s'aventurer dans cette saison dans le Belt qui est encore encombré de glaces qui peuvent la mettre en grand danger et vu le peu d'abris qu'elle y trouverait en cas qu'il survienne des coups de vent auxquels on doit s'attendre dans cette saison des équinoxes. »

Mais celui qui ressentit la plus grande douleur de ce retard fut le Baron Didelot qui, dans une lettre du 19 mars à

son Ministre des Relations Extérieures, lui écrivait comme toujours avec la plus grande franchise :

« *Je dois respecter les motifs qui ont pu amener à changer les dispositions faites, mais je dois en même temps rendre compte à V. E. du mauvais effet que produit ici le retard apporté dans l'expédition succédant immédiatement aux projets les plus vigoureux, aux démonstrations les plus énergiques et les plus guerrières.* »

Le Prince de Ponte Corvo, après avoir eu avec le Roi un entretien de trois heures, *quitta subitement Copenhague*, le 21, emmenant avec lui son état-major et tous ses commissaires de guerre à l'exception de quatre personnes.

Aussi le Baron Didelot écrivit à Paris :

« *Copenhague, le 22 mars.*

*Monseigneur,*

*Le Prince de Ponte Corvo est parti hier matin<sup>1</sup> ainsi que les différents chefs d'administration EMPORTANT AVEC LUI L'ESPOIR QU'AVAIT CE PAYS D'AVOIR EN NOUS DES DÉFENSEURS ET DES VENGEURS.*

*SON DÉPART A RÉPANDU ICI LA CONSTERNATION. Le roi désirait vivement qu'il n'eut pas lieu, et beaucoup de raisons motivaient ce désir. Au reste sa confiance dans S. M. l'Empereur est toujours la même. Il n'est point effrayé de la position pénible dans laquelle le mettent sa fidélité à remplir ses engagements avec nous et sa noble déclaration contre la Suède qui en était la suite. La perte presque certaine de la Norvège, le blocus et peut-être même l'attaque de la Seeland aujourd'hui abandonnée pour sa défense à ses propres forces, les sacrifices de tout genre qu'il a faits jusqu'ici pour pouvoir subvenir aux besoins et à l'entretien de notre armée et faciliter le succès d'une expédition que nous-mêmes avons provoquée, l'épuisement à craindre de ses finances et des États continentaux par le séjour inutile pour ces pays de nos troupes, l'espoir de recouvrer sa marine, ses colonies, son commerce des mains d'un ennemi que son alliance avec nous a rendu irréciliable, s'éloignant de plus en plus, rien n'a coûté au roi ;*

1. Il quitta, en effet, Copenhague, le 21 mars, pour Korsør où il apprit l'arrivée d'un courrier de France. Pressé d'arriver, les passeurs danois ne veulent pas se risquer à cause de la croisade anglaise. Il se dirige par Skjelskøer, Nestved, Vordingborg, Nykjøbing sur Nakskov où il arriva le 25. Il tenta inutilement de passer à Langeland, arrive dans l'île d'Alson, à Sonderborg, le 27, continue sur Abenraa où il passe la nuit, puis se rend à Kolding.



*il ne regrettera rien pour se montrer allié fidèle et loyal de la France. Mais l'Empereur saura reconnaître un jour ce dévouement et cette fidélité. »*

Ce qui inquiétait aussi le Roi c'était l'abandon absolu de l'expédition laissant la Suède et la Baltique à la disposition des Anglais ; la Russie elle-même susceptible alors de faire sa paix avec l'Angleterre et la Suède, tout en gardant la Finlande, ayant pour excuse que l'on n'avait pas fait tout le nécessaire pour la soutenir, et capable de dire à la Suède qu'elle avait temporisé pour retarder l'expédition française ; et Didelot ajoutait, tellement il connaissait la duplicité moscovite : *« Heureux le Danemark si la Russie n'ajoute pas : cherchez un équivalent en Norvège »* et de ce machiavélisme russe, on doit en exempter *« l'Empereur, qui ainsi que cela n'arrive que trop souvent se trouve dérangé dans sa marche par des obstacles presque invisibles. »*

Et comme il souhaitait cette expédition, comme il voulait l'honneur de sa patrie et le bien du Danemark, Didelot poussait toujours en avant :

*« L'entrée de nos troupes en Seeland est arrêtée, le passage en est obstrué, mais pas encore devenu impossible ; l'artillerie et la cavalerie ont seules besoin de passer par le Grand Belt et il ne faut pour faciliter ce passage qu'un peu de bonheur... Quant à l'infanterie son passage peut toujours avoir lieu par les îles presque en dépit de la croisière anglaise la plus formidable et la plus soutenue. Le point important est d'entrer promptement en Seelande ; une fois là, deux heures suffisent pour passer en Suède... Tous les moyens de transport pour une armée de 25.000 hommes existent ici... »*

*Quand d'ailleurs l'entrée de nos troupes dans la Seeland n'aurait d'autre avantage que de donner de la confiance à la Russie, si elle est de bonne foi..., je pense que ce serait un motif assez puissant pour vous engager à tenter promptement le passage par tous les moyens possibles. »*

Malheureusement c'en était fini de tout espoir. Dès le 18 mars, une frégate de 40 canons et un cutter anglais avaient paru dans le Grand Belt. La frégate avait pris la station près de l'île de Sprogœ de manière à pouvoir observer ce qui se passait entre les ports opposés de Nyborg (Fionie) et de Corsœr (Seeland). Certainement, ces deux navires précédaient l'escadre signalée par le Consul hollandais. La preuve en fut bientôt donnée, car un vaisseau de ligne danois s'étant porté contre la frégate, il fut enveloppé par 4 ou 5 bâtiments enne-

mis, pris à l'abordage, et, s'étant échoué, les Anglais le firent sauter.

Puis, on apprenait que 2 vaisseaux de ligne et une frégate avaient jeté l'ancre dans le voisinage de Landscrona et en face de Kronenbourg ; que, le 21 mars, à 10 heures, le Capitaine Jessen, Commandant le vaisseau danois *Prince Chrétien*, de 74 canons, ayant quitté Elseneur, avait été pris en chasse par deux vaisseaux de ligne<sup>1</sup> et trois frégates anglaises à l'embouchure du Sund ; que, le 22, il avait été attaqué, entre la Seeland et l'île de Samsoë, à l'entrée du Grand Belt, et qu'à la suite d'un combat glorieux soutenu pendant six heures, il s'était échoué sur la côte. Il était évident que la flotte anglaise allait obliger de renoncer à l'expédition contre la Scanie, peut-être attaquer Copenhague, qui, du moins avait des moyens puissants de se défendre : un vaisseau de ligne de 74 canons, 5 grosses frégates de 44 canons, un vaisseau armé en bloc-schiff, deux batteries flottantes portant des canons de 24, quelques prames et une trentaine de chaloupes canonnières.

D'ailleurs le Prince de Ponte Corvo rendait compte, de Kolding, le 2 avril, comme suit au Prince Alexandre, Vice-Connétable et Major général, des incidents qui avaient marqué son retour, après avoir signalé la croisière anglaise entre Corsør et Nyborg :

« Ainsi tout embarquement de troupes est devenu impossible. C'est avec les plus grandes difficultés que je suis moi-même parvenu à repasser sur le Continent. Il a fallu, pour éviter la croisière anglaise, me déterminer à faire un détour considérable par les petites îles, passer à travers les glaces flottantes et faire enfin un trajet de trente lieues sur mer pour aborder à l'île d'Alsen dans le Schleswig. J'y suis descendu il y a cinq jours<sup>2</sup>. Mon aide de camp m'a remis la dépêche de Votre Altesse en date du 15 de ce mois. L'ordre qu'elle contient de passer les Belts avec mon Corps d'Armée dès qu'ils seront gelés, se trouve inexécutable au moins pour cette saison. LES BELTS N'ONT PAS GELÉ CETTE ANNÉE ; ET IL EST TRÈS RARE QUE CELA ARRIVE. »

« Avant que l'on eût reçu ces avis, (concernant une expédition anglaise contre la Seeland), le Roi m'avait témoigné le désir d'avoir un renfort d'au moins six mille hommes en See-

1. Le *Stately* et le *Nassau*.

2. Il avait débarqué à Sonderbourg le 27 mars et devait regagner son Quartier général à Odense. Lettre du Général Gérard au Commandant Gaultier commandant le Quartier général.

land. Mais comme il n'est plus possible de passer le Belt avec sûreté, que j'ai eu le bonheur d'arrêter mon mouvement assez à tems pour ne pas perdre un seul homme, que la seule voie qui n'est pas encore fermée, celle des Iles de Laland et de Langeland, outre qu'elle est très longue<sup>1</sup>, très pénible, et praticable seulement pour l'infanterie, sera certainement au premier jour coupée par les Anglais, dès que les GLACES FLOTTANTES AURONT ENTIÈREMENT DISPARU, j'ai pensé que le meilleur parti est de ne rien faire sans avoir reçu de nouveaux ordres. Je me borne donc à occuper la Fionie, le Schleswig et le Julland; je vais y répartir mes troupes, en attendant que je connaisse les intentions de Sa Majesté. Votre Altesse JUGERA SI LA CONSERVATION DE LA SEELAND EST ASSEZ IMPORTANTE POUR QU'ON RENFORCE CETTE ÎLE A QUELQUE PRIX QUE CE SOIT. Dans ce cas, j'emploierais tous les moyens possibles pour y faire passer six mille Espagnols avec un général de brigade français et quelques officiers de notre Etat-Major, car le Roi tient beaucoup à avoir, au moins, des officiers français. »

Si l'on songe que, le 29 mars, le grand Belt était encore couvert de glace, l'on comprend de moins en moins tous ces retards, TOUTES CES MANOEUVRES qui ont fait échouer l'expédition que la nature elle-même semblait vouloir favoriser.

Et cependant, le 23 mars encore, Napoléon échafaudait un plan d'opérations que l'on ne donne ici qu'à titre documentaire; on en jugera les futiles combinaisons, et l'on comprendra mieux encore que CE N'ÉTAIT PAS DE PARIS QUE DEVAIT ÊTRE DIRIGÉE CETTE EXPÉDITION. NAPOLÉON SE SOUVENAIT TOUJOURS DES BATAILLES D'IÉNA ET D'AUERSTAEDT, N'AVAIT PAS CONFIANCE EN BERNADOTTE comme il avait eu confiance en Junot pour l'expédition du Portugal, et ne voulait lui laisser aucune initiative.

1. On voit l'insistance que le Maréchal continue à mettre pour ne pas bouger et l'on ne s'étonne pas des tergiversations de Napoléon qui suivait les conseils de son représentant sur place. Le 23 mars, Napoléon donnait de nouveaux ordres; le mouvement ne devait pas commencer avant que le Maréchal sut si les Russes étaient à Abbo, et si le Danemark mettait 14.000 hommes à sa disposition. Si ce chiffre ne pouvait être atteint, défense de marcher. Bernadotte donna l'ordre au Roi qui répondit que tout était prêt (1<sup>er</sup> avril) pour recevoir les troupes étrangères en Seeland, mais qu'il ne pouvait fournir les 14.000 hommes ne pouvant dégarnir complètement la Seeland. Discussions. Le 4 avril le Roi proposa l'occupation des Iles du Sud par les FRANÇAIS qui relèveraient les danois. Au milieu d'avril, nouveaux ordres de Paris. L'expédition était abandonnée, mais l'Empereur espaçait les Espagnols, mettait les Français aux bons endroits, toujours prêts, et les faisait entretenir par le Danemark. W. Hafner écrivait, le 3 juillet, « *L'Empereur ne songe qu'à occuper le Danemark* ». K. SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 66-67.

*Instructions pour l'occupation du Danemark et l'invasion de la Suède**Au Prince de Neuschâtel, Major Général de la Grande Armée*<sup>1</sup>.*Saint-Cloud, 23 mars 1808, 3 h. après-midi.*

*Mon cousin, envoyez avant de vous coucher un courrier extraordinaire au Prince de Ponte Corvo. Faites-lui connaître que vous venez de recevoir les lettres du 14 mars ; que je considère les troupes qui sont sur le territoire de Holstein comme si elles étaient à Hambourg puisqu'elles peuvent s'y porter en peu de marches ; que, par la présente, vous l'autorisez à faire passer à Copenhague les deux divisions espagnoles et la division française : ce qui, je pense, fera une force de 22 à 24.000 hommes ; que ces troupes seront prêtes à partir de Copenhague les huit premiers jours d'avril ; que les troupes hollandaises et celles françaises du général Dupas restent où elles se trouvent jusqu'à ce que je sache positivement le lieu où elles sont arrêtées ; que des frontières de Russie à Abo il y a un mois de route ; qu'ainsi les Russes ne peuvent y être arrivés que du 20 au 25 mars ; qu'il est nécessaire, avant que le Maréchal Bernadotte entre en Scanie, de connaître, 1° si les Russes sont arrivés à Abo ; 2° le NOMBRE DE TROUPES QUE LES DANOIS VEULENT EMPLOYER DANS L'EXPÉDITION DE SCANIE. L'expédition de Suède doit être tentée, mais seulement avec toute sûreté de réussir. Mon intention n'est pas que le Prince de Ponte Corvo passe en Scanie avant d'être certain d'avoir sous ses ordres 36.000 hommes, indépendamment des secours que peut lui offrir la Norvège. Les divisions espagnoles et la division française formeront je pense, un présent sous les armes de 22.000 hommes. Il faut donc que les Danois fournissent 14.000 hommes pour arriver à 36.000 hommes. Les choses étant ainsi, je laisse carte blanche au Prince de Ponte Corvo, ayant soin, en arrivant en Suède, de ménager mes troupes sans faire une guerre d'invasion. Les Danois peuvent oter toutes les troupes qui sont dans le Holstein, et le Prince de Ponte Corvo est maître de disposer d'une division hollandaise pour garder le Holstein et maintenir ses communications. Le sieur Didelot a écrit que les Danois ont des moyens suffisants pour faire passer 30.000 hommes en Scanie. Si cela est ainsi, je désire que le Prince passe d'abord avec 12.000 Danois, 12.000 Espagnols et 8.000 Français. Les autres deux mille Danois, les mille ou deux mille Espagnols et les autres mille Français*

1. Corr. Nap., n° 13.672.



passeront avec le second convoi. Il faut aussi que le Prince Royal ait des troupes pour garder le Seeland. Je n'aurai point de difficulté qu'un régiment de la division Dupas, celui qui se trouve le plus près de la Fionie, avec deux régiments hollandais, passe à Copenhague aussitôt que le Prince de Ponte Corvo sera en Suède, pour aider les Danois à garder Copenhague. J'enverrai alors deux autres régiments hollandais et le 58<sup>e</sup> qui est à Hambourg pour garder le Holstein et la Fionie. En résumé, j'approuve que le Prince n'ait fait aucun mouvement rétrograde. J'approuve même qu'il laisse où elles sont les troupes hollandaises. Je l'autorise dès à présent à passer à Copenhague. Je ne l'autorise à passer en Scanie, pour faire la guerre, qu'avec deux divisions danoises formant 14.000 hommes ; ce qui complètera son armée à 36.000 hommes. Dans ce cas, je l'autorise à disposer d'une division hollandaise et d'un régiment de la division Dupas pour garder la Fionie et Copenhague. Mais je LUI DÉFENDS EXPRESSÉMENT DE PASSER EN SUÈDE SI LES DANOIS N'ONT PAS 14.000 HOMMES A JOINDRE A SES TROUPES. JE N'AI POINT UN ASSEZ GRAND INTÉRÊT A L'EXPÉDITION DE SUÈDE POUR LA HASARDER A MOINS DE 36.000 HOMMES. JE NE VEUX PAS NON PLUS QUE, QUAND MES TROUPES SERONT EN SUÈDE ET SÉPARÉES DU CONTINENT PAR LA MER, LES DANOIS SOIENT TRANQUILLES A COPENHAGUE : CELA N'AURAIT PAS DE SÛRETÉ POUR MOI. Une fois débarqué en Scanie, le Prince de Ponte Corvo doit faire une guerre réglée, fortifier un point comme tête de pont, en cas d'événement ; s'emparer, s'il est possible des points qui interceptent le Sund, pour empêcher la communication des Anglais avec les Suédois ; enfin publier des proclamations dans le pays, et produire le plus de mécontentement contre le Roi de Suède. Je ne l'autorise à marcher sur Stockholm qu'autant qu'il serait assuré d'y avoir un parti puissant pour le seconder. Dans ses proclamations, il ne doit jamais appeler le roi actuel, Roi de Suède, je ne le reconnais point comme tel, mais l'appeler le chef de la nation suédoise ; se servir du mot générique de Gouvernement ; et, quand il est obligé de lui parler à lui-même, l'appeler toujours le chef de la nation suédoise ; dire que nous ne le reconnaissons plus comme roi depuis que la constitution de 1778 a été culbutée. Vous ferez connaître au Prince de Ponte Corvo que je m'en repose sur lui pour maintenir la dignité qui est due à son caractère et à la Majesté Impériale ; qu'il ne doit signer aucun armistice, convention, ni acte quelconque, qu'il n'y soit appelé Prince de Ponte Corvo et non Maréchal Bernadotte ; commandant en chef l'armée impériale française, et non comman-

dant les troupes françaises ; que le roi de Suède s'est mal comporté avec le maréchal Brune. Vous lui ajouterez que, du moment qu'il aura donné tous les ordres, il se rendra à Copenhague pour y voir le Prince Royal et lui faire connaître mes intentions.

NAPOLÉON.

Il y a lieu de remarquer qu'en résumé Napoléon ne tenait pas à cette expédition. M. Allen dans son *Histoire du Danemark* tire très bien la conclusion de cette lettre de Napoléon lorsqu'il dit :

« Il devint à peu près manifeste que Napoléon n'avait jamais eu sérieusement l'idée de faire une descente en Scanie, et même, si ce projet avait été exécuté, il y a de bons motifs de croire que ce n'eut pas été dans le but d'aider le Danemark et de lui procurer des avantages, mais seulement de faire une diversion en faveur des Russes qui, avec la connivence de Napoléon, avaient attaqué la Finlande. En occupant la Nordalbingie et la Fionie, l'empereur des Français SEMBLE AVOIR EU SURTOUT EN VUE DE METTRE SES TROUPES EN SUBSISTANCE DANS DE BONNES CONTRÉES et de prendre des garanties contre le Danemark qu'il soupçonnait toujours de vouloir pactiser avec l'Angleterre... »

Et M. de Gomez peut écrire avec assez de vérité et sans trop d'âpreté :

« Ceux qui par expérience propre connaissent les trompeuses cabales dont Napoléon se servait pour s'emparer d'un pays, en feignant l'hostilité contre un autre, comme il le mit presque simultanément en pratique en Espagne, sous prétexte de passage et d'hostilités contre le Portugal, ne peuvent moins faire que de trouver un certain parallélisme de conduite dans l'occupation des provinces danoises sous prétexte de marcher sur Stockolm. »

Il y a lieu de noter ici un incident assez caractéristique, rapporté par M. de Guzman, qui montre le malheureux esprit qui dirigeait le Maréchal Bernadotte contre notre Ministre plénipotentiaire à Copenhague le Baron Didelot. Ce mépris du Prince pour cet admirable serviteur de la France est un de ces faits que l'on ne doit pas hésiter à lui reprocher avec énergie, car il a desservi la cause de la France et de l'Empereur, alors que leur entente eut assuré le succès de notre politique.

« Le 19 mars, Ponte Corvo visita, dans sa résidence officielle, le Ministre d'Espagne avec lequel il eut un entretien

privé, SANS L'INTERVENTION DU MINISTRE FRANÇAIS M. DIDELOT. Le Maréchal lui dit que l'armée, dont la première colonne française devait arriver le 21 à Copenhague, retarderait son arrivée à cause d'un ordre express de l'Empereur qui changeait l'ordre de la marche et disposait que les divisions françaises feraient halte en Fionie afin que les Espagnols prissent la tête. Ce changement, disait le Comte Yoldi, retardera considérablement l'expédition et pourra être la cause qu'une grande partie de l'armée alliée reste sans passer en Seeland. La nouvelle qu'une frégate anglaise de 36 canons et qu'un brick de guerre croisaient dans le Grand Belt et que cela rendrait périlleux et difficile le passage des bateaux qui devaient effectuer le transport des troupes SERVIRA DE PRÉTEXTE. »

Ce fut d'ailleurs le prétexte que l'on donna au Général Kindelan qui prenait la tête des troupes espagnoles, le 26 mars<sup>1</sup> pour les faire porter en avant, et remplacer les troupes françaises qui occupaient, le 25 mars, les points suivants :

Le Grand Quartier Général, à Odense.

La 1<sup>re</sup> division Dupas, à Flendsbourg, Apenrade, Haderleben.

La 2<sup>e</sup> division Boudet, à Odense, Kjerteminde (14<sup>e</sup> Chasseur à Cheval), Fraagedegaard (5<sup>e</sup> Infanterie légère), Follerup (19<sup>e</sup> Infanterie de ligne), Frédéricia (58<sup>e</sup> Infanterie de ligne) ; la première division Hollandaise était rentrée en Hollande avec le Maréchal Dumonceau ; la 2<sup>e</sup> division Hollandaise avec le lieutenant Général Gratien était à Hambourg, le Général Nicolson à Lubeck, le Général Hasselt à Bremen.

Quant aux troupes espagnoles elles reçurent l'ordre de se disloquer ainsi qu'il suit<sup>2</sup> :

En Fionie : *Cataluña, Barcelona, Villaviciosa*, une partie de l'artillerie et les sapeurs entre Odense et Nyborg, où devait s'établir le Quartier Général du Marquis de la Romana.

En Jutland, à Kolding et environs : *Princesa et El Rey* ; à Veile, *Zamora et Algarbe* ; à Rappin, *Almanza et Guadaluja* ; à Tondern, *del Infante* ; à Middelfart, *Asturias*.

Le Général Kindelan reçut alors l'ordre de regagner le Continent et de s'établir à Kolding pour commander spécialement les troupes du Jutland<sup>3</sup>.

1. Voir sa lettre du 26 mars (GUZMAN. *Op. cit.*, page 74).

2. Voir dans Guzman l'ordre détaillé du Prince de Ponte Corvo qu'il est inutile de donner, et dont les résultats se trouvent sur le grand état des mouvements (Annexe III) à Middelfart *Asturias*.

3. Voir le grand tableau des mouvements des troupes espagnoles que j'ai établi d'après les documents du Ministère de la guerre. (Annexe III.)

Les troupes alliées s'entassaient ainsi en Fionie et dans le Jutland au grand embarras des habitants et au grand dam pour la discipline : des désordres eurent lieu, particulièrement à Rendsbourg, de la part des troupes françaises de passage ; des mesures sévères furent prises par le Général Dupas et le Prince de Ponte Corvo pour leur prompt répression.

Il n'y eut pas de plainte officielle. La première colonne, en passant par Apenrade, commit aussi des excès. Le Prince de Ponte Corvo, fit tout de suite battre la générale et força la troupe à bivouaquer, toute la nuit en plein air, puis il fit fusiller un soldat qui avait tué une femme.

Ces mesures produisirent l'effet attendu qui ne dura pas puisque malheureusement, M. de Lysakewitz, le 9 avril suivant, écrivait à M. de Romanzoff :

« *Il est à regretter que les troupes n'observent pas assez strictement la discipline militaire qui est assez relâchée parmi les Français, ce qui donne lieu à beaucoup de désordres et de plaintes, tandis que il paraît que les troupes espagnoles se conduisent de manière à se concilier l'amitié et le bon accueil des gens du pays partout où elles se trouvent, n'exigeant rien au delà de ce qui est strictement nécessaire et paient argent comptant tout ce qu'on leur fournit ; ce qui n'est pas le cas des Français qui demandent beaucoup et ne paient rien.* »

Les « classes industrielles » se sentirent bientôt de la cherté extraordinaire que le passage ou le séjour des troupes augmentèrent dans les villes alors que le commerce maritime avait complètement cessé, d'autant qu'on avait réquisitionné tous les bateaux pour le passage des troupes.

On verra les réclamations de M. de Dreyer.

Cependant tout en rendant aux troupes espagnoles l'hommage qu'elles purent mériter, nous pouvons dire que les éloges de M. de Lysakewitz étaient un peu exagérés.

Le changement subit du rôle de la France ne laissa pas que d'embarrasser notre Ministre à Copenhague qui ne manqua pas d'en écrire à Paris, en montrant les résultats trop favorables pour la domination de la Baltique par l'Angleterre, et demanda par crainte d'une agression contre la Seeland que l'on en renforçât la garnison à l'aide de *Français* et surtout des *officiers français*, sans se préoccuper de l'artillerie et de la cavalerie, difficiles à transporter : on devait en trouver suffisamment sur place.

Mais tandis que, toujours courageusement et sans réticences, il disait la vérité à son Gouvernement, l'Empereur qui n'aimait pas les vérités qui contrariaient sa politique lui fai-



sait adresser, le 3 avril, par M. de Champagny, une lettre très vive en réponse à sa lettre du 19 et à sa dépêche du 22 mars. On lui reprochait ses réflexions sur les affaires militaires « *matière infiniment délicate et difficile pour ceux mêmes que leur profession appelle à s'en occuper spécialement* » ; on affirmait que les « *dispositions de l'Empereur ont toujours été les mêmes ; JAMAIS ON N'A EU QU'UN PROJET POUR L'EXPÉDITION...* » « *les troupes ont hâté leur marche au lieu de la retarder, et si elles ne sont pas arrivées plus tôt, c'est que la cour de DANEMARK S'EST DÉCIDÉE TROP TARD.* »

*Jamais mensonge officiel* (il faut bien employer le mot) ne fut plus flagrant, puisque, ainsi qu'on l'a montré, l'échec de l'expédition provenait de la duplicité des deux Empereurs de France et de Russie, des mauvaises dispositions permanentes, malgré tant de preuves de coopération loyale, de Napoléon contre le Danemark et de la résistance du Prince de Ponte Corvo à se bouger, parce qu'il n'avait songé qu'à lui, et avait fait venir sa femme qui était allée rejoindre « *Son auguste époux* »<sup>1</sup> en Fionie. C'est ce qui lui avait fait précipiter son départ de Copenhague.

La vérité était exprimée dans une lettre du 4 avril de M. de Merbitz à M. de Bose.

« *La face des affaires est changée. Il a fallu tout un assemblage de circonstances pour empêcher l'expédition. Si les troupes françaises s'étaient mises en marche le 20 février ; si elles n'avaient pas dû attendre près de 15 jours un courrier de Paris ; si même alors « on avait, au lieu de les faire passer toutes ensemble par la grande route, suivi le premier projet du Prince Royal : faire passer la colonne venant de Lubeck par l'isle de Tehmann et diviser celles qui venaient de Hambourg de manière qu'une partie aurait passé le long de la grande route par Snoghoy et Middelfart, et une autre par l'isle d'Alsen à travers le petit Belt jusqu'à Bågen en Fionie, alors toutes ces troupes auraient passé à tems le grand Belt et seraient venues au Sund « à temps... » Si du moins la première colonne française n'avait pas dû faire halte en Fionie pour que les Espagnols les devançassent, il y aurait eu moyen de faire passer 6.000 français en Seeland.*

*Maintenant la médaille est tournée... et les âmes craintives*

1. C'est durant ce voyage que s'étant arrêté à Kolding où il voulait avec la Princesse habiter le Palais royal, celui-ci fut brûlé, le jour même de son arrivée, par des espagnols qui ne sachant pas chauffer les poêles danois y avaient mis trop de bois. Il porta alors son Quartier général à Odense.

voient déjà la Seeland aux mains des ennemis... « C'est dans cet état de choses que les troupes françaises reculent en partie. »

Les menaces contre la Seeland augmentaient. La flotte anglaise dans le Sund était alors de 7 vaisseaux, dont 2 de 74 canons. Aucun bâtiment de transport n'avait encore paru, et l'on était incertain si des troupes n'avaient point débarqué à Gothenbourg ou si la flotte qui les portait n'avait pas été dispersée par une tempête récente, car un bâtiment de transport, monté de 350 Hanovriens, faisant partie d'un corps de 14.000 hommes, sous les ordres du Général Spencer, avait fait naufrage et les hommes avaient été conduits prisonniers à Berghen<sup>1</sup>.

Le 12 avril, l'arrivée d'une escadre anglaise à Gothenbourg, sous les ordres de l'Amiral Hood, avec des troupes, se précisait, tandis que 16.000 Suédois étaient entrés en Norvège, où commandait le Prince Christian d'Augustenbourg, en qui l'on avait confiance. En Seeland, on levait un régiment de volontaires sous le nom de *Régiment de Copenhague* et l'on travaillait ferme à la défense de l'île et de Copenhague. M. de Dreyer pouvait affirmer que « *le courage et la fermeté du Roi se montreraient supérieurs aux événements* ». Napoléon le faisait prévenir, le 21<sup>2</sup>, qu'il avait donné l'ordre au Prince de Ponte-Corvo de faire passer des troupes en Seeland coûte que coûte pour la défense de cette île.

En effet, de Bordeaux, le 13 avril, il avait écrit au Prince de Neufchatel :

« *Mon Cousin,*

*Répondez au Prince de Ponte-Corvo que vous avez mis sa lettre sous mes yeux, que je ne suis pas étonné de tout ce qui est arrivé et que c'est parce que je l'avais prévu que j'avais ordonné que la première colonne que l'on ferait passer en Seeland serait une colonne espagnole ; qu'il faut donner à la Seeland tous les secours qui sont en notre pouvoir. Y FAIRE PASSER DEUX RÉGIMENTS ESPAGNOLS et tous les officiers d'Artillerie, du Génie et d'Etat-Major dont pourrait avoir besoin le Roi de Danemark, qu'il doit se servir des Espagnols pour la défense des îles ; que, lui, Prince de Ponte Corvo, doit prendre le commandement général du Holstein et veiller, avec les deux divisions espagnoles, une division hollandaise et la division française, non seulement à la garde du Holstein, mais*

1. Didelot, lettre du 11 avril 1808.

2. Corr. de Nap., n° 13.769.

*aussi à la défense des Villes Hanséatiques et de Cuxhaven. En résumé, le Prince de Ponte-Corvo doit FAIRE PASSER DEUX RÉGIMENTS ESPAGNOLS EN SEELAND, DISPERSER LES ESPAGNOLS DANS LES ILES POUR LA DÉFENSE DE LA FIONIE ET DES AUTRES POINTS. Je ne crois pas que les Anglais entreprennent rien contre les Danois, chez lesquels ils n'ont rien à faire. Le Roi de Danemark a 18 ou 20.000 hommes de troupes en Seeland.*

*Vous ferez connaître AU PRINCE DE PONTE-CORVO QUE LES TROUPES ESPAGNOLES MÉRITENT QUELQUE SURVEILLANCE; QU'IL EST NÉCESSAIRE DE LES ISOLER, DE MANIÈRE QUE, DANS AUCUN CAS, ELLES NE PUISSENT RIEN FAIRE; que le Prince des Asturies est monté sur le trône; que le Roi Charles a protesté et s'est rendu à l'Escurial; que, dans cette situation des choses, 50.000 Français sont à Madrid, 30.000 en Catalogne, 30.000 à Burgos et 30.000 en Portugal; que l'Empereur part pour se rendre à Bayonne et que vous lui écrirez lorsqu'il y aura quelque chose de plus décidé. En attendant, il peut en causer avec le Marquis de la Romana et lui dire que je désire l'avantage de l'Espagne et relever ce pays de manière qu'il soit utile à la cause commune contre l'Angleterre. Il faut que son Quartier Général soit central, au milieu du Holstein, à portée de Copenhague, d'Amsterdam et de Hambourg. »*

Cette lettre du 13 avril, ordonnant la dispersion des troupes espagnoles dans les îles, devait avoir une influence capitale sur les événements ultérieurs : les ordres qu'elle renfermait étaient à ce sujet en désaccord avec les suggestions du Baron Didelot, qui devait une fois de plus assister aux fâcheux résultats du mépris que l'on en avait fait. Cette lettre avait été provoquée par la suivante du 6 avril du Prince de Ponte-Corvo :

*« A Middelfahrt, le 6 avril 1808.*

*A S. A. S. le Prince Alexandre, Vice-Connétable  
et Major-Général.*

*J'ai reçu, hier soir, la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 29 mars, avec le Moniteur de la même date.*

*DÉJA, DEPUIS PLUSIEURS JOURS, JE M'ÉTAIS APERÇU DE QUELQUE AGITATION PARMI LES TROUPES ESPAGNOLES ET J'AVAIS APPRIS QU'ELLE ÉTAIT CAUSÉE PAR DES LETTRES PARTICULIÈRES RÉCEMMENT ARRIVÉES D'ESPAGNE.*

*N'ayant pas la possibilité de réunir toutes ces troupes sous la main, dans une grande ville, j'ai pris le parti d'isoler les*

corps des uns des autres; ils se sont mis en mouvement avant-hier et il m'a été facile de prendre pour prétexte la pénurie des subsistances. J'ai réglé par un ordre sévère le Service des Cantonnements et j'ai rendu les Généraux et Brigadiers responsables de l'exécution de cet ordre.

La haine que la presque universalité de ces troupes porte au Prince de la Paix leur fera voir sa chute avec plaisir; et, quoique le Prince des Asturies et le Duc de l'Infantado aient beaucoup de partisans, je crois pouvoir assurer que, quelque soit leur sort futur, les troupes espagnoles que l'Empereur m'a confiées seront maintenues dans l'ordre et la subordination<sup>1</sup>; il y aura peut-être quelques changements à faire parmi les officiers; mais, dans ce cas, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte. J'ai mandé M. le Marquis de la Romana auprès de moi; j'ai causé longtemps avec lui; nous sommes convenus qu'il fera suspendre la distribution des lettres à ses troupes jusqu'à ce que je l'aie autorisée; j'ai beaucoup à me louer de ce chef, il est très subordonné et ne fait jamais d'objection aux ordres qu'il reçoit. Son second, le Général Kindelan, est dans le même cas.

J'écris à M. Bourienne pour que toutes les lettres adressées à l'armée espagnole qui se trouveraient au bureau de la poste danoise soient retirées par les postes Grand-Ducales et gardées jusqu'à nouvel ordre.

Je renouvelle à Votre Altesse l'expression de mes sentiments distingués.

P. S. — J'ai oublié de marquer à Votre Altesse qu'en partant de Hambourg j'avais ordonné au Marquis de la Romana de laisser au dépôt les officiers qui, par leur âge et leurs anciennes habitudes ne pouvaient être d'aucune utilité à l'armée. Cet ordre a été exécuté.



The image shows a handwritten signature in dark ink. The signature is written in a cursive, flowing style. It begins with a large, sweeping flourish that extends to the left. The main body of the signature reads "Bernadotte" in a clear, elegant hand. Below the name, there are several smaller, decorative loops and flourishes that trail off to the right.

1. A remarquer cette assurance imbécile qui, jusqu'au dernier jour et malgré tous les avertissements, ne quittera point le Maréchal Bernadotte prince de Ponte Corvo; à moins que ce ne soit une fois encore, après et avant d'autres, une preuve de sa félonie vis-à-vis de Napoléon.



Le Baron Didelot, du moins, continuant son rôle d'observateur consciencieux<sup>1</sup>, signalait que les forces navales de l'Angleterre augmentaient continuellement dans le Sund et le Grand-Belt; que la Hollande ne pouvait envoyer de bateaux; que les hostilités avaient commencé en Norvège et que notre Ambassadeur en Russie lui avait écrit directement, le 5 avril, que l'Empereur de Russie avait donné des ordres pour le passage d'un corps russe en Suède, pensant qu'il serait secondé par les opérations du Prince de Ponte-Corvo; et l'Ambassadeur le priait de le tenir au courant de celles-ci, et particulièrement de lui faire savoir l'époque du passage de l'Armée Française en Scanie. Et précisément M. de Lisakewitz<sup>2</sup> signalait à M. de Romanzoff que le Grand-Belt était devenu libre et qu'un régiment danois avait pu passer en Seelande. « *On aurait désiré ici que du moins une partie des troupes françaises eut suivi cet exemple, mais il paraît qu'aucune tentative ne sera faite de leur part pour tenter le passage* », ajoutait-il.

C'est le moment que Napoléon choisissait pour écrire à l'Empereur de Russie, le 29 AVRIL :

« *La saison avance; la présence des Anglais, le peu de moyens des Danois, ME FONT CRAINDRE que l'expédition du Maréchal Bernadotte N'ÉPROUVE DES RETARDS. Tout cependant est en MESURE, les circonstances feront le reste.* » Mais l'Empereur Alexandre ne se laissait pas tromper et ne comprenait rien aux lenteurs du Prince de Ponte-Corvo. Il disait à M. de Caulaincourt : « *La France s'est engagée à seconder efficacement les efforts de la Russie contre la Suède. Pourquoi le Maréchal Bernadotte a-t-il tout à coup arrêté son mouvement ? Pourquoi ses troupes n'occupent-elles pas en ce moment la Seelande ? La capitale du Danemark serait au moins garantie et les Suédois tenus en échec. La Russie ne peut faire tout elle-même*<sup>4</sup> ».

Aussi envoyait-il bientôt trois officiers en Danemark pour étudier la situation et, dès leur arrivée, ceux-ci ne se gênèrent point pour dire que le Tsar ne prenait plus autant à cœur les affaires de Suède<sup>5</sup>.

C'était le moment où le Prince de Ponte-Corvo transportait son Quartier-Général de Odensé à Hardensleben, et cette espèce de mouvement rétrograde, paraissant reculer l'exécution des projets, ébranlait toutes les espérances que l'on con-

1. Lettres des 19 et 24 avril.

2. Lettre du 18 avril/3 mai.

3. Correspondance n° 13.792.

4. Dépêches de Caulaincourt, 12 avril, 6 mai 1808.

5. Lettre du Baron Didelot, 14 mai 1808.

servait encore à Copenhague. Alors, le Gouvernement Danois faisait entendre de justes observations dont Didelot se faisait l'écho fidèle<sup>1</sup>. « *Ces mesures, écrivait-il, semblent inquiéter le Gouvernement pour qui le placement de nos troupes dans les provinces continentales ne sont d'aucune utilité, et elles entraînent cependant pour leur entretien dans des dépenses qui surpassent tous ses moyens. C'est dans ce sens que m'en a parlé le Ministre : il en coûte au Danemark près de 60.000 rigsdalers par mois, environ 2.400.000 francs. Une année de séjour absorberait la presque totalité des revenus, alors qu'il n'y a plus de commerce et que l'on entretient aussi une armée formidable. Toutefois, le Ministre, en entrant avec moi dans ces détails pénibles, m'a ajouté que le Roi avait l'espoir que S. M. l'Empereur prendrait en considération la situation véritablement désastreuse du Danemark, qu'il voudrait bien concourir au moins à l'entretien de nos troupes.* » Le Baron Didelot ajoutait qu'il croyait devoir appuyer l'exposé « *d'un allié fidèle* ».

Les Ministres des autres puissances signalaient aussi cette situation financière à leurs Gouvernements. Mais à quoi servaient de telles lettres quand, avec une rare inconscience des choses ou avec une audace ironique et même méprisante, Napoléon, tout à ses horreurs espagnoles, osait écrire au Prince de Bénévent, Vice-Grand-Electeur, demeuré à Paris<sup>2</sup> :

« *Guérissez M. de Dreyer de sa peur ! Dites-lui que 25.000 hommes que le Danemark a en Seelande répondent à tout; que les Anglais ne sont pas hommes à envoyer en Suède autre chose que quelques flibustiers; que l'expédition de Scanie exigeait 40.000 hommes; que j'en ai 30.000; que les Danois devaient y joindre 10.000 hommes; mais que les 40.000 hommes DEVAIENT DÉBARQUER A LA FOIS ET NON EN DEUX PARTIES : car, si 20.000 hommes débarquaient et que les 20.000 autres ne puissent pas passer, l'expédition était manquée et la moitié des troupes très exposée; que le Prince de Ponte-Corvo s'est rendu à Copenhague, QU'IL S'EST ASSURÉ PAR LUI-MÊME QU'IL N'Y AVAIT DE MOYENS DE TRANSPORT QUE POUR 15.000 HOMMES A LA FOIS<sup>3</sup> ; QUE, DÈS LORS, RIEN N'ÉTAIT POSSIBLE QU'EN CAS DE GELÉE, MAIS QU'ELLE N'A PAS EU LIEU; que, sans doute, l'année prochaine, les gelées auront lieu ou que les moyens d'embarquement seront plus puissants. Vous comprendrez bien que, dans le fait, je ne pouvais pas aussi LÉGÈREMENT PORTER MES*

1. Lettre du Baron Didelot, 3 mai 1808.

2. Correspondance n° 13.778.

3. On voit la néfaste action du Prince de Ponte Corvo.

SOLDATS CONTRE LA SUÈDE, ET QUE CE N'EST PAS LA QUE SONT MES AFFAIRES. »

Dans une lettre du 22 mai à M. de Champagy, il disait <sup>1</sup> :  
« *Je n'ai rien à gagner à voir les Russes à Stockholm.* »

Voilà l'aveu cynique !

Mais, à Copenhague, on pensait autrement, car le péril menaçait et le Baron Didelot, ayant été autorisé à recevoir l'ordre du Danebrog <sup>2</sup> et l'ayant reçu des mains mêmes du Roi dans une audience spéciale, fit part des paroles alors échangées <sup>3</sup> : « *Le Roi a paru regretter vivement les occasions favorables qui ont été manquées : « Si j'avais pu voir une « demi-heure seulement le Prince de Ponte-Corvo, <sup>4</sup> me dit « S. M., dès le moment où il a été question de l'expédition, « elle serait entreprise et sans doute terminée aujourd'hui. » Je cherchai à le convaincre, et je crois avec succès, que l'espèce de malentendu qu'il y avait eu entre les communications que j'avais été chargé de faire ici d'après votre lettre du 31/1 et les ordres qui avaient dirigé la conduite au Prince de Ponte-Corvo ne PROVENAIENT QUE DES BUREAUX DIFFÉRENTS PAR LESQUELS ILS AVAIENT DU PASSER mais que L'INTENTION de l'Empereur avait toujours été une... « J'en suis d'autant plus persuadé, reprit le Roi, que le Prince de Ponte-Corvo vient de « m'écrire pour m'annoncer avoir reçu les ordres de faire « passer des troupes en Seeland... C'est sans doute un point « important, ajouta-t-il, mais la conservation des îles, qui « peuvent seules entretenir la communication avec le continent, est peut-être, dans le moment, plus nécessaire encore. « Je viens d'écrire au Prince dans ce sens en désirant qu'il « put commencer ses opérations par la défense de ces îles <sup>5</sup>... « Mais je désirerais, continua S. M., que ce fut principalement des Français qui fussent envoyés en Seeland. »*

Naturellement, conformément aux ordres reçus qu'il avait provoqués, le Prince de Ponte Corvo, envoya des Espagnols.

1. Correspondance, n° 13.955.

2. Le 22 mai un courrier français était arrivé apportant la décoration de la Légion d'honneur pour le Roi, qui avait été ainsi prévenu par l'envoi de celle-ci, et garda l'ordre toute la journée sans aucune autre. Le Roi s'empressa d'écrire une lettre de remerciement à Napoléon, et lui envoya l'ordre de l'Éléphant par M. de Rosenkranz qui, étant arrivé à Paris le 29, dut y attendre l'ordre de se rendre à Bayonne pour remettre lettre et décoration.

3. Didelot, 10 mai 1808.

4. Donc, comme on l'avait bien pensé, le Prince de Ponte Corvo n'avait pas daigné faire une visite au Prince Royal à Kiel pour régler une si importante question.

5. Particulièrement pour Langeland.

On constate une fois de plus ce désir de *troupes françaises* qui eût évité une catastrophe s'il eût été réalisé.

Pendant ce temps, les Suédois avaient été battus par les Norvégiens, tandis que l'on annonçait que les Russes avaient pris l'île de Gothland.

Les Anglais avaient alors une flotte très importante, commandée par l'Amiral Saumarez, répandue dans tous les détroits et la Baltique, et comme un ordre du Ministère Britannique, du 4 mai, avait déclaré en état de blocus le port de Copenhague et les autres ports de la Seeland, leurs vaisseaux pénétraient dans tous les détroits cherchant à nuire aux petits bâtiments, attaquant de temps en temps les ports de Laaland et de Moën ; ils étaient même venus faire une tentative contre l'île de Langeland ; et le Prince de Ponte Corvo rendait ainsi compte de cette affaire<sup>1</sup>.

« *On leur a riposté et tout s'est borné là. Cependant, afin de prévenir toute autre tentative de leur part contre cette île qui est un des principaux points de communication avec la Seeland, j'y ai envoyé sept cents Espagnols de l'Infanterie légère de Barcelone, quatre-vingt dragons de Villa-Viciosa et une réserve de cent hommes d'infanterie française pris sur tous les régiments du Corps d'Armée. Je me suis déterminé à y joindre ces Cent français, D'APRÈS LA PRIÈRE DU GOUVERNEMENT DANOIS d'en envoyer quel qu'en fut le nombre. Ce Corps, aidé de la milice du pays, est à même de défendre l'Isle contre plus de quatre mille Anglais. J'en ai confié le commandement au chef de bataillon Gauthier<sup>2</sup>, adjoint à l'Etat-Major, ancien aide de camp de feu le général Desjardins, officier zélé et instruit.*

*J'ai également placé dans la petite île d'Aroe, que les Anglais ont aussi paru menacer, deux cents Espagnols qui, avec les 350 Danois qui s'y trouvent, mettront cette Isle à l'abri de toute agression.*

*J'ai fait passer en Seeland, trois bataillons Danois qui étaient restés jusqu'à présent en Fionie et sur le Continent. Ils sont parvenus à passer heureusement, de nuit, et par détachement, sur plusieurs points. Il ne reste plus sur le conti-*

1. 1<sup>er</sup> mai.

2. Son vrai nom est Gaultier Gilbert (voir Annexe I). La note du Commandant Boppe, page 57, concernant « le Lieutenant-Colonel Gauthier » et consacrée au « Baron Gaultier (Jean-Joseph) » est absolument inexplicable. Il ne s'agit point de cet officier, comme je le montre dans la notice que je consacre au Colonel Gaultier Gilbert, le véritable Commandant à Langeland. Le Commandant Boppe s'est appuyé sur l'orthographe fautive du nom pour donner la notice en question.



*nent en troupes réglées Danoises que la valeur de trois bataillons, et deux régiments de cavalerie. J'insisterai pour que les bataillons repassent successivement en Seeland, quant à la cavalerie, cela sera difficile. »*

Les Anglais s'entendaient à merveille à tenir les Danois en haleine et à répandre les bruits les plus divers<sup>1</sup>. On disait qu'ils continuaient leurs préparatifs, et l'on parlait d'une expédition formidable contre la Seeland sous les ordres du Général Cathcart avec tous les autres généraux de 1807, sauf Wellesley qui avait une autre destination. Cette force de terre devait être soutenue par une flotte de 24 vaisseaux de ligne ayant à bord un nombre considérable de bateaux plats de nouvelle construction destinés à assurer la descente des troupes. On disait encore que déjà près de 300 bâtiments de transport étaient arrivés à Gothenbourg avec des troupes et des munitions de guerre ; que 200 autres bâtiments y étaient attendus d'un jour à l'autre avec le reste des troupes anglaises. Toutes ces données étaient certainement imaginaires bien que le Maréchal Soult qui commandait à Stettin fit connaître l'apparition de quelques bâtiments de guerre ennemis, sur les côtes du Mecklembourg et sur celles de la Poméranie Suédoise. Depuis cette époque, le nombre de ces bâtiments s'était augmenté et le dernier rapport portait qu'on avait signalé des côtes de Rügen, deux vaisseaux de ligne, deux frégates, quelques corvettes et bâtiments légers ; ces derniers s'étaient même assez approchés de terre pour faire supposer qu'ils avaient le projet de communiquer, ou de déposer quelqu'un.

Enfin, l'on raconta que la grande expédition de l'Angleterre avait reçu une autre destination, qui devait être l'Espagne, d'autant que l'Angleterre avait voulu simplement, et y avait réussi, empêcher l'invasion de la Scanie. Néanmoins, il passait toujours par le Sund beaucoup de navires marchands Anglais ou autres qui devaient trouver dans les ports prussiens et russes, et même dans les ports danois, des complaisances coupables, car les capitaines avaient des doubles papiers revêtus de timbres français avec les signatures contrefaites des Consuls français.

En Danemark, et particulièrement à Copenhague, pour exalter les courages l'on vantait la prise d'un brigg Anglais dans le Grand Belt, non loin de l'île d'Amak et près de Dragoë, par 4 canonnières danoises commandées par le lieute-

1. Lettre de Lizakewitz à Romantsoff du 19/31 mai 1806.

nant Wulf ; on célébrait les échecs des Suédois contre la Norvège.

En effet, le Général Suédois Armsfeld avait été battu et avait fait des ouvertures au Général Danois pour lui offrir un armistice en vue d'employer son armée à seconder le mouvement général contre le Roi Gustave et opérer une révolution.

Par contre, on annonçait que les Russes avaient dû abandonner Gothland. Dans tous les cas, les Anglais ne voulaient rien faire contre la Russie et espéraient toujours conclure leur paix avant peu avec elle, d'autant qu'ils savaient que l'Empereur Alexandre commençait à être dégoûté de l'expédition de Finlande.

Enfin, vers le 10 juillet, on commença à respirer, car l'on signala le départ de Gothenbourg d'une flotte de 170 voiles escortée par 7 ou 8 bâtiments de guerre, et se dirigeant vers le S. O. en sortant du Cattégat ; la flotte semblait retourner en Angleterre. Les Anglais s'étaient, paraît-il, séparés des Suédois en mauvaise intelligence<sup>1</sup>.

Le Colonel Murray avait eu un long entretien avec le Roi de Suède ; son langage avait imité celui du fameux Jackson au point que le Roi l'avait fait arrêter dans sa chambre pendant 2 jours. Alors, relâché, il était venu faire à Gothenbourg son rapport à l'Amiral Saumarez qui n'avait plus balancé à s'en aller avec toutes les forces de terre et de mer sous ses ordres. Ces forces de terre restées inactives pendant 2 mois devaient aller soutenir la révolte dans le Sud de l'Espagne.

Toujours est-il que les bâtiments anglais autour de la Seeland semblèrent devenir passifs. Il n'en était rien comme on le verra ci-dessous.

1. Lettre de Merbitz à Bose, 12 juillet 1808.

---

## CHAPITRE VIII

---

### La Vérité

Aperçus rétrospectifs. Le Baron Didelot et le Gouvernement danois.

Tandis que Napoléon osait faire écrire que : SI LES TROUPES N'ÉTAIENT PAS ARRIVÉES PLUS TOT « C'EST QUE LA COUR DE DANEMARK S'ÉTAIT DÉCIDÉE TROP TARD », M. de Champagny annonçait, en même temps, que l'Empereur se rendait dans le Midi « pour inspecter les dépôts », et que S. M. se proposait d'offrir le grand cordon de Légion d'Honneur au roi Frédéric VI, celui-ci ayant fait exprimer, le 19 mars, le désir qu'il avait « de pouvoir offrir à S. M. l'Empereur le plus grand cordon du Danemark et d'en recevoir en même temps celui de la Légion d'Honneur ». Ce fut d'ailleurs tout ce qu'il gagna à cette alliance.

Le Baron Didelot ne voulut pas rester sous les reproches, et, dès qu'il les reçut, le 23 avril, il n'hésita pas à répondre à M. de Champagny, la lettre suivante que nous reproduisons *in extenso*, car elle prouve son courage et montre aux serviteurs consciencieux de leur pays que la vérité doit toujours être dite même aux potentats ; au moins on satisfait à sa conscience et si l'on succombe l'on a servi sa patrie.

Copenhague, le 23 avril 1802<sup>1</sup>.

Monseigneur,

*J'ai reçu la lettre de Votre Excellence en date du 3 courant. Quelque pénible qu'il me soit d'être obligé à me justifier, je dois tâcher de le faire pour moi, pour la place que j'ai l'honneur d'occuper et à cause du prix surtout que j'attache à l'approbation de S. M. et à la vôtre.*

*Les réflexions que je me suis permis de présenter ne venaient point uniquement de moi, elles étaient le résultat des*

1. Minist. Aff. Etr. Danemark, n° 110, fol. 222-223.

renseignements généraux et particuliers que j'avais et de mes observations; elles portaient sur tout ce qui se faisait dans notre Armée en opposition formelle avec les dispositions mêmes de votre lettre du 31 janvier dernier; toutes mes instructions étaient là. « Mais le succès de l'expédition, me mandait Votre Altesse, dépend de l'activité avec laquelle elle sera conduite; il faut que tout soit fini longtemps avant le moment où les Anglais pourraient reparaitre dans le Callegat. »

En rapprochant ces dispositions, que je devais regarder et que j'ai dû présenter comme la pensée de l'Empereur, du retard apporté à la mise en marche de l'armée, des changements survenus dans ses mouvements et, finalement, de l'arrêt de la marche, j'ai dû croire que les ordres de S. M. étaient mal interprétés. C'était sur cette seule DIFFÉRENCE ENTRE LES DISPOSITIONS ANNONCÉES ET L'EXÉCUTION, c'était sur les CONSÉQUENCES FUNESTES QUE J'ENTREVOYAIS EN ÊTRE LA SUITE que roulaient mes réflexions, mais nullement sur les affaires militaires. Sans remettre sous les yeux de V. A. toutes celles de mes dépêches où j'ai fait profession d'ignorance à cet égard, et déclaration de ne point vouloir m'en mêler, je me bornerai à n'en citer qu'une seule datée de Kiel, N° 61, longtemps avant qu'il fut question d'aucun plan. « Il me paraîtrait « utile, sous beaucoup de rapports, écrivais-je, que S. M. « daignât envoyer auprès du Prince Royal un officier adroit « et intelligent qui put suivre les opérations militaires aux- « quelles je n'entends rien. »

Cette demande de ma part d'un agent militaire certes n'annonçait pas la prétention de vouloir diriger les opérations.

J'ai pu être étonné et peiné de la tournure que prenait l'expédition, mais je n'ai point cru pour cela un seul instant que les dispositions de l'Empereur fussent changées. Cette confiance que j'avais toutefois était loin d'être partagée; j'ai tâché de l'inspirer; j'ai tâché de détruire les doutes, que JE NE FORMAIS PAS, MOI, mais qu'avait généralement répandus le changement au moins apparent apporté aux premières déclarations, aux premières dispositions faites; si je n'ai pas été dans le cas de transmettre des plaintes officielles de la part du Comte de Bernstorff et de sa Cour, c'est peut-être, j'oserais le dire, parce que j'ai été assez heureux pour les prévenir et rassurer d'avance sur tout ce qui se faisait; je ne me suis point fait un mérite auprès de V. E. de ma conduite dans les circonstances parce qu'elle entraînait tellement dans le cercle de mes devoirs que j'eusse été blâmable d'agir autrement.



Mais le principe de ces plaintes en existait-il moins ? L'opinion publique ne murmurait-elle pas et n'était-ce pas pour moi UN DEVOIR RIGOUREUX DE PORTER AUX PIEDS DU THRONE LE RÉSULTAT DE MES OBSERVATIONS ; J'AI DÛ DIRE LA VÉRITÉ, je l'ai dite avec d'autant moins d'hésitation que, je le répète, TOUT CE QUI SE FAISAIT ME PARAISSAIT EN OPPOSITION AVEC NOS PREMIÈRES INSTRUCTIONS, LA SEULE LOI POUR MOI ; je l'ai dit avec d'autant plus de détail que les grandes occupations de S. M. et les vôtres ne lui permettent pas de donner une attention suivie à ce qui se passe ici, seul objet à traiter pour moi ; je l'ai dit enfin, non point comme AVOCAT DE LA COUR DU DANEMARK, mais comme FRANÇAIS, comme SERVITEUR FIDÈLE de S. M. et me croyant obligé à ce double titre à ne point laisser à l'opinion publique le plus léger prétexte de plainte et de blâme contre la France et son auguste souverain, et à appeler l'attention de l'Empereur sur des opérations que je croyais nuisibles au bien de son service. V. E. termine cette partie de sa lettre en disant « QUE LES PLAINTES DE LA COUR DU DANEMARK SERAIENT INJUSTES, QUE LES TROUPES ONT HATÉ LEUR MARCHÉ AU LIEU DE LA RETARDER, ET QUE SI ELLES NE SONT PAS ARRIVÉS PLUS TÔT C'EST QUE CETTE COUR S'EST DÉCIDÉE TROP TARD ».

Cette espèce de reproche, tombant doublement sur moi, et comme n'ayant pas entraîné à tems le Danemark à une démarche qui paraissait convenir à nos intérêts politiques, et comme présentant aujourd'hui relativement à ce qui s'est fait des réflexions tardives et déplacées, je prendrai la liberté de remettre sous les yeux de V. E. pour ma justification des extraits de quelques-unes de mes dépêches ?

<sup>1</sup> « Quelque soit le parti que prendra le Roi de Suède on désire vivement ici qu'il se prononce promptement comme je crois qu'un pareil désir entre également dans les vues de S. M. ; je parle dans ce sens, mais cependant d'une manière inofficielle ».

<sup>2</sup> « Ce gouvernement ci paraît sentir la nécessité d'obtenir avoir le Roi de Suède pour ennemi à conserver son amitié froide et sa mentalité partielle pour les pirates ».

<sup>3</sup> « Ce gouvernement ci paraît sentir la nécessité d'obtenir de gré ou de force du Roi de Suède la rupture de son alliance avec l'Angleterre... Mais nos secours lui seront nécessaires,

1. Lettre du 11 décembre 1807, n° 74.

2. Lettre du 29 décembre, n° 75.

3. Lettre du 11 janvier 1808, n° 79.

*je me suis entretenu ce matin confidentiellement à ce sujet avec le Comte de Bernstorff, etc.. »*

*Je n'étendrai pas plus loin ces citations. Le Danemark, comme V. E. est à même d'en juger, annonçait depuis longtemps des dispositions à la guerre ; mais incertain de ce que la France et la Russie voudraient faire, pouvait-il aller plus loin ?*

*J'entretenais ces dispositions par tous les moyens qui dépendaient de moi, mais sans aucune instruction à ce sujet de la part de V. E., sans réponse même sur ce que je mandais de l'état de choses, pouvais-je officiellement entraîner le Danemark à une démarche dont je ne pouvais pas connaître le succès auprès de S. M. ?*

*Je reçus la lettre de V. E. en date du 31 janvier, mais avant qu'elle put recevoir ma réponse, ma dépêche du 6 février lui avait appris qu'on était allé ici au devant des projets de S. M. ; TOUT DE LA PART DU DANEMARK ÉTAIT DÉJÀ PRÉPARÉ<sup>1</sup>, RIEN N'EN ARRÊTAIT DONC L'EXÉCUTION ; ET SI, A CE MÊME INSTANT, LE PRINCE DE PONTE CORVO EUT, COMME J'AVAIS ÉTÉ OFFICIELLEMENT CHARGÉ DE L'ANNONCER, VU LE PRINCE ROYAL<sup>2</sup>, SI NOTRE ARMÉE, AU LIEU DE NE SE METTRE EN MARCHÉ QUE LE 7 MARS, ÉTAIT PARTIE COMME SEMBLAIT ÉGALEMENT L'ANNONCER VOTRE LETTRE DANS LES PREMIERS JOURS DE FÉVRIER, l'expédition réussissait. Je ne me porte accusateur de personne de ce qu'elle a manqué, mais je crois pouvoir, par cette exposition de faits, justifier la conduite politique dans ces circonstances et les réflexions successives que mon zèle seul pour le bien du service de S. M. m'a engagé à présenter.*

*J'ai l'honneur...*

DIDELOT.

Malgré tant de déboires déjà subis, le Roi Frédéric VI s'était encore adressé au Prince de Ponte Corvo pour lui

1. « De grands préparatifs furent faits pour un débarquement en Scanie ; plusieurs centaines de transports, notamment, furent réunis, au printemps, dans le Grand-Belt et le Sund, et on les y tint rassemblés pendant longtemps, au grand préjudice du commerce et de l'approvisionnement de la Norvège qui avait grand besoin de céréales. » (C. F. ALLEN : *Histoire du Danemark*, traduit du danois par E. Beauvais. Paris, 1878, t. I.)

2. Ainsi Bernadotte avait une fois de plus trompé l'Empereur comme l'indique cette lettre. « Le prince de Ponte-Corvo m'écrivit du 11 (février) qu'il doit avoir une entrevue avec le Prince Royal à Kiel, et qu'immédiatement, il se met en marche. Vous sentez que je ne puis pas passer par Rügen, parce que je n'ai point de vaisseaux là pour protéger mon passage ; mais j'écris aujourd'hui pour que des troupes y soient embarquées pour menacer aussi de ce côté le Roi de Suède. Je pense qu'il aura (l'Empereur de Russie) dans tous les cas la Finlande ce qui sera

demander 5.000 à 6.000 hommes de ses meilleures troupes françaises pour la Seeland, commandés par un bon général, qu'on était sûr de faire passer par les petites îles en dépit des Anglais ; on pensait qu'elles serviraient d'émulation et d'exemple aux troupes danoises, en imposeraient aux Anglais et aux Suédois qui « *n'aiment pas à se rencontrer avec les troupes françaises* »<sup>1</sup>.

Mais rien ne pouvait vaincre l'obstination du Prince de Ponte Corvo, et le Baron Didelot était obligé d'écrire les 9 et 11 avril, à Paris, avec une franchise admirable :

« *J'ai reçu ce matin une lettre du Prince de Ponte Corvo qui me mande non seulement l'abandon de l'expédition de Suède, mais encore l'impossibilité où le mettent ses ordres d'envoyer en ce moment un renfort soit en Seeland, soit dans les îles. Ces dispositions paraissent déranger tous les calculs de la politique, toutes les espérances, toutes les demandes de ce Gouvernement cy et le livrer pour ainsi dire à la merci de l'ennemi. Au reste, le Roi, malgré tous ces contre-temps est résolu à remplir dignement le rôle qu'il a pris et que nous devons partager avec lui...* »

« *Des bâtiments anglais sont dans le Sund, on parle de dissentiments anglais-suédois — « La nouvelle des dernières dispositions du Prince de Ponte Corvo a déjà transpiré dans le public et y a produit le plus mauvais effet, et MALHEUREUSEMENT IL EST DE MON DEVOIR DE LE DIRE, TOUTES LES APPARENCES PARLENT CONTRE NOUS. PAR UN TRAITÉ NOUS AVONS OTÉ AU DANEMARK LA FACULTÉ DE FAIRE SA PAIX AVEC L'ANGLETERRE SANS NOTRE CONCOURS ; NOUS LUI AVONS IMPOSÉ EN MÊME TEMPS L'OBLIGATION DE CONCOURIR AVEC NOUS A LA GUERRE CONTRE LA SUÈDE, ET LORSQUE, SANS CALCULER LA FAIBLESSE PRÉSENTE DE SES MOYENS, L'ÉTAT PÉNIBLE DE SES FINANCES, IL SE MONTRE ALLIÉ AUSSI FIDÈLE QUE COURAGEUX, NOUS L'ABANDONNONS ET LE LAISSONS A LA MERCI DES ANGLAIS DONT NOUS N'AVONS FAIT QU'ATTISER LA HAINE ET DES SUÉDOIS CONTRE LESQUELS NOUS L'AVONS POUR AINSI DIRE POUSSÉ.*

« *CÉPENDANT NOUS NOUS SOMMES SOLENNELLEMENT ENGAGÉS A LUI FOURNIR TOUS LES SECOURS DONT IL AURAIT BESOIN ; NOUS AVONS PLUS FAIT, NOUS L'AVONS PROVOQUÉ A LES ACCEPTER ; L'APPARAT LE PLUS GRAND ET PAR CELA MÊME PEUT-ÊTRE IMPO-LITIQUE A ÉTÉ DONNÉ A CETTE DERNIÈRE DÉMARCHÉ ; UN MARÉ-*

*toujours avantageux pour lui, puisque les belles de Saint-Pétersbourg n'entendront point le canon. »* Extrait d'une lettre de Napoléon à Caulaincourt, du 17 février 1808. LECESTRE : *Lettres inédites de Napoléon I<sup>er</sup>*, n<sup>o</sup> 229, t. I. (Voir BOPPE. *Op. cit.*, p. 33.)

1. Lyzakewitz à Romantsoff, 9 avril.

CHAL DE L'EMPIRE EST VENU PRESQUE SUR LE THÉÂTRE DE LA GUERRE POUR TOUT VOIR, TOUT CONCERTE ; ET LORSQU'IL NE S'AGIT PLUS QUE DE L'EXPÉDITION NOUS NOUS ARRÊTONS.

NOUS VOULIONS CONQUÉRIR LA SUÈDE ET NOUS REFUSONS AUJOURD'HUI LA DÉFENSE DE LA SEELAND ; TOUS NOS EXPLOITS SE BORNERONT DONC A GARDER LA FIONIE, LE JUTLAND QUE LES ENNEMIS N'ATTAQUERONT PAS, QU'ILS N'ONT PAS LE MOINDRE INTÉRÊT A ATTAQUER ET L'ON VERRA LES FRANÇAIS RENFERMÉS DANS DES RETRANCHEMENTS PENDANT QUE LEUR ALLIÉ SERA PLACÉ SUR SA BRÈCHE CONTRE LAQUELLE EUX-MÊMES AURONT APPELÉ L'ENNEMI.

CETTE IDÉE, JE L'AVOUE, MONSEIGNEUR, EST PÉNIBLE POUR UN COEUR FRANÇAIS, POUR UN SERVITEUR FIDÈLE DE SA MAJESTÉ ; JE NE PARLERAI PAS DU PEU DE GÉNÉROSITÉ QUE POURRA PRÉSENTER UN TEL ABANDON, DU MAUVAIS EFFET QU'IL PEUT PRODUIRE DANS L'ESPRIT DES AUTRES ALLIÉS DE LA FRANCE, MAIS JE DIRAI QUE LA GLOIRE DE NOS ARMES EST COMPROMISE PAR TOUT CE QU'ON AVAIT ANNONCÉ SI HAUT DEVOIR FAIRE, ENTREPRIS AVEC TANT DE VIGUEUR ET QUE L'ON ABANDONNE AUJOURD'HUI AUSSI LÉGÈREMENT. JE DIRAI QUE LE ROI DE SUÈDE ET L'ANGLETERRE VONT TROUVER DANS CETTE CONDUITE DE NOTRE PART UN NOUVEAU MOTIF POUR EUX D'ARROGANCE ET DE CONFIANCE, TROP HEUREUX SI NOUS NE VOYONS PAS LEUR ORGUEIL LÉGITIMÉ PAR DES SUCCÈS RÉELS.

*Nous n'avons pas osé rentrer dans un pays qui nous appelait et qui nous facilitait tous les moyens de passage, parce qu'un ou deux misérables bâtiments anglais barraient une partie du chemin, qu'en dépit d'eux cependant des troupes danoises ont déjà traversé et traverseront encore au moment même, COMMENT POURRONS-NOUS FAIRE CROIRE DÉSORMAIS A LA POSSIBILITÉ D'UNE DESCENTE EN ANGLETERRE ? COMMENT POURRONS-NOUS MÊME LA TENTER ?*

PEUT-ÊTRE, MONSEIGNEUR, V. E. TROUVERA-T-ELLE BLAMABLE LA CHALEUR AVEC LAQUELLE JE PARLE DE L'ÉTAT ACTUEL DES CHOSSES ; MAIS JE CROIRAI MANQUER AU PREMIER DE MES DEVOIRS, SI JE NE PORTAIS PAS AU PIED DU THRONE LA VÉRITÉ TOUTE ENTIÈRE ; LOIN DE MOI LA PENSÉE DE VOULOIR M'ÉRIGER EN CENSEUR DES OPÉRATIONS DE MON GOUVERNEMENT OU DE VOULOIR LES DIRIGER. MAIS NE SERAIT-CE PAS BLESSER VIVEMENT LES INTÉRÊTS DE L'EMPEREUR MON MAÎTRE QUE DE NE PAS LUI FAIRE CONNAÎTRE LES JUGEMENTS DE L'OPINION PUBLIQUE QUELQUE PEU FAVORABLE POUR NOUS QU'ILS PUISSENT PARAÎTRE.

*J'ai l'honneur de saluer respectueusement V. E.*

---

DIDELOT.



## LIVRE II

---

### EN ESPAGNE (1807-1808)

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

##### **Le Traité de Fontainebleau — Démêlés royaux**

Napoléon et le Portugal. — Bases de son action en Espagne. — Le « Corps d'observation de la Gironde ». — Junot. — Entrée en Espagne. — La Maison de Bragance et la Maison d'Espagne condamnées par Napoléon. — Traité de Fontainebleau (27 octobre). — Convention secrète. — Les armées destinées à pénétrer en Portugal. — Arrestation du Prince des Asturies (27 octobre) ; la demande d'une Princesse française. — M. de Beauharnais ambassadeur de France et le Prince des Asturies. — Manœuvres de ses partisans. — Le Prince les trahit. — Décret royal du 30 octobre. — Lettre de Charles IV à Napoléon. — Demande de pardon du Prince. — Napoléon et la famille royale. — Junot à Lisbonne. — La demande officielle d'une Princesse impériale. — Voyage de Napoléon en Italie. — Fin d'année (1807).

Après Tilsitt, Napoléon faisait saisir sur tous les points où il pouvait agir directement les marchandises anglaises, intercepter toutes les lettres de commerce britanniques ; il menaçait le roi Louis, trop tolérant, de faire occuper ses ports par les soldats et les douaniers français ; puis, portant ses regards vers le Sud, il songeait à régler la question du Portugal en obligeant l'Espagne à prêter son concours.

Celle-ci, pendant la campagne d'Iéna, avait fait la sottise d'entamer des négociations secrètes avec l'Angleterre, et le Prince de la Paix avait lancé sa fameuse proclamation appelant l'Espagne aux armes ; puis, après Iéna, pour faire oublier sa perfidie, il avait dû se montrer plat courtisan du grand Empereur, qui songeait déjà, par intermittences, à empêcher la décadence espagnole de grandir alors qu'il allait avoir be-

soin des ressources de cet Etat pour augmenter ses rigueurs contre le commerce britannique et obtenir la soumission du Portugal.

Déjà, le 19 juillet 1807, il avait écrit à Talleyrand : « Il faut s'occuper sans retard de faire fermer tous les ports du Portugal à l'Angleterre. Le lendemain de votre arrivée à Paris vous ferez connaître au Ministre du Portugal qu'il faut que, le 2 septembre, les ports du Portugal soient fermés à l'Angleterre, à défaut de quoi je déclare la guerre au Portugal et les marchandises anglaises seront confisquées pour garantie de ce qu'elle doit au Portugal.

Vous écrirez à mon Consul à Lisbonne pour lui prescrire les mêmes déclarations.

Le même jour, avoir une Conférence avec le Ministre d'Espagne sur cet objet et expédier un courrier à Madrid pour que mon ambassadeur voie le Prince de la Paix à l'effet de conclure une convention pour que les ports du Portugal soient fermés à l'Angleterre le 1<sup>er</sup> septembre. A défaut de quoi les Ministres de France et d'Espagne se retireront de Lisbonne et les deux Puissances déclareront la guerre au Portugal ; une armée de 20.000 français se rendra à Bayonne le 1<sup>er</sup> septembre pour se réunir à l'armée espagnole et conquérir le Portugal.

De mon côté, je compte, à mon arrivée à Paris, écrire au Roi d'Espagne et au Prince de la Paix pour leur faire comprendre l'urgence de cette mesure. »

C'est ce qu'il fit comprendre d'abord aux trois plénipotentiaires espagnols, le Duc de Frias, envoyé extraordinairement pour le féliciter, à M. de Masserano, ambassadeur ordinaire, à M. Yzquierdo, agent secret du Prince de la Paix, en leur exposant nettement son plan : obliger le Portugal à exclure les Anglais, à leur déclarer la guerre, à saisir toutes les marchandises britanniques, faute de quoi le sort du Portugal devrait être instantanément réglé par une invasion des troupes franco-espagnoles alliées. Du reste, Napoléon faisait très nettement connaître ces *volontés* à M. de Lima, ambassadeur du Portugal, auquel il donnait pour obtenir la solution le temps à un courrier d'aller à Lisbonne et d'en revenir, lui affirmant qu'il n'entendait pas se contenter de mesures dilatoires concertées avec les Anglais, et qu'il allait former à Bayonne un Corps destiné à marcher au premier signal.

Aussitôt dit aussitôt fait !

Un décret du 2 août, fixait la composition du Corps d'ob-

servation de la Gironde ; le Général Junot, Gouverneur de Paris, en était nommé Général en chef, et dut être rendu, le 10 août, à Bayonne, avec son Etat-Major.

Puis, le 4 septembre<sup>1</sup>, l'Empereur prescrivit à M. de Champagny, de dire au Ministre de Portugal, qu'une fois l'Armée entrée « *il ne serait plus temps de revenir* » et le 8, il écrivait à l'Infant Jean, Régent de Portugal : « *V. A. R. est amenée à choisir entre le Continent et les insulaires. Qu'elle s'attache étroitement à l'intérêt général et je garantis dans sa personne, dans sa famille, la conservation de sa puissance. Mais si, contre mon espérance, V. A. R. mettait sa confiance dans mes ennemis, je n'aurais plus qu'à regretter une détermination qui la détacherait de moi et qui renverrait aux chances des événements la décision de ses plus importants intérêts* »<sup>2</sup>.

Le même jour, il adressait une lettre à Charles IV par l'entremise du Duc de Frias, Ambassadeur extraordinaire où, après l'avoir remercié de ses félicitations pour les succès de Tilsitt, il lui disait : « *Il faut bien marcher ensemble contre le Portugal, concerter les mesures, fidèlement les exécuter et arracher le Portugal à l'influence Anglaise* »<sup>3</sup>.

Sans même attendre le résultat de ces négociations, le 12, Napoléon faisait déjà savoir à M. de Beauharnais, qu'il se considérait comme en guerre avec le Portugal : que le 1<sup>er</sup> novembre, ses troupes seraient à Burgos, que si l'Espagne voulait d'autres troupes « *elle n'avait qu'à en faire la demande* » qu'il lui en enverrait, que l'hiver était la bonne saison pour agir et qu'il ne « *s'agissait pas de faire comme dans la dernière guerre, qu'il s'agissait de marcher droit à Lisbonne* »<sup>4</sup>.

Le 12 encore, il excitait Charles IV contre le Portugal qui offrait, depuis 16 ans, la scandaleuse conduite d'une Puissance vendue à l'Angleterre à laquelle il était temps de fermer les ports de Porto et de Lisbonne. « *Je compte, ajoutait-il, qu'avant le 1<sup>er</sup> novembre, l'Armée que commande le Général Junot sera à Burgos réunie à l'Armée de V. M. et que nous serons en mesure d'occuper en force Lisbonne et le Portugal. Je m'ENTENDRAI avec V. M. pour faire de ce pays ce qui lui conviendra... il est indispensable de forcer l'Angleterre à la paix pour donner la tranquillité au monde...* »<sup>5</sup>.

1. C. N., n° 13.105.

2. C. N., n° 13.132.

3. C. N., n° 13.131.

4. C. N., n° 13.235.

5. C. N., n° 13.243.

L'affaire de Copenhague le décida à agir vigoureusement et à donner à l'Armée réunie à Bayonne, sous le commandement de Junot, et sous le nom de Corps d'observation de la Gironde, l'ordre de pénétrer en Espagne pour envahir le Portugal, en suivant l'itinéraire Burgos, Valladolid, Salamanque, Ciudad Rodrigo, et la rive droite du Tage, et en pressant sa marche. En même temps, il faisait réunir à Bayonne une deuxième Armée prête à secourir la première en cas de besoin, à laquelle il donna le nom de *deuxième Corps d'observation de la Gironde*, fort de 3 Divisions, sous le commandement du Général Dupont qui devait être rendu à Bayonne, le 15 novembre.

La marche en avant de Junot avait été légitimée par la réponse dilatoire de Lisbonne à la communication faite à M. de Lima, réponse concertée avec Londres de façon à éviter pour l'Angleterre et le Portugal de graves conséquences surtout en ce qui concernait les négociants et les marchandises anglaises : Napoléon ayant exigé l'arrestation des Anglais et la saisie de tous leurs biens. D'ailleurs, le Prince Régent de Bragance était décidé, en cas d'agression par la France, de fuir au Brésil. Napoléon le savait-il ?<sup>1</sup> Il avait décidé de prendre le Portugal en s'entendant avec l'Espagne de façon à SE CRÉER DE BONS MOTIFS DE FAIRE PÉNÉTRER DES TROUPES EN ESPAGNE POUR SES ÉVENTUELS PROJETS : car, déjà naissait en son esprit l'idée de remplacer dans la Péninsule Ibérique, les Bragance et les Bourbons d'Espagne comme il avait remplacé les Bourbons de la Péninsule Italique par des membres de sa famille<sup>2</sup>.

Les Bourbons d'Espagne donnaient alors les plus scandaleux exemples. Le Roi Charles IV, sa femme Marie-Louise de Parme, son Premier Ministre le Prince de la Paix, continuaient leurs mœurs dissolues, dilapidaient les biens de l'Etat, entretenaient le pays dans l'oisiveté et l'ignorance.

1. L'on a dit que Napoléon savait que les Princes de Bragance devaient fuir en Amérique. Cependant le 12 novembre il écrivait à Junot qu'aussitôt arrivé à Lisbonne il devrait faire partir pour Bayonne le Prince Régent ainsi que tout membre de la famille ayant droit au trône (13.351).

2. Dès le 25 septembre, Napoléon avait prescrit à Duroc Grand Maréchal du Palais de conférer avec M. Yzquierdo sur l'argent dû par l'Espagne, sur le Portugal et sur le Royaume d'Etrurie. Quant au Royaume de Portugal, disait-il « je ne fais pas de difficultés de donner au Roi d'Espagne une suzeraineté sur le Portugal, et même d'en distraire une partie pour la Reine d'Etrurie et pour le Prince de la Paix : il est bien difficile qu'une branche de la Maison d'Espagne continue à être établie en Italie... aujourd'hui que toute l'Italie m'appartient. »



et avaient laissé pourrir les navires dans les ports et se perdre l'esprit et la constitution de l'Armée, de telle sorte que l'Espagne ne remplissait pas avec rigueur son rôle dans le système continental contre l'Angleterre.

Le 17 octobre, Junot franchissait la Bidassoa.

A la même date, Napoléon lui écrivait :

« J'apprends au moment même que le Portugal a déclaré la guerre à l'Angleterre et renvoyé l'Ambassadeur Anglais. Cela ne me satisfait pas. Continuez votre marche ; j'ai lieu de croire que c'est entendu avec l'Angleterre pour donner le temps aux troupes anglaises de venir de Copenhague. Il faut que vous soyez le 1<sup>er</sup> décembre à Lisbonne comme ami ou comme ennemi. »<sup>1</sup>

Et ainsi Junot avait déjà pénétré en Espagne et était en marche sur le Portugal lorsque, le 27 octobre seulement, fut signée par le Général de Division Michel Duroc, grand Maréchal du Palais et par don Eugenio Izquierdo de Ribera y Lauzan, Conseiller d'Etat et de Guerre, le traité de Fontainebleau, *Convention secrète entre S. M. C. et S. M. l'Empereur des Français pour le règlement des affaires du Portugal.*

M. Izquierdo, l'homme de confiance du Prince de la Paix, l'avait facilement fait accepter, puisque ce Prince y prenait figure de Souverain : ce qui devait assurer le bonheur de sa Royale *maîtresse* et par conséquent du Roi.

Par l'article I, les Provinces du Portugal, entre Minho et Duero, avec la ville d'Oporto étaient données en toute propriété et souveraineté à S. M. le Roi d'Etrurie, sous le titre de Roi de Lusitanie Septentrionale, elle serait héréditaire, mais S. M. le Roi d'Etrurie cédait en toute propriété le Royaume d'Etrurie à S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie. Par l'article II, le royaume d'Alentejo et le royaume des Algarves étaient donnés en toute propriété et souveraineté au Prince de la Paix pour en jouir sous le titre de Prince des Algarves ; la Principauté des Algarves serait héréditaire dans la descendance du Prince de la Paix, conformément aux lois de succession adoptées par la famille régnante de S. M. le Roi d'Espagne.

Les Provinces de Beira, Tras los Montes et l'Estramadure Portugaise restaient en dépôt jusqu'à la paix générale, et il en serait disposé conformément aux circonstances et de la manière qui serait alors déterminée par les Hautes Parties

1. C. N., n° 13.267.

contractantes. Mais la protection de l'Espagne devant s'étendre sur la Lusitanie septentrionale et la Principauté des Algarves. S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie garantissait à S. M. C. le Roi d'Espagne, la possession de ses Etats sur le Continent de l'Europe au midi des Pyrénées ; il CONSENTAIT à reconnaître S. M. C. comme EMPEREUR DES 2 AMÉRIQUES, à l'époque qui serait déterminée par S. M. C. pour prendre ce titre, soit à la paix générale, soit au plus tard dans trois ans. Et l'on se partagerait alors les îles, colonies et autres possessions maritimes du Portugal.

Une convention secrète était conclue en même temps par laquelle un corps français de 25.000 hommes d'infanterie, 3.000 de cavalerie, devait entrer en Espagne pour se rendre directement à Lisbonne. Il serait joint par un Corps espagnol de 8.000 hommes d'infanterie, 3.000 cavaliers et 30 pièces d'artillerie. Une division de 10.000 Espagnols devait marcher sur Lisbonne par le Minho et le Duero, tandis que 6.000 Espagnols s'y dirigeraient par l'Alentejo et les Algarves.

L'article 6 spécifiait (remarquer le chiffre des troupes) qu'un nouveau Corps de 40.000 hommes de troupes françaises serait réuni à Bayonne, au plus tard le 20 novembre, pour être prêt à entrer en Espagne pour se porter en Portugal, dans le cas où les Anglais enverraient des renforts et menaceraient l'armée de Junot. Mais il ne devait entrer en Espagne qu'après *entente*. Or ce fut Napoléon qui décida seul de la marche en avant.

En communiquant la convention à Junot, l'Empereur lui disait qu'il était décidé à s'emparer du Portugal et : « *Il ne faut mettre au pouvoir des Espanols aucune place forte, surtout du pays qui doit rester dans mes mains*<sup>1</sup>. »

Le jour même de la signature de ce traité, le Roi Charles IV faisait arrêter, à l'Escurial, le Prince des Asturies, son fils, sous prétexte de conspiration contre son père et de projet d'assassinat de sa mère, et en prévenait Napoléon par une lettre du 29 octobre, où il annonçait l'ouverture d'un procès criminel. Presque à la même date, Napoléon recevait une lettre du 11 octobre du Prince des Asturies QUI LUI DEMANDAIT SA PROTECTION ET LA MAIN D'UNE PRINCESSE FRANÇAISE. Napoléon était ainsi appelé à se mêler, non seulement des affaires d'Espagne, mais des démêlés très intimes de l'immorale famille royale.

1. C. N., n° 13.314, 31 octobre.

Comme on l'a déjà dit, le Roi avait laissé la direction absolue des affaires au Prince de la Paix, l'ancien garde du Corps, Emmanuel Godoy, qui, non content d'être l'amant de la Reine et de fournir à celle-ci d'autres amants, avait épousé une infante, nièce de Charles III, cousine-germaine de Charles IV, doña Maria Luisa de Bourbon, et s'était même marié, disait-on, avec une certaine Josefa Tudo, qui lui avait donné des enfants et chez laquelle il avait établi son domicile privé et doublement adultérin<sup>1</sup>.

Au milieu de ces immoralités publiquement affichées, rien ne subsistait de la grandeur de l'Espagne : marine, armée, agriculture, finances, prospérité. Les Espagnols s'en trouvaient humiliés et avaient reporté toutes leurs espérances sur le Prince des Asturies, alors âgé de 23 ans, que sa mère et son amant détestaient, et qui, de son côté, avec un esprit médiocre et un cœur égoïste, méprisait sa mère et son favori et, doué de moyens vulgaires, ne cachait pas son aversion. Une maladie de Charles IV, susceptible d'entraîner sa mort, avait mis à nu les menées criminelles des adversaires : la Reine et le Prince voulant conserver le pouvoir, le fils voulant s'assurer le trône et se venger du couple infâme.

Dans ces conditions, la Reine fit nommer le Prince de la Paix *Grand Amiral*, lui fit accorder le titre d'*Altesse Sérénissime*, et la charge de *Colonel Général de la Maison Militaire du Roi*, ce qui lui donnait le commandement du palais et le rendait pour ainsi dire maître de la personne de Charles IV. Puis, le Prince de la Paix fit près des Conseils de Castille et des Indes des tentatives secrètes pour essayer de changer l'ordre de succession au trône et d'évincer le Prince des Asturies, Ferdinand. Celui-ci n'avait rien ignoré et en avait naturellement causé avec ses amis, le Duc de San Carlos, le Duc de l'Infantado et le Chanoine Escoïquiz, son précepteur, qui lui avaient conseillé de s'adresser à Napoléon, par l'intermédiaire de M. de Beauharnais<sup>2</sup>, Ambassadeur de

1. Manuel Godoi (1767-1851), simple garde du Corps en 1784. Ministre des Affaires Etrangères en 1792-1793. Guerre contre la France. 1795 Traité de Bâle. 1796 Traité de Sainte-Ildefonse.

2. Il était le frère du premier mari de Joséphine. « C'était un esprit médiocre, un ambassadeur gauche et parcimonieux, peu propre aux finesses de son état... doué cependant de quelque bon sens et d'une parfaite droiture. A cela il ajoutait une morgue ridicule. » (THIERS. 8.289-290) Il faut voir sur quel papier gravé, illustré et doré sur tranches il écrivait.

Napoléon n'avait pas été satisfait tout d'abord des relations qui s'étaient établies entre le Prince des Asturies et M. de Beauharnais. Il avait prescrit à M. de Champigny, de lui dire qu'il était mécontent de

France, que l'on estimait, à cause de sa droiture et de sa probité, ennemi du Prince de la Paix. L'Ambassadeur accepta d'entrer dans ces relations secrètes. Et c'est ainsi qu'il fut appelé à envoyer à Napoléon les lettres du 11 octobre par lesquelles Ferdinand se mettait à sa discrétion. L'Empereur ne l'assura que d'un intérêt bienveillant et considéra comme trop vague la demande en mariage.

D'autre part, les conspirateurs avaient projeté de remettre au Roi Charles IV un memorandum où seraient révélées toutes les turpitudes du Prince de la Paix et pris des dispositions pour assurer au Duc de l'Infantado l'appui des forces suffisantes en cas de mort du Roi. Mais ils mirent peu de discrétion dans leurs propos et dans leurs démarches et la Reine apprit tout. C'est alors que Ferdinand fut arrêté, ainsi que ses complices, et qu'il livra tous ses secrets, que révélèrent en partie d'ailleurs ses papiers qui furent saisis. La Reine et le Prince de la Paix poussèrent dès lors le Roi à livrer son fils aux juges, pour obtenir sa condamnation et s'assurer des motifs légaux de l'écartier du trône; et, afin de couper les ponts, ils firent rendre, le 30 octobre, un Décret royal qui flétrissait le Prince des Asturies, signalait le complot ayant pour but de détrôner le Roi et apprenait au peuple la comparution du Prince devant un tribunal. En même temps, le Roi écrivait à Napoléon pour le mettre au courant de ces « scélératesses », « en le priant de l'aider de ses lumières et de ses conseils »<sup>1</sup>. Il faisait d'ailleurs des allusions discrètes aux relations de l'Ambassadeur de France avec le Prince des Asturies et à la lettre que ce dernier avait dû écrire à l'Empereur. Celui-ci lui répondit, le 11 novembre, qu'il n'avait jamais reçu aucune lettre du Prince des Asturies et que, directement ou indirectement, il n'avait jamais entendu parler de lui. « De sorte qu'il serait vrai de dire,

sa correspondance avec les agents du Prince Royal ; que de telles intrigues étaient indignes de ses ambassadeurs ; qu'il devait se garder de tous les pièges qui lui seraient tendus et où « il tomberait infailliblement » (7 septembre, n° 13.226). Mais il était content tout de même d'être mis au courant des menus faits, et il faisait donner en même temps la leçon suivante à M. de Beauharnais qui avait mis des réticences dans ses lettres précédentes. « C'est d'ailleurs un des premiers devoirs de tout ministre à une cour étrangère de faire connaître à son gouvernement, sans restriction, sans réserve, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui parvient à sa connaissance. Placé pour voir et pour entendre, pourvu de tous les moyens d'être instruit, ce qu'il apprend n'est pas chose qui lui appartienne : elle est la propriété de celui dont il est mandataire. » Lettre de M. de Champagny à de Beauharnais. Paris, 8 septembre 1807.

1. Saint-Laurent le 29 octobre 1807.



ajoutait-il, que j'ignore s'il existe. Je n'ai pas eu l'idée, par conséquent, qu'il put commander les armées. Cette circonstance me ferait penser que tous les griefs dont on charge le Prince des Asturies ne sont pas exacts... Et quelques discussions de palais, affligeantes sans doute pour le cœur sensible d'un père, ne peuvent avoir aucune influence sur les affaires générales<sup>1</sup>. »

Napoléon, qui n'avait pas besoin d'être excité à poursuivre ce qui déjà prenait dans sa pensée la forme d'une décision de détrôner les Bourbons d'Espagne, trouva dans les démarches honteuses du fils et du père l'occasion de préciser sa mainmise sur l'Espagne ; et, tandis que Junot marchait sur Lisbonne, il accéléra la formation, sous le Général Dupont, du deuxième Corps d'observation de la Gironde, et, sous le Maréchal Moncey, d'une réserve, sous le nom de Corps d'observation des Côtes de l'Océan. Puis, sans entente, au moment où il partait pour l'Italie, il fit donner l'ordre à Dupont de détacher une division à Vitoria pour qu'elle fût à portée de renforcer Junot. M. de Beauharnais reçut l'ordre d'en prévenir la Cour de Madrid<sup>2</sup>.

Il apporta en même temps quelques petits changements dans l'armée d'occupation d'Allemagne de façon à pouvoir prélever des troupes à destination de l'Espagne : c'est ainsi qu'après la prise de Stralsund et la dissolution du Corps du Maréchal Brune, le Prince de Ponte-Corvo occupa Brème avec les Hollandais, Hambourg avec les Espagnols, Lünebourg avec la division Boudet, et Lubeck avec la division Dupas, puis, après l'affaire de Copenhague, reçut l'ordre de coopérer à la défense du Danemark.

Pendant ce temps, Ferdinand, comme on l'a dit, livrait tous les secrets de la conspiration, nommait ses complices, avouait même l'envoi de la lettre à Napoléon. Et ces aveux furent suivis de l'arrestation des trois confidents et de la mise en train du procès : ce qui créa en Espagne un mouvement d'indignation contre la Reine et le Prince de la Paix, au point que l'opinion publique approuva la démarche de Ferdinand près de Napoléon, sa recherche d'une princesse impériale et même la marche des Français en Espagne que l'on aurait souhaité voir se détourner vers Madrid. Très frappé par ce mouvement d'opinion, satisfait par sa demi-royauté des Algarves que lui donnait le traité du 27, dont le

1. C. N., n° 13.355.

2. C. N., n° 13.369.

texte venait d'arriver à Madrid, le Prince de la Paix, après avoir obtenu difficilement l'assentiment de la Reine, fit une démarche près de Ferdinand et en obtint une demande de pardon en deux lettres, du 5 novembre, plus humiliantes l'une que l'autre, adressées au Roi et à la Reine. Dès lors, le Roi Charles IV pardonna à son fils mais laissa suivre la procédure contre ses complices : ce qui d'ailleurs ne désarma pas l'opinion publique espagnole. Du moins, les événements d'Espagne allaient subir dans les préoccupations de Napoléon, mis au courant du pardon, un certain assoupissement. Il avait projeté de se rendre en Italie, de demander à son frère Lucien une de ses filles pour la donner éventuellement au Prince des Asturies; dès lors, il ralentit la marche des Corps destinés à l'Espagne, retarda l'entrée de Dupont jusqu'à la fin de novembre, et, répondant aux communications de Charles IV, lui conseilla l'indulgence envers Ferdinand, dont il nia, comme on l'a vu, avoir reçu une lettre.

Ayant alors appris que Junot avait quitté Salamanque le 12 novembre, Napoléon partit, le 16, pour l'Italie.

Le 24, Junot arrivait à Abrantès; le 27, la famille royale de Bragance, qui avait eu connaissance des projets de Napoléon, s'embarquait et attendait, le 28, un vent favorable pour quitter Lisbonne, saluée par les canons de la flotte anglaise. Il était temps ! Le 30, Junot entra à Lisbonne, à la tête de 1.500 grenadiers : la seule troupe qui avait pu faire ces étapes extraordinaires.

La 1<sup>re</sup> division du Corps du Général Dupont s'était portée à Vitoria ; les troupes s'accumulaient entre Bordeaux et Bayonne, mais les Espagnols espéraient toujours que Napoléon les destinait à soutenir Ferdinand contre le Prince de la Paix et la Reine; et au besoin à lui donner le trône après son mariage avec une Princesse Impériale, d'autant que l'Ambassadeur, de Beauharnais, n'hésitait pas, après avoir été compromis dans les scandales précédents, à continuer des relations secrètes et à favoriser l'opinion publique.

De leur côté, la Reine et son amant n'étaient pas tranquilles et cherchaient vainement à connaître les projets de l'Empereur, frappés qu'ils étaient, après l'entrée de Junot à Lisbonne, par le secret exigé par Napoléon sur le traité de Fontainebleau que l'on n'exécutait pas : Junot ayant accaparé toute l'administration du Portugal, et par les craintes que faisaient naître en eux les prévisions de leur agent, Yzquierdo. Aussi la Reine, difficilement contenue par le Prince de la Paix, tout en lui prodiguant publiquement les témoignages

de son affection, s'abandonnait à poursuivre les complices de son fils, tandis que Godoy faisait secrètement divulguer du traité ce qui lui était favorable, calmer les craintes qui naissaient de l'accumulation des troupes françaises, et néanmoins prenait des précautions sérieuses pour mettre à l'abri sa fortune, ses richesses et celles de la Couronne, dans le cas où, comme déjà on le disait tout bas, la Cour de Madrid imiterait la Cour de Lisbonne et serait obligée de fuir au Mexique. Le peuple s'indignait de plus en plus de cette conduite et de ces bruits de départ, qui n'étaient pas sans fondement, car la Reine et son favori avaient très sérieusement, et sans regrets, accepté cette éventualité et avaient tenté de la faire accepter par le Roi. Mais celui-ci, comptant sur la magnanimité de Napoléon dont il estimait le caractère, se refusait aux combinaisons de départ et préconisait le mariage de Ferdinand avec une princesse qui devait consolider la Couronne d'Espagne : l'accueil fait à une demande officielle fixerait sur les intentions de l'Empereur. Après des tergiversations, on s'y décida et l'on en profita pour joindre à la lettre de demande d'une princesse une autre lettre réclamant la publication du Traité de Fontainebleau qui devait, semblait-il, engager absolument Napoléon vis-à-vis du Prince de la Paix. Pendant ce temps, Napoléon voyageait en Italie, visitait Milan, Venise, Mantoue, où il rencontrait son frère Lucien, et, sans rétablir avec lui des relations familières, lui demandait une de ses filles pour le Prince des Asturies, mariage dont il venait de recevoir la demande officielle<sup>1</sup>. Napoléon écrivit donc à la Cour d'Espagne qu'il répondrait de Paris aux deux lettres, insistant encore pour le secret de Fontainebleau qui n'en était plus un à Madrid, réitérant l'ordre à M. de Beauharnais de ne se compromettre avec aucun des partis de la Cour et prescrivant des mouvements de troupes sérieux pour renforcer Junot et Dupont, dominer la Castille et être prêt à occuper la Catalogne et l'Aragon. D'ailleurs un renforcement des troupes anglaises à Gibraltar venait à point pour légitimer si possible l'introduction en Espagne de ces renforts. *Le Corps d'observation de la Gironde* prit le nom d'*Armée du Portugal*, qui dut la payer

1. Napoléon à ce moment paraissait même très décidé à ce mariage. Il en écrivait au Roi de Naples, après la visite orageuse de son frère Lucien : « *S'il veut m'envoyer sa fille, il faut qu'elle parte sans délai, et qu'en réponse, il m'envoie une déclaration par laquelle il la met entièrement à ma disposition. Car il n'y a pas un moment à perdre, les événements se pressent, et il faut que MES DESTINÉS S'ACCOMPLISSENT.* » (17 décembre, 13.402.)

depuis le 1<sup>er</sup> novembre. Dupont reçut l'ordre d'avoir son Quartier Général à Valladolid le 10 janvier; Mouton dut marcher sur Pampelune et une division des Pyrénées-Orientales fut constituée <sup>1</sup>.

On rappellera ici pour mémoire le *Décret de Milan* du 17 décembre en réponse aux Ordres du Conseil anglais du 11 novembre; le séjour à Turin, et la rentrée à Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1808, inaugurant ainsi cette nouvelle année qui devait être marquée par les décisions les plus graves, causes spéciales de la décadence impériale.

1 C. N., n° 13.413, 23 décembre.

---



## CHAPITRE II

---

### L'année fatale (1808)

Le détronement des Bourbons d'Espagne. — A la recherche du prétexte. — Augmentation des forces françaises en Espagne. — Charles IV met Napoléon au pied du mur. — Napoléon et l'Europe. — Murat Lieutenant de l'Empereur en Espagne. — M. de Beauharnais et les vagues accusations. — Perspicacité de M. Ysquierdo. — On le renvoie à Madrid. — La fuite sur Cadix ou le départ pour l'Amérique. — Le peuple espagnol. — La marche de Murat sur Madrid. — Napoléon veut éviter un conflit. — Il amorce la tragédie de Bayonne. — Luites intestines à la Cour d'Espagne. — Emeute d'Aranjuez (17 mars). — Chute du Prince de la Paix. — Abdication de Charles IV. — Ferdinand VII. — Ses envoyés à Napoléon. — Nouvelle demande d'une princesse. — Murat à Madrid (23 mars) ne reconnaît pas Ferdinand. — Protestation de Charles IV. — Buts de Murat. — Intervention de M. de Beauharnais. — Ferdinand VII entre à Madrid. — On le pousse à aller au devant de Napoléon. — Le sort des Bourbons est fixé. — Offre de la couronne d'Espagne au roi de Hollande (27 mars). — Napoléon à Bayonne. — Ses intrigues pour y attirer la Famille Royale. — Ferdinand se met en route. — Le général Savary. — A Vitoria. — Lettre infâme de Napoléon. — Le drame est lié.

On a beaucoup discuté les plans qui pouvaient se présenter à l'esprit de Napoléon au sujet de l'Espagne, leurs avantages et leurs inconvénients; le maintien des Bourbons après le mariage sollicité et la chute de Godoy avec ou sans acquisition de territoire espagnol, ou le détronement complet des Bourbons et l'intronisation à Madrid d'un membre de la famille impériale : spéculations bien inutiles, car Napoléon, malgré des hésitations successives, avait besoin de l'Espagne pour sa politique et ne pouvait l'avoir, croyait-il, comme il le désirait, qu'en lui imposant un Bonaparte, fermant le cycle de la déchéance des Bourbons : la combinaison du mariage ayant d'ailleurs échoué à la suite de la venue à Paris de la fille de Lucien, dont on surprit la correspondance.

Le parti étant pris, il s'agissait de trouver le prétexte ! Le meilleur eût été évidemment la fuite en Amérique dont les Bragance avaient donné l'exemple. Les Bragance étaient partis sous la pression des troupes de Junot, peut-être les Bourbons partiraient-ils sous la menace de l'armée française.

d'autant que la Reine et le Prince de la Paix avaient déjà combiné cet exode ? Aussi Napoléon ne cessa-t-il d'augmenter ses forces sur toute la frontière d'Espagne et la route de Lisbonne, sans dévoiler ses projets, en entretenant au contraire les craintes de Charles IV et de la Cour. N'ayant pas de princesse à donner, il fit comme s'il en avait une, mais ne pouvait la confier à un *filz déshonoré* sans savoir s'il était vraiment rentré en grâce près de ses parents, et répondit ainsi à la première lettre du Roi Charles IV du 18 novembre :

« *Votre Majesté doit comprendre qu'il n'est aucun homme d'honneur qui voulût s'allier à un filz déshonoré par sa* DÉCLARATION, *sans avoir l'assurance qu'il a réacquis toutes ses bonnes grâces. Votre Majesté ne doute pas de mon désir d'écarter toutes les difficultés et les nuages qui se sont élevés entre elle et moi, afin que, de concert, nous puissions de nouveau prendre toutes les mesures nécessaires pour soumettre nos plus implacables ennemis. »*

Quant à la seconde, relative à la publication du traité de Fontainebleau, il inventa des moyens dilatoires<sup>1</sup> bien propres à troubler Godoy et sa complice : ce qu'il obtint encore mieux en ordonnant au Général Dupont, alors à Valladolid, de porter une de ses divisions sur Ségovie, et au Maréchal Moncey, alors à Vitoria et Burgos, d'en envoyer une à Aranda<sup>2</sup>, tandis que d'autres troupes occuperaient Barcelone et Pampelune : le tout sous le prétexte de marcher vers Gibraltar et Cadix, afin de chasser les Anglais et de faciliter le départ de la flotte de l'Amiral Rosily, qui avait l'ordre de se rendre à Toulon depuis près d'un an.

Au même moment, le procès de l'Escurial se terminait par l'acquiescement des prévenus, à la grande fureur de la Reine et de Godoy qui les firent éloigner de Madrid par Décret Royal, à la grande joie du public, qui prit encore plus en haine le Prince de la Paix et ne cacha plus son aversion pour la famille royale, sauf pour le Prince des Asturies, auquel la nation pardonnait la faiblesse, la lâcheté même qu'il avait

1. Lettres du 10 janvier, remises le 1<sup>er</sup> février. Voir C. N. n° 13.44 à Charles IV ; n° 13.446 du 12 janvier à Junot.

2. M. de Beauharnais devait prévenir le 9 février qu'il était nécessaire que des ordres fussent donnés par la Cour d'Espagne pour qu'une Division de 15.000 hommes à Perpignan fût reçue à Barcelone; elle devait continuer sa route sur Cadix aussitôt que les ordres seraient donnés par la Cour d'Espagne. (Lettre de Champagny du 28 janvier, n° 13.495.)

Le Général Darmagnac devait se diriger le 6 février sur Pampelune, y être le 9. « *Il prendra possession de la place, et sans faire semblant de rien il occupera la citadelle et les fortifications.* » (Lettre à Clarke du 28 janvier, n° 13.497.)

montrées en dénonçant ses meilleurs amis. D'ailleurs, la Cour, persuadée de sa déconsidération, se sentait aussi méprisée de Napoléon et songeait toujours à l'exode en Amérique, que semblaient devoir précipiter les mouvements des troupes françaises, mais qui soulèverait contre lui la résistance des Infants et de la nation. Il s'agissait du moins, avant de s'arrêter à ce projet extrême, de savoir ce que voulait Napoléon et, dans ce but, on fit écrire à Charles IV une lettre dans laquelle il exprimait ses craintes et demandait une explication franche et loyale, soit sur le mariage, soit sur les mouvements de troupe, soit enfin sur le Portugal. Napoléon, mis au pied du mur, se trouva obligé de prendre une détermination et de pousser à fond sa politique de spoliation en Espagne qui allait faire oublier à l'Europe et le crime de Copenhague et les grandes victoires qui avaient illustré son nom. Du moins, il s'efforça de s'assurer le consentement au moins tacite soit de son grand allié de Russie, en lui faisant les sacrifices nécessaires, soit de l'Autriche, toujours à l'affût de la revanche ! Mais, après des tergiversations qui faillirent gâter les relations avec Alexandre, mettre celui-ci en mauvaise posture devant sa Cour qui commençait à murmurer contre la politique de Tilsitt et la non exécution de promesses que Napoléon n'avait pas faites formellement, et la non réalisation d'espérances qu'il avait encouragées, Napoléon ne put encore agir nettement. Il se plut pour ainsi dire à se créer des soucis à force d'astuce<sup>1</sup> ; il chercha à endormir Alexandre par un projet de partage complet de l'Empire Turc, avec la coopération de l'Autriche, et le rêve d'une expédition dans l'Inde, sachant fort bien que l'on ne pourrait s'entendre sur la question du partage, et qu'il amuserait ainsi son allié tout en l'entraînant à se compromettre dans l'alliance par la conquête de la Finlande, ainsi qu'on l'a vu, tandis que lui-même pourrait poursuivre en paix la chute des Bourbons d'Espagne. Son plan sur ce point réussit momentanément et il put se consacrer à ses projets espagnols.

Il débuta en donnant à Murat (20 février) le commandement des troupes appelées à occuper l'Espagne, et en l'envoyant à Bayonne où il dût être le 26 février, avec, comme instructions militaires, l'ordre de marcher sur le Guadar-

1. Combien il était loin de ces folles combinaisons, quand il écrivait à Savary : « d'ailleurs un homme sage et prudent n'accroît jamais le nombre de ses ennemis. » (N° 13.253, 14 octobre 1807.)

rama dont il devait, le 15 mars, occuper les passages ; de s'emparer de Pampelune, des forts de Barcelone, de Saint-Sébastien ; et, cela fait, de s'arrêter en attendant de nouveaux ordres. Quant aux instructions politiques, sans rien lui dire de ses projets, Napoléon lui prescrivait de ne pas communiquer sans ordre avec Madrid ; de ne rien répondre s'il était interrogé, ou, à toute extrémité, que le but des opérations n'était connu que de Napoléon lui-même : peut-être Cadix et Gibraltar ; de ne jamais parler dans ses proclamations ou manifestations ni de Charles IV, ni du Gouvernement Espagnol ; enfin d'établir une stricte discipline et de payer tout ce que l'on achèterait ou réquisitionnerait d'après un tarif tenant compte des valeurs respectives des monnaies françaises et espagnoles <sup>1</sup>. Enfin, pensant bien qu'il devrait intervenir de sa personne, il dirigea sur l'Armée d'Espagne une partie de sa garde.

Quant à l'Ambassadeur, M. de Beauharnais <sup>2</sup>, qui penchait toujours pour Ferdinand et le mariage, il reçut l'ordre de s'abstenir de toute partialité, de ne parler que du mécontentement de l'Empereur, dont il ne pouvait naturellement pas indiquer l'objet ni la cause, et de parler seulement des concentrations de troupes anglaises à Gibraltar. Toutes ces précautions diplomatiques n'avaient pas échappé à l'agent du Prince de la Paix à Paris, M. Yzquierdo, qui, pour détourner le coup qu'il entrevoyait, proposa des combinaisons territoriales et un traité formel d'alliance offensive. Mais dans le but de terroriser un peu plus la Cour d'Espagne Napoléon le fit inviter, le 24 février, par le Maréchal Duroc à regagner Madrid pour y dissiper des nuages indéterminés,

1. « *Je vous ai nommé mon Lieutenant auprès de mon armée en Espagne... Vous ne devez donner pour explication de l'occupation des frontières que le besoin de mettre en sûreté les derrières de l'armée ;* » et surtout pas de communication avec la Cour d'Espagne sans ordre... Lettre de Napoléon à Murat, le 20 février, n° 13.588. Si le Prince de la Paix lui écrit, répondre une lettre insignifiante dans laquelle « *vous lui direz que mes ordres vous ont conduit en Espagne pour passer la revue de mes troupes dont vous ignorez la destination.* » Napoléon à Grand Duc de Berg, 6 mars, n° 13.626. Il s'imagine les autres parfaitement idiots puisque le 8 mars il envoyait au même Murat, la copie d'une lettre à écrire aux Etats de Burgos, Allava, Guipuzcoa, Biscaye, Vieille Castille où il lui fait dire : « *Parti de Paris depuis quinze jours pour venir prendre le commandement des troupes de S. M. l'Empereur.* » N° 13.628.

2. Napoléon se riait de la crédulité de M. de Beauharnais, de sa gaucherie, de son avarice, de l'importance qu'il aimait à se donner... « *honnête homme sans esprit...* » Thiers, 8.468.

« *L'ambassadeur Beauharnais n'ayant jamais eu le secret de son gouvernement.* » Thiers.



et y dire que l'on en avait assez de discuter avec une Cour sans sincérité, puisque dans sa dernière lettre du 5 février, le roi Charles n'avait même plus parlé du mariage proposé par lui le 18 novembre précédent et accepté sous condition par Napoléon.

D'ailleurs celui-ci, le 25 février, écrivait à Charles IV une courte lettre, en réponse à celle du 5, se plaignant de ce silence qu'il fallait rompre en vue d'événements plus importants. Tous ces mystères devaient, pensait-on, avec la marche des troupes, précipiter sans violences la fuite sur Cadix mais non le départ pour l'Amérique ; et les inconvénients que pouvaient présenter la sécession possible des colonies avaient fait donner l'ordre à l'Amiral Rosély d'arrêter le départ de la famille royale. Par la fuite, le dénouement paraîtrait moins odieux et éviterait la guerre civile : les Espagnols orgueilleux devant avoir honte de la lâcheté de la famille royale et se laisser plus facilement gouverner par le représentant du glorieux vainqueur de l'Europe, qui se croyait destiné à détrôner une famille incapable et avilie et à régénérer l'Espagne dont l'action aiderait alors puissamment à combattre l'Angleterre.

Arrivé à Bayonne, le 26 février, Murat entra en Espagne le 10 mars, ayant pénétré en partie le secret de l'Empereur et conçu pour lui-même l'espoir du trône d'Espagne. Il y fut admirablement reçu ainsi que ses troupes dont on espérait toujours le renversement de la Reine et du Prince de la Paix en faveur de Ferdinand : car le peuple espagnol prenait part avec avidité aux événements de la Péninsule. Jusqu'à présent il n'avait eu que les échos des grands événements qui avaient bouleversé l'Europe et n'avait pas eu l'occasion de dépenser ses ardeurs.

Thiers nous montre ainsi les habitants de la Castille :

*« L'habitant, beau, dans les campagnes surtout, beau mais moins vif et moins alerte que le montagnard basque, grand, bien fait, grave, toujours armé d'un fusil ou d'un poignard, prompt à s'en servir contre un compatriote, plus volontiers contre un étranger, présente avec exagération tous les traits, bons ou mauvais, du caractère espagnol. Il est à la fois plus ignorant, plus sauvage, plus cruel que la bourgeoisie. Celle-ci, dans son instruction imparfaite, semblable à des Turcs à demi civilisés, a perdu avec sa férocité une partie de son énergie. Le peuple en Espagne, qui par ses vices et ses vertus a sauvé l'indépendance nationale, offre un trait particulier qui le distingue des autres peuples de l'Europe. On*

trouve chez lui avec des passions ardentes, une sorte d'esprit public, qu'il doit à sa manière de vivre, à son agglomération dans de gros villages où il demeure pendant tout le temps qu'il ne consacre pas à la terre, à laquelle il en donne peu, se bornant à un simple labour, puis aux semailles et à la moisson pour ne rien faire après »<sup>1</sup>. On voit dans les lignes ci-dessus la plus grande partie des traits de l'Arabe dont les tribus ont si longtemps dominé l'Espagne et y ont laissé la plupart de leurs mœurs et l'essence de leur sang. Et cela est encore marqué par la fin du portrait... « On voit le paysan espagnol, revêtu d'un manteau (beurnous) appuyé sur un bâton (matraque), réuni à ses pareils sur la place publique du village, parler du Roi, de la Reine, des affaires du temps, avec une étonnante curiosité, ou se livrer à des jeux, à des danses, à des chants, courir à des combats de taureaux, plaisir sanguinaire, dont aucune classe de la Nation ne saurait se priver, regarder à peine l'étranger qui passe, ou bien le regarder avec une fierté méprisante qui à la moindre prévenance se change tout à coup en un aimable abandon... »<sup>2</sup>

On eut tort de ne montrer à ce peuple que des recrues au lieu des soldats de la Grande Armée : il n'en conçut pas une idée très haute, ni une crainte salutaire, et quand il eut

1. Thiers, t. VIII, p. 480.

2. Il est intéressant de rapprocher de ces appréciations, les extraits suivants d'une lettre qu'écrivait, le 4 avril 1808, au Roi de Prusse, son représentant à Madrid, Henry. (Archives A. E., vol. 674, fol. 27 et suiv.).

... toutes les têtes sont dans la plus grande fermentation... on a réussi à renverser le Prince de la Paz, à traîner ce Prince si puissant, si redouté, dans la boue, eh ! qui pourrait encore leur résister.

Différents motifs indisposent les esprits contre le séjour des troupes françaises en Espagne. D'abord les raisons générales : « on veut être maître chez soi », les vivres, le logement des troupes... « l'inquiétude et l'incertitude sur le but actuel de leur présence. » Leur approche précipita les événements, on crut d'abord qu'elles venaient aider à jeter à terre le Prince de la Paz et on osa ainsi entreprendre seul ce qu'on leur supposait pour but ».

« Maintenant les Espagnols voient avec peine que l'arrivée des troupes Françaises cache encore d'autres projets et qu'à cet égard le Prince de la Paz en savait plus qu'eux; ils ont entendu dire que le Grand Duc de Berg avait manifesté « qu'il se trouvait dans une position tout à fait particulière vu qu'il était venu pour traiter et s'entendre avec le Roi Charles IV, avec un Prince des Asturies, et avec un Prince de la Paz, et qu'il ne trouvait ni Charles IV, ni Prince des Asturies, ni Prince de la Paz » ; que ce même Grand Duc et l'Ambassadeur de France avaient manifesté des doutes sur la régularité de l'abdication ; et l'incertitude où les laisse le retard de l'arrivée de l'Empereur, le dépit de voir des troupes étrangères dans la Capitale et dans le cœur de l'Etat fait bouillonner leur sang déjà naturellement assez chaud. D'ailleurs on peut distinguer les gens sages, les bons Espagnols, qui gémissent et dont l'orgueil naturel est blessé mais qui restent tranquilles.

« D'autres bons et honnêtes Espagnols, mais desquels des idées de

appris à connaître leur valeur, il était trop tard, la tempête était déchaînée.

Murat, après avoir pris son commandement et pénétré en Espagne, questionna l'Empereur sur ses intentions ; en fut vivement rabroué ; et reçut l'ordre de porter Moncey par Somo-Sierra, Dupont par Ségovie, sur Madrid, où ils devaient être rendus le 22 ou le 23 mars, en prenant toutes les précautions pour éviter un conflit, et en assurant la disposition des troupes pour qu'elles pussent se soutenir en cas de combats. Pampelune et Barcelone, y compris les forts, Saint-Sébastien, avaient été occupés, ce qui fit très mauvaise impression, car on dut user de quelques violences.

Napoléon voulait à tout prix éviter un conflit et soit à M. de Beauharnais, soit au Grand Duc de Berg, il faisait écrire dans ce but. Au premier : *Il fera connaître au Généralissime, dans la journée du 15 au 16 mars, que 2 divisions*

grandeur, des idées chevaleresques ou dont les jeunes têtes font des gens inquiets qui ne rêvent que combats et gloire ;

Vient ensuite le peuple ou le public, les gens qui marchent où on les pousse ou qui raisonnent ou qui pensent comme on veut.

Puis les meneurs, les brouillons, les amateurs de changements, les méchants que les malheurs amusent et parmi ceux-ci il y en a assurément qui voudraient tout autre chose que les autres et qui souhaitent jusqu'à un changement de dynastie.

Enfin à tous ces derniers est étroitement liée la populace la plus vile, elle a trouvé grand plaisir à boire et à manger gratis, à piller les maisons, à insulter aux riches et aux grands, et elle est toute prête à recommencer; le motif lui est naturellement très indifférent. Il y a en outre des gens qui craignent tellement le retour du Prince de la Paz qu'ils ne voient leur salut, qu'ils ne pourront être tranquilles que par sa mort... Si l'on ajoute à ces dispositions des esprits le caractère particulier de l'Espagnol du peuple et des campagnes on peut tout craindre car il est hardi et cruel, il aime à se venger, le sang lui fait plaisir, il a l'habitude de manier son couteau, et un couteau adroitement porté lui fait honneur aux yeux de ses concitoyens lors même que la loi le punirait comme assassin ; de plus n'avons-nous pas vu, il y a seulement six mois, enterrer avec d'honorables cérémonies religieuses et exposés aux pieds de l'autel et à la vénération des fidèles les restes d'un voleur, d'un assassin de grands chemins qui avait été écartelé mais dont l'âme avait été sauvée et était sortie du purgatoire par suite des messes que les dévôts avaient fait célébrer pour cette œuvre salutaire ! Quelles craintes, quelles considérations peuvent réprimer dans cette vie passagère les mauvaises intentions des méchants lorsque de telles perspectives leur sont offertes et promises pour une vie éternelle. Et c'est à des hommes imbus de ces préjugés qu'on assure encore qu'avec un coup de sifflet on fait lever la nation entière et que tout ce qui existe de Français en Espagne serait exterminé en un clin d'œil. La vue même de ces héros dont ils avaient entendu tant de merveilles a diminué leurs craintes et leur respect ; la cavalerie française, les Généraux, les Officiers, la Garde ont à peu près excité leur admiration ; mais l'infanterie dans le fait harassée, fatiguée et de peu de tenue leur a paru méprisable et la lutte corps à corps fort peu dangereuse : *inde iræ.* »

françaises, devant se rendre à Cadix, séjourneront quelque temps à Madrid : demander que toutes dispositions soient faites pour leur réception. » Et comme à ce moment le Général Solano avait, avec ses troupes, quitté le Portugal pour rentrer en Espagne, M. de Beauharnais devait demander : quel était le motif de ce rassemblement et si c'était dans l'objet de s'opposer aux troupes françaises. Il devait dans tous les cas rassurer les partisans du Prince de la Paix, ceux du Prince des Asturies, et répandre le bruit que l'Empereur avait le projet de se rendre à Cadix pour de là, aller assiéger Gibraltar, puis en Afrique, et de voir, en passant, à régler les affaires d'Espagne de manière qu'il n'y ait pas de doute sur la succession de ce Royaume. Que si le Prince de la Paix ou le Prince des Asturies laissaient entrevoir le désir de venir à Burgos (IL AMORÇAIT AINSI LA COMÉDIE ULTÉRIEURE), cela lui serait très agréable<sup>1</sup>.

Au Grand Duc de Berg : qu'il fallait prévoir en marchant sur Madrid une possibilité de résistance des Espagnols, mais que si des « Hommes considérables » venaient au devant des troupes, il devait les lui envoyer ; puisqu'il serait à Burgos (CE A QUOI IL NE SONGEAIT GUÈRE) le 22 mars ; que la règle était de donner toutes les assurances possibles à tout le monde<sup>2</sup>.

Enfin, le 14 mars, l'heure d'occuper Madrid étant venue, il écrivait à Murat : « Quelles que soient les intentions de la Cour de Madrid, vous devez comprendre que ce qui est surtout utile c'est d'arriver à Madrid sans hostilités. Pendant ce temps MES DIFFÉRENTS s'arrangeront. J'espère que la guerre n'aura pas lieu, ce que j'ai fort à cœur... Je veux rester ainsi avec l'Espagne et REMPLIR MON BUT POLITIQUE sans hostilités<sup>3</sup> ».

« Rassurez le Roi, le Prince de la Paix, le Prince des Asturies, la Reine. Le principal est d'arriver à Madrid, d'y reposer vos troupes, d'y refaire vos vivres. Dites que je vais arriver afin de concilier et d'arranger les affaires... J'espère que tout peut s'arranger. Il serait dangereux de trop effaroucher ces gens là<sup>4</sup> ». La duplicité n'a pas d'accents plus condamnables.

Il pensait surtout que l'annonce de sa venue ferait tout

1. C. N., n° 13.629, 9 mars.

2. C. N., n° 13.632, 9 mars.

3. C. N., n° 13.652, 14 mars.

4. C. N., n° 13.656, 16 mars.



accepter par les Espagnols, et il insistait encore sur ce point dans une lettre du 19 mars<sup>1</sup>.

Mais tandis que Napoléon dictait ses lettres et préparait ses tromperies, les événements prenaient en Espagne un cours qu'il avait été loin de prévoir.

Déjà l'on disait, en effet, qu'il n'était pas besoin de tant de troupes ni d'occuper des forteresses, pour marcher sur Cadix et Gibraltar, et encore moins pour renverser le Prince de la Paix : chute que tous souhaitaient. Elle approchait. Car M. Yzquierdo était arrivé à Madrid dans les premiers jours de mars, y avait apporté de sinistres pressentiments, qu'avait confirmés la lettre si obscure de Napoléon. Il avait fait accepter, même par le Roi, cependant toujours confiant dans la loyauté de l'Empereur, le projet de la fuite sur Cadix. Mais la fuite ne marchait pas toute seule. Le Prince des Asturies ne voulait pas s'éloigner de M. de Beauharnais qui, malgré les ordres de l'Empereur, ne cessait de lui marquer de l'intérêt, espérant lui faire épouser Mlle de Tascher, sa parente, dont Napoléon avait disposé pour le Prince d'Aremberg ; l'Infant don Antonio, son oncle, qui haïssait Godoy, partageait l'avis de Ferdinand ; le Conseil de Castille lui-même avait déclaré que, puisqu'on avait introduit les Français en Espagne, il fallait les attendre, voir ce qu'ils voulaient, et alors soulever la nation entière s'il était nécessaire. Mais la nation, le peuple voisin de la Cour ne cessait de s'indigner, de s'irriter de la lâcheté de ses gouvernants qui, pour protéger leur fuite, avaient donné l'ordre aux troupes espagnoles chargées d'opérer en Portugal, de rétrograder sur Badajoz et Séville.

Pour mieux assurer le départ, le Prince de la Paix était venu, le 13 mars, à Aranjuez où se trouvait la Cour et avait

1. C. N., n° 13.664.

Aussi si l'on ne connaissait pas sa manière, conforme aux pratiques courantes des Etat-Majors, de s'éviter des responsabilités même morales, on s'étonnerait de lire ce qu'il écrivait au Grand Duc de Berg le 8 avril « *Pourquoi annoncer que je vais en Espagne ? Je ne vous y ai pas autorisé. Je n'ai jamais dit que j'irais à Madrid. Vous pouviez le dire et non l'écrire.* » (13.728). Il voulait faire retomber sur Murat et Beauharnais les infamies de cet acte de la tragédie. Et ce dernier fut le premier à payer les frais en attendant le tour de Murat car dès le 6 avril, Napoléon donnait les ordres suivants : « *Vous pouvez envoyer le sieur Beauharnais à ma rencontre à Bayonne je vous en laisse cependant le maître. Je crois qu'indépendamment des renseignements que je pourrais en tirer son éloignement de Madrid ne peut qu'être utile.* » En effet, le rôle de dupe qu'on l'avait laissé jouer par des relations avec le Prince des Asturies était terminé, le voyage de ce Prince venant d'être décidé (13.724).

donné les instructions pour le 15 ou le 16. Or quand il s'agit de les exécuter survint entre lui et des Ministres un conflit dont les échos arrivèrent sur la place publique ; le peuple excité par les amis du Prince des Asturies résolut de s'opposer au départ et surveilla la résidence royale. Une proclamation royale, du 16, parvint à peine à calmer les esprits, tandis que l'on criait à la mort du Prince de la Paix, et que des troupes arrivaient le 17 de Madrid pour assurer l'exécution des projets de la Cour. Mais ces troupes se mêlèrent à la foule, et aux gardes du Corps plus particulièrement excités contre Godoy. Un incident, pendant la nuit, déclancha l'émeute, la révolution ; le palais du Prince de la Paix fut assailli et dévasté, tandis que la Reine et le Roi déplo- raient déjà le sort du favori qui se cachait et que la foule n'avait pu encore découvrir. On persuada le Roi de le dépouiller de toutes ses dignités ce que la Reine approuva espérant ainsi sauver la vie de son amant. Le 18 mars le décret parut, et ce fut la fin de la vie publique de cet ignoble personnage. Le peuple manifesta une grande joie qui se transmit rapidement dans toute l'Espagne, mais sa colère n'était pas calmée ; l'agitation reprit de plus belle, et ne connut plus de bornes lorsque, le 19, l'ex Prince de la Paix, qui s'était caché dans les combles de son palais, fut, par la faim et la soif, obligé d'en sortir et de se livrer aux gardes du Corps qui, l'emmenèrent à pied, comme un prisonnier, au milieu de leurs chevaux, vers leur caserne. Alors la rage populaire se déchaîna ; on le frappa, on lui jeta des ordures ; et il arriva sanglant, blessé gravement, dans une de ces écuries dont autrefois, avant son roman royal, il avait remué la litière !

A ces nouvelles, le Roi et la Reine supplièrent Ferdinand de sauver les jours de son ennemi. Celui-ci s'empressa de le faire. Mais lorsque l'on voulut évacuer Godoy sur Grenade, la foule manifesta plus encore sa colère, ET LE ROI ET LA REINE, DÉJÀ TROUBLÉS, AFFOLÉS, VOULANT A TOUT PRIX SAUVER LA TÊTE DE LEUR AMI, DÉCIDÈRENT DE DÉPOSER LA COURONNE SI, A CETTE CONDITION, LE PRINCE DES ASTURIÉS GARANTISSAIT SA SÉCURITÉ ET LA LEUR.

Aussitôt, L'ACTE D'ABDICATION fut rédigé et publié ; le Prince des Asturies devint Roi des Espagnes, rappela à lui ses amis exilés, envoya à Murat le Duc del Parque pour combiner avec lui l'arrivée des Français à Madrid, et à Napoléon, que l'on croyait en route sur Burgos, les Ducs de Medina Celi et de Frias et le Comte de Fernand Nunez pour s'assu-

rer de son amitié, et lui *demandeur pour Reine une princesse de sa famille*. Pendant ce temps, à Madrid, on pillait et brûlait les biens du Prince de la Paix et des membres de sa famille, auxquels l'Ambassadeur de Beauharnais donnait asile à l'Ambassade de France. Néanmoins le peuple continuait à avoir confiance dans les troupes françaises qui s'approchaient de Madrid et dont on espérait le soutien et la reconnaissance du nouveau Roi, Ferdinand VII.

Celui-ci avait déjà décidé de faire le procès de Godoy et d'exiler ses propres parents à Badajoz : ce qui avait tellement troublé la Reine-Mère que, par la Reine d'Etrurie, elle avait fait demander à Murat de se rendre personnellement à Aranjuez et de les prendre tous sous sa protection et surtout son amant. Murat, après s'être contenté de lui envoyer un officier, avait continué sa marche sur Madrid, DÉCIDÉ, EN ATTENDANT LES ORDRES DE NAPOLÉON, A NE PAS RECONNAITRE FERDINAND, ET A SE FAIRE REMETTRE PAR CHARLES IV UNE PROTESTATION EN RÈGLE, ET SIGNÉE, CONTRE L'ABDICTION QUI LUI AU-RAIT ÉTÉ IMPOSÉE A ARANJUEZ. Il obtint cette dernière. Et ainsi il se trouva, en entrant à Madrid, le 23, devant cette situation tragique : l'Espagne, pour la France, était sans roi. Malgré le refus de Murat de reconnaître Ferdinand VII, celui-ci avait donné des ordres pour que les troupes françaises fussent bien accueillies.

Dès son arrivée à Madrid, Murat poursuivit trois buts : protéger les vieux Souverains et le Prince de la Paix, obtenir de Ferdinand VII qu'en attendant la décision de Napoléon, il ne fit pas acte de Roi, et cependant qu'il donnât aux troupes espagnoles rappelées du Portugal l'ordre d'y retourner afin d'éviter tout conflit avec les Français. Il chargea M. de Beauharnais de cette négociation avec Ferdinand. L'ambassadeur obtint le retrait des troupes, mais, n'ayant rien compris à ce que Murat voulait de Ferdinand, il lui persuada de se rendre au devant de Napoléon<sup>1</sup> pour obtenir sa bienveillance, de renouveler sa demande d'une princesse et de partir de suite pour Madrid et Burgos où, pensait-il, l'Empereur ne devait pas tarder à arriver. Ferdinand ne refusa pas la combinaison et décida de faire, le lendemain 24, son entrée solennelle à Madrid : ce que Murat avait voulu éviter. Aussi, dès que M. de Beauharnais lui eut rendu

1. Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre (voir lettre du 9 mars) contrairement à l'avis de Thiers qui insinue que c'est M. de Beauharnais qui eut le premier l'idée de ce voyage, idée dont Napoléon se serait emparé avec joie.

compte de l'inexécution de sa mission, Murat, croyant voir en lui un complice de Ferdinand, le signala à Napoléon. Il importe pourtant de dire que, depuis le début des événements, M. de Beauharnais, quelle que fût son incurie, AVAIT VU ET COMPRIS QU'AVEC FERDINAND SEUL POUVAIT ÊTRE OBTENUE LA VRAIE SOLUTION DE LA QUESTION D'ESPAGNE. Cela devait amener sa disgrâce dans les conditions les plus humiliantes malgré sa parenté avec l'Impératrice.

Donc, le 24, Ferdinand VII fit son entrée à Madrid au milieu de l'enthousiasme public et reçut le Corps diplomatique. L'Ambassadeur de France seul s'abstint, par ordre de Murat, et cette absence émut la nouvelle Cour et les Ambassadeurs ou Ministres des autres puissances qui crurent devoir s'excuser. Murat se refusa à faire une visite, disant que tant que Napoléon n'avait pas reconnu Ferdinand VII, pour lui Charles IV était toujours Roi, et, adoptant l'idée que Napoléon avait suggérée à M. de Beauharnais, il songea à envoyer Ferdinand au devant de Napoléon qui le ferait arrêter de façon à n'avoir plus affaire qu'à Charles IV, Roi sans Royaume.

Pendant ce temps, que pensait Napoléon ? Le 23 mars, prévoyant pour le jour même l'arrivée à Madrid du Grand Duc de Berg, « *Lieutenant de l'Empereur en Espagne* », il se demandait ce qu'aurait fait la Cour d'Espagne ; et, soit qu'elle fût restée à Aranjuez, soit qu'elle se fût retirée à Séville pour suivre l'exemple de la maison de Bragance, il prescrivait de la laisser tranquille, mais d'envoyer dire au Prince de la Paix qu'il avait mal fait d'éviter les troupes françaises, qu'il ne devait faire aucun mouvement hostile et que le Roi n'avait rien à craindre. Aussi, dès qu'il fut fixé, écrivit-il à Murat, le 27 mars<sup>1</sup> :

« *Vous devez empêcher qu'il ne soit fait aucun mal ni au Roi, ni à la Reine, ni au Prince de la Paix. Si on lui faisait son procès, j' imagine qu'on me consultera. Vous devez dire à M. Beauharnais que je désire qu'il intervienne et que cette affaire soit assoupie. Jusqu'à ce que le nouveau Roi soit reconnu par moi, vous devez faire comme si l'ancien Roi régnait toujours ; vous devez attendre pour cela mes ordres. Comme je vous l'ai déjà mandé, maintenez à Madrid la police et le bon ordre, empêchez tout armement extraordinaire. Employez à tout cela M. Beauharnais jusqu'à mon arrivée, que vous devez déclarer imminente.*

1. C. N., n° 13.695.



*J'ai fait partir pour Madrid le sieur Laforest, sans aucun titre. Vous aurez soin de le bien accueillir. C'est un homme de mérite et qui est propre à tout. »*

Il le destinait à remplacer comme Ambassadeur M. de Beauharnais<sup>1</sup>.

Et ce même jour, 27 mars, il prescrivait à Murat d'arracher le Prince de la Paix à ses ennemis ; de faire placer à l'Escurial le Roi Charles IV, de « *le traiter avec le plus grand respect, de déclarer qu'il commandait toujours en Espagne jusqu'à ce que lui, Napoléon, ait reconnu la Révolution* ». Et il donnait déjà des ordres au Maréchal Bessières pour faciliter le voyage du Prince de la Paix à Bayonne, où il se décidait à se rendre, laissant même prévoir son arrivée à Madrid ; là, il demanderait, en arrivant, à voir le Roi Charles, car « *ce serait un malheur si on l'avait laissé aller à Badajoz* ».

Et, le 30 mars, il écrivait au Maréchal Bessières, à Burgos : *Sans entrer dans la question politique, dans les occasions où vous serez obligé de parler du Prince des Asturies, ne l'appellez point Ferdinand VII, éludez la difficulté en appelant ceux qui gouvernent à Madrid « le Gouvernement »*<sup>2</sup>, alors que déjà il avait résolu de manière définitive de détrôner les Bourbons d'Espagne et de les remplacer par un de ses frères, ainsi que le montre la lettre suivante au Roi Louis de Hollande (27 mars).

*« Jusqu'à cette heure, le peuple espagnol m'appelle à grands cris. Certain que je n'aurai de paix solide avec l'Angleterre qu'en donnant un grand mouvement au Continent, J'AI RÉSOLU DE METTRE UN PRINCE FRANÇAIS SUR LE TRÔNE D'ESPAGNE. Le climat de la Hollande ne vous convient pas. D'ailleurs, la Hollande ne saurait sortir de ses ruines. Dans ce tourbillon du monde, que la paix ait lieu ou non, il n'y a pas de moyen pour qu'elle se soutienne. Dans cette situation des choses, je pense à vous pour le trône d'Espagne. Vous serez souverain d'une nation généreuse, de onze millions d'hommes et de colonies importantes. Avec de l'économie et de l'activité, l'Espagne PEUT AVOIR 60.000 HOMMES SOUS LES ARMES ET CINQUANTE VAISSEAUX dans ses ports. Répondez-moi catégoriquement qu'elle est votre opinion sur ce projet. Vous*

1. Il avait d'abord voulu l'envoyer comme ambassadeur à Saint-Petersbourg. Et puis il écrivit à Savary (1<sup>er</sup> novembre 1807. C. N., n° 13.318) « *j'ai craint qu'il ne fut trop vieux et qu'on crut qu'il n'avait pas assez ma confiance : ce qui m'importe par dessus tout.* »

2. C. N., n° 13.703.

*sentez que ceci n'est encore qu'en projet, et que, quoique j'aie 100.000 hommes en Espagne, il est possible, par les circonstances qui peuvent survenir, ou que je marche directement et que tout soit fait dans quinze jours ou que je marche plus lentement et que cela soit le secret de plusieurs mois d'opérations. Répondez-moi catégoriquement. Si je vous nomme Roi d'Espagne, l'agréerez-vous ? Puis-je compter sur vous ?... Répondez-moi seulement ces deux mots, « j'ai reçu votre lettre de tel jour, je réponds oui », ET ALORS JE COMPTERAI QUE VOUS FEREZ CE QUE JE VOUDRAI, ou bien non, ce qui voudra dire que vous n'agréerez pas ma proposition... Ne mettez personne dans votre confiance, et ne parlez à qui que ce soit de l'objet de cette lettre ; CAR IL FAUT QU'UNE CHOSE SOIT FAITE POUR QU'ON AVOUE Y AVOIR PENSÉ. »*

Ainsi Napoléon, en apprenant successivement, les événements d'Aranjuez, conçut le projet que, sur place, les événements dictaient à Murat, et résolut, en se faisant l'arbitre entre le père et le fils, de les évincer tous les deux, et de se faire céder la couronne par Charles IV, habilement excité par la Reine à laquelle on garantirait la vie de Godoy. Telle fut la genèse de cette abominable tragédie politique que l'on va voir maintenant se dérouler dans toute l'horreur de son immoralité.

Le général Savary fut, en cette affaire, l'homme choisi par Napoléon, pour attirer Ferdinand à Bayonne, en lui faisant concevoir l'espérance d'être reconnu, et pour s'entendre avec Murat afin d'y diriger ensuite le vieux Roi et toute sa famille y compris Godoy. Si Ferdinand refusait d'aller au devant de Napoléon on publierait la protestation de Charles IV contre l'abdication; si, accomplissant ce voyage, il voulait s'arrêter en route, et rebrousser chemin, le Maréchal Bessières, alors à Burgos, avait reçu l'ordre de s'emparer de Ferdinand et de le faire conduire à Bayonne.

Pour être plus à portée des événements et pour les diriger plus rapidement, Napoléon résolut de gagner Bayonne après avoir si souvent annoncé son arrivée en Espagne pour terroriser la Cour. Il partit le 2 avril, arriva le 4 à Bordeaux, et, avec l'aide de Murat, du Général Savary, dépositaires de ses pensées et de Beauharnais, instrument inconscient du drame, IL VA SE PERDRE DANS LA HONTE. L'Ambassadeur ne cessait de conseiller à Ferdinand d'aller au devant de l'Empereur, tandis que Murat montrait ses préférences pour Charles IV, le vieux Roi, puisqu'il refusait toujours ce titre au Prince des Asturies. Les conseillers de Ferdinand, ses an-

ciens amis délivrés de leur exil, sentaient que, sans l'aveu de Napoléon, le résultat d'Aranjuez serait compromis surtout si Charles IV et la Reine allaient l'implorer sur sa route, et lui promettaient ces provinces du Nord (Navarre, Aragon, Catalogne) qu'une lettre du 24 mars de M. Izquierdo leur apprenait tout à coup avoir été l'objet d'une négociation secrète entre lui et M. de Talleyrand par ordre de l'ancienne Cour. Ils ne pouvaient admettre que Napoléon voulût détrôner les Bourbons d'Espagne, d'autant que Murat, dupant le Chanoine Escoïquiz, lui avait fait entrevoir une reconnaissance possible de Ferdinand VII, si celui-ci faisait le voyage, conseillé tous les jours par l'Ambassadeur, voyage d'abord limité à Burgos ou Vitoria, puisque l'Empereur était en route. Le Général Savary lui-même dans une entrevue avec le Prince des Asturies sut lui faire remarquer l'avantage qu'il y aurait à prévenir toute démarche du vieux Roi, et même trompa son interlocuteur en lui faisant nettement espérer sa reconnaissance, tout en ne promettant rien. Ferdinand et ses conseillers transformant ces espérances en promesses, avaient presque décidé le voyage, lorsque les exigences de Murat qui voulut, par ordre, se faire livrer l'ex-Prince de la Paix alors prisonnier à Villa Viciosa et déféré à un tribunal décidé à le condamner à mort, faillirent tout compromettre <sup>1</sup>.

Heureusement, le Général Savary ajourna la difficulté ; et, le 10 avril, Ferdinand, après avoir vainement demandé à ses parents une sorte de lettre d'absolution pour le drame d'Aranjuez, après avoir lancé une proclamation destinée à calmer les craintes du peuple de Madrid qui comprenait soit la bas-

1. Le 1<sup>er</sup> avril, Napoléon avait prévenu Murat qu'il serait probablement le 6 à Bayonne où il devait envoyer le Prince de la Paix. « *Quand vous feriez semblant de l'envoyer comme prisonnier c'est égal ; l'essentiel est qu'il sorte d'Espagne.* » (13.711), Et comme il trouvait que le guet-apens ne se perpétrait pas assez vite, il excitait le zèle de Murat, alors que celui-ci devançait les désirs : « *Vous dites que vous êtes maître de tout, et vous ne l'êtes pas du roi Charles !* »

Et le 9 avril : « *Le principe est que vous soyez bien le maître du Roi Charles IV... qu'il n'y ait aucune intelligence des nouveaux faiseurs avec l'Angleterre, ni aucune tendance à s'en aller.*

... « *Il est désirable que le Prince des Asturies soit à Madrid ou vienne à ma rencontre. Dans ce dernier cas je l'attendrai à Bayonne. Il serait fâcheux qu'il prit un troisième parti. Savary connaît tous mes projets et a dû vous faire part de mes intentions. Quand on connaît le but où l'on doit marcher, avec un peu de réflexion les moyens viennent facilement.* » (13.730). Les moyens devaient être justifiés par le but : les uns et l'autre étaient infâmes.

Mais Napoléon n'avait dès lors qu'une peur, c'est que le Prince des Asturies une fois en route ne s'arrêtât ou s'échappât. (Lettre du 10 avril, n° 13.733.)

sesse de la démarche, soit la certitude du guet-apens, laissant une régence, emmenant le Duc de l'Infantado, le Chanoine Escoiquiz et une sorte de Cour, se mit en route pour Burgos où devait se limiter le voyage. Le Général Savary accompagna sa victime pour ne la plus lâcher. Aussitôt, ce fut au tour de Charles IV, de la Reine, de l'ex-Reine d'Etrurie, à demander à Murat l'autorisation de rejoindre Napoléon et de devancer Ferdinand. Mais, bien que ce départ entrât dans ses propres désirs, il ne crut pas pouvoir le permettre sans l'aveu de Napoléon, dont il était certain, et surtout par crainte d'interrompre la marche du convoi de l'Infant, qui, à travers les protestations d'affection des populations riveraines, suivait lentement la route de l'exil. Il arriva à Burgos après avoir ainsi pénétré au milieu des colonnes françaises, et fut bien surpris de n'y point trouver Napoléon dont l'arrivée n'était même pas annoncée. Après des hésitations vaincues par le Général Savary, on se décida à gagner Vittoria le 13, où Ferdinand, apprenant que Napoléon n'était encore qu'à Bordeaux, trouvant qu'il avait suffisamment compromis la dignité royale, écoutant les rumeurs venues même des troupes françaises qui parlaient tout naturellement de la chute des Bourbons, résolut de s'arrêter. Cette fois, la tâche du Général Savary fut plus ardue, il devint menaçant même ! et n'ayant pu vaincre la résistance des conseillers de Ferdinand, il partit pour Bayonne où le 14 avril, Napoléon lui-même arriva <sup>1</sup>.

Aussitôt, il mit celui-ci au courant, et l'envoi d'une lettre au Prince des Asturies fut décidé. Cette lettre, modèle de perfidie, de duplicité, devait attirer Ferdinand à Bayonne. Savary fut chargé de la porter, de la commenter au besoin, et, en cas de résistance, d'employer désormais la force sans ménagements pour transporter hors d'Espagne le fils révolté de Charles IV, dont on publierait aussitôt la protestation contre l'abdication qui lui avait été arrachée par l'émeute, et que l'on proclamerait comme le seul et vrai Roi d'Espagne. Murat, prévenu, ainsi que le Maréchal Bessières, devait donner satisfaction au vieux Roi, et l'envoyer à Bayonne avec la Reine et toute la famille royale, ainsi que Godoy, arraché à ses gardiens.

Voici la lettre du 16 avril, de Napoléon au Prince des As-

1. Lettre de Napoléon au Roi de Naples, 15 avril. Il lui dit qu'il est à Bayonne depuis « hier... L'infant Don Carlos y est aussi. J'attends le Prince des Asturies. J'attends aussi l'infortuné Charles IV et la Reine. » (13.747).



turies : nous n'en ferons pas ressortir les mensonges, les subtilités, les attirances ; les lecteurs les saisiront.

Bayonne, le 16 avril 1808.

Mon Frère,

J'ai reçu la lettre de votre Altesse Royale. Elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle a eus du Roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté. Elle me permettra dans la circonstance actuelle, de lui parler avec FRANCHISE ET LOYAUTÉ. EN ARRIVANT A MADRID, J'ESPÉRAIS PORTER mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses états et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du Prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du Prince de la Paix ; mais ce que je sais bien, c'est QU'IL EST DANGEREUX POUR LES ROIS D'ACCOUTUMER LES PEUPLES A RÉPANDRE DU SANG ET A SE FAIRE JUSTICE EUX-MÊMES ; je prie Dieu que Votre Altesse Royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un Prince qui a épousé une Princesse du Sang Royal et qui a si longtemps régi le royaume. Il n'a plus d'amis ; Votre Altesse n'en aura plus si jamais elle est malheureuse. LES PEUPLES SE VENGEANT VOLONTAIREMENT DES HOMMAGES QU'ILS NOUS RENDENT. Comment d'ailleurs pourrait-on faire le procès au Prince de la Paix sans le faire à la Reine et au Roi votre père ? Ce procès alimentera les haines et les passions factieuses : le résultat en sera funeste pour votre couronne. VOTRE ALTESSE ROYALE N'Y A DE DROITS QUE CEUX QUE LUI A TRANSMIS SA MÈRE ; si le procès la déshonore, Votre Altesse déchire par là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides. Elle n'a pas le droit de juger le Prince de la Paix, SES CRIMES SI ON LUI EN REPROCHE, SE PERDENT DANS LES DROITS DU TRÔNE. J'ai souvent manifesté le désir que le Prince de la Paix fût éloigné des affaires ; l'amitié du Roi Charles m'a porté souvent à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes ! Faiblesse et erreur, c'est notre devise ! Mais tout cela peut se concilier. Que le Prince de la Paix soit exilé d'Espagne et je lui offre un refuge en France. QUANT A L'ABDICACION DE CHARLES IV, ELLE A EU LIEU DANS UN MOMENT OU MES ARMÉES COUVRERAIENT LES ESPAGNES, ET, AUX YEUX DE L'EUROPE ET DE LA

POSTÉRITÉ, JE PARAITRAIS N'AVOIR ENVOYÉ TANT DE TROUPES QUE POUR PRÉCIPITER DU TRÔNE MON ALLIÉ ET MON AMI. *Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître, avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à Votre Altesse Royale, aux Espagnols, au monde entier : SI L'ABDICATION DU ROI CHARLES EST DE PUR MOUVEMENT, S'IL N'Y A PAS ÉTÉ FORCÉ PAR L'INSURRECTION ET L'ÉMEUTE D'ARANJUEZ, JE NE FAIS AUCUNE DIFFICULTÉ DE L'ADMETTRE, et je reconnais Votre Altesse Royale comme Roi d'Espagne. Je désire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions de quelque nature qu'elles soient venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le Roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté, et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. Votre Altesse Royale avait bien des torts, je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai toujours voulu ignorer. Roi, à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés : TOUTE DÉMARCHE PRÈS D'UN SOUVERAIN ÉTRANGER DE LA PART D'UN PRINCE HÉRÉDITAIRE EST CRIMINELLE. Le mariage d'une Princesse Française avec votre Altesse Royale, je le tiens conforme aux intérêts de mes peuples, et surtout comme une circonstance qui m'attacherait par de nouveaux liens à une Maison dont je n'ai eu qu'à me louer depuis que je suis monté sur le trône. Votre Altesse Royale doit se défier des écarts des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine des Espagnes en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine général de la Catalogne et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre Altesse Royale connaît ma pensée toute entière. Elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme envers le Roi son père. QU'ELLE CROIE A MON DÉSIR DE TOUT CONCILIER ET DE TROUVER DES OCCASIONS DE LUI DONNER DES PREUVES DE MON AFFECTION ET DE MA PARFAITE ESTIME.*

NAPOLÉON.

Voici enfin la lettre du 17 avril, si tragique, si formelle, adressée au Maréchal Bessières, à Burgos :

« Le Roi et la Reine sont partis de l'Escurial le 14, leur rendre tous les honneurs imaginables, les escorter avec une di-

vision... Si le Prince des Asturies vient à Bayonne c'est fort bien. S'il rétrograde sur Burgos VOUS LE FEREZ ARRÊTER ET CONDUIRE A BAYONNE. Vous instruirez de cet événement le Grand Duc de Berg et vous ferez connaitre que le Roi Charles a protesté et que le Prince des Asturies n'est pas Roi... Si le Prince des Asturies quitte Vitoria et a dépassé Burgos pour se rendre à Madrid vous enverrez après lui et VOUS LE FEREZ ARRÊTER PARTOUT OU IL SE TROUVERA, car s'il refuse l'entrevue que je lui propose c'est signe qu'il est du parti des Anglais et alors il n'y a plus rien à ménager. Il ne s'agit pas de tâtonner, il faut marcher avec énergie »<sup>1</sup>.

Le drame était lié.

1. C. N., n° 13.756.

## CHAPITRE III

---

### Le crime de Bayonne

Napoléon au château de Marnac. — Ferdinand et M. de Urquijo. — La fuite vers Bayonne. — 20 avril. — Déceptions. — Le « Rapport à l'Empereur ». — Arrivée de la famille Royale (30 avril). — Les Honnetes royales. — Lettre du Fils ; réplique du Père. — Départ de Madrid des autres infants. — Le 2 de mai. — L'évincelle. — Murat et la royauté d'Espagne. — Le roi Joseph. — Napoléon et les événements de Madrid. — La scène affreuse. — Ferdinand renonce à la couronne, mais excite l'insurrection. — Attitude du roi Charles. — Acte de médiation. — Cession de Ferdinand. — Encore le mariage — La famille royale en route pour ses « Châteaux en France ».

Tandis que Savary partait pour Vitoria, Napoléon s'installait au Château de Marnac pour un séjour de longue durée et faisait venir sa Cour à Bayonne où l'on préparait en même temps des appartements pour la famille Royale d'Espagne. De son côté, Ferdinand réunissait bon nombre de notabilités autour de ses Conseillers ordinaires, discutait avec eux la conduite à tenir. C'est alors que M. de Urquijo, exilé jadis par le Prince de la Paix, leur exposa en un langage divinatoire toute la trame de la perfidie de Napoléon, les dangers de la fin du voyage, les malheurs qui allaient en rejailir sur l'Espagne, et la nécessité de se dérober immédiatement et de fuir pour se mettre à la tête de toutes les forces de la nation. Naturellement on ne l'écouta pas ; et, le Général Savary étant survenu avec la lettre fallacieuse de l'Empereur et ayant affirmé, ce qu'ils croyaient y trouver, la promesse de la reconnaissance de Ferdinand VII le lendemain de son arrivée à Bayonne, les Conseillers de celui-ci décidèrent le départ pour le 19. Mais ce départ n'alla point tout seul : le peuple, mis au courant par M. de Urquijo et ayant bien compris le danger, voulut empêcher son Prince de partir, protesta, coupa les traits des mules, menaça. Il fallut l'intervention du Duc de l'Infantado pour calmer les colères, après quoi Ferdinand, dans sa voiture bientôt enveloppée par la cavalerie de la Garde, sembla fuir vers son destin.

Il ne tarda pas à être fixé ! Le 20 avril, il entre en



France !!... pas d'honneurs officiels ! Deux Maréchaux vont le complimenter et le traitent en Prince des Asturies. A Bayonne, même froideur, une simple maison, où Napoléon accourt visiter *le Prince des Asturies*. On l'invite avec les siens à dîner, le soir, et l'on ne cause point des affaires sérieuses. On le renvoie. Et l'Empereur garde Escoïquiz auquel, enfin, il va dévoiler sa perfidie. Et, après quelques flatтерies, il lui annonce que tous les Princes d'Espagne seront réunis à Bayonne et que la Couronne d'Espagne sera enlevée aux Bourbons, pour les punir des trahisons dont il avait eu à se plaindre tandis qu'il réglait les affaires d'Allemagne, et parce que l'Espagne avait besoin d'être régénérée pour servir ses desseins contre l'Angleterre. Il promet d'ailleurs des compensations... en Etrurie. En vain, le Chanoine combat-il le projet, fait-il entrevoir l'insurrection de l'Espagne et ses conséquences. En vain montre-t-il combien l'on a eu tort d'avoir confiance en Napoléon !... Celui-ci est trop engagé pour écouter désormais la voix de la raison et de l'honneur. Les vieux Souverains étaient en route pour Bayonne.

Pendant qu'ils voyageaient, Napoléon se faisait adresser par son Ministre des Affaires Extérieures un RAPPORT A L'EMPEREUR destiné à légitimer les actes odieux du rapt du trône d'Espagne et les annonçant. Il faut en donner un résumé fidèle<sup>1</sup>.

L'Angleterre le force à mettre un terme à l'anarchie qui règne en Espagne et aux dissensions qui la déchire. Or, il n'est aucun Etat dont le sort soit plus nécessairement lié à celui de la France que l'Espagne. Et cependant ils ont le plus souvent vécu en inimitié ainsi que l'attestent de nombreux exemples historiques, et, en dernier lieu, lors de la 4<sup>e</sup> Coalition, lorsque l'Espagne a montré plus ouvertement ses dispositions hostiles par cette fameuse proclamation qui précéda de 9 jours la bataille d'Iéna... Le moment est donc venu de donner à la France du côté des Pyrénées une sécurité invariable. Or, dans son état actuel, l'Espagne mal gouvernée sert mal ou plutôt ne sert pas du tout la cause de la France contre l'Angleterre. Les ressources sont dilapidées ; sa dette est énorme, et cependant elle s'occupe d'augmenter ses troupes de terre. « *De si grands maux ne peuvent être guéris que par de grands changements* ». Il faut qu'un bon Gouvernement fasse renaître la prospérité, et que Napoléon dirige tout contre l'ennemi commun. « TOUT CE QUI CONDUIT A CE BUT EST LÉ-

1. C. N., 24 avril 1808, n° 13.776.

GITIME ». L'on n'y arrivera que « *lorsqu'un intérêt commun unira les deux maisons régnant sur la France et sur l'Espagne* ». La dynastie actuelle sera toujours l'ennemie cachée de la France. « *C'est l'ouvrage de Louis XIV qu'il faut recommencer. Ce que la politique conseille, la justice l'autorise* » : l'Espagne s'étant réellement mise en guerre contre Napoléon et ayant favorisé secrètement l'Angleterre.

« D'AILLEURS, ajoutait-il, LES CIRCONSTANCES NE PERMETTENT PAS A V. M. DE NE POINT INTERVENIR, DANS LES AFFAIRES DE CE ROYAUME. V. M. EST APPELÉE A JUGER ENTRE LE PÈRE ET LE FILS. QUEL PARTI PRENDRA-T-ELLE ? VOUDRAIT-ELLE SACRIFIER LA CAUSE DES SOUVERAINS, CELLE DE TOUS LES PÈRES, ET PERMETTRE UN OUTRAGE A LA MAJESTÉ DU TRÔNE ? » (Comme cynisme c'était aller un peu loin !). Laisser régner Ferdinand VII, ami des Anglais, ce serait vouloir entretenir constamment une puissante armée en Espagne. « *Si, au contraire, V. M. se détermine à replacer Charles IV sur son trône, on ne le peut sans avoir à vaincre une grande résistance et sans faire couler le sang français, V. M. ne peut abandonner la nation espagnole à son sort lorsque déjà une extrême fermentation l'agite et que l'Angleterre y sème le trouble et l'anarchie... Ainsi V. M. obligée de s'occuper de la régénération de l'Espagne* » ne doit pas rétablir un Roi détrôné, ni sanctionner la révolte du fils, ni abandonner l'Espagne à elle-même. Les circonstances l'« *obligent à prendre une grande détermination. La politique la conseille, la justice l'autorise (bis), les troubles de l'Espagne en imposent la nécessité. V. M. doit pourvoir à la sûreté de son Empire et sauver l'Espagne de l'influence de l'Angleterre* ».

Et dans une lettre au Prince de Bénévent, Vice-Grand Electeur, du 25 avril, Napoléon lui disait : « *Il faut que mon système s'achève ; mon habitude n'est jamais de rester en chemin... Le Prince des Asturies est ici... Je le traite fort bien. Je l'accompagne au haut de mon escalier ; je le reçois avec distinction, mais je ne le reconnais pas. Le Roi et la Reine seront là dans deux jours. Le Prince de la Paix arrive ce soir* ». Il le plaint « *La nation espagnole a montré là une inhumanité sans exemple... Je continue mes dispositions militaires en Espagne. CETTE TRAGÉDIE SI JE NE ME TROMPE EST AU CINQUIÈME ACTE : LE DÉNOUEMENT VA PARAÎTRE. Le Roi de Prusse est un héros en comparaison du Prince des Asturies. Celui-ci n'a pas encore dit un mot de ses affaires ; il est indif-*

férent à tout, très matériel, mange quatre fois par jour et n'a idée de rien<sup>1</sup> ».

Et renforçant sur cette lettre, le 1<sup>er</sup> mai l'Empereur écrivait au même Prince de Bénévent<sup>2</sup> :

« Monsieur le Vice-Grand Electeur, le Prince des Asturies est très bête, très méchant et très ennemi de la France. Vous sentez bien qu'avec mon habitude de voir et de manier les hommes, son expérience de 24 ans n'a pu m'en imposer. Et cela est évident pour moi QU'IL FAUDRA UNE LONGUE GUERRE DE MA PART AVANT QUE JE LE RECONNAISSE POUR ROI D'ESPAGNE. De plus, je lui ai fait connaître que le roi Charles étant sur mes frontières je devais cesser toutes relations avec lui, et que je faisais arrêter tous les courriers porteurs de passeports en son nom<sup>3</sup>. J'ai trouvé sur un courrier des lettres pleines de fiel et de haine pour les Français, les appelant à plusieurs reprises : ces maudits Français. — Le Roi Charles est un brave homme. Je ne sais si c'est sa position ou les circonstances, il a l'air d'un patriarche franc et bon. La Reine a son cœur et son histoire sur sa physionomie, c'est vous en dire assez. Cela passe tout ce qu'il est permis d'imaginer. L'un et l'autre dînent aujourd'hui avec moi. Le Prince de la Paix est ici ; il a l'air d'un taureau et a quelque chose de Daru. Il commence à reprendre ses sens. Il a été traité avec une barbarie sans exemple. Il est bon qu'on le décharge de toutes les accusations mensongères, mais qu'on le laisse couvert d'une légère teinte de mépris. »

Pendant ce temps le Grand Duc de Berg, Lieutenant de l'Empereur en Espagne, recevait l'ordre de prendre la haute main sur l'imprimerie et l'administration, de propager certaines idées. Il était nécessaire de bien caractériser dans l'opinion qu'on se trouvait sans roi ; que le Prince de la Paix ne serait pas reçu par l'Empereur mais envoyé en exil ; que

1. C. N., n° 13.778.

2. M. A. E., vol. 674, fol. 204.

3. L'on avait, en effet, arrêté des courriers de M. de Cevallos qui le 29 avril, réclama à M. de Champagny ; celui-ci lui répondit que Napoléon n'ayant reconnu que Charles IV on ne pouvait admettre sur son territoire aucun acte ou passeport donné au nom d'un autre Roi.

M. de Cevallos protesta aussitôt, 30 avril, contre l'opposition ainsi faite à l'envoi de ses courriers. « On dira, arguait-il, que le Roi est détenu à Bayonne et n'a même pas la faculté d'expédier son courrier. »

M. de Champagny écrivait en même temps au Prince de Masserano qu'il avait été étonné de recevoir une lettre de lui comme ambassadeur de Ferdinand VII alors que l'Empereur n'avait pas voulu recevoir la lettre de créance au nom du Prince des Asturies et qu'alors il l'était toujours de Charles IV.

l'intégrité de l'Espagne et son indépendance ne seraient pas compromises ; que Napoléon avait bien reçu le Prince des Asturies et les grands qui l'accompagnaient « *mais qu'il ne pouvait le reconnaître s'il était vrai que le Roi son père avait protesté* ».

A Bayonne, Ferdinand et ses conseillers refusaient les combinaisons de Napoléon, et songeaient à exciter les esprits en Espagne, tandis que Murat, devant les désirs de son maître, faisait partir les vieux Souverains et avec eux Godoy, malgré les résistances de la junte de Gouvernement. Le départ eut lieu le 23. Précédés à quelques jours de marche de leur cher ami, Charles IV et la Reine voyagèrent à petites journées, munis des diamants de la couronne.

Murat put se croire dès lors Roi d'Espagne, et commença à régler les affaires avec la Junte et le Conseil de Castille. Mais il rencontra de suite des résistances, car la nation, les grands et le peuple, se rendit enfin compte de la tragédie qui se jouait, de la perfidie de Napoléon et des motifs de la présence des troupes françaises en Espagne. Les assassinats commencèrent.

Dès son arrivée à Bayonne le Prince de la Paix fut reçu par l'Empereur qui le flatta, le charma en lui annonçant le sort réservé à Ferdinand, et l'encouragea à lui prêter son appui pour la suite du drame. A leur tour, les vieux Souverains arrivèrent le 30 avril et furent reçus avec les honneurs royaux<sup>1</sup> et conduits au palais du Gouvernement où Napoléon vint rapidement embrasser Charles IV. Il y eut un baiser à la mode d'Espagne auquel participèrent Ferdinand lui-même et l'Infant Don Carlos, et à la suite duquel au moment de se retirer dans ses appartements Charles IV repoussa Ferdinand qui voulait l'y suivre<sup>2</sup>.

Le Roi et la Reine purent embrasser Godoy : et ce fut le moment le plus délicieux de leur vie depuis Aranjuez, et le baume à tout ce qui pouvait désormais leur arriver. Ils approuvèrent aussitôt le projet de Napoléon, avec la joie de voir leur fils chassé du trône, et la satisfaction de penser que désormais ils vivraient tranquilles en France avec leur cher Prince de la Paix.

1. Lettre à Duroc, 20 avril, 13.794.

2. « *Princes ! c'est trop fort !... aurait dit Charles IV. Vous avez couvert de honte et d'amertume mes cheveux blancs. Vous venez d'y ajouter la dérision !... Sortez que je ne vous revoie jamais !* » Lettre de Napoléon à Murat où il lui raconte la réception du Roi, lui dit ce qu'il faut publier (1<sup>er</sup> mai, n<sup>o</sup> 13.800) et lui prescrit d'envoyer à Bayonne Don Antonio et les autres Princes de la Maison de Bourbon.



Mais il fallait obtenir de Ferdinand VII une renonciation au trône. Et alors nous allons assister à quelques scènes de ce drame affreux qu'il faut lire dans leurs textes mêmes. Charles IV n'hésita pas à demander à son fils la restitution de sa couronne. Ferdinand lui répondit, le 30 avril :

« Sire,

*Mon père, le mouvement d'Aranjuez n'avait, comme V. M. en est témoin elle-même, d'autre impulsion que de prévenir le départ de V. M. et celui de l'engager à continuer de gouverner ses royaumes. Aucune suggestion n'eut lieu de ma part pour exciter ce mouvement et encore moins pour que V. M. abdiquât sa couronne en ma faveur. Cette abdication étant faite, V. M. me disait quelques jours après que je ne devais pas croire qu'elle avait été forcée, parce que, malgré tout ce qu'on disait, V. M. l'avait faite librement et de son propre mouvement.*

*L'Empereur m'a fait dire par le Général Savary que pourvu qu'il fut sûr que mon élévation au trône ne portât aucune atteinte aux relations politiques entre l'Espagne et la France, S. M. ne se mêlerait point de cette contestation. Aujourd'hui, le même Empereur veut que je renonce à mes droits à la couronne d'Espagne en faveur de sa dynastie, me menaçant qu'en cas de refus il ferait reconnaître V. M. comme Roi d'Espagne, et S. M. I. veut qu'à cet effet je renonce à ma souveraineté en faveur de V. M.*

*Comme fils obéissant et qui aime V. M. il n'y a aucun sacrifice qui surpasse l'amour et le respect que je lui porte. En ma qualité de Roi et de Père de mes chers sujets, dont le sang m'est précieux au-dessus de toutes choses, je dois faire en sorte que le sang ne soit pas répandu, ce qui pourrait arriver par l'effet naturel de leur répugnance à une pareille innovation, ou par le choc et la collision des partis. Pour obvier à ces conséquences qui pèseraient toute ma vie sur mon cœur la prudence me dicte un moyen qui prévient tous les inconvénients et qui sauve toutes les considérations dues à la sûreté de V. M., à la tranquillité de l'Espagne et à ma réputation.*

*Qu'il plaise à V. M. de se transporter à Madrid ; je l'accompagnerai ; je ferai le service auprès de sa personne ; pendant son voyage je convoquerai soit les Cortès, soit le Conseil et les députés des Royaumes qui se trouvent à Madrid afin que, réunis dans un lieu sûr, je puisse leur faire connaître*

*ma décision de renoncer à la couronne en faveur de V. M., et je me promets de leur fidélité que, moyennant cet acte, ils souscriront avec plaisir au retour de V. M. au trône. Ce moyen doux empêche que la tranquillité publique ne soit compromise, et je donne ainsi à mes sujets une preuve que j'aime mieux renoncer à la dignité souveraine que de la conserver au prix de leur sang.*

*Que cependant V. M. ne croie pas que je regarde l'intervention des Cortès ou des Conseils comme étant nécessaire pour donner valeur à une renoncialion, mais je la regarde comme très propre à prévenir les malheurs que je dois craindre d'une conduite contraire et à sauver les considérations dont je ne puis m'écarter.*

*Comme le cas peut arriver où V. M., soit par amour de la tranquillité d'une vie privée, soit par la nécessité de soigner sa santé, pourrait juger à propos de déléguer son autorité à un sujet de confiance pour l'aider à porter le fardeau du Gouvernement, je dois aujourd'hui représenter à V. M. que, le cas échéant, il n'y a personne qui réunisse en sa faveur autant que moi le vœu des loix et celui des sujets pour les gouverner en qualité de Lieutenant de S. M.*

*C'est aux conditions ci-dessus énoncées et d'aucune autre manière que je suis prêt d'abdiquer en faveur de V. M. afin qu'elle règne par elle-même ou que dans le cas contraire je règne en son nom, et sous son autorité royale<sup>1</sup>.*

*Bayonne, le 30 avril 1808.*

*Sire,  
Aux pieds de Votre Majesté Royale,  
Son très humble fils,  
Signé : FERDINAND. »*

Alors le père de répliquer, plus français qu'espagnol, et dans toute l'abjection de son ménage infâme<sup>2</sup> :

*« Mon Fils,*

*Les conseils perfides des hommes qui vous environnent ont placé l'Espagne dans une situation critique ; elle ne peut plus*

1. Bajo las condiciones que llevo expresadas, y no de otro manera estoy pronto a hacer la renuncia en favor de V. M. para que reine por sí, ó en caso contrario reine yo en su R<sup>e</sup> nombre, y baxo su R<sup>e</sup> autoridad.

Bayona 30 de abril de 1808.

Senor, A L. R. P. de V. M.  
Su mas humilde hijo, FERNANDO.

2. 30 avril, M. A. E., vol. 674, fol. 195.

être sauvée que par l'Empereur. Depuis la paix de Bâle, j'ai senti que le premier intérêt de mes peuples était de vivre en bonne intelligence avec la France : il n'y a pas de sacrifices que je n'aie jugé devoir faire pour arriver à ce but important. Même quand la France était en proie à des Gouvernements éphémères, j'ai fait taire mes inclinations particulières pour n'écouter que la politique et le bien de mes sujets. Lorsque l'Empereur des Français eut rétabli l'ordre en France, de grandes craintes se dissipèrent et j'eus de nouvelles raisons de rester fidèle à mon système d'alliance. Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, j'eus le bonheur de rester neutre et de conserver à mes peuples les bienfaits de la paix. L'Angleterre, depuis, saisit quatre de mes frégates et me fit la guerre avant même de me l'avoir déclarée ; il me fallut repousser la force par la force. Les malheurs de la guerre atteignirent mes sujets. L'Espagne, environnée de côtes, devait une grande partie de sa prospérité à ses possessions d'outre-mer, et souffrit de la guerre plus qu'aucun autre état. La cessation du commerce et les calamités attachées à cet état de choses se firent sentir à mes sujets. Plusieurs furent assez injustes pour les attribuer à moi et à mes Ministres. J'eus la consolation, du moins, d'être assuré du côté de la terre et de n'avoir aucune inquiétude sur l'intégrité de mes provinces, que, seul de tous les Rois de l'Europe, j'avais maintenue au milieu des orages de ces derniers temps.

Cette tranquillité, j'en jouirais encore sans les conseils qui vous ont éloigné du droit chemin. Vous vous êtes laissé aller trop facilement à la haine que votre première femme portait à la France, et bientôt vous avez partagé ses injustes ressentiments contre mes Ministres, contre votre mère et contre moi-même. J'ai dû me ressouvenir de mes droits de père et de Roi ; je vous fis arrêter. Je trouvai dans vos papiers la conviction de votre culpabilité ; mais, sur la fin de ma carrière, en proie à la douleur de voir mon fils périr sur l'échafaud, je fus sensible aux larmes de votre mère, et je vous pardonnai. Cependant mes sujets étaient agités par les rapports mensongers de la faction à la tête de laquelle vous étiez placé. Dès ce moment je perdis la tranquillité de ma vie, et aux maux de mes sujets je dus joindre ceux que me causaient les dissensions de ma propre famille. On calomnia même mes Ministres auprès de l'Empereur des Français, qui, croyant voir les Espagnes échapper à son alliance, et voyant les esprits agités même dans ma famille, couvrit sous différents prétextes, mes états de ses troupes. Tant qu'elles

restèrent sur la rive droite de l'Ebre et parurent destinées à maintenir la communication avec le Portugal, je dus espérer qu'il reviendrait aux sentiments d'estime et d'amitié qu'il m'avait toujours montrés. Quand j'appris que ses troupes s'avançaient sur ma capitale, je sentis la nécessité de réunir mon armée autour de moi, pour me présenter à mon auguste allié dans l'attitude qui convenait au Roi des Espagnes. J'aurais éclairci ses doutes et concilié mes intérêts. J'ordonnai à mes troupes de quitter le Portugal et Madrid, et je les réunis de différents points de la Monarchie, non pour quitter mes sujets, mais pour soutenir dignement la gloire du trône. Ma longue expérience me faisait comprendre d'ailleurs que l'Empereur des Français pouvait nourrir des désirs conformes à ses intérêts, à la politique du vaste système du continent, mais qui pouvaient blesser les intérêts de ma maison. Quelle a été votre conduite ? Vous avez mis en rumeur tout mon palais ; vous avez soulevé mes gardes du Corps contre moi ; votre père lui-même a été fait prisonnier. Mon premier Ministre que j'avais élevé et adopté dans ma famille, fut traîné sanglant de cachot en cachot. Vous avez flétri mes cheveux blancs, vous les avez dépouillés d'une couronne portée avec gloire par mes pères, et que j'avais conservée sans tache. Vous vous êtes assis sur mon trône. Vous avez été vous mettre à la disposition du peuple de Madrid, que vos partisans avaient ameuté, et de troupes étrangères qui, au même moment, faisaient leur entrée. La conspiration de l'Escurial était consommée, les actes de mon administration livrés au public. Vieux et chargé d'infirmités, je n'ai pu supporter ce nouveau malheur ! J'ai eu recours à l'Empereur des Français, non plus comme un Roi à la tête de ses troupes et environné de l'éclat du trône mais comme un roi malheureux et abandonné. J'ai trouvé protection et refuge au milieu de ses camps. Je lui dois la vie, celle de la Reine et de mon premier Ministre.

Je vous ai suivi sur vos traces à Bayonne. Vous avez conduit les affaires de manière que tout dépend désormais de la médiation et de la protection de ce grand prince. Vouloir recourir à des agitations populaires, arborer l'étendard des factions, c'est ruiner les Espagnes et entraîner dans les plus horribles catastrophes vous, mon royaume, mes sujets et ma famille. Mon cœur s'est ouvert tout entier à l'Empereur ; il connaît tous les outrages que j'ai reçus et les violences qu'on m'a faites. Il m'a déclaré qu'il ne vous reconnaîtrait jamais pour Roi, et que l'ennemi de son père ne pou-



vait inspirer de la confiance aux étrangers. D'ailleurs, il m'a montré des lettres de vous qui font foi de votre haine pour la France. Dans cette situation, mes droits sont clairs, mes devoirs davantage encore : épargner le sang de mes sujets ; ne rien faire, sur la fin de ma carrière, qui puisse porter le ravage et l'incendie dans les Espagnes et les réduire à la plus horrible misère. Ah ! certes, si, fidèle à vos devoirs et aux sentiments de la nature, vous aviez repoussé des conseils perfides ; si, constamment assis à mes côtés pour ma défense, vous aviez attendu le cours ordinaire de la nature qui devait marquer votre place dans peu d'années, j'aurais pu concilier la politique et l'intérêt de l'Espagne avec l'intérêt de tous. Sans doute, depuis six mois les circonstances ont été critiques ; mais, quelque critiques qu'elles fussent, j'aurais obtenu, de la contenance de mes sujets, des faibles moyens qui me restaient encore, et surtout de cette force morale que j'aurais eue en me présentant dignement à la rencontre de mon allié, auquel je n'avais jamais donné de sujets de plainte, un arrangement qui eût concilié les intérêts de mes sujets et ceux de ma famille. En m'arrachant la couronne c'est la vôtre que vous avez brisée, vous lui avez ôté ce qu'elle avait d'auguste, ce qui la rendait sacrée à tous les hommes. Votre conduite envers moi, vos lettres interceptées ont mis une barrière d'airain entre vous et le trône d'Espagne. Il n'est de votre intérêt ni de celui des Espagnes que vous y prétendiez. Gardez-vous d'allumer un feu dont votre ruine totale et le malheur de l'Espagne seraient le seul et inévitable effet. Je suis Roi du droit de mes pères ; mon abdication est le résultat de la force et de la violence ; je n'ai donc rien à recevoir de vous. Je ne puis adhérer à aucune réunion d'assemblée ; c'est encore une faute des hommes sans expérience qui vous entourent. J'ai régné pour le bonheur de mes sujets ; je ne veux point leur léguer la guerre civile, les émeutes, les assemblées populaires, et la révolution.

TOUT DOIT ÊTRE FAIT POUR LE PEUPLE ET RIEN PAR LUI. Oublier cette maxime, c'est se rendre coupable de tous les crimes qui dérivent de cet oubli. Toute ma vie je me suis sacrifié pour mes peuples, et ce n'est pas à l'âge où je suis arrivé que je serai rien de contraire à leur religion, à leur tranquillité et à leur bonheur. J'ai régné pour eux, j'agirai constamment pour eux. Tous mes sacrifices seront oubliés ; et, lorsque je serai assuré que la religion de l'Espagne, l'intégrité de mes provinces, leur indépendance et leurs privilèges sont

*maintenus, je descendrai dans le tombeau en vous pardonnant l'amertume de mes dernières années.*

*Donné à Bayonne, au palais impérial appelé le Gouvernement, le 2 mai 1808<sup>1</sup>.*

CHARLES ».

Tandis que le père et le fils se querellaient ainsi, Napoléon jetait avec le Roi Charles les bases d'un traité qui lui livrerait l'Espagne ; et, sur un nouveau refus de Ferdinand, il dicta au vieux Roi une *Proclamation au peuple espagnol* qui fut accompagnée d'une notification à la Junte suprême par laquelle il nommait Murat, Grand Duc de Berg, son Lieutenant-Général en Espagne avec tous les pouvoirs royaux. Cet acte fut envoyé à Madrid avec l'ordre de faire partir pour Bayonne les derniers membres de la famille royale restés en Espagne. Mais déjà Murat avait voulu faire exécuter cet ordre précédemment reçu de Napoléon et concernant l'Infant Don Francisco, la Reine d'Etrurie, et l'Infant Don Antonio frère du Roi et président de la Junte. Celle-ci, à laquelle Murat fit connaître les désirs de Napoléon, et qui recevait clandestinement les protestations de Ferdinand contre les violences dont il se disait victime à Bayonne, n'était pas disposée à laisser partir Don Francisco, placé sous sa responsabilité, et, dans la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, elle décida de dissimuler son refus du départ des Infants sans cependant amener des violences, tandis que le peuple, déjà excité par tant de faits antérieurs et par les nouvelles de Bayonne que la Junte répandait, manifestait hautement son parti de s'opposer au départ. Murat fit savoir à la Junte que la Reine d'Etrurie et l'Infant Don Francisco partiraient le 2 mai. Et, en effet, dans la matinée du 2, le moment venu, les voitures amenées, Murat envoya un de ses aides de camp saluer la Reine avant son départ. La populace excitée, ayant voulu lui faire un mauvais parti, le poste du palais se jeta à la baïonnette sur la foule pour le dégager ; quelques coups de fusil furent tirés, et donnèrent le signal du massacre des officiers français qui étaient cantonnés dans Madrid et des soldats français en corvée. Il y eut des scènes horribles de férocité. Aussitôt Murat lança ses troupes sur la ville<sup>2</sup>, et

1. *Moniteur* du 11 mai 1808.

2. Dès le 10 avril, ayant su par « le sieur Beauharnais » qu'il serait possible que le Duc de l'Infantado fut à la tête d'un mouvement à Madrid, Napoléon avait donné ses ordres à Murat : « *Si cela est, vous le réprimerez à coups de canon, et vous en ferez une sévère justice. Vous de-*

ce fut un combat de rues et de maisons qui dura trois heures et constitua une terrible répression qui fit d'abord une impression sérieuse sur les habitants de Madrid et les populations venues de l'extérieur en vue des assassinats des soldats français, et qui eut une répercussion immédiate et farouche dans toute l'Espagne où l'insurrection fut déclanchée. Et toujours l'Espagne se souvint de la JOURNÉE DU DEUX MAI.

M. de Beauharnais avait écrit, parlant des Espagnols : « *Cette nation est éclectique, il ne faudrait qu'une étincelle pour produire quelque événement* ». L'étincelle avait surgi de l'incendie de Bayonne, et allait enflammer l'Europe et brûler le trône de Napoléon.

Le lendemain, 3 mai, les Infants Don Francisco, Don Antonio, et la Reine d'Etrurie partaient pour Bayonne, tandis que Murat, muni de l'acte de Charles IV, se faisait reconnaître par la Junte comme Lieutenant-Général du Royaume, en attendant, comme il l'espérait, d'être sacré Roi des Espagnes. Et il est certain que Napoléon en le désignant eut choisi l'homme le plus capable de plaire aux Espagnols, et qui avait le grand avantage de se trouver sur place, avec l'énergie décuplée pour sauver et garder sa royauté. Tandis qu'avec Joseph !... Mais dans la lettre du 2 mai à Murat, Napoléon, après lui avoir exposé la nécessité du départ des Princes pour Bayonne ; de s'emparer des bijoux et diamants de la couronne et, afin qu'ils ne soient pas détournés, de charger quelqu'un d'y veiller, soit qu'ils passent au nouveau Roi, soit qu'ils restent à Charles IV, ajoutait : « *Je suis content du Roi Charles et de la Reine. Ils sont ici fort heureux. Je leur destine Compiègne. Je destine le Roi de Naples à régner à Madrid. Je veux vous donner le royaume de Naples ou celui du Portugal. Répondez-moi sur le champ ce que vous en pensez, car il faut que cela soit fait en un jour. Vous resterez en attendant comme Lieutenant-Général du Royaume... Si vous pouvez porter les habitants de Madrid à demander le Roi de Naples, vous me ferez plaisir, et ce serait ménager l'amour-propre de ces gens-ci. Peut-être la Junte pourrait-elle intervenir et se fera-t-elle un mérite de se prononcer pour le nouveau Roi* ». Le Grand Duc de Berg recevait ainsi le

*vez vous souvenir des circonstances où, sous mes ordres, vous avez fait la guerre dans les grandes villes. On ne s'engage point dans les rues ; on occupe les maisons des têtes de rues et on établit de bonnes batteries.* »

coup le plus cruel pour son orgueil, et voyait sombrer ses espérances.

« *Mon acte de médiation va bientôt paraître, écrivait aussi Napoléon à Bessières. Dirigez l'opinion sur le Roi de Naples. Voulant ménager la fierté de la nation je voudrais qu'elle me le demandât pour Roi*<sup>1</sup> ».

*L'acte de médiation était un acte de spoliation.*

Nous allons résumer cet acte de médiation, cette convention ou ce traité entre Napoléon I<sup>er</sup> et Charles IV, daté du 5 mai et ratifié le 8 mai, et inséré au *Moniteur Universel* le 7 septembre 1808<sup>2</sup>.

Les deux Souverains ayant « un égal désir de mettre promptement un terme à l'anarchie à laquelle est en proie l'Espagne, de sauver cette brave nation des agitations des factions ; voulant lui épargner toutes les convulsions de la guerre civile et étrangère et la placer sans secousses dans la seule position qui... puisse maintenir son intégrité ». Charles IV cède à Napoléon « TOUTS SES DROITS SUR LE TRÔNE DES ESPAGNES ET DES INDES » aux conditions suivantes : « *L'intégrité du royaume sera maintenue ; le Prince que S. M. l'Empereur jugera devoir placer sur le trône d'Espagne sera indépendant et les limites de l'Espagne ne souffriront aucune altération. La religion catholique, apostolique et romaine sera la seule en Espagne ; il ne pourra y être toléré aucune religion réformée, encore moins infidèle, suivant l'usage établi aujourd'hui. L'Empereur s'engage à donner refuge dans ses Etats, au Roi, à la Reine, à sa famille, au Prince de la Paix ainsi qu'à ceux de leurs serviteurs qui voudront les suivre.* »

S. M. l'Empereur Napoléon donne EN ÉCHANGE à S. M. le Roi Charles : « *le château de Compiègne avec les parcs, forêts, fermes qui en dépendent pour en jouir en toute prospérité et en disposer comme bon lui semblera avec une liste civile de 30 millions de réaux. A la mort du Roi, 2 millions de revenu formeront le douaire de la Reine. A tous les Enfants d'Espagne il sera servi une rente annuelle de 400.000 francs.*

S. M. l'Empereur Napoléon fera tel arrangement qu'il jugera convenable avec le futur Roi d'Espagne pour le paiement de la liste civile et des rentes indiquées, mais S. M. le

1. C. N., 2 mai, n° 13.802.

2. N° 251, p. 990.



Roi Charles IV n'entend avoir de relations pour cet objet qu'avec le trésor de France. »

Le Moniteur ne publia pas l'article qui suit :

« Article séparé et secret. — Dans le cas où le Portugal restera en possession à la France, Sa Majesté l'Empereur Napoléon s'engage à donner à la Reine d'Etrurie et au Prince de la Paix une rente en France en dédommagement des provinces de ce royaume qui leur ont été cédées par le traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807. »

L'Empereur n'ayant pas encore, le 5 mai, à midi, connaissance des événements de Madrid du 2 mai, envoyait, en même temps que la copie du traité et des pièces, au Grand-Duc de Berg, la lettre suivante :

« Bayonne, 5 mai 1808 (midi).

« Vous trouverez ci-joint une lettre que vous écrit le Roi Charles. Vous avez dû recevoir par le courrier d'hier l'ordre à la Junte, au Conseil de Castille et au Conseil de la guerre, ainsi que la proclamation du Roi.....

Le Prince des Asturies NE S'INTITULE PLUS QUE PRINCE DES ASTURIES, MÊME DE SON AVEU. Il m'avait fait demander, il y a plusieurs jours, une entrevue comme Majesté, je l'ai refusée; hier, il m'en a fait demander une comme Altesse Royale, je la lui ai accordée. Le Chanoine a parlé fort longtemps. Ce qu'il m'a paru, c'est que ce Prince ne sait trop que faire. Au reste, il n'est plus QUESTION DE LUI. Il m'a assuré qu'il n'influerait point pour ameuter le peuple, et qu'il ne conseillerait jamais aux Espagnols de faire la guerre à la France. Vous avez vu par la lettre de son père combien il est indisposé contre lui. Il est nécessaire actuellement que, de gré ou de force, vous fassiez reconnaître votre autorité. La Junte avait reconnu Charles IV; ce Prince vous a nommé son Lieutenant, IL FAUT QU'ELLE VOUS OBÉISSE. FAITES BIEN SENTIR QU'A DÉFAUT DE CELA LES PLUS GRANDS MALHEURS VONT ARRIVER.

Songez actuellement qu'il est possible qu'on ne doive s'attendre à rien du Prince des Asturies, et qu'avec l'ordre du Roi Charles vous devez vous faire reconnaître Lieutenant-Général du Royaume à Madrid et partout. La première chose est de faire partir Don Antonio. S'il arrive quelques accidents, on en accusera ceux qui mettent le feu en Espagne et ne prennent aucun soin pour l'éteindre. AYEZ SOIN QUE LES DIAMANTS ET LES BIENS DE LA COURONNE NE SOIENT PAS DILAPIDÉS.

Puis, le 5 mai<sup>1</sup>, à 6 heures du soir, ayant appris les événements sanglants du 2 mai, Napoléon écrivit au Grand-Duc :

« Je suis fort aise de la vigueur que vous avez mise, J'espère que vous procéderez au désarmement avec la plus grande activité. Immédiatement après avoir reçu votre lettre, je me suis rendu chez le Roi Charles; j'y ai fait venir les deux Princes. Le Roi et la Reine leur ont parlé avec la plus grande indignation. Quant à moi, je leur ai dit : « Si  
« d'ici à minuit vous n'avez pas reconnu votre père pour votre  
« Roi légitime et ne le mandez à Madrid, vous serez traités  
« comme rebelles. DEMAIN, LE PRINCE DES ASTURIÉS ET SON  
PÈRE SERONT LOIN DE BAYONNE. AINSI TOUT SERA FINI. J'ai des  
preuves que c'est Don Antonio et la junte qui ont tramé  
cette insurrection, je les ai trouvées sur des courriers interceptés.

Je suppose que l'Infant Don Antonio est en route pour Bayonne, sous une bonne et sûre garde. Faites-le marcher jour et nuit, et prenez des mesures pour qu'il ne puisse s'échapper. Otez de la junte les membres auxquels vous ne pouvez pas vous fier, et mettez la plus grande vigueur dans l'administration.

Je vous recommande de bien vous garder, et je vous défends expressément d'aller dans les rues. »

La scène de famille rapportée par Napoléon fut affreuse. La Reine s'en mêla en accablant d'injures son fils devant tous les assistants. Ferdinand se tint dans un mutisme absolu<sup>2</sup>. Puis, après les menaces de Napoléon, il écrivit à son père :

« Sire,

Mon vénérable Père et Seigneur, pour donner à votre Majesté une preuve de mon amour, de mon obéissance et de ma soumission, et pour céder au désir qu'elle m'a fait

1. C. N., n° 13.813.

2. « Le Prince des Asturies est toujours ici, écrivait-il le jour même au Grand Duc de Berg. Il ne se résout à rien. Tantôt il veut reconnaître son père, tantôt il ne le veut plus. Il est tiraillé en divers sens. En attendant il faut aller de l'avant. La protestation du Roi Charles rend nul l'acte d'abdication, et dès ce moment le Prince des Asturies n'a aucun pouvoir » (15 mai, 13.813). Napoléon s'accrochait à tous les faits qui semblaient pouvoir légitimer son crime, et ils les ressassaient à ceux qui devaient à leur tour les faire valoir dans la presse et le public.

Napoléon à Talleyrand. Il lui fait connaître les conventions avec les infants et le Roi. « Il me cède ses droits à la Couronne, le Roi Charles est un bon et brave homme... Le Prince des Asturies est un homme qui inspire peu d'intérêt. Il est bête au point que je n'ai pu en tirer un

connaître plusieurs fois, je renonce à MA couronne en faveur de votre Majesté, désirant qu'elle en jouisse pendant de longues années.

Je recommande à Votre Majesté les personnes qui m'ont servi depuis le 19 mars; je me confie dans les assurances qu'elle m'a données à cet égard.

Je demande à Dieu de conserver à Votre Majesté des jours longs et heureux.

Fait à Bayonne, le 6 mai 1808.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté Royale.

Le plus humble de ses fils,  
FERDINAND. »

En même temps, il écrivit à la Junte Suprême de Gouvernement :

« En vertu de la renonciation que je fais à mon Père bien-aimé, je retire les pouvoirs que j'avais accordés, avant mon départ de Madrid, à la Junte pour l'expédition des affaires importantes et urgentes qui pouvaient se présenter pendant mon absence. La Junte suivra les ordres et commandements de mon bien-aimé Père et Souverain, et les fera exécuter dans les royaumes.

Je dois, en finissant, témoigner aux membres de la Junte, aux autorités et à toute la nation ma reconnaissance de l'assistance qu'ils m'ont donnée. Je leur recommande de se réunir d'effort et de cœur au Roi Charles et à l'Empereur Napoléon, dont la puissance et l'amitié peuvent, plus que toute autre chose, garantir les premiers biens des Espagnes : leur indépendance et l'intégrité du territoire. Je vous recommande de ne pas donner dans le piège de nos éternels ennemis et de vivre unis entre vous et avec nos alliés, d'épargner le sang et d'éviter les malheurs qui seraient le résultat des circonstances actuelles, si on se laissait aller à l'esprit de vertige et de désunion.

A Bayonne, le 6 mai 1808.

FERDINAND. »

mot. Quelle que chose qu'on lui dise, il ne répond pas. Qu'on le tance ou qu'on lui fasse des compliments, il ne change jamais de visage. Pour qui le voit son caractère se dépeint par un seul mot : surnois. JE REGARDE DONC LE PLUS GROS DE LA BESOGNE COMME FAIT. » (6 mai, n° 13.815.) et à Cambacérès : « L'OPINION DE L'ESPAGNE SE PLOIE SELON MON DÉSIR LA TRANQUILLITÉ EST RÉTABLIE PARTOUT, ET IL PARAÎT QU'ELLE NE SERA TROUBLÉE NULLE PART » (15 mai, n° 13.868).

Néanmoins, Ferdinand, trompant Napoléon et son père, lançait un suprême appel à ses fidèles sujets de la Junte d'Oviedo. Celle-ci le publiait, dès sa réception, dans les termes ci-dessous <sup>1</sup> :

« *La Junte générale de la Principauté ne doit pas perdre un seul moment à publier la lettre suivante qu'elle vient de recevoir de S. M. Ferdinand VII et qui a été reconnue parfaitement authentique par un de ses membres :*

### LETTRE DU ROI FERDINAND VII

Première enveloppe : A la Société Royale d'Oviedo.

Seconde : Au Commandant d'Armes des Asturies, pour lui seul.

*Nobles Asturiens,*

*Je suis surveillé de tous les côtés. Je suis victime de la perfidie. Vous avez sauvé l'Espagne dans des circonstances plus fâcheuses. Aujourd'hui, étant prisonnier, je ne vous demande pas la Couronne; je vous prie seulement de vous concerter avec les Provinces voisines pour revendiquer votre liberté, de ne pas vous soumettre à un joug étranger et à cet ennemi perfide qui dépouille de ses droits votre malheureux Roi.*

FERDINAND.

*Bayonne, le 8 mai 1808.*

*La Junte ne doit rien ajouter à des expressions aussi douloureuses et énergiques; elle ne peut que mêler ses larmes et ses sentiments à ceux de ses chers et loyaux compatriotes, auxquels elle fait cette communication.*

*Oviedo, 26 mai 1808.*

Signé : Juan de ARGUELLES TORAL,  
Représentant, Secrétaire.

*Le Procureur Général de la Principauté,  
Alvaro Florez ESTRADA. »*

De son côté, le Roi Charles écrivait au Conseil Suprême de Castille :

« *Dans ces circonstances extraordinaires, nous avons voulu donner une nouvelle preuve de notre amour à nos aimés*

1. M. A. E., vol. 674, fol. 467.



sujets, dont le bonheur a été, pendant tout notre règne, le constant objet de nos sollicitudes. Nous avons donc cédé tous nos droits sur les Espagnes à notre allié et ami l'Empereur des Français, par un traité signé et ratifié, en stipulant l'intégrité et l'indépendance des Espagnes, et la conservation de notre Sainte Religion, non seulement comme dominante, mais comme seule tolérée en Espagne.

Nous avons, en conséquence, jugé convenable de vous écrire la présente pour que vous ayez à vous y conformer, à le faire connaître et à seconder de tous vos moyens l'Empereur Napoléon. Montrez la plus grande union et amitié avec les Français, et surtout portez tous vos soins à garantir les royaumes de toute rébellion et émeute.

Dans la nouvelle position où nous allons nous trouver, nous fixerons souvent nos regards sur vous, et nous serons heureux de vous savoir tranquilles et contents.

Donné au palais impérial du Gouvernement,  
le 8 mai 1808.

MOI, LE ROI. »

Et Napoléon lançait son fameux Projet d'Acte de Médiation :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, etc...

A tous ceux que les présentes verront, salut :

Des dissensions intestines agitent, depuis six mois, la maison royale d'Espagne. Le désordre et l'anarchie menacent cette belle partie du Continent. Après des trames, dont un procès contre le Prince des Asturies avait été le résultat, le fils s'est assis sur le trône de son père. TOUTES LES VOIES DE CONCILIATION QUE NOUS AVONS PROPOSÉES POUR METTRE FIN à ces différends et parvenir avec rapidité et sans secousse à la régénération des Espagnes ont échoué. Des malheurs incalculables pour la France, l'Espagne et le Continent, seraient l'effet d'une plus longue incertitude. La guerre civile et étrangère déchirerait cette intéressante portion de l'Europe, dont le concours est si nécessaire pour le rétablissement de la paix maritime et la défense des mers. Les Amériques, inquiètes sur les destins de la mère patrie, perdant toute considération pour un sceptre faible et pour un trône renversé par les membres mêmes de la famille royale, pourraient

*se laisser aller aux suggestions des ennemis du Continent, et priver pour jamais l'Europe des avantages qui sont attachés à leur possession. Il est en même temps nécessaire que le trône d'Espagne soit occupé de manière à ce que, sans exercer sur lui aucune influence et en lui laissant toute son indépendance, nous ayons une garantie pour nous et pour nos peuples, garantie que nous ne pouvons trouver dans la situation actuelle des princes de la maison régnante.*

*En notre qualité de souverain, de voisin, d'allié, comme MÉDIATEUR RECONNU, et sur la demande expresse du Roi Charles, notre allié et notre ami, nous sommes convenu et convenons du présent acte de médiation :*

1° *La convention passée entre nous et le Roi Charles, relativement à divers arrangements stipulés pour lui, la Reine, le Prince des Asturies et les autres membres de la maison royale, sera entièrement et religieusement exécutée.*

2° *Nous assurons et garantissons par les présentes l'intégrité de toutes les provinces des Espagnes, n'entendant porter aucun changement à leurs limites naturelles.*

3° *Nous garantissons l'intégrité des colonies espagnoles d'Asie et d'Amérique.*

4° *Nous garantissons les privilèges et constitutions de chaque province, les privilèges, constitutions et propriétés de tous les ordres de l'Etat.*

5° *Nous garantissons qu'aucun autre culte que celui de notre sainte religion ne sera toléré en Espagne, et qu'il ne sera porté aucun changement aux prérogatives, revenus, propriétés et organisation des diocèses et des ordres religieux, stipulant seulement et spécialement la suppression de l'Inquisition, comme attentatoire à la loi civile et à l'autorité séculière.*

6° *Enfin, NOUS RECONNAITRONS LE CHOIX QUI SERA FAIT D'UN ROI PAR LA NATION ESPAGNOLE, A LA SEULE CONDITION QU'IL SOIT DE NOTRE RANG ET DE NOTRE FAMILLE, SANS AVOIR POUR BUT D'EXERCER AUCUNE SOUVERAINETÉ SUR LES ESPAGNES, MAIS DANS LA SEULE INTENTION DE RESSERRER L'UNION ENTRE LES DEUX NATIONS et de garantir à nos peuples que, dans aucun cas et surtout dans les cas de malheur, les Espagnes ne feront jamais cause commune avec nos ennemis contre notre Empire et notre Maison.*

*Nous reconnaitrons le nouveau Roi d'Espagne comme Roi des Espagnes et Empereur du Mexique. »*

Le 10 mai, en effet, une Convention entre l'Empereur des Français et le Prince des Asturies avait été signée, à

Bayonne, par le Général de Division Duroc, Grand-Maréchal du Palais, et Don Juan d'Escoiquitz, Conseiller d'Etat de Sa Majesté Charles IV, par laquelle Ferdinand faisait son adhésion à la cession du Roi Charles, renonçait à ses droits acquis comme Prince des Asturies, prenait le titre d'Altesse Royale, ses descendants devant prendre les titres de Prince, d'Altesse Sérénissime, avec le même rang que les Princes dignitaires de l'Empire. Il céda et donna les palais, parcs, fermes de Navarre, dégrevés d'hypothèques, et recevait une rente apanagère de 400.000 francs sur le *Trésor de France*, pour lui et ses descendants ou héritiers, et une rente viagère de 600.000 francs. Napoléon accordait et garantissait aux Infants, don Antonio, oncle de Ferdinand, Don Carlos et Don Francisco, ses frères, le titre d'Altesse Royale avec tous les honneurs et prérogatives dont jouissaient les Princes de son sang, la jouissance du revenu de toutes leurs commanderies en Espagne, leur vie durant, et une rente apanagère de 400.000 francs.

Ferdinand écrivait à Napoléon une lettre de remerciement et en recevait, datée du 14 mai, la lettre suivante :

*« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 10 mai. Le traité qui a été signé et dont les ratifications ont été échangées ayant aplani toutes les difficultés entre nous, j'adhère à la demande que vous me faites et, aussitôt que possible, nous conclurons le mariage que vous désirez contracter avec une de mes nièces. J'espère que vous y trouverez le bonheur, et moi un nouveau motif de prendre intérêt à tout ce qui vous concerne. »*

Cette lettre trouvait Ferdinand en route, depuis le 11 mai, pour le château de Valençay, avec Don Carlos et Don Antonio, tandis que le Roi, la Reine, le Prince de la Paix, l'Infant Don Francisco, se dirigeaient sur Fontainebleau et Compiègne, ne recevant, sur leur route, suivant l'ordre donné à Cambacérès<sup>1</sup>, que « des devoirs d'honnêteté ».

1. C. N., n° 13.888 du 15 mai.

## CHAPITRE IV

### La Royauté de Joseph

Lenteurs de Joseph. — Déception et maladie de Murat. — L'insurrection. — M. Laforest, nouvel ambassadeur de France. — L'attente du nouveau Roi. — Négociations avec le Conseil de Castille et la Junte de Madrid. — Napoléon et les finances espagnoles. — Autres problèmes. — Pichrocole. — Proclamation aux Espagnols. — Déclaration de guerre de l'Espagne contre Napoléon. — Mesures militaires de celui-ci. — Succès provisoires. — La roue tourne. — Succès des Espagnols. — Le roi Joseph à Bayonne. — L'assemblée des Délégués. — Constitution du 6 juillet. — Le Roi part le 9 juillet pour Madrid. — Mauvais état des affaires. — Lamentations de Joseph. — Medina del Rio Seco. — Arrivée du Roi à Madrid (20 juillet). — Tiède réception. — Le *Serment*. — Capitulation de Baylen (22 juillet). — Le Roi quitte Madrid précipitamment (30 juillet). — Activité des Juntas. — Succès de l'Angleterre. — « *Punition de Napoléon en attendant la chute suprême.* »

Pendant ce temps Napoléon, après avoir vainement offert la Couronne à son frère Louis<sup>1</sup>, se décidait à donner l'ordre à son frère Joseph de troquer son trône de Naples contre celui de Madrid, après lui avoir raconté à sa façon la tragédie de Bayonne : « LA NATION, lui disait-il<sup>2</sup>, PAR L'ORGANE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE CASTILLE, ME DEMANDE un roi. C'est à vous que je destine cette Couronne. Vous recevrez cette lettre le 19, vous partirez le 20, et vous serez ici le 1<sup>er</sup> juin. » Il n'y avait pas à refuser d'obéir à cet ordre. Joseph l'exécuta sans le moindre enthousiasme et perdit deux mois à gagner son nouveau royaume, deux mois pendant lesquels Murat, navré,

1. Thiers (28, p. 622) dit que Napoléon décida de donner la couronne d'Espagne à Joseph, par affection, par un certain droit d'ancienneté et il ajoute « *Louis était honnête, mais capable des déterminations les plus fâcheuses* ».

Ce fut d'abord à Louis que Napoléon songea.

Il semble donc qu'il ait eu moins de confiance en son frère Joseph, puisque le 18 avril, écrivant au Roi de Naples il lui disait seulement sans lui parler de la royauté d'Espagne : « *Il ne serait pas impossible que je vous écrivisse dans cinq ou six jours de vous rendre à Bayonne... Les relais sont préparés dans ce cas sur votre route. Cependant jusqu'à présent cela est encore incertain* (13.763).

2. Bayonne le 10 mai. C. N., n° 13.844.



désolé, rendu malade par sa déception et malgré l'offre du royaume de Naples, dut abandonner son commandement; l'insurrection se développa, prit conscience de ses forces et, après avoir appelé les Anglais, infligea à Napoléon les plus mortifiantes défaites.

Tout d'abord Murat dut faire part à la Junte de Gouvernement et aux Conseils de Castille et des Indes des renonciations de Charles IV et des Infants, puis insinuer à ces autorités qu'elles devaient demander pour Roi à Napoléon son frère Joseph.

« *Je désire, avait écrit Napoléon, que le Conseil de Castille se réunisse pour demander le Roi de Naples pour Roi d'Espagne... Qu'il fasse connaître quelles sont ses idées sur la convocation d'une assemblée des députés des Provinces que je voudrais faire à Bayonne... il faudrait qu'elle put être réunie le 15 juin... Mais avant tout, IL FAUT QU'ON ME FASSE SOUS PEU DE JOURS LA DEMANDE DU ROI DE NAPLES, ET QU'ON ME L'ENVOIE PAR UNE DÉPUTATION DU CONSEIL DE CASTILLE. JE L'ACCORDERAI et dès ce moment, le Roi sera convenu en Espagne, et les Américains sauront à quoi s'en tenir<sup>1</sup>.* »

De concert avec le nouvel ambassadeur, Laforest, qui avait remplacé M. de Beauharnais, brutalement révoqué<sup>2</sup>, Murat s'efforça de gagner les Espagnols et de mieux prendre la direction des affaires. Mais les négociations de Murat avec la Junte et le Conseil suprême de Castille n'avançaient pas et Napoléon s'impatientait de ne pas voir celui-ci tout ratifier et émettre le vœu concernant le Roi de Naples. Il accusait notre ambassadeur de montrer de la faiblesse, de ne pas éclairer et soutenir le Grand Duc de Berg, alors qu'il devait lui servir de contre-poids et non coopérer à l'entraîner « *à faire des sottises* » en présence d'une Junte et du Conseil de Castille plus fins que le Lieutenant Général. Jusqu'alors ceux-ci n'avaient pas fait un pas, sans doute parce qu'ils n'avaient pas les renonciations au trône, mais maintenant qu'ils les avaient tout devait marcher rapidement, d'autant « *qu'il n'y avait pas une voix pour le Grand Duc* » et que la nation dési-

1. 12 mai. C. N., n° 13.876.

2. Le sort de Ferdinand devait atteindre aussi son défenseur, M. de Beauharnais. Celui-ci, en effet, par un décret du 30 avril fut rappelé avec assez de rigueur, et fut confiné à Blois, malgré ses protestations. Le « sieur » Laforest, que M. de Champagny avait amené avec lui et envoyé d'avance à Madrid, fut par le même décret nommé Ambassadeur de France à Madrid.

Il ne devait pas tarder à entrer dans les vues de son Souverain et à aller même au-devant de celles-ci même aux dépens de la vérité.

rait « *le Grand Duc moins qu'un autre* ». Et Champagny, renchérissant sur son maître, écrivait à Laforest qu'il l'avait placé près du Grand Duc pour l'aider de son expérience et de ce sang-froid « *avec lequel l'homme versé dans les affaires juge les choses en écartant ces apparences par lesquelles trop souvent l'homme généreux et noble peut être séduit parce qu'elles s'accordent avec ses propres penchans* ». Or, il s'était laissé conduire au lieu de conduire lui-même<sup>1</sup>.

L'ambassadeur se défendit de toute complaisance envers le Grand-Duc tout en avouant qu'on l'aurait désiré pour Roi ; que le peuple espagnol voulait des égards et de la douceur ; que le Conseil de Castille se laissait entraîner par des considérations spéciales. « *Jamais, disait-il, il n'a été plus remarquable que les mêmes hommes, qui pris isolément sont très sensés, réunis sur leurs bancs et revêtus de leurs robes déraisonnent à l'envie et n'ont plus que l'esprit de corps* ». Il regrettait le retard de Napoléon à faire connaître ses intentions, et demandait en même temps si l'Empereur se proposait d'envoyer au Grand Duc des patentes de Lieutenant Général en son nom ou s'il attendrait que S. M. le Roi Joseph se fût déclaré, à cause des relations diplomatiques. « *C'est, ajoutait-il avec raison, l'intervalle entre l'attente et l'arrivée du nouveau Souverain qu'il faut franchir avec dextérité de manière à ne pas laisser refroidir les bonnes dispositions ou accroître les instigations ennemies* »<sup>2</sup> « *Si le Roi ne paraît bientôt rien ne se fera qu'à moitié jusque là* ». Il est certain que l'accession de Murat au trône d'Espagne tout en remplissant de nombreux vœux eut supprimé cette fâcheuse attente, d'autant plus que, se voyant définitivement évincé, ce Prince, déjà souffrant de son ambition déçue, tomba réellement malade de chagrin.

Après bien des tergiversations provoquées par les ordres successifs et contradictoires de Ferdinand, la Junte était disposée à aider Murat, mais non à sceller elle-même la tombe des Bourbons en demandant le Bonaparte inconnu dont l'arrivée était problématique. Encore si c'eût été Murat !... Avec la Junte, les Conseils de Castille et des Indes consentirent à une simple déclaration où, n'affirmant point les renonciations de Charles IV et de Ferdinand VII, parlant de celles-ci sous une forme dubitative, ils croyaient le Roi de Naples

1. C. N., 17 mai, n° 13,913.

2. Un membre du Conseil de Castille, réclamant l'arrivée du Roi, dit à notre ambassadeur : « *L'Espagne est le pays de l'Europe où l'on croit le plus à la présence réelle.* »

susceptible de faire le bonheur de l'Espagne. Le Conseil de Castille se décidait le 18 mai à publier les renonciations du Roi Charles et des Infants, et décidait la réunion d'une députation de 150 personnes choisies dans le clergé, la noblesse et les autres classes de la nation, députation qui se rendrait à Bayonne le 15 juin pour « *s'y occuper de la félicité de l'Espagne entière* ». Mais il ne voulut pas se laisser aller à demander à Napoléon tel ou tel pour Roi ; il se réfugia derrière sa qualification, sa situation légale, et l'insuffisance de ses pouvoirs, tandis que M. de Champagny écrivait aux Gouverneurs des Colonies Espagnoles (17 mai) « *La Dynastie change, la Monarchie reste* ».

Le Conseil de Castille fut bientôt suivi dans cette voie, car, de Pampelune, l'on écrivit que la députation du Royaume de Navarre qui devait élire deux membres à l'assemblée des 150, faisait des réserves sur les droits qu'elle avait et qu'il ne lui était pas permis de dépasser, comme par exemple de convoquer des Etats.

Et pour obtenir cette simple déclaration du Conseil, il fallut, comme on l'a vu, de laborieuses négociations au courant desquelles Murat et l'Ambassadeur tenaient journallement l'Empereur qui, comprenant l'amertume de Murat, s'en prenait toujours à M. Laforest des hésitations des autorités espagnoles<sup>1</sup> et, voulant se faire pardonner l'usurpation de la couronne, se livrait avec ses collaborateurs français et espagnols à des études acharnées en vue de réorganiser le Royaume, et de lui rendre son ancienne splendeur<sup>2</sup>.

Il importait d'abord de rétablir les finances, et de fournir de l'argent à l'Espagne pour la mise en train des nouveaux rouages. Napoléon fit ainsi prêter 25 millions de francs par la Banque de France et voulut les faire gager par les *diamants* de la couronne<sup>3</sup>. Mais on ne les retrouva plus, et, pour dissi-

1. « *Je désire connaître l'esprit qui a porté le Conseil de Castille à ne pas intervenir dans ces affaires. Est-ce influence étrangère ? Est-ce avocasserie.* » (24 mai, 13.971). « *Il suffit de citer l'adresse du Conseil de Castille sans l'imprimer vu qu'elle est trop entortillée.* » (2 juin, 14.051.)

2. Il voulait recevoir des mémoires qui fissent connaître le désordre et le délabrement introduits dans les différentes branches de l'administration. « *Ces pièces, disait-il, me sont nécessaires pour publier un jour et faire voir dans quel état de décadence était tombée l'Espagne...* » (24 mai, 13.972), et *je vous recommande*, écrivait-il avec un bel aplomb au Grand Duc de Berg, *de pousser la délicatesse jusqu'au scrupule.* « *Il ne faut rien distraire de ce pays-là, ni chevaux, ni autre chose afin de ne pas avoir l'air d'être venu pour le gruger.* » (10 mai, 13.839).

3. « *Il faut les garder, que personne ne les enlève.* » Lettre à Murat, 13 mai, 13.879.

« *Il faut que le ministre des finances trouve de l'argent, qu'il engage*

muler le prêt, la Banque, qui n'avait pas le droit de le faire au moment où elle en refusait un au Danemark, se fit le « *prête nom du trésorier de l'armée* »<sup>1</sup>.

Enfin, on exigeait des principaux banquiers et négociants 12 millions de réaux en qualité d'emprunt pour subvenir aux dépenses de l'Armée française<sup>2</sup>.

Puis Napoléon voulut disperser les forces espagnoles organisées soit aux Baléares, soit en Portugal, soit sur la route d'Allemagne comme renforts pour les troupes de la Romana et répartir les siennes en vue de l'occupation du pays : c'est ainsi que Dupont fut alors dirigé sur l'Andalousie (Cordoue et Cadix). Il voulut encore communiquer fébrilement avec les Colonies espagnoles à l'aide d'un grand nombre de petits navires, et restaurer et organiser la marine de guerre espagnole, en vue d'expéditions diverses, à Cadix, à Carthagène, au Ferrol ; il espérait que la flotte russe s'unirait à Lisbonne aux vaisseaux portugais ; et, partout, dans tous ses ports d'Italie, de France, de Hollande il faisait redoubler d'activité pour pouvoir enfin lutter aussi sur mer avec l'Angleterre avec 131 vaisseaux de ligne et de 300.000 hommes prêts à converger sur les ports de la Grande-Bretagne. De plus, avec Alexandre, il méditait une expédition dans l'Inde, et se préparait lui-même à envahir l'Égypte. PICHROCOLE, hélas ! ne lui avait rien appris, alors qu'il commençait à sentir peser sur ses projets les affaires intérieures de l'Espagne.

Espérant séduire les Espagnols, il leur adressa une proclamation :

### *Espagnols,*

*Après une longue agonie, votre nation périssait. J'ai vu vos maux, je vais y porter remède. Votre grandeur, votre puissance fait partie de la mienne.*

*Vos Princes m'ont cédé tous leurs droits à la couronne des*

*même les diamants de la couronne.* » (Au même, le 19 mai, 13.937.)

« *Mettre les diamants de la couronne en gage.* » (Au même, 21 mai, 13.952.)

« *Vous vous souvenez que les diamants de la Couronne de France ont été volés au commencement de la Révolution. Le Sancy et plusieurs autres diamants ont été achetés et sont passés en Espagne. Ferais le droit de les reprendre ; mais je veux les racheter à un prix équitable... Je vous recommande de ne pas me laisser perdre trop sur l'achat des diamants. L'Espagne se referra ses diamants, mais j'attache beaucoup de prix à ravoir ceux qui appartenaient à la Couronne de France.* » (L. du 28 mai, 14.013.)

1. Voir la lettre à M. Mollien du 3 juin, citée spécialement à propos du Danemark.

2. Lettre du Ministre Henry au Roi de Prusse.



*Espagnes. Je ne veux point régner sur vos provinces, mais je veux acquérir des titres éternels à l'amour et à la reconnaissance de votre postérité.*

*Votre monarchie est vieille : ma mission est de la rajeunir. J'améliorerai toutes vos institutions, et je vous ferai jouir, si vous me secondez, des bienfaits d'une réforme, sans froissements, sans désordres, sans convulsions.*

*Espagnols, j'ai fait convoquer une Assemblée générale des députations des provinces et des villes. Je veux m'assurer par moi-même de vos désirs et de vos besoins.*

*Je déposerai alors tous mes droits, et je placerai votre glorieuse couronne sur LA TÊTE D'UN AUTRE MOI-MÊME, en vous garantissant une constitution qui concilie la sainte et salutaire autorité du souverain avec les libertés et les privilèges du peuple.*

*Espagnols, souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères ; voyez ce que vous êtes devenus. La faute n'en est pas à vous, mais à la mauvaise administration qui vous a régis. Soyez pleins d'espérance et de confiance dans les circonstances actuelles ; car je VEUX QUE VOS DERNIERS NEVEUX CONSERVENT MON SOUVENIR et disent : IL EST LE RÉGÉNÉRATEUR DE NOTRE PATRIE !*

*Donné au palais impérial et royal de Bayonne, le 25 mai de l'an 1808.*

NAPOLÉON.

Mais l'effet des tergiversations de Napoléon pour proclamer le Roi Joseph, de la Junte et du Conseil de Castille pour ne pas se lier vis-à-vis de ce Roi ; les suites de la lettre de Ferdinand à la Junte d'Oviedo se firent rapidement sentir. Les habitants de Logroño supplièrent M. de Champagny d'intercéder pour eux auprès de l'Empereur pour que S. M. I. leur rendit le Roi Ferdinand VII et leur donnât une Princesse française, disant que c'était de cette manière que la paix se rétablirait en Espagne ; Valence était en ébullition ; et Morta, à Cadix, lançait un manifeste en faveur de Ferdinand VII.

En 9 jours, toute l'Espagne entra en convulsion ; et l'ambassadeur Laforest dut signaler l'agitation, la suppression des courriers arrêtés et assassinés, l'insurrection à Saragosse, Murcie, Alicante, Carthagène, Séville, Cordoue, Badajoz, Valladolid, Léon, Oviedo, l'action des moines qui faisaient intervenir de faux miracles autant que les agitateurs répandaient de fausses nouvelles ; il prédisait « qu'il faudrait

*beaucoup de troupes en Espagne, et qu'il en faudrait long-temps » (8 juin).*

Le 6 juin, le jour même où l'Ambassadeur avait enfin su que l'on pouvait déclarer le Roi Joseph, ce qui, à son avis, devait heureusement faire cesser les incertitudes, parut LA DÉCLARATION DE GUERRE DE L'ESPAGNE CONTRE NAPOLEON, PREMIER EMPEREUR DES FRANÇAIS, POUR FERDINAND VII ROI D'ESPAGNE ET DES INDES, ET EN SON NOM PAR LA JUNTE SUPRÊME DES DEUX EMPIRES <sup>1</sup>.

*« La France sous le règne de l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> a violé ses engagements les plus sacrés envers l'Espagne, elle a arrêté ses rois, les a forcés à une renonciation illégale de leur trône, elle en a agi avec la même violence envers les nobles espagnols lesquels elle retient encore injustement sous son pouvoir. La France par une entreprise inouïe et sans exemple dans les Annales des Empires a déclaré qu'elle choisirait un Roi pour monter sur le trône des Espagnes ; ses troupes ont envahi ce royaume, se sont répandues dans toutes les provinces, se sont emparées de nos forteresses et de notre capitale. L'assassinat, le brigandage et des cruautés sans exemple y ont été exercées. L'amitié que la nation espagnole a toujours témoignée à la France, celle-ci l'a payée de la plus noire ingratitude. Jamais monarque despote et ambitieux n'a donné au monde l'exemple de tant de perfidies et de trahisons envers une nation et son Roi. Enfin la France foule aux pieds notre Monarchie, viole notre Constitution et veut abolir notre sainte religion catholique. Voilà les maux horribles dont nous sommes accablés et ceux qui nous menacent. L'Europe entière en a connaissance. Pour nous en délivrer il ne reste qu'un seul moyen, la guerre !*

*En conséquence, au nom de notre roi Ferdinand VII et de toute la nation espagnole, nous déclarons solennellement la guerre et par mer et par terre à l'Empereur Napoléon et à la France. Résolus à secouer le joug de sa tyrannie nous ordonnons à tous les Espagnols d'agir en ennemis contre la France, de lui faire tout le tort qu'il est dans leur pouvoir conformément aux loix de la guerre, de mettre arrêts sur tous les navires français qui se trouvent dans nos ports comme aussi sur les effets et propriétés françaises en quelque partie des Espagnes qu'ils puissent se trouver, soit qu'ils appartiennent au Gouvernement ou aux individus de cette nation. Ordonnons en même temps que tout empêchement ou molestations*

1. A. M. A. E., vol. 675, fol. 53-54.

*envers la nation anglaise cesseront dès ce moment et que les propriétés, les navires et effets appartenant au Gouvernement et aux individus de cette nation ne seront aucunement arrêtés, ni molestés. Déclarons que, maintenant, la communication avec l'Angleterre est libre et ouverte, que nous sommes convenus de conclure une suspension d'arme avec ce Royaume et résolus de maintenir inviolablement cette convention en attendant que nous puissions parvenir à faire avec la Grande-Bretagne une paix solide et durable.*

*Au reste, nous jurons de ne déposer les armes que lorsque nous serons parvenus à forcer l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> à rendre à l'Espagne son Roi et le reste de la famille royale et à lui faire respecter les droits sacrés de la nation, ainsi que sa liberté, son intégrité et son indépendance auxquels il a porté une si violente atteinte.*

*Ordonnons enfin d'accord avec la nation espagnole que la présente déclaration solennelle sera imprimée, publiée et mise en circulation dans toutes les provinces des Espagnes d'Amérique et portée à la connaissance de l'Europe, l'Afrique et l'Asie.*

*Donné au Palais Royal Alcazar, à Séville, le 6 juin 1808.*

*Par ordre de la Haute Junte Gouvernante,*

*Signé : Manuel AGUILAR, secrétaire,  
Jean-Bautista PARDO. »*

Et le grondement de l'insurrection remontait vers le Nord, dans l'Aragon, entourait toutes les troupes françaises qui chaque jour comptaient des victimes assassinées sur les routes, dans les villages et dans les villes avec la plus insigne cruauté.

Les conditions dans lesquelles se développa l'insurrection, à la fin du mois de mai, furent cause que les circonstances spéciales à chaque province furent très lentement connues, soit à Madrid, soit à Bayonne et que Napoléon ne put prendre des dispositions immédiates pour la combattre, bien qu'il eût fait des préparatifs sérieux pour renforcer les troupes engagées. Néanmoins il dirigea Verdier sur Logroño, Lefèvre Desnoettes sur Saragosse, envoya le Général Savary pour suppléer Murat que notre Ambassadeur arrivait à peine à soutenir ; prescrivit la marche du Maréchal Moncey sur Valence, celle du Général Dupont sur l'Andalousie et espérait que ce Général, déjà si remarqué, lui rendrait là de signalés services. Aussi le fit-il singulièrement renforcer, car il voulait

qu'il arrivât le plus tôt possible à Cadix pour sauver la flotte ; tandis que 30 mille hommes environ étaient réunis à Madrid ou aux environs <sup>1</sup>.

Rapidement les insurgés furent ballus à Logroño, Ségovie, Tudela, Mallon, au pont de Cabezon (6-8-12 juin), et Saragosse fut investie (15 juin) tandis que, sur le Llobregat, les troupes françaises étaient aussi victorieuses, et que les divisions de Moncey et de Dupont marchaient sur Valence ou sur Cordoue (7 juin) où l'on eut un grand combat à livrer qui se termina par le sac de la ville : ce qui augmenta l'exaspération de l'Andalousie, et l'acharnement des insurgés contre les communications du Général Dupont où des crimes atroces furent commis, avec des raffinements de cruauté dignes des peuplades sauvages ou des Allemands, tandis que, à Cadix, la flotte française de l'Amiral Rosily était canonnée dans le port (9 juin). Attendant vainement l'arrivée du Général Dupont et les vents favorables, elle était obligée de se rendre (14 juin). Le Général Dupont s'était arrêté à Cordoue espérant des renforts annoncés pour poursuivre sa marche. Mais au lieu de ceux-ci il voyait se former autour de lui deux forces insurrectionnelles d'Andalousie et de Grenade qui, celle-ci surtout, menaçaient de s'emparer des défilés de la Sierra Morena et de l'entourer. Il décida donc de reculer jusqu'à Andujar le 17 juin, emmenant avec lui un long convoi de voitures portant des familles françaises et surtout des malades et des blessés que l'exemple de Valence ne permettait pas de laisser à Cordoue ; il arriva à Andujar le 18, après avoir constaté sur la route les abominables crimes commis contre les Français surpris isolément ; et, au lieu de reculer de suite sur la position de Baylen qui était de beaucoup préférable, puisqu'il voulait s'assurer les défilés, il s'organisa à Andujar, attendant des nouvelles de Madrid, tandis que, après sa marche héroïque sur Valence, le Général Chabran, envoyé pour soutenir le Maréchal Moncey, avait été obligé de reculer sur Barcelone, et que le Maréchal avait dû battre en retraite par la route de Murcie sur Albacète (1<sup>er</sup>-10 juillet). Ces événements fâcheux pour l'envahisseur étaient

1. Déjà Napoléon pouvait se rendre compte de l'erreur de sa conception militaire de la guerre en Espagne que le Prince de Neuchâtel avait été chargé de faire connaître au Maréchal Bessières : « *C'est à Madrid que les événements se passeront. C'est là le centre des Espagnols. Dans tous les pays quelconques en tenant les principales villes ou postes, on les contient facilement, en ayant sous la main les évêques, les magistrats, les principaux propriétaires qui sont intéressés à maintenir l'ordre sous leur responsabilité.* » 16 avril, 13.749.



transformés en victoires par les Espagnols, et les bruits les plus tendancieux contre les Français étaient répandus dans toute la Péninsule, y compris le Portugal. Ils arrivaient ainsi à Madrid et à Bayonne où, faute de renseignements précis, l'on se décida enfin à envoyer des renforts sur Cuença et surtout sur Andujar, à hâter le départ du Roi Joseph après avoir remplacé Murat par le Général Savary, à faire pénétrer en Espagne de nouvelles troupes soit pour accompagner le Roi, soit pour veiller sur les provinces du Nord où les Anglais et les Espagnols développaient une grande activité, soit pour réduire Saragosse. Ainsi déjà plus de 100.000 hommes avaient traversé les Pyrénées.

Pendant ce temps le Roi Joseph n'avait pu arriver que le 7 juin à Bayonne où s'était péniblement réunie l'Assemblée des délégués Espagnols, à laquelle Napoléon espérait faire endosser certaines mesures capables, pensait-il, de favoriser la pacification et la prise de contact de Joseph avec son peuple. Par le Décret du 6 juin il l'avait nommé Roi d'Espagne et des Indes, en même temps qu'il lui « *garantissait* » l'intégrité de ses Etats d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et d'Asie et disait s'appuyer sur les vœux de la Junte et des Conseils de Madrid. Joseph arrivait surtout avec des regrets, sans enthousiasme ; et, bien qu'il eût trouvé à Bayonne un grand nombre de nobles espagnols et de députés à la Junte (15 juin) disposés à le servir, son pessimisme ne le quitta plus<sup>1</sup>. Le 15 juin tous ces pseudo-représentants de l'Espagne furent réunis pour la proclamation solennelle du nouveau Roi. Cependant, le 14 juin, M. de Champagny écrivait à M. Laforest que l'on n'avait pu réunir à Bayonne que 50 à 60 députés et que le Roi les avait recus. Il lui communiquait, quelques jours après, la lettre qu'en sa qualité de Ministre des Affaires Extérieures il adressait à tous les Ambassadeurs pour les prévenir du choix du Roi Joseph et leur développer la politique de l'Empereur afin qu'ils pussent dans leurs Cours respectives montrer l'identité de ses vues avec celles des Puissances. Cette lettre tendait à prouver que toutes les tentatives pour le rétablissement de la paix avaient échoué avec l'Angleterre dont les principes indignaient toutes les Puissances. Seul le Portugal s'était allié à elle, aussi la maï-

1. A diverses reprises Napoléon dut le remonter. « *Soyez gai, et surtout portez-vous bien. Arrivez à Madrid.* » 13 juillet, 14.191.

« *Soyez gai et content, soignez votre santé.* » 14 juillet, 14.195.

« *Portez-vous bien. Ayez courage et gaieté, et ne doutez jamais d'un plein succès.* » 21 juillet, 14.222.

son de Bragance avait dû s'éloigner. L'Espagne se trouvait dans une situation affreuse à tous égards, consacrant ses efforts non à sa marine mais à ses forces de terre pour donner des inquiétudes à la France, paraissant craindre bien plus ses alliés naturels que ses ennemis. La Maison Royale se méfiait de la France, et avait même pris une part plus ou moins effective aux luttes contre la France, et, cependant, tout était intrigues, fermentation, et divisions jusque dans la famille royale. « *Il fallait donc trouver un moyen de mettre l'Espagne dans une position telle que l'intérêt de son Gouvernement fut d'accord avec celui de la Nation* », de lui permettre d'avoir une flotte et non une armée, en vue de la Paix Générale. Le seul moyen était celui d'un changement de dynastie, afin d'avoir un Prince qui s'associât aux efforts de la France et remit l'ordre dans toute l'administration<sup>1</sup>. Précisément les dissensions royales, l'autorité paternelle méconnue, la couronne arrachée à la tête auguste qui la portait depuis tant d'années, tous ces faits honteux soulevaient les passions populaires, apportaient troubles et malheurs en démontrant la nécessité « *de confier à d'autres mains les destinées de la nation espagnole* ». Et de même que l'Angleterre avait été la cause de ce qui était arrivé en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Portugal, de même elle était la cause de l'occupation des trônes d'Espagne et de Portugal par des Princes français en vue de la régénération de deux belles nations dégradées, avilies sous les derniers règnes, et de la création des flottes du Tage et de Cadix qui lui porteront des coups. L'Espagne va donc joindre ses efforts à ceux de la France, malgré l'insurrection que l'Angleterre excite ; et grâce à la main vigoureuse qui règle les destinées de l'Espagne, les rassemblements tumultueux seront de courte durée. « *L'interrègne va cesser, le nouveau Roi est proclamé, bientôt il va se rendre dans sa capitale ; il y portera une Constitution bienfaisante, votée par une Junte de notables du royaume rassemblée sous ses yeux* » et bientôt « *l'Angleterre et l'Europe connaîtront de quel poids sera, dans la balance des intérêts maritimes, l'Espagne régénérée* ».

Cependant, le 15 juin, le nouveau Roi rendait, en vrai vassal, visite à Napoléon qui lui donna le schéma d'une réponse à faire à la Junte de Bayonne : « *Il sera bon que ce*

1. Lettre de Napoléon au Tsar, 3 juin, n° 14.059. « *L'Espagne change de Souverain. Je ne garde rien pour moi. La grandeur de la France n'y gagne rien, si ce n'est plus de sûreté pour l'avenir.* » On ne pouvait se tromper plus soi-même en cherchant à tromper les autres.

*discours soit un peu étendu et soigné* » ; lui conseilla de nommer de suite les grands officiers de la couronne ; ce qui serait la plus belle proclamation qu'il pût faire.

Puis on employa la fin du mois à bâtir une Constitution calquée sur celle de la France, et, le 7 juillet, en grande cérémonie, le Roi Joseph lui prêta serment<sup>1</sup>, la Junte prêta serment au Roi et à la Constitution, on complimenta Napoléon, et il fallut enfin faire partir le Roi pour Madrid où Murat, de plus en plus malade, ne pouvait plus contenir l'insurrection grandissante.

Le 9 juillet, le Roi Joseph partit, entouré de la Junte, et alla, sans gaieté, à ses tristes destinées.

Malheureusement à Bayonne on se leurrerait d'espoirs. On ne trouvait pas d'hommes à Madrid pour se mettre en avant ; l'état des esprits empirait ; le Grand Duc de Berg souffrait de plus en plus d'une forte irritation nerveuse, d'un grand affaissement moral et avait besoin de changer de climat ; il voulait s'en aller et son état impressionnait mal le public. Bien plus le Général Savary, que l'Empereur avait envoyé à Madrid pour tout surveiller et mener, était peut-être très sage dans sa correspondance mais ne l'était pas autant dans sa conduite et ses discours<sup>2</sup>. Notre Ambassadeur faisait marcher quelques Ministères comme il pouvait, et encore ! Il était plus que temps que le Roi se montrât à ses serviteurs et à son peuple. Enfin on avait de mauvaises nouvelles des armées. Le Général Dupont, obligé d'évacuer Cordoue, était en pleine retraite sur La Caroline ; Moncey était arrêté devant Valence ; la flotte française de Cadix avait été attaquée ; le Nord du Portugal était en insurrection ; et les Anglais avaient débarqué sur la côte d'Espagne après avoir lié des négociations avec la Junte de Séville qui se disait Junte Suprême.

Le 28 juin le Grand Duc prévint la Junte de Gouvernement qu'il partait au devant du Roi. Il avait enfin reçu la permission de rentrer en France. Le Général Savary resta à Madrid chargé des affaires.

A ce moment se produisit une désertion générale dans toutes les troupes espagnoles, jusque là à peu près fidèles. Si l'on parcourait, à Madrid, les places publiques et les rues, tout y était tranquille ; si l'on entraît dans les maisons on

1. Constitucion, 6 de julio. Dada en Bayona. Yo el Rey : Joseph.

2. Lettres de Laforest au M. A. E. du 23 juin et du 25 juin (lettre saisie par l'Empereur qui l'ouvrit avant de la remettre au M. A. E.).

n'y trouvait que mauvaises nouvelles et mauvaise humeur. On attendait le Roi avec impatience, car l'on en avait assez du Général Savary qui voulait que les quelques succès sur l'insurrection fussent annoncés à coups de canon ; qui avait aigri les gens en parlant sans cesse de pillages, massacres, incendies, en y mêlant le nom de l'Empereur <sup>1</sup>.

On avait décidé la création d'une garde citadine ; et le Ministère espagnol préparait un décret pour fixer, le 25 juillet, jour de saint Jacques, patron de l'Espagne, pour LE SERMENT D'OBÉISSANCE au Roi et la promulgation de la Royauté du Roi Joseph.

S'étant mis en route, le Roi Joseph arrivait à Vitoria le 12 juillet et adressait au peuple une Proclamation contresignée par Don Mariano Luis de Urquijo, insistant sur la tranquillité nécessaire et la Constitution qu'il venait de donner à l'Espagne, et disant « *Espagnols, réunissez-vous autour de mon trône* ». Mais dès qu'il eut pénétré en Espagne, ses lettres à Napoléon ne furent qu'un long *lamento*, où il ne cessait de montrer la situation sous son vrai jour ; l'Empereur de son côté ne terminait jamais une réponse sans essayer de remonter le moral de son frère, sans lui recommander d'être gai.

« A Joseph Napoléon, roi d'Espagne,  
à Buitrago.

Bayonne, 19 juillet 1808, 10 heures du soir.

Mon Frère,

*Je reçois votre lettre du 18 à trois heures du matin. JE VOIS AVEC PEINE QUE VOUS VOUS AFFECTIEZ. C'EST LE SEUL MALHEUR QUE JE CRAIGNAIS. Il entre des troupes de tous côtés et constamment. Vous avez un grand nombre de partisans en Espagne, mais qui sont intimidés : ce sont tous des honnêtes gens. Je n'en conviens pas moins cependant que votre tâche est belle et glorieuse...*

VOUS NE DEVEZ PAS TROUVER TROP EXTRAORDINAIRE DE CONQUÉRIR VOTRE ROYAUME. *Philippe V et Henri IV ont été obligés de conquérir le leur. SOYEZ GAI, NE VOUS LAISSEZ POINT AFFECTER.*

1. Lettres de Laforest, 25 juin et 1<sup>er</sup> juillet. « *L'insurrection pourra être longue si les insurgés s'y habituent et s'ils ont quelques succès partiels.* »

« *Le peuple s'est jeté en masse dans l'opposition. Il souhaite l'arrivée du Roi.* »



TER, *et ne doutez pas un instant que les choses finiront mieux et plus PROMPTEMENT que vous ne pensez.*

*Tout va très bien à Saragosse.*

NAPOLEON. »

Mais le moyen d'être gai quand tout croulait des espérances de paix intérieure ! Saragosse résistait à tous les assauts et sa défense sublime inspirait une foi patriotique inébranlable à toutes les Juntas insurrectionnelles ; on était obligé de faire face à l'armée constituée par Blake et la Cuesta avec des contingents du Nord-Ouest, d'envoyer contre elle Bessières (12 juillet) pour dégager Burgos et la route de Valladolid. Le combat de Medina del Rio Seco (14 juillet) par lequel les Espagnols furent mis en déroute récompensa l'audace de Bessières et parut remplir de joie Napoleon qui exalta outre mesure cette victoire<sup>1</sup> qui devait être sans lendemain. A la suite de celle-ci le Roi Joseph put activer sa marche sur Madrid où il arriva le 20 juillet, abandonné en route par une partie des membres de la Junte de Bayonne, et presque isolé au milieu de la Cour factice qui l'entourait.

L'accueil fait au Roi à Madrid, le 20 juillet fut tiède. D'ailleurs l'étonnement fut le sentiment dominant. La cérémonie de l'entrée de Madrid fut tout ce qu'elle pouvait être dans les circonstances du moment. On parlait du Roi avec éloge, mais les affections, ou pour mieux dire, les préventions de l'orgueil Espagnol étaient pour Ferdinand. Le jour même de l'arrivée du Roi et les jours suivants, malgré un décret d'amnistie du 23, il y eut des désertions, et assez de personnes de toutes les classes de la Société s'éloignèrent de Madrid : tristes résultats des intrigues infatigables des femmes, des moines, des gens de robe, et des succès des insurgés. Et l'on pouvait déjà prévoir que, quelque dût être l'art avec lequel S. M. le Roi Joseph saurait manier l'esprit de la nation espagnole, le fanatisme populaire, le peu d'audace de la part des gens à la fois bien disposés et éclairés, l'apathie si complète de la classe élevée susceptible d'être mue par la seule ambition l'emporteraient, et qu'en définitive la question était actuellement toute militaire et à la charge de la France. On

1. Il lui envoya ses plus vives félicitations : « *Jamais, lui disait-il, bataille ne fut gagnée dans des circonstances plus importantes ; elle décide des affaires d'Espagne.* » Il se leurrerait lui-même dans son besoin de succès en Espagne, et faisant part à Murat, qui était aux eaux de Barèges, de ce combat; il l'exaltait. « *Cette affaire eut lieu le 14 juillet. L'armée a chargé aux cris de : Vive l'Empereur ! et Plus de Bourbons en Espagne !* ». 17 juillet, 14.210-14.213.

pouvait dissimuler le mot de *conquête* et de s'aider de beaucoup de politique pour avoir moins à faire comme dans toutes les conquêtes possibles ; ce qui était soumis et ce qui était à soumettre dépendait des armes ; l'art du Roi ne pouvait avoir de succès qu'à l'abri de la force ; et l'on ne pouvait compter sur le concours d'une force espagnole que lorsque la force française aurait tout mis en ordre. Il importait donc d'en finir vite, d'y procéder plus méthodiquement qu'on ne l'avait fait jusque là alors que l'insurrection n'avait pas encore de ressources. Quant au *serment*, dont on espérait quelques résultats, l'Ambassadeur La Forest ne cachait pas son opinion à ce sujet.

« *Nulle part, écrivait-il le 24 juillet, on ne fait moins qu'ici état du serment. La religion y consiste en pratiques. Cette fidélité que le Roi attend de ceux qui se seront attachés à sa fortune cessera le jour où la fortune l'abandonnera. Elle ne sera qu'un vain mot si l'insurrection n'est pas radicalement détruite. J'entends établir en doctrine par les personnes qui servent le Roi que la nécessité est une loi suprême à laquelle il faut obéir. J'entends dire que, si le peuple d'Espagne s'obstine et réussit à refuser un Roi et une Constitution qui peuvent faire son bonheur, c'est tant pis pour lui, mais qu'il faut se résigner.* »

Il y eut du décousu dans les premiers et les plus importants actes du règne ; le Conseil de Castille ayant éludé la publication de la Constitution, on la fit sans lui, et le 25 juillet fut définitivement fixé pour la cérémonie de la Proclamation. Beaucoup d'Espagnols reculèrent pour la prestation du serment au nouveau Roi, pris du scrupule d'être obligés, après leur serment, de marcher avec les troupes françaises contre leurs compatriotes.

Néanmoins, la journée du 25 juillet fut très solennelle et M. de Champagny crut pouvoir, le 27, écrire aux Ambassadeurs, aux Ministres de France près les Cours étrangères, que le Roi avait été reçu avec des témoignages d'amour et de respect ; il leur annonçait en même temps, en l'exagérant, la victoire du Maréchal Bessières à Medina del Rio Secco contre Cuesta, un grand succès du Général Dupont à Cordoue, « *et ces succès que l'on peut regarder comme décisifs, ajoutait-il, ont été les premiers événements du nouveau règne : il est vrai que l'escadre française de Cadix est tombée au pouvoir des Espagnols* ». Mais la tranquillité lui paraissait assurée, et l'Empereur avait pu quitter Bayonne, le 20, pour parcourir ses bonnes villes des Pyrénées. La réalité était

loin de répondre à ces *illusions voulues* ; les mauvaises nouvelles arrivaient à Madrid de tous côtés et étaient crues sans examen, alors que les bonnes étaient révoquées en doute ; la peur comprimait tout ; l'opération de la prestation de serment restait imparfaite, et, le 28 juillet, l'on n'avait encore rien notifié au Corps diplomatique.

Alors, l'on apprit la catastrophe de Baylen.

Pendant que se réalisaient ces pénibles débuts du règne de Joseph, de graves événements se passaient : l'Angleterre proclamait la paix avec la nation espagnole (4 juillet), promettant des troupes à la Junte insurrectionnelle, les insurgés remportaient des succès sur « *l'Infanterie impériale* » ce qui « *affaiblissait le charme du Talisman* », le Duc d'Abrantès exprimait des craintes et, au Sud de la Sierra Morena, une véritable incapacité avait frappé les facultés militaires du Général Dupont.

Celui-ci, en effet, sacharnait à se maintenir à Andujar au lieu de se replier sur Baylen où venaient de lui arriver des renforts, au lieu d'employer ceux-ci pour battre successivement les deux corps ennemis de Reding du côté de Jaën, ou de Castaños sur la route de Cordoue : aussi, dès le 15 juillet, ces corps l'attaquaient de tous les côtés, le faisaient tâtonner, appeler à lui des renforts, les renvoyer, mettre en résumé le désordre dans sa petite armée qui, pour ainsi dire, tourbillonnait de La Caroline vers Baylen et Andujar, et d'Andujar sur Baylen et La Caroline. Finalement, après des combats de guérillas et de positions, le Général Dupont était amené à capituler, le 22 juillet, dans les conditions les plus malheureuses et les plus tragiques pour l'Armée d'Espagne tout entière. « *Charles IV et Ferdinand VII étaient vengés.* » Les Espagnols, il faut le dire ici, se conduisirent envers les victimes de la capitulation d'une manière infâme, déshonorante, en véritables assassins, violant tous les termes de la capitulation dans des conditions que ne peut excuser le patriotisme le plus intransigeant, et que l'on ne saurait flétrir en termes trop sévères <sup>1</sup> !

1. Lettre de Napoléon à Bessières, 16 juin, n.º 14.104.

« Dans cette espèce de guerre un mouvement rétrograde ne vaut jamais rien... Les mouvements rétrogrades sont dangereux à la guerre ils ne doivent jamais être adoptés dans les guerres populaires ; l'opinion fait plus que la réalité ; la connaissance d'un mouvement de retraite que les meneurs attribuent à ce qu'ils veulent crée de nouvelles armées à l'ennemi. »

Le 13 juillet, dans ses notes pour le Général Savary, Napoléon lui faisait observer que la position de l'armée française était devenue moins

La catastrophe de Baylen était la première punition grave de la politique inconsidérée de Napoléon. Elle troubla le Roi Joseph de telle sorte que son esprit faible, son âme sans énergie, son pessimisme toujours à l'affût, ne lui firent voir de solution que dans l'évacuation de Madrid, la levée du siège de Saragosse, le repli de toutes les forces françaises vers les frontières des Pyrénées.

« Il aurait, dit Thiers, dû tout braver plutôt que de se résoudre à évacuer Madrid, car le seul effet moral devait en être immense. Tant qu'il y demeurait les événements de la guerre pouvaient être considérés comme des alternatives de revers et de succès; Rio Secco pouvait être opposé à Baylen, bien qu'il ne le valût pas; la prise justement espérée de Saragosse pouvait être opposée bientôt à la résistance de Valence; et Madrid, toujours occupé, restait comme la preuve de la supériorité des Français dans la Péninsule. L'insurrection pouvait douter encore d'elle-même et les Anglais, présumant moins de sa puissance, n'auraient pas fait d'aussi grands efforts pour la seconder. Mais Madrid évacué semblait de la part de la nouvelle royauté l'aveu formel qu'elle était incapable de conserver par la force le royaume... Dès ce moment, l'Espagne entière allait être debout, et à la honte particulière de Baylen, qui frappait quelques généraux, devait succéder une confusion cruelle pour Napoléon, la confusion de sa poli-

belle; mais il se faisait des illusions sur un échec possible du Général Dupont qui serait, disait-il, de « peu de conséquence ». Il ne pouvait prévoir que cela deviendrait « un coup porté au cœur de l'armée, qui donnerait le tétanos et se ferait sentir à toutes les pointes extrêmes de l'armée ». Et il ajoutait :

6<sup>e</sup> Observation. — Le but de tous les efforts de l'armée doit être de conserver Madrid. C'est là qu'est tout. Madrid ne peut être menacée que par l'armée de Galice; elle peut l'être aussi par l'armée de l'Andalousie, mais d'une manière beaucoup moins dangereuse, parce qu'elle est simple et directe, et que, par toutes les marches que fait le Général Dupont sur ses arrières, il se renforce.

Puis après la victoire de Medina, dont il exagérait à plaisir l'importance, il écrivait le 17 juillet au Roi d'Espagne : « Il est bien important que le Général Dupont mette en déroute l'armée d'Andalousie. »

Et le 19 juillet : « La victoire du Maréchal Bessières, qui a entièrement défait Cuesta et l'armée de ligne de Galice, a apporté une grande amélioration dans toutes les affaires; elle vaut plus qu'un renfort de 30.000 hommes. Les divisions Gobert et Vedel ayant joint le Général Dupont, il faut pousser vigoureusement l'offensive de ce côté. Le Général Dupont a de bonnes troupes et en viendra à bout. »

Enfin, le 21 juillet, toutes les sollicitudes doivent se tourner du côté du Général Dupont.

11<sup>o</sup>. Le seul point donc important aujourd'hui est le Général Dupont. Si l'ennemi parvenait jamais à s'emparer des défilés de la Sierra Morena, il serait difficile de l'en chasser; il faut donc renforcer le Général Dupont, de manière qu'il ait 25.000 hommes, compris ce qu'il faudra



lique, conséquence de l'évacuation totale ou presque totale de l'Espagne. »

Le 30 juillet, le sacrifice s'accomplit. Huit jours après être entré à Madrid, le Roi en sortit. Le Roi, presque sans Ministres et sans Cour, et l'armée se mirent en retraite par Buytrago, Somo Sierra, Burgos, sur Miranda, trouvant, comme toujours, la route semée de cadavres odieusement torturés; le siège de Sarragosse fut levé au moment où, après l'assaut du 4 août, la ville allait être prise.

« Cette retraite, écrivait, le 9 août, de Burgos, M. Laforest, a mis à découvert la mauvaise tenue des troupes, l'indiscipline qui s'y était glissée depuis quelque temps et l'esprit de pillage qui avait enfin prévalu. » Il insistait, le 10 : « La capitulation de l'armée du Général Dupont est une catastrophe aussi accablante qu'imprévue. De grandes fautes avaient précédé. Pour les réparer, il ne fallait qu'une meilleure combinaison dans le commandement et des renforts de la part de la France, une bonne organisation du Gouvernement de la part de S. M. C. Mais tout s'est écroulé subitement du côté où l'on croyait voir le plus d'habileté militaire, et les conséquences en sont funestes. »

En effet, les militaires de tous grades étaient découragés, impatients de se replier sur la France; il y avait peu de monde autour du Roi Joseph et encore des mécontents; le désordre allait croissant; les excès augmentaient sur la route de Buytrago à Burgos. Et l'Ambassadeur avait le chagrin de dire : « On laisse un triste héritage à recueillir aux Généraux que S. M. l'Empereur enverra désormais en Espagne. A mesure que les derniers corps français évacuent la Castille Nouvelle,

pour garder les passages des montagnes et une partie du chemin de la Manche.

14°. Aujourd'hui le seul point qui menace, où il faut promptement avoir un succès, c'est du côté du Général Dupont. Avec 25.000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie comprises, il a beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir de grands résultats. A la rigueur avec 21.000 hommes présents sur le champ de bataille il peut hardiment prendre l'offensive; il ne sera pas battu, et il aura pour lui plus de quatre-vingt chances.

AU GENERAL CLARKE,

Ministre de la Guerre à Paris.

Bordeaux, 3 août 1808.

Je vous envoie des pièces pour vous seul; lisez-les une carte à la main, et vous verrez si depuis que le monde existe, il y a eu rien de si bête, de si inepte, de si lâche. Voilà donc justifiés les Mack, les Hohenlohe, etc. On voit parfaitement par le propre récit du Général Dupont, que tout ce qui est arrivé est le résultat de la plus inconcevable ineptie. Il avait paru bien faire à la tête d'une division; il a fait horriblement en chef.

*l'exaspération publique ferme les voyes... l'insurrection talonne l'armée... » « Il faudra une armée et se faire un système de guerre et de communications qui demandera beaucoup de troupes. »*

En attendant, le 13 août, les Valenciens étaient entrés à Madrid; les moines excitaient le peuple; on y faisait des préparatifs pour la Proclamation de Ferdinand VII et, dès le 19 août, un décret du Conseil de Castille, assemblé à Madrid, annulait tous les décrets, traités de cession et mesures prises par Napoléon et le Roi Joseph.

Et c'était en vain que Napoléon écrivait à son frère :

*« Quelque revers que les circonstances vous puissent apprendre, n'ayez point d'inquiétude; vous aurez plus de 100.000 hommes dans peu. Tout est en mouvement; mais il faut du temps. Vous règnerez; vous aurez conquis vos sujets pour en être le père : les bons rois ont passé à cette école.*

*Il y a plus de vingt jours que mes ordres sont partis. Sur-tout, santé, gaieté, c'est-à-dire force d'âme. »*

Et encore, le 3 août :

*« Mon Frère,*

*La connaissance que j'ai que vous êtes aux prises, mon ami, avec des événements au-dessus de votre habitude autant qu'au-dessus de votre caractère naturel, me peine. Dupont a flétri nos drapeaux. Quelle ineptie ! Quelle bassesse ! Je crois que, pour votre goût particulier, vous vous souciez peu de régner sur les Espagnols...*

*Dites-moi que vous êtes gai, bien portant et vous faisant au métier de soldat; voilà une belle occasion pour l'étudier. »*

Les événements d'Espagne, se répercutant en Portugal, empêchant le ravitaillement et le renforcement du corps de Junot, y soulevèrent l'insurrection des troupes espagnoles d'occupation et des populations portugaises qui s'apprêtaient à seconder les troupes anglaises, qu'une grande flotte convoyait<sup>1</sup>.

Les Anglais avaient naturellement saisi l'occasion que leur avait si généreusement offert Napoléon de lui susciter de

1. Dès le 25 décembre 1807 Napoléon écrivait à Junot : *« Vous vous bernez de vaines illusions. Les Anglais et leurs intrigues sont à craindre. Agissez de suite tout est plus facile dans le premier moment que par la suite. »* 13.416.

Mais Junot n'avait cessé d'être dans la mauvaise voie et il dut lui écrire : *« Je ne prévois que des malheurs de cette mauvaise conduite, et je ne puis être satisfait de ce que je vois en Portugal... Cette faiblesse de conduite et cette indifférence sur l'exécution de mes ordres est incon-*

graves ennus en aidant les peuples soulevés d'Espagne et de Portugal, vers lesquels tous les efforts s'étaient désormais portés, et ils avaient concentré toutes leurs forces vers la Péninsule, qui leur promettait de beaux champs de bataille avec tant de facilités de retraite vers la mer en cas d'insuccès. Aussi, dès le 1<sup>er</sup> août, Sir Arthur Wellesley débarquait, avec 10.000 hommes, à l'embouchure du Mondégo et allait commencer par la capitulation de Cintra (30 août) sa brillante carrière<sup>1</sup>.

Ainsi, tout accablait Napoléon, et nous allons voir maintenant la répercussion des événements d'Espagne sur les troupes espagnoles qui faisaient partie du corps du Prince de Ponte-Corvo.

*cevable dans des objets si importants, et je ne prévois que des malheurs.* » 26 février 1808, 13.608.

Et encore : « *Je ne vous croyais pas si dépourvu de politique et de prévoyance ; vous l'êtes à un point dont je n'ai pas vu d'exemple.* » (4 mars, 13.626.)

Et il le maintenait à son poste !

1. Actes relatifs à l'évacuation du Portugal, entre Arthur Wellesley et Kellermann, Général de Division (22 août).

Convention définitive pour l'évacuation du Portugal, ratifiée par le Duc d'Abrantès, Général en Chef (30 août).

---

~~M.~~ ~~M. de...~~

~~Alexandre~~

Alexandre  
Prince de Nemours  
Vice comte Major Général

~~M. de...~~

et j'ai eu l'honneur  
de vous adresser le 27<sup>me</sup> Septembre 1864

~~M. de...~~

~~M. de...~~

Le G<sup>ral</sup> de  
Nemours

Le G<sup>ral</sup> Général  
de Saxe

~~Longue~~

Gautier

QUELQUES SIGNATURES PHOTOGRAPHIÉES OU DESSINÉES  
SUR LES TEXTES



# LIVRE III

---

## EN DANEMARK

### L'évasion des Espagnols du Marquis de la Romana

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

#### **Etat d'esprit des troupes espagnoles**

Situation des troupes de Bernadotte en Danemark. — Dispersion des Espagnols. — Détachements à Langeland et en Seeland. — Le général Fririon en Seeland. — Etat des trois divisions espagnoles. — Bienveillance de Bernadotte pour les troupes. — Leur état d'esprit. — Réaction des événements d'Espagne. — Les embaucheurs. — Pamphlets anglais. — Action des agents espagnols. — Illusions du Prince de Ponte Corvo. — La lettre Bellemare contre le Marquis de la Romana. — Confiance ridicule du Prince.

Maintenant il convient de rappeler que, par sa lettre du 13 avril, Napoléon avait prescrit que « la 1<sup>re</sup> colonne que l'on ferait passer en Seeland serait une colonne espagnole » ; qu'on devait « se servir des Espagnols pour la défense des îles et les disperser » ; que la colonne espagnole de Seeland comprendrait « 2 régiments espagnols ». Enfin, Napoléon marquait que les troupes espagnoles « méritaient quelque surveillance, qu'il était nécessaire de les isoler afin qu'elles ne puissent rien faire. » On a vu d'ailleurs que l'Empereur subissait l'influence du Prince de Ponte Corvo. L'état d'esprit de l'Empereur était vraiment obnubilé. En opérant comme il l'ordonnait on allait faciliter aux Espagnols des relations clandestines avec les Anglais et les inciter précisément « à faire » ce qu'ils pourraient contre sa politique.

Donc, conformément aux ordres reçus 1° les troupes Franco-Hollandaises furent ramenées en arrière de telle sorte qu'elles se trouvèrent comme l'indique le petit tableau ci-dessous aux dates indiquées.

| Français :                 |                                     | 1 <sup>er</sup> Juin | 15 Juin    | 1 <sup>er</sup> Juillet | 15 Août     |
|----------------------------|-------------------------------------|----------------------|------------|-------------------------|-------------|
| 1 <sup>re</sup> Division : | 23 <sup>e</sup> R. Ch. à cheval...  | Emkendorf..          | Q. G.      | Sans                    |             |
|                            | 3 <sup>e</sup> R. Infant. de ligne  | Rendsbourg.          | Rendsbourg | chan-                   |             |
|                            | 93 <sup>e</sup> —                   | Schleswig...         |            | gement                  |             |
|                            | 56 <sup>e</sup> —                   | Kapeln.....          |            |                         |             |
|                            | Artiller. Divisionnaire             | Rendsbourg.          |            |                         |             |
| 2 <sup>e</sup> Division :  | 5 <sup>e</sup> R. Infant. légère    | Flensburg.           | Q. G.      | Sans                    | Hadersleben |
|                            | 19 <sup>e</sup> R. Infant. de ligne | —                    | Flensburg  | chan-                   | Odense      |
|                            | 58 <sup>e</sup> —                   | Apenrade..           |            | gement                  | (Geney)     |
|                            | 14 <sup>e</sup> R. Ch. à cheval.... | Hadersleben          |            |                         |             |
|                            | Artiller. Divisionnaire             | Flensburg.           |            |                         |             |
| <b>Hollandais :</b>        |                                     |                      | Q. G.      | Sans                    | (Dupas)     |
|                            |                                     |                      | Altona     | chan-                   | Hambourg,   |
|                            |                                     |                      |            | gement                  | Rendsbourg  |
|                            |                                     |                      |            |                         | (Gratien)   |

Le Grand Quartier Général du Prince de Ponte Corvo avait été porté successivement, en dehors de ses séjours à Frederichsberg et à Kolding, le 10 mars à Flensburg, le 1<sup>er</sup> mai à Odensé, du 6 au 10 mai au Château de Hindsgaul près de Middelfart, du 11 au 14 mai à Hadersleben, le 15 à Flensburg, le 15 juin à Rendsbourg, le 1<sup>er</sup> juillet à Flottbeck, le 1<sup>er</sup> août à Rendsbourg.

Le 15 avril, le Général Dupas était parti prendre le commandement de ce que l'on avait appelé « *la seconde ligne* » de l'armée, à Hambourg, formée surtout de troupes Hollandaises.

2° Quant aux troupes espagnoles, elles occupèrent les points indiqués dans le grand tableau de l'Annexe III pour satisfaire à ce que le Maréchal Bernadotte écrivait le 5 mai.

« *Les Espagnols qui ne sont pas dans les Isles, seront tellement dispersés qu'il sera toujours facile de les contenir.* »

Il importe cependant d'insister sur les mouvements de quelques détachements.

Les 24, 25, 26, 27, 28 avril, le Bataillon de Catalogne qui était à Kjørteminde, 50 grenadiers et 50 voltigeurs tirés des Régiments français, et 60 dragons du régiment de Villaviciosa s'étaient rendus en plusieurs colonnes dans les îles de Taasinge, Arœé et Langeland. Toutes ces troupes se trouvaient sous les ordres de M. le Chef de Bataillon adjoint Gaultier chargé de la défense de ces îles.

Plus tard les 2 régiments des Asturies et de Guadalupe

furent envoyés en Seeland et placés sous les ordres du Général français Fririon, qui s'installa avec son Etat-Major, le 27 juin, à Roskilde, centre de son commandement.

En envoyant le Général Fririon en Seeland, le Prince de Ponte Corvo lui écrivait de Flensburg, le 28 mai :

*« Ayant décidé qu'un détachement de mon Corps d'armée passerait en Seeland pour défendre cette île conjointement avec l'armée danoise, j'ai cru ne pouvoir choisir un meilleur officier général que vous pour commander ce corps détaché; il doit être composé de six bataillons espagnols, dont 3 du régiment des Asturies et 3 de Guadalaxara, d'une batterie de six pièces et d'un escadron de dragons... Vous vous rendez de suite en Fionie auprès du Général Marquis de la Romana, vous prendrez de lui des renseignements sur la capacité des chefs espagnols... les troupes espagnoles sont braves et faciles à conduire, sobres et persévérantes... Le soldat espagnol demande à être puni sans passion.*

*...Si l'ennemi venait à opérer une descente en Seeland, ce serait sans doute le plus près possible de Copenhague; il me paraît donc qu'un Corps serait avantageusement placé à Roskilde... Vous fixerez aussi l'attention du Roi (de Danemark) sur l'île de Moën... Dans vos entretiens avec S. M., vous tâcherez de lui persuader de ne jamais disséminer ses troupes en cas de combat; il doit frapper des masses et étonner son ennemi... Il ne faut pas leur (aux anglais) laisser le temps de se retrancher... »*

Avant de rejoindre son poste, le Général Fririon avait DEMANDÉ AVEC INSISTANCE QUE, PARMI LES BATAILLONS PLACÉS SOUS SES ORDRES, IL Y EUT AU MOINS UN QUART DE TROUPES FRANÇAISES, mais il ne put obtenir que 6 officiers français. Il dut donc s'incliner après s'être entendu dire qu'en le choisissant le Maréchal Bernadotte avait voulu « PROUVER SON ATTACHEMENT AUX GÉNÉRAUX QUI AVAIENT <sup>1</sup> SERVI LONGTEMPS SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL MOREAU »; parole grave dans la bouche du Prince de Ponte Corvo, allié à la famille impériale, et qui expliquerait bien des actes fâcheux allant jusqu'à la félonie, et les volontaires erreurs ou les fâcheuses stupidités que nous ne cessons de relever dans cette étude.

D'ailleurs, en rendant compte de son choix à l'Empereur le Prince de Ponte Corvo disait du Général Fririon :

*« Il a toutes les qualités nécessaires pour bien remplir*

1. Spectateur Militaire P. : *Relation de l'insurrection des troupes Espagnoles détachées dans l'île de Seeland sous les ordres d'un Général Français en 1808.*

*cette mission, et il souhaite ardemment l'occasion de prouver son dévouement à S. M. l'Empereur et Roi. Une fois ces troupes arrivées en Seeland, je ne pense pas qu'une armée ennemie, fut-elle forte de quarante mille hommes, pût se rendre maîtresse de cette isle et de Copenhague avant 6 mois »<sup>1</sup>.*

Le Général Fririon se mit en route et gagna Nyborg pour s'entendre avec le Général de la Romana et prendre tous les renseignements utiles.

« *Le Général espagnol en parlant de l'esprit qui animait les officiers et les troupes de sa nation dit qu'il le croyait bon, mais que cependant, il était possible que parmi celles qui passaient en Séeland sous les ordres du Général français, il se trouvât quelques hommes inquiets à l'occasion des événements qui se passaient en Espagne* ».

Cela était tout naturel ; et le Général rendit compte le 5 juin, de cette conversation au Prince de Ponte Corvo, qui devait être tenu au courant de l'état d'esprit des troupes espagnoles.

Il avait donc été décidé que les régiments des *Asturies* et de *Guadalajara* seraient envoyés en Seeland. Le 3<sup>e</sup> Bataillon du régiment des *Asturies* qui devaient passer le premier ne l'avait pas pu, les 15 et 16 mai, à cause de l'arrivée de quatre bâtimens ennemis, et du nombre considérable de barques qui rôdaient toutes les nuits le long de la côte de Fionie.

Toutefois, dans la nuit du 17, il s'était embarqué à Kjersteminde et était heureusement arrivé à Corsoër, l'obscurité et le vent ayant favorisé le passage. Le 1<sup>er</sup> Bataillon se tint prêt à passer le 18. Mais, après plusieurs opérations d'embarquement et de débarquement, ce ne fut que dans la nuit du 24 au 25 que les deux compagnies de grenadiers et deux autres compagnies du premier bataillon, avec le Colonel et l'Etat-Major, parvinrent également à passer.

Le 2<sup>e</sup> bataillon était prêt à saisir aussi le premier moment favorable, mais on dut renoncer à le faire passer directement. Le 15 juin, il se trouvait dans l'île de Langeland pour y tenter le passage par les Iles, sur des petites embarcations ; et l'on résolut, si ce moyen réussissait, de faire suivre aux trois bataillons du régiment de *Guadalajara* la même voie

1. En choisissant le Général Fririon le Prince de Ponte Corvo répondait en outre au sentiment de la Cour danoise, puisque, dans une lettre du 25 avril, Wenzel Haffner, qui était attaché à son Quartier Général, en même temps qu'il se plaignait de la conduite des troupes françaises et particulièrement du régiment de Belgique (d'Arenberg) faisait un grand éloge du Général Fririon « *déjà très aimé des danois* ».



de beaucoup plus longue, à la vérité, mais certainement aussi moins hasardeuse. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, l'opération réussit, et, pour le 15 juillet, le régiment se trouva en Seeland. Il ne resta plus qu'à faire passer l'artillerie et la cavalerie attachées à cette brigade. Mais elles éprouvèrent des obstacles tels qu'elles ne purent passer.

Après être resté quelques jours à Nyborg, le Général Fririon gagna la Seeland en passant par Langeland où il dut rester 6 jours retenu par une croisière anglaise de un vaisseau de ligne et 4 frégates. Enfin, il put arriver à Copenhague le 21 juin, bien accueilli par le Roi qui en fut fort content. Son ton, ses formes agréables assurèrent le succès de sa mission.

Dès que les deux régiments espagnols furent arrivés, et aussitôt que le général Fririon eut pris son commandement, pour éviter des difficultés avec les autorités civiles, le Roi lui-même écrivit au Général, le 6 juillet, qu'il avait créé des commandants de place : « *Nous souhaitons que vous voudriez bien ordonner à votre division, que les chefs, soit des régiments, soit des bataillons, en tout cas s'adresseront aux sus-dites commandants de place, et non pas baillifs, ou autres autorités civiles ; ceux-ci n'étant pas en état d'exécuter ces ordres en question, et étant même ordonnés d'obéir aux ordres des commandants de place ; ce que Nous vous faisons savoir, étant persuadé que cette manière d'agir seroit à l'avantage du service, comme aussi à notre contentement réciproque.* »

A large, elegant cursive signature in black ink, reading "Frederik R." The letters are highly stylized and interconnected.

Le Roi d'ailleurs ne cessait de chercher à faire plaisir au Général Fririon qui avait fait sa conquête.

Il approuvait, le 10 juillet, pour dégorger Roskilde, l'occupation des villages de Vindinge, Reerslor, et Storkinge ; il envoyait un officier de son Etat-Major pour choisir dans les environs de la ville une place convenable à un campement pour un régiment espagnol, et faisait envoyer de Copenhague les tentes nécessaires, laissant au général le soin de faire dresser le camp quand il lui plairait.

Enfin, pour marquer les prévenances du Roi, heureux de pouvoir se montrer attentionné pour les troupes de son im-

périal et impérieux allié, nous n'hésitons pas à donner dans son français naïf la lettre suivante, écrite par l'officier Wolfgang Haffner du Quartier Général de Copenhague, le 21 juillet.

Monsieur le Général,

*Selon les ordres augustes de S. M. le Roi mon maître les tentes et autres parties, que Vous Monsieur avez jugé nécessaires pour le camp des trois bataillons espagnoles, seront transportés aujourd'hui à Roskilde par un officier de l'artillerie.*

*Comme il sera difficile d'obtenir par requisition des bois de lit convenables aux tentes, un nombre d'officiers ont eu l'ordre de prêter les bois de lit appartenants à leur équipages de campagne au camp susdit, mais les couchers sont requis du pays, les officiers s'en servant eux-mêmes des leurs, et parce que le reglement danois n'accorde à un officier qu'un matelas, un chevet et une couverture de laine; et si le camp durera quelque tems, ces pièces de lit ne suffirait pour des troupes, non accoutumées à un clima si froid et si variable comme le nôtre. — J'ai donné ordre que les couchers du pays soient remises le 22 l'avant-midi à la place du camp. — et pour chaque lit est fixé, un matelas de paille, un coussin de plumes, un chevet, une couverture de plumes, et des draps de lit; en outre, pour chaque tente une chaise et une table.*

*Les ordres nécessaires sont donnés pour qu'on puisse s'en servir de quelques chambres de la maison de la seigneurie de Bidstrup. »*

Quand les mouvements des troupes espagnoles furent terminés, elles furent alors divisées en 3 divisions avec les effectifs ci-dessous :

Effectifs aux :

|                          | 1 <sup>er</sup> Mai |       | 15 Mai |       | 1 <sup>er</sup> Juin |       | 15 Juin   |           | 1 <sup>er</sup> Juillet |           | 15 Juillet |       | 1 <sup>er</sup> Août |          |
|--------------------------|---------------------|-------|--------|-------|----------------------|-------|-----------|-----------|-------------------------|-----------|------------|-------|----------------------|----------|
|                          | Hom.                | Chev. | Hom.   | Chev. | Hom.                 | Chev. | Hom.      | Chev.     | Hom.                    | Chev.     | Hom.       | Chev. | Hom. Chev.           |          |
| 1 <sup>re</sup> Division | 6806                | 1259  | 6796   | 1255  | 6778                 | 1251  | 6773      | 1251      | 6771                    | 1248      | 4611       | 1178  | 4605                 | 1177     |
| 2 <sup>e</sup> Division  | 7010                | 1728  | 7000   | 1718  | 6990                 | 1715  | 6981      | 1717      | 6969                    | 1714      | 4981       | 1679  | 4969                 | 1683     |
| D. Seelande              | »                   | »     | »      | »     | »                    | »     | »         | »         | »                       | »         | 4151       | 131   | 4124                 | 134      |
| Artillerie..             | 389                 | 372   | 389    | 371   | 388                  | 371   | 388       | 371       | 388                     | 371       | 387        | 371   | 386                  | 371      |
| Cénte.....               | »                   | »     | »      | »     | »                    | »     | »         | »         | »                       | »         | »          | »     | 101                  | 6        |
| Divers.....              | »                   | »     | »      | »     | »                    | »     | »         | »         | »                       | »         | »          | »     | »                    | »        |
| Totaux...                | 14205               | 3359  | 14185  | 3341  | 14156                | 3357  | 14142     | 3339      | 14128                   | 3334      | 14110      | 3359  | 14185                | 337      |
|                          |                     |       |        |       |                      |       | 2 désert. | 1 désert. | 3 condam.               | 1 désert. |            |       |                      |          |
|                          |                     |       |        |       |                      |       | 11 morts  | 12 morts  | 3 désert.               | 31 morts  |            |       |                      |          |
|                          |                     |       |        |       |                      |       |           |           |                         |           |            |       |                      | 14 morts |

Le Prince de Ponte Corvo veillait à plaire à ces troupes

alliées et leur montrait constamment sa bienveillance. Il s'efforça particulièrement à dissiper quelques difficultés qu'elles eurent pour leur solde ; les banquiers, après les événements d'Espagne, ne voulaient plus naturellement la leur avancer. Le Prince dut demander à l'Intendant Général Daru d'autoriser le payeur de son Corps d'armée à faire une avance de 250.000 francs à la Division Espagnole dont le prêt était au moment de manquer, et lui fit observer, par une lettre du 28 avril, que les troupes Espagnoles étaient tellement habituées à être payées exactement qu'il pouvait résulter quelque inconvénient si les paiements étaient retardés et qu'il ne balancerait pas à emprunter cette somme sur son crédit si Daru ne se croyait pas suffisamment autorisé à donner l'ordre pour le prêt, qui d'ailleurs devait être remboursé sur les premiers fonds qui seraient faits par l'Espagne.

Daru avait, d'après ces considérations, autorisé, à la date du 5 mai, le prêt de ladite somme de 250.000 francs à la caisse de la Division Espagnole ; mais l'Empereur lui ayant depuis fait connaître qu'il n'était point dans ses intentions qu'aucun paiement fût fait aux troupes espagnoles avec les fonds de l'armée, l'Intendant Général avait révoqué, le 9, l'autorisation qu'il avait donnée le 5. L'Empereur frappé des considérations du Maréchal Bernadotte, et saisi, le 21 mai, de cette affaire, s'empressa, le 22, contrairement à ses principes, de leur faire prêter par Daru, par l'intermédiaire d'un banquier de Hambourg, une somme de 500.000 francs, en prescrivant de leur faire fournir des lettres de change pour pareille somme qui devaient être envoyées au payeur de l'Armée Française en Espagne. Et, pendant le même temps, il se refusait à aider le Danemark à sortir de sa misère.

Il faut maintenant aborder la question morale, celle de l'état d'esprit des troupes et des chefs espagnols durant cette occupation du Danemark, afin de bien comprendre les événements de Roskilde et du mois d'août.

Les Espagnols, comme les montre Thiers, dans son *Histoire de l'Empire*,

*« les Espagnols étaient de beaux soldats, au teint brun, aux membres secs, frissonnant de froid sur les plages tristes et glacées de l'Océan septentrional, présentant un singulier contraste avec nos alliés du Nord, et rappelant, par l'étrange diversité des peuples asservis au même joug, les temps de la grandeur romaine. Suivis de beaucoup de femmes, d'enfants, de chevaux, de mulets et d'ânes chargés de bagages, assez*

mal vêtus, mais d'une manière originale, vifs, animés, bruyants, ne sachant que l'espagnol, vivant exclusivement entre eux, manœuvrant peu, et employant une partie du temps à danser au son de la guitare avec les femmes qui les accompagnaient, ils attiraient la curiosité stupéfaite des graves habitants de Hambourg, dont les journaux racontaient ces détails à l'Europe étonnée de tant de scènes extraordinaires »<sup>1</sup>.

Lorsqu'ils eurent pénétré en Danemark ils s'attirèrent aussi l'attention des Danois, et je ne crois pouvoir mieux faire que d'emprunter à l'ouvrage du commandant Boppe les détails suivants<sup>2</sup> :

« Pendant le séjour des troupes espagnoles dans ces cantonnements, la curiosité des Danois se donna carrière, et nombreux sont les témoignages de l'impression très vive que les paisibles habitants du Jutland et des îles danoises reçurent de la présence, parmi eux et à leur foyer même, de ces soldats d'aspect, de caractère et d'habitudes si différents d'eux-mêmes.

« L'évêque Daugaard, qui vit les Espagnols dans son enfance, leur consacre dans ses Souvenirs quelques pages que nous essayerons de résumer, en regrettant de n'en pouvoir rendre le caractère et la couleur. En 1808, trois régiments de cavalerie vinrent à Randers ; deux continuèrent leur route vers le Nord, du côté d'Aalborg, le troisième resta à Randers sous le commandement du Général de Kindelan ; le régiment arriva un dimanche soir ; les bourgeois de la ville, terrifiés à la pensée de ce dont pouvaient être capables ces étrangers, n'étaient pas éloignés, dit le bon évêque, de craindre de leur part des scènes de cannibalisme ; les femmes et les enfants avaient fui ; les hommes, cachés au fond de leurs maisons, s'étaient solidement barricadés... Cependant, le bon ordre et la discipline des soldats espagnols, la prière du soir surtout, que le régiment tout entier faisait chaque jour avec recueilement sur la place de la ville, eurent enfin raison de la terreur première. La sympathie lui succéda, et de petits services rendus de part et d'autre firent bientôt des Danois et des Espagnols de véritables amis ; les cultivateurs des environs vinrent même faire soigner leur animaux malades par le maréchal du régiment auquel ils reconnaissaient une supériorité sur les vétérinaires du pays, donnant ainsi raison

1. THIERS. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VIII, lix, XXVIII.

2. BOPPE. *Les Espagnols à la Grande Armée*, pp. 45, 46, 47, 48. (Autorisation de l'Editeur.)



au proverbe. Mais ce qui frappa le plus les enfants, alors compagnons de notre vénérable auteur, ce fut le timbalier du régiment sur son grand cheval blanc, agitant frénétiquement ses baguettes... On finit vite par s'entendre au moyen de quelques mots allemands appris par les Espagnols au cours de leur route, la pantomime aussi y aida ; d'ailleurs un petit dictionnaire était déposé chez la grainetière et pouvait servir dans les cas graves. Les Espagnols parurent aux Danois d'une gaieté et d'une vivacité étonnantes ; ils aimaient les enfants et se plaisaient à jouer avec eux ; le jour, ils dénichaient des oiseaux ; le soir, ils attrapaient des chats pour les faire rôtir ou, assis en groupe, fumaient des cigarettes et jouaient de la guitare. La prestation de serment au Roi Joseph les fit voir sous un autre jour et, de ce moment, la gaieté disparut.

« Le moment du départ fit un deuil général. Les Danois regrettaient l'animation que donnaient à leur petite ville ces Méridionaux exubérants ; l'enfant qu'était alors l'Evêque Daugaard fut lui-même ému du désespoir de la pauvre Rosalia, femme d'un soldat logé chez ses parents, qui avait de la grande mer une peur terrible et se lamentait à la pensée d'abandonner son âne.

« L'étude de F. Schierne<sup>1</sup>, à laquelle nous avons déjà emprunté les indications que nous donnons plus haut sur les cantonnements des régiments espagnols, donne des détails analogues sur les relations amicales qui s'étaient établies entre eux et les Danois ; ceux-ci conservèrent longtemps les petits objets, « des amulettes enveloppées de soie » (sic), que les Espagnols portaient sur la poitrine et dont ils leur faisaient présent. Cet auteur parle longuement des souffrances que l'hiver particulièrement rigoureux de 1807-1808 leur fit subir, de leurs habitudes et de leur haine des Français avec lesquels ils avaient souvent des querelles terminées à coups de couteau. Bernadotte, cependant, s'efforçait de gagner leur affection en parlant leur langue ; son origine gasconne le servait en cela à merveille, et il avait eu l'attention d'avoir toujours plusieurs compagnies espagnoles dans sa garde personnelle.

« Un autre auteur, M. J. Kornerup, dans son Histoire de la ville de Roskilde, consacre au séjour qu'y firent les Espagnols, en 1808, un chapitre rempli des plus intéressants détails. Nous mentionnerons surtout un pittoresque tableau

1. F. SCHIERNE. *Spanierne i Danmark.*

de l'entrée à Roskilde des deux beaux régiments de Guadajara et des Asturies, sous leurs uniformes blancs aux revers rouges et verts; le vieux Brigadier Dellevielleuze, âgé de soixante-quatorze ans, à cheval en tête de la colonne, rappelait, dit un témoin oculaire, le héros de Cervantès; la troupe avait la mine fière et la marche légère, les hommes étaient petits, mais bien pris dans leur taille, leurs dents blanches, leur teint brun étaient fort remarquables... Cependant, cette troupe brillante présentait un aspect moins martial que celui des régiments français; on voyait beaucoup de guitares suspendues au havresac. Puis un long convoi de chariots, une foule de femmes « peu séduisantes » et d'enfants, des soldats assis sur des mulets à la façon des femmes; leur bonhomie était telle qu'ils riaient des quolibets des enfants qu'amusaient ce spectacle. Une grande surprise pour les Danois de ce temps était de voir les Espagnols fumer sans cesse des cigarettes; ils les suivaient partout avec un soin extrême dans la crainte que ces cigarettes jetées non éteintes n'allumassent des incendies. Cependant, les premiers jours du moins, la nécessité d'un interprète se fit sentir: un juif hollandais, évadé d'on ne sait où, se rencontra tout naturellement; on dut l'arrêter bientôt pour ses vols et l'emprisonner. En Seeland comme dans les autres provinces, les bourgeois se lièrent vite avec les Espagnols et la mode vint d'aller les visiter dans leurs cantonnements; leur politesse et leur bonne grâce étaient fort remarquables; mais le spectacle qui remplissait les habitants d'une respectueuse admiration était celui de la messe qui, faute d'églises catholiques, se célébrait en plein air, sur un autel improvisé, aux sons de la musique militaire: les troupes formées en bel ordre, dans un pieux recueillement, « les hommes agenouillés, le fusil dans la main droite et la tête nue », les femmes et les filles des officiers, richement vêtues de soie et de velours, la tête couverte d'une mantille, recevaient la bénédiction de l'aumônier du régiment, assisté de ses deux enfants de chœur. Le soir, les habitants ne se lassaient pas de regarder les Espagnols danser le fandango au son des guitares et des castagnettes; des sérénades étaient souvent chantées sous les fenêtres des belles Danoises... La cuisine pourtant jetait parfois une note d'aigreur dans des relations si cordiales: les Espagnols ne voulaient pas de pain noir et les boulangers avaient fort à faire pour se procurer le froment nécessaire. Le Colonel des Asturies, grand vieillard de haute mine et d'une distinction extrême, qui ne manquait jamais, en ren-

trant de la manœuvre, de passer des bas de soie et de mettre des souliers à boucle d'argent, ne dédaignait pas, parfois, de faire confectionner par son hôtesse un mets national fort éloigné des habitudes danoises, mais dont la recette nous entraînerait trop loin. Cependant, la nostalgie se fit sentir à la longue, et la haine des Français devint visible, on entendit bientôt murmurer : « Carajo los Franceses, caput Franzos, à mort les Français ».

L'état d'esprit des troupes espagnoles avait déjà frappé le Prince de Ponte-Corvo qui, dès le 10 janvier 1808, écrivait à l'Empereur :

« Sire,

*Je crois devoir rendre compte à Votre Majesté des nuances que j'ai remarquées dans l'esprit de l'armée espagnole : pendant les deux ou trois premiers mois, c'est-à-dire jusqu'à l'époque des événements arrivés en Espagne et en Portugal, je n'ai eu qu'à me louer du bon esprit qui régnait parmi ces troupes ; depuis ce qui est arrivé au Prince des Asturies, il s'est opéré dans cette armée un changement tout à fait sensible ; j'ai su par différents rapports, dont je ne puis révoquer la véracité, qu'il leur échappait des propos très indiscrets. J'AVAIS EU D'ABORD LE PROJET DE LES RÉPARTIR DANS DES CANTONNEMENTS TRÈS DISSÉMINÉS ET LEUR ÔTER PAR LA LE MOYEN DE TROP FACILES COMMUNICATIONS ; mais, en y réfléchissant bien, j'ai pensé qu'il valait beaucoup mieux les avoir sous la main pour les surveiller de plus près, je les laisse donc à Hambourg. J'ai eu sur tout cela une conversation très longue avec M. le Marquis de la Romana, je lui ai enjoint d'assembler chez lui les brigadiers et les colonels et de leur tenir un langage ferme et militaire ; c'est ce qu'il a fait : l'ordre commence à revenir... »*

L'Empereur s'empressa de lui répondre, le 19 janvier :

« Mon Cousin,

*« J'ai reçu votre lettre du 10 janvier, j'ai lu avec plaisir les renseignements que vous me donnez sur l'esprit des troupes espagnoles ; je désirerais connaître dans quel sens est cet esprit. Sont-elles amies du Prince de la Paix ou du Prince des Asturies ? Quelle espèce d'intérêt accordent-elles à ce jeune Prince ? Je ne vois pas assez dans votre lettre dans quelle direction était l'espèce de mouvement qu'elles avaient. »*

Puis, quand les événements se précipitèrent, quand la Révolution d'Aranjuez eut commencé à produire ses résultats, Napoléon s'inquiéta sérieusement de l'état d'esprit de ces troupes espagnoles. On a vu qu'il arrêta la marche des colonnes pour les pousser en avant et tâcher de les lancer les premières en Scanie : ce en quoi il eut grand tort, et il écrivit au Prince de Neufchatel la lettre suivante :

*Saint-Cloud, 29 mars 1808<sup>1</sup>.*

*« Au Prince de Neufchatel,*

*Mon Cousin, il est nécessaire que vous envoyiez sur-le-champ, par un courrier extraordinaire, le Moniteur d'aujourd'hui au Prince de Ponte-Corvo. Il tiendra ces nouvelles secrètes aussi longtemps qu'il le pourra. Il en causera avec le commandant des troupes espagnoles et prendra toutes les mesures nécessaires pour que les derniers événements ne produisent aucun mauvais effet sur les soldats. Sans doute la haine que ces troupes, comme tous les Espagnols, portaient au Prince de la Paix leur rendra cette nouvelle agréable ; mais, comme on m'assure qu'il y a un parti formé en faveur du Roi Charles IV qui a ÉTÉ FORCÉ DE DONNER SA DÉMISSION et qu'il EST POSSIBLE QUE LE PRINCE DES ASTURIES NE SOIT PAS LONGTEMPS A LA DONNER AUSSI, il est nécessaire de dérober le plus longtemps possible à ces troupes la connaissance de ces événements. »*

Le *Moniteur Universel* du 29 mars contenait deux lettres : l'une, de Madrid, le 19 mars, résumait les journées des 15, 16, 17 et 18 : l'autre, datée d'Aranjuez, le 21 mars, annonçait la marche sur Madrid du Grand-Duc de Berg, dont le quartier général était à Somosierra le 19, à Buitrago le 20, et dont *« l'arrivée paraissait généralement désirée »*. Les documents suivants étaient joints :

1° Une proclamation du Roi Charles IV, en date du 16 mars, donnant l'assurance qu'il ne songeait pas à s'embarquer, et que l'armée de son cher allié l'Empereur des Français *« traversait ses Etats avec des sentiments de paix et d'amitié »*.

2° Un décret royal du 19 mars, contenant l'abdication de Charles IV en faveur de son fils, le Prince des Asturies :

3° Un édit de Don Arias-Antonio, Doyen-Gouverneur par intérim du Conseil, adressé au peuple de Madrid et lui fai-

1. Correspondance n° 13.699.



sant connaître que le Roi Ferdinand VII avait résolu de confisquer immédiatement tous les biens de Godoï. Le Roi, comptant venir sous peu à Madrid pour s'y faire proclamer, demandait à la population des preuves de calme et de tranquillité ;

4° Une proclamation du Conseil au public de Madrid, signée Bartholomo Munoz de Torres, pour lui recommander l'ordre public et la plus parfaite tranquillité.

Malgré toutes les précautions, les troupes espagnoles eurent des rixes sur tous les points, particulièrement avec le Régiment belge du Prince d'Aremberg, dont trois hommes furent tués.

Le commandant français exigea qu'on lui livrât trois Espagnols pour être fusillés sur-le-champ, ce à quoi le commandant espagnol fut forcé de consentir en faisant savoir au commandant français qu'il le rendait personnellement responsable de la vie de ces hommes. Ce dernier remit l'exécution et on porta l'affaire devant le Prince de Ponte-Corvo.

Voici comment ce dernier rendit compte de l'événement au Prince de Neufchatel, le 20 mai :

*« Prince, un événement assez fâcheux a eu lieu dernièrement, mais il a été arrêté, et n'a pas eu d'autres suites ; il ne prouve pas moins combien les têtes espagnoles se montent facilement et combien elles ont besoin d'être contenues. Un détachement de soixante-quinze hommes du régiment de Guadalajara qui se rendait en Fionie, conduits simplement par un sergent, étaient venus loger dans un cantonnement occupé par les Chevaux-légers belges. Tout s'était bien passé jusqu'à la nuit : vers neuf heures du soir, un homme de la garde de police des Chevaux-légers, allant visiter son cheval, reçut en ouvrant la porte de son logement deux coups de bayonnette ; de trois de ses camarades qui vinrent à son secours, deux furent tués de deux coups de fusil tirés successivement de la maison, et l'autre blessé grièvement. La garde, qui accourut à l'instant, arrêta quatre soldats espagnols qui s'y trouvaient logés. Le sergent, qui était arrivé au moment où ils voulaient se révolter contre la garde, contribua par sa fermeté à leur arrestation. Les quatre prévenus ont été de suite traduits devant le conseil de guerre de leur division et leur jugement ne tardera pas à être prononcé. On est à rechercher les motifs de la querelle, mais tout prouve jusqu'ici que le détachement est tout à fait étranger à cet événement et qu'il n'y a pas d'autres coupables*

que les soldats arrêtés, il est même déjà reconnu qu'il n'y en a qu'un d'entr'eux qui a fait feu <sup>1</sup>.

Le sergent qui commandait a parfaitement fait son devoir, je demanderai pour lui le grade d'officier.

Je profite de cette occasion pour recommander aux bontés de Votre Altesse le Lieutenant-Colonel O'Donell et les Capitaines Sansol et Franco ; le zèle de ces trois officiers et leur conduite particulière méritent de fixer l'attention de Sa Majesté : je désirerais que le premier fût nommé colonel et les autres majors. On ne tardera pas à sentir la nécessité de quelques réformes dans les troupes espagnoles ; ce n'est qu'avec beaucoup de fermeté qu'on parvient à contenir un grand nombre d'officiers mécontents ; l'avancement accordé aux militaires fidèles à la discipline et amis du devoir produira un très bon effet.

Je continue à être très satisfait de la conduite de M. le Marquis de la Romana et du Général Kindelanne. »

Déjà, le 11 mai, de Hadersleben, le Prince de Ponte-Corvo avait dû écrire au Prince de Neufchatel :

« Prince, tous les rapports secrets que j'ai m'annoncent que les officiers espagnols manifestent leur mécontentement même devant les soldats ; ils n'en seront pas moins contents, le premier qui bougera sera jugé militairement ; je viens d'en renouveler l'ordre au Marquis de la Romana.

Nous sommes environnés d'agents anglais ; les paysans danois engagent mes soldats et particulièrement les Espagnols à la désertion ; jusqu'ici, nous n'avons perdu personne et les soldats espagnols même ont dénoncé ces embaucheurs. Ces motifs m'ont déterminé à faire mettre à l'ordre QUE TOUT EMBAUCHEUR, DE QUELQUE NATION QU'IL FUT, SERAIT JUGÉ PAR UNE COMMISSION MILITAIRE. »

Pour essayer de guérir ses troupes atteintes de la gale, « maladie qui régnait généralement en Danemark » et des fièvres <sup>2</sup>, le Prince de Ponte-Corvo avait prescrit leur réunion dans un certain nombre de camps. Ces rassemblements, qui s'appliquaient aussi aux troupes hollandaises, avaient encore un autre avantage, car ils permettaient de surveiller des embaucheurs <sup>3</sup> dont le centre était à Altona, et qui opéraient

1. Les prévenus ayant été traduits en Conseil de guerre de la Division espagnole, le soldat en question fut condamné à mort et exécuté dans les vingt-quatre heures. (Lettre du Prince de Ponte Corvo, 8 juin 1808.)

2. Lettre du Prince de Ponte Corvo du 19 mai.

3. Lettre du 18 juin.

pour le Danemark même : un officier danois fut fortement soupçonné d'être du nombre. La désertion commençait à se manifester parmi les troupes. Voulant y couper court, le Maréchal exigea<sup>1</sup> que le dépôt des troupes danoises, établi à Altona, en sortit de suite, et prit des mesures sévères. La commission militaire convoquée pour juger les embaucheurs arrêtés condamna à mort trois des principaux agents et la sentence fut exécutée<sup>2</sup>, le 17 juillet, à Hambourg, en présence de toutes les troupes sous les armes. Cependant, pour plaire aux autorités danoises dont le refroidissement se manifestait, le Maréchal fit rendre les embaucheurs danois reconnus les moins coupables et laissa entre leurs mains un officier danois désigné comme un des principaux agents de l'embauchage, à condition qu'on le ferait juger de suite, conformément aux lois militaires du pays.

Depuis les événements d'Espagne, en effet, le Gouvernement Danois avait paru se refroidir dans ses relations avec l'Armée Française, et le Maréchal Bernadotte s'empressait de signaler les plus petites manifestations d'une mauvaise humeur parfaitement explicable si l'on songe au sans-gêne avec lequel Napoléon traitait les finances du Danemark et permettait l'occupation d'un pays ami et allié. De plus, le Maréchal en profitait pour faire audacieusement sa cour à l'Empereur et le tromper par des flatteries, ainsi que le montre l'extrait suivant d'une lettre du 1<sup>er</sup> juillet :

« *Journellement, quelque nouvelle tracasserie de la part du Gouvernement Danois annonce qu'il n'agit que forcément, et sa méfiance augmente au fur et à mesure que les troupes françaises se familiarisent et s'identifient avec les habitants des Provinces danoises qu'elles occupent ; effectivement, l'esprit de ces habitants change visiblement, même dans le Holstein ; déjà, UN GRAND NOMBRE DE SEIGNEURS ET DES PLUS RICHES PROPRIÉTAIRES DE CE DUCHÉ NE CRAIGNENT PAS D'ÉMETTRE LEUR OPINION ET LEURS VŒUX POUR QUE LE PAYS PARTICIPE PLUS DIRECTEMENT A LA PROTECTION DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI. »*

Une autre fois, il rendait compte avec grand fracas que le Gouverneur de la place forte de Gluckstadt n'avait pas voulu recevoir, sans l'autorisation du Roi, une partie du Bataillon français des équipages militaires, et qu'il avait dû peser sur cet officier pour que le Bataillon des équipages

1. Lettre du 20 juillet.

2. Lettre du 22 juin.

entrât de suite dans la place et même, en outre, un bataillon d'infanterie. Il ajoutait :

« Dans le même tems que le commandant de Gluckstadt refusait l'entrée à nos troupes, le Roi m'envoyait un colonel de son Etat-Major pour me demander de laisser exclusivement l'occupation des forteresses aux troupes danoises. Je témoignai à cet officier ma surprise d'une pareille proposition ; je lui dis que je ne pouvais ni ne devais faire aucune différence entre les places fortes et les autres villes du pays occupé par l'armée de Votre Majesté et que les unes comme les autres devaient lui être ouvertes.

J'ai su, depuis, que la mission de ce colonel avait eu pour but de demander l'évacuation de la ville d'Allona, des places fortes et de plusieurs autres points, mais qu'il n'avait pas osé la remplir complètement ; je suis même instruit d'une manière positive qu'il était muni de deux lettres du Roi, dont l'une, qui m'a été remise, n'était qu'une simple lettre d'introduction, et l'autre, qu'il n'a pas osé me remettre, renfermait des demandes peu compatibles avec la suprématie et la grandeur des Armes de Votre Majesté. Toutefois, il paraît que, depuis, le Roi a lui-même regretté d'avoir fait cette démarche, car je viens d'apprendre qu'il a envoyé l'ordre à tous les gouverneurs de ses places fortes d'y laisser entrer les troupes françaises, d'après mes ordres. »

Et, le 22 juillet, il écrivait :

« J'ai rendu compte à Votre Altesse du refroidissement des autorités danoises, et des traits de leur méfiance envers l'armée. Je commence maintenant à en être plus satisfait ; une tournée que je viens de faire dans le Holstein m'a mis à même de juger que l'esprit public s'améliore.

SANS HEURTER DIRECTEMENT LE GOUVERNEMENT D'UNE PUISSANCE ALLIÉE, J'AI DÉPLOYÉ, LORSQU'IL A FALLU, LA FERMETÉ CONVENABLE. J'AI FAIT SENTIR CE QUI ÉTAIT DU A LA SUPRÉMATIE DES ARMES IMPÉRIALES ; et le Ministère paraît avoir décidément renoncé aux prétentions qu'il avait d'abord manifestées. »

Précisément, le Maréchal-Prince de Ponte-Corvo s'occupait alors de passer en revue ses troupes, tant en Fionie qu'en Jutland, et à former la réserve de sa « Seconde ligne », cantonnée entre Kiel et Rendsbourg, lorsque l'on commença à intercepter des proclamations venant d'Angleterre pour être répandues parmi les troupes espagnoles.



C'était un Hanovrien<sup>1</sup>, le Lieutenant-Colonel Berh, au service de l'Angleterre, qui avait été trouvé porteur d'une lettre pour une maison de Hambourg où se trouvaient cinquante à soixante exemplaires de cette proclamation. L'« *Homme de Hambourg* » devait les faire remettre à un autre émissaire et l'on promettait 1.000 écus à qui les ferait parvenir à leur destination. Behr, venant de Heligoland, avait été arrêté à Tœnningen, d'où il allait se rendre à Hambourg. Ce pamphlet venait d'être aussi jeté en grand nombre sur les côtes ; on était parvenu à en arrêter la circulation et le Maréchal ne présumait pas que cette nouvelle manœuvre des Anglais produisit un grand effet. Le papier avait été reconnu de fabrique anglaise et les fautes du style annonçaient que la rédaction n'était point d'un Espagnol. Dans tous les cas, les mesures prises furent telles que le moindre signe d'insurrection devait être promptement réprimé ; et le Maréchal avait ordonné l'arrestation d'un nommé Niemyer, de Stade, à qui les exemplaires avaient été envoyés de l'île d'Heligoland par l'entremise de Berh. Cet homme avait été désigné par le Prince Charles de Hesse, Gouverneur danois dans le Schleswig, et fut passé par les armes.

Voici cette proclamation<sup>2</sup> :

« *A l'Armée espagnole en Allemagne,*

*Soldats espagnols. Ecoutez la voix d'un de vos compatriotes c'est peut-être la dernière fois qu'elle s'élèvera en Espagne pour vous aviser du péril que courent en ce moment votre religion, votre patrie, vos pères, vos mères, vos femmes et vos fils.*

*Ayant pu fuir Madrid, le 20 janvier 1808, malgré la tyrannie des Français et la basse soumission du Gouvernement Espagnol, j'ai cru devoir à Dieu, au Roi et à ma malheureuse patrie de venir vous prévenir des disgrâces qui nous accablent et de celles qui nous sont encore réservées et auxquelles le tyran Bonaparte vous force de coopérer. L'Espagne n'existe plus. Un ennemi cruel, devastateur, impie, domine ici, et votre absence lui a ouvert l'entrée de votre pays. Vous êtes en même temps la garantie de sa sécurité, le moyen dont il se sert pour nous opprimer, ainsi que les victimes destinées à servir sa politique, le jour où vous cesseriez de lui être utiles.*

1. Lettre de Lyzakewitz à Romanzoff du 19/31 mai 1808.

2. Extraite des Archives du Ministère de la Guerre, et du Ministère des Affaires étrangères de France (fol. 286, 287, 288, Danemark).

Quand il décida la perte de l'Espagne, il ordonna au Roi d'envoyer en Allemagne tous les bons soldats qui lui restaient. A ce prix l'Espagne devait encore exister. Le sacrifice s'est consommé depuis, et l'Espagne n'existe plus. Placés au milieu d'un pays étranger, soumis à la France sans espoir de retour, le tyran vous menace alternativement de détruire vos familles si vous osez lui résister, et le Roi de vous massacrer en Allemagne s'il ose résister pour un instant à sa volonté.

Votre Roi est prisonnier. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il signe lui est ordonné par un Général français sous peine de la vie. C'est de cette façon que l'on force le Roi à détruire la Religion, à piller les églises, à voler les autels. En même temps, il a envahi les États du Pape pour obliger sa Sainteté à sanctionner la soumission de la religion catholique. Le malheureux pontife, ayant protesté contre ses violences, se prépare à mourir, et il n'attendra pas longtemps.

J'ai abandonné le service du Roi parce qu'il n'est plus possible de le servir, parce que le Roi lui-même ordonne qu'on le trahisse, et parce que la crainte d'être assassiné, lui et ses enfants, l'oblige à tout sacrifier pour prolonger ses jours. Vous n'avez pas besoin d'attendre d'autres ordres d'Espagne. Là c'est Bonaparte qui commande. Vous seuls devez songer à ce qui vous reste à faire, c'est à vous qu'il appartient de penser à votre Dieu, à votre Roi et à votre Patrie.

Je vous déclare que votre Roi est captif, et qu'il ne signe aucun ordre que le poignard sur la poitrine.

Pendant que vous êtes en Allemagne au service du Tyran qui opprime et détruit les populations qui l'habitent, le tyran vous détruit en Espagne. Là il opprime vos familles, pille vos biens, égorge vos prêtres et vole les églises.

Ainsi vous voyez que ce qui se fait en Espagne est précisément ce que vous-même l'on vous force à faire en Allemagne. Les mesures les plus horribles sont employées pour empêcher que ces événements parviennent à votre connaissance. Les chemins des courriers sont fermés, toutes les lettres sont ouvertes. On oblige les pères à écrire à leurs fils ce que l'on veut qu'ils leur disent, et la même chose aux mères; et les uns et les autres on les force à consentir à l'opprobre de vos sœurs et ils sont forcés de vous écrire qu'ils sont heureux. Tous les chemins étant surveillés, si un Espagnol sort de son village, on le prend et on le passe immédiatement par les armes.

*Par un miracle de Dieu j'ai pu échapper au tyran. J'attends chaque jour qu'on me prenne, et peut-être que ce sera sous vos yeux parce que je suis près de vous, mais je mourrai content. Je vous ai rendu l'unique service que vous puissiez attendre de moi car je vous ai exposé dans quel état se trouve votre patrie. Vous avez des armes, vous êtes Espagnols, ouvrez-vous un chemin vers les bords de la mer Baltique, où le Roi de Suède, l'unique Monarque en Europe qui ose résister au tyran Bonaparte vous accordera sa protection et vous prouvera qu'il a les moyens de vous sauver. Ce Roi, depuis qu'il est sur le trône, n'a jamais manqué à sa parole ; il vous promet que vous aurez le libre exercice de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, que ses prêtres seront protégés et respectés jusqu'à l'heureux moment où S. M. Suédoise pourra vous ouvrir le chemin de votre patrie, où il promet de vous renvoyer, si Dieu bénit le succès de ses armes qu'il consacre à la défense de la cause de Dieu, de l'homme et de la liberté en Europe. »*

Malgré de telles excitations qui, de ce côté, avaient manqué leur effet, mais arrivaient sur d'autres points à destination<sup>1</sup> grâce à la complicité de la mer tenue par les Anglais, l'esprit des troupes espagnoles n'était, à la mi-juin, pas trop mauvais : la conduite sage du Ministre espagnol, le Comte de Yoldi, et de la Légation espagnole ne contribuait pas peu à entretenir ces bonnes dispositions ; et le Général de la Romana, qui commandait les troupes, s'y employait de son côté, *du moins ostensiblement*, ainsi que le prouve la lettre suivante :

*« Nyeborg-en-Fionie, le 1<sup>er</sup> juin 1808.*

*A. S. A. S. Monseigneur le Vice-Connétable,  
Prince de Neufchâtel.*

*Monseigneur,*

*Je viens de recevoir la lettre que V. A. m'a adressée en date du 12 may de Bayonne, par laquelle elle daigne me faire connaître de la part de S. M. l'Empereur que le Grand Duc de Berg a été nommé par la suite Lieutenant-Général des Espagnes, et qu'on y placera vraisemblablement sur le Trone un Prince de la Maison de l'Empereur en conservant dans toute son intégrité l'indépendance des Espagnes et celle des Colonies. Je suis bien sensible aux marques de*

1. Lettre du Baron Didelot du 21 juin 1808.

bonté que S. M. daigne m'accorder et je prie V. A. de vouloir bien assurer S. M. de mon dévouement à ses Ordres, ainsi que celui des Troupes de mon Commandement. J'oserois également prier V. A. qu'elle daigne témoigner à S. M. la Satisfaction qu'Elle a répandû dans nos cœurs, quand nous nous sommes aperçus des Vûes Bienfaisantes et Paternelles, qu'Elle a dirigés sur l'Espagne, et qui ne pourront que contribuer à la Prospérité des Deux Nations.

Il est très consolant pour moi, que dans Le mouvement séditieux qui a eû Lieû à Madrid, toute la classe d'honnêtes gens, aye eû le bon esprit de s'unir aux Troupes Françaises et faire cause commune avec eux pour rétablir l'ordre.

Je vois que ce corps de troupes va être augmenté et je saisis cette occasion d'insinuer à V. A. qu'il seroit convenable de faire quelques changements dans la Division.

Permettés, Monseigneur, que j'aye l'honneur de présenter à V. A. L'hommage de mon profond respect et de la haute considération avec laquelle je suis

De V. A.,

Le très dévoué Serviteur :

*Le M<sup>re</sup> de la Romana*

Puis, lorsqu'il apprit l'élévation au trône du Roi Joseph, le Général de la Romana lui écrivit :

« Nyeborg-en-Fionie, 14 juin 1808.

Sire,

La division espagnole dans le Danemark, que j'ai l'honneur de commander, s'empresse de témoigner à Votre Majesté, par mon organe la grande satisfaction de savoir qu'un frère du grand Napoléon, du héros incomparable qu'a produit la France, a été reconnu Roi d'Espagne. Son émotion a été vive en apprenant que Votre Majesté, dont il suffit de prononcer le nom pour désigner la réunion de toutes les vertus, que c'était, dis-je, Votre Majesté qui allait monter sur le trône. Que Votre Majesté me permette de lui adresser, au nom de toute la division, l'hommage de notre entière



soumission et de notre inviolable dévouement envers Sa Personne; c'est l'expression de nos cœurs, et particulièrement de celui qui se dit, de Votre Majesté, le très humble et fidèle sujet<sup>1</sup>. »

Les deux <sup>un</sup> gent Le Lion<sup>2</sup>  
 M<sup>r</sup> de la Romana

Quelque temps après le Prince de Ponte-Corvo faisait le compte rendu suivant (20 juillet) au Prince Alexandre :

« J'ai notifié au Lieutenant-Général de la Romana et au Maréchal de camp Kindelan leur admission dans la Légion d'honneur, et je leur ai transmis les brevets de nomination que M. le Grand Chancelier m'a adressés pour eux. Ce témoignage glorieux de la satisfaction de Sa Majesté a été reçu par l'un et par l'autre avec des sentiments inexprimables de reconnaissance et d'enthousiasme; les lettres qu'ils m'ont écrites pour m'en accuser réception respirent la plus vive sensibilité et le plus absolu dévouement; ils me prient de faire agréer à Sa Majesté l'hommage de leur profonde gratitude. Je leur ai fait espérer que Votre Altesse voudrait bien être leur interprète, en cette circonstance. »

Si les chefs semblaient fidèles et dévoués et méritaient vraiment de tels éloges, l'état d'esprit des troupes se transformait.

On a vu la sévérité apportée dans la répression de l'embauchage. Le Maréchal écrivait le 22 juillet, au Major Général :

« Cette sévérité était indispensable dans la circonstance; car depuis les derniers événements survenus en Espagne, les agents de l'Angleterre se sont multipliés dans ce pays; les pamphlets ont été répandus avec profusion; j'ai même des avis qu'il est aussi arrivé des agents secrets de l'Espagne pour s'aboucher avec les Troupes et distribuer une adresse au nom des insurgés. On est à leur poursuite; quelques indi-

1. Extraits de DU CASSE. *Mémoires du Roi Joseph Napoléon*, t. IV.

2. Ces signatures en vrille du Marquis DE LA ROMANA sont excessivement typiques et montrent bien son caractère.

*vidus suspects sont déjà arrêtés ; j'ai pu m'apercevoir aisément de l'effet de ces manœuvres ; les troupes espagnoles, pendant ce mois-ci, ont manifesté une certaine inquiétude qu'elles n'avaient pas montrée précédemment ; et il a été visible que leurs têtes ont été remuées par quelque impulsion étrangère ; elles continuent néanmoins à observer une exacte discipline, et j'OSE ASSURER QU'AU MILIEU DE TOUTES CES MENÉES ELLES DEMEURERONT FIDELLES A LEURS DEVOIRS.*

*Je dois, à cette occasion, rappeler au souvenir de Votre Altesse la demande que je l'ai prié de soumettre à S. M. l'Empereur, pour l'avancement de quelques officiers de cette Division ; ces récompenses produiraient dans ce moment l'effet le plus salutaire. Je désirerais aussi qu'il plût au Roi de me faire envoyer quelques brevets de Sous-Lieutenants en blanc ; je les distribuerais au nom de S. M. aux Sous-Officiers les plus distingués par leur mérite et leur ancienneté. Cette classe est généralement bonne ; elle se fait remarquer par une conduite exemplaire et une grande fermeté pour le maintien de la Discipline ; il serait fort à propos de la faire participer de suite aux avantages de la nouvelle Constitution. »*

A peine cette lettre écrite qu'il était obligé d'en écrire une autre LE MÊME JOUR :

*« Je mets sous les yeux de Votre Altesse une proclamation qui vient d'être répandue dans ce pays avec une promptitude et une profusion qui prouvent la facilité avec laquelle l'ennemi réussit à entretenir ses communications sur une étendue de côtes si considérable ; je prends à cet égard des mesures très sévères. Tout a été saisi et brûlé. Du reste, je suis toujours très content de la Discipline et du bon esprit des Troupes Espagnoles et j'OSE ASSURER VOTRE MAJESTÉ QUE TOUTES LES MISÉRABLES TENTATIVES ÉCHOUERONT CONTRE LEUR FIDELLITÉ A LEURS DEVOIRS MILITAIRES. »*

*« Peuple français,*

*L'Espagne, ton amie, ton alliée, ta voisine se voit forcée de prendre les armes, non contre toi ni contre tes armées, mais oui bien pour réfréner ton Chef et pour venger l'Injustice et la faute de bonne foi, décidée pour y parvenir à braver tous les risques. Elle porte pour devise et pour titre « Mourir pour la cause juste ». Elle réclame son souverain légitime ; l'innocence a été surprise, les droits les plus sacrés parmi les hommes ont été violés ; Non ! ce n'est pas là*

le système qui dirige les vues du Peuple Français, notre imagination est bien loin de former une semblable pensée, nous sommes bien convaincus de votre illustration, nous savons que vous avez vaincu tout le Monde, mais avec héroïsme ; que vous êtes tous soldats, mais sur le Champ de bataille. Depuis Vingt ans vous vous êtes couverts de trophées ; vous avez acquis des Triomphes ; n'effacez donc pas vos conquêtes, ne mettez point une tache à la gloire que vous avez méritée par l'effusion de tant de sang ! Ouvrés le procès ! soyez juges sévères, et même ainsi vous déciderez la Cause en faveur de notre jeune Ferdinand VII<sup>e</sup> : l'Espagne le proclame pour son légitime Roy ; la nature le déclare ainsi ; les Dieux le protègent ; il a été persécuté, calomnié. Mais il a triomphé de l'intrigue et de l'iniquité ; il court avec empressement pour joindre son ami, son allié, et il y trouve son précipice : Peuple Français ! Grande Nation ! tu n'es point comprise dans cette artificieuse trame, tu es trop sensible pour succomber à des projets aussi abominables ; la force doit vaincre ! que l'on fasse la conquête des Royaumes, mais avec courage ; Voila ton système ; nous nous trouverons sur le champ de bataille sans pouvoir offenser le Peuple invincible : La Justice nous accompagne, nous nous battons pour la raison, nous serons vainqueurs, et nous voulons seulement que les bons français soient convaincus de la légitimité de notre prétention qui a pour but de colloquer sur le Trône celui qui a le droit d'en être possesseur. »

Naturellement, les Affaires d'Espagne avaient un retentissement énorme dans toute l'Europe et occupaient beaucoup les esprits. La révolte des provinces, les combats contre les troupes françaises qui n'avaient pas toujours le dessus, tous les événements de mai et de juin, les échecs graves de Moncey et de Dupont, les succès des Anglais et des Juntas insurrectionnelles, offraient de belles occasions d'excitations aux agents de l'Angleterre et des Juntas, qui tourbillonnaient pour ainsi dire autour du Danemark, et s'efforçaient de nouer des relations avec le Marquis de la Romana et ses troupes. A la fin de juin<sup>1</sup> on était encore généralement content de leur conduite et de leurs dispositions dans les circonstances où se trouvait l'Espagne ; mais, d'après des rapports particuliers, les troupes placées en Jutland paraissaient montrer plus de mauvais sentiments que les autres ; on y parlait assez haut contre les changements

1. Didelot. Lettre du 30 juin 1808.

opérés en Espagne. Ce n'était encore que des propos mais il semblait urgent de les réprimer promptement. Et malgré toute la surveillance de la correspondance<sup>1</sup> il paraissait évident que des avis secrets leur parvenaient. D'autre part, les feuilles publiques rapportaient peut-être avec trop peu de réserve les événements, et lorsque la *Gazette de Leyde*, du 22 juillet, publiait des renseignements tels que ceux qui suivent, on comprend qu'avec de pareils récits il ne fallait qu'une tête chaude, pour, en les commentant à sa manière, soulever les esprits déjà mal disposés<sup>2</sup>.

*De Madrid, le 20 juin. Les troubles qui avoient éclaté dans quelques parties du Royaume, loin de diminuer, ont pris un caractère plus sérieux, et ont obligé les Généraux François à avoir recours à la force, pour ramener les Insurgés à leur devoir, après avoir tenté inutilement tous les moyens de persuasion. Le 9 et le 10 de ce mois, le Général Lassalle a désarmé la Ville et la Province de Palenzia. Le 11, à la pointe du jour, ce Général marcha sur Cachecon, où les Rebelles, au nombre de 12 mille, sous la conduite du Général Chifla, avoient pris poste avec 6 pièces de canon. Après qu'on eut reconnu la position des Rebelles, le Général de Brigade Sabathier passa le Pont au pas accéléré, sous le feu de l'Ennemi, tandis que le Général Merle faisoit les dispositions nécessaires pour lui couper la retraite sur Valladolid. Le feu dura une demi-heure, après quoi, les Insurgés, battus entièrement, abandonnèrent leurs pièces dans le plus grand désordre, et prirent la fuite de toutes parts, laissant 1.000 hommes sur le champ de bataille. L'Evêque et les principaux Ecclésiastiques de Valladolid allèrent hors de la Ville, au-devant du Général et demandèrent grâce pour les Habitants. La Division Française pénétra dans la Ville, à travers d'une grande foule de Peuple qui avoit mérité le plus sévère châtiment. Les habitans pénétrés d'admiration du pardon que leur accordèrent les François, avouèrent qu'aucune Nation ne se fût conduite aussi généreusement. On procéda de suite et avec énergie au désarmement des Habitans. En-*

1. Avant de quitter Hambourg, le Marquis de la Romana avait envoyé à Madrid, sous prétexte d'y porter des plis, le Lieutenant-Colonel D. Luiz Moreno et le Capitaine D. Jose-Augustus de Lano, ses aides de camp. Ceux-ci étaient rentrés au Q. G. de Nyborg, le 24 juin. Ils avaient été témoins des événements, et particulièrement de la journée du 2 mai. L'effet de leurs informations fut naturellement très vif, alors que Napoléon osait se flatter d'étouffer la vérité.

2. Numéro LIX, *Supplément au Journal Politique*, publié à Leyde, le 22 juillet 1808.



viron 50 des plus coupables parmi les Rebelles furent fusillés sur-le-champ, et on emmena de chaque Couvent quelques Moines en Otages. Le Général Lefèvre donna à plusieurs Colonnes mobiles l'ordre de marcher sur Tudela, pour soumettre les Habitans et les faire rentrer dans le devoir. L'Evêque de Tarazma a livré 500 fusils. Quelques-uns des Chefs se sont soumis et ont reconnu l'autorité de leur Souverain. Après le Combat du 8 juin devant Tudela, le Général Lefèvre fit reposer ses Troupes le 9 et 10, et employa ce tems à faire réparer le Pont sur l'Ebre, et à désarmer le Peuple des environs. Le 12, il marcha sur Alagos, le 13, il découvrit à la pointe du jour, sur les hauteurs, l'Armée des Insurgés qui étoient commandés par le Capitaine en chef de Sarra-gosse, nommé Palaïosse. Le Général Lefèvre forma aussitôt ses troupes en colonnes et les fit avancer. Les Insurgés étoient soutenus par deux Batteries de 6 Pièces chacune. Le Général Lefèvre s'avança en personne avec sa Cavalerie et une Compagnie de Troupes légères pour attaquer les Insurgés en flanc ; ils firent une décharge sans attendre qu'ils fussent à la portée du Fusil et prirent la fuite abandonnant leurs Canons et jettant leurs Armes par terre ; plus de 2.000 d'entr'eux se jettèrent dans l'Ebre et périrent au milieu des flots. »

D'ailleurs par tous les moyens les Anglais et les Espagnols s'efforçaient de faire parvenir des proclamations et des supplications aux Chefs et aux troupes espagnoles. Les suivantes sont très intéressantes, et particulièrement celle qui était adressée au Général Kindelan.

## IMPRIMES VENANT DES ASTURIES

### *Proclamation de la Junte Générale de la Principauté.*

Loyaux asturiens et compatriotes aimés, vos premiers vœux sont accomplis. La principauté dans l'accomplissement de son devoir qui intéresse le plus sa réputation a déclaré formellement la guerre à la France. Cette résolution vous effrayera-t-elle ? mais il n'y avait pas d'autre parti à prendre, y aurait-il un seul d'entre-nous qui préférerait la mort vile et ignominieuse de l'esclavage à la mort au champ d'honneur, les armes à la main en défendant notre malheureux monarque, nos foyers, nos enfans et nos épouses ? et dans le moment même où ces troupes de bandits recevaient,

les plus grands cadeaux et faveurs des habitants de notre capitale, ils ont assassiné froidement plus de 2.000 personnes sans autre motif que d'avoir défendu leurs frères insultés. Que pourrions-nous espérer d'eux, après qu'ils nous auraient dominés ? Leur perfidie contre notre Roi et toute sa famille, en les trompant pour les faire passer en France, sa promesse d'un armistice pour les enchaîner tous, il n'y a pas l'équivalent dans l'histoire. Leur conduite vis-à-vis de la nation est plus inique que celle que nous pourrions espérer d'une horde de Hottentots. Ils ont profané nos temples, insulté notre religion, attaqué nos femmes, finalement ils ont manqué à la foi jurée, et il n'y a pas de droits qu'ils n'aient foulés aux pieds. Alarme, alarme. Asturiens ! N'oublions pas que les Asturies dans d'autres révolutions, sans doute moins injustes, ont restauré la Monarchie. Aspirons à une gloire égale dans la présente époque ! Sachons qu'aucune nation étrangère n'a pu nous dominer malgré tous les efforts qu'elle a pu faire. Implorons le Dieu des armées par l'intercession de Notre-Dame des Batailles dont l'image est dans l'ancien temple de Covadonga et nous sommes sûrs qu'elle ne nous abandonnera pas dans une cause si juste.

Courrons pour détruire et rejeter de notre péninsule une nation aussi perfide et aussi exécrationnelle. Je vous le demande au nom de votre représentant, le procureur général de la Principauté « Albaro Florez Estrada ».

Placard qui a été apposé le 3 juin au Ferrol.

Un nain avec un gros ventre et au milieu cette affiche : Bonaparte hydropique des conquêtes, avec la bouche ouverte prête à mordre une énorme poutre qu'il serait en travers, et au milieu une phrase qui disait « Celle-là il ne l'emportera pas » (tu ne l'avaleras pas).

#### LETTRE AU GENERAL KINDELAN

Le Royaume de Galice représenté dans la ville de la Corogne par ses représentants a assumé en soi la souveraineté et l'autorité suprême de son Roi Ferdinand 7 par suite de son absence et de sa détention en France, et s'est déclaré indépendant du gouvernement actuel de Madrid. Ses fils restent les armes à la main de même que ceux de Léon, Asturies, Valence, Andalousie et toutes les provinces de l'Espagne pour défendre les droits légitimes de leur Roi, la liberté et l'honneur de leur patrie. Ce Royaume est en rapport avec

les Anglais à qui il a demandé entre autres choses qu'ils conduisent les troupes qui sont sous le commandement de Votre Seigneurie pour les embarquer et pour qu'elles concourent immédiatement à protéger une cause qui est la plus juste et le plus noble, et qui aura avec l'aide de la Providence un heureux succès.

Que Votre Seigneurie veuille accéder à sa prière ! QU'ELLE LE FASSE AU NOM DU ROI ; qu'elle communique les mêmes ordres à tous les chefs et colonels de sa division, de s'embarquer dans le moindre temps possible et pour ceux qui peuvent le faire en direction d'un port de la Galice. Le royaume ne doute pas que V. Seigneurie se conformera à ce qui lui est prescrit ; il sait que votre façon de voir et vos hautes pensées ont grandi les amis de votre maison qui a toujours su donner à ses rois les preuves les plus héroïques de son amour et de sa fidélité.

Son mandataire, le lieutenant de vaisseau D. Joaquin Freire porteur de ce pli, vous fera connaître beaucoup de faits et l'état de l'entreprise qui soutient l'honneur des Espagnols du Royaume de Galice.

Le 15 juin 1808.

LE COMTE DE JIMONDA.

FRANCISCO SOMORA DE MONVORIN.

JOSEPH DE QUIMOGA Y QUINDOR.

JOSÉ MARIA DE PRADO.

BENITO MARIA OBELO DE NOVOA.

MANUEL MARIA AVALLE.

DON MANUEL ACHA.

S<sup>r</sup> DON JUAN KINDELAN.

A peine sa lettre du 20 juillet était-elle partie que le Prince de Ponte-Corvo recevait de M. Bellemare, Commissaire Général de la Police d'Anvers, une lettre dont il sera question plus loin, lettre qui l'émut au plus haut point, et lui fit écrire au Prince Alexandre :

A Neumunster, le 24 juillet 1808.

Prince,

J'ai l'honneur de vous faire passer copie d'une lettre qui m'est adressé par le commissaire général de police d'Anvers. Comme j'ai pensé qu'un rapport conforme à cette lettre aura

dû parvenir à S. M. je m'empresse de prévenir les inquiétudes que de tels avis pourraient causer.

MA CONFIANCE EN M. LE MARQUIS DE LA ROMANA EST ENTIÈRE ; je la lui ai donnée de plus en plus jusqu'à ce jour, et il n'a cessé de la justifier ; je lui ai confié le commandement supérieur de la Fionie et des Isles ; je l'ai chargé de l'embarquement des troupes pour la Seeland ; il est parvenu à faire passer deux régiments au milieu des croisières anglaises, à la faveur des nuits et des vents favorables ; IL EST IMPOSSIBLE D'APPORTER PLUS DE PRUDENCE ET DE SOINS A CETTE OPÉRATION que M. le Marquis de la Romana n'en a montré ; le passage a dû s'effectuer par petits détachements et sur divers points, pour tromper continuellement la surveillance de l'ennemi ; tout a été exécuté sans perdre un seul homme. Cet officier-général remplit avec une égale ponctualité tous les ordres que je lui transmets. SA CONDUITE ET LES SENTIMENTS QU'IL DÉPLOIE SONT CEUX D'UN HOMME D'HONNEUR, ET JE LE CROIS INCAPABLE DE LA MOINDRE DUPLICITÉ.

SANS DOUTE, JE NE PRÉTENDS PAS ÊTRE INFAILLIBLE DANS L'ART DE JUGER LES HOMMES ; MAIS JE DOIS DIRE, QUE SI J'ÉTAIS RÉDUIT AUJOURD'HUI A ME MÉFIER DE M. DE LA ROMANA, JE NE CROIERAIS PLUS A AUCUNE BONNE FOI SUR LA TERRE.

Pour donner à Votre Altesse un nouvel exemple des sentiments que ce Général manifeste chaque jour, j'ai l'honneur de mettre sous ses yeux la lettre qu'il m'a écrite, en m'accusant réception de l'Aigle d'Or de la Légion d'honneur. Les aigles annoncées par le grand Chancelier n'étant pas encore arrivées, je lui en avais envoyé une des miennes. »

Et maintenant voici les deux lettres du Marquis de la Romana du 11 juillet et du Commissaire Bellemare du 16 juillet.

Nyebourg, le 11 juillet 1808.

A. S. A. S. Mgneur le Prince de Ponte Corvo.

Le Capitaine Franco m'a remis de la part de V. A. l'Aigle d'or de la Légion d'honneur qu'il a plû à S. M. l'Empereur ei Roi de m'accorder. Ma voix est faible pour témoigner à V. A. tout ce que mon cœur à ressenti dans le moment que je ai eû en mes mains cette marque de bonté de S. M. Ce que je puis l'assurer c'est qu'étant la première décoration que j'ai eû dans ma vie, elle m'est d'autant plûs précieuse, qu'elle me vient de la part du plûs grand Monarque, du plûs grand homme que les annales de l'histoire pourront citer. Aussi



SERA T'IL LE GAGE LE PLUS SOLENNEL DE MA RECONNOISSANCE ET DE MON ENTIER DÉVOUEMENT A SA PERSONNE, et j'ose prier V. A. de vouloir bien être l'interprète de mes sentiments auprès de S. M. Permettez, Mon Prince, que j'ajoute ici l'expression de mon cœur pour le cadeau que vous avez bien voulu me faire. Je suis bien glorieux de porter sûr moi quelque chose qui Vous à appartenû et j'en conserverai un souvenir inefaçable.

Avec cela j'ai l'honneur, Monseigneur, de vous renouveler l'hommage de mon respectueux attachement.

Marquis de la ROMANA.

Anvers, 16 juillet 1808.

Le Commissaire Général de police d'Anvers, à  
S. A. S. Mgr le Prince de Ponte Corvo.

Monseigneur,

Par la place que j'occupe et par les arrangements que j'ai été autorisé à prendre, je me trouve en mesure de savoir ce qui se passe, quelquefois même ce qui se médite en Angleterre. Quand il m'arrivera de recevoir de ce pays là des informations que je croirai de nature à intéresser directement V. A. S. j'aurai soin de lui en faire part.

JE PRÉSUME BIEN QUE, DANS CE MOMENT, V. A. EST EN GARDE CONTRE UNE TENTATIVE QUI POURROIT ÊTRE FAITE SOUS PEU DE TEMPS PAR LES ANGLAIS POUR ENLEVER ET EMBARQUER TOUT OU PARTIE DES TROUPES ESPAGNOLES QUI SONT SOUS LE COMMANDEMENT DE M. LE MARQUIS DE LA ROMANA. CE GÉNÉRAL EST FORT BIEN, PEUT-ÊTRE TROP BIEN DANS L'ESPRIT DU GOUVERNEMENT ANGLAIS. On le croit de mauvaise humeur contre la France et disposé à entrer dans les vues de l'Angleterre. C'est un homme dont la conduite, les pourparlers et la correspondance doivent être surveillés, si j'en juge par la bonne opinion que l'on a de lui à Londres. Je n'ai toutefois pour garants de ces assertions que des rapports particuliers. Bien persuadé que V. A. Monseigneur, a pris ses PRÉCAUTIONS POUR METTRE LES TROUPES ESPAGNOLES HORS DE LA PORTÉE D'UNE EXPÉDITION ANGLAISE, QUI POURRAIT AVOIR POUR OBJET SECRET LEUR ENLÈVEMENT, je ne lui donne ces avis que pour plus de sûreté.

Il peut, au reste, survenir telles circonstances où je croirais bien faire en lui transmettant d'autres informations,

même par des couriers extraordinaires, si les cas me paraissaient l'exiger.

Je suis avec le plus profond respect Monseigneur, de V. A. S. le très humble et très obéissant serviteur.

Signé : BELLEMARE.

L'on va se rendre bientôt compte de l'aveuglement du Maréchal Bernadotte, de son entêtement, et de la manière ridicule dont il se laissa jouer par le Marquis de la Romana. « La « faiblesse de ce général pour les troupes étrangères était « telle qu'il était toujours disposé à les croire dévouées à sa « personne ; sa présomption démesurée, sa confiance aveu- « gle dans le Marquis de la Romana, qui avait su s'emparer « de son esprit en caressant toutes ses vanités, laissèrent s'ac- « complir un des plus déplorables événements de cette épo- « que »<sup>1</sup>.

Cependant les avertissements ne lui avaient pas manqué et lui-même les signalait de telle sorte qu'on ne peut que s'indigner de son apathie, de son aveuglement, de la fatuité de sa bêtise (comment appeler cela autrement ?) quand on lit par exemple la lettre suivante... mais Monsieur le Prince de Ponte Corvo prenait alors des bains à Travemunde avec Madame la Princesse. Et nous verrons, quand les événements se seront déchaînés, avec quelle fausseté, on pourrait presque dire quelle bassesse de caractère, il en rendait compte :

A Travemunde, le 1<sup>er</sup> AOUT 1808.

A S. A. S. le Prince Alexandre, Vice-Con-  
nétable et Major-général.

Prince,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Altesse, l'extrait d'une gazette presque officielle qui s'imprime à Copenhague<sup>2</sup>.

1. B. SARRANS. *Histoire de Bernadotte*, t. I. Cité par Boppe. Les espagnols parlaient assez ouvertement à leurs hôtes, dans leurs diverses garnisons de leurs idées d'utiliser les navires anglais pour fuir en Espagne. M. K. Schmidt cite de nombreux exemples, et indique particulièrement que le Lieutenant Général Bardenfleth en écrivit au Maréchal Bernadotte, de même que le Major Haffner lui en parla. (*Op. cit.*, pp. 142-143.) Ce major en avait écrit au Roi Frédéric (25 juillet). Donc les autorités Danoises étaient au courant ; devaient être en éveil ; et l'on est donc en droit de s'étonner qu'elles aient laissé les choses se passer si facilement.

2. Voir à la fin de ce chapitre.

Je n'ai pû voir, sans le plus grand étonnement, dans cette gazette des articles dont l'impression ne devoit point être tolérée par un gouvernement ami et allié de la France. J'en ai, de suite, écrit au Général Fririon ; je l'ai chargé de témoigner toute ma surprise à M. Didelot, et de l'engager à exiger du Ministre Danois Comte Bernstorff que de telles inconvenances ne se renouvellâssent plus à l'avenir. Dans le cas où M. Didelot ne croiroit pas pouvoir ou devoir faire cette démarche, j'ai autorisé le Général Fririon à s'adresser lui-même au Comte de Bernstorff.

Cette mesure m'a paru d'autant plus nécessaire que chaque jour, je m'apperçois de nouveaux efforts faits par le parti anglais pour corrompre l'esprit de la Division Espagnole ; tous les moyens sont employés pour y parvenir, et je dois même dire à Votre Altesse qu'on y met une suite et un acharnement que je n'aurais pû prévoir. Les officiers reçoivent quantité de lettres qui leur sont adressées par les insurgés d'Espagne. Ces lettres contiennent les avis les plus insidieux. On y représente l'Armée Française en Espagne, comme presque entièrement défaite. On annonce que le Général Dupont chargé de marcher sur Cadix n'a pû y arriver, et a été forcé de se replier, que le Général René a été tué et son Corps dissout, que le Maréchal Moncey est tout à fait coupé du reste de l'armée ; que toute l'Espagne enfin s'est réunie contre les Français, à l'exception de quelques villes qui n'ont encore pû prendre part à ce mouvement général, et que l'énergie espagnole triomphera de tous les obstacles ; toutes ces lettres excitent la Division Espagnole à ne point se soumettre au nouveau Gouvernement. Elles sont écrites en grande partie par des Prêtres, notamment par l'Aumônier du Régiment d'Espagne Cavalerie. Ce dernier paroît être un des principaux agents de l'insurrection ; il a écrit à presque tous les officiers de la Division. Je dois ajouter aussi que l'effet de ces manœuvres n'EST QUE TROP BIEN SECONDÉ PAR LES HABITANTS DU JUTLAND, dont j'ai eu l'honneur de faire connoître à Votre Altesse, LES DISPOSITIONS PEU FAVORABLES A L'ARMÉE FRANÇAISE.

AU MILIEU DE TOUTES CES MENÉES, JE NE NÉGLIGE RIEN POUR MAINTENIR LE BON ESPRIT DE LA DIVISION ESPAGNOLE. JUSQU'À PRÉSENT MES SOINS N'ONT PAS ÉTÉ INFRUCTUEUX, ET J'ESPÈRE BIEN QU'IL EN SERA TOUJOURS DE MÊME. JE TÉMOIGNE A CES TROUPES ESPAGNOLES LA PLUS ENTIÈRE CONFIANCE ; CETTE MANIÈRE DE LES CONDUIRE EST CELLE QUI CONVIENT LE MIEUX A LEUR FIERTÉ DE CARACTÈRE ET CHAQUE JOUR, J'EN RECONNOIS LES HEUREUX EFFETS.

JE SUIS TOUJOURS SATISFAIT DE LA CONDUITE DE M. LE MARQUIS DE LA ROMANA ; *il vient de m'écrire pour solliciter la permission de venir participer à la fête que je dois célébrer à Hambourg le 15 août. Il désire ardemment cette permission, me dit-il, dans un moment où son cœur est encore si pénétré de la faveur insigne dont S. M. l'Empereur et Roi vient de l'honorer.*

LE SERMENT SE PRÊTE ACTUELLEMENT PAR TOUS LES RÉGIMENTS ; DÈS QUE LES PROCÈS-VERBAUX SERONT RÉUNIS, J'AURAI L'HONNEUR DE LES ADRESSER A VOTRE ALTESSE ; JUSQU'A PRÉSENT LES RAPPORTS QUE J'AI DE CETTE SOLENNITÉ SONT TRÈS SATISFAISANTS.


 A handwritten signature in black ink, reading "J. Bernadotte". The signature is highly stylized and cursive, with a long horizontal flourish extending to the left and several loops at the bottom.

Extrait de la Gazette Danoise *Dagen*,  
en date du 19 juillet.

*Les Gazettes anglaises annoncent que le Gouvernement Anglais a proclamé la paix entre l'Angleterre et l'Espagne et a ordonné à tous les commandants des vaisseaux de Guerre et corsaires anglais, de laisser naviguer en pleine liberté tous bâtimens Espagnols allant ou venant des parties de l'Espagne qui n'ont pas reconnu le nouvel ordre de chose.*

*On assure aujourd'hui que la grande expédition anglaise étoit destinée contre la Norvège ; mais le Roi de Suède avoit promis qu'à l'arrivée des alliés, il auroit pris Christiania et seroit en marche pour opérer sa jonction avec l'armée anglaise. Lorsque l'expédition arriva à Gothenburg, on savoit déjà que l'entreprise suédoise avoit échoué. Le Colonel anglais Murray fut dépêché en Angleterre pour chercher de nouvelles instructions. Sur ces entrefaites les troubles éclatèrent en Espagne ; il arriva à Londres des députés chargés de concerter des plans secrets.*

*Aujourd'hui le Ministère anglais dit que la flotte Russe et Portugaise à Lisbonne, la flotte Espagnole et Française à*



*Cadix, les escadres de Carthagène et la Corogne sont déjà tombées entre les mains des anglais, et que tous les ports leur sont ouverts ; que toute l'Espagne est en insurrection, et que les français sont battus ; qu'en France même il y a une grande Révolution ; qu'il a fallu profiter de tant d'avantages et que par conséquent l'expédition de la Baltique a dû se rendre en Espagne, que pendant ce tems le Roi de Suède pourra bien tenir, seul.*

*On est persuadé en Angleterre qu'il ne manque aux mécontents Espagnols que des armes et surtout des chefs. Quant à des armes, l'Angleterre en envoie une grande quantité.*

*Les anglais appellent leurs nouveaux amis les Patriotes d'Espagne et du Portugal.*

*4 Régiments de Dragons, une brigade des Gardes, 13 bataillons d'infanterie et une artillerie formidable ont commencé le 10 juillet à s'embarquer. La frégate Alcène, transporte en Espagne une somme d'argent considérable, et déjà le 5 juillet, le Colonel Boyle et le Capitaine Kennedy sont partis de Portsmouth avec tous les prisonniers Espagnols.*

*On a envoyé l'ordre dans tous les ports d'Angleterre et d'Irlande de n'assujettir à la quarantaine aucune personne arrivant d'Espagne avec des dépêches, mais au contraire de leur procurer les moyens de se rendre à Londres le plus promptement possible.*

*Le Roi a déclaré solennellement dans un discours qu'il a tenu au parlement qu'il n'avoit d'autre but relativement à l'Espagne que de rétablir la monarchie de ce royaume dans toute son intégrité et indépendance.*

## CHAPITRE II

---

### L'occupation de Langeland

Ordre du chef de bataillon (lieutenant-colonel) Gaultier. — Le général danois Ahlefeldt-Laurvig. — Leurs relations. — Situation militaire de Gaultier. — Continuelles discussions. — Le passage de Fionie en Seeland par les îles. — Surveillance anglaise. — Attaque du 17 mai. — Les bâtiments sardes. — Petits combats anglo-danois. — Conflits Gaultier-Ahlefeldt. — Passage des bataillons d'Asturies et de Guualajara. — Le général Fririon. — Mauvaise volonté du général Ahlefeldt. — Sa plainte contre Gaultier. — Réponse. — Continuation des polémiques. — Attaque anglaise sur Aroe. — Danois et Espagnols. — Lettre symptomatique du Marquis de la Romana. — Le général Ahlefeldt, le Roi, le lieutenant-colonel Wenzel-Haffner. — Le général Gérard et Gaultier. — Activité des Anglais. — Le Marquis de la Romana à Langeland. — Nouvelles de Seeland. — Gaultier demande l'ordre de quitter l'île. — La Romana le berne. — Ahlefeldt veut le protéger. — Saisie des courriers officiels. — L'arrestation de Gaultier par les officiers espagnols. — Nuit du 7 au 8 août. — Accumulation des Espagnols dans l'île. — Le général Ahlefeldt et les troupes danoises ne bronchent pas.

Au moment où le Prince de Ponte Corvo, après son voyage rapide à Copenhague et son retour mouvementé à Odensé, y rejoignait son Quartier Général, il décidait de faire occuper les îles de Langeland, Taassing<sup>1</sup> et Aroë afin de faciliter les relations avec la Seeland.

La lettre suivante donne les ordres pour l'occupation des îles<sup>2</sup> :

*Au Quartier Général à Odensée, le 23 avril 1808.*

*A Monsieur le chef de Bataillon Gaullier,*

*Je vous préviens, Monsieur, que S. A. le Prince de Ponte Corvo vous a désigné pour prendre le commandement des 600 hommes du Bataillon de Catalogne et des cent grenadiers français et 60 dragons du régiment de Villavisisa, destinés pour la défense de Langeland.*

1. L'île de Taasinge est couramment, dans les textes danois, appelée Thorseng, en souvenir de la vieille mythologie : *Thor*, le Dieu de la guerre. *Seng* : pré. Le Pré de Thor.

2. Lettre n° 1.323 du Catalogue d'Alger.

La 1<sup>re</sup> partie du Bataillon de Catalogne arrivera à Schwendborg demain 24.

La 2<sup>e</sup> partie le 25 et les dragons le 26.

Vous voudrez bien en conséquence partir demain matin pour vous rendre à Schwendborg, des bateaux seront mis à votre disposition pour le transport des troupes.

Il sera aussi envoyé cent hommes du bataillon de Catalogne dans l'Isle de Taasing. Ce détachement sera commandé par un capitaine qui recevra également vos ordres.

Aussitôt votre arrivée dans l'Isle de Langeland vous reconnaîtrez la côte. VOUS VOUS CONCERTEREZ AVEC LE GÉNÉRAL DANOIS QUI SE TROUVE DANS CETTE ÎSLE, AFIN DE VOUS ASSURER DES MESURES DE SURVEILLANCE QUI ONT DÉJÀ ÉTÉ PRISES, ET DE CELLES QUI RESTENT ENCORE A PRENDRE.

Trois cents hommes du bataillon de Catalogne, les cent grenadiers et les 60 dragons sont destinés à former UN CORPS MOUVANT QUE VOUS PLACEREZ AU POINT LE PLUS CENTRAL DE L'ÎSLE. Vous demanderez deux pièces de canon au Général Danois pour joindre à ce petit Corps, qui sera destiné à se porter avec la plus grande rapidité où besoin sera.

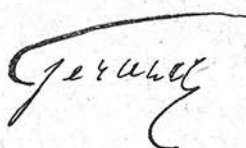
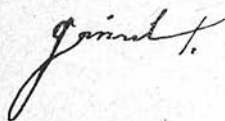
Vous cantonnerez vos troupes de manière à ce qu'elles ne puissent point être surprises.

VOUS CORRESPONDREZ DIRECTEMENT AVEC MOI pour tout ce qui a rapport au commandement qui vous est confié. Vous m'adresserez tous les jours un rapport qu'il y ait ou non quelque chose de nouveau.

Je vous invite aussi, Monsieur, à remettre avant votre départ le commandement du quartier général à M. le chef d'Escadron Jouvancourt que S. A. a désigné pour vous remplacer. Vous lui communiquerez à cet effet les ordres et instructions que vous aviez reçues.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

Le Général chef de l'Etat-Major Général,



Les mouvements s'exécutèrent conformément aux ordres

ci-dessus, et le Lieutenant-colonel<sup>1</sup> Gaultier en arrivant à Langeland, où il établit son poste de commandement dans la ville de Rüdjkøbing, trouva l'île occupée par des troupes danoises sous les ordres du Général Ahlefeldt-Laurvig dont le QUARTIER GÉNÉRAL ÉTAIT SITUÉ DANS SON PROPRE CHATEAU DE TRANEKJÆR.

Les troupes danoises auxquelles fut réservée l'occupation de la partie Nord de l'île comprenaient<sup>2</sup>, d'après le Professeur Nierup :

- 1 Compagnie de Grenadiers à la Batterie de Spodsbjerg ;
- 1 Compagnie de Tirailleurs à Hou ;
- 1 Escadron de Dragons à Bøstrup ;
- 4 Compagnies de Mousquetaires ;
- 2 Pièces d'Artillerie à pied à Hou ;
- 4 Pièces d'Artillerie à cheval, près du Château ;
- 70 Chasseurs à cheval au Château de Tranekjaer.

Dès ses premières tournées dans l'île avec le Colonel Ha-

1. Dans tous les documents officiels on estropiait toujours son nom, le transformant en Gautier ou Gauthier au lieu de Gaultier. D'un autre côté alors qu'il n'était que Chef de Bataillon on lui donnait le titre de LIEUTENANT-COLONEL, ou même de COLONEL, et cela dans des correspondances officielles : par exemple le Général Fririon lui écrit le 16 juin 1808 : « A M. le LIEUTENANT-COLONEL GAULTIER, Commandant à Rukjøbing... MON CHER COMMANDANT » ; dans une lettre à Wenzel Haßner, du 25 juillet 1808, le Roi du Danemark écrit : *Obertlieutenant Gaultier* ; le Colonel Maupoint, Commandant la Gendarmerie de la 17<sup>e</sup> Légion (Gendarmerie Impériale, Gouv. des Villes Hanséatiques), lui écrit : « A M. le LIEUTENANT-COLONEL Gaultier, Commandant le Quartier Général... Je vous adresse, mon cher Gaultier... je vous embrasse... » Enfin, le Général de la Romana, le Général Ahlefeldt, tous les subordonnés, lui disent « M. le Colonel... Mon Colonel... » titre que tous les auteurs lui ont conservé. Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Avant la Révolution il se trouvait dans les Régiments des Colonels et Lieutenant-Colonels qui commandaient effectivement les Bataillons. Par suite de cette habitude, lorsque l'on créa les Bataillons de Volontaires Nationaux, on les plaça sous les ordres de chefs nommés très improprement *Lieutenants-Colonels* puisqu'il n'y avait pas de Colonels. Le décret du 21 février 1793 sur l'amalgame et l'accomplissement de l'embrigadement créa les *Chefs de Bataillons* tels qu'on les conçoit à notre époque, et qui remplacèrent à l'Etat Major du Régiment les Lieutenants-Colonels en 1<sup>er</sup> ou en 2<sup>e</sup>.

Bonaparte créa, sous le nom de *Major*, de véritables Lieutenants-Colonels. On conçoit donc que, par suite de l'habitude qui faisait appeler autrefois *Lieutenants-Colonels* un officier commandant un Bataillon, on ait conservé aux *Chefs de Bataillon* le titre et l'appellation de *Lieutenant-Colonel*, bien que, à partir de 1793, la dénomination de Chef de Bataillon ait pris un sens fixe. A l'Etat-Major du Prince de Ponte Corvo, on ne s'y trompait pas ! (Consulter le *Dictionnaire de l'armée de terre* du Général BARDIN.)

2. La garnison danoise de Langeland comprenait 1.000 fantassins, 400 dragons et une batterie d'artillerie (soit 1.500 hommes sous les ordres du Général Major Frédéric Ahlefeldt Laurvig (K. S., p. 188.)



melinaye de l'Etat-Major Général, que l'on avait envoyé avec lui en mission, le Lieutenant-colonel Gaultier s'aperçut des négligences des postes, de l'insuffisance des mesures prises contre un débarquement possible des Anglais ; et, comme sa SITUATION ÉTAIT ASSEZ FAUSSE vis-à-vis du Général Ahlefeldt, il lui fallut tout d'abord beaucoup de tact pour éviter les froissements, de telle sorte que les rapports furent au début très cordiaux, avec UNE NUANCE CHARMANTE DE SOUMISSION de la part du Général Danois vis-à-vis de ce représentant de la Grande Armée et de l'Etat-Major Général du Prince de Ponte-Corvo. La lettre suivante écrite en français et publiée avec ses fautes de texte, donnera une idée de leurs relations, et de l'importance qu'avait prise alors la langue française : le Roi comme ses généraux et la plupart des officiers Danois la pratiquaient :

*Au château de Tranekjaer, le 30 d'avril 1808 <sup>1</sup>.*

*Monsieur,*

*Je suis infiniment flatté de votre contentement avec les postes établis au tour de nos côtes et je ne doute nullement que les choses iront bien.*

*Par rapport à l'établissement d'autre signaux je suis tout à fait de votre avis, Mon colonel, et nous les arrangerons de la manière comme vous les proposé, le seul malheur est que le goudron nous manque absolument, qui est si nécessaire pour des matières combustibles, mais il faut s'arranger comme on peut.*

*Comme une compagnie de notre militaire est établie à Hiortholm, je ne vois pas que c'est nécessaire d'incomoder vos troupes sur ce point la.*

*Quand il y aura quelques choses de nouveau je ne manquerai pas de vous le faire savoir.*

*Je vous supplie, mon colonel, d'accepter l'assurance de la plus haute considération de votre très humble serviteur.*

*C. Ahlefeldt Laurvig*

Quelques jours après le Général acceptait, pour le 4 de May, une invitation à déjeuner, se réjouissant de « l'honneur

<sup>1</sup>. N° 1.325 du Catalogue d'Alger.

de pouvoir marquer de bouche » au Lieutenant-Colonel Gaultier l'amitié qu'il lui portait.

Tout d'abord cet Officier supérieur eut le titre suivant : « COMMANDANT LES TROUPES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES DANS L'ÎLE DE LANGELAND » (lettre du Chef d'Etat-Major du 3 mai). Dans cette lettre on lui recommandait de bien recueillir les nouvelles qui passaient par Langeland avant d'être transmises à Odensé ; de faire savoir si l'île était suffisamment « DÉFENDUE PAR LES TROUPES A SES ORDRES », et on lui faisait connaître que 18.900 cartouches lui étaient envoyés à Svendborg.

Puis, le 7 mai, du Château de Hindsgaul, près de Middelfart, où s'était établi le Quartier Général dans sa MARCHÉ EN RETRAITE PRÉMÉDITÉE PAR LE PRINCE DE PONTE CORVO vers le Holstein, on lui écrivait <sup>1</sup> :

« *J'ai reçu, Monsieur le Commandant, votre lettre du 5 du courant par laquelle vous me faites part de l'arrestation d'un embaucheur que vous avez fait remettre entre les mains du Général Ahlefeldt par ce qu'il est sujet Danois. Je vous préviens que tout homme prévenu d'embauchage DE QUELQUE NATION QU'IL SOIT DOIT ÊTRE TRADUIT ET JUGÉ DEVANT NOS TRIBUNAUX MILITAIRES. JE VOUS INVITE EN CONSÉQUENCE A RÉCLAMER DU GÉNÉRAL AHLEFELDT celui que vous avez fait arrêter, à faire son instruction préparatoire puisque vous vous trouvez sur les lieux même où s'est commis le délit, et à le faire conduire au quartier général à Hadersleben sous bonne escorte, en nous envoyant les interrogatoires et pièces à conviction nécessaires pour faire juger cet individu.*

*Je vous préviens aussi que je viens d'écrire à S. E. le Marquis de la Romana pour qu'il envoie à l'Isle de Langeland deux pièces d'Artillerie avec les canonniers nécessaires pour les servir.*

*Quand au renfort que vous demandez pour Langeland, je donnerai les ordres nécessaires aussitôt que vous m'aurez répondu à ma dernière lettre par laquelle je vous demande un rapport détaillé sur ce qui pourrait encore manquer pour la défense des Isles de Langeland et d'Aroë. S. A. sur la demande qui lui a été faite par les autorités militaires Danoises a consenti à ce que la compagnie du régiment de Julland qui avait été envoyée à Aroë retournât à Langeland, où elle doit pouvoir rendre de grands services à cause de la parfaite connaissance qu'elle a du pays. »*

1. N° 1.329 du Catalogue d'Alger.

Le 9 mai, toujours du Château de Hindsgaul, on lui écrivait ce qui suit :

« Je vous prévient, Monsieur le commandant, que le Prince a confié le commandement supérieure de la Fionie et des Isles voisines à S. E. le lieutenant général Marquis de la Romana.

Vous voudrez bien en conséquence FAIRE PARVENIR BIEN EXACTEMENT, TOUS LES JOURS, A CE GÉNÉRAL un rapport sur ce qu'il pourrait y avoir de nouveau dans les isles de Langeland, Taasing et Aroë.

Il sera inutile que vous m'adressiez à l'avenir un rapport journalier, il suffira que vous me fassiez part toutes les fois qu'il y aura quelque chose nouveau. S'il arrivait que pendant cinq jours vous n'eussiez rien d'intéressant à me faire connaître, vous m'en previendriez au bout des cinq jours. »

L'importance de cette lettre, où l'on donnait au Lieutenant-Colonel Gaultier le titre suivant : « Commandant les troupes françaises et Alliées dans les isles de Langeland, etc... » et où on le plaçait sous les ordres directs du Marquis de la Romana n'échappera à personne. L'on peut dire que, dès ce jour, le sort des troupes espagnoles était réglé et le plan absolument facilité. Puis, le Lieutenant-Colonel Gaultier se trouvait pour ainsi dire dégagé de tous liens disciplinaires vis-à-vis du Général Ahlefeldt qui devenait presque son subordonné. Une lettre du Chef d'Etat-Major Général du 11 mai, de Hadersleben, précisait bien son rôle<sup>1</sup> :

« Au moyen de ces dispositions, vous aurez toutes les troupes que vous avez demandées POUR QUE LA SURETÉ DES ISLES DONT LA DÉFFENSE VOUS EST CONFIEE.

En réponse aux deux derniers paragraphes de votre lettre je vous rappelle ici, Monsieur le commandant, l'entretien que j'ai eu avec vous avant votre départ du quartier général : je vous ai dit que vous deviez naturellement apporter dans vos relations avec Monsieur le Général Ahlefeldt toutes les déférences possibles, MAIS CES PREMIERS EGARDS RENDUS, VOUS NE DEVEZ POINT OUBLIER QUE C'EST VOUS QUI ÊTES PERSONNELLEMENT RESPONSABLE VIS A VIS DU PRINCE DE LA SURETÉ DES ISLES ; AINSI QUAND VOUS AUREZ JUGÉ UNE MESURE NÉCESSAIRE, RIEN NE PEUT NI NE DOIT VOUS ARRÊTER DANS SON EXÉCUTION ; laissez d'ailleurs le général Ahlefeldt faire de son côté tels déplacements de troupes danoises qu'il jugera convenable, cela ne doit point contrarier à l'établissement du moindre poste que vous croi-

1. N° 1.333 du Catalogue d'Alger.

rez à propos de faire, NI ARRÊTER, JE VOUS LE RÉPÊTE, UNE SEULE DE VOS DISPOSITIONS, et tout cela comme je vous l'ai dit doit se faire avec tous les égards possibles.

*J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.*

*Le Général chef d'Etat-Major Général,*

*GERARD.*

Nous allons voir comment les choses se passèrent. L'on trouvera sans doute que nous nous attardons dans des détails mesquins : nous pensons, au contraire, d'abord qu'ils sont intéressants, puis qu'ils montrent un état d'esprit qu'il était bon de faire connaître d'autant que l'on ne peut nous excuser de rigueur de jugement contre les Danois.

Or, il est certain que M. le Général Ahlefeldt a dû être froissé de voir le Lieutenant-Colonel Gaultier arriver dans l'île avec les allures répondant nécessairement aux ordres qu'il avait reçus et que le Colonel Hamelinaye lui-même, Premier aide de camp de S. A. S. le Prince de Ponte-Corvo et représentant direct du Quartier Général, avait dû lui faire connaître lors de sa mission de reconnaissance.

Mais ce Général fit certainement tout ce qu'il put pour tout entraver et contrarier les ordres du Lieutenant-Colonel Gaultier et exciter les populations contre les troupes d'occupation alliées<sup>1</sup>. Il est regrettable qu'il n'ait pas demandé franchement à son Roi l'ordre de quitter Langeland pour ne pas se trouver dans une situation fautive ; il est regrettable également que l'Etat-Major français n'ait point demandé ce départ qui lui aurait été facilement accordé. MAIS LE GÉNÉRAL AHLEFFELD SE TROUVAIT AU MILIEU DE SES DOMAINES, au château de Tranekjaer ; il avait des intérêts avec tous les vil-

1. K. SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 188 dit : af den franske Oberst Gauthier et il en écrit : « Le dit Gauthier était un personnage extrêmement peu sympathique mélange d'un côté de lâcheté (ce qu'il montrait envers les Espagnols dont il avait peur n'osant presque jamais les punir, même quand ils se conduisaient mal surtout en volant comme des corbeaux) et d'absurdité et de grossièreté de l'autre, tourmentant par cela toute la population de l'île, et les paysans à la campagne et les bourgeois de Rudkjøbing lesquels il commandait et importunait toujours. » C'est M. K. Schmidt qui a ainsi pour moi traduit ce passage de son livre. Tous les rapports des civils et militaires en sont d'accord, me dit-il, et il me cite encore un passage d'un rapport du 30 août du Général Ahlefeldt au Roi qui en écrit à Haffner en alléguant, choses très graves, qu'on dit Gaultier « fou »... « les désordres l'amusement, et il s'efforce d'agacer M. le Général Ahlefeldt dont la conduite et l'hospitalité sont exemplaires. »



lages avoisinants et la plus grande partie de l'île, et il ne voulut pas en abandonner la surveillance.

Quant au Lieutenant-Colonel Gaultier on reconnâtra que, tout en ayant les exigences nécessitées par sa situation, il mit une patience extrême à supporter toutes les vexations du Général Ahlefeldt et de ses subordonnés.

Les mouvements de troupe indiqués s'exécutèrent conformément à la lettre du 23 avril ci-dessus, et leur passage dans les îles de Taasing et de Langeland furent réglés d'accord avec les officiers de la marine danoise<sup>1</sup>.

Tout d'abord, on occupa dans l'île de Taasing, avec 100 hommes, les points de Landed, Lundby, Stramelse et Knudsbølle, après entente avec le Chambellan de Houille<sup>2</sup>.

Puis, les troupes destinées à Langeland, à cause des vents contraires, ne purent y arriver que le 25, à 2 heures de l'après-midi, et, ce jour-là, couchèrent à Rudkjøbing. Le Lieutenant-Colonel Gaultier voulut faire ensuite occuper Rudkjøbing (200 hommes), Simmerbølle (100), Skråbølev (100), Longelse (100), Føglsbølle (100). Le Général Ahlefeldt lui ayant assuré que la côte était parfaitement gardée, il ne plaça, dès l'arrivée, aucun poste<sup>3</sup> et partit, le 26 matin, avec le Colonel Hamelinaye, pour reconnaître toutes les côtes et les points les plus importants. A la suite de cette reconnaissance, pendant laquelle on aperçut trois frégates et un brik anglais au Sud de Langeland, et deux frégates entre les îles de Aroë et Avernakø, on décida que les grenadiers français et 50 Espagnols resteraient à Rudkjøbing<sup>4</sup>, les 60 dragons de Villaviciosa à Humble, et les 550 Espagnols restant cantonneraient de Simmerbølle à Lindelsé<sup>5</sup>.

Puis, d'après de nouvelles dispositions prises par le Colonel Hamelinaye, on fit passer dans l'île d'Aroë 200 hommes de *Catalogne*, sous les ordres du Capitaine Blanco<sup>6</sup>.

Ces dispositions prises, et sa tournée dans le Sud de l'île effectuée, le Lieutenant-Colonel écrivit au Général danois qu'il était satisfait de voir les postes établis comme ils l'étaient, lui demanda d'établir des signaux d'une autre ma-

1. Lettre de Gaultier au commandant du Bataillon de Catalogne, du 24 avril.

2. Au Général Gérard, du 25 avril.

3. *Idem*.

4. Les 100 grenadiers et voltigeurs n'y arrivèrent que le 28 et le 31 avril sous les ordres du Capitaine Buiron.

5. Lettres du même au Chef d'Etat-Major, 26 avril.

6. Lettres du même au commandant du Bataillon de Catalogne du 27 avril (où il donne des détails de service inutiles à relater).

7. Lettres de Gaultier au Général Gérard, du 25 avril.

nière : ceux qui existaient étant inutilisables, particulièrement sur les points de Langelse, de Spodsbjerg et de Hjortholm, point d'où l'on découvrirait les deux extrémités de l'île, et de lui faire fournir un rapport journalier, qu'il y ait ou non quelque chose de nouveau <sup>1</sup>.

Dès la nuit suivante, l'officier espagnol de ronde de nuit pour la visite des postes sur la côte trouvait plusieurs postes ou sentinelles danois endormis, et même des postes abandonnés par leurs gardés. Le Lieutenant-Colonel Gaultier en rendit compte aussitôt au Général Gérard et au Général Ahlefeldt, en demandant à ce dernier que le service se fit avec plus de surveillance <sup>2</sup> et il prévint aussi du fait le Capitaine Blanco, à Aroë, afin qu'il ne se laissât pas surprendre par les négligences des troupes danoises.

Dans sa lettre au Général Gérard, le Lieutenant-Colonel, après lui avoir donné des détails sur l'organisation du service de surveillance, ajoutait : « *Comme ici l'on met trop de lenteur à remplir les demandes que l'on pourrait faire, je ne demande pour le moment que ce qu'il est indispensable d'être fait.* »

*C'est pourquoi, mon Général, je vous prirai de vouloir bien en écrire deux mots à Monsieur le Général Ahlefeldt, afin d'accélérer la construction des signaux et de la batterie de Rudkjøbing.*

*Monsieur le Général se trouve au château de Traneekjaer concentré avec ses troupes ; il s'est chargé de la défense de la partie septentrionale de l'île, ce qu'il fait, mon Général, que je ne vous entretiens pas sur cette partie. »*

Gaultier  
*(Signature manuscrite)*

Emu par les comptes-rendus du Lieutenant-Colonel Gaultier, l'Etat-Major lui demanda s'il avait suffisamment de troupes pour la défense des îles de Langeland et d'Aroë. Il répondit qu'Aroë devait conserver sa garnison actuelle (espagnole et danoise), d'autant plus « *que cette île n'offrait pas assez d'importance à l'ennemi pour l'engager à tenter une* »

1. Lettres du 29 avril et du 1<sup>er</sup> mai.

2. Lettre du 30 avril.

*expédition qui lui deviendrait très coûteuse et qui ne pourrait lui être d'aucun résultat.*

*Tant que nous conserverons Taasigne et Langeland, disait-il, nous pourrons toujours communiquer très facilement avec vous, Laland et Copenhagen ; quand même l'ennemi s'emparerait d'Aroë, il lui serait impossible de nous interdire la communication. »*

Il demandait donc simplement à être autorisé à faire rentrer à Langeland 100 hommes de Catalogne qui se trouvaient à Taasing, et à les faire remplacer par 100 hommes de Barcelone de Swendborg, et refusait l'offre de rappeler à Langeland la compagnie danoise d'Aroë, attendu, disait-il au Marquis de la Romana : *« qu'elle ne fera pas plus ici ; je suis persuadé que le dernier soldat de Catalogne connoit mieux les localités du pays que le soldat danois, qui à peine sait-il vous indiquer pour aller d'un village à l'autre ; il ne sait que sortir de son cantonnement pour aller à son poste où il dort pendant toute la garde.*

*Si Monsieur le Général Ahlefeldt a fait la demande de cette compagnie, c'est sans doute pour en entourer son château qui est au milieu des bois et qui n'est pas la meilleure position militaire de l'isle ; puis pour les placer sans doute dans quelques maisons ou village privilégié.*

*J'ai voulu placer comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans ma lettre du premier de ce mois, deux postes d'officiers sur la côte, aux deux extrémités de mes cantonnements, qui seroient chargés du commandement de tous les postes sur leur droite et sur leur gauche et de les surveiller de jour et de nuit ; M. le Général Ahlefeldt ne l'a pas jugé à propos ; il s'est opposé en me disant qu'il avoit des officiers de service sur ces deux points ; que cela étoit bien inutile ; au surplus qu'il me répondrait quand il les auroit reconnus : ce qu'il n'a pas encore fait.*

*Il craint sans doute que je fasse occuper, ce qui ne peut pas être, deux maisons qu'il protège, dans lesquels il a placé deux ou trois militaires danois qui ne font aucun service et qui ne peuvent pas en faire vu qu'il se trouve trop peu ; en attendant que Monsieur le Général ait décidé pour le placement de ces deux postes, le service n'en va pas moins, FRANÇAIS ET ESPAGNOLS ne font qu'un<sup>1</sup>. »*

Deux jours après il terminait une lettre au Marquis de La Romana par la phrase suivante :

1. Lettre du 9 mai.

« *Je prie Votre Excellence de vouloir bien m'adresser ses ordres, je ferai tout pour lui prouver combien je suis jaloux de les exécuter avec empressement, et pour mériter la confiance que Votre Excellence voudra bien m'accorder.*

*Rien de nouveau qui puisse mériter votre attention<sup>1</sup>. »*

Quelques jours après<sup>2</sup>, le Lieutenant-Colonel Gaultier était autorisé à faire rentrer à Langeland 100 hommes du Bataillon de *Catalogne* restés à Taasing en les y faisant remplacer par 100 hommes du Bataillon de *Barcelone* pris à Swendborg, et le Marquis de La Romana ordonnait qu'il y eut toujours un certain nombre de troupes à Swendborg susceptibles de passer immédiatement à Taasing et de se porter au besoin au secours de Langeland si cette île était attaquée. Et le Marquis marquant son amabilité au Lieutenant-colonel, lui écrivait (13 mai)<sup>3</sup> :

« *Je trouve que ce seroit une tache pénible que celle d'envoyer un rapport journalier, et je vous prierai seulement de me le faire quand il y aura quelque chose digne de remarque.*

*J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération et amitié. »*

A peine les Espagnols étaient-ils arrivés dans les îles qu'ils furent entourés d'espions anglais et de débaucheurs. Le 3 mai, le Capitaine Blanco s'emparait dans Aroë d'un Danois nommé Achsab, qui avait excité à la désertion un soldat de la 2<sup>e</sup> Compagnie de son détachement, lui parlant espagnol et lui promettant de l'argent et des moyens de transport pour se sauver. Le 4 mai, le Lieutenant-colonel Gaultier le faisait remettre au Général Ahlefeldt, en le priant de faire prendre les informations nécessaires et de le faire punir suivant la rigueur des lois danoises, d'autant que ce particulier avait déjà été mis à l'ordre de la division Boudet comme prévenu d'espionnage ; puis il en rendit compte au Quartier Général.

Le 9 mai, sur l'ordre du Général Gérard, il réclama la plainte et l'homme au Général Ahlefeldt ; mais le Général répondit qu'il ne pouvait faire droit à cette demande attendu que la plainte était dans le protocole de l'auditeur qui était en train d'instruire le procès : *ce qui ne fut pas fait.*

Tandis que le Lieutenant-colonel Gaultier se plaignait, comme on l'a vu des Danois et du Général Ahlefeldt, celui-ci

1. Lettre du 11 mai.

2. Lettres du Q. G. de Hardensleben, 11 mai.

3. Lettres de Nyborg, 13 mai.



s'évertuait à l'accabler de plaintes contre la conduite des Espagnols :

Le 1<sup>er</sup> mai deux dragons, cantonnés à Hesselbjerg, avaient blessé à coups de sabre le nommé Gagers Christensen, leur hôte, parce qu'il n'avait pas voulu qu'ils finissent de boire une bouteille d'eau-de-vie qu'il leur avait donnée toute pleine à leur déjeuner. Or, ce jour là était le 1<sup>er</sup> du mois de mai, jour où les paysans se livrent à la joie ; l'habitant était lui aussi pris de boisson et avait provoqué les dragons à boire : néanmoins les dragons furent mis en prison.

Le 14 mai une patrouille espagnole avait privé une pauvre famille de tout soutien pour se nourrir jusqu'à la récolte prochaine, et le Général priait Gaultier de donner aux Espagnols l'ordre de se comporter avec plus d'humanité et de modestie. L'information montra que cette patrouille s'était permis de pénétrer de force dans la ferme et y avait pris deux boisseaux de seigle.

Le même jour il lui adressait la plainte suivante :

« *Château de Tranekjaer, le 14 de may 1808.*

*Monsieur,*

*Messieurs les officiers espagnols ont plusieurs fois mis des cheveaux de paysans en réquisition pour les monter et les ont gardés 10 à 12 heures. Je vous prévien, mon Colonel, que j'ai défendu partout de ne plus suivre les dites réquisitions, et je vous demande la bonté de faire faire connoissance à ses Messieurs de l'arrangement en question.*

*Le Roi mon maître a nouvellement défendu toutes sortes de réquisition en ce genre, et je suis convaincu de votre équité, mon colonel, que vous trouverez cette ordre très juste.*

*J'ai l'honneur d'être,*

*Monsieur,*

*Votre très humble serviteur,*

*AHLEFELDT LAURVIG. »*

Et voici un bel exemple de ces querelles.

Le 17 mai, le Lieutenant-colonel Gaultier écrivait au Général Ahlefeldt :

du service chaque fois que l'occasion s'en présenterait, attendu qu'il ne pouvait attendre chaque fois le retour de ses demandes au Général<sup>1</sup>, et celui-ci finissant par lui offrir une voiture à 4 chevaux, 4 chevaux de selle avec deux dragons danois pour les soigner, et les chevaux nécessaires au Commandant de *Catalogne* pour les rondes d'officiers<sup>2</sup>.

Ceci réglé, la discussion rebondit parce que le fameux Commandant de Rudkjøbing, Schaffenberg, se refusait à écouter les demandes qu'on lui faisait pour accélérer la construction des batteries destinées à protéger Rudkjøbing, et de donner des voitures pour le transport des palissades et du gazon. Gaullier faisait remarquer toujours « *la lenteur que l'on apportait à fournir tout ce qui est indispensablement nécessaire au bien du service*<sup>3</sup> » alors qu'il fallait augmenter pour deux jours seulement de 30 à 40 le nombre des ouvriers pour achever ces travaux.

Le Général répondit qu'il donnait des ordres, personne ne pouvant plus que lui, souhaiter de voir ce travail fini : « *Pour la lenteur dont vous parlez, mon Colonel, je rendrai compte au Roi mon maître de tous ce que je fais, mais à nul autre.* »

D'autres ennuis allaient surgir au sujet de la nourriture des troupes ; le système devait changer à partir du 1<sup>er</sup> juin, ainsi qu'il ressort des documents suivants dont l'intérêt n'échappera à personne : ces détails méritaient d'être connus, et suivant notre principe nous n'hésitons pas à les publier :

GRANDE ARMÉE

Corps d'Armée  
commandée par  
S.A.S. le Prince  
de Ponte-Corvo.

N°

« *Au Quartier Général à Flensburg,  
Le 19 mai 1808*<sup>4</sup>.

J. P. DUPRAT, Commissaire ordonnateur en chef

A Monsieur le LIEUTENANT-COLONEL GAUTHIER,  
commandant les troupes stationnées dans  
l'isle de Langeland.

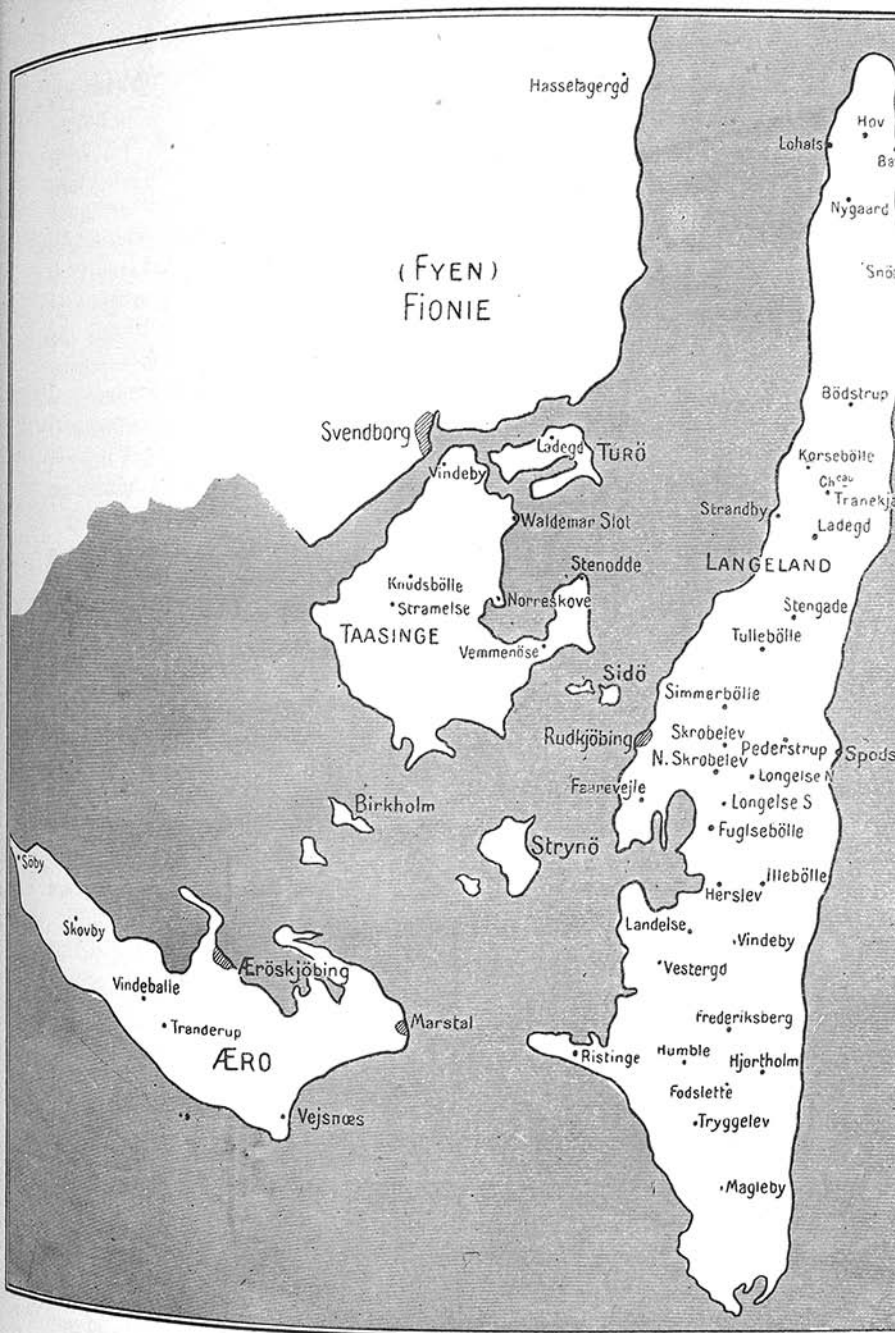
*J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que d'après les intentions de M. le Général chef de l'Etat-Major et du commissaire des guerres Danois, je viens de prendre les mesures nécessaires pour que les troupes qui se trouvent sous votre commandement cessent d'être nourries par leurs hôtes, et re-*

1. Lettre du 18 mai.

2. Lettre du Général Ahlefeldt, 19 may (1342).

3. Lettre du 19 mai.

4. N° 1.343 du Catalogue d'Alger.



Croquis Colonel G.

L'ILE DE LANGELAND ET SES VOISINES.





peuvent leur subsistance des magasins militaires à l'instar de toute l'armée. Il m'est impossible de faire faire ces distributions par des employés de l'administration française n'en ayant aucun dont je puisse disposer en ce moment ; mais conformément aux instructions que je viens de donner au commissariat des guerres, ce service sera fait par des agents du Gouvernement Danois, sauf les mesures ultérieures que je pourrai prendre pour régulariser toutes les distributions qui auront été faites. C'est à compter du 1<sup>er</sup> juin que ces dispositions devront avoir leur exécution, et j'espère qu'elles n'éprouveront aucune entrave. Je vous prie, MONSIEUR LE COMMANDANT, de vouloir bien en donner avis à toutes les troupes qui sont sous vos ordres, afin qu'à partir de cette époque les militaires n'aient plus rien à exiger de leurs hôtes...

Quant à leur subsistance, les distributions en pain, viande, riz, sel et eau-de-vie seront faites régulièrement tous les deux jours sur les bons qui seront délivrés par les parties prenantes aux agents danois qui seront chargés de ce service. Pour éviter les abus qui pourraient survenir dans ces distributions, il sera convenable de désigner un officier qui restera chargé du visa des bons qui devront être conformes aux états d'effectif des troupes que vous commandez. Toutes ces mesures sont également applicables aux hommes cantonnés dans l'isle de Taasing, je vous prie en conséquence de vouloir bien en prévenir l'officier qui les commande, afin qu'il prenne tous les moyens nécessaires pour que ces dispositions n'éprouvent aucune difficulté dans leur exécution.

Pour vous mettre à même de fixer la quantité de chaque ration à laquelle le militaire a droit, je dois vous faire connaître le poids fixé par les réglemens militaires. Savoir :

|                         |                             |
|-------------------------|-----------------------------|
| Une ration de pain..... | 24 onces.                   |
| — de viande.....        | 8 —                         |
| — de riz.....           | 1 —                         |
| — de sel.....           | 1/30 <sup>e</sup> de livre. |
| — d'eau-de-vie .....    | 1/16 <sup>e</sup> de litre. |
| — de bière.....         | une pinte par homme.        |

Quant à la bière elle sera toujours fourni par les habitants pour éviter l'embarras qu'occasionneroient ces distributions que la chaleur rendrait d'ailleurs impossibles.

Je vous prie, Monsieur le commandant, de vouloir bien suivre l'exécution de toutes ces mesures contenues dans cette lettre, et de me faire connoître le résultat de vos opérations,

*pour me mettre à même de parer aux difficultés que vous pourriez éprouver.*

*J'ai l'honneur de vous saluer avec une parfaite considération.*

*J.-P. DUPRAT. »*

L'Etat-Major, avec vingt-quatre heures de retard, notifiait à M. le Chef de Bataillon Gauthier, Commandant les troupes dans les îles de Langeland et de Taasing, le nouveau système des distributions et ajoutait les renseignements intéressants suivants<sup>1</sup> :

*« MM. les officiers et les employés ayant rang d'officiers n'auront plus droit qu'au logement en nature et à l'indemnité de table accordée aux autres officiers de l'armée ; LES AUTORITÉS LOCALES SONT CHARGÉES PAR LE COMMISSARIAT DE GUERRE DANOIS D'ACQUITTER CETTE INDEMNITÉ TOUS LES 15 JOURS SUR L'ÉTAT NOMINATIF QUE VOUS FEREZ DRESSER, SANS AUCUNE DÉSIGNATION DE SOMMES, des personnes qui y ont droit. L'officier que vous chargerez d'en toucher le montant leur remettra purement et simplement cet étal, SANS DONNER DE RÉCÉPISSÉ.*

*J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.*

*Le Général chef de l'Etat-Major Général,  
GERARD. »*

Le 23 mai, par une lettre circulaire, Gauthier donna connaissance de ces prescriptions aux troupes sous ses ordres, et en même temps, il faisait part de quelques observations au Général Gérard et à l'ordonnateur Duprat :

*« Jusqu'à présent, je ne connois pas les lieux de distributions que Monsieur Duprat, a pu désigner pour les troupes attendu qu'il n'existe aucune manutention dans les Isles occupée par les troupes qui sont sous mes ordres, et qu'il sera difficile de faire ces distributions les jours fixé, attendu que les communications ne sont pas toujours faciles pour Aroë et Langeland. Monsieur le Comte de Ahlefeldt à qui j'ai eu l'honneur de faire connoître cette disposition préférerai que cela existe pour les troupes comme par le passé attendu qu'il n'y a pas encore de plainte pour la nourriture des troupes, depuis que nous habitons ces Isles. »*

Puis il ajoutait :

*« Je ne suis pas mieux traité ici qu'a Odensée, je vous prie*

1. Lettre n° 1.344 du Catalogue d'Alger.

*mon Général de venir à mon secours en me portant sur les états de frais de table. »*

En attendant que les détails fussent réglés, le Lieutenant-Colonel Gaultier eut à prendre quelques mesures militaires : il donna l'ordre au Commandant Vivès de Catalogne de faire remettre le commandement de l'île d'Aroë par le Capitaine Blanco au Capitaine Porta <sup>1</sup>.

Le Roi de Danemark ayant exprimé le désir que l'île de l'horœ fut occupée par 50 hommes de troupes alliées, il en référa à ses Chefs et obtint que cette garnison fut prise sur le Bataillon de *Barcelone* <sup>2</sup>.

Il fit accorder à son détachement de grenadiers et voltigeurs une gratification de 103 piastres de souliers, 200 pintes d'eau de vie, et 150 rations de riz <sup>3</sup> dont le Capitaine Buiron accusa réception le 2 juin.

Depuis le 7 mai, il avait dû s'occuper des voitures du Quartier Général restées en Seeland et qui n'avaient pu passer de Laaland à Langeland à cause des croisières ; enfin, le 11 mai, elles étaient arrivées dans l'île, mais, le 24 mai, il n'avait pu encore savoir où elles se trouvaient puisqu'il écrivait à cette date au Général Ahlefeldt :

*« Je viens de recevoir une lettre des aides de camp de S. A. S. le Prince de Ponte Corvo, par laquelle ils m'invitent de prendre des renseignements, pour savoir ce que sont devenu des voitures qui leur appartiennent et qui ont été laissé à Frederichsthal, ou Corseur, ainsi qu'une voiture dans laquelle a été transporté le Général Bruneau, à Koppenhagen ; ne connaissant personne à qui je puisse réclamer ces voitures c'est ce qui m'engage de prendre la liberté de vous écrire, et de vous prier de vouloir bien donner les ordres de faire passer ces voitures au plutôt possible à Langeland et me faire le plaisir de me faire instruire de leurs arrivées dans cette isle <sup>4</sup>.*

Les passages entre les îles de Langeland et de Laaland étaient rendus, en effet, très difficiles, parce que les Anglais exerçaient autour de l'île de Langeland une surveillance constante <sup>5</sup>.

1. Lettre du 21 mai au Marquis de la Romana.

2. Lettre du Général Ahlefeldt, Catalogue d'Alger, n° 1347.

3. Lettres n° 1.345-1.346, Catalogue d'Alger, n° 1.348.

4. Lettres n° 1.345-1.346, Catalogue d'Alger.

5. Lettre du 24 mai.

6. Pour la déjouer, on réglementa la production des rapports écrits, leur envoi par duplicata par Nyborg et Korsœr (original), et par Lange-

Le 28 avril, on signalait au Sud de Langeland 9 bâtiments de transport ; 1 frégate, 1 brik et 2 frégates entre les îles d'Aroë et d'Averkoë ; puis, le 29, 3 frégates et bricks au Sud de Langeland ; le 30, 2 frégates étaient passées du Sud au Nord ; le 5 mai, la croisière s'était portée sur Bornholm avec des troupes de débarquement ; et, le 7, un vaisseau de 74, une frégate étaient venus jeter l'ancre en face de Kjeldbjerg, tandis qu'un brick stationnait à hauteur de Spodsbjerg. Les mouvements des navires se multiplièrent jusqu'au 16 mai pour tromper la surveillance, et de fait une attaque eut lieu, le 17, dont Gaultier rendit compte comme il suit au Général Gérard et au Marquis de la Romana :

*« J'ai l'honneur de vous faire savoir que le 16 courant un vaisseau de 74, une frégate de 40, et deux bricks étoient en vû à la pointe Nord de l'isle de Langeland.*

*Le 17, à deux heures du matin, deux barquasses et trois chaloupes en ont été détachées et se sont approchées de terre, une des barquasses ayant dirigé sa marche au nord de l'isle s'est approchée à portée de fusil de la côte feignant de vouloir faire un débarquement, et a commencé un feu très vif. L'autre barquasse et les trois chaloupes s'étaient dans le même temps dirigé plus à l'ouest directement sur le village de Hov ; la barquasse et les chaloupes pouvoient contenir deux cents hommes environ. Il paraît que leur intention étoit de s'emparer de plusieurs batteaux de passage qui se trouvoient réunis dans une petite Baye situé au village de Hov, ou de les bruler ; arrivé à portée de la côte l'ennemi a voulu effectuer le débarquement mais une compagnie danoise qui se trouvoit cantonné sur ce point qui avait suivi les mouvements de l'escadrille s'étoit placé derrière un petit retranchement construit sur le bord de la mer, la bientôt forcé à retirer.*

*La canonnade a duré deux heures le barquasse portoit des caronades et des pièces de dix huit. »*

L'île avait été alertée, et toutes les troupes avaient pris les armes. Puis le 19, 3 vaisseaux de ligne, 2 frégates et deux bricks étaient venus dans le Grand Belt, et 2 jours après, 4 vaisseaux de guerre avaient longé la côte et pris le chemin de la Baltique<sup>1</sup>.

land et les îles (copies) ; on rendit secrètes les heures de départ et d'arrivée des courriers ; on interdit la publication des mouvements des troupes ; on exerça la censure sur la presse.

1. Lettres 1.339-1.340-1.347 du Catalogue d'Alger.



A ce moment, on venait de recevoir communication du décret de l'Empereur du 20 avril ordonnant un embargo sur tous les bâtimens sardes. Le Marquis de la Romana chargea le Lieutenant-Colonel Gaultier de faire mettre le dit décret en exécution dans le district de son commandement, et de prendre toutes les mesures utiles <sup>1</sup> :

A son tour, Gaultier prescrivit au Capitaine Rudloff, commandant le détachement des grenadiers et voltigeurs, de se rendre dans tous les ports de l'île de Langeland pour assurer en cas de besoin l'exécution des mesures prescrites <sup>2</sup>, et ce fut là encore une belle occasion pour le Général Ahlefeldt de montrer son bon vouloir.

Voici les pièces <sup>2</sup> :

« Il est ordonné à Monsieur Rudloff, capitaine commandant les grenadiers et voltigeurs réunis, de se rendre dans tous les ports de l'isle de Langeland à l'effet de prendre note près des commandants de la marine danoise ou des magistrats chargé de cette partie de tous les batimens Sardes, pour mettre à exécution le décret de Sa Majesté Impériale et Royale, du vingt avril 1808 et de prendre les mesures nécessaires pour mettre l'embargo sur tous les batimens sardes, leurs cargaisons et employer le moyen nécessaires pour empêcher leurs fuite et celles de leurs équipages. —

Vous me rendrez compte, Monsieur le Capitaine, du nombre de batimens sur lesquels vous aurez mis embargo, le port d'ou ils viennent, le propriétaire auquel ils appartiennent, la nature de leur port ou cargaison ou bien s'ils sont déchargés. »

Muni de cet ordre, et pour commencer sa mission, le Capitaine Rudloff se rendit au Château de Tranekjaër pour en prévenir le Général Ahlefeldt. Aussitôt celui-ci d'écrire au Lieutenant-Colonel Gaultier la lettre suivante :

Château de Tranekjaer le 26 de May 1808 <sup>3</sup>.

Monsieur,

*Le capitaine de grenadier m'a montré une ordre de vous mon colonel POUR MÊTRE NOS BATIMENTS EN RÉQUISITION. Je lui ai nettement refusé cette chose comme un arrangement qui ne peut se faire QUE DE CELUI QUI A LE COMMANDEMENT DE L'ISLE.*

1. Lettre du 23 mai.

2. Ordre du 25 mai.

3. Lettre n° 1.352 du Catalogue d'Alger.

*Le Roi mon Maître aurais raison de se plaindre de ma conduite si je souffrai une telle usurpation dans mon commandement. J'ai l'honneur de vous annoncer ceci et de me couvrir Monsieur, Votre très humble serviteur.*

AHLEFELDT LAURWIG.

Le Lieutenant-Colonel dut lui répondre <sup>1</sup> :

*« Il paraît, Monsieur le Général, que vous n'avez pas pris lecture de son ordre, dans lequel il n'est NULLEMENT FAIT MENTION DE RÉQUISITION.*

*Il est dit qu'en vertu du décret du 20 avril 1808 de sa majesté l'Empereur et Roi qu'il doit se rendre dans tous les ports de l'isle de Langeland à l'effet de mettre embargo sur tous les BATIMENTS SARDES. »*

Le 31 mai, le Lieutenant-Colonel rendait compte de ces incidents au Général Gérard et en profitait pour lui dire :

*« Cela ne m'a pas empêcher de faire faire toutes les démarches et prendre des informations nécessaire et il n'existe à Langeland, Aroë et Taasing aucun batimens sardes. »*

Pendant ce temps les Anglais avaient pris entre Langeland et Laaland deux bâtiments, sur les 9, qui avaient transporté, le 26, des troupes danoises à Laaland. A leur retour, un petit « *yagd* » les avait attaqués et après avoir tiré près de 50 coups de canon était parvenu à s'emparer de ces deux bâtiments <sup>2</sup>.

Mis en appétit les Anglais augmentèrent aussitôt leur croisière sur ce point ; mais, le 4 juin, entre 3 et 4 heures du soir, six chaloupes canonnières danoises sortirent de Laaland pour donner la chasse à un brick anglais qui se trouvait à hauteur de Spodsbjerg. Un combat assez vif s'engagea, et dura quatre heures ; à la fin le brick fut obligé de hisser pavillon et de se rendre aux braves marins danois <sup>3</sup>.

A la suite de cet événement, la croisière anglaise fut renforcée : 28 vaisseaux de transport, deux bricks se dirigèrent, le 7 juin, vers Spodsbjerg, et restèrent en vue jusqu'au 9, puis ils firent voile vers le Nord.

L'on verra ultérieurement que l'on sut néanmoins déjouer leur surveillance.

Il nous faut revenir aux petits conflits constamment soulevés pour le moindre changement de cantonnement, et qui pre-

1. Lettre du 26 mai.

2. Lettre n° 1 353 du Catalogue d'Alger.

3. Lettre du 5 juin.

naient le meilleur du temps de ces braves soldats. Il est certain qu'il valait mieux laisser les danois « *faire les quartiers* », car il « *était impossible que les officiers espagnols peuvent avoir la connaissance qui est nécessaire pour faire une répartition juste et qui est le devoir des administrateurs des paroisses* »<sup>1</sup>. Or, le Commandant espagnol s'était permis de mettre 30 hommes dans le village du Clergé de Triggelow<sup>2</sup>; un capitaine espagnol, de passage à Homble, s'était permis de prendre un logement momentanément « *sans billet et selon sa propre fantaisie* » chez le Lieutenant danois Mogensen qui déjà logeait d'autres soldats, et sans avoir égard aux protestations de cet officier<sup>3</sup>.

Le Lieutenant-Colonel renouvelait aux troupes les ordres en conséquence, faisait des enquêtes, et pouvait, par exemple répondre au Général Ahlefeldt :

« *C'est à tort que Monsieur le lieutenant Danois se plaint qu'un capitaine espagnol s'est logé chez lui sans billet, Monsieur le PASTEUR DE HUMBLE que j'ai eu l'honneur de voir hier m'a dit que le BOURGMESTRE AVOIT CONDUIT LUI MÊME L'OFFICIER ESPAGNOL que l'on accuse de s'être logé de son autorité; en conséquence il restera dans ce quartier jusqu'à ce que Monsieur le bourgmestre lui ai délivré un billet convenable.* »

Il en profitait pour lui rappeler qu'il ne pouvait terminer les batteries de Rudkjøbing faute de bois, et lui réclamait pour la dixième fois peut-être deux pièces de canon pour armer les dites batteries et les munitions pour ces pièces. A quoi le Général répliquait qu'il avait écrit au Roi, son Maître et « *comme le Roi ne répond pas sur une chose qui n'est pas selon son goût* », il regrettait de ne pas être en état de remplir ses souhaits<sup>4</sup>. Ce fut le Marquis de la Romana qui dut fournir les canons<sup>5</sup>, le Lieutenant-Colonel ayant dû s'adresser au Général Gérard, et il ENVOYA DES CANONS DANOIS PRIS A NYBORG.

Toutes ces discussions, toutes ces petites choses devaient avoir leur répercussion sur les relations des habitants et de la troupe, à ce point que, le 9 juin, à Rudkjøbing même, un habitant s'était armé d'un sabre, et à l'aide de deux voisins armés de fusils, voulut chasser de chez lui un Capitaine es-

1. Lettre de Schaffenberg du 24 mai, n° 1.349.

2. Lettre d'Ahlefeldt du 26 mai, n° 1.351.

3. Lettre d'Ahlefeldt du 28 mai, n° 1.354.

4. Lettre n° 1.357, 1<sup>er</sup> juin.

5. Lettre n° 1.359, 5 juin.

pagnol et ses hommes. Une rixe put être évitée grâce à l'intervention du Lieutenant-Colonel qui voulut faire arrêter le danois par le Commandant danois ; et, la foule s'étant assemblée cria contre Gaultier qui s'en plaint au Général Ahlefeldt<sup>1</sup> et le prévient qu'il donne l'ordre à cent hommes d'infanterie d'entrer en ville afin de prévenir les accidents qui pourraient survenir. Le Général commença par dire que le coupable serait puni puis il ajouta<sup>2</sup>, accueillant comme toujours de véritables insanités :

« *Mais de l'autre côté les troupes ont aussi irrité les habitants d'une manière terrible, comme vous verrés dans l'interrogatoire ci-joint, et je ne doute nullement que vous aurez la complaisance de les faire punir afin que cette affaire soit déterminé entre nous ; la seule chose que je ne peu croire dans l'interrogatoire, c'est que VOUS AVIEZ DONNÉ LA PERMISSION A VOS TROUPES DE BATTRE LEURS HOTES SI ON NE LEUR DONNE TOUT CE QU'ILS DEMANDENT. Je vous supplie mon colonel de me donner une explication la dessus, comme c'est absolument nécessaire de faire punir de telles gens qui ont l'impertinence d'inventer de telles mensonges sur votre compte.* »

Le 15 juin, le Général écrivait<sup>3</sup> :

« *La plainte incluse vous donnera à connaître que quelques garçons espagnols, entre autre aussi un tambour de la même nation (en quartier chez Christian Møller) ont mit le feu dans deux saules tout près de la ville, et que si les marins des chaloups canoniers ne l'avait éteint la ville aurait risqué beaucoup. Je vous suppli mon Colonel de faire punir les coupables. J'ai l'honneur de vous dire le bon jour.* »

L'on verra plus tard ce qu'il en était !

Mais les difficultés avec le Général s'accrurent à ce moment par suite du passage des Bataillons d'Asturies et de Guadalajara qui se rendaient<sup>4</sup> en Seeland à la suite des ordres du Marquis de la Romana<sup>5</sup>.

1. Lettre du 9 juin.

2. Lettre du 10 juin, n° 1.361.

3. Lettre n° 1.366.

\* 4. Page 63, BOPPE. *Op. cit.*, la note (1) est inexacte. Et si c'est ainsi que le Commandant Lopez raconte les faits (nous n'avons pu nous procurer le rapport manuscrit dont Boppe parle page 62), on peut dire qu'il les a mal vus.

(1) Les régiments de Guadalaxara et des Asturies partirent directement de Hamburg et traversèrent la Baltique. Après avoir débarqué à Korsøer, ils occupèrent d'abord cette ville, puis Stagelse, Soroë, Rings-taed et enfin Roskilde. (Commandant LOPEZ.)

5. Lettre du 13 juin, n° 1.365.



Le Marquis avait prescrit le passage par des détachements de deux cents hommes à la fois et avait demandé au Lieutenant-Colonel Gaultier une notice sur les moyens de cantonnement et de transport.

Naturellement Gaultier s'était adressé au Général Ahlefeldt pour avoir les cantonnements, et celui-ci lui avait répondu que les Compagnies qui devaient passer à Laaland devaient occuper le cantonnement de Fuglsbølle <sup>1</sup>.

Mais il fallait bien des voitures pour transporter de Rudkjøbing, où débarquaient les troupes, jusqu'aux cantonnements leurs impedimenta. Ce fut toute une histoire dont Gaultier rendit compte au Marquis de la Romana ainsi qu'il suit <sup>2</sup> :

*« Le passage des troupes à Loland pourrait s'effectuer plus promptement si Monsieur le Général Danois n'apportait pas autant de lenteur dans tout ce qu'il fait, je me trouve très souvent obligé de faire des menaces pour avoir les transports et autres objets nécessaires pour la troupe.*

*Avant hier encore j'avais demandé à onze heures du matin que quatre voitures attelées à deux colliers soient rendu de suite à l'effet de transporter dans les cantonnements, les officiers et bagages de la compagnie des Asturies ; à six heures du soir ces voitures n'étoient pas encore sur le terrain et la troupe a été obligé d'attendre.*

*J'ai fais dire au bourguemestre qui n'est pas très honnête, que si les voitures que je lui avait demandé ce matin ne se trouvoient pas de suite sur les lieux je le ferai arrêter et conduire à Monsieur son Général ; il parrait qu'il a craint que je n'en vienne à cet expédient : ainsi les voitures se sont trouvé.*

*Il a ensuite porté plainte à son Général de la conduite que j'avais tenu à son égard, MONSIEUR LE GÉNÉRAL QUI ENVOY TOUS LES JOURS DANS LES CANTONNEMENT DES OFFICIERS, DANOIS POUR RECUEILLIR TOUTES LES PLAINTES QUI NE SONT QUE DES SOTTISES vient de m'écrire une lettre en me disant que j'avais fait dire à son bourguemestre que je le ferai arrêter, s'il n'obtempérait à mes demandes, il me dit dans des expressions un peu forte que je n'ai pas le droit d'en agir ainsi avec un conseiller ; ne connaissant que le bien du service et ne voulant pas qu'il soit apporté aucun retard, je me trouverais toujours forcé d'en agir de la sorte, toutes les fois que le bourguemestre ne daignera pas faire attention à mes demandes et lorsque le service pourra en souffrir.*

1. Lettre du 13 juin, n° 1364.

2. Lettre du 16 juin.

*Il y a six jours qu'un officier rentrant à son bataillon, reçu ordre d'aller aux cantonnemens, il fut obligé de rester trois jours à coucher avec ses camarades en attendant que le bourguemestre reçu un ordre du général pour faire son logement.*

*Une autre plainte porté contre trois militaires espagnoles et un tambour, pour avoir mis le feu à un arbre ; et sans des marins danois qui ont éteint le feu la ville aurait couru le plus grand risque.*

*J'ai voulu voir par mes yeux ce qu'il en était : il se trouve à deux portées de pistolet de la ville et au bord de la mer deux arbres morts qui sont gros comme le bras et qui ne sont d'aucune utilité. Ces militaires se promenant en fumant le sigare se sont amusé à allumer une espèce de mousse qui se trouve sur le bois et qui prend comme de la madoue, sont resté là à voir brûler ces deux arbres, ce qui bien surement n'a pas pû produire un feu plus gros que deux chandelles assemblé.*

*Voilà Monseigneur ce qui occupe le Général danois la majeure partie du temps.*

*Si je ne craignais d'ennuyer votre excellence, je pourrais lui faire part de mille sotises semblable qu'il me fait parvenir en m'engageant de faire punir les coupables. »*

Toutes ces petites choses, à cette distance, sont intéressantes ; elles sont anecdotiques et, somme toute, peuvent servir de leçon.

Revenons à des choses plus sérieuses.

Le Général Fririon était arrivé à Rudkjoëbing le 11 juin, pour y prendre les mesures nécessaires au passage des Régiments espagnols et gagner lui-même la Seeland par les îles. Il devait s'embarquer dans la nuit du 11 au 12, mais il n'avait pu y réussir et il avait dû attendre une occasion favorable. Il était donc revenu au Château de Tranekjaër où le Général Ahlefeldt lui avait offert l'hospitalité. De là, il régla pendant quelques jours avec le Lieutenant-Colonel Gaultier les questions de passage et de cantonnements. Cela n'alla pas tout seul.

Après plusieurs essais, et les chaloupes ne pouvant toujours revenir de suite après avoir déposé les compagnies à Naskov (Laaland), il fut décidé de ne faire venir de Fionie que compagnie par compagnie et lorsque l'on serait sûr qu'une compagnie serait passée à Laaland ; le mouvement serait facilement réglé entre Swendborg, Taasing et Rudkjoë-

hing : à Taasing, se trouvait le Capitaine Saliguet qui fut très dévoué, et dirigea remarquablement cette affaire.

Quant à la cavalerie et à l'artillerie on décida qu'elles ne pouvaient passer vu le défaut de gros bâtiments.

Dans les débuts, plusieurs compagnies d'Asturies étant arrivées à la fois soit par Taasing, soit directement de Svendborg à Rudkjøbing, on eut des difficultés à les cantonner parce que le Général Ahlfeldt refusa de laisser occuper quelques villages au Sud de Humble (Tryggelow, Saedballe, Nordenbro, etc.) ou encore Pederstrop, où le Lieutenant-Colonel Gaultier voulait faire reculer ses propres troupes pour avoir disponibles plus à la portée des troupes débarquées, les villages voisins de Rudkjøbing.

Le Général Fririon lui-même dut constater les résultats des procédés du Général Ahlfeldt, dans une lettre au Lieutenant-Colonel Gaultier :

*« Je vous engage à ne laisser jamais marcher en avant une compagnie sans savoir d'avance quels villages elle doit occuper et quel nombre d'hommes peut contenir chaque village, par ce qu'il en résulte des marches, des contremarches qui fatiguent la troupe, en outre les habitans qui ne sont point prévenus n'ont fait aucun préparatif pour les recevoir, ce qui occasionne des mécontentemens de part et d'autre <sup>1</sup> ».*

Gaultier s'efforçait dans des notes à ses troupes d'éviter toutes les causes du conflit, et avec une grande rigueur poursuivait la punition des coupables<sup>2</sup>. Aussi était-il en droit de signaler amèrement au Général Ahlfeldt des faits comme les suivans :

*Le 19 juin 1808.*

*Monsieur le Général,*

*J'ai l'honneur de vous faire part qu'hier un colonel espagnol, chargé de dépêches très pressé pour Monsieur le Général Fririon<sup>3</sup> et pour le Ministre de France à Copenhague arriva ici à cinq heures du soir, il s'adressa chez moi pour avoir une invitation pour une voiture : ce qui lui fut donné sur le champ. Je le fis conduire chez M. le capitaine Schaffenberg qui ne se trouve jamais chez lui ainsi que son adjoint et son secrétaire ; je fus donc obligé de le faire conduire chez le*

1. Lettre du 17 juin, n° 1.368.

2. Lettre du 18 juin et autres, particulièrement un ordre du 20 juin.

3. Il était passé à Laaland le 18 juin.

bourguemestre qui n'a pas fait droit à mon invitation. Pour ne pas recevoir de malhonnêteté de ce Monsieur bourguemestre je me trouvais contraints à ne faire aucune démarche pour cette fois, attendu que je ne puis garder le silence plus longtemps sur l'empressement que l'on apporte à obtempérer à mes invitations ; le service ne pouvant aller si lentement, ce qui peut compromettre ceux qui sont chargé de faire exécuter les ordres qui leurs sont transmis, Monsieur le Colonel n'a pu partir d'ici qu'à neuf heures et demie ; Enfin, M. le Général, je vous supplie de me faire savoir quels sont les moyens que je pourrai employer une autre fois quand Monsieur le Commandant ne sera pas chez lui ainsi que son adjoint, et son secrétaire, ce qui est arrivé très souvent. Je pourrai vous en donner la preuve. Les plaintes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser ont éprouvé un peu de retard pour la traduction. J'ai envoyé des officiers prendre des informations près des personnes qui se plaignent, à l'effet de faire punir les coupables.

Je vous invite Monsieur le Général à recommander aux administrés de cette isle de ne PAS SE PERMETTRE DE SE PLAINDRE POUR DES CHOSES QUI N'EN VALENT PAS LA PEINE. Je désirerais que vous puissiez voir les objets pour lesquels ils se plaignent.

P. S. — Il est arrivé hier à deux heures de l'après-midi deux canons danois, qui me sont annoncée par Monsieur le Général Gérard chef de l'Etat Major Général de S. A. S. le Prince de Ponte Corvo ainsi que par S. E. le Marquis de la Romana. Je ne sais pourquoi l'on tarde tant à les débarquer et à m'instruire de leur arrivée afin que je puisse les faire placer ou elles sont destinées. »

Le Général dut s'excuser, mais il se rattrapa bien vite d'un autre côté :

Château de Tranekjaer le 25 juin 1808.

Monsieur,

Quelques officiers de vos troupes ont été à l'isle de Sidæ et ont tué quelques lièvres sans aucune permission. Je vous supplie mon Colonel de défendre cette usurpation dans les droits du pays, et je ne doute nullement que vous aurez la bonté d'avertir messieurs les officiers et soldats de s'abstenir tout à fait de la chasse.

Pendant ce temps, le passage des troupes s'effectuait si mal



que le Lieutenant-Colonel était obligé de signaler les lenteurs que le Général apportait à cette opération, et il le fit très nettement au Marquis de la Romana et au Général Gérard. A ce dernier, il adressait, le 25 juin, la lettre suivante :

*Mon Général,*

*J'ai l'honneur de vous faire part que le passage des troupes espagnoles pour Laland éprouve la plus grande lenteur de la part de Monsieur le Général Danois ; il n'employ aucun moyens pour faire venir des barques de Laland, comme cela peut se faire, puisque l'on est obligé d'attendre le retour de ceux qui partent d'ici et qui appartiennent à cette Isle.*

*Il parrait aussi très étonné de ce passage de troupes par cette Isle, attendu dit-il qu'il n'a pas reçu du Roi son maître des ordres à ce sujet.*

*Messieurs les danois commencent à faire appercevoir leurs mécontentemens depuis quelque tems.*

*Ces jours passé un curé de cette Isle s'est permis dans la conversation avec des officiers espagnols de leur dire que nous étions entré chez eux comme amis mais qu'il craignait que nous ne devinions ennemis, attendu dit-il que l'Empereur Napoléon vient de faire la demande de deux cens milles Reigsthaler.*

*Messieurs les officiers espagnols ont crû s'appercevoir que M. le curé cherchait à connaitre leur façon de penser, par rapport sans doute à la circonstance présente aussi lui ont-ils répondu : « Si l'Empereur Napoléon, fait des demandes à votre Roi il doit s'empreser de les remplir, la position seule de l'armée doit lui en imposer et lui dicter la marche qu'il doit tenir. »*

*J'ai crû, mon Général, devoir vous faire part de cette conversation, d'autant mieux que Messieurs les officiers espagnols se sont empressé de m'en faire part, cela prouverait qu'il leur aurait encore tenu quelques propos indiscret.*

*Vous pouvez compter mon Général sur le bon esprit qui règne entre les français et espagnols tous s'empresent à remplir avec zèle le service qu'il leur est commandé. »*

*Et à son camarade Blesimare, chef d'Etat-Major du Général Fririon resté au Château de Tranneckjaër après le départ du Général, il disait : « Faites activer le passage de la dernière compagnie du Régiment des Asturies qui doit cantonner à Tullebælle jusqu'à ce qu'elle puisse passer à Laland. Vous connaissez les moyens peu actifs des habitants de ce*

*pays. Vous en avez un échantillon près de vous ; il ne faut pas se rebuter c'est le seul moyen pour les faire aller. Moi de mon côté j'ai beau l'assommer de demandes il n'en va pas plus vite ; les ouvrages que j'ai fait construire en avant de Rudkjæbing, qui sont commencés depuis deux mois, ne sont pas encore achevés. Je serai obligé d'en instruire Monsieur le Général Gérard.*

*J'ai reçu des ordres pour faire faire quelques autres choses. Je crains de les faire commencer. »*

Tout cela en vain ! Et le Régiment des Asturies ayant terminé son passage, le 26 juin, ce fut au tour du Régiment de *Guadalajara* qui procéda de la même façon, sans trop d'ennui.

Malheureusement, le 28 juin, un militaire du Bataillon de *Catalogne* eut une dispute avec son hôte et lui plongea un poignard dans la poitrine. Aussitôt Gaultier écrivit au Commandant danois pour qu'il mit à sa disposition un habitant sachant parler le danois et l'allemand pour être interprète dans la procédure en conseil de guerre ; pour qu'il donnât l'ordre au chirurgien de Rudkjæbing de constater l'assassinat et de dresser un procès-verbal en vue de la procédure ; il rendit compte au Marquis de la Romana et au Général Gérard pour que cet homme fût jugé conformément à la loi militaire, et il pressa le Commandant du Bataillon de lui adresser sur le champ les procès-verbaux nécessaires ; enfin, il fit connaître au Général Ahlefeldt tout ce qui précède et en reçut les exagérations suivantes<sup>1</sup>.

*Château de Tranekjaer le 28 juin 1808.*

*Monsieur,*

*Ont vient m'annoncer qu'un Espagnol a assassiné son hôte UN DE MES PAYSANS à Pederstrup hier après midi. Le pays a déjà souffert beaucoup de la mauvaise discipline des troupes espagnoles, et les habitants sont très mécontent ; mais SI LES ASSASSINATS DOIVENT PRÉVALOIR TOUT ORDRE CESSE, ET LE MÉCONTENTEMENT SERA SANS BORNES. Je vous prie, Monsieur le Colonel, de procurer à notre nation la satisfaction due dans cette désagréable affaire, afin que la tranquillité des habitants soit rétablie. »*

Et tandis que le Général osait se plaindre ainsi, le Lieutenant-Colonel était obligé de réclamer au Commandant danois

1. Lettre, n° 1.377.

de Rudkjœbing la plainte et le procès-verbal du chirurgien qu'il ne pouvait obtenir. Malheureusement un autre Espagnol venait de commettre un acte de violence en frappant d'un coup d'épée le cheval d'un nommé Funk, de Langelsé, parce que cet homme n'avait pas voulu faire faire à sa voiture un tout autre tour que celui qu'il avait projeté. Aussitôt le Lieutenant-Colonel fut sommé de punir sévèrement « *un crime si nuisible à la sûreté publique et qui rendait les chemins peu sûrs*<sup>1</sup>. »

Naturellement l'orage devait éclater. Aussi, le Lieutenant-Colonel Gaultier reçut-il la lettre suivante du Général Gérard, datée du Quartier Général à Flottbeck, le 8 juillet<sup>2</sup> :

« A Monsieur le Chef de Bataillon Gauthier,  
COMMANDANT LES TROUPES DANS L'ISLE DE  
LANGELAND.

*M. de Levelzau, commissaire de Sa Majesté Danoise près S. A. le Prince de Ponte Corvo, me donne avis, Monsieur le Commandant, que M. le Général Comte de Ahlefeldt se plaint de vos procédés.*

*Le Général prétend que dans vos rapports avec lui vous mettez de l'impolitesse et même de l'arrogance, et que vous avez menacé de la prison des employés du Roi.*

*Je vous invite à me dire ce qui a pu donner lieu au mécontentement de M. le Comte de Ahlefeldt, afin que je puisse fixer mon opinion et répondre à M. de Levelzau.*

VOTRE COMMANDEMENT A LANGELAND ÉTANT TOUT A FAIT INDÉPENDANT DE L'AUTORITÉ DE M. LE GÉNÉRAL AHLEFELDT, VOS RAPPORTS AVEC LUI DOIVENT SE BORNER A CEUX QUE PRESCRIT LA POLITESSE. Si vous n'aviez pas pour lui des égards, si dans vos relations avec les employés du Roi, vous ne mettiez pas tout le liant convenable pour maintenir l'harmonie entre nos troupes et les habitants, vous auriez perdu de vue mes instructions verbales et écrites et alors vous seriez répréhensible. Mais je ne veux point porter de jugement avant d'avoir reçu votre réponse, par ce que j'ai de l'inclination à croire que je trouverai votre justification dans le compte que vous me rendrez. »

L'on voit encore mieux la situation qui était faite au Lieute-

1. Lettre n° 1.378.

2. Lettre n° 1.383.

nant-Colonel. D'après cela, il aurait dû agir pour les cantonnements, distributions, etc... sans se préoccuper du Général, en se bornant à des rapports de politesse ! C'est alors que le Général Ahlefeldt eût crié par dessus les îles.

Par suite de retards inexplicables, la lettre du 8 juillet n'arriva à Rudkjœbing que le 20 juillet, et Gaultier s'empressa d'envoyer le rapport suivant :

« Rudkjœbing, 21 juillet 1808.

*J'ai reçu hier votre lettre datée du 8 présent mois dans laquelle vous me faites part de l'avis que vous a donné M. de Levetzau, commissaire de Sa Majesté Danoise près S. A. S. le Prince de Ponte Corvo au sujet des mauvais procédés que j'ai eus envers M. le Général Comte Ahlefeldt.*

*Mon Général, dans plusieurs lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je vous ai fait part des difficultés que j'éprouvais journellement avec Monsieur le Général Ahlefeldt. Vous ne doutez nullement, mon Général, de la constructions des ouvrages que j'ai fait faire en avant de Rudkiobing, pendant ce tems Monsieur le Général Ahlefeldt a fait rentrer souvent les ouvriers sans me prévenir ; il a toujours apporté la plus grande lenteur à obtempérer aux demandes que ces travaux nécessitoient, toutes les dispositions que j'ai été obligé de prendre, m'ont paru lui porter infiniment d'ombrages, j'étois obligé d'aller à ces travaux trois à quatre fois par jour, quoi qu'il y eut des sous officiers de Planton pour surveiller les travailleurs, à l'effet de m'assurer, s'il ne fesoit rien changer aux dispositions que j'avois prises.*

*Bien longtemps avant et lorsqu'il a fallu fermer ces ouvrages avec des pallissades, j'ai été obligé d'écrire tous les deux et trois jours à l'effet d'obtenir ce que je n'ai pas encore en totalité ainsi que pour les signaux que j'ai demandé et qui ne sont pas encore achevé.*

*Je vous prie, mon Général, de croire que je n'ai jamais manqué d'avoir les plus grands procédés envers Monsieur le Général Ahlefeldt ; ce que vous m'aviez fait l'honneur de me dire de bouche et par écrit, à toujours été exécuté le plus ponctuellement possible, soyez persuadé que je n'abuserai jamais de la confiance dont on voudra bien m'honorer ! je ferai tout ce qui dépendra de moi afin de pouvoir la mériter d'avantage. Chaque fois que j'ai été obligé d'établir un nouveau poste ou bien que j'ai eu besoin de faire construire des barraques, ainsi que des guerites le tout en paille il a fallu*



faire des demandes sans fin à Monsieur le Général Ahlefeldt, qui sans doute les perdoit de vue puisque j'ai encore actuellement, un poste d'officier qui se trouve extrêmement mauvais ; il n'a jamais voulu donner un endroit que j'avais désigné ;

Messieurs les bourguemestres auxquels je m'adressai me répondoient qu'ils ne pouvoient obtempérer à mes demandes d'après un ordre qu'ils disent avoir reçu de Monsieur le Général Ahlefeldt, qui leurs défend de ne rien fournir sans un ordre de lui.

Ayant donné un rendez-vous général à la troupe que j'ai l'honneur de commander, toutes les fois que l'ennemi parroit, il faut bien dans chaque cantonnement une voiture à deux colliers, pour mettre les bagages des officiers, ainsi que les cartouches que Messieurs les Capitaines ont jugé à propos de retirer aux soldats pour qu'elles n'éprouvent aucune avarie, soit dans les sacs ou bien dans les gibernes, qui ne sont pas assez grande pour contenir six paquets qui avoient été distribué à la troupe avant son entrée dans l'isle.

S'il faut absolument un ordre de Monsieur le Général Ahlefeldt qui se trouve à six lieux des cantonnements et même plus loin, il est de toutes impossibilité, que le service se fasse avec succès ; un soldat qui tombe malade dans son cantonnement, est obligé pour avoir les moyens de transport, d'attendre que Monsieur le Général Ahlefeldt l'ai ordonné.

Chaque fois qu'il rentre un soldat au régiment, il reçoit ordre d'aller à sa compagnie, il faut encore un ordre au Bourguemestre pour le faire loger.

Un Adjudant Commandant espagnol, qui a passé par ici, pour se rendre à Copenhague, chargé de dépêches pressée, pour le Ministre de France, ainsi que pour Monsieur le Général Fririon eut besoin de moyens de transports, le Commandant Danois qui n'est jamais chez lui et n'ayant point de secrétaire il falloit donc avoir recour au bourguemestre qui ne daigna pas faire attention à mon invitation ; je me trouve forcé d'envoyer mon secrétaire, lui dire de ma part, que si la voiture n'étoit pas fournie de suite, je le ferois arrêter et conduire au Quartier Général Danois ; cette voiture a été fournie six heures après ; si elle eut été donnée de suite, Monsieur l'Adjudant Commandant eut effectué son passage le même jour puisqu'ils a passé beaucoup de militaires, il n'eut pas été obligé de rester trois jours dans l'isle.

Le trente juin à huit heures du soir, il parru un convois composé de quarante six voiles, Monsieur LE GÉNÉRAL AHLEFELDT N'ÉTOIT POINT DANS L'ISLE, JE NE SAVOIS OU IL ÉTAIT ALLÉ ;

le premier juillet le convoi étoit encore en vue de l'isle, et ce jour la étoit la distribution, le Commandant danois de cette place, d'après l'ordre qu'il avoit reçu de son Général, me donna avis des nouvelles dispositions qu'il avoit prise en me priant de vouloir bien donner l'ordre à la cavalerie, à l'artillerie, ainsi qu'aux autres parties prenante d'aller chercher les fourrages tout près du château de Trannekier, lieux fixés par le général pour les distributions ; ne voulant point envoyé la cavalerie ainsi que les autres parties prenantes chercher leurs fourrages à trois et quatre lieux de leur cantonnemens ils furent obligé d'attendre jusqu'à sept heures du soir ; je crois qu'il seroit plus avantageux de placer des magasins dans une ville fermée où toutes les troupes, qui se trouvent dans cette isle, doivent se retirer, en supposant qu'elles y soient forcées par des forces majeure, cela vaudrait beaucoup mieux que d'exposer à l'ennemi tous ces comestibles et combustibles, comme ils le sont dans cette isle. JE CROIS QUE MONSIEUR LE GÉNÉRAL AHLEFELT, A LE DESSEIN D'ÊTRE L'ORDONNATEUR DES DISTRIBUTIONS, POUR LES ANGLAIS.

Le jour de l'apparition du convoi comme il me paroissoit avoir quelques desseins sur cette isle, ayant des compagnies du régiment de Guadalaxara, qui devoient passer par ici pour aller en Séelande, et dont je pouvois disposer pour le moment, d'après les ordres de Son Excellence le Marquis de La Romana, je donne l'ordre de suite à ces deux compagnies de partir de suite pour se rendre dans l'isle de Langueland, ce qui fut exécuté, j'eue tout le mal possible pour les faire loger dans les deux villages que je leurs avois désigné ;

Monsieur le Général Ahlefeldt se trouvoit absens depuis quelques jours, n'arriva ici que le lendemain, il me fit l'honneur de venir chez moi un peu indisposé de cette mesure. il me demanda pourquoi j'avois fait venir ces troupes, j'eue l'honneur de lui dire que j'avois des raisons pour cela, de plus que ces troupes se trouvaient sur les lieux et toute prête à passer en Seelande, si le tems devenoit favorable ; il me dit que c'étoit contre l'ordre qu'il avoit donné j'eue l'honneur de lui dire que je ne connoissois point cet ordre, de plus que je croyois qu'ils se trompait ;

Je l'invite ensuite à vouloir bien retirer l'ordre qu'il avoit donné aux bourguemestres ordres très nuisible aux bien du services, pour ne point fournir de voitures à qui que se soit. il me dit que cela ne pouvoit être autrement, alors je lui fis réponse qu'il me forcera d'en agir un peu vigoureusement que je ferois arrêter les bourguemestre, s'ils se refusoient d'ob-

tempérer à mes demandes, et que je les garderois ici jusqu'à ce que vous, mon Général, en ayez donné autrement, tout cela fut dit très doucement, et s'il étoit nécessaire de vous donner des témoins pour justifier ma conduite je vous prierois, mon Général, d'envoyer ici quelques personnes de confiance près de tous les officiers tant Français qu'Espagnols ;

Voilà, mon Général, tous les propos indécents et l'arrogance dont Monsieur le Général Ahlefeldt se plaint ; mes procédés envers M. le Général ont toujours été irréprochables et seront toujours les mêmes, jamais personne ne ma taxé d'être impolis ; Si j'avois voulu sans doute m'endormir comme lui dans son château, cela lui auroit peut-être convenu d'avantage. Le dernier rapport que j'ai eu l'honneur de vous faire passer vous donnera la preuve de la conduite des troupes Danaises envers les alliés.

Depuis trois mois que S. A. S. le Prince de Ponte Corvo m'a fait l'honneur de me confier ce commandement, l'ordre, la discipline, et l'harmonie ont toujours existé, je crois avoir fait mon devoir ; le service se fait très bien, les troupes vivent en bonne union, pas un mot depuis trois mois entre les Français, Espagnols, cavalerie et artillerie.

Excusé, mon Général, si je m'explique avec autant de franchise, ces dans la crainte d'avoir perdu votre confiance. »

Justement à l'appui de sa thèse le Lieutenant-Colonel Gaultier aurait pu mettre la lettre suivante du Capitaine espagnol Porta, qui se trouvait à Aroë avec sa compagnie. Ctte lettre un vrai grimoire presque impossible à lire nécessita quatre traductions pour en arriver à celle-ci que nous donnons à titre de curiosité et qui n'est pas sans doute définitive :

No puedo menos de manifestarle à V. las muchas guras que me dan todos los dias los soldados, de lo mal que los patrones los tratán, à quiems les tengo dadola orden, para que por si no se tomen la mano como lo hacen, que me presentan la comida y hago que la Neven à el Commandante de la plaza que ès Danés, esta va à

Je ne puis moins faire que de vous rendre compte des nombreuses plaintes que me font tous les jours nos soldats au sujet de la mauvaise manière dont les maîtres de maison les traitent. A ceux là j'ai donné l'ordre, pour qu'ils ne s'entendent pas comme ils le font, de me présenter la nourriture et je la leur fais porter au Comman-

las casas les habla en su lengua, pero por lo que se ve yo cres que les dice que los traten peor por que an se experimenta de modo que ci V. no toma una seria providencia, podra tal ver suceder alguna desgracia ineperada.

Toda la tropa danesa al principio tenian mucha politica pero ahoara pasamos por de tante de ellos, y no nos hacen caso yo no se à que atribuir esto pues, yo tengo dada la orden para que no les fatten en nada, y lo mismo las guardias, que ellos tempoco lo hacen, pues pasan los oficiales, por delante de sus guardias, y la centinela no les hace caso, y no deja de ser reparable en los paysanos.

Sirvase V. decirme caso que haya algun desembarco, à don de é de yr por las municiones, pues aunque los soldados tienen cinquenta cartuches, cada uno, como yo aqui no tengo más amulio que los referdos pronto se acavan.

Me dira V. en ette casa qui en deve commandar para no verme en un compromiso.

Espero la vespuesta para que de este modo yo sepa lo que e de hacer en lo sucesivo.

dant de la place qui est Danois. Celui-ci va dans les maisons, parle aux habitants dans leur langue, mais d'après ce qui se voit, je crois qu'il leur dit de traiter nos soldats d'une façon encore plus mauvaise. D'après ce qui se passe, si vous ne prenez pas une sérieuse mesure, on pourrait voir bientôt arriver un malheur inattendu.

Au commencement toutes les Danoises agissaient avec beaucoup de politesse, mais présentement lorsque nous passons devant elles, elles ne font plus cas de nous. Je ne sais à quoi attribuer cela, car j'ai donné l'ordre qu'on ne leur manque en rien. De même pour les gardes danoises, qui elles non plus ne font pas cas de nous, puisque nos officiers passent devant elles et que la sentinelle n'y fait pas attention, ce qui ne manque pas de nous être préjudiciable aux yeux des paysans.

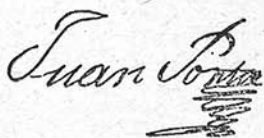
Veuillez me dire, au cas où il y aurait quelque débarquement où je dois m'adresser pour les munitions. En effet bien que les soldats aient encore 50 cartouches chacun comme ici je n'ai d'autre ressource que ce qu'ils ont apporté, bientôt tout sera épuisé.

Vous me direz à ce propos qui doit commander pour ne pas me trouver dans une situation compromettante.

J'attends la réponse pour que de cette manière je sache ce que je dois faire dans la suite.



*Que Dieu vous garde en paix.  
27 juin 1808 Aræskjæbing.*



*A Monsieur le Lieutenant-Colonel Gautier<sup>1</sup>.*

Le Lieutenant-Colonel Gautier ayant communiqué cette lettre au Général Ahlefeldt, celui-ci sans l'en prévenir<sup>2</sup>, ainsi qu'on l'a vu dans le Rapport du 20 juillet, se rendit à Aroë pour faire une enquête. Nous allons voir le résultat de ce voyage.

Le 8 juillet, un habitant d'Aroë convoqué à Langeland par le Conseil de Guerre du 1<sup>er</sup> Bataillon de Catalogne pour témoigner sur un duel qui avait eu lieu dans cette île, refusa de répondre à la convocation ; on ne put arriver à le faire bouger, le Général Ahlefeldt ayant refusé d'agir. Le même jour, le Capitaine Porta rendit compte de nouveau que les troupes étaient mal nourries et demanda que des ordres fussent donnés pour éviter des désordres qui pourraient survenir. Le 12 juillet, le Lieutenant-Colonel Gautier dut appuyer et affirmer cette plainte près du Général Ahlefeldt :

*« Puisque les habitants de l'Isle ont été les premiers à dire aux soldats qu'ils ne pouvaient plus les nourrir comme par le passé, Vu qu'ils ne reçoivent plus que seize Schellings par jour et par homme, au lieu de vingt, et présentement plus que dix que l'on ne leur paye pas.*

*Soyez persuadé, Monsieur, que personne n'est plus porté et plus jaloux que moi à maintenir une bonne discipline parmi les troupes que j'ai l'honneur de commander, que toutes les fois qu'il a été commis quelques délits, il a été réprimé de suite.*

*Tant qu'aux officiers que l'on accuse de ne pas payer leur pension, je n'ai pas encore été informé de cette affaire, je va*

1. Note du déchiffreur : La lettre de Juan Porta est écrite sans orthographe ni style et dénote chez son auteur un manque complet d'habitude d'écrire.

2. Gautier ne l'apprit que par une lettre d'un Officier nommé Ripuel chargé d'ouvrir toutes les lettres envoyées au Général.

*faire toutes les démarches nécessaire et y faire apporter ordre si cela est vrai : ce dont je ne puis croire.*

*Si les habitants d'Aroë vous ont fait ces réclamations c'est sans doute pour la 1<sup>re</sup> quinzaine de juin qui n'a pas été payée aux officiers, il parrait que Monsieur le bourguemestre a gardé vers lui les fonds que vous m'avez dit lui avoir fait passé pour cela, »*

Voici les réponses du Général Ahlefeldt :

Château de Tranekjaer le 12 juillet 1808.

Monsieur,

*Le Magistrat d'Aroë vient m'envoyer hier au soir le témoignage du docteur de la province que le dit bourgeois que vous souhaitez de parler à Rudkiobing n'est pas en état de faire aucun voyage par rapport à sa santé. Si vous désirez d'avoir des connoissances de lui par rapport au duel le magistrat d'Aroë pourat l'exécuté.*

*De même j'ai reçu avis sur la plainte des nourritures des soldats. Le magistrat assure que c'est impossible de mieux traité les troupes qu'ont le fait chez eux, et que si les soldats ne sont pas content on souhaite que les troupes se nourrissent eux même. Les prétentions des soldats sont ridicule, qui demandent du pain blanc et du café. Le commandant, le capitaine Hartweg, me fait le même rapport, mais tout irait bien si Messieurs les officiers ne prêtoient l'oreil à des telles choses. J'estime chaque brave officier qui a soin de ses troupes de la manière usité, mais chaque officier mérite des reproches qui veut soutenir les prétensions irraisonnables des soldats, comme c'est la manière de gâter les meilleures troupes, et d'anuller la discipline.*

*J'ai l'honneur d'être Monsieur, votre très humble serviteur.*

AHLEFELDT LAURVIG.

Château de Tranekjaer le 13 juillet 1808.

Monsieur,

*Je peux avoir l'honneur de vous assurer que personne des habitants des Isles que j'ai à comander ont jamais eu vingt Schillings par jours pour la nourriture des soldats, mais toujours seize schellings. Il faut que c'est une méprise de la part des soldats; qui provient sans doute du désagrément de ne*

pas pouvoir se comprendre. *Mais c'est très juste que le commissariat de guerre danois présentement ne veut payer plus que 10 schillings par jour pour chaque soldat et que ce paiement même n'a pas été assigné depuis longtems. Mais c'est selon, par regard à votre demande je ne manquerai pas encore aujourd'hui de donner des ordres qu'on nourri les troupes aussi bien que possible. La seule assignation que j'ai reçu pour Aroë a été de mille écus comme j'ai eu l'honneur de vous dire de bouche et que les officiers devait avoir leur pension pour les premiers 15 jours de cette somme, mais depuis ce tems là je n'ai rien reçu, et le commissariat de guerre m'a envoyé une assignation pour tout le Bat. de Catalogne inclus pour Messieurs les officiers d'Aroë. Je vous suppli mon Colonel d'avoir la bonté de prier ces Messieurs d'arranger cette affaire avec le magistrat de ladite Isle le payement ne peut être en autre MONOI QU'EN BILLET DE BANQUE, comme mon Roi n'a pas ordonnés de payer EN ARGENT CONTANT. Cette affaire n'aura aucune difficulté, et je suis très ravi que vous Monsieur, ayez touché l'argent de moi pour tout le Bat. il y aura un erreur quelque part qu'on trouvera à la fin. Le magistrat d'Aroë m'a assuré que l'habitant de l'isle d'Aroë qui devait aller à Rudkiobing pour être témoin serait venu si la possibilité avait été, mais que sa santé ne le permettait nullement. c'est tout ce que je suis en état de dire sur ce sujet.*

*J'ai l'honneur d'être.*

Malheureusement, la mésintelligence qui régnait à Aroë entre les Officiers danois et espagnols faillit, à ce moment, avoir de graves conséquences puisque les Anglais ayant exécuté un petit débarquement dans cette île, le Capitaine danois n'en prévint pas le Capitaine espagnol. Mis au courant de ce fait grave, le Lieutenant-Colonel Gaultier écrivit au Capitaine Porta de faire tout son possible pour vivre en bonne harmonie avec les Danois<sup>1</sup>, mais en même temps, il en rendit compte au Marquis de la Romana<sup>2</sup>, au Général Gérard<sup>3</sup> et au Général Ahlefeldt.

*Monseigneur,*

*J'ai l'honneur de faire passer ci-joint à V. E. copie d'un rapport que vient de m'adresser Monsieur le Capitaine commandant le détachement des troupes espagnoles stationnées*

1. Lettre du 15 juillet.

2. Lettre du 14 juillet.

3. Lettre du 18 juillet.

dans l'isle d'Aroë, pour faire connaître à votre excellence la mésintelligence qui règne entre les troupes alliées et les danois ce qui devient très préjudiciable au bien du service.

Si l'ennemi voulait faire quelques tentatives sur ce point dans la circonstance présente il y réussirait parfaitement. J'ai donné des ordres en conséquence jusqu'à ce que votre excellence en ait ordonné autrement.

Il y a quelques jours que M. Ahlefeldt, Général Danois, fit une tournée dans cette isle et depuis ce tems ces deux capitaines n'ont pas été très d'accord : s'il n'y a pas plus d'ensemble dans les troupes et que chacun veuille commander il est de toute impossibilité que le service se fasse avec succès. Il serait nécessaire qu'il y eut une décision de prise de la part de votre excellence à l'effet de savoir si le commandement appartient aux alliés ou bien être commandé par Messieurs les danois, ce qui ne peut pas être, à ce que je crois, vu le peu de talent qu'ils ont de l'art de faire la guerre, ainsi que leur peu d'activité.

M. le Général danois qui se trouve dans cette Isle en use ainsi à mon égard, cela ne m'empêche pas d'avoir pour lui tous les égards possible et je saurais bien quelles mesures prendre si l'ennemi vient faire quelques tentatives sur mon Isles. D'autant mieux que je tiens le poste le plus important et la troupe que j'ai l'honneur de commander, sert très bien. »

Dans la lettre au Général Gérard le Lieutenant-Colonel énonçait les mêmes faits et les mêmes idées, rappelait qu'il ne pouvait terminer les travaux entrepris, il se disait assuré du bon esprit des troupes et de leur bonne harmonie :

« Pour peu que les troupes que j'ai l'honneur de commander continuent à servir comme elles le font et que la discipline ainsi que la bonne harmonie qui règne entreux ne soit pas troublés, je puis mon Général vous garantir de la sureté du poste que S. A. S. m'a fait l'honneur de me confier. »

Il annonçait enfin que le Marquis de la Romana avait dû faire une tournée à Langeland, mais l'avait retardée de quelques jours « vu l'apparition d'un convoi anglais devant Nyborg » et que les deux Régiments des Asturies et de Guadajara étaient entièrement passés en Seeland.

Voici la lettre adressée au Général Ahlefeldt, du 18 juillet :



*Monsieur le Général,*

*J'ai l'honneur de vous faire savoir que M. le Capitaine espagnol commandant le détachement des troupes stationné dans l'isle d'Aroë ayant appris par la voix publique que les Anglais avaient effectué un débarquement dans cette isle, le capitaine espagnol, qui a toujours cherché à faire le service de concert avec les troupes de sa S. M. danoise a voulu s'assurer du fait à l'effet de prendre les mesures nécessaire à la défense de l'isle ainsi que pour la sureté de son détachement, a écrit une lettre à Monsieur le Capitaine danois qui se trouve commander dans cette partie de lui faire le plaisir de l'instruire si cela était vrai : LE CAPITAINE DANOIS LUI A RÉPONDU QU'IL N'AVAIT AUCUN RAPPORT A LUI FAIRE N'Y AVIS A LUI DONNER. Pour ne pas exposer davantage ce détachement, je vous prie, Monsieur le Général, de me faire savoir si ce sont les instructions que vous avez donné à M. le Capitaine danois afin que je puisse en faire part à Monsieur le Général Gérard, chef de l'Etat-Major Général de S. A. S. le Prince de Ponte Corvo qui me dictera la marche que je devrez tenir par la suite.*

*L'ennemi a prit 22 bêtes à laine. »*

Le Général Ahlefeldt répondit le même jour :

*« Je ne comprend pas pourquoi le Capitaine Danois n'a pas satisfait à la demande du Capitaine espagnols comme UNE POLITESSE QU'UN CAMARADE DOIT L'AUTRE, quand il souhaite de savoir le fait d'une chose. Je ne manquerai nullement de donner le Capitaine danois une reproche la dessus et une telle IMPOLITESSE n'arriverai plus. Tous les officiers que j'ai l'honneur de comander ont l'ordre de montrer autant de bonne volonté envers nos allié que possible et d'être prevenent à chaque occasion et chaque officier qui manque à cette ordre sera puni mais je suis aussi sur que personne ne manquerai à la civilité qu'on doit à Messieurs les officiers des troupes allié. J'ai fait mon rapport pour l'affaire d'Aroë au Roi et je suis sûre que ceux qui ont manqué seront sévèrement punis. »*

Et en même temps qu'il écrivait cette lettre, le Général prenait des dispositions pour faire venir à Langeland la Compagnie danoise qui se trouvait à Marstal (Aroë). Aussitôt prévenu le Lieutenant-Colonel Gaultier écrivait au Marquis de la Romana pour s'y opposer, pensant qu'il serait préférable de faire rentrer tout le détachement espagnol, ce qui terminerai toutes les contestations, et il écrivait en même temps

au Capitaine Porta de chercher à s'entendre avec les Danois. Dès le 15 juillet, le Marquis de la Romana en envoyant au « Colonel Gaultier » une lettre provenant du Quartier Général pour la faire passer au Général Fririon, lui annonçait une réponse pour les faits d'Aroë et ATTRIBUAIT LA MÉSINTELLIGENCE SURVENUE A LA VISITE DU GÉNÉRAL AHLEFELDT « ESPRIT BROULLON, MINUTIEUX ET MÉCHANT »<sup>1</sup>, puis le 19 juillet, il lui écrivait une lettre très importante où l'on sent approcher la catastrophe finale, et où le Marquis s'entend à endormir le Lieutenant-Colonel Gaultier :

*Nyeborg, le 19 juillet 1808.*

A M. LE COLONEL GAULTIER, COMMANDANT LES TROUPES  
ALLIÉES DANS L'ISLE DE LANGELAND, ETC.

*Vous verrés par la lettre ci-jointe, mon cher colonel, ce que j'écris à M. d'Ahlefeldt. L'expression en est un peu forte, mai j'ai crû qu'il falloît se prononcer un peu clairement pour faire cesser toutes ces disputes journalières. Quant à ce que m'a dit de vive voix l'officier porteur de votre lettre sur LES BRUITS QUE L'ON RÉPAND DANS L'ISLE, ILS SONT ABSURDES et je ne puis les croire émanés que de la mauvaise volonté des Danois qui tachent de semer la discorde entre nous. Mais comme il ne faut rien négliger j'écrirais au Commandant Vives d'EMPÊCHER par tous les moyens possibles que DES SEMBLABLES PROPOS QUI SE PROPAGENT PARMIS LES SOLDATS, et dans le cas que vous croyés que ces propos s'accroissent et peuvent se réaliser, FAITES MOI AVERTIR LE PLUS PRONTEMENT POSSIBLE POUR QUE JE PUISSE ME PORTER EN FORCE. AU RESTE VOUS DEVEZ VOUS REGARDER AUSSI SUR PARMI NOUS QUE VOUS POURREZ L'ÊTRE AVEC LES FRANÇOIS : VOUS ET TOUTE VOTRE SUITE.*

*J'attends d'un instant à l'autre S. A. sans cela je vous aurois déjà fait la visite que je vous ai promis car je DÉSIRES FORT VOUS EMBRESSER ET VOUS TÉMOIGNER DE VIVE VOIX le vrai et sincère attachement que je vous ai voué et avec lequel je suis tout à vous.*

*Le Marquis de la ROMANA.*

Voici comment, de son côté, le Général Ahlefeldt rendait compte au Roi de tous ces faits :

1. Lettre n° 1.387, Catalogue d'Alger.

## Château de Tranekjaer le 14 juillet 1808.

A) Les troupes françaises ont une conduite très exemplaire, car elles ont un Capitaine qui veut avoir une discipline aussi bonne que possible et qui hait les désordres.

B) Les troupes espagnoles sont au contraire très agitées, les soldats volent partout<sup>1</sup> et sont très mécontents. La responsabilité en incombe au Colonel Gaultier qui craint les espagnols et ne les punit presque jamais. Cet homme me crée beaucoup de difficultés par ses demandes et sa conduite vraiment extraordinaire. Il me faut tout faire pour maintenir la discipline<sup>2</sup>.

Quoique cela me soit égal, le trait qui le caractérise est qu'il s'appelle toujours en m'écrivant : « COMMANDANT DES ÎLES DE LANGELAND, THORSENG ET AEROE » et dans ses rapports il se nomme « COMMANDANT EN CHEF ». Je ris, je lui envoie le mot d'ordre et le laisse passer.

C) Par le Chambellan et Commissaire Royal V. Levelzau<sup>3</sup>, j'ai reçu une réponse à ma plainte sur la conduite du Colonel Gaultier qui a donné l'ordre d'arrêter le bourgmestre de Rudkjæbing et on m'a promis de le réprimander.

D) Jusqu'ici je n'ai rien entendu concernant le procès des Espagnols qui ont assassiné un de mes fermiers.

E) Je suis obligé de faire connoître à V. M. une chose très importante. LE BATAILLON DE CATALOGNE QUI SE TROUVE ICI EST POUR LES ANGLAIS ET DÉCLARE TOUT HAUT QU'AUSSITOT QUE LES

1. Dédié à M. de Guzman.

2. Quant à la conduite des troupes étrangères au Danemark, il était difficile de l'apprécier exactement. Les Français avaient moins de rapports avec les habitants, ou se montraient plus orgueilleux, impérieux. Mais les Espagnols aussi furent souvent insupportables. Et M. Karl Schmidt s'efforce (pp. 84-85-86 et dans des notes) de se montrer impartial, contrairement aux traditions des historiens danois. « C'est mon espoir sincère, m'écrivait-il, que vous avez reçu l'assurance de ma bonne volonté envers la France. Ami fidèle de votre belle patrie... je n'ai pu omettre de faire mon meilleur afin de réhabiliter auprès de mes compatriotes le mauvais renom de vos soldats... J'espère que par mes renseignements (pages 87-91) j'y aurai complètement réussi. » Je reproduis avec plaisir le texte de sa lettre ; je lui en exprime ici toute ma reconnaissance. Quant aux Espagnols, on lira avec intérêt les pages 93-94 où leurs mœurs sont bien étudiées. Le Régiment de Zamora était aussi mauvais que le régiment Belge, pp. 95-98-99. Il cite de nombreux auteurs, des rapports, des lettres, des incidents et met les choses au point ; en campagne les Français n'étaient pas des petits saints, et les Espagnols agissaient selon le tempérament de leur race. Je signale aux historiens espagnols des cas graves et des crimes qu'ils ne pourraient nier.

3. Attaché au Prince de Ponte Corvo.

ENNEMIS DÉBARQUERONT SUR NOTRE SOL IL SE JOINDRA A EUX. Ils disent que tout ce qui est français est diabolique et je me trouve très embarrassé.

V. M. Je trouve qu'il serait préférable de faire aller d'autres troupes pour le remplacer. Evidemment ces troupes ici sont les meilleures que j'ai vues, quoiqu'on ne puisse les compter comme des soldats bien exercés. On dit qu'ils ont du être très braves au feu, mais ils ne savent pas faire des manœuvres.

Par ce rapport, V. M. verra dans quelle situation très désagréable je me trouve, et ce que S. M. a fait pour moi jusqu'ici m'assure qu'Elle me donnerait de l'aide en cas de besoin. »

Dès la réception de cette lettre du Général Ahlefeldt, le Roi Frédéric VI prenant parti, écrivit au Lieutenant-Colonel Wenzel Haffner, attaché à l'Etat-Major du Prince de Ponte Corvo.

Du G. Q. G., à Notre Résidence royale.

Copenhague, le 25 juillet 1808.

Le bruit général du mécontentement des troupes espagnoles à propos des changements survenus en Espagne est maintenant parvenu en Seeland, et il est avéré que l'on prétend que les Anglais sont en train d'en profiter. Si cette dernière nouvelle est vraie d'après ce que je crois bien possible, le plus mauvais de tous les corps espagnols, suivant des renseignements surs, c'est le bataillon de CATALOGNE à Langeland, qui s'est ouvertement prononcé contre tout ce qui se passe en Espagne, et qui ne veut rien de bon pour la chose commune. LE LIEUTENANT-COLONEL GAUTIER, officier français qui appartient à l'E. M. du Prince de Ponte Corvo et qui commande à Rudkjœbing, est UN HOMME FOU de l'avis de tous les officiers étrangers. Chaque désordre L'AMUSE ET IL CHERCHE TOUJOURS A AGACER LE COMTE AHLEFELDT dont l'honnêteté, l'ardeur et l'hospitalité sont au dessus de toute description.

A Arœ, il y avait une compagnie d'Espagnols ; ceux-ci en furent retirés après que malheureusement 23 moutons furent volés par l'ennemi ; et comme une compagnie danoise, qui était là depuis plus longtemps que d'habitude, partait pour Langeland pour aider là à faire le service, le Comte Ahlefeldt ayant pris plus de 100 soldats à Langeland pour aider à finir



la nouvelle récolte, alors Gautier rend compte au Marquis de la Romana :

a) Que le mal à Langeland provient de la négligence du Comte ;

b) Que le Comte est la cause des désordres qui se passent, et que lui commandant français n'a pas d'autre crainte vis à vis des Espagnols.

Je désire que vous disiez au Prince de ma part que je souhaite que Gautier ait une autre destination ; que le bataillon espagnol de Catalogne qui est à Langeland soit cantonné ailleurs, car à mon avis L'ON NE PEUT SE FIER AUX SOLDATS ET NOUS N'Y SERIONS PAS LES PLUS FORTS NI LES FRANÇAIS NON PLUS ; que Langeland ne peut supporter plus de 5 à 600 hommes de troupes étrangères ; que les grenadiers et les voltigeurs français qui sont dans l'île sont d'excellentes gens et que nous désirons les y garder. JE TROUVE ÉGALEMENT QU'IL Y A TROP D'ESPAGNOLS EN FIONIE.

N. B. Ceci doit être laissé à son appréciation et à sa vue plus claire des choses. Et je prie le Prince de considérer cette proposition comme un propos amical de moi à lui et qui nous intéresse tous deux. La compagnie prise à Aroë sera renvoyée aussitôt après la moisson.

Du reste tout ce que le Prince pourra faire pour faciliter la tâche du Comte Ahlefeldt dites lui que ce sera me rendre un service personnel car je suis un véritable ami du Comte.

Lorsque le 27<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs belge a quitté Horsens on a menacé la ville pour obtenir de bons certificats : cela a réussi en partie, tout se passant en français et à la mode française. Je vous fais connaître ce fait à titre de renseignement.

Le Comte d'Aremberg a aidé visiblement au succès de cette affaire pour le Régiment.

*Ardenik R*

De son côté le Général Gérard écrivait, le 1<sup>er</sup> août, la lettre suivante :

*Au Quartier Général à Travemunde, le 1<sup>er</sup> août 1808.*

*A Monsieur le Chef de Bataillon Gauthier,  
Commandant en Langeland.*

*J'ai reçu Monsieur le Commandant, votre réponse aux plaintes portées contre vous par M. le Général Comte de Ahlefeldt. J'en ai donné connaissance au Prince. S. A. désire que toute tracasserie cesse et que vous n'épargniez ni égards ni soins pour rétablir la bonne intelligence entre le Comte et vous, elle le désire d'autant plus que M. d'Ahlefeldt jouit de la confiance du Roi et d'une grande considération tant dans l'armée que dans le pays. Je vous invite donc à apporter dans vos relations avec lui toute la déférence nécessaire pour répondre à l'intention du Prince, qui d'ailleurs est très satisfait de votre zèle et des mesures que vous avez prises pour la conservation de l'isle et de la sûreté des troupes.*

*Je ne saurais trop vous répéter qu'il faut mettre beaucoup de liant dans vos rapports avec le Comte d'Ahlefeldt. M. le Major de Haffner doit écrire à ce Général dans le même sens ; j'espère qu'un concours de bonne volonté rétablira la bonne harmonie.*

*J'ai l'honneur de vous saluer avec considération. »*

La proposition concernant la Compagnie d'Aroë répondant à ses projets, le Marquis de la Romana lui donna, le 21 juillet, l'ordre de rejoindre son Bataillon à Langeland, tandis que le Quartier Général écrivait à Copenhague pour réclamer le rappel du Capitaine Harwig et sa punition.

Le Lieutenant-Colonel Gaultier prit donc toutes les dispositions utiles pour faire cantonner la Compagnie Porta arrivant de Marstal par Ristinge, à Tryggelov ; mais comme ce village n'était pas assez grand pour contenir 200 hommes, il fallut occuper aussi celui de Foldslette. Ce mouvement exécuté, le Lieutenant-Colonel prit des dispositions pour mieux assurer encore la surveillance de la partie de l'île qui lui était confiée et particulièrement vers Spodsbjerg et Vindebye, puis il renouvela comme suit ses instructions pour la défense en cas de descente des Anglais dans l'île :

1. Lettre n° 1.398 du Catalogue d'Alger.

Le 31 juillet.

*Vu la difficulté de pouvoir réunir la troupe au premier coup de baguette, d'après l'étendue de terrain qu'elles occupent ;*

*Veillez bien donner les ordres à Messieurs les Capitaines qu'aussitôt l'apparition d'un bâtiment de guerre ou bien d'un convoi, ils devront rassembler leurs compagnies dans leurs logements : si les localités ne le permettent pas, il en sera désigné un par les commandants. La troupe ne rentrera dans ses quartiers que lorsque les bâtimens de guerre et convoi auront entièrement disparu.*

*Si l'ennemi paroissoit avoir quelques desseins sur cette île, qu'il vint à employer des moyens pour faire un débarquement, tous les postes qui sont placés sur la côte redoubleront de vigilance et ne devront abandonner leurs postes, qu'après avoir bien disputé le terrain à l'ennemi, ensuite viendront se joindre à leurs compagnies au rendez vous que j'ai indiqué, surtout après avoir défendu le terrain pied à pied.*

*Monsieur le Capitaine chargé du commandement de la gauche, fera rassembler ses trois compagnies dans la plaine qui se trouve en arrière du moulin de Langelsé, il détachera quelques tirailleurs, pour couvrir la chaussée qui vient du Nord de l'île et attendra de nouveaux ordres dans cette position.*

*Les postes qui sont placés, sur la côte, disputeront le terrain jusqu'à la dernière extrémité et n'abandonneront leurs postes que lorsqu'il y seront forcés, ils viendront ensuite se joindre aux compagnies, observant tous les mouvemens que l'ennemi pourroit faire. »*

*Il est certain que les Anglais dont l'entente avec le Marquis de la Romana était faite, surtout depuis l'intervention du pasteur Robertson, surveillaient plus que jamais les îles, faisaient passer de nombreux convois qui entraient dans la Baltique ou en revenaient, bravant tous les Décrets de Napoléon sur la guerre maritime et pratiquant la contrebande dans tous les ports. Et ce service des convois était admirablement réglé.*

*Il est intéressant de montrer à cette occasion l'activité des flottes dans la Baltique et le Grand Belt, et encore le tableau sera-t-il imparfait.*

*Malgré toutes les difficultés causées par les croisières an-*

glaises, des bateaux de poste assuraient le service entre la Fionie et la Seeland. On ne signale guère qu'un cas où l'un de ces bateaux poursuivi, le 17 mai, par des péniches anglaises, s'était échoué sur la côte de Fionie, à deux lieues de Nyborg ; les matelots n'eurent que le temps de sauver trois cent mille écus en papier des quatre cent mille qu'il y avait dans ce bateau ; le reste avec la malle devint la proie de l'ennemi.

Le 27 mai, l'on confirmait l'arrivée à Gothenbourg de la grande expédition anglaise annoncée depuis si longtemps. Un bâtiment danois venu de Guernesey, et arrivé le 19 mai à Frédericia, avait rencontré à la hauteur de Skagen une flotte anglaise de plus de 160 voiles, avec 12000 hommes. On sut alors que le Général Moore, commandant en chef de ces troupes, s'était rendu à Stockholm pour s'informer des dispositions du Roi de Suède, relativement à l'emploi de l'armée anglaise qui, en attendant, restait à bord des transports. On prétendit qu'il subsistait sur l'emploi de ces forces des irrésolutions augmentées par la disette de plus en plus sensible en Suède et susceptible d'amener quelque sujet de mécontentement ou de discussion entre les deux alliés<sup>1</sup>.

Puis, le 8 juin, on annonçait que cette armée anglaise avait été renforcée de 3000 hommes.

Peu à peu, la marine danoise s'était enfin mise en mesure d'utiliser les ressources qui lui restaient. Ses chaloupes canonnières commencèrent à sortir. Le 4 juin, six chaloupes canonnières danoises sorties de Laland s'étaient emparées, à la hauteur de Spodsbjerg, d'un brick de guerre anglais, après un combat très vif qui avait duré quatre heures et demie. La flotille réunie à Copenhague remporta un nouveau succès contre un convoi qui avait tenté de passer le Sund, pour entrer dans la Baltique, sous l'escorte de plusieurs bâtiments armés : la flotille danoise s'étant mise en travers força le convoi à abandonner son projet et s'empara de douze bâtiments anglais dont un brick de guerre faisant partie de l'escorte. Tous les rapports annoncèrent que la flotille suédoise, stationnée à la côte opposée, n'avait pas fait le moindre mouvement pour soutenir le convoi anglais.

C'est ainsi que le 8 juin, 30 vaisseaux de transport anglais, 2 bricks, faisant voile vers le Nord, mouillaient à hauteur de Bostrup entre Laland et Langeland, où ils recevaient un renfort de 2 frégates et de 3 autres transports. Le 11 juin,

1. Le 3 juillet, John More quittait Gotheborg avec sa troupe, heureux de retourner en Angleterre d'où il allait être envoyé en Espagne.



à 3 heures du soir ce convoi disparaissait vers le Nord, mais une frégate, un brick et un jad s'en détachaient pour croiser devant Spodsbjerg, et filaient sur Laland où ils attaquaient la côte, essayant de reprendre le brick qui avait été enlevé le 4 juin et se trouvait à Naskskov, et de surprendre les chaloupes canonnières qui se trouvaient à Taars Bye <sup>1</sup>.

Le 30 juin un autre convoi de 46 vaisseaux cinglait vers le Nord quand tout à coup 22 voiles se détachaient, doublant la pointe sud de Langeland, et se dirigeaient sur Aroë. Qu'allaient-elles faire de ce côté ? La conduite du Capitaine Herwig lors de la descente du 16 juillet, peut laisser supposer qu'il favorisait la contrebande et ne voulait pas le faire constater par les Espagnols. Le 6 juillet, à 8 heures, un autre convoi de 45 à 50 voiles, dont 2 frégates et quelques briks, ralliaient ceux-ci vers le Sud.

Et au Lieutenant-Colonel Gaultier qui lui signalait tous ces convois et ces mouvements des navires de guerre, le Marquis de La Romana répondait avec un beau cynisme :

« ON NE PEUT HASARDER AUCUNE CONJECTURE SUR LES IDÉES QUE PEUT AVOIR L'ENNEMI A MOINS QU'IL NE PRÉTENDE NOUS ENDORMIR DANS LA SÉCURITÉ, FAISANT SOUVENT DE CES APPARITIONS SANS RIEN ENTREPRENDRE <sup>2</sup>. »

Le 24 juillet, un convoi de 40 voiles revenait de la Baltique, suivi le 25 par un autre convoi de 40 voiles. La proie était tentante : aussi 14 chaloupes canonnières danoises se détachaient de Laland et capturaient 4 transports de ce convoi ; c'étaient des bâtiments suédois.

Le 2 août, nouveau succès des Danois dont 4 chaloupes canonnières s'emparaient d'un brick anglais à la hauteur de Langeland.

Le lendemain, 3 août, le Marquis de La Romana se pré-

1. Taars Bye est le point d'où le Prince de Ponte Corvo s'était fait transporter à Sonderbourg lorsqu'il avait quitté Copenhague.

2. Parmi les moyens que les Anglais employaient pour correspondre avec les Espagnols ou pour répandre des nouvelles, était celui des inscriptions sur les voilures des navires : tel par exemple ce brigg qui est venu à pleines voiles dans Grand Belt et, après s'être approché le plus près possible de la ville de Nyborg, cependant hors de la portée du canon, a étalé une voile noire sur laquelle étaient écrits en grands caractères français ces mots *Junot, Moncey, Wedel, Dupont, battus et pris*. La peine que ce Commandant du brigg s'est donnée pour déployer cet écrit à la vue de Nyborg fit croire qu'il supposait que les Espagnols étaient encore dans la dite ville. Ou encore, un brigg arrivant un jour près du vaisseau Amiral en face de Cosroër, celui-ci avait arboré le pavillon espagnol et mis au-dessous le pavillon français baissé comme pour annoncer une victoire remportée par les révoltés espagnols sur les Français.

sentait à Langeland pour y traiter de la question du serment, et préparer son projet d'évasion avec les officiers espagnols qui occupaient l'île. Aussitôt le serment prêté il était reparti à Nyborg. Le même jour, le Lieutenant-Colonel Gaultier apprenait par le Général Ahlefeldt l'insurrection de Seeland. Il en rendait aussitôt compte au Général Gérard et lui disait :

*« Je me trouve dans une position très critique ; si je croyais pouvoir remplir les intentions de S. A. S. le Prince de Ponte Corvo, je ferois partir de suite d'ici le détachement français, pour l'isle d'Aroë et y attendrais de nouveaux ordres.*

*Si vous jugez ensuite faire rentrer ce détachement à leurs corps, il sera facile de cet endroit, en les faisant passer sur Sonderborg et Schleswig.*

*J'ai eu l'honneur de faire part de ce malheureux événement à S. E. le Marquis de La Romana. »*

Quelques jours auparavant lui étaient arrivés les ordonnances et les chevaux du Général Fririon qui n'avaient pu passer par Kjerteminde ; PUIS UN PAQUET TRÈS PRESSÉ DU MARQUIS DE LA ROMANA POUR LE COLONEL DES ASTURIES que le Marquis avait oublié de remettre à M. de Cavagnac se rendant en Seeland pour le serment ; puis l'ordre de renvoyer un caporal et 6 grenadiers, un caporal et 6 voltigeurs du 58<sup>e</sup> qui était dirigé sur Hambourg où il devait être suivi de tous ses détachements.

Et au milieu de toutes ces préoccupations, les bruits répandus dans l'île sur les événements de Seeland, sur les relations des Anglais avec les Espagnols et la prochaine évasion de ceux-ci, bouleversaient l'esprit du Lieutenant-Colonel qui se rendait bien compte que la présence de son petit détachement de Français devenait dangereuse et sans aucune utilité pour sa propre sauvegarde. Aussi, le 5 août, il donnait au Capitaine Rudloff l'ordre suivant :

*« Il est ordonné à Monsieur le capitaine Rudloff commandant les grenadiers et voltigeurs, de partir sur le champ de Rudkiobing, pour se rendre dans l'isle d'Aroë ; en arrivant dans cette isle, ils s'adressera à Monsieur le Commandant danois avec lequel il s'abouchera pour faire le service de concert pour la défense de cette isle vu l'apparition d'un convoi ennemi et les desseins qu'il peut avoir sur ce point. »*

Et d'autre part, après avoir prévenu de ce départ le Général Ahlefeldt il lui écrivit le 5 août :

*« Je vous prie, Monsieur le Général, de vouloir bien faire venir près de vous ou bien dans un village au Nord de l'isle où les Espagnols n'ont aucune connoissances du pays les*

*ordonnances et chevaux de Monsieur le Général Fririon qui se trouvent au lieu de passage pour Laland ; il sera nécessaire que ces hommes restent dans l'isle jusqu'à nouvel ordre et qu'ils soient ignorés des Espagnols afin de prévenir quelques événements fâcheux. »*

Enfin, le 6 août, au Général Gérard :

*« Par ma lettre d'hier j'ai eu l'honneur de vous faire part de l'événement fâcheux arrivé au camp de Roschild, sur la personne du Général Fririon et officiers qui composait son Etat-Major.*

*Le mécontentement est général chez tous les Espagnols ils ne voient pas avec plaisir les français ; pour prévenir les événements, qui pourroient bien survenir dans cette circonstance ainsi que les mauvaises têtes espagnoles, j'ai pris sur moi de faire partir, hier, pour l'isle d'Aroë, le détachement de troupes françaises qui se trouvoit ici ; je souhaite que cette mesure remplisse les intentions de S. A. S. le Prince de Ponte Corvo.*

*J'ai eu l'honneur de prévenir Son Excellence le Marquis de la Romana de cette mesure qu'il a approuvée ; vous pourrez le voir par la copie de sa lettre ci-jointe :*

*« DEPUIS TROIS JOURS, IL EXISTE SUR LE FRONT DE MES CANTONNEMENTS UN VAISSEAU DE LIGNE ET UN BRIG QUI FONT SANS CESSER DES SIGNAUX ; ILS TIRENT AUSSI DE TEMS A AUTRE DES COUPS DE CANON ; LES ESPAGNOLS NE SE GÈNENT PAS DE DIRE, QUE S'ILS ÉTAIENT SUR QUE CE FUT DES VAISSEAUX DE LEUR NATION qui leur ont été annoncés pour venir les chercher, pour les transporter en Espagne, qu'ils s'empresseroient d'y répondre. Cela ne m'empêche pas de parcourir la côte ainsi que les cantonnemens la majeure partie du jour et de la nuit.*

*La grande confiance que les troupes m'ont toujours témoigné fait sans doute que l'on continue à me porter le plus grand respect : aussi c'est ce qui m'engage encore à me porter partout avec la plus grande sécurité.*

*L'on débite aussi que les Anglais ont promis une forte récompense à ceux qui pourroient faire parvenir une proclamation aux troupes espagnoles. Je crains bien que tous ces bruits ne soient vrais.*

*Je me trouve ici dans une POSITION TRÈS CRITIQUE SANS AUCUNE TROUPES AUXQUELLES JE PUISSE RIEN CONFIER, puisque d'après ce que j'entends dire, ils se refuseroient à mes ordres, si les Anglais avoient quelques desseins avantageux pour les Espagnols.*

LE CHEF DE BATAILLON DE CATALOGNE, AINSI QUE LES OFFI-

CIERS, POUR ME MARQUER TOUTE LEUR CONFIANCE ET DANS LA CRAINTE QU'IL NE ME SOIT FAIT QUELQUES INSULTES M'ONT ENGAGÉ DE NE POINT SORTIR QU'AVEC LES OFFICIERS.

*La tranquillité existe toujours dans ce bataillon mais les murmures se font entendre.*

*Si vous croyez que mes services ne soient plus nécessaire ici je vous prie de me le faire savoir ; en attendant comptez sur mon zèle et mon activité à vous instruire de tout ce qui se passera.*

*J'attendrai toujours ici vos ordres à quel prix que ce soit. »*

Le Marquis de La Romana lui avait écrit le 3 août, à la suite d'un rapport qui avait été spécialement porté par le Lieutenant Bresson, de Catalogne. L'on constatera comme le Marquis de La Romana s'entend à endormir le Lieutenant-Colonel, à l'amener à rester dans l'île pour qu'il n'aille pas jeter l'alerte au Quartier Général, à le berner pour qu'il facilite aux officiers espagnols la connaissance des événements et se mette à leur discrétion, et enfin qu'il le renseigne lui-même sur tout.

« *Il n'est que malheureusement trop vrai, MON CHER AMI, le rapport du Général Ahlefeldt touchant la commotion des troupes espagnoles en Seeland, et n'ayant point de temps à perdre, JE ME CONFORME A VOTRE AVIS DE FAIRE PARTIR LE DÉTACHEMENT FRANÇAIS POUR L'ISLE D'AROË. QUANT A VOTRE PERSONNE SI JE POUVAIS ENTREVOIR LA MOINDRE CRAINTE, JE VOUS ENGAGEROIS A QUITTER L'ISLE, mais je ai vu le bataillon si content de votre procédé envers eux, si plein de bonne volonté pour vous, QUE JE NE PUIS PAS M'IMAGINER QU'ILS OSENT VOUS PERDRE LE RESPECT ET MOINS ENCORE SE PORTER A DES VOIES DE FAIT CONTRE VOUS. EN TOUT CAS FAITES VENIR DE MA PART, le Commandant, le Major, et les Capitaines, et LEUR AYANT EXPOSÉ LA POSITION CRITIQUE DANS LAQUELLE VOUS VOUS TROUVÉS, DEMANDEZ LEUR LA SURETÉ DE VOTRE PERSONNE, AINSI QUE L'OBÉISSANCE AUX ORDRES QUE VOUS DONNERÉS COMME JUSQU'ICI.*

*Veillez bien agréer l'assurance de mon INVOLABLE AMITIÉ.*

*Le Marquis de LA ROMANA.*

P. S. — J'ESPÈRE QUE VOUS M'ÉCRIREZ JOURNELLEMENT *tout ce que vous observerés relativement aux soldats. »*

Le but du Marquis de la Romana devait être atteint ainsi que le prouve la lettre suivante du 6 août, en réponse à la précédente :

« *J'ai l'honneur de faire le rapport à votre excellence qu'il*



EXISTE DEPUIS TROIS JOURS SUR LE FRONT DES CANTONNEMENS OCCUPÉ PAR LES TROUPES, TROIS FRÉGATES ET DEUX BRIGS, QUI SE SONT MIS A L'ANCRE FAISANT DES SIGNAUX A TOUT INSTANT.

*L'on débile ici que les Anglais ont promis une très forte somme pour faire parvenir une proclamation aux troupes espagnoles.*

DEPUIS LE DÉPART DE VOTRE EXCELLENCE LES TROUPES DISENT QU'ILS ATTENDENT UN TRANSPORT, qui doit être escorté par des vaisseaux de guerre, pour les transporter en Espagne, je ne puis croire à tous ces bruits : en attendant les troupes sont tranquilles.

*J'ai l'honneur de témoigner par de très humbles remerciements à votre Excellence, l'intérêt qu'elle prend à ma personne, je n'ai jamais eu la pensée de croire que mes jours se trouvois exposé, au milieu des troupes que j'ai l'honneur de commander ; pour en donner la preuve je parcours tous les cantonnements avec la plus grande sécurité. »*

Toutefois le Général de Ahlefeldt ne jugeait pas les choses avec autant d'aveuglement et, persuadé que les jours du Lieutenant-Colonel Gaultier étaient exposés, généreusement il lui avait offert un asile dans son château de Tranekjaer : beau geste, comme celui qu'il fit par la suite, qui fait oublier les petitesse de son action antérieure. Le 6 Août, le Lieutenant-Colonel le remercie ainsi qu'il suit :

*« Je suis très sensible, Monsieur le Général, à l'offre honnête que vous m'avez fait faire par Monsieur Stockfeldt, officier d'ordonnance près de moi, si j'avais pu croire que mes jours fussent trop exposés, j'aurois pris la liberté d'aller vous demander un asile.*

*Les troupes espagnoles commencent à murmurer mais pas un seul soldat ne s'est permis un propos à mon égard. »*

Et voici maintenant, avant la catastrophe, les derniers Rapports que le Lieutenant-Colonel Gaultier adressa le 7 août au Général Gérard :

*« J'ai l'honneur de vous faire le rapport, qu'il existe sur le front des cantonnements occupés par les troupes sous mes ordres TROIS FRÉGATES ET DEUX BRIGS QUI FONT SANS CESSÉ DES SIGNAUX. Hier au soir, huit hommes se sont embarqué, dans une petite chaloupe : soit la force du courant, ou bien le défaut de ne pas savoir conduire, ils ont été obligé de revenir à terre. Ce rapport vient de me parvenir par la voie d'un habitant de cette isle qui m'a toujours témoigné beaucoup d'estime, dans lequel je m'en rapporte parfaitement ;*

*Je ne puis savoir présentement que ce que je puis voir*

*attendu que je m'aperçois, depuis hier, que les rapports que l'on me fait ne se trouvent pas vrai ; IL N'EXISTE PLUS DE BONNE FOI DE LA PART DES OFFICIERS, D'APRÈS LES PROPOS QU'ILS DEBITENT.*

*J'ai fait l'invitation à Monsieur Ahlefeldt de me placer au nord de l'isle les dix ordonnances à cheval de Monsieur le général Fririon, ses domestiques et ceux des officiers de son état-major qui se trouvoient encore ici, afin de prévenir les dangers qu'ils pourroient survenir, attendu que cette partie de l'isle ne se trouve pas fréquentée par les troupes espagnoles.*

*J'ai fait partir sur le champ, d'après vos ordres, les deux caporaux six grenadiers et huit voltigeurs du 58<sup>me</sup> qui se trouvoient déjà passé à Aroë ; je les ai dirigé sur Sonderborg, Flensburg, etc. »*

Le 7 août, au Marquis de la Romana :

*« J'ai l'honneur de faire le rapport à votre excellence qu'il existe actuellement sur le front de mes cantonnements deux vaisseaux de ligne, deux frégates, deux brigs, un lougre, une corvette et plusieurs autres petits batiments de guerre.*

LES HOMMES DE GARDE AU POSTE DE SPODSBJERG ONT REÇU DES ANGLAIS A TERRE et LES ONT ENSUITE LAISSÉ RETOURNER A LEUR BORD : ON DIT QU'ILS ONT REÇU BEAUCOUP DE PROCLAMATION ; CE RAPPORT VIENT DE MONSIEUR AHLEFELDT.

*Je supplie votre excellence de vouloir bien me faire passer l'ordre de retourner au grand quartier général MA PRÉSENCE devenant inutile sur ce point, vu la non exécution de mes ordres. »*

Et enfin le 7 août au Général Gérard :

« LES VAISSEAUX DE GUERRE QUE J'AI EU L'HONNEUR DE VOUS ANNONCER DANS MON RAPPORT DE CE MATIN, ATTENDENT LES BATIMENTS DE TRANSPORT QUI VIENNENT CHERCHER LES ESPAGNOLS : LES ANGLAIS COMMUNIQUENT A TERRE AVEC EUX : *il existe un grand mouvement dans les troupes, je ne peut rien savoir de positif attendu que je me trouve être seul et que les danois ne disent rien de ce qu'ils peuvent savoir. »*

CE RAPPORT, PAS PLUS QUE LES PRÉCÉDENTS, NE PARVINT AU QUARTIER GÉNÉRAL, car depuis plusieurs jours les courriers étaient arrêtés et ouverts par ordre du Marquis de la Romana ; et il est très manifeste que le Lieutenant-Colonel Gaultier n'eut pas même le temps d'achever ce dernier, la catastrophe était arrivée. Voici comment il en rendit compte lui-même dans un rapport qui ne parvint pas à destination. Nous

le donnons avant d'exposer les faits eux-mêmes afin de ne plus être entravé par cette documentation, si intéressante cependant, spéciale au Lieutenant-Colonel Gaultier, auquel, le 13 mai, le Marquis de la Romana écrivait :

*P. S. Je ne puis assez vous remercier de tous les soins que vous avez pour mes troupes, dont le rapport m'a été fait par un officier catalan, j'espère qu'elles mériteront votre estime et que dans un jour d'affaire il ne vous laisseront pas en arrière. »*

A Monsieur le Général Gérard, le 11 août :

*« J'ai l'honneur de vous faire part que dans la nuit du 7 au 8, vers les une heure du matin, sont présenté chez moi Messieurs le major de la Quadra, le capitaine Vivés, les lieutenants Delgado, Carrera, Amat, et l'aumonier Moralis, tous du premier bataillon de Catalogne. Leurs abords fut très malhonnête ; ils vouloient me forcer à leur dire si je ne vous avois pas donné connaissance de ce qui se passe dan l'isle depuis quelques jours ; qu'il viennent d'apprendre que j'ai fait venir dans l'isle d'Aroë d'après les demandes que je vous ai faites huit cent français, qui doivent ensuite passer à Langeland pour les faire rentrer dans l'ordre et mettre opposition à leurs projet, qui est d'embarquer. Depuis ce moment ils m'ont déclaré que j'étois leur prisonnier, que je répondais sur ma tête des malheurs dont ils se trouvaient menacés depuis cel heure jusqu'au dix, neuf heure du soir. Ces messieurs ont eu pour moi les plus mauvais procédés : des brigands eussent été plus généreux envers leur prisonnier.*

*J'ai toujours eu quatre officiers jour et nuit à mes côtés, ne pouvant parler à personne ; on avait placé des factionnaires tout au tour de la maison que j'habitais, ne pouvant pas faire un seul pas, n'ayant pas la liberté d'écrire, pas même communiquer avec le seul domestique que j'avois gardé près de moi.*

*Je n'ai donc pu, mon général, vous faire connoitre ma détention, pas même au général Ahlefeld, il n'y a que l'hote ou je me trouvais logé qui s'en appercu et s'empressa de le repandre dans le public.*

*Monsieur le général Ahlefeldt, qui avait été instruit par le commandant danois de la place de Rudkiæbing, des dispositions du marquis de la Romana, vint le lendemain à Rudkiæbing, il me fit l'honneur de venir me voir et me dit qu'il avait appris à son arrivée à Rudkiæbing mon arrestation, qu'il étoit venu exprès chez moi pour en connoitre le sujet : ce*

qui étoit facile à voir, ainsi que l'arrivée dans cette isle d'un aussi grand nombre de troupes ; je lui dis que je ne connoisais nullement les nouvelles dispositions du marquis de la Romana ; cependant que l'on m'avait donné lecture d'une lettre que m'avait écrit le marquis de la Romana, dans laquelle il me faisait passer de suite à LANGELAND, QUATRE COMPAGNIES DU BATAILLON DE BARCELONNE, ET DEUX ESCADRONS DU RÉGIMENT DE VILLAVISSIOSA, POUR EMPÊCHER LE BATAILLON DE CATALOGNE DE COMMUNIQUER AVEC LES ANGLAIS ET LE FAIRE RENTRER DANS L'ORDRE.

Je priai donc Monsieur le général Ahlefeldt de vouloir bien s'adresser au major de la Quadra, qui pouvait mieux l'instruire que moi, PUISQU'IL AVAIT EU L'INDISCRÉTION DE DÉCACHER LA LETTRE qui m'annonçoit ce mouvement, puis de la garder vers lui ; le Major avoit déjà prévenu le commandant danois qui avoit fait droit à toutes ses demandes. Au lieu de faire venir quatre compagnies, tout le Bataillon est arrivé, ainsi que le régiment de Villavissiosa et six pièces de canon.

Dans la nuit du 7 au 8 le Major de la Quadra avoit pris toutes les mesures nécessaire, pour intercepter toutes les lettres qui pourroient m'être adressée ; il avoit posté des troupes partout, pour empêcher toutes les communications, de concert avec le commandant de Barcelone qui se trouvoit à Swenborg. A chaque instant ils me faisaient des scènes désagréables, à l'effet de savoir s'il n'arrivoit pas de français, dont il parrait qu'il redoute beaucoup. La peur les tenait si fort qu'ils voulaient absolument me forcer de leur dire qu'il arrivoit des français à Midelfor et dans l'isle d'Aroë, que ces troupes étoient arrivée en poste ; à chaque instant ils recevoient des rapports ce qui les engageaient à faire battre la générale.

Le neuf au soir est arrivé de la Seelande Mr Cavanac Segur, le Major de la Quadra l'a fait arrêter et lui a pris toutes ses dépêches. Je n'ai pu lui parler ; Monsieur le Général Ahlefeldt ayant été instruit est venu le réclamer, on lui a refusé attendu qu'il se trouvoit être au service d'Espagne.

Hier, dix du présent, Monsieur le général Ahlefeldt a été sommé et obligé de capituler, je ne connois pas les articles de la capitulation.

J'AI FAIT VENIR CHEZ MOI LE COMTE D'AHLEFELDT, POUR LE PRIER DE VOULOIR BIEN ME RÉCLAMER OU BIEN ME FAIRE PORTER DANS LES ARTICLES DE LA CAPITULATION : on lui a répondu que cela ne pouvoit avoir lieu attendu qu'ils avoient deux officiers à Hambourg, que l'on me délivrerait qu'à condition qu'ils leurs



seroient rendu et définitivement embarqué ; de plus qu'ils étoient décidé à m'emmener en Espagne.

Monsieur le colonel Armendaris, qui n'étoit arrivé que le matin, et qui n'avait été occupé que de la capitulation, ne put me donner une audience comme je lui avois fait demander : il prit donc le même jour le commandement des troupes, ce qui fit qu'il pouvoit disposer de moi à sa volonté ; LE SOIR DU MÊME JOUR IL M'A FAIT REMETTRE ENTRE LES MAINS DU COMTE DE AHLEFELDT, où je DOIS RESTER JUSQU'A CE QUE TOUTES LES TROUPES SOIENT ENTIÈREMENT EMBARQUÉES.

Voilà mon général tout ce qui peut mériter toute votre attention, SI JE TROUVE MOYEN DE QUITTER L'ISLE JE NE MANQUERAI PAS DE LE FAIRE AFIN DE VOUS DIRE DE BOUCHE TOUT CE QUE JE NE PUIS VOUS MARQUER POUR LE MOMENT. Je saisi l'occasion de vous faire passer cette lettre vu que par la suite il me sera difficile : le Comte d'Ahlefeldt de concert avec les espagnols ont défendu toutes les communications et ont donné des ordres en conséquence.

Monsieur le major de la Quadra qui est un des principaux chefs est le frère de l'ambassadeur à la cour de Vienne. »

Ainsi qu'il l'écrivait dans cette lettre, le Lieutenant-Colonel Gaultier trouva le moyen de quitter l'île et de s'enfuir en Fionie, violant ainsi la parole qu'il aurait donnée au Général Ahlefeldt. On en reparlera plus loin.

---

## CHAPITRE III

### Le Serment

Ordre de faire prêter serment aux troupes espagnoles en Danemark. — « *Formalité toute naturelle* ». — Mesures secrètes prises par le roi Frédéric VI.

*En Jutland.* — Situation des régiments espagnols. — Leur mouvement Sud-Est du 15 juillet au 1<sup>er</sup> août. — Le général Kindelan et la prestation du serment. — Formules signées. — 25-27-28 juillet ; 3-4 août.

*En Seeland.* — *Le drame de Roskilde.* — Lettre du Roi. — Symptômes de révolte. — La ration d'eau-de-vie. — Le général Fririon et son Etat-Major au château de Roskilde. — Révolte du 1<sup>er</sup> août d'*Asturies* et de *Guadalajara*. — Assassinat du lieutenant Marabail. — Le refuge dans l'Eglise. — Le capitaine d'Origny à Copenhague. — Fuite du général Fririon. — Mesures prises par le Roi. — Dislocation des régiments. — Intervention du comte Yoldi. — Livraison des coupables. — Le général Fririon rend compte au Marquis de la Romana. Réponse du Marquis; ses lettres aux colonels. — Les Espagnols traités en prisonniers de guerre. — Le roi Frédéric VI et le général Fririon. — Enterrement de Marabail. — Mentalité du Prince de Ponte Corvo. — Impressions de Napoléon ; ses ordres tardifs.

Dès que le Roi Joseph se fut mis en route pour Madrid<sup>1</sup>, des ordres furent envoyés au Prince de Ponte-Corvo pour qu'il fit prêter serment au nouveau Roi par les troupes espagnoles sous son commandement au moment où la même cérémonie aurait lieu à Madrid. Donc le Prince de Ponte-Corvo avait expédié des ordres dans ce sens, et *directement* aux trois généraux Kindelan, Fririon et de la Romana dans les conditions indiquées par la lettre suivante<sup>2</sup> :

*Au Camp de Rendsburg, 22 juillet 1808.*

*A. S. E. Monsieur le Marquis de la Romana, Commandant les Troupes Espagnoles.*

*J'ai l'honneur de vous remettre ci joint, Monsieur le Marquis vingt exemplaires de la Constitution Espagnole, approuvée par la Junte et par le Roi. Sa Majesté, dans la dernière séance de la Junte, a reçu le serment des membres. Elle*

1. Lettre du 12 juillet du Roi Joseph à D. M. L. de Urquijo.

2. Nous devons cette lettre à l'amabilité de M. le Marquis de la Romana, petit-fils du Général, qui nous a communiqué l'original.

a été conduite en grande pompe jusqu'à la frontière d'Espagne, par son auguste frère S. M. l'Empereur et Roi. Partout Elle est accueillie par les plus vives acclamations. Les habitants quittent les campagnes pour venir lui rendre hommage à son passage ; telles sont les nouvelles que je viens de recevoir par un courrier extraordinaire qui a laissé Sa Majesté à la troisième journée de son voyage.

D'après les ordres que j'ai reçus, vous voudrez bien faire prêter par toutes les troupes de votre Division le serment qu'elles doivent au Roi Joseph Napoléon. Cette prestation devra se faire par régiment, et vous ferez dresser un Procès verbal pour chacun. Votre serment et celui de tout l'Etat-Major feront l'objet d'un procès-verbal particulier. Au reste vous déterminerez tout cela, en vous conformant à la formule prescrite par la Constitution et aux autres usages de l'Armée espagnole.

Les lettres que j'ai reçues m'annoncent que tout est tranquille à Madrid, dans la Navarre, dans la Catalogne, dans la Biscaye, à Burgos, Valladolid, Segovie, Tolède, Cuença, Barcelone, Valence, Carthagène, etc. Il y a eu quelques rassemblements de contrebandiers et de malfaiteurs échappés des Prisons, mais les mesures prises ramènent le calme partout. L'arrivée du Roi à Madrid, sa Proclamation et celle de la Constitution achèveront de faire rentrer chacun dans le devoir. Déjà les grandes villes du Royaume avaient des députés à Burgos pour y attendre S. M. et l'accompagner dans sa Capitale avec l'appareil le plus solennel.

Le Roi et la Junte ont été extrêmement satisfaits du Compte que j'ai rendu de votre Division ; je ne doute pas que S. M. ne vous témoigne bientôt d'une manière particulière l'estime qu'Elle a pour vous.

En vous envoyant, Monsieur le Marquis, la nouvelle Constitution de votre Pays, je ne puis me défendre de vous féliciter, vous que je considère comme un bon et véritable Espagnol, et de vous dire tout le bonheur que j'éprouve en voyant votre nation prête à reprendre le rang éminent du à son antique illustration.

Je vous renouvelle, Monsieur le Marquis, l'expression de mon bien sincère attachement.

*J. Bernabotte*

P. S. — AFIN QUE LA PRESTATION DE SERMENT N'ÉPROUVE AUCUN RETARD, et que la prompte arrivée des procès verbaux à Madrid fasse participer votre Division à tous les avantages du nouveau gouvernement, JE PRENDS LE PARTI D'ENVOYER DES OFFICIERS AVEC UNE SEMBLABLE INSTRUCTION AU MARÉCHAL DE CAMP KINDELAN EN JUTLAND, ET AU BRIGADIER DE LA VIELLEUZE EN SEELAND; JE LEUR MARQUE QUE VOUS ÊTES PRÉVENU DE CETTE DISPOSITION. Tous les procès verbaux seront réunis à mon Quartier Général où vous m'adresserez aussi les vôtres par un de vos aides de camp qui portera le tout au Roi.

B°.

Puis, rendant compte de l'envoi des ordres concernant le serment, le Maréchal disait au Major Général :

« JE FAIS REMPLIR CETTE FORMALITÉ COMME UNE CHOSE TOUTE NATURELLE. »

Nous allons voir comment s'exécuta cette « formalité toute naturelle. »

Mais il faut dire d'abord que l'ordre que le Prince de Ponte Corvo avait reçu avait dû être précédé de pourparlers diplomatiques avec la Cour du Danemark, en vue d'obtenir son concours pour obliger, en cas de besoin, les troupes espagnoles à prêter le serment. Nous n'avons pas trouvé d'autres traces de ces pourparlers que le document suivant du Roi de Danemark, document si important et si grave qu'il n'aurait pu être ni signé ni envoyé s'il n'avait pas été sollicité.

Cette circulaire datée du 13 juillet 1808, montre que le Roi et ceux qui la lui avaient demandée s'attendaient à des complications sérieuses.

*Circulaire du Roi aux Généraux Commandants à l'Ouest du Grand Belt*<sup>1</sup>.

C'étaient le Feld Maréchal Langrave Charles de Hessen, les Généraux Lieutenants Düring (Holstein), Rantzau (Fionie), les Généraux Majors Tellequist (Jutland Sud), Bardenfleth (Jutland Nord), Ahlefeldt-Laurvig (Langeland).

Elle fut envoyée du Quartier Général, dans la Résidence Royale de Copenhague.

« SI DES DÉTACHEMENTS DE L'ARMÉE ALLIÉE QUI SE TROUVE DANS NOTRE PAYS REÇOIVENT DES GÉNÉRAUX IMPÉRIAUX FRANÇAIS L'ORDRE DE PRÊTER SERMENT ET SI CES DÉTACHEMENTS, CE QUE

1. *Aktstykker, vedroerende det spanske Korpses Frafsald*, p. 472.



JE CROIS IMPOSSIBLE, VEULENT S'OPPOSER A LA PRESTATION DU SERMENT, LES TROUPES DANOISES DOIVENT LES Y OBLIGER PAR LA FORCE : C'EST AUX COMMANDANTS DE NOS TROUPES (H. GÉNÉRAUX) DE DONNER AUX GÉNÉRAUX FRANÇAIS TOUTE L'ASSISTANCE NÉCESSAIRE, ET DE METTRE TOUTE LEUR FORCE AU RÉTABLISSEMENT DE LA DISCIPLINE D'APRÈS L'ORDRE DE VOTRE ROI.

CET ORDRE ADRESSÉ A SON ALTESSE, AUX LIEUTENANTS GÉNÉRAUX ET AUX GÉNÉRAUX MAJORS DOIT ÊTRE SECRET ; ET CHAQUE COMMANDANT QUI L'A REÇU DOIT DONNER SA PAROLE DE LE TENIR SECRET JUSQU'AU MOMENT OU LE GÉNÉRAL FRANÇAIS DEMANDERA L'ASSISTANCE NÉCESSAIRE. »

Cet ordre ne visait pas la Seeland où se trouvait le Roi décidé naturellement à l'appliquer pour son propre compte. Et précisément ce fut seulement en Seeland que les troupes danoises furent appelées à marcher pour réprimer un mouvement causé par la prestation du serment imposé aux Espagnols, comme on le verra par la suite.

## EN JUTLAND

Les Régiments qui s'y trouvaient occupaient les points suivants :

|                                   | Le 15 Juillet | Le 1 <sup>er</sup> Août |
|-----------------------------------|---------------|-------------------------|
| <i>Zamora</i>                     | Frédéricia    | Frédéricia.             |
| (Infanterie)                      | Veyle         | Veyle.                  |
|                                   | Veyle         | Veyle.                  |
| <i>El Rey</i> (Cavaler.) 5 escad. | Randers       | Aarhus.                 |
| <i>El Infante</i>                 | Hobrœ         | Randers.                |
| (Cavalerie)                       | Aalborg       | <i>id.</i>              |
|                                   | Mariager      | <i>id.</i>              |
|                                   | <i>id.</i>    | <i>id.</i>              |
|                                   | <i>id.</i>    | <i>id.</i>              |
| <i>Algarbe</i>                    | Grenaa        | Horsens.                |
| (Cavalerie)                       | Tonningen     | Tonningen.              |
|                                   | Grenaa        | Horsens.                |
|                                   | Rippen        | <i>id.</i>              |
|                                   | Grenaa        | <i>id.</i>              |

Ainsi qu'on peut le remarquer sur le croquis ci-joint, *il se fit donc du 15 juillet au 1<sup>er</sup> août une concentration de ces Régiments vers la cote est, du Nord au Sud.*

Le Maréchal de Camp Kindelan commença à faire prêter

serment par lui-même et par son Etat-Major ainsi que le montre le procès-verbal suivant du 25 juillet.

25 juillet 1808.

« D. Juan Kindelan, Chevalier de l'ordre de Santiago, Membre de la Légion d'honneur, Maréchal de camp des armées royales, Inspecteur général de l'Infanterie étrangère et second commandant général de la Division auxiliaire qui, sous le commandement de S. E. le Marquis de la Romana sert dans l'armée de S. A. S. le Maréchal de l'Empire Prince de Ponte Corvo.

En vertu de l'ordre de S. A. S. le Maréchal d'Empire Prince de Ponte Corvo daté de Rendsbourg 22 du courant, devant recevoir le serment de fidélité à notre Auguste Souverain Joseph Napoléon, que doivent prêter les troupes cantonnées dans le Jutland, qui sont sous mes ordres, j'ai commencé par prêter serment de fidélité moi-même, que je dois au Roi, notre Seigneur, dans la forme suivante :

Serment du Maréchal de camp de Juan Kindelan.

Je jure fidélité et obéissance au Roi Joseph Napoléon, à la constitution, aux lois, je jure de défendre le Roi Joseph Napoléon, la constitution et les lois jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

En foi de quoi je signe, avec le colonel du Corps Royal du Génie D. Miguel Rengel, premier adjudant général de la Division, faisant fonction de chef d'Etat-Major des troupes sous mes ordres cantonnées dans le Jutland.

Dans la place de Frédérica le 25 juillet 1808.

Le 1<sup>er</sup> Adj<sup>t</sup> Gal faisant fonction  
de Chef d'Etat-Major,

Le Maréchal de Camp,

MIGUEL RENGEL.

JUAN KINDELAN.

Ensuite se trouvant convoqués dans la maison de mon Commandement, à quatre heures de l'après-midi de ce même jour, les membres de l'Etat-Major sous mes ordres cantonnés dans le Jutland et qui sont : le dit premier adjudant général, D. Miguel Rengel, le second adjudant général, capitaine du génie D. Juan de la Véra, le capitaine gradué et aide-de camp D. Joseph Kindelan, le colonel de Milices, Comte de Prado de Castellano, le commissaire de guerre D. Bernave Rapun et le Chirurgien Consultant D. Agustin Pelaez, étant mis au cou-

rant par moi du but de la Réunion, ils prêtèrent serment dans la forme accoutumée de la manière suivante :

Serment des membres de l'Etat-Major.

Jurèrent d'après ma demande.

Vous jurez fidélité et obéissance au Roi Joseph Napoléon, à la Constitution et aux lois. Vous jurez de défendre le Roi Joseph Napoléon, la Constitution et les lois jusqu'à la dernière goutte de votre sang !

Et tous répondirent unanimement... Oui ! nous le jurons. En foi de quoi ils ont signé avec moi.

Dans la place de Frédérica le 25 juillet 1808.

Le Maréchal de Camp,

Juan KINDELAN.

Le 1er Adjt gal faisant fonction  
de Chef d'Etat-Major.

Miguel RENGEL.

Le second Adjudant gal,

Juan de LA VERA.

L'Aide de Camp du Général,

José KINDELAN. Comte de PRADO CASTELLANO.

Le Colonel de Milice,

Le Commissaire de Guerre,  
Bernabé RAPUN.

Le Chirurgien Consultant,  
Agustin PELAEZ.

Ayant ainsi accompli son devoir, le Général Kindelan procéda, le 25 juillet, à la prestation du serment par le Régiment de Zamora qui se trouvait près de lui, et en rédigea le procès-verbal suivant :

25 Juillet 1808.

D. Juan Kindelan, Chevalier de l'ordre de Santiago, Membre de la Légion d'honneur, Maréchal de camp des armées royales, Inspecteur Général de l'Infanterie étrangère, et second commandant général de la division auxiliaire qui, sous le commandement de son Excellence le Marquis de la Romana, sert dans l'armée de S. A. S. le Maréchal de l'Empire Prince de Ponte Corvo.

Conformément à l'ordre de S. A. S. le Maréchal de l'Empire, Prince de Ponte Corvo, daté de Rendsbourg, le 22 courant, devant recevoir le serment de fidélité à Notre Auguste Souverain Joseph Napoléon que doivent prêter les troupes cantonnées au Jutland, et qui sont sous mes ordres et sont campées dans la place de Vejle, les villages et endroits environnant le campement du Régiment d'Infanterie de Zamora, j'ai donné l'ordre à son colonel, D. Antonio Darcourt, pour que les trois bataillons soient réunis à cinq heures de l'après-

midi, comme il est dit, dans le lieu dénommé, *Frédéricia*, et rassemblés avec les drapeaux, et tous les hommes avec les aumoniers et les médecins.

Après avoir constaté l'exécution de cet ordre, et le régiment se trouvant massé dans un champ, face à la maison de mon habitation, je suis passé devant le front accompagné de l'Etat-Major sous mes ordres, et après avoir harangué le régiment sur le motif plausible de son rassemblement, j'ai reçu le serment qui a été prêté dans la forme suivante.

Les officiers étant placés en ordre de parade devant le fanion du colonel je leur ai dit à haute et intelligible voix :

*Régiment de Zamora,*

Vous jurez fidélité et obéissance au Roi Joseph Napoléon, à la Constitution et aux lois. Vous jurez de défendre le Roi Joseph Napoléon, la Constitution et les lois jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Cette demande a été textuellement répétée par une acclamation générale dans les rangs et files, et par « Nous le jurons » avec les cris de « Vive notre Roi Joseph Napoléon ! Vive Napoléon le Grand. Empereur des Français ». Cette allégresse était appuyée PAR LA MUSIQUE QUI JOUAIT DES AIRS JOYEUX ET VIFS.

L'aumonier du second bataillon, D. José Ximenez, placé à ma droite, en présence de cette manifestation joyeuse, dit tranquillement, clairement et à haute voix :

« Pour les devoirs de mon ministère, je prie Dieu qu'il accorde à chacun de nous l'accomplissement de son serment, même s'il ne le demande pas. »

ENSUITE LES TROIS BATAILLONS ONT DÉFILÉ DEVANT LE FANION DU COLONEL EN PASSANT DESSOUS, et se sont retirés dans leurs quartiers.

En foi de quoi les chefs du dit régiment ont signé ainsi qu'un capitaine et un officier subalterne représentant les officiers de cette classe, moi également ainsi que le premier adjudant général faisant fonctions de chef d'Etat-Major.

A *Frédéricia* le 25 juillet 1808.

Le Colonel,  
Antonio DARCOURT.

Le Commandant,  
José de INIAS.

Pour la classe des Capitaines,  
Luis DIAZ.

Le Maréchal de Camp, Le 1er Adjt Gal faisant Jonct. de Chef d'E.-M.,  
Juan KINDELAN.

Le Lieutenant-Colonel,  
Pedro AYLNER.

Le Major,  
Antonio HERMOSILLA.

Pour la classe des Subalternes,  
Juan CAMUÑAS.

Miguel RENGEL.



A la suite de cette cérémonie le Colonel Darcourt, Commandant le Régiment de Zamora, crut devoir écrire au Prince de Ponte Corvo, Maréchal d'Empire, la lettre suivante datée de Frédérica le 26 juillet.

*Monseigneur,*

*Le régiment de Zamora dont j'ai l'honneur d'être colonel a été le premier corps de la Division auxilial Espagnole qui a prêté le serment de fidélité au nouveau Roi des Espagnes, Don José Napoléon, Notre Auguste Souverain : cet acte a été faite hier, le Régiment rangé en Bataille devant le Général Kindelan, commandant des troupes Espagnoles stationnées dans le Joutland, avec les acclamations de tous les individus qui ont témoigné sa réjouissance, sachant ainsi la tranquillité d'Espagne et que tous les Espagnols sont d'accord avec nous dans les mêmes idées.*

*J'ai la complaisance, Monseigneur, de vous assurer ma joie, des officiers et troupe du Corps dont je commande pour cet événement ; vous savez le grand attachement des Français et des Espagnols, et nous voyons à présent plus serrés les liens des deux nations étant vraiment des frères, et ayant à notre tête un chef et un père si aimable comme V. A.*

*Agréez, Monseigneur, l'assurance de mon respect et de mon obéissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être de V. A. S. le plus humble serviteur.*

*Antoine DARCOURT.*

Le 27 juillet, le Général Kindelan se rendit à Aarhus où le Régiment de Cavalerie du Roi, sous les ordres du Colonel Don Joseph de Lastres se trouvait réuni. A dix heures du matin le Régiment prêta serment dans les mêmes conditions que le Régiment de Zamora : serment, exhortation de l'Aumônier, acclamation, défilé sous l'étendard du premier escadron déployé à cet effet par le porte-étendard, et signature du procès-verbal par les officiers suivants :

|                                       |  |                              |                           |
|---------------------------------------|--|------------------------------|---------------------------|
| <i>Pour la classe des Capitaines,</i> | <i>Pour la classe des officiers subalternes,</i> | <i>Le Colonel.</i>           | <i>Le Lieut.-Colonel,</i> |
| <i>Raphaël de ARMENTE.</i>            | <i>Jag MATHEO.</i>                               | <i>Joseph Ma de LASTRES.</i> | <i>Antonio METANA.</i>    |
| <i>Le Maréchal de Camp,</i>           | <i>Le 1<sup>er</sup> Adj. Gal</i>                | <i>Le Sergent-</i>           | <i>Le Colonel</i>         |
| <i>Juan KINDELAN.</i>                 | <i>faisant fonction de</i>                       | <i>Major</i>                 | <i>Auxiliaire,</i>        |
|                                       | <i>Chef d'Etat-Major,</i>                        | <i>intérimaire,</i>          | <i>Martin de la</i>       |
|                                       | <i>Miguel RENGEL.</i>                            | <i>Raphaël</i>               | <i>CARRERA.</i>           |
|                                       |  | <i>de VALPARDA.</i>          |                           |

Le même jour, à 6 heures du soir, ce fut le tour du Régiment de cavalerie de « Algarbe » qui « en marche pour aller prendre ses cantonnements à Horsens, devait transiter dans les villages et groupes de maison du district de Aarhus » sous les ordres du Colonel Brigadier Don José de Yebra. Le Régiment, sauf le 2<sup>e</sup> escadron en garnison à Toningen, et la 8<sup>e</sup> Cie, à Rippen, prêta serment dans les mêmes conditions que le Régiment de Zamora : serment, exhortation de l'aumônier, défilé sous l'étendard du premier escadron, et signatures du procès-verbal par les officiers suivants :

|  |   |   |   |
|--|---|---|---|
|  |   |   | <i>Dans la ville de Aarhus,<br/>27 Juillet 1808.</i>        |
| <i>Le Maréchal de Camp,</i><br>Juan KINDELAN.  | <i>Pour la classe de</i><br>tous les subalternes,<br>Frans RODRIGUEZ. | <i>Le Brigadier</i><br>Colonel,<br>Jph de YEBRA.                    | <i>Le Lieutenant</i><br>Colonel,<br>Raymondo<br>CARBONEL.   |
| <i>Le 1<sup>er</sup> Adjt Général</i><br>faisant fonction de Chef<br>d'Etat-Major,<br>Miguel RENGEL. |   | <i>En qualité de</i><br>Sergent-Major<br>intérimaire,<br>Luis ADEN. | <i>Pour la classe</i><br>de Capitaine,<br>Simons<br>MOLINA. |

Le 28 juillet, à Randers, le Régiment de Cavalerie de l'Infante, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Don Joaquin Astrandi, prêta le même serment, dont le procès-verbal fut signé par les officiers suivants :

|   |  |  |  |
|---|--|--|--|
| <i>Pour les classes</i><br>des subalternes,<br>Carlos de<br>VICTORIA. | <i>Le 1<sup>er</sup> Adjt Gal</i><br>faisant fonction de<br>Chef d'Etat-Major,<br>Miguel RENGEL. | <i>Le Lieutenant</i><br>Colonel Command.,<br>Joaquin<br>ASTRANDI.              | <i>Le Sergent-</i><br>Major,<br>Joseph de<br>RIBERA.           |
| <i>Le Maréchal</i><br>de Camp,<br>Juan KINDELAN.                      |  | <i>Le Lieutenant</i><br>Colonel<br>auxiliaire,<br>Agustin DUBOYS<br>DESNOYERS. | <i>Pour la classe</i><br>des Capitaines,<br>Carlos<br>TASSIER. |

Le Général Major Bardenfleth, Commandant à Aalborg, en réponse à une lettre du Roi du 5 août lui rendait compte, le 19 août, des opérations de la prestation du serment en Jutland, et lui disait : qu'à Aarhus, où commandait le Major Gersdorff, « cela n'avait pas été bien solennel » ; qu'à Randers, où commandait le Colonel von Sames, celui-ci avait été invité par le Général Kindelan à assister à la cérémonie et que le Général avait dit : « Nous sommes ici pour prêter serment à Notre Majesté le Roi » sans prononcer le nom du Roi ; puis qu'après la prestation du serment faite sans incident, le

Général avait fait un rapide récit de la marche du Roi sur Madrid, et qu'enfin les troupes une fois disloquées, il avait accepté l'invitation à dîner du Colonel <sup>1</sup>.

Le 3 août, ce fut le Capitaine Don Manuel Samaniego, du Régiment de *Algarbe*, qui fit prêter serment à son Escadron (le 2<sup>e</sup>) dans les conditions ordinaires. Les hommes répondirent « avec les marques de la plus grande joie » : « Oui, nous le jurons » ; on défila « deux par deux sous l'étendard » le Capitaine remarqua « sur la physionomie de tous les hommes de l'Escadron la plus grande joie » et l'on signa le procès-verbal, en présence d'un Capitaine de l'Etat-Major du Prince de Ponte Corvo, D. Joseph Franco, délégué à cette parade à laquelle il avait assisté.

*Le Capitaine,*  
Andres MARTIN.  
*Adjudant Capitaine,*  
Carlos BORELLI.

*Commandant du 2<sup>me</sup> escadron,*  
Manuel SAMANIEGO.  
Ventura GARCIA.

*Comme officier*  
*à l'Etat-Major,*  
Joseph FRANCO.

Puis ce même Capitaine d'Infanterie, Don Joseph Franco, « Commandant la garde d'honneur de S. A. S. le Prince de Ponte Corvo » (car le Maréchal s'était constitué une garde d'honneur avec les troupes espagnoles) reçut, à Travemunde, le 4 août, l'ordre verbal de faire prêter serment à la dite garde qui se trouvait à Storberg. Celle-ci répondit « oui, avec la plus grande allégresse » et « le plus grand contentement ». Puis le Capitaine fit apprêter les armes et faire une décharge nourrie à l'appui du serment : « Le plaisir et la joie se répandirent à l'endroit où ils étaient formés et les tambours sonnèrent une diane comme démonstration joyeuse » ; et l'on signa :

*Le Capitaine,*  
José FRANCO.

*Le Lieutenant,*  
Joseph ARCOS.

Enfin, le 6 août, à Rippen la 8<sup>e</sup> Cie du Régiment de *Algarbe* prêta serment et, après avoir défilé, se retira avec des démonstrations de joie et d'allégresse. L'on constata que l'au-

1. Rapport du Général Major Bardenfleth, n<sup>o</sup> 19 de Karl SCHMIDT. *Op. cit.*

mônier n'était pas présent pour faire « l'admonestation habituelle » et signèrent le procès-verbal.

Capitaine Antonio CADAVID.

Pedro AYLNER.

Porte-Drapeau,

Vicomte de REQUESENS.

M. de Arteche écrit <sup>1</sup> au sujet de la façon dont se passa la prestation du serment par les Régiments du Jutland.

« Même en de telles conditions, leur DÉLOYAL CHEF eut beaucoup de peine à mener à exécution, l'ordre de Ponte Corvo, aux attentions duquel ne surent pas résister sa probité militaire et la considération qu'il devait à ses compagnons, puisque le patriotisme, EN SA QUALITÉ D'ÉTRANGER, ne le liait pas aux drapeaux espagnols, comme à eux l'honneur. Son autorité fut AU POINT de se voir méconnue des officiers et soldats; et Franco, qui assistait à la cérémonie et tenta de les apaiser, dut fuir du camp, poursuivi de ceux qui voyaient en lui un traître, un espion et un satellite des Français. Kindelan ne communiqua rien de tout cela à son commandant en chef. »

Il suffit de lire les Rapports adressés par les différents Commandants d'armées danois des places occupées par les Régiments espagnols dans le Jutland pour se rendre compte de l'inexactitude de cette appréciation. Nous n'avons pu trouver nulle part la preuve de cette fuite de l'officier Franco et de ces désordres dans le Jutland <sup>2</sup>.

Tout s'était donc admirablement passé parmi les troupes sous les ordres du Général Kindelan.

Il n'en fut pas de même en Seeland ni en Fionie.

1. *Op. cit.*, p. 27.

2. M. K. SCHMIDT (*Op. cit.*, p. 151 et s.), dit à propos du serment que fit prêter le Général Kindelan que, d'après ses origines et ses sympathies, il était partisan d'une alliance hispano-française, et qu'il obtint le serment de ses troupes en leur disant (ce qui était faux) que leurs camarades de Fionie l'avaient déjà prêté. Il ajoute qu'il ne fit aucun rapport à son chef le Marquis de La Romana, et exécuta l'ordre sans l'avoir reçu de celui-ci. Nous n'avons trouvé nulle part que le Général Kindelan ait usé de mensonge. On a d'ailleurs vu par la lettre du 22 juillet, (p. 340) que le Marquis de la Romana, avait été prévenu par le Maréchal Bernadotte des ordres envoyés directement au Général Kindelan. M. K. Schmidt dit aussi que le rapport du Général Kindelan contribua à endormir le Maréchal, et à faciliter la fuite des Espagnols. Un rapport de M. Haffner du 2 août dit que les « Régiments du Jutland ont prêté le serment avec enthousiasme. » (Note p. 153, K. S.).



## EN SEELAND

La lettre suivante du Roi Frédéric au Prince de Ponte Corvo résume les faits que nous étudierons ensuite :

*Mon Prince,*

« Je suis vivement en peine d'avoir à vous informer que les troupes espagnoles en Sélande, averties qu'on alloit leur faire prêter serment à leur nouveau Souverain, se sont mutinées et se sont portées aux plus grands excès. Le Général Fririon seroit devenu la première victime de leur fureur s'il n'avoit trouvé le tems de s'éloigner. Un de ses aides de camp a été massacré, un autre blessé. Sur le premier avis de cette révolte j'avois donné ordre de faire marcher une partie de mes troupes afin de faire cerner les Espagnols de toute part et de les faire désarmer. Averti que la tranquillité étoit pour le moment rétablie, j'ai jugé plus convenable de tenter d'abord des voyes plus douces. J'ai pris mes dispositions de manière à disperser les bataillons espagnols dans des cantonnemens élargis, et à écarter leurs munitions autant que faire se pourra, et je ferai faire des tentatives pour les engager par des moyens de persuasion à se soumettre et à livrer les plus coupables. J'espère réussir de cette manière à ramener à leurs devoirs des gens, que j'aime à regarder plutôt comme égarés par des erreurs et une fausse exaltation que comme dominés par des vices criminels. J'en partage l'espoir avec le Général Fririon que j'ai le plaisir de voir à côté de moi. Cet officier estimable est d'autant plus à plaindre qu'il avoit usé des plus grandes précautions pour prévenir un éclat, et qu'il n'avoit négligé rien de ce qu'il avoit pu faire sans compromettre son autorité pour se concilier la confiance et l'affection des troupes dont le commandement lui a été confié. Le Colonel Delavieilleuse paroît avoir montré dans cette occasion autant de prudence que de fermeté. Je suis fort aise de pouvoir ajouter que les officiers danois qui se trouvoient sur les lieux ont eû le bonheur de pouvoir rendre aux François menacés des services essentiels.

Quel que soit l'évènement, vous pouvez compter, mon Prince, que je ferai tout ce que l'Empereur peut attendre de Son Allié le plus fidèle et le plus dévoué.

*J'ai toujours le même plaisir à Vous renouveler l'assurance des sentimens invariables avec lesquels je suis, Mon Prince, votre bon ami.*

*Copenhague ce 1<sup>er</sup> août 1808.*

*Au Prince de Ponte Corvo.*

Ainsi qu'on l'a vu (page 251) les régiments des *Asturies* et de *Guadalajara* avaient été placés en Seeland, sous les ordres du Général Fririon et y occupaient les points suivans :

Régiment des *Asturies* : 1<sup>er</sup> Bataillon, Roskilde ; 2<sup>e</sup> Bataillon, entre Roskilde et Holbeck ; 3<sup>e</sup> Bataillon, sur Heymark et Bidstrupgaards.

Régiment de *Guadalajara* : 1<sup>er</sup> Bataillon, entre Roskilde et Kjæge ; 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillon, avec le 3<sup>e</sup> des *Asturies*.

Comme les longues routes qu'avaient faites ces troupes avaient empêché de les instruire à la Française, le Général Fririon s'était consacré à leur instruction pour les familiariser avec les manœuvres, les mettre en état de bien charger leurs armes et de faire les ploiements et déploiements<sup>1</sup>, il faisait 2 heures d'exercice le matin avec les sous-officiers et 3 heures avec la troupe le soir, et ce n'était pas une petite besogne de parler avec des hommes dont il n'entendait pas la langue et instruire des officiers dont un certain nombre n'était pas disposés à être écoliers.

Dans les débuts, les troupes montrèrent du zèle et de l'adresse et le Prince danois Christian, qui vint les voir, marqua son étonnement des progrès accomplis. Mais le Roi n'eut pas le temps de les inspecter bien qu'elles eussent été concentrées à Roskilde en partie pour qu'il en passât la revue. Toutefois « dans les derniers jours du mois de juillet, le Général Fririon crut remarquer sur les physionomies un sentiment vague d'inquiétude et une teinte de mélancolie plus apparente qu'à l'ordinaire ; il s'empressa d'en rendre compte à son Général en Chef ».

C'est à ce moment qu'il reçut l'ordre, qui lui fut apporté par le Capitaine Ciran de Cavagnac, autrefois capitaine du régi-

1. Lettre du Général Gerard au Général Fririon du 21 juillet.

ment des Asturies, alors adjudant aide de camp du Maréchal Prince de Ponte Corvo<sup>1</sup> arrivé à Copenhague, le 30 juillet, à 11 heures, de faire prêter aux troupes le serment de fidélité au Roi Joseph Napoléon. Aussitôt le Général fit venir le Brigadier Delavielleuse, Colonel du Régiment des Asturies, « *lui communiqua les ordres du Prince, en le prévenant que la cérémonie aurait lieu le lendemain dimanche après la messe. Le brigadier Delavielleuse pria le Général français de remettre la cérémonie au lundi, afin d'avoir le temps d'y préparer les esprits dont la majorité lui semblait bien disposée, mais dont une partie lui paraissait exaltée par les nouvelles tristes et confuses que les soldats avaient reçues de leurs familles sur l'état des choses en Espagne. La cérémonie fut en conséquence fixée pour le lundi à huit heures du matin, au Camp près de Roskilde* »<sup>2</sup>.

Ce fut alors que le Général Fririon, croyant gagner à son projet les esprits rebelles par une libéralité généralement prisée des soldats, sollicita du Roi une distribution extraordinaire d'eau-de-vie, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante de ce souverain.

« *D'après la demande que Vous venez de Nous faire par votre lettre du 39 du courant, NOUS ACCORDONS AVEC PLAISIR LA RATION D'EAU-DE-VIE POUR LES TROUPES ESPAGNOLES, QUI DOIVENT PRÊTER SERMENT DEMAIN MATIN. — Pour cet effet vous voudrez bien vous adresser au Commandant de place à Roskilde pour recevoir la ration sus-dite, et nous sommes très content d'avoir une telle occasion pour faire quelque chose d'agréable pour votre corps de troupes. Nous souhaitons, Monsieur le Général, que VOUS SOYEZ BIENTOT RÉTABLI ENTIÈREMENT DE VOTRE INDISPOSITION, et nous pensons alors de venir voir les troupes espagnoles sous votre commandement.*

Donné au Quartier Général de notre résidence royale, à Copenhague, le 31 juillet 1808.

FREDERIK R.

1. « *Ciran était l'homme le plus à propos pour être mal reçu, alors même que sa mission eut été la plus juste. Hautement déconsidéré dans son régiment, ne pouvant s'élever en grade à cause de sa conduite méprisante, ridicule et odieuse jusque dans son extérieur extravagant, il était l'objet de l'aversion de ses compagnons ; et pour les fuir, à force d'intrigues, il avait pu réussir à se faire attacher à l'état-major français, sous le prétexte qu'il parlait plusieurs langues.* » De ARTECHE. *Op. cit.*

2. Voir le *Spectateur Militaire*, octobre 1827.

Presque toute la journée du dimanche se passa tranquillement, mais au moment de l'appel, à six heures du soir, on fit la distribution d'eau-de-vie, et alors les esprits s'agitèrent, les passions s'excitèrent, et le bataillon cantonné à Roskilde se mit en pleine révolte <sup>1</sup>.

A cette époque le Général habitait, comme on l'a déjà dit le château de Roskilde avec tout son Etat-Major <sup>2</sup> et des fonctionnaires danois. Le service de surveillance de la place était assuré par des officiers danois dont nous allons retrouver les noms dans ces incidents tragiques. C'étaient le Major Von Heinen, le Capitaine d'Origny, les Lieutenants Thalbitzer, Comte Lutichau, de Plane, Schwartz, Mosenni et Ferral, qui avaient sous leurs ordres 6 sous-officiers et 24 hommes du *Liv-Régiment*.

Donc, à 7 heures du soir, le 1<sup>er</sup> bataillon d'*Asturies* se porte sur la place du marché de Roskilde en criant, en proférant des menaces contre les Français, et fait un tel tumulte que le Général Fririon, retenu chez lui par une indisposition, envoie aussitôt le Capitaine Ponçot, son aide de camp, pour voir ce qui se passait, tandis que le Capitaine d'Origny se rendait de son côté sur le marché, et que le Colonel Delavielleuze allait prévenir le Général de la rébellion de ses hommes. Sur son chemin le Capitaine d'Origny rencontre les officiers français Laloy et Marabail qui se promenaient. Le Colonel Delavielleuze fait son rapport sur le refus de prestation du serment ; le Général le chargea de « *faire entendre raison aux soldats de son régiment, et de leur dire qu'on n'exigerait pas d'eux un serment qui, pour être valide, devait être volontaire ; que la cérémonie serait ajournée, mais qu'ils eussent à rentrer dans l'ordre et à déposer leurs armes.*

« *Le Brigadier va en effet haranguer son régiment mais il trouve les esprits dans une telle exaspération que toutes ses*

1. Page 66, BOPPE. *Op. cit.*, le Commandant Lopez dit que les Espagnols furent « *blessés par le don qu'on leur fit d'une ration de liquide et de quelques schellings danois* » Quant à l'argent c'était probablement celui du prêt. Quant à l'eau-de-vie, ils la burent, et l'ivresse d'un certain nombre ne contribua pas peu à exciter les cerveaux.

On peut admettre l'incident du sergent Rodriguez. Mais il est loin d'avoir la valeur que lui donne Lopez.

2. Cet Etat-Major comprenait :

Le Commandant Blesimare, chef d'état-major.

Le Capitaine Ponçot, aide de camp.

Le Capitaine Parade, aide de camp.

Le Capitaine Guardia, du génie.

Les Lieutenants Laloy et Marabail, du 3<sup>e</sup> de ligne, adjoints.



remontrances furent inutiles<sup>1</sup> ». Et les grenadiers du bataillon insurgé entraînant celui-ci, se portent vers le palais, et rencontrent le Capitaine Ponçot, l'accablent, le frappent, le précipitent contre une clôture ; cet officier n'est sauvé que grâce à l'arrivée du Capitaine d'Origny qui le protège et l'aide à rentrer au palais. Les mutins étant armés entourent celui-ci et commencent à tirer sur les officiers qui se présentent aux fenêtres, tandis que le Colonel Delavieilleuze<sup>2</sup> pénètre à nouveau près du Général, et se déclare profondément affligé de l'impossibilité où il était de contenir son régiment ; même il ouvre une fenêtre pour exhorter ses hommes au calme, mais ceux-ci lui répondent qu'il doit sortir, qu'il n'est pas en tranquillité chez les Français, et que, Français lui-même, ils vont le tuer comme les autres, et pénétrer dans la place. Le Colonel leur fait honte et leur dit qu'ils passeront plutôt sur son corps.

De son côté le Capitaine d'Origny met tous ses efforts à faire évacuer la cour du palais où, de plus en plus, se rassemblent les soldats furieux qui continuent à tirer sur les fenêtres. Il est aidé dans sa tâche par les Lieutenants Lutlichau et Ferral. Mais l'obscurité n'est pas encore arrivée au moment où deux officiers français, les Lieutenants Laloy et Marabail<sup>3</sup> de l'Etat-Major, qui se promenaient sur le chemin de Ringsted, ayant appris par l'instructeur Schwartz le danger que courait le Général, accourent pour le rejoindre, et gagnent jusqu'au mur du palais. Bientôt entourés d'une foule hurlante, ils sont frappés à peine sont-ils entrés dans la cour

1. *Spectateur Militaire, op. cit.*

2. Dellevieilleuze, galant cavalier, très aimé, aimant à se promener en tenue de gala, bas blancs, souliers à boucles d'argent, très poli « *A la tête des troupes*, écrit M. Rist (K. SCHMIDT, p. 53) qui avait été secrétaire de la légation danoise à Madrid, *était à cheval un vrai type de Don Quichotte, le vieux Colonel Delvieilleuze, long, maigre, habillé d'un uniforme français de vieille coupe ; uniforme blanc avec un chapeau semblable à ceux des généraux de Napoléon, à son côté il avait une grande épée, des bottes et des bas bleus. Ses dents claquaient car il faisait froid. Son cheval semblait si petit que le colonel pouvait presque courir sur ses pieds. Les soldats grelottaient désolés du froid et de la fatigue...* » (Il s'agit de l'arrivée des troupes espagnoles à Flensburg en mars.)

3. Marabail (Jean-Antoine-Guillaume-Bruno), né le 27 août 1786, à Saissac (Aude). Elève de l'École spéciale militaire de Fontainebleau, le 4 février 1805 ; sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, le 19 avril 1806.

Massacré par les soldats espagnols révoltés, le 31 juillet 1808, à Roskilde (Danemarck).

A fait les campagnes de 1807 et 1808 à la Grande Armée. (Archives administratives de la guerre.)

près d'une porte que les Lieutenants Luttichau et Ferral défendaient contre les forcenés ; et tout à coup le malheureux Marabail, sous les yeux de son Général, est tué de deux coups de fusil, percé par des baïonnettes, et assommé de coups de crosse, puis complètement dépouillé de ses effets et volé. Cette scène de sauvagerie sauva heureusement le Lieutenant Laloy, qui tout sanglant, put, grâce à l'intervention du Colonel Delavielleuze, qui ouvrit une fenêtre du rez-de-chaussée, passer par cette fenêtre et échapper aux assassins<sup>1</sup>. Alors le Général donne l'ordre au Colonel Delavielleuze (il avait 74 ans) de ne pas compromettre sa vie plus longtemps et de sortir du palais : ce qu'il put exécuter en passant par une porte près de laquelle ne se trouvait aucun soldat. Puis les officiers français s'apprêtèrent à la mort. Les rangs des assassins s'étaient encore renforcés par l'arrivée des bataillons voisins qui, prévenus et entendant des coups de fusil, avaient quitté en armes leurs cantonnements et arrivaient avec leurs drapeaux. Le Colonel, les officiers danois s'efforçaient, dans l'ombre, à calmer les soldats qui ne cessaient de hurler qu'ils voulaient tuer tous les Français. Le Colonel réussit alors, après avoir fait battre la générale, à obtenir l'évacuation d'une partie de la cour tandis que des exaltés criaient qu'ils allaient se rendre à Copenhague pour mettre leurs drapeaux aux pieds du Roi de Danemark, lui jurer fidélité comme à un Monarque auquel ils avaient été envoyés pour défendre ses états contre ses ennemis<sup>2</sup> et que des officiers s'efforçaient de faire remettre jusqu'au lendemain l'exécution de cette résolution. Du moins, profitant de la nuit pleinement venue, à 10 heures, le Capitaine d'Origny, accompagné du jeune Fritz Treschow, fils du Baillif qui habitait le palais et le connaissait, y pénétra, et se présenta au Général Fririon qui était près d'une cheminée, entouré par

1. Extrait du Mémoire du Commandant Lopez, cité par BORRE. *Op. cit.*, p. 71.

« Ne pouvant plus lui être utile, je fis à l'instant même tous mes efforts pour sauver le général et les autres officiers qui se trouvaient au château, dans lequel je parvins à faire entrer M. Laloy par une fenêtre du rez-de-chaussée, la seule qui fût ouverte à gauche du péristyle, et devant laquelle existait un banc qui servit de marchepied à cet officier que je ne parvins à arracher à la mort qu'en lui faisant un rempart de mon corps, c'est-à-dire en le tenant constamment derrière moi, pendant que j'exhortais les soldats ; je le fis glisser le long de la façade du château jusque devant la fenêtre par laquelle les mutins voulaient faire sortir le Colonel Delavielleuze, afin de pénétrer dans l'intérieur pour tuer le Général et ses officiers. Sur le refus du Colonel, ils le menacèrent de mort ; la menace ne changea point sa résolution ; ils allèrent alors faire du tapage d'un autre côté. »

2. Lettre de Lysakewiz, 21 juillet-2 août.

ses officiers, et lui représenta qu'il n'y avait plus qu'un parti à prendre : se retirer dans la Cathédrale voisine « *présument que la sainteté du lieu en imposerait peut-être à ces forcenés* ». Le temple qui renferme les tombeaux des Rois et des Princes de la famille royale de Danemark communiquait avec le palais par un corridor placé au premier étage. Le Général voulut d'abord être renseigné sur l'attitude des officiers espagnols. Le capitaine répondit que la généralité avait été à son poste mais n'avait rien pu faire. Puis après avoir complimenté le capitaine de sa belle conduite, le Général accepta sa proposition. Les officiers ôtèrent leurs bottes pour ne pas faire de bruit, se mirent en marche dans le corridor, poursuivis par les Espagnols qui firent feu par les fenêtres ; mais « *les coups partant de bas en haut donnèrent dans les poutres et n'atteignirent personne* », et le Général et les siens purent pénétrer dans l'église et se cacher sous une voûte, tandis que les Espagnols, trompés par les officiers danois, hurlaient de joie croyant avoir tué le Général au passage du corridor. A partir de ce moment les coups de feu se firent rares et le calme revint parmi la troupe. La plupart des soldats retournèrent dans leurs camps ou leurs logements, laissant néanmoins une forte garde autour du palais pour arrêter les Français qui en sortiraient.

Profitant de cette accalmie, le capitaine d'Origny partait pour Copenhague afin d'informer verbalement le Roi, qui avait été averti par de brefs rapports écrits du Commandant de Heinen, de tout ce qui s'était passé ; et de leur côté le Commandant de Heinen avec le jeune Treschow se rendaient, vers une heure du matin, dans l'église pour engager le Général et les siens à s'enfuir de Roskilde en revêtant des uniformes danois du *Liv-Régiment* qu'ils avaient apportés. Pendant ce temps les Lieutenants Luttichau et Ferral faisaient rentrer au palais le cadavre de Marabail abandonné tout nu et sanglant dans la cour, tandis que son ordonnance espagnol pillait son bagage dans sa chambre.

« *Le Général et les officiers de son Etat-Major, après avoir quitté leurs uniformes*<sup>1</sup> *qui furent mis dans des sacs, revêti-*

1. A propos du changement d'uniforme des officiers, M. Kornerup rapporte les détails suivants qui nous ont paru curieux : « *On fit chercher des uniformes du 1<sup>er</sup> régiment de la garde (habit rouge à revers jaunes) pour le général Fririon et ses officiers ; le capitaine Parade (aide de camp du général) ne consentit jamais à revêtir l'habit rouge, malgré les efforts de ses camarades, ne voulant pas, même pour un instant, porter un uniforme ressemblant à celui des Anglais, et il sortit couvert de son manteau bleu d'officier français.* »

rent les uniformes danois, traversèrent dans ces costumes les postes espagnols, accompagnés par le Commandant de Heinen, M. de Treschow et M. Borups, employé dans les bureaux du Baillif. Les officiers danois avaient poussé la prévoyance jusqu'à faire préparer des moyens de transports à une demi-lieue de Roskilde, dans la ferme de Hedehusene, sur la route de Copenhague. Le Général français fut assez heureux pour y retrouver son chef d'Etat-Major et le Commandant de l'artillerie. Ces deux officiers, que l'on avait crus victimes, comme Marabail, de la fureur des révoltés, se promenaient vers sept heures du soir dans le voisinage du golfe de Roskilde : aperçus par les troupes campées ils furent poursuivis à coups de fusil jusque sur les bords du golfe. Par un bonheur inespéré ils trouvèrent une barque au moyen de laquelle ils gagnèrent Himmeler, sur la rive opposée, à force de rames.

Le Général et les officiers français, après avoir revêtu leurs uniformes arrivèrent à Copenhague vers quatre heures du matin<sup>1</sup>. »

Pendant ce temps le Capitaine d'Origny se hâta vers Copenhague où il arrivait à 2 heures 30 du matin, et se présentait au Roi qui allait monter à cheval pour diriger les troupes danoises alertées et prêtes à marcher sur Roskilde.

En effet, lorsque, grâce aux courriers du Commandant Von Heinen, le Roi Frédéric apprit la révolte des Espagnols, immédiatement en ce qui le concernait IL FIT SANS HÉSITATION EXÉCUTER SON ORDRE SECRET DU 13 JUILLET, et prescrivit les dispositions suivantes :

« Copenhague, le 1<sup>er</sup> août 1808.

Le Général Prince Frédéric de Hesse partira avec le RÉGIMENT DE LA GARDE A CHEVAL, l'artillerie à cheval et une batterie légère, ainsi que avec les RÉGIMENTS DU ROI, DU PRINCE CHRISTIAN, et le Régiment d'infanterie du HOLSTEIN. Le détachement prendra le chemin royal de Roskilde avec l'ordre de faire désarmer tous les Espagnols qui ne veulent pas obéir. Le Lieutenant Général Castenschjold marchera de Kjøge pour appuyer le flanc gauche de la colonne du Chemin du Roi avec 1 escadron, 4 canons, et 2 bataillons. Le Général Major Berger passera par Frederiksborg avec 2 à 3 escadrons et 4 canons, se dirigera sur Roskilde. Le Général Major Ewald marchera avec 2 à 3 bataillons du régiment de DRAGONS DE LA

1. Spectateur Militaire. Op. cit.



GARDE par *Vibenshus* où il attendra de nouveau ordres. On emportera 30 cartouches par homme et 100 coups par pièce. La direction de ces mouvements est secrète, et l'on recommande d'avoir de fortes avant gardes et arrière gardes et de marcher aussi réunis que possible.

Frédéric R. »

En même temps le Roi prescrivait, le 1<sup>er</sup> août, au Chancelier d'empêcher la publication des nouvelles concernant l'émeute de Roskilde. La publication qui en fut faite le 20 août, ainsi que de l'évasion, dans le *Journal officiel de Copenhague* fut d'ailleurs aussi terne que possible, blâmant évidemment les troupes espagnoles et le Marquis de La Romana, mais sans dévoiler tous les faits. Puis, sur le rapport verbal que lui fit le Capitaine d'Origny, et dès qu'il sut le Général Fririon et ses officiers hors de danger, le Roi contremanda tous les mouvements, et fit savoir au Colonel Delavielleuze qu'il devait prendre le commandement des troupes espagnoles en Séeland. A 4 heures 30 du matin, le 1<sup>er</sup> août, le Capitaine d'Origny regagna Roskilde porteur de cet ordre. Sur sa route il rencontra le Général Fririon à Valby Bakke, puis le Lieutenant-Colonel Marty, Espagnol, qui était attaché à l'Etat-Major du Général, et que, pour cette raison les Espagnols avaient poursuivi pour l'assassiner. Il s'était heureusement échappé, avait traversé en canot le fjord près de Bistrup à Himmelov.

De retour à Roskilde, à 7 heures 30, le Capitaine transmet l'ordre au Colonel Delavielleuze ; puis, accompagné du Colonel Martorel de *Guadalajara*, il en prévint les troupes espagnoles, en les avisant que l'intention du Roi était de les distribuer en d'autres cantonnements : elles promirent d'être sages<sup>1</sup>.

Puis, dans la journée, le Lieutenant-Colonel Haffner, du Quartier Général danois, se rendit à Roskilde porteur de l'ordre du Roi pour le Capitaine d'Origny de partir à Ringsted où il serait Commandant d'armes, et pour le Colonel Dela-

1. Ce récit exact des faits prouve que M. de Artèche exagère lorsqu'il dit que Ciran et le Général Fririon furent sauvés grâce à la générosité des officiers espagnols qui parvinrent à les cacher ; de même qu'il semble absolument ignorer comment le Roi Frédéric VI fut prévenu et les dispositions qu'il prit.

On comprend très bien que M. de Artèche exalte tous les faits qui se rapportent au refus du serment, mais il y a un minimum de vérité à maintenir. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il est beaucoup moins violent que M. de Guzman.

vielleuze d'un ordre de dislocation dans les villes de Ringsted, Sorœe et Slagelsé pour les bataillons des 2 régiments, mouvement qui devait commencer le 2 août. Le Colonel pensa qu'il n'était pas possible de commencer ce jour-là mais seulement le 3. Il avait peur qu'un ordre donné brusquement ne fit se renouveler les désordres. D'ailleurs une autre intervention se produisit au même moment.

En effet, le Ministre d'Espagne à Copenhague, le Comte de Yoldi, qui demeurait à la campagne, ne fut mis que le 1<sup>er</sup> août au courant de ces événements et songea aussitôt à se rendre à Roskilde et à intervenir pour calmer les esprits, estimant qu'il ne pouvait rester spectateur oisif et indifférent de pareils excès.

Après donc s'être abouché avec le Ministre de France avec le Général Fririon, avec le Comte de Bernstorff ; après avoir fait, vers dix heures du soir, une visite au Roi qui lui témoigna son approbation pour le voyage à Roskilde « dans l'objet de calmer les esprits et de les disposer, s'il était possible, à obéir aux ordres qu'on allait donner pour que les bataillons fussent séparés et que les principaux coupables fussent livrés, le mardi matin, 2 août, il se transporta à Roskilde avec son secrétaire, M. Fernan Gomez Xara ». « Je trouvai, écrivit-il le 6 août, au Ministre des Relations Extérieures de S. M. C., les troupes dans la même situation : trois bataillons dans le camp, un dans la ville et les autres cantonnés dans les environs ; mais on remarquait parmi eux beaucoup de mouvement et leurs propos faisaient craindre qu'ils ne s'opposassent à l'ordre déjà donné par le Commandant Delavielleuse pour les séparer.

*Je m'entretins avec cet officier non moins respectable par son âge que par sa valeur et sa prudence qui lui ont mérité l'estime générale et l'amour des soldats, et, d'après ce qu'il me dit, et les renseignements que je pris du Colonel de Guadalajara et du Baillif, gouverneur de Roeskilde, ainsi que de plusieurs officiers et soldats, j'acquis la conviction que ces désordres n'avaient point été prémédités, et qu'on les aurait évités en agissant avec moins de précipitation et en donnant aux chefs et aux officiers de chaque corps le tems de préparer les esprits et d'en effacer les tristes idées qu'ils avaient conçues sur l'état de notre patrie. Une autre circonstance me paraît avoir singulièrement déplu au soldat c'est que L'ORDRE*

DE PRÊTER LE SERMENT FUT PARVENU DIRECTEMENT<sup>1</sup> DU PRINCE DE PONTE CORVO AU GÉNÉRAL FRANÇAIS ET NON AU GÉNÉRAL EN CHEF DE LA DIVISION M. LE MARQUIS DE LA ROMANA, ET QU'IL AIT ÉTÉ PORTÉ PAR M. LOUIS SIRAN DE CAVAGNAC qui, d'après ce qu'on m'a dit, est très mal vu et même détesté de tout le régiment des Asturies où il a servi. Si à son arrivée au Quartier Général il s'exprima avec autant d'arrogance que je l'ai entendu le faire à Copenhague, il ne peut qu'avoir contribué pour beaucoup à l'irritation des esprits.

J'ai indiqué à V. E. les trois causes qui me paraissent avoir amené le mécontentement des troupes, mais il est d'autres circonstances dont la connaissance appartient aux chefs des corps et qui les rendront peut-être dignes de la clémence du Souverain. Du moins leur prompt repentir me le fait-il penser, car deux heures après mon arrivée à Roeskilde, les grenadiers désignèrent spontanément trois des plus séditieux d'entre eux et ne s'opposèrent point à leur arrestation qui s'effectua sur le champ. Pendant ce tems le Colonel de Guadalajara se fit transporter au camp, et harangua ses soldats pendant deux heures pour les engager à se soumettre à l'ordre de la séparation des bataillons. Je me rendis également au camp et parlai à des officiers et des soldats que je trouvai tous disposés à obéir à leurs chefs. Ils se pressaient autour de moi et il n'y eut qu'un soldat très jeune et qui paraissait pris de vin qui m'ait parlé avec insolence. Le mardi soir je retournai à Copenhague, mais si tard, que je ne pus me présenter au Roi comme je le désirais pour lui rendre compte du résultat de mon voyage, et l'instruire que j'avais laissé les troupes disposées à obéir aux ordres que S. M. leur ferait passer par leur commandant ; mais je le fis le lendemain matin, et je trouvai S. M. Danoise très satisfaite des rapports qui lui avaient déjà été faits sur l'arrestation des trois soldats, et le bon ordre qu'observaient les troupes à leur séparation qui commençait à s'exécuter. »

1. Extrait d'une lettre du Baron Didelot au Ministre des Affaires étrangères à Paris du 2 août.

« Je ne dois pas oublier de dire qu'il paraît que les agitateurs, car il n'y a pas de doute qu'il n'y en eut, avaient répandu le bruit que c'était à l'Empereur des Français et comme français, que les troupes devaient prêter serment, bruit qu'ils appuyaient sur ce que les ordres n'avaient point été transmis par le Marquis de la Romana, mais venaient directement du Prince de Ponte-Corvo. D'un autre côté, ils avaient été apportés par un de ses aides de camp, émigré français ayant servi pendant 14 ans dans le régiment espagnol (le Prince des Asturies) pour lequel il était un objet d'animadversion et de haine, et sa mission ne contribua pas peu à échauffer les esprits. »

Et de fait, dans la nuit du 2 au 3, on prépara le logement à Ringstedt pour le 2<sup>e</sup> bataillon de *Guadalajara*, et dans les environs de la ville pour le 3<sup>e</sup>, qui en prirent possession le 3. Le 4, le 1<sup>er</sup> bataillon de *Guadalajara* s'arrêta à Ringstedt et continua sur Slagelsé le 5. Dans ce régiment la discipline était mauvaise, les officiers de *Guadalajara* étaient médiocres et leur chef, le Colonel Martorell, s'occupait beaucoup plus de sa famille (sa femme et ses trois filles) que de son régiment. Il en était à peu près de même dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons d'*Asturies* qui, le 5, furent logés, le 2<sup>e</sup> dans les environs, le 3<sup>e</sup> à Ringstedt. Ces bataillons eurent dans leurs quartiers des exigences inconvenantes et les officiers étaient si craintifs qu'ils n'osaient pas les réunir pour des exercices. De plus, de peur d'être désarmés, les hommes ne voulaient pas abandonner leurs armes, au point que le bataillon de Slagelsé refusa de les quitter pour aller à la messe le 7 août ; même des grenadiers osèrent violer le logement de leur Capitaine soit-disant pour y rechercher le Lieutenant-Colonel Marty qu'ils prétendaient caché chez lui.

Le Roi de Danemark, ayant décidé que les Espagnols devaient livrer les coupables des actes d'indiscipline et d'assassinat, donna des ordres dans ce but. D'ailleurs la prudence exigeait que l'on en imposât aux Espagnols par une grande supériorité de troupes pour éviter que, guidés par quelques désespérés, ils essayassent de se défendre si, à la fin, on était obligé d'employer contre eux la rigueur lorsque peut-être, sourds à toute représentation, ils continueraient à ne pas vouloir livrer eux-mêmes les coupables : car jusqu'ici ils n'avaient voulu livrer que trois têtes turbulentes qui, après la promesse donnée de se tenir tranquilles, avaient encore cherché à exciter des troubles.

Le 7 août, dans la soirée, le régiment d'infanterie de Holstein, celui de cavalerie du Schleswig et une brigade d'artillerie volante reçurent l'ordre de se mettre en marche et partirent, la nuit, pour Roskilde sous le commandement du Prince Chrétien de Hesse. Puis, le 9 août, le Général-Lieutenant Castenschjold fit entourer Ringsted de troupes danoises. Cette opération répondait au désir des officiers espagnols dont les bataillons avaient besoin de cette épuration. Après entente, particulièrement avec le Lieutenant-Colonel Falques, du régiment des *Asturies*, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de ce régiment livrèrent chacun 49 hommes, tandis que le 2<sup>e</sup> bataillon ne livrait personne ; le 1<sup>er</sup> de *Guadalajara* livra 1 homme, le 3<sup>e</sup>, 14 ; le 2<sup>e</sup> personne, car il n'avait pris nulle part à la ré-



volte. Les 113 hommes ainsi livrés furent conduits sous escorte à Copenhague. Après cette purge (« laxering ») le calme revint partout.

Dès qu'il fut arrivé à Copenhague, le 1<sup>er</sup> août dans la matinée, le Général Fririon écrit au Marquis de La Romana pour le mettre au courant des événements. Dans cette lettre du 1<sup>er</sup> août, il lui donnait quelques détails sur les suites de l'insurrection ; toutefois, il lui parlait avec circonspection de ses résultats funestes, NE SE DISSIMULANT PAS, disait-il, TOUT CE QUE CETTE NOUVELLE POUVAIT AVOIR D'AFFLIGEANT POUR UN GÉNÉRAL ESPAGNOL. Il ajoutait que « désormais il fallait renoncer à faire venir en Seeland la cavalerie et l'artillerie destinées à faire partie de l'avant-garde ; que les révoltés pourraient entraîner dans leur parti ceux qui arriveraient ; qu'on serait contraint d'en venir alors à de fâcheuses extrémités, ce qu'il fallait éviter autant que possible, mais que l'assassinat ne pouvant jamais rester impuni, les principaux coupables devaient être livrés à la sévérité des lois. »

Le Général Marquis de la Romana répondit au Général Fririon, le 7 AOUT.

« Vous pouvez bien concevoir, mon cher Général, comme j'ai été pénétré de douleur du malheureux accident survenu à Roskilde. Malgré la foule de circonstances qui l'ont pu amener, cependant rien ne peut laver un tel excès et j'espère qu'on parviendra à connaître les coupables et qu'on en fera une justice exemplaire. Au milieu de tant d'amertumes, il m'est bien satisfaisant de savoir, Général, que le respectable Brigadier Lavielleuse et les autres individus de son régiment qui ont contribué à vous mettre en sûreté, ont rempli leur devoir d'une manière qui vous a été agréable. Je vous prie de vouloir bien leur témoigner ma reconnaissance. Vous avez raison de juger que le détachement d'artillerie ne doit pas passer en Seelande dans ces circonstances, aussi le retiens-je ici et il ne sera plus question de la transporter. J'ai été vivement affecté, comme vous pouvez l'imaginer, du malheureux sort de M. Marabaill et IL NE ME RESTE QU'À VERSER DES PLEURS SUR SA DESTINÉE.

JE NE SÇAIS COMMENT JE VOUS ÉCRIS TELLEMENT JE SUIS AFFLIÉ, ce n'est que pour vous renouveler l'hommage de mon sincère dévouement et de la considération la plus distinguée.

LE MARQUIS DE LA ROMANA. »

Mais, tandis qu'il envoyait cette lettre au Général Fririon, le Marquis de la Romana envoyait aux Colonels Delavieulleuze et Martorell, commandant les deux régiments en révolte, deux lettres identiques, non signées, mais sous des enveloppes fermées avec le triple cachet de ses armes, lettres qui tombèrent entre les mains du Général Fririon et dont nous donnons celle adressée au Colonel Martorell :

« A Don Vincent Martorell, Colonel du Régiment  
de Guadalajara, à Roskilde

*Mon cher Martorell, la situation de votre régiment, celle du régiment des Asturies et l'incertitude de notre sort me remplissent l'âme d'affliction, parce que je me persuade que les Français voudront que l'on punisse avec rigueur ces régimens, et que je suis décidé à ne pas consentir qu'il soit versé une goutte du sang précieux de nos braves soldats. Je ne souffre que trop déjà du triste sort des deux hommes de votre régiment, à la suite de ce qui s'est passé à Kounoven.*

JE VIENS DE VOIR un officier de notre nation, que la Junte suprême de Galicie m'a envoyé, avec des dépêches et avec une lettre du Général Morla. Ces dépêches m'annoncent qu'il doit sous peu se présenter dans ces parages une escadre et des batiments anglais destinés à nous transporter en Espagne, afin que nous puissions prendre part à la juste cause de notre patrie. On me donne des détails sur les opérations de nos armées en Galicie, en Andalousie, en Estremadure, dans les royaumes de Valence, d'Aragon et de Castille ; et l'on me mande que l'on organise avec activité de nouvelles armées encore plus considérables, car on doit, au commencement de septembre, porter 400.000 hommes sur les frontières de France. Nous nous sommes emparés de l'escadre que les Français avaient à Cadix, et plusieurs corps de leurs troupes qui ont voulu s'avancer dans nos provinces ont été défaits.

JE SUIS ESPAGNOL, ET JE SUIS DÉTERMINÉ A PRENDRE PART AUX GLORIEUSES DESTINÉES DE LA PATRIE. IL N'EST RIEN QUE NOUS NE DEVIONS PRÉFÉRER A LA VILE DÉPENDANCE OU NOUS SOMMES, ET J'AI PRIS LA RÉOLUTION DE M'EMBARQUER AVEC LES TROUPES QUI VOUDRONT ME SUIVRE.

*J'écris au Roi de Danemarck, pour lui demander de vous permettre de passer dans l'isle de Langueland, en lui promettant que nous ne commettrons pas la moindre hostilité dans*

son territoire et que nous nous opposerons à ce qu'il en soit commis par d'autres. Je charge l'officier porteur de ma lettre de ne la remettre qu'au Roi lui-même, et je désire savoir si vous êtes décidés à me suivre, avec vos officiers et votre troupe. Il faudra que vous tâchiez de vous rendre maître, si c'est possible, de quelque place forte, afin d'être à l'abri des insultes des Danois ; vous ferés, en sorte que ce soit sur la côte, pour y attendre les bâtimens jusqu'au moment du passage.

Si vous pouviés vous établir à Corsoër, ce serait le mieux, parce que de ce point peut-être ne sera-t-il pas nécessaire de passer le Belt et pourra-t-on s'embarquer directement dans les bâtimens qui doivent arriver. Néanmoins, je regarde comme plus sage que vous veniés dans le Langueland, parce que vous y serez plus en sûreté, et que nous y serons plus à portée de courir à la défense du petit Belt, dans le cas où les Français voudraient nous attaquer en Fionie.

J'écris dans ce moment aux chefs en Jutland en les prévenant que, s'ils veulent me suivre, ils passent sans délai le petit Belt, afin de nous réunir tous en Fionie et en Langueland, et d'empêcher les Français de s'opposer à nos nobles projets.

Adieu, mon cher ami, répondés-moi sans retard, et complés sur votre affectionné. »

Au moment où ces lettres arrivaient à Copenhague se produisaient les événements qui y étaient annoncés.

Aussi, le 10, lorsque le Roi apprit par le chef de la surveillance du Grand-Belt, le Capitaine Linstow, les événements de Nyborg dont l'on trouvera les détails plus loin et qui mettaient le comble aux malheurs qui accablaient ses Etats en lui enlevant des ressources importantes et compromettant le sort de la presque totalité des îles situées dans le Belt, bien sûr alors que les Espagnols n'étaient plus des alliés et qu'il fallait les regarder comme des ennemis, il se détermina à prendre une mesure que « sa prudence l'avait engagé à différer jusque là : le désarmement de toutes les troupes espagnoles qui se trouvaient en Seeland. Elles furent constituées prisonnières de guerre, et il fut décidé de les enfermer jusqu'à nouvel ordre dans l'arsenal de Copenhague. Les officiers, auxquels on demanda également leurs armes, signèrent un revers par lequel ils se reconnaissaient comme prisonniers de guerre et s'engagèrent à n'entretenir directement ni indirectement aucune correspondance avec les ennemis de

*l'Etat et leurs compatriotes. Les officiers restèrent momentanément dans les places où ils se trouvaient, les sous-officiers et les hommes furent conduits sous escorte à Copenhague : ce qui demanda quelques jours, non sans quelques incidents tragi-comiques causés par les femmes et les enfants des troupiers. Le premier bataillon des Asturies fut interné, le 11 août, dans les magasins vides du Holm, où vinrent le rejoindre les autres bataillons : le dernier arriva le 16 août<sup>1</sup>. »*

Ces mesures, en assurant la tranquillité de la Seelande, empêchèrent les troupes de se livrer aux Anglais pour passer en Espagne et de se joindre aux révoltés, et cette dernière considération ne fut pas la moins déterminante pour le Roi. D'ailleurs, aussitôt la nouvelle arrivée des troubles de Fionie, le Roi envoya l'ordre à toutes ses troupes restées dans les Duchés, en Jutland, etc., de se mettre sous le commandement du Prince de Ponte-Corvo, auprès duquel<sup>2</sup> il dépêcha en même temps trois officiers de marine pour qu'il pût disposer également des forces de mer qui se trouvaient dans les Bells.

Jusqu'au 4 septembre, rien de spécial ne marqua la vie des officiers prisonniers ; ils signaient des feuilles de présence. Le Lieutenant-Colonel Aguiléra, en raison de son attitude passée, mérita de se voir rendre son épée ; on n'avait point retiré la sienne au Colonel Delavielleuze, dont la conduite avait été très honorable<sup>3</sup>.

Il nous faut revenir sur ces événements. Le malheureux incident de Roskilde causa une peine et un embarras extrêmes au Gouvernement Danois, obligé d'user de grands ménagements vis-à-vis des Français, aussi bien que vis-à-vis des Espagnols. Puis, pour prévenir la répétition de pareils désordres, le Roi prit la résolution de faire disséminer les Espagnols par petits détachements sur divers points de la Seelande ; et, désirant les avoir sous son commandement immédiat, il en donna d'abord l'ordre au Colonel Delavielleuze, puis il en écrivit au Général Fririon pour lui en faire la proposition, l'assurant en même temps que, si elle était acceptée,

1. Didelot, 16 août.

2. Didelot, 13 août.

3. Page 69. BOPPE. *Op. cit.* Nous reproduisons la note suivante :

1. Lors de l'enquête qui eut lieu à la suite de ces événements, le Prince de Ponte-Corvo crut devoir en faire retomber la responsabilité sur les officiers supérieurs dont les noms sont cités par le commandant Lopez, le Colonel Martorell, le Major Medrano et le Commandant Falquez ; nous trouvons en effet dans les *Communications des Archives de la guerre* de Danemark la lettre suivante que nous croyons devoir reproduire :



il lui répondait de la soumission et de la bonne conduite de ses troupes. C'était d'ailleurs la seule mesure qui put rétablir la subordination et la discipline. Quant au Général Fririon, qui ne pouvait plus dans aucun cas en reprendre le commandement, le Roi lui manifesta son désir de l'attacher à son propre Etat-Major et de l'avoir auprès de sa personne, en même temps qu'il écrivait au Prince de Ponte-Corvo pour justifier en plein la conduite qu'avait tenue ce Général, qui, malade, n'était nullement en situation, malgré toute sa fermeté et son courage éprouvé, d'arrêter la fougue, l'esprit de désordre et d'insubordination des troupes espagnoles.

Le Baron Didelot insista vivement pour appuyer le désir du Roi, car la position du Général Fririon était très fautive : désormais sans commandement et sans fonctions. Il revenait sur son idée d'avoir un attaché militaire près du Roi et disait : « *S'il entrait dans la pensée de S. M. qu'il restât ici un officier auprès du Roi qui put au besoin être utile à ce pays et qui surtout sut diriger les projets militaires que nous serions dans le cas de former sur ces points ou de faire entreprendre par les Danois, je pense qu'aucun ne serait plus propre à cette mission que le Général Fririon, qui a eu le talent de rendre sa personne agréable et d'inspirer la plus entière confiance au Roi et aux Danois en général. Au reste, quelque usage que V. E. veuille faire de cette idée personnelle, je ne puis que lui renouveler l'observation que je lui ai faite depuis*

*Le général Fririon à Sa Majesté le Roi de Danemark.*

*Copenhague, le 25 août 1808.*

Sire,

*Dans une lettre écrite de la main de S. A. le Prince de Ponte Corvo, il recommande l'arrestation du Colonel de Guadaluara et d'un lieutenant-colonel du même régiment, que je suppose être le major Medrano. Quoique, d'après le rapport de MM. les officiers danois, le Colonel de Guadaluara ait fait ce qui a dépendu de lui, le 31 juillet, pour faire rentrer les séditeux dans l'ordre, il serait possible que le Prince eût reçu des renseignements particuliers qui compromissent le colonel et le major, je regarde comme un de mes devoirs de communiquer à Votre Majesté la note de S. A. le Prince de Ponte Corvo, en la priant de donner à cet égard les ordres qu'Elle jugera convenable.*

*Le prince désirant en outre qu'on fasse saisir les officiers présumés coupables, je crois devoir désigner les sieurs Mattasanchez et Algarra, lieutenants au 3<sup>e</sup> bataillon de Guadaluara. Le lieutenant-colonel Falquez du régiment des Asturies serait également dans le cas d'être surveillé particulièrement. Je prie Votre Majesté de daigner donner aux commandants danois les ordres qu'Elle croira utiles dans cette circonstance.*

*Je suis, etc...*

*Le général N. FRIRION.*

*bien longtemps sur l'importance d'avoir auprès du Roi un officier qui put suivre les opérations militaires. »*

Mais, ni Napoléon, ni surtout le Prince de Ponte-Corvo, ne voulurent laisser le Général à Copenhague ; et Bernadotte lui donna, le 28 septembre, l'ordre de le rejoindre. Le Général était alors « *franc-logé et avait un défrayement de 50 rixdaler par jour... et dînait presque journellement chez le Roi*<sup>1</sup> ». Il dut s'exécuter et partir dans les premiers jours de novembre, suivi de cette appréciation SI ÉLOGIEUSE DU MEILLEUR FRANÇAIS de Copenhague<sup>2</sup>.

*« Le Général Fririon est parti ainsi que tous les officiers qui l'avaient accompagné ; j'en suis fâché pour ce pays-ci et même pour le bien du service de S. M. Il avait su gagner la confiance et l'estime publique et détruire les préventions défavorables qu'avait fait naître contre notre militaire en général la conduite peu délicate ou arrogante d'un grand nombre d'individus. »*

Après avoir rendu justice au Général Fririon, il faut signaler l'hommage qui fut accordé à la victime des troubles.

Le 5 août, l'on enterra avec la plus grande pompe le malheureux Marabail. Quoiqu'il ne fut que Lieutenant, le Roi lui fit rendre les honneurs de Capitaine. Le Prince de Hesse, Gouverneur de Copenhague, assista au convoi funèbre avec tout l'Etat-Major de la Place. « *Beaucoup d'habitants de cette capitale y vinrent spontanément. Peu de cérémonies funèbres furent faites avec plus de pompe et de recueillement, tant était grande l'indignation que les Princes, les militaires de tout grade et les Danois en général avaient éprouvée en apprenant la catastrophe de cette sanglante tragédie que repoussaient leur loyauté et leurs mœurs patriarcales*<sup>3</sup>. »

Dès que le Roi de Danemark eut connu les détails de l'émeute, et après avoir reçu le rapport du Général Fririon, il écrivit au Prince de Ponte-Corvo la lettre par laquelle nous avons ouvert ce chapitre ; et, de son côté, le Général Fririon rendit compte à son chef de ces pénibles événements en même temps qu'il en écrivait au Marquis de la Romana.

Il est curieux de voir se manifester, en réponse, la mentalité du Maréchal Bernadotte, par les deux documents suivants qu'il adressa aux Régiments espagnols en Seeland :

1. De Merbitz à Bose, 4 octobre.

2. Didelot, 8 novembre.

3. *Spectateur Militaire*.

« Au camp de Rendsbourg, le 7 août 1808.

*Soldats des régiments de Guadalajara et des Asturies,*

Le temps que j'ai passé au milieu de vous, à Hambourg, m'avait mis à même de connaître vos vertus militaires et votre attachement à votre sainte religion. Confiant dans votre loyauté, je vous plaçai au poste d'honneur, sous un chef dont l'expérience militaire vous promettait des succès contre l'ennemi de votre patrie. Les premiers comptes qu'il me rendit de votre conduite étaient des plus satisfaisants. Je jouissais de ce bonheur, lorsque la nouvelle la plus affreuse est venue subitement l'altérer ; vous avez cédé aux insinuations perfides des Anglais. Ces éternels ennemis du monde et de votre religion ont séduit quelques-uns d'entre vous, mais ils n'ont pu vous pervertir tous ; j'en ai l'assurance, parce que je vous connais. NÉ SUR LES CONFINS DE VOTRE PAYS, JE PUIS MIEUX QU'UN AUTRE LIRE DANS VOS CŒURS, ET JE SUIS CERTAIN QUE DÉJÀ LE REPENTIR A SUCCÉDÉ A VOTRE ÉGAREMENT.

Soldats, il ne vous reste qu'un moyen de recouvrer l'honneur ; rentrez de suite dans l'ordre ; déclarez les malheureux qui vous ont séduits, DIEU VOUS L'ORDONNE ET VOTRE GLOIRE VOUS EN FAIT UN DEVOIR PRESSANT. Croyez en le conseil d'un Général qui a été soldat comme vous, qui vous aime et qui serait cruellement affligé si, persistant dans une funeste erreur, vous le réduisiez à ne plus vous compter parmi les soldats espagnols.

Signé : le Maréchal d'Empire, Prince  
et Duc de Ponte-Corvo,

J. BERNADOTTE.

Au camp de Rendsbourg, le 7 août 1808.

#### ORDRE DE L'ARMÉE

Jusqu'à ce que l'ordre et la subordination soient rétablis dans les régiments des Asturies et de Guadalajara, MM. les Colonels, l'Etat-Major et tous les officiers des deux régiments PORTERONT, EN SIGNE DE DEUIL, UN CRÊPE NOIR A LA DRAGONNE

DE LEUR ÉPÉE. LES DRAPEAUX NE SORTIRONT PLUS DE CHEZ LE COLONEL.

DÈS L'INSTANT OU LES SOLDATS AURONT RECONNU LEUR DEVOIR, LES DRAPEAUX REPARAITRONT ET LES OFFICIERS QUITTERONT LE CRÊPE.

Signé : *le Maréchal d'Empire, Prince  
et Duc de Ponte-Corvo,*

*J. BERNADOTTE.*

Que de sottises dans ces lignes ! que d'emphase ! que de présomption ! Et quelle meilleure preuve que les chefs, depuis Napoléon jusqu'au dernier lieutenant, doivent laisser leur initiative et leur responsabilité à ceux qui commandent sur place. ON SENT TOUT LE RIDICULE de cet ordre donné aux officiers espagnols de porter, EN SIGNE DE DEUIL, UN CRÊPE A LEUR ÉPÉE, ET DE CETTE PRESCRIPTION CONCERNANT LES DRAPEAUX. D'ailleurs, le Maréchal Bernadotte, s'il avait accompli son devoir, aurait dû se mettre en route immédiatement pour la Seeland aussitôt qu'il avait reçu le compte rendu des événements ; il se serait trouvé, le 7 août, à Nyborg, avec des officiers de son Etat-Major, pour essayer de passer en Seeland et, plus à portée des événements, il aurait certainement pu empêcher de se produire la catastrophe de Fionie. **MAIS MONSIEUR LE MARÉCHAL PRENAIT LES BAINS, A TRAVEMUNDE !...**

C'est par des lettres de Berlin que l'on eut, à Paris, les premières nouvelles de la révolte des Espagnols en Seeland, et M. de Champagny en eut des détails par M. de Dreyer<sup>1</sup>, une lettre de M. Didelot s'étant égarée en route. Il est curieux de voir qu'elles furent les premières impressions de l'Empereur et de son Ministre dans une lettre du 19 AOUT au Baron Didelot :

*« Après un tel événement, on ne peut prendre aucune confiance dans aucun des corps espagnols qui se trouvent en Danemark. Rien ne peut garantir que les séductions anglaises qui ont égaré celui de ces corps qui est en Seeland ne parviendraient pas à répandre le même esprit sur les autres. Il éclaterait peut-être dans des circonstances plus critiques, lorsqu'il serait difficile à réprimer et qu'il pourrait avoir des effets funestes ; le comble de l'imprudence serait d'en courir*

1. Tome CLXXXI, fol. 399. Archives des Aff. étr.



les risques. Le repentir même sincère de ceux qui ont fait la sédition, et les protestations de ceux qui, étant éloignés, n'ont pu y prendre part ne seraient que des garants suspects. L'intérêt de la cause commune et surtout ce que S. M. l'Empereur et Roi met au rang de ses intérêts les plus chers, l'intérêt particulier du Danemark, exigent donc que tous ces corps soient désarmés. On verra ultérieurement où ils pourront être conduits, mais provisoirement ils doivent être gardés comme des prisonniers de guerre séparés autant qu'il sera possible les uns des autres et éloignés DES LIEUX D'OU ILS POURRAIENT COMMUNIQUER AVEC L'ENNEMI OU FUIR SUR SES VAISSEAUX. C'est ce que vous devez, Monsieur, demander à la Cour de Danemark, EN PRESSANT L'OPÉRATION DU DÉSARMEMENT. L'ADRESSE ET SURTOUT LE SECRET ET LA CÉLÉRITÉ rendront cette opération facile en prévenant de la part des Espagnols jusqu'à l'idée de résistance et les accidents particuliers qui en pourraient être la suite. Le Roi peut seul faire désarmer des corps stationnés en Seeland et en Fionie, où il n'y a point de troupes françaises. Quant au désarmement de ceux qui sont en Jutland ou sur le Continent, le Roi voudra, je le présume, s'entendre avec le Prince de Ponte-Corvo et peut-être appeler son concours. »

Le pauvre Baron Didelot ne put que répondre :

N° 148

« Copenhague, le 1<sup>er</sup> septembre 1808.

Monseigneur,

J'ai reçu, avant hier matin, la dépêche que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 19 août dernier et qui m'a été apportée par courrier. Les mesures que prescrit S. M. l'Empereur avaient été prises ici, mais malheureusement, comme mes précédentes dépêches vous l'auront appris, l'application en est devenue impossible en Fionie et en Jutland. »

---

## CHAPITRE IV

---

### Le Serment (Suite)

*En Fionie.* — Prévisions du baron Didelot. — Projets anglais. — La mission du prêtre Robertson. — Détails typiques. — Instructions de Canning. — Robertson et La Romana. — Remarquable duplicité du Marquis. — La prestation de serment. — Refus des divers régiments. Ennui de La Romana. — L'indolence du Prince de Ponte Corvo. — Il envoie un aide de camp avec des menaces. — La Romana poursuit son plan.

En rendant compte, le 6 août<sup>1</sup>, au Ministre des Relations Extérieures, des événements qui avaient suivi la révolte des Espagnols en Seeland, et des hésitations du Roi de Danemark à prendre sur lui les moyens de force « *pour la recherche et la punition des coupables et le rétablissement entier de l'ordre et de la discipline* », le Baron Didelot ajoutait : « *Au surplus ces tempéramens me paraissent commandés par l'état des choses dans ce pays. Nul doute que les quatre mille Espagnols qui se trouvent en Seelande ne soient obligés de céder aux troupes qui seraient envoyées contre eux et qui leur sont six à sept fois supérieures en nombre ; mais ces mesures hostiles de la part des danois n'entraîneraient-elles pas à des représailles les troupes espagnoles qui sont dans les îles en Fionie et dans le Jutlande qu'elles occupent presque seules et sans autres forces militaires que des milices gardes-côtes ? NE SERAIT-IL PAS A CRAINDRE D'UN AUTRE COTÉ QU'ELLES NE S'ENTENDISSENT AVEC LES ANGLAIS QUI ENVIRONNENT CES POINTS PRESQUE DE TOUS LES COTÉS SINON POUR EN RECEVOIR LES SECOURS EN HOMMES OU MÊME EN MUNITIONS AU MOINS POUR S'EN ALLER. LA CHOSE SERAIT D'AUTANT PLUS FACILE, EN FIONIE SURTOUT, QU'IL SE TROUVE A NYBORG UNE FLOTTE DE TRANSPORTS QUI AVAIT ÉTÉ RASSEMBLÉE POUR LE PASSAGE DE NOS TROUPES ET DONT NULLE FORCE NE POURRAIT LES EMPÊCHER DE S'EMPARER S'ILS ÉTAIENT SOUTENUS DANS CETTE ENTREPRISE PAR LES BÂTIMENTS DE GUERRE ANGLAIS QUI SONT STATIONNÉS DANS LE BELT.*

1. Lettre Didelot du 6 août, fol. 371.

Déjà l'on a eu la nouvelle qu'un officier espagnol parti de Nyborg pour Langeland a forcé un patron de barque, qu'il avait prise sous prétexte de passer en Seeland, de le conduire à bord d'un bâtiment Anglais où il est resté. Serait-ce un agent envoyé pour concerter un plan plus général ? N'est-ce qu'une détermination personnelle ? Toujours est-il vrai de dire que l'exemple est donné et qu'il peut être suivi non plus par de simples individus (Le Roy ayant donné de suite les ordres les plus sévères pour empêcher la sortie d'aucun bateau sans une autorisation formelle des Commandans), mais par des Corps assez nombreux pour forcer la main aux autorités locales et aux patrons des Batimens... » Cette lettre peut être considérée comme une merveille de prévision et de prévoyance : elle résume textuellement tous les événements qui allaient se passer pour l'évasion des Espagnols du Marquis de la Romana.

L'on a vu comment s'étaient exécutés en Jutland et en Seeland les ordres donnés pour la prestation du serment ; comment les esprits, en fermentation pour tant de causes, avaient manifesté différemment leurs sentiments suivant qu'ils étaient plus ou moins éloignés des troupes françaises ou danoises<sup>1</sup>. La Fionie, on peut le dire, était entre les mains des troupes espagnoles, et, entourée de tous côtés par la mer, à la discrétion des Anglais si ceux-ci s'entendaient avec celles-là. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Dès qu'éclata l'insurrection espagnole, le Gouvernement Anglais songea à entamer des relations avec les troupes espagnoles du Marquis de la Romana, d'autant plus que « Castaños, dans sa première entrevue avec le gouvernement de Gibraltar avait exprimé l'opinion que celles-ci feraient un effort pour la liberté si on leur en donnait seulement l'occasion »<sup>2</sup>. Il ne doutait point que avec l'aide des Anglais le résultat serait obtenu. « Mais il était nécessaire de savoir d'une part si le Marquis était prêt à risquer sa tête dans une telle entreprise et s'il pouvait compter sur la loyauté de ses troupes. Pour résoudre cette question de première importance, il fallait trouver un agent qui se chargeât de pénétrer dans le Quartier général de La Romana, tâche fort peu attrayante car rien n'était plus douteux que de savoir si l'Espagnol

1. *Op. cit.*, p. 51. Le Commandant Boppe dit à propos du Serment. « Les régiments qui étaient dans le Jutland... le prêtèrent sans difficultés apparentes ; IL EN FUT DE MÊME pour les troupes de Fionie... » On voit l'erreur. Elle persiste, page 60.

2. *A History*. Charles OMAN.

s'empresserait d'adhérer au plan proposé ou s'il prendrait son parti d'épouser la cause de Napoléon et de livrer son visiteur à la police française. Trouver un homme connaissant assez bien le continent pour s'y diriger sans se trahir et qui accepterait ce risque de se livrer à la merci de La Romana au cas où ses propositions seraient repoussées, ne semblait pas chose facile. Cet homme fût cependant trouvé par Sir Arthur Wellesley juste avant de s'embarquer pour le Portugal. Il recommanda à Canning un prêtre de l'église catholique romaine du nom de James Robertson. Cet entreprenant ecclésiastique était un Écossais qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans un monastère de Ratisbonne, mais qui était récemment venu en Grande-Bretagne et tenait l'emploi de précepteur dans la maison d'un pair d'Angleterre catholique. Il s'était offert peu de temps auparavant à Wellesley comme connaissant bien l'Allemagne et comme étant prêt à courir tous les risques pour se rendre utile au gouvernement »<sup>1</sup>.

CROYANT LES ESPAGNOLS ENCORE CANTONNÉS DANS LES VILLES HANSEATIQUES et à Holstein, Canning envoya chercher Robertson et lui demanda s'il acceptait cette dangereuse mission en Allemagne du Nord. Le prêtre accepta l'offre et fût envoyé à Heligoland, où se trouvait M. Mackenzie, l'agent britannique dans cette île récemment occupée »<sup>2</sup>.

Canning avait remis à M. Mackenzie la lettre suivante, du 3 juin, avec une *Directive* des communications à faire au Marquis de La Romana<sup>3</sup>.

1. Nous avons vainement cherché à nous procurer l'opuscule « *A secret mission to the Danish Isles in 1808* » publié à Edimbourg, en 1863 par un de ses parents nommé Alexander Fraser. Nous avons donc été obligé de nous rabattre sur les extraits de Sir John Ross et de Richard Southey, et les documents publiés par M. K. SCHMIDT, numéros 13, 14, 15. *Op. cit.*

A Regensburg, en Allemagne, existait un couvent écossais, dont était directeur, en 1773, le P. Marianus Brockie. Il y fit entrer son parent James Robertson, né à Aberdeen le 20 octobre 1758 ; le jeune homme prononça ses vœux le 29 septembre 1778 et fut nommé prêtre le 17 octobre 1782. Voir l'article *Robertson James* dans le « *Dictionary of national biography, edited by Sydney Lee. XLVIII, London 1896* », p. 410. On peut signaler qu'après avoir tenté vainement de rentrer comme professeur au couvent de Regensbourg, Robertson, en 1802, gagna Paris, et, en mars 1803, écrivit à Bonaparte pour défendre le séminaire de Regensbourg. Bonaparte ne le confisqua pas. Rentré en Irlande, puis en Angleterre, il se mit en relations en 1807 avec le Comte de Richemond, vice-roi d'Irlande, puis avec Sir Arthur Wellesley, secrétaire du Vice-Roi. Et c'est ainsi qu'en 1808 Sir Arthur lui offrit la mission d'aller trouver le Marquis de la Romana. (Voir K. SCHMIDT, pp. 129 à 137.)

2. Charles OMAN, *A. History*.

3. N° 13, 3 juin 1808, Lord Canning à M. C. Mackenzie. K. SCHMIDT.



« Monsieur,

« Une personne est sur le point de partir immédiatement pour le Continent, via Hélioland, dans le but de faire une communication au commandant des troupes espagnoles dans le Nord de l'Allemagne ; la substance de cette communication est détaillée dans la note ci-jointe. Je vous charge de la conduire et de l'accompagner à Hélioland et d'y rester tout le temps nécessaire pendant lequel elle sera employée sur le continent afin de m'envoyer et de me transmettre tous les renseignements concernant le progrès ou le résultat de ses négociations.

Il est prescrit à M. Nicolas<sup>1</sup> de donner à cette personne toutes les facilités pour qu'elle puisse être dirigée soit sur l'Elbe<sup>2</sup> soit sur tel point le plus proche de l'endroit où se trouve maintenant le gros de l'armée espagnole.

Dans l'éventualité où vous recevrez un compte rendu du succès de sa mission vous voudrez bien m'en informer de suite par un bateau que M. Nicolas enverra en Angleterre afin qu'il n'y ait pas de temps perdu pour qu'on envoie dans n'importe quel point indiqué par le commandement espagnol pour embarquer les troupes espagnoles les transports qui sont dans les Dunes prêts à partir.

Dans le cas où cette tentative échouerait vous voudrez bien revenir de suite en Angleterre. Vous observerez qu'il n'est pas absolument nécessaire d'envoyer la note même qui est incluse, ou la copie, ou aucun document écrit qui pourrait compromettre la sécurité soit du porteur, soit du commandant espagnol.

Les instructions données à cette personne sont des instructions simplement verbales, mais leur communication prouvera par les détails au commandant espagnol l'authenticité de la mission.

Dans le cas où le commandement espagnol désirerait d'autres renseignements et vous proposerait d'envoyer quelqu'un à Hélioland afin de s'entendre avec vous, vous donnerez

1. Représentant anglais à Hélioland

2. Il est surprenant de constater que Canning, le 3 juin, ignorait les mouvements accomplis par les troupes du Prince de Ponte Corvo puisque depuis la fin de mars, la Romana était à Nyborg. Son service des renseignements était mal fait, et cela d'autant plus que, le 3 mai, le Feldmarschall Suédois Toll écrivait à Sir Samuel Hood, à bord du *Centaur* et le prévenait que les Espagnols étaient en Fionie et à Nyborg où on pouvait essayer de leur faire parvenir des proclamations et l'Ambassadeur Thornton le savait aussi.

*toutes facilités dans ce but à la personne qui sera envoyée et vous lui communiquerez la note incluse et si c'est nécessaire l'Ordre officiel. »*

DIRECTIVES DES COMMUNICATIONS FAITES AU MARQUIS  
DE LA ROMANA

*« Le gouvernement anglais a rassemblé des vaisseaux pour embarquer les troupes espagnoles de n'importe quel point, d'où elles pourront être acheminées à un port d'Espagne.*

*Le gouvernement anglais est disposé à donner assistance en hommes et en argent et tous autres moyens en son pouvoir au parti en train de lutter à présent contre l'usurpation française en Espagne.*

*Si cela est proclamé aussi par des régions des Dominions et dépendances Espagnoles nous ferons cause commune avec les groupements qui se déclareront pour l'intégrité de la monarchie Espagnole.*

*Si les troupes espagnoles préfèrent être conduites à Majorque, ou en tout autre port des colonies espagnoles du Sud de l'Amérique, il leur sera également fourni tous les moyens de transport dans cette fin. »*

Au moment où Mackenzie et Robertson arrivèrent à Hélioland la surveillance était activement exercée sur le continent pour l'exécution des mesures prises par Napoléon contre l'Angleterre. Aussi Robertson, envoyé d'Hélioland sur une simple chaloupe, après avoir abordé, dut revenir dans l'île pour essayer d'y avoir un passe-port, seul moyen de déjouer la surveillance. Heureusement pour lui, un vaisseau du port de Brême avait été saisi quelques jours avant et conduit à Hélioland, où Mackenzie proposa au Capitaine de lui rendre la liberté s'il procurait un passe-port pour Brême. Cela fut obtenu facilement ; et Robertson déguisé en maître d'école<sup>1</sup> atteignait sans obstacle le quartier général du Marquis de La Romana. Ayant obtenu une audience, *« le prêtre joua son va-tout et s'introduisit près de La Romana, une boîte de cigares sous le bras et une douzaine de paquets de chocolat sous l'autre. Quand ils furent seuls, il se livra à la discrétion du Marquis, avouant qu'il était prêtre et sujet anglais et non commis-voyageur allemand. L'Espagnol fut d'abord méfiant et resta silencieux, pensant qu'il avait à faire*

1. D'après Southey ; en commis-voyageur allemand, avec un stock de chocolat, de cigares, d'après Charles OMAN.

à un agent provocateur du gouvernement français qui essayait de lui faire abattre son jeu. Robertson n'avait aucune preuve écrite de sa mission — cela eût été trop dangereux — mais il avait reçu de Canning certaines « lettres de créance » verbales<sup>1</sup> qui eurent tôt fait de convaincre La Romana de sa bonne foi. Le Marquis avoua alors qu'il était dégoûté de sa situation et tenait pour certain que Napoléon avait comploté la ruine de l'Espagne quoiqu'il n'ait pu savoir exactement ce qui s'était passé à Bayonne. Alors Robertson lui exposa les offres de Canning : à savoir que, si le Corps expéditionnaire pouvait être concentré et atteindre ainsi la côte, la flotte de la Baltique pourrait le sauver et veiller à ce qu'il débarquât à Minorque, à Gibraltar, aux Canaries, en Amérique du Sud ou en quelque point de l'Espagne que le Marquis choisirait.

La Romana demanda une nuit pour causer de l'affaire avec son Etat-Major ; et, le jour suivant<sup>2</sup>, donna son plein consentement au plan proposé, chargeant le prêtre de faire passer la réponse à Sir Richard Keats, et de savoir la date la plus proche où les transports pourraient être prêts à emmener ses hommes. Robertson essaya de communiquer avec une frégate anglaise qui croisait devant la côte de Fünen, mais il fut arrêté par un soldat de la milice danoise au moment où

1. Voir ci-dessus.

2. Voici un extrait qui complète le présent récit.

Robertson arriva donc à Nyborg et se présenta dans l'hôtel le plus renommé où le patron ne voulut pas le recevoir car sa maison était pleine d'espagnols, et à la disposition du Général et de son Etat-Major. Mais, à force d'insistance, il obtint de coucher dans la chambre du patron, dina, causa et se renseigna sur les habitudes des occupants. Le lendemain il écrivit en français, au Marquis de la Romana pour lui demander audience et lui présenter ses échantillons. Sur réponse favorable, il traversa un salon rempli d'officiers qui l'examinèrent sévèrement. Puis, mis en présence du Marquis, après les premiers balbutiements, il lui révéla nettement sa mission en lui donnant des renseignements personnels tels que le Marquis ne put douter de ses affirmations. Toutefois ce dernier ne se livra pas, et donna des craintes à Robertson qui s'adressa à son caractère chevaleresque pour ne pas être dénoncé. Ils finirent par s'entendre si bien qu'à sa deuxième visite Robertson remarqua un changement d'attitude parmi les officiers de l'Etat-Major, et qu'alors le Marquis de la Romana entra dans la combinaison qui lui était offerte, mais en marquant qu'il lui faudrait quelque temps pour y préparer ses troupes.

Après une troisième audience, qui suivit une tentative de Robertson de correspondre avec un navire anglais, ce qui avait amené son arrestation, l'accord fut bien concilié, et le Marquis lui conseilla de partir, après avoir promis de réunir ses régiments en Fionie. Robertson quitta alors Nyborg, regagna Hambourg, prévint Mackenzie, mais ne put quitter l'Allemagne où il apprit le succès complet de sa mission au couvent de Regensbourg où il s'était retiré (K. SCHMIDT, pp. 135 à 140).

il faisait des signaux au navire d'un point solitaire du rivage. Son dessein fût presque découvert et il ne put s'échapper que grâce à une série d'ingénieux mensonges auprès du colonel de la milice devant qui il avait été conduit par ceux qui l'avaient arrêté. Gagnant plus au sud, il essaya à nouveau de prendre contact avec Sir Richard Keats, et, cette fois, réussit. Les nouvelles furent transmises à Londres et les transports furent préparés pour la délivrance des Espagnols »<sup>1</sup>.

Les choses, d'après Robert Southey, ne se seraient point absolument ainsi passées. Après plusieurs entrevues, l'accord avec le gouvernement Anglais aurait été conclu et le Marquis aurait fait demander que l'on envoyât des navires dans la Baltique, et « le secours des troupes Anglais qui seraient nécessaires pour couvrir la retraite et l'embarquement des Espagnols. » Ces troupes se trouvaient alors à Gothenbourg. Mais on ne voit pas très bien comment elles auraient pu servir. D'ailleurs, quand la proposition en parvint au Gouvernement Anglais qui envoya aussitôt Mackenzie en Suède, Sir John Morr, qui les commandait, était parti avec elles pour l'Angleterre. Heureusement, peut-on dire ! car, sans cela, l'opération eut échoué. Toutefois, après bien des péripéties, Mackenzie put joindre dans la Baltique l'Amiral Saumarez qui, « sans attendre d'autres instructions, donna l'ordre au Contre-Amiral Kéats de se rendre dans le Grand Bell avec son escadre pour agir de concert avec La Romana »<sup>23</sup>.

Mais, comme on l'a déjà montré le Marquis de La Romana avait, par des manifestations publiques, fait adhésion aux nouveautés introduites en Espagne par Napoléon ; il avait recommandé à ses Chefs de Corps de suivre la nouvelle politique, en leur faisant remarquer que le Roi Charles IV et le Prince des Asturies avaient pris soin de relever la Division du Serment de fidélité et des autres liens qui l'unissaient à eux, et que par conséquent l'Armée et la Nation entière étaient libérés des obligations qu'impose la religion du Serment. Et il leur ajoutait (2 juin 1808) :

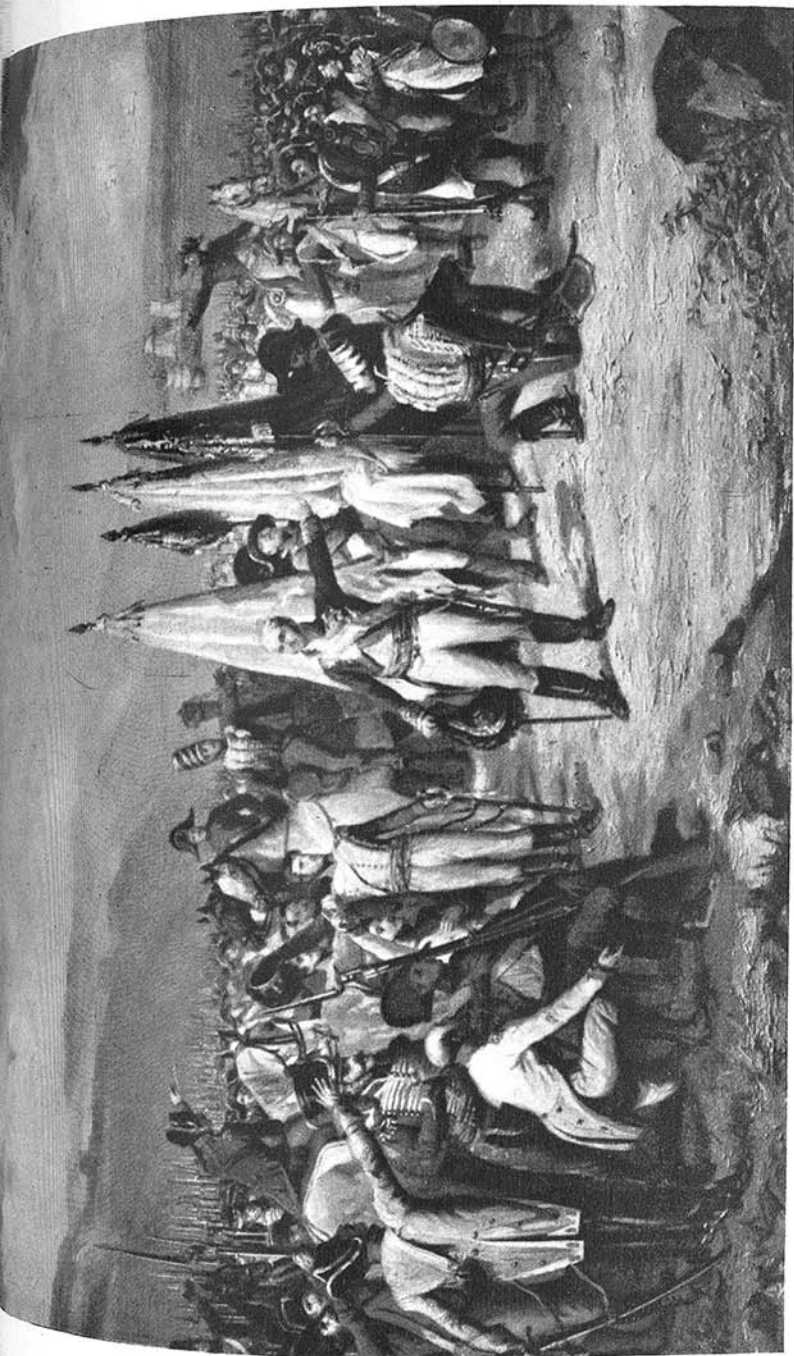
« Il convient qu'employant votre prudence bien connue, vous fassiez comprendre à tous les officiers et autres indivi-

1. A. *History of the Peninsular War*, by Charles OMAN, vol. I, pp. 370 à 374 incluse.

2. Robert SOUTHEY, *Op. cit.*

3. Page 52, le Commandant Boppe dit à propos de Robertson : « Celui-ci (La Romana) par l'intermédiaire d'un prêtre catholique nommé James Robertson, continuait à correspondre avec le Commandant de l'Escadre anglaise. » Robertson, sa mission accomplie, cessa d'être intermédiaire.





DÉPART DU MARQUIS DE LA ROMANA DU DANEMARK POUR L'ESPAGNE.

Peint par M. CASTELLANOS à Paris 1877.

*Communiqué par M. le Marquis de La Romana, son petit-fils.*



dûs du Bataillon à vos ordres, que les circonstances ont exigé impérieusement un changement de la dynastie de nos souverains, que l'intégrité de l'Espagne et des Indes sera conservée et sans aucune nouveauté la religion que nous professons, nos lois, les tribunaux, fueros et privilèges ; que notre patrie prospérera infailliblement, soit qu'occupe le trône S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, soit un Prince de sa maison placé sous les puissants auspices de S. M. I. et R. ; que nous devons traiter les troupes françaises non en alliées mais en sœurs, et avec toute la considération qu'exige l'heureuse circonstance de nous trouver gouvernés par des souverains de même famille. Veillez enfin qu'il n'y ait pas, parmi les individus du bataillon à vos ordres des conversations regrettables. Faites leur savoir que les expansions imprudentes et les expressions irritées n'améliorent pas les événements et causent la perte de plusieurs ; et s'il se trouvait quelqu'un de caractère exalté qui ne se conformât pas à suivre avec résignation le sort de ses pareils vous m'aviserez afin que nous déterminions ce qui convient. — J'espère que vous emploierez votre zèle notoire à conserver le bon ordre et la discipline rigoureuse dans votre bataillon, et que vous répondrez le plus promptement possible, dès réceptions de cette lettre, me manifestant votre opinion et celle de vos subordonnés. — Nieborg, 2 juin 1808.

*Le m<sup>r</sup> de la Romana*  


Quelques jours après, le Colonel Vilmain, aide de Camp du Prince de Ponte Corvo, apporta au Marquis de La Romana divers documents concernant les événements de Bayonne, les harangues des députés au Roi Joseph, et lui proposa de la part du Maréchal d'adresser au Roi en son nom et en celui de ses troupes, une proclamation dont les termes eux-mêmes lui étaient indiqués. Le Marquis et son Etat-Major en discutèrent, et pensèrent que ce serait vraiment montrer trop de faiblesse, car la proclamation serait publiée dans les journaux de Hambourg et d'Altona, et ferait mauvais effet sur les troupes déjà excitées contre les Français ; mais pour plaire au Prince de Ponte Corvo, La Romana décida d'écrire une lettre au Roi qui fut remise à l'aide de Camp, et manifestait des sentiments de loyalisme ; il

ajouta que si cet hommage ne paraissait pas suffisant à son Altesse, celle-ci n'avait qu'à l'en prévenir, certain qu'il n'avait d'autre désir que de se conformer à ses ordres. Nous avons vu cette lettre du 24 juin (page 268) qui fut suivie de diverses notes aux troupes par lesquelles le Marquis de la Romana sembla continuer à adopter le parti de la France (11 JUILLET). MAIS DÉJÀ IL AVAIT VU L'ÉMISSAIRE ROBERTSON, ET LIÉ DES RELATIONS AVEC LE GOUVERNEMENT ANGLAIS, alors que parmi ses officiers et ses hommes on l'accusait de tiédeur et de se laisser mener par son intendant Héras<sup>1</sup>. Et c'est alors qu'il reçut la décoration de la Légion d'honneur pour laquelle il manifesta de si grands mouvements de reconnaissance.

Cependant les nouvelles arrivaient de plus en plus nombreuses d'Espagne grâce aux émissaires des Anglais, qui trouvaient des complicités locales ; et l'idée de regagner la patrie en insurrection travaillait tous les esprits, au moment même où le Marquis de la Romana prenait des dispositions très discrètes pour faciliter cette évasion. SON PLAN ÉTAIT SIMPLE : RAMENER VERS LA COTE EST LES RÉGIMENTS QUI OCCU- PAIENT LE JUTLAND ; VERS LA COTE OUEST, LES 2 RÉGIMENTS DE SÉELAND ; CONCENTRER CEUX DE FIONIE VERS NYBORG, DE FA-

1. Le 13 mars, rapporte Kist, le Marquis de La Romana arriva à Flensburg ; et il raconte leur rencontre agréable, renouvelant leurs relations qui dataient de Madrid. « Il se leva brusquement et nous nous embrassâmes. Bientôt on quitta la table et nous eûmes une conversation, souvent interrompue, où je compris bientôt que sa situation était difficile et désagréable et qu'il préparait quelque chose qui alors n'était pas encore mûr... Sa haine des Français et de leur Empereur était profonde et à chaque mot cette haine se montrait plus clairement ; il semblait vouloir briser ses chaînes. » (Voir K. SCHMIDT. *Op. cit.*, pp. 53-54.)

La situation du Marquis de La Romana était très difficile. Il ne recevait pas de réponse aux lettres qu'il envoyait en Espagne ou seulement des documents tronqués, retardés. Il devait donc se borner à exciter ses troupes au devoir (7 avril). Il avait aussi des ennuis avec la solde de ses régiments, et les banquiers de Hambourg, qui arrêtaient les paiements à la suite des événements d'Espagne (K. S., p. 119-120). Mais malgré les efforts de la poste les bruits des événements pénétraient de tous côtés, dans les îles. Les journaux français et danois fournissaient matière aux discussions des espagnols qui exaltaient ce qu'on leur cachait. La Romana fit connaître aux troupes ce qu'il avait reçu du Chef d'Etat-Major français ; dit qu'il fallait continuer à fréquenter les français comme des frères. Puis, en juin, le 17, il répondait au Maréchal « que sa Division était prête à accepter son nouveau Roi, dont l'avènement lui était annoncé par une nouvelle lettre, où on lui demandait de faire une proclamation officielle. Mais il refusa de la rédiger telle qu'on la lui demandait, et écrivit une lettre au Roi Joseph que le Colonel Villemain porta à Bernadotte. Alors arriva d'Espagne Llano, et avec lui deux autres officiers témoins des événements du 2 mai, dont les récits firent une impression profonde sur tous. L'arrivée de Robertson acheva de convaincre La Romana qu'il fallait suivre une conduite « espagnole ». (K. SCHMIDT, p. 124 à 128).



CON A POUVOIR, AU PREMIER SIGNAL, MONTER A BORD DES VAISSEAUX ANGLAIS QUI VIENDRAIENT INOPINÉMENT DANS LES PORTS ENLEVER LES TROUPES ESPAGNOLES. Nous avons vu avec quelle duplicité il avait opéré, et combien le Prince de Ponte de Corvo avait confiance en lui, malgré tant d'avertissements.

C'est à ce moment que l'ordre arriva au quartier général du Prince de Ponte Corvo de faire prêter serment aux troupes espagnoles, dans une lettre, datée de Victoria, le 12 juillet, et signée par Don Mariano Luis de Urquijo, Ministre Secrétaire d'Etat du Roi Joseph, ordre qui fut transmis au général Kindelan par le Lieutenant D. José Jacinto Franco Commandant de la garde d'honneur du Maréchal et aux Généraux de La Romana et Fririon par le Lieutenant Ciran de Cavnac<sup>1</sup>.

L'on a vu ce qui s'était produit en Jutland et en Seeland, et ces événements tout en dérangeant les projets de La Romana, allaient en précipiter la solution.

En recevant l'ordre de prestation du Serment, le Marquis de La Romana, de concert avec l'intendant Heras et son secrétaire particulier, rédigea un formulaire qu'il adressa aux Corps de troupe de Fionie, en communiquant l'ordre d'exécution.

Celui-ci devait s'accomplir à Nyborg, le 1<sup>er</sup> août, par deux bataillons du régiment de *la Princesse*. Ceux-ci étant rangés, le Marquis de la Romana s'avancait vers eux, lorsque le Comte de San Roman, Colonel du régiment protesta au nom DE TOUS CONTRE LES TERMES DU SERMENT et y proposa des restrictions auxquelles accéda le Marquis de La Romana qui harangua les troupes et leur demanda trois fois inutilement de prêter serment. Sur quoi le Colonel les exhorta à jurer ce que lui et les Officiers jureraient ; à quoi tous répondirent : « *Nous jurons ce que notre Colonel a juré* ». Cela suffit au Marquis ; on dressa un procès-verbal sur lequel apposèrent leurs signatures les représentants de tous les grades et un soldat, puis la cérémonie se termina par des salves et un défilé. Mais une fois rentré à son quartier général, le Marquis

1. M. de Arteche a tort lorsqu'il dit que Bernadotte, « en donnant l'ordre direct à Kindelan, voulut cacher à La Romana un procédé si anormal qui ne pouvait faire moins que l'offenser s'il ne servait à accréditer la méfiance qui tant l'honora du représentant de l'Empereur dans ces régions » (Arteche, p. 25). Or le Prince de Porto Corvo avait en La Romana une confiance aveugle. De plus M. de Arteche se trompe étrangement, puisque le Maréchal, dans sa lettre au Marquis de La Romana, en date du 22 juillet, le prévenait officiellement et réglementairement qu'il donnait les mêmes ordres, directement, au Général Kindelan et à Fririon. (Voir cette lettre et son P. S., page 338).

de La Romana comprit la gravité des réserves qu'il avait acceptées. Il fit mander le Colonel et les Officiers du Régiment, parvint à les persuader de modifier les termes du procès verbal, leur fit signer le nouveau texte, mais quand il s'agit d'obtenir les signatures des représentants de la troupe, ceux-ci manifestèrent à ce point que le Comte de San Roman dut imposer le nouveau texte en menaçant d'employer la force.

Le 2 août, accompagné de ses aides de Camp, le Général se rendit à Vindinge pour recevoir le serment des Artilleurs qui jurèrent ce que juraient les Officiers. Le même jour à Odense, l'opposition des Dragons d'*Almanza* fut telle<sup>1</sup> qu'on eut plutôt à faire à des mutins qu'à des soldats, et le destin voulut que, *ce jour même*, se trouvât à ODENSE LE CHEF D'ESCADRON CHERBOUX, OFFICIER DE L'ÉTAT-MAJOR DU PRINCE DE PONTE CORVO, car celui-ci avait l'habitude d'envoyer des Officiers en mission pour le renseigner sur ce qui se passait dans les garnisons. Cet Officier était venu trois jours avant à Nyborg offrir au Marquis de la part du Maréchal une armure superbe. LE PRINCE DE PONTE CORVO DEVAIT DONC ÊTRE RENSEIGNÉ SUR LE SCANDALE D'ODENSE ET L'ON NE S'EXPLIQUE PAS QU'AUSSTOT IL NE SOIT PAS VENU DE SA PERSONNE VOIR CE QUI SE PASSAIT ; LES FAITS ÉTAIENT ASSEZ GRAVES POUR MÉRITER SA PRÉSENCE. Aussi, poursuivant à Middelfart, le Marquis de La Romana écrivit aussitôt au Prince pour lui rendre compte, surtout lorsque le 3<sup>e</sup> Bataillon du régiment de la *Princesse* et les sapeurs eurent encore fait plus de résistance que les Dragons d'*Almanza*. Il lui disait que dans l'accomplissement de sa charge il ne manquait pas de rencontrer quelque opposition soit parce que cet acte n'avait jamais été pratiqué dans les armées Espagnoles, soit parce que le défaut de nouvelles d'Espagne et les ferments séditions que les partisans

1. M. de ARTÈCHE, *Op. cit.* « *Almanza se forma dans une vaste plaine proche de la capitale de Fionie. Aussitôt que commença la lecture de l'ordre qui imposait le serment, les vociférations contre Napoléon et la France firent précéder à tous les assistants un tumulte et de graves conséquences. Le colonel voulut y couper par des menaces, auxquelles ses soldats répondirent ; et sans l'intervention du sergent-major, D. Francisco Antonio Conway, fort estimé des dragons, l'émeute eut eu une fin fatale ; que si par la fortune elle fut évitée ce ne fut pas sans dommage bien lamentable pour la discipline.*

« Mais tel était l'état où se trouvait l'armée de Danemark, les circonstances se présentaient si anormales, et le respect à l'autorité était descendue, pour cette cause, à un niveau si bas, qu'on ne put éviter que les soldats abandonnassent les files jusqu'au moment de leur retour à Odense, et on dut faire omission de la formalité du serment. » M. K. Schmidt dit que les soldats crièrent « *A bas Napoléon ! Vive Ferdinand !* » et il confirme la présence à Odense d'un Colonel français (p. 158 et s.)

de l'Angleterre avaient répandus tenaient les esprits en effervescence, mais que par son zèle et son soin, tout irait s'arrangeant ; que tous enfin jurèrent, bien qu'avec quelque réserve, et que, à son retour à Niborg, après avoir parcouru les autres Corps, et fait prêter serment à l'Etat-Major, il lui enverrait les documents originaux.

Le 3, le Général se rendit près du régiment de *Villaviciosa*, des Bataillons de *Barcelone* et de *Catalogne*<sup>1</sup>, et rencontra partout plus ou moins de résistance. Puis il regagna Nyborg où devait avoir lieu la prestation du Serment pour lui et son Etat-Major. Les expériences des jours passés, les nouvelles qui lui étaient arrivées des événements de Seeland, incitèrent le Marquis de La Romana à modifier une fois encore la formule du serment de façon à l'adapter aux circonstances, à concilier toutes les opinions, de telle sorte que tous les Officiers de l'Etat-Major y accédèrent. Mais dès qu'il sut ce qui s'était passé, et que le serment de l'Etat-Major différait de celui prêté après modification par lui-même et ses Officiers, le Colonel de San Roman publia qu'il n'admettait pas cette différence, qu'il était décidé à s'emparer du papier que ses officiers et lui-même avaient signé, et que, si le Général mal conseillé y faisait quelque difficulté, il emploierait la force et ferait marcher son régiment. Et, tellement les circonstances étaient extraordinaires, que cette indiscipline et cette anarchie ne parurent pas étonnantes ; aussi le Général restituait-il le document ; et, considérant que les autres régiments, prévenus, auraient les mêmes prétentions, il leur envoya des Officiers pour leur remettre les procès-verbaux signés et leur faire adopter la formule définitive de l'Etat-Major.

Mais dès qu'il eut reçu le compte rendu envoyé de Middelfart, le Prince de Ponte Corvo, que la conduite antérieure du Marquis de La Romana avait rempli de confiance et QUI NE S'ATTENDAIT PAS A UNE TELLE OPPOSITION CAPABLE DE LUI NUIRE DANS L'ESPRIT DE L'EMPEREUR ET DU ROI, SON BEAU-FRÈRE, envoya aussitôt à Nyborg son aide de Camp Villatte, avec

1. Voir Karl SCHMIDT, n° 22. Le Général Ahlefeldt annonce d'abord au Roi, le 3 août, que le Marquis de La Romana « *Va venir aujourd'hui* » pour le serment ; puis, le 5 août, qu'on persuada aux hommes de se mettre à la disposition du Roi d'Espagne aussitôt que la nation l'aurait accepté comme souverain, mais que les troupes avaient refusé de prêter serment.

A Swendborg le Bataillon de *Barcelone*, à l'arrivée du Marquis de La Romana se serait débandé, puis réuni sur les instances des officiers et aurait prêté serment tandis que l'orchestre jouait « *La Melancolia* » ; morceau qui accompagnait un soldat condamné à mort. (K. SCHMIDT, p. 162 et s.).

une lettre très vive où il exprimait sa surprise des difficultés rencontrées alors que le Général Kindelan n'en avait vu surgir aucune. Il ajoutait que lorsque les chefs ont de l'énergie, ils savent se faire obéir de la troupe qui n'a pas à délibérer ; qu'il voulait recevoir des procès-verbaux de serment sans aucune espèce de condition ; et qu'il espérait n'avoir pas à intervenir personnellement. En conséquence, le Marquis de La Romana devait de nouveau réunir ses régiments, les faire revenir de leur erreur, leur expliquer qu'il ne fallait pas compromettre les bienfaits que l'Empereur et le Roi leur avaient fait espérer. Et le Prince terminait en disant qu'il connaissait les exaltés et les turbulents qui égaraient l'opinion de la troupe ; que jusqu'à présent, par considération pour le Marquis, il n'avait voulu ni les démasquer ni les châtier, mais qu'il était décidé à en finir.

*L'arrivée de Villatte avec cette lettre porta la consternation dans l'Etat-Major de Nyborg déjà troublé par les événements de Seeland et les complications de Fionie, et Villatte ne fut pas moins ému de tout apprendre à son tour et de se trouver au milieu de troupes prêtes à renouveler la catastrophe de Roskilde. Dans l'entourage du Marquis on excita celui-ci à montrer du caractère, à temporiser, en répondant au Prince de Ponte Corvo qu'il fallait être très prudent étant donné la fermentation des esprits, laisser les esprits se rasséréner et attendre, par exemple, les nouvelles de la marche triomphale du Roi Joseph sur Madrid ; mais, alors qu'on l'accusait d'indécision, de se laisser conduire par l'intendant Héras et de ne vouloir rien résoudre, le Marquis bien au contraire poursuivait son plan que la fortune ou le hasard allait favoriser<sup>1</sup>, alors que le Prince de Ponte Corvo laissait passer l'occasion de s'y opposer, car, soit pour se rapprocher*

1. Le Major de la Quadra s'efforce de montrer que le Marquis de La Romana, poussé par son Intendant Héras, n'était pas éloigné d'une entente avec les Français, et que ce n'est qu'au dernier moment qu'il se décida à marcher franchement quand il connut les événements de Seeland et la mission confiée à Fabrègues par Lobo. Le Major cite un grand nombre de circulaires (voir Karl Schmidt) dans lesquelles le Marquis ordonnait d'éviter les conversations dangereuses, de maintenir la discipline, etc... Il ne pouvait alors faire autrement, et cela entraînait dans son rôle de dissimulation. Cependant, par exemple, dans une circulaire du 11 juillet (n° 6 de K. Schmidt) il recommande de veiller sur les conversations ; mais (et cela est très typique) il indique que « la majeure partie des provinces a pris les armes contre les Français » et que l'on annonce que l'abdication s'était passée « avec des circonstances totalement contraires à celles que l'on dit » ; néanmoins il dit que ces papiers renferment des témoignages dictés par des ennemis de la Patrie... il recommande d'éviter la propagation de sem-



des événements de Seeland, soit pour agir directement sur le Général, il eût dû, nous ne le répéterons pas assez, aussitôt venir à Nyborg au lieu d'y faire porter une lettre par un aide de Camp. *Mais M. le Maréchal Bernadotte prenait les bains à Travemunde avec la Princesse.*

blables documents. M. de Guzman explique très bien les perplexités du Marquis de La Romana (p. 84. *Op. cit.*).

« Tandis que d'une part il envoyait en Espagne deux de ses aides de camp afin qu'ils revinssent avec des informations exactes sur la situation, le mouvement sourd qui s'était initié dans toutes les troupes de l'expédition pour le retour dans la patrie, d'autant plus adorée que distante, les projets d'évasion qui ne manquaient pas d'arriver jusqu'à ses oreilles, causaient un sympathique attrait à son esprit. Mais d'autre part, perspicace et rusé, il réfléchissait sans trêve sur le rôle de dissimulation que la situation lui imposait vis-à-vis des alliés Français, au général en chef desquels il devait consentir toutes les exigences continues. Il savait que la moindre opposition le placerait devant le Prince de Ponte Corvo dans une situation suspecte et que, même sans cela, l'armée qu'il commandait se trouvant par la disposition de ses cantonnements véritable prisonnière tacite des armes impériales, sa position serait beaucoup plus périlleuse si le doute le plus léger atteignait ceux qui en avaient le commandement suprême et la responsabilité effective de ses actions et de sa conduite. » L'historien de Artèche défend copieusement aussi le Marquis de La Romana contre les insinuations de Quadra, et termine :

« Comme si, dans la situation extraordinaire où se trouvait cette armée, celui qui portait sur ses épaules la responsabilité de sa sauvegarde pouvait se précipiter à communiquer, même confidentiellement, des pensées et des projets, dont le résultat immédiat eût été de rendre impraticable tout chemin de salut ! »

---

## CHAPITRE V

---

### L'évasion

- A Langeland.* — Mission confiée par Gaultier au sous-lieutenant Fabregues. — A bord du *Superb*. — Don Rafael Lobo. — Le contre-amiral Keats. — Son plan. — Indiscrétion de Fabregues. — Gaultier prévenu. — Le major La Quadra entre en scène. — Fabregues à Nyborg. — Le plan d'évasion. — Rôle de l'île de Langeland.
- En Jutland.* — Emissaires envoyés aux régiments du Jutland. — Conduite du général Kindelan. — Fuite des régiments espagnols favorisée par le manque de... perspicacité des officiers danois. — Incidents divers.
- En Fionie.* — Mouvements des troupes. — A Nyborg. — Le baron de Guldenkrone cède aux sommations et livre les batteries. — Glorieuse résistance des marins danois. — Lettre du contre-amiral Keats. — Détails des opérations. — Débarquement à Langeland. — Les troupes espagnoles du sud de la Fionie. — Aveuglement des officiers danois.

Pendant ce temps, à Langeland, des Officiers du Bataillon de Catalogne, malgré les ordres du Commandant de l'île, le Lieutenant-Colonel Gaultier, s'efforçaient d'entretenir des relations avec la croisière Anglaise maintenue constamment autour de l'île et particulièrement en face de Spodbjerg. L'un d'eux, le Sous-Lieutenant D. Antonio Fabrègues, ayant été chargé par le Lieutenant-Colonel Gaultier de porter un pli au Général Fririon en Seeland, partit emportant un code de signaux avec l'intention de le communiquer aux Anglais. En effet, sa mission remplie au milieu des événements qui agitaient la Seeland, il regagna la côte, loua une barque pour gagner Langeland, puis, une fois en mer, par intimidation il obligea les bateliers à se diriger vers la croisière Anglaise et accoster précisément le navire que montait le Contre-Amiral Keats<sup>1</sup>. Il y rencontra Don Rafaël Lobo, officier de la

1. Lire le passage dramatisé de cet acte de courage d'ailleurs méritoire dans le *Mémoire du Major de la Quadra* (K. SCHMIDT et avant lui traduit en français), ou encore dans l'ouvrage de M. de GUZMAN (p. 94-95) : « *lettre de Fabrègues à son frère insérée dans la Gazette de Madrid du 8 novembre 1808* ». Mais si l'on s'en rapporte à Robert Southey, l'histoire de Fabrègues terrorisant les deux conducteurs de la barque et un soldat serait arrangée, et l'affaire aurait été plus naturelle

marine espagnole et secrétaire de la députation de Londres<sup>1</sup>, qui venait d'arriver de cette capitale avec des ordres à l'escadre anglaise pour protéger la retraite de l'armée de La Romana, et des lettres des juntas de Séville et de Galice et du Général Morla, pour les Généraux La Romana et Kindelan. Ces lettres leur faisaient connaître l'état des affaires jusqu'à la mi-juin, l'espoir qu'on avait de se soustraire au joug perfide de la France, et les invitaient à prendre les moyens nécessaires pour s'embarquer avec toutes leurs troupes et se rendre en Espagne. Ces papiers furent remis à Fabrègues avec la lettre suivante du Contre-Amiral Keats pour les Officiers de Langeland.

*Aux officiers des troupes de S. M. C. A bord du Superb,  
à la hauteur de Langeland.*

*Le 5 août 1808.*

*Messieurs,*

*J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu de mon gouvernement les ordres les plus positifs de tenter de communiquer avec les officiers espagnols qui commandent les troupes de cette nation dans le voisinage de ma station, et de concerter avec eux des mesures pour assurer leur évacion de tout lieu d'embarquement dont elles pourraient être en possession, et les mettre en sûreté jusqu'à ce qu'on puisse se procurer des transports pour les recevoir et les conduire en Espagne. Il a déjà été pris des mesures pour ces transports, ainsi que pour les provisions nécessaires, et leur arrivée doit avoir lieu d'un moment à l'autre. J'offre dans l'intervalle, de partager les lits et les provisions des vaisseaux à mes ordres ; mais comme cela ne fournirait pas de grands moyens à présent, quoique j'attende le commandant en chef, je conseille-*

et moins dramatique. En revenant de Seeland à Langeland la barque que montait Fabrègues aurait été simplement capturée par les Anglais, et il aurait été pris par l'escadre ; et Robert Southey ajoute : « *On pensa alors qu'on pouvait s'en servir comme d'un messenger sans qu'il inspirât de soupçon ; des lettres lui furent confiées pour le commandant espagnol puis on le débarqua secrètement sur le rivage de Langeland.* »

1. Les envoyés de la Junte de Galice avaient vu, le 5 juin, Canning, accueillir favorablement leur projet de faire délivrer l'armée espagnole en Danemark. Puis se joignirent à eux les représentants des Juntas d'Asturies et d'Andalousie. Ils chargèrent Don Rafaël Lobo d'une mission près du Marquis de La Romana et lui remirent des lettres signées par eux tous : Jacone, Apodaca, Matarrosa, Langro, Vega. Lobo partit sur le Brigantin *Mosquito* et rejoignit le Contre-Amiral Keats dans le grand Belt.

rais, vu l'urgence du moment, de transporter les troupes dans quelques-unes des îles du Belt, pour qu'elles soient en parfaite sûreté. Cependant comme une mesure de cette importance pour les intérêts de la nation espagnole exige nécessairement un plan concerté, afin que le soin d'intérêts partiels ne nuise pas à l'intérêt général, je demande une communication confidentielle et sans réserve, soit avec les vaisseaux qui sont devant Nyeborg, soit avec celui qui est à la hauteur de Langeland, ou tout autre des vaisseaux de S. M. dans le Belt, ou par le porteur de la présente, ou par tout autre moyen. Je me propose d'envoyer dimanche, à moins que quelque personne ne vienne à bord plus tôt, un parlementaire, sous un prétexte quelconque, au poste espagnol de Spodsberg ; et si cette lettre parvient avec sûreté, je désire que, pour me l'annoncer, une petite garde parade demain à midi dans un lieu apparent, proche du vaisseau anglais, mouillé ou sous voile, près de Spodsberg. Dans ma situation présente, il est impossible, quel que soit le zèle avec lequel j'entre dans les vues de mon gouvernement et de la nation espagnole, d'essayer d'établir un plan fixe. Mes services et ceux de tous les Anglais que je commande sont dévoués à la cause ; mais, avant d'adopter des mesures, nous devons communiquer, faire des conventions, et combiner, autant que possible, les intérêts des troupes espagnoles qui sont dans le Julland et Séélande avec celles des troupes qui sont à Fünen (Fionie) et Langeland. Je laisserai pendant quelques jours un vaisseau devant Spodsberg, et tous les bâtimens sous mes ordres seront aux aguets pour recevoir les canots qui s'en approcheront.

*J'ai l'honneur, etc...*

*Signé : R. G. KEATS.*

Le 6 août, muni de ces papiers, Fabrègues fut déposé à Langeland ; mais il commit tellement d'indiscrétions sur les affaires dont il était chargé, et sur les événements de Seeland, que le Lieutenant-Colonel Gaultier, auquel il devait rendre compte de sa mission près du Général Fririon, le fit activement rechercher pour l'arrêter<sup>1</sup> ; mais déjà Fabrègues s'était embarqué pour Taasing et la Fionie afin de remettre ses papiers au Marquis de La Romana. Pendant la traversée

1. Fabrègues, et cela se comprend très bien, a cherché à faire mousser son affaire suffisamment brillante et son intervention si décisive. Il dit : « Malgré ma désertion notoire, je me proposai ; j'eus la chance de pouvoir m'introduire de nuit sans être vu, sur les côtes de Lange-



de Taasing, Fabrègues rencontra le Major La Quadra, de son Bataillon, qui revenait de Swendborg où il était allé chercher la dernière formule du serment ; il le mit au courant de sa mission, lui avoua ses indiscretions à Langeland, le Major le fit alors revenir à Langeland afin de se rendre compte des résultats de cette sottise ; et, aussitôt débarqué, alla se présenter au Lieutenant-Colonel Gaultier qui, en le voyant s'écria : « *Vous voulez donc retourner en Espagne.* » Après avoir vainement essayé de tourner la chose en plaisanterie, La Quadra se rendit compte que son interlocuteur n'avait plus aucun doute sur les intentions des Espagnols et qu'il importait de précipiter les événements. Aussi fit-il repartir Fabrègues pour Nyborg en lui donnant pour compagnon le lieutenant Carrera, et en lui confiant une lettre pour un Officier de l'Etat-Major, lettre dans laquelle, après avoir exposé ce qu'avait fait Fabrègues, il lui disait qu'il s'agissait de prendre une décision énergique en raison des indiscretions que le Prince de Ponte Corvo allait bientôt connaître par un rapport du Lieutenant-Colonel Gaultier ; que, dans ces conditions, le mieux était de s'emparer de l'île de Langeland, affaire dont il se chargeait, et d'agir d'accord avec les Anglais. Les deux Officiers arrivèrent à Nyborg dans la nuit du 6 au 7 août, et se mirent immédiatement en relations avec les officiers de l'Etat-Major, et par eux, avec le Marquis de La Romana auquel furent remises les lettres dont ils étaient porteurs. Rapidement l'on s'arrêta au plan suivant, très simple ainsi que l'explique l'auteur du *Journal Sommaire*. « *Le projet était de conserver la possession de l'île de Langeland, où il y avait environ mille hommes de troupes Danoises ; de s'emparer de Nyeborg et des six batteries de côte qui défendaient son port, ainsi que de tous les bâtimens qui s'y trouvaient ; de nous fortifier sur le Petit Belt, pour défendre contre les Français ce passage unique, au moyen de notre artillerie légère et des batteries danoises élevées dans ce parage, dans le but contenir en même temps les Français qui pourraient venir au Petit Belt, et les troupes danoises de Fionie ; de réunir nos troupes, et de les embarquer avec ordre, à Nyeborg, pour passer à Langeland ; et, en nous fortifiant dans cette dernière île, d'y attendre l'ar-*

land, je vis mon Commandant, et de là, déguisé, j'atteignis mon Général ».

Cela est absolument inexact. Il fut vu : il faillit compromettre son succès, comme nous le disons, par des intempérances de langage. M. de Artèche reconnaît les indiscretions de Fabrègues.

*rivée du convoi que les Anglais nous offraient pour nous transporter en Galice. Tout cela devait se faire avec ordre et par dessus tout avec célérité ; car, quoique les troupes françaises fussent dans le Holstein et dans le Sleswick, elles pouvaient venir nous troubler par quelques marches forcées, et les Danois eux-mêmes qui, quoique nos amis, le sont encore plus des Français par nécessité, pouvaient chercher à se venger des violences que nous étions contraints de leur faire, et s'opposer à nos desseins autant du moins que le permettaient leurs forces, qui s'élèvent toujours en Fionie à plus de trois mille hommes. »*

Aussitôt les résolutions prises on adopta les mesures convenables pour réunir le plus tôt possible en Fionie les régiments qui se trouvaient dans le Jutland (*Zamora, du Roi, de l'Infante, Algarbe*) et dont plusieurs étaient déjà en route en vue du plan précédemment arrêté, ainsi qu'on l'a vu lorsque le Général Kindelan leur fit prêter le serment. Les officiers d'artillerie Don Joaquin Lamor, Don Pablo Bentades et Don Manuel Zacares<sup>1</sup> leur furent dépêchés, mais durent s'arrêter en arrivant auprès du Petit Belt afin de n'y pas rencontrer l'aide de Camp Villate qui rejoignait le Quartier général Français, et aurait conçu des soupçons. Un autre ennui leur vint : ils n'avaient pas d'ordre de route et le Commandant d'armes français de Middelfahrt ne voulut pas les laisser passer. Le Commandant du détachement du Régiment de la *Princesse* dans ce port dut intervenir, et légittima leur mission supposée qui était d'aller acheter des chevaux. Ils passèrent ; et Lamor s'arrêta à Frédéricia pour communiquer les ordres au Général Kindelan, tandis que les deux autres gagnaient Horsens, Aarhus et Randers.

Avant de se présenter au Général, Lamor se rendit chez le Colonel de *Zamora* Dancourt, et, là, en présence de quelques officiers, il fit part de sa mission afin « *qu'ils prissent leurs mesures dans le cas ou le Général Kindelan refuserait de prendre les décisions nécessaires. Puis, il alla chez le Général. Celui-ci, comprenant sur le champ le péril qu'il courait s'il s'opposait ouvertement au départ des troupes sous ses ordres, accepta le projet, feignit de le trouver très bon, et trompa avec subtilité la perspicacité de tous, même de Lamor qui avait été cependant particulièrement prévenu de l'observer. Il donna les ordres nécessaires pour la réunion des*

1. M. de Guzman ajoute 2 officiers dont nous retrouvons l'un, don Fernando Miyarès au Sud de la Fionie, mais dont l'autre nous échappa : don José Guerrero de Torres, capitaine d'artillerie.

deux bataillons, arrangea ses affaires comme il l'aurait fait s'il avait du partir avec eux, et même avec beaucoup de naturel il demanda à Lamor le service d'emporter avec lui jusqu'à Nyeborg, où il la recueillerait, quelque babiole qu'il n'avait pu encaisser. Alors, il prit sa voiture, et, seul avec son fils, partit de Frédéricia, le 8, vers 11 heures du matin, disant qu'il allait à Horsens et à Arhus où se trouvaient les régiment d'Algarbe et Rey afin d'accélérer l'embarquement. Avant son départ il laissa un ordre afin que le commandant danois livrat promptement à Frédéricia et à Snoghoe les bateaux nécessaires au passage du Petit Belt ; il ordonna qu'à midi le bataillon de Zamora partirait. Tout ceci fut effectué assez prudemment ; 4 compagnies passèrent par Strib, et 8 compagnies par Snoghoe, sans opposition de la part des Danois qui, bien que surpris d'une si soudaine agitation, étaient très éloignés d'en soupçonner le but. »

Mais dans la nuit du 8 au 9, à 2 h. 30<sup>1</sup>, le Général Major Danois Tellequist, qui commandait à Frédéricia, fut prévenu de Snoghoe que les Espagnols de Middelfart refusaient de renvoyer les bateaux qui avaient servi à les faire passer ; qu'ils étaient bivouaqués et avaient établi de véritables avant-postes ; que quelques barques armées surveillaient Snoghoe, et semblaient vouloir s'emparer de la batterie de Vogermose. L'officier de marine Danois commandant à Snoghoe se rendit près du commandant de Zamora pour lui réclamer bacs et bateaux. Après un premier refus, on lui remit un bac et des bateaux ; puis on renvoya tout sauf un yacht. A ces nouvelles, le Général Tellequist envoya le Capitaine Von Loettichau à Middelfart pour demander des explications ; on lui répondit que tout cela était le résultat d'une erreur, que l'on n'avait point trouvé de cantonnements, et que les mesures militaires prises étaient de simples exercices.

Le reste de la nuit fut calme ; puis dans la matinée l'on apprit que les Espagnols étaient partis pour Odense ; ils se dirigèrent ensuite sur Nyborg où ils arrivèrent dans la nuit du 9 au 10.

Les deux autres officiers Bentadés et Zacaes, arrivèrent à Horsens où se trouvait « l'Etat-Major du régiment d'Algarbe » ; mais le Colonel leur opposa tant de difficultés, le régiment était tellement dispersé, qu'ils comprirent qu'il convenait de ne pas compromettre les deux autres régiments par un retard inutile. Ayant donc laissé leurs instructions écri-

1. Voir Karl SCHMIDT. *Op. cit.*

tes, Zacaes partit pour Randers près du Régiment de l'*Infante*, et Bentades pour Aarhus où se trouvait le régiment du *Roi*.

Il était convenu qu'à toutes les questions des Commandants danois l'on répondrait que, PAR ORDRE DU GÉNÉRAL DE LA ROMANA, LES RÉGIMENTS DEVAIENT PARTIR SANS PERDRE UN INSTANT POUR ALLER RÉPRIMER DE GRAVES TROUBLES CRÉÉS EN FIONIE, ET PARTICULIÈREMENT A NYEBORG, PAR LE REFUS DE LA TROUPE DE PRÊTER LE SERMENT AU NOUVEAU ROI.

Le 8, dans l'après-midi, dès que le Colonel de Lastres eut reçu les instructions, sans perdre un moment, il réunit ses officiers, prit avec eux les mesures les plus actives, et envoya au Major Baron Gersdorff, danois, qui commandait la place d'Aarhus, le lieutenant Cheli pour lui faire verbalement connaître l'ordre reçu. Le major voulut une confirmation écrite du chef de Corps. Ce que le Colonel de Lastres n'hésita pas à faire conformément à la convention, demandant en même temps que le Major prit les mesures nécessaires aussi vite que possible, le rendant responsable de tout retard. Le major<sup>1</sup> réquisitionne aussitôt les bateaux, prévient le préfet diocésain de ce fait extraordinaire par une estafette. Puis lui et le préfet vont voir le Colonel, lui font observer les difficultés qui l'attendent du fait des Anglais et du vent et lui conseillent la route de terre. Mais lui prétendit que son ordre impliquait la route par mer et qu'il n'avait qu'à obéir. Puis il parla des chevaux qu'il abandonnait aux bons soins des paysans, et même au major, jusqu'au retour du Régiment dans cinq ou six jours. Enfin, sur l'instance de ses interlocuteurs, il donna sa parole de la véracité de l'ordre reçu. Toute la nuit du 8 au 9, on travailla à réparer et gréer des bateaux, et, le 9 à midi, le régiment du *Roi s'embarqua*<sup>2</sup>. Tandis que l'on préparait les bateaux pour le régiment du *Roi*, arriva à Aarhus le régiment de l'*Infante* dont le Colonel dit qu'à Randers il n'y avait pas de bateaux pour le régiment; que celui-ci avait l'ordre de se mettre en marche sur Aarhus pour s'y embarquer. Le major Gersdorff demanda à voir l'ordre; le Lieutenant-Colonel répondit que le Colonel Von Sames, de Randers, qui connaissait l'espagnol, avait vu le dit ordre. Mais le Major Gersdorff répartit que sans ordre écrit, il ne pouvait rien faire. Alors arriva une lettre du Colonel Von

1. Voir Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, n° 41, rapport du Major Gersdorff.

2. Le Major Gersdorff eut même l'amabilité de prévenir son camarade de Kjerteminde du débarquement prochain du régiment (400 h., 30 officiers) sur 5 bateaux en convoi (Karl SCHMIDT, n° 43).



Sames confirmant l'ordre, et Gersdorff requit 4 bâtiments pour le régiment de *l'Infante*.

A Randers, voici ce qui s'était passé<sup>1</sup>.

Dans la nuit du 8 au 9, à 11 h. 30, un adjudant demanda à parler au *Colonel Von Sames*, Commandant d'armes de Randers, et le pria d'aller voir le *Lieutenant Colonel Astrandi* qui venait de recevoir un ordre très important du Marquis de la Romana. Le *Colonel Von Sames* trouva cela extraordinaire, et, comme il était *Colonel*, il fit dire au *Lieutenant Colonel Astrandi* qu'il le recevrait volontiers ; puis, à tout hasard, discrètement, il fit mettre en alarme la garnison danoise. Le *Lieutenant-Colonel*, étant arrivé avec quelques officiers et celui qui avait apporté l'ordre du Marquis, lui dit que, dans une heure, le régiment se mettrait en route pour la Fionie, et qu'il lui fallait des voitures et des chevaux pour le transport des bagages, à moins qu'il ne put lui donner des bateaux. Mais le *Colonel Von Sames* lui répondit que les bateaux présents étaient incapables de faire le transport ; que les matelots manquaient, mais que, dans tous les cas, il voulait voir l'ordre du Général, sans quoi il ne pourrait les laisser passer. Cela eut l'air d'impressionner les Officiers espagnols ; mais le *Lieutenant-Colonel* montra le papier préparé en conséquence, et, avant de se séparer, le pria d'informer l'*Etat Major d'Aarhus* que l'assistance la plus grande était nécessaire au régiment de *l'Infante*. C'est ce qui eut lieu comme on l'a vu.

Le Major Gersdorff réquisitionna donc 4 bateaux. Mais déjà les gens du pays, émotionnés par ces mouvements de troupes, le Commandant danois pris de soupçon, ne purent s'empêcher de manifester des doutes et leurs craintes d'être compromis. Cependant ils se laissèrent tranquilliser, et l'on était en train de préparer des bateaux, quand survint un courrier du Général Kindelan, porteur de plis pour les *Colonels des Régiments du Roi et de l'Infante*. Le Général écrivait de Kolding, où il s'était enfui en quittant Frédéricia, et leur disait de ne pas bouger en leur faisant entrevoir les risques graves de l'entreprise et en leur rappelant leur serment. Ces deux lettres, avec trois cachets de cire, furent remises au Major Gersdorff qui remit au *Lieutenant Colonel Astrandi* celle qui lui était destinée et envoya celle du Commandant du Régiment *du Roi* par un bateau léger qui rejoignit rapidement les bateaux de ce Régiment. Ceux-ci lais-

1. Rapport du *Colonel Von Sames*. KARL SCHMIDT. *Op. cit.*, n° 42.

sèrent tomber leurs ancres, on vit des chaloupes aller de l'un à l'autre puis ils reprirent leur route et disparurent.

Le Lieutenant Colonel Astrandi fit connaître alors, devant témoins, au Major Gersdorff, que c'était un nouvel ordre d'embarquer hâtivement car les émeutes avaient augmenté à Nyborg.

Dans la nuit du 9 au 10, à une heure du matin, le Régiment de *l'Infante* fut embarqué et démarra, laissant ses chevaux en désordre : quelques-uns s'étaient déjà échappés et couraient la campagne ; quelques autres avaient une maladie contagieuse dont le Lieutenant Colonel avait prévenu le Major en lui disant de les faire tuer.

Et celui-ci ne put que dire, dans son rapport du 12 août, que, s'il avait su ce qu'il a su 24 heures après le départ des deux Régiments, personne ne serait parti, coûte que coûte. MAIS, VOILA ! IL S'ÉTAIT LAISSER BERNER.

## EN FIONIE

En même temps que partaient les trois émissaires pour le Jutland, d'autres officiers étaient envoyés aux Régiments de Fionie avec l'ordre pour le régiment de *Villaviciosa* à Faaborg, et deux compagnies du bataillon de *Barcelone* à Svenborg, de passer dans l'île de Langeland et d'y rejoindre le bataillon de *Catalogne*; au Régiment d'*Almanza* de se réunir à Nyborg aux deux bataillons de la *Princesse*, tandis que le bataillon de ce régiment, qui se trouvait à Middelfart avec des sapeurs, devrait protéger le passage du Petit Belt pour les Régiments du Jutland.

Un escadron d'*Almanza* se mit donc en route d'Odense, le 9 dans la matinée ; les autres escadrons cantonnés s'apprêtèrent à rentrer en ville où l'on attendit l'artillerie cantonnée à Ullerslev.

Toutes les troupes de Kjerteminde se portèrent le même jour sur Nyborg, laissant dans cette ville les bagages du Régiment de *Guadalajara*. Le 9 au soir la concentration sur Nyborg de toutes les troupes situées dans le Nord de la Fionie était assurée.

Pendant ce temps, le Marquis de la Romana écrivait les lettres du 7 août au Général Fririon et aux Colonels d'*Asturies* et de *Guadalajara*, et établissait des relations suivies avec le Contre-Amiral Keats qui, dans une lettre du 7 août, exposait le plan qui, d'après lui présentait la plus belle appa-

rence de succès pour mettre les troupes en sûreté et les embarquer. Celles de Seeland devaient se porter face à l'île de Sprogoe, vers l'isthme de Corsoer qui paraissait susceptible d'être défendu pendant quelques jours. (On a vu que ces troupes avaient été faites prisonnières). Les troupes du Jutland pouvaient soit par Frédéricia, soit par bateaux, rejoindre celles de Fionie ; quant à celles-ci elles pouvaient s'emparer de la presqu'île qui se termine près de l'île de Romsoe et dont la ville de Kjerteminde ferme la gorge, puis être débarquées à Romsoe. Pour Langeland l'on pouvait considérer sa garnison comme en sûreté, et ce serait là que toutes les autres troupes pourraient être débarquées à loisir.

« Mes moyens, ajoutait-il, qui consistent en trois vaisseaux de ligne et tout au plus six petits batimens,<sup>1</sup> ne sont peut-être pas suffisants pour remplir tous ces objets à la fois, mais le zèle et les efforts des officiers et des matelots diminueraient singulièrement ces obstacles, et je pourrais aisément prêter du secours aux troupes de Frédéricia, si, comme je l'ai dit, celles de Langeland pouvaient être considérées comme en état de maintenir ce poste sans aucune assistance immédiate. Je conçois que quelques sacrifices de chevaux et de canons seront nécessaires, et nous devons croire que nous rencontrerons quelques difficultés imprévues. Les mouvements et les arrangements maritimes dépendent toujours, jusqu'à un certain point, de l'état du temps ; mais j'ai l'espoir de tout exécuter avec succès. Il serait nécessaire de prendre le bétail et toutes les autres provisions qu'il serait possible aux troupes d'emporter avec elles ; cela épargnerait mes approvisionnements qui, à raison de ce que les bâtimens vivriers ne sont point encore arrivés, suffiraient à peine pour l'armée espagnole.

Me trouvant sans informations précises, je ne puis juger jusqu'à quel point il serait possible ou convenable au commandant espagnol de s'emparer de Nyeborg. Cela réduirait à l'inaction les chaloupes canonnières de ce port. Mais une telle mesure compromettrait peut-être la sûreté des troupes de la Seelande et du Jutland, en engageant les Danois à agir hostilement, lorsque, dans le cas contraire, ils seraient PEUT-ÊTRE DISPOSÉS A FERMER LES YEUX SUR LE DÉPART DES TROUPES

1. Outre son propre vaisseau, « *Le Superbe* », le Contre-Amiral avait sous ses ordres le *Brunswick* et l'*Edgar*, commandés par les Capitaines Thomas Grave et James Macnamara, et cinq ou six navires plus petits. (William James.)

ESPAGNOLES, OU TOUT AU MOINS A NE PAS FAIRE D'EFFORTS SÉRIEUX POUR L'EMPÊCHER.

*Mais si les détails de ce plan sont approuvés et jugés praticables par les commandans, je recommanderai que le mouvement soit général, qu'il soit convenu de l'exécuter sur tous les points le même jour, à moins que quelque découverte ne nous trahisse, et, dans ce cas, il faudrait que sur chaque point on agit immédiatement et sans hésitation.*

*Je conviens qu'on doit peu espérer d'une négociation paisible pour obtenir le départ des troupes. Mais lorsque le mouvement aura commencé, si l'on publie une déclaration des intentions pacifiques qui président à cette opération, accompagnée d'une menace d'user de représailles en cas d'hostilités de la part des Danois et des Français, on prévendra peut-être toute mésintelligence.*

*En donnant l'état des forces navales que je commande maintenant, je dois faire observer que j'attends des renforts et que j'ai été informé qu'il m'arrivait des approvisionnements suffisants pour toutes les troupes espagnoles.*

*J'ai l'honneur, etc.*

Signé, R. G. KEATS.

*N. B. — J'apprends à l'instant que les provisions que j'attendais sont en partie arrivées, ce qui lève toutes difficultés de mon côté. »*

En résumé les chefs étaient d'accord, et tout devait réussir.

Tandis que voguaient les Régiments du Jutland, et qu'à Langeland se préparait l'occupation de l'île, à Nyborg, le 9 août, se trouvaient réunis deux bataillons de la Princesse, deux Compagnies de *Barcelone*, deux escadrons d'*Almanza* et des artilleurs. La garnison Danoise qui tenait la place et les batteries était trop inférieure en nombre<sup>1</sup> pour pouvoir résister aux sommations suivantes que lui firent et le Marquis de la Romana et le Contre-Amiral Keats, *bien que son devoir fût de le faire*, dans les conditions où les événements se présentaient, et bien qu'il ait eu communication de la lettre du Prince de Ponte Corvo datée d'Odense le 20 avril 1808<sup>2</sup>.

1. 3 compagnies danoises.

2. Nous devons cette lettre à l'amabilité de M. le Marquis de La Romana, petit-fils du Général, qui a bien voulu nous communiquer l'original.

*A Son Excellence, Monsieur le Marquis de la Romana,  
Commandant l'Armée Espagnole,*

*Tous les rapports m'annoncent, Monsieur le Marquis, que les Anglais ont le projet de brûler les bâtiments rassemblés à Nyeborg. Il est*



Nyborg le 9<sup>e</sup> d'août 1808.


A Monsieur le Baron de Guldencrone,

Gouverneur de la place.

Je vous prévien, Mr. le Gouverneur, que j'AI REÇU DES ORDRES TRÈS STRICTES DE S. A. S. LE PRINCE DE PONTO CORVO, pour m'emparer de toute cette Forteresse ainsi que des 6 batteries de la côte, qui en défendent le port. Je Vous engage en conséquence à donner Vos ordres pour que les postes seroient remis de suite au troupes espagnols, que j'ai fait venir en grand nombre à cet effet, et j'ose espérer, que Vous ne me forcerez pas par un refus à en venir à des extrémités, que je voudrois de tout mon cœur eviter.

J'ai l'honneur de Vous saluer avec la plus parfaite considération.

Le M<sup>r</sup> de la Romana



Comd. en Chef l'Armée Espagnole en Danemark. »

« A Bord du Brunswick, devant Nyeborg, le 9 Août 1808.

Monsieur,

Son Excellence le commandant en chef des troupes espagnoles en Danemark ayant jugé à propos, dans les circonstances présentes, de prendre possession de Nyeborg, mon devoir m'appelle naturellement à coopérer avec les troupes de cette nation, et à avoir de fréquentes communications avec la ville de Nyeborg. Afin de mettre V. E. à son aise, autant que possible, relativement à la conduite que pourra

instant de prendre les mesures propres à déjouer ce projet. Vous chargerez de suite M. le Baron de Holstein de faire retirer tous les bâtimens de transport le plus en arrière possible, et d'employer les bâtimens de guerre qu'il a pour la garde et la surveillance du port et de la rade. Vous ordonnerez que l'on se garde dans la ville sur le pied de guerre, et vous ferez occuper tous les postes des portes et batteries par les troupes à vos ordres. Vous en préviendrez le Commandant danois afin qu'il puisse envoyer sur la cote les troupes danoises qui se trouveront alors superflues dans la ville. En cas d'attaque de l'ennemi vous ferez les dispositions que vous jugerez nécessaires. Si le Commandant danois désiraît faire le service de la ville conjointement avec vos troupes rien ne s'oppose à ce que vous le permettiez ; dans ce cas il monterait

tenir dans la conjecture actuelle, l'amiral anglais qui commande dans le Belt, malgré les hostilités d'aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai donné l'ordre le plus strict à tous mes subordonnés de traiter les habitans de Nyeborg avec la plus grande civilité ; et mon désir est de m'abstenir de tout acte hostile et offensif aussi longtemps qu'aucunes mesures hostiles et offensives ne seront prises par les troupes du Danemark ou de la France contre celles d'Espagne ; mais si les Danois ou les Français cherchent à mettre quelque opposition à l'objet innocent et paisible qu'elles ont en vue, savoir l'embarquement tranquille des troupes espagnoles, je prendrai certainement, quoique avec répugnance, des mesures dont il est à craindre que la destruction de la ville de Nyeborg ne soit la conséquence.

J'ai l'honneur, etc.

Signé R. G. KEATS. »

Aussitôt après avoir reçu les lettres, le 9 août, le Gouverneur de la place remit les clés, et ordonna de laisser relever les postes. On ne crut pas nécessaire néanmoins de désarmer ni de molester la garnison.

Dès lors le Marquis de la Romana écrivit, le 10, au Baron de Guldencrone.

« Dans ma dernière dépêche, Mons. le Gouverneur, je Vous ai sommé de me livrer la place ; à présent j'ai l'honneur de Vous assurer, sous les conditions que Vous m'avez proposé, que la condition expresse de ce, que LES ANGLAIS NE METTRONT PIED A TERRE et que JE DÉFENDROIS LA VILLE CONTRE TOUTE ATTAQUE QU'ILS OSENT MÉDITER, sera observé strictement. »

Puis il lança une proclamation aux bourgeois de la ville et des environs leur disant en substance :

« Le général en chef espagnol tient à rassurer les habitans de la ville de Nyeborg et de Fionie, et LEUR DONNE SA PAROLE AU NOM DES TROUPES qui sont sous son commandement, QU'AUCUN ENDROIT EN FIONIE NE SERA ATTAQUÉ NI INSULTÉ PAR LES

chaque jour moitié Espagnols et moitié Danois. Le Général Lazowsky reçoit l'ordre d'envoyer un officier du génie pour diriger les travaux projetés pour la défense du port et de la rade. Vous donnerez les ordres pour que l'on fournisse les travailleurs et les outils nécessaires. Les soldats qui voudront travailler recevront dix sols par jour, avec une augmentation de pain et une ration d'eau-de-vie de plus.

Je vous renouvelle, Monsieur le Marquis, l'assurance de mon sincère attachement.

Signé : BERNADOTTE.

ENNEMIS. Il leur conseille de rester tranquilles et sans peur pour éviter des catastrophes terribles. Il leur assure aussi, que les mesures qu'il prend sont absolument nécessaires pour sauver ses troupes qui s'étaient préparées au départ pour aller défendre leur Patrie ensanglantée. »

« Une fois maître de la place, <sup>1</sup> on ordonna aux commandans d'un brigantin et d'un cutter danois qui se trouvaient dans le port de fournir des matelots et les moyens de mettre en état une soixantaine de bâtimens de transport qui y étaient également, en leur insinuant que l'on devait passer à Langeland d'après les ordres du Prince de Ponte Corvo. Mais ces valeureux officiers s'y refusèrent témérairement en soutenant qu'ils ne pouvaient permettre la sortie de ces transports et en menaçant de faire feu sur eux, ainsi que cela était leur devoir. La sommation fut répétée jusqu'à trois fois : le Gouverneur leur écrit pour les faire changer d'avis ; <sup>2</sup> et enfin on chargea et on pointa contre eux les canons des trois batteries voisines, en les menaçant de les mettre en pièces ; mais ils refusèrent malgré cela de céder. Déjà à ce moment se trouvait, dans la place, le Capitaine Graves, du navire le Brunswick, qui fit, par le télégraphe, les signaux convenables à son amiral, et bientôt une corvette, un brigantin et plusieurs canonnières entrèrent dans le port. L'on déclara

1. Journal Sommaire. Copie.

2. Il se trouvait dans le port de Nyborg 44 bateaux de 7 à 27 tonnes abandonnés par leurs équipages à cause du chômage et endommagés, puis le Brig *Fama*, le yacht royal *Søormien* et le bateau piloté armé *Laurvig*, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Rasch. Le Marquis de La Romana s'adressa à celui-ci, en simulant un ordre du Prince de Ponte Corvo, afin d'obtenir des matelots pour aider à faire naviguer les bateaux ci-dessus. Mais Rasch refusa disant qu'il connaissait la capitulation des for's et batteries et qu'il avait l'ordre de ne pas laisser passer un bateau. La Romana lui envoya un Officier pour lui dire qu'on allait appeler les bateaux anglais, et faire agir les batteries servies par les Espagnols : menace sans effet. La Romana s'adressa alors à Guldencrone pour qu'il prescrivit à Rasch de rester passif. Guldencrone ordonna à Rasch de ne pas s'opposer, de laisser passer les bateaux de transport, en invoquant un décret royal ignoré de Rasch. Celui-ci refusa, déclarant qu'il était sous les ordres de l'amirauté et qu'il tirerait. (K. SCHMIDT, p. 216. *Op. cit.*). Que penser de ce Général Guldencrone qui osa blâmer Rasch ? Le Roi d'ailleurs dans une lettre au Général Rantzau s'éleva contre ce blâme et proclama que le marin s'était conduit à sa plus belle satisfaction.

K. Schmidt dit que le Général Guldencrone avait une situation difficile ; qu'il avait insisté pour garder des troupes françaises, et s'était maintes fois plaint à Rantzau de la négligence que l'on apportait à Nyeborg (p. 209) : qu'il réclamait aussi vainement des troupes danoises. Il ajoute que l'incident de Glukstadt contribua à faciliter la réussite du plan espagnol. Et que le départ de trois compagnies du régiment de Fionie pour Kjerteminde contribua à mettre Nyeborg aux mains des Espagnols.

*aux commandants danois que s'ils ne s'opposaient pas à la sortie des troupes, et s'ils ne faisaient pas feu sur les bâtimens de transport, il ne leur serait point fait de mal ; mais ils refusèrent d'écouter aucune proposition, et commencèrent à tirer : le brigantin, les canonnières et quelques batteries de la place y répondirent. La Corvette s'approcha à portée de pistolet dans l'intention sans doute d'arriver à l'abordage, mais les Danois amenèrent leur pavillon, et tout fut fini. Les Danois avaient soutenu le combat avec beaucoup de valeur malgré l'infériorité de leurs forces ; ils eurent sept morts et plusieurs blessés. Les Anglais perdirent un officier, et l'un de nos soldats reçut une contusion. A sept heures du soir, les Anglais étaient maîtres du port ; ils y firent mouiller leurs bâtimens, ils s'occupèrent immédiatement à travailler pour appareiller les navires nécessaires. »*

A leur sujet, le Contre-Amiral Keats écrivit au baron de Guldencrone :

« A bord du Hound, port de Nyeborg, le 10 août 1808.

Monsieur,

*Il doit être évident à V. E. qu'ayant éprouvé une opposition hostile à mon entrée dans le port de Nyeborg, je ne suis obligé par aucune loi positive, ni usage, de m'abstenir des hostilités et de respecter les propriétés des habitans.*

*Cependant, malgré qu'il ne puisse y avoir de meilleur garant pour l'un et l'autre que la parole d'un officier anglais V. Exc. doit voir clairement que, dans les circonstances existantes, le général espagnol a besoin de plusieurs des petits bâtimens qui sont dans le port, et qu'à moins que leurs patrons et matelots ne prêtent leur assistance pour les équiper et naviguer, il ne sera peut-être pas en mon pouvoir de les préserver de toute atteinte ; mais s'il le font, je m'engage, après que le service, pour lequel ils sont requis (et qui ne peut être de longue durée), sera terminé, non seulement à employer tous les moyens en mon pouvoir pour les conserver intacts, mais encore à leur accorder à tous des passeport pour qu'ils puissent retourner en toute sûreté.*

*J'ai l'honneur, etc.*

Signé, R. G. KEATS. »

Si donc les troupes de terre danoises se laissèrent imposer les volontés des Espagnols, la marine danoise releva l'hon-



neur du Danemark, et l'on se plaît à leur rendre l'hommage de la lettre suivante du Contre-Amiral Keats au Vice-Amiral Sir James Saumarez.

« A bord du *Superbe*, à la hauteur de *Sprøe*, dans  
le *Grand Belt*, le 11 août 1808.

Monsieur,

J'ai l'honneur et la satisfaction de vous informer qu'au moyen de l'exécution immédiate et active des mesures prescrites dans le duplicata des instructions reçues, le 5 courant, par le *Musquito*, Son Excellence le Marquis de la Romana, et près de six mille hommes de troupes espagnoles à ses ordres, ont été embarqués ce matin à *Nyeborg*, place dont il a pris possession le 9.

.....

Quelques contre temps ayant excité le soupçon, et rendu nécessaire l'exécution prématurée du plan, le vent et la marée étant contraires, je quittai le *Superbe* le 8. J'allai, sur mon canot, au *Brunswick* par les travers de *Nyeborg*, et deux heures après, mon pavillon y fut arboré. Le 9 le général prit possession de la ville.

Quoique la garnison danoise eut cédé aux circonstances, un brick armé de dix-huit canons, le *Fama*, et un cutter de douze, le *Soærmén*,<sup>1</sup> s'effourchèrent par le travers du port près de la ville, rejetèrent toutes les remontrances de la part des Danois, et toutes les offres de sûreté faites par le général et par moi. La réduction de ces deux bâtimens étant absolument nécessaire, et le général espagnol ne voulant pas agir hostilement contre le Danemark, toutes les embarcations et canots qu'on pût rassembler furent mis sous les ordres du capitaine *Mac Namara* de l'*Edgar*, qui les attaqua et les prit. J'ai à déplorer, à cette occasion, la perte du lieutenant *Harvey*, du *Superbe*, officier d'un grand mérite; deux matelots ont été aussi blessés; l'ennemi a eu sept tués<sup>2</sup> et treize blessés.

J'aurais dû mentionner que les Espagnols, irrités de l'op-

1. Le brick *Fama*, Commandant lieutenant *Rasch*, avait 2 pièces de 6 et 12 canons de 12; le yacht *Soærmén* (serpent de mer), Commandant second Lieutenant *Rosenæ*, avait 4 pièces d'obus de 12 et 8 pièces de 4. Il y avait aussi le bateau armé le *Eaurvig*. (Note de *Bulow*, 16 août.)

2. Parmi ceux-ci les Danois eurent à regretter la perte du Commandant du brick, officier de la plus grande distinction, le Lieutenant *Rasch*.

position que rencontraient leurs amis venus pour les seconder, s'écartèrent un peu des intentions du général, et tirèrent quelques coups sur les vaisseaux avant qu'ils ne se rendissent<sup>1</sup>.

La célérité étant de la plus grande importance, je transférai mon pavillon sur le Hound<sup>2</sup>, dans le port; et comme aucun des trois vaisseaux de ligne ne pouvait en approcher à cause de l'état du temps, quinze sloops ou dogres, trouvés dans le port, furent équipés par les matelots; on y embarqua une partie de l'artillerie, du bagage et des munitions, et ils furent conduits à la pointe de Slyphshawn, à quatre lieues de Nyeborg, où l'armée a été embarquée en sûreté et sans obstacles ce matin, quoique l'état du temps fut très contraire; ils sont maintenant sous la protection de S. M., mouillés à la hauteur de l'île de Spræe.

Le Général a jugé nécessaire de faire le sacrifice de quelques chevaux<sup>3</sup> et de munitions, et comme j'ai cru devoir, vu les circonstances particulières, me prêter aux vues et aux désirs du Marquis de la Romana, je me suis abstenu strictement de tout acte d'hostilité inévitable, car je n'ai pas pensé que c'en fût un d'emmener le Brick et le cutter qui avaient rejeté nos offres de sûreté et s'étaient opposés de vive force à notre entrée dans le port; et j'ai même promis de relâcher les bâtimens employés comme transports, pourvu que personne ne mit obstacle au tranquille embarquement de nos amis<sup>4</sup>.

Je ne rendrais pas justice aux efforts méritoires des officiers et marins employés dans ce service de peu de durée, mais très fatigant, si j'omettais de vous parler de leur bonne conduite en cette occasion; les services du Capitaine Greaves étaient nécessaires à bord; le Capitaine Mac Namara, de l'Edgar, s'est chargé de l'équipement des transports et de l'embarquement des munitions; l'embarquement des troupes

1. Ils tirèrent avec les batteries danoises qui leur avaient été livrées, le combat dura 20 minutes.

2. Capitaine Nicolas Lockyer.

3. Les Espagnols ayant abandonné leurs chevaux en s'embarquant à Slipenhawn, ceux-ci se livrèrent des combats épiques qui frappèrent à ce point le Contre-Amiral Keats qu'il en fit l'objet d'un récit deux ans après. K. S., note, p. 231.

4. Les bâtimens enlevés à Nyeborg n'étaient pas grésés pour un voyage au long cours, ni munis des approvisionnements nécessaires. De leur côté les espagnols se pressèrent tellement de quitter Nyeborg qu'ils n'eurent pas le temps de faire tous les dégâts ni d'emporter tout ce que l'on a dit: notamment l'artillerie volante danoise, ils tuèrent beaucoup de leurs chevaux.

s'est fait sous la direction du Capitaine Jackson, du Superb, et du Capitaine Lockyer, du Hound ; le Capitaine Smith, de la Dévastation, et le Capitaine James, du Kite, ont été infatigables dans l'exécution des divers ordres que je leur ai donnés. Un grand nombre de circonstances réunies rendant probable une attaque sur notre arrière garde, les plus grandes précautions étaient nécessaires.

Ceux des canons qui pouvaient être employés contre nous ont été encloués, l'embarquement a été couvert et très efficacement protégé par le brick canonnier le Minx et les deux prises, et par la manœuvre très judicieuse du Capitaine May, de l'artillerie royale, dont les services volontaires ont été très utiles en cette occasion et dans d'autres.

Il est difficile d'exprimer la joie et la satisfaction que cet événement a causées à toutes les classes de l'armée, et je crois qu'aucune circonstance ne pouvait nous faire à tous un plaisir plus réel. Un régiment, celui de Zamora, a fait une marche de dix-huit milles danois en vingt-quatre heures (quatre-vingt-dix milles anglais).

J'envoie ci-joint, pour votre instruction ultérieure, des copies des lettres que j'ai cru devoir adresser, à S. E. le Marquis de la Romana, et au gouverneur de Nyeborg. Les réponses à la première ont été faites verbalement par un officier de confiance, et les dernières ont été faites personnellement.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : R. G. KEATS.

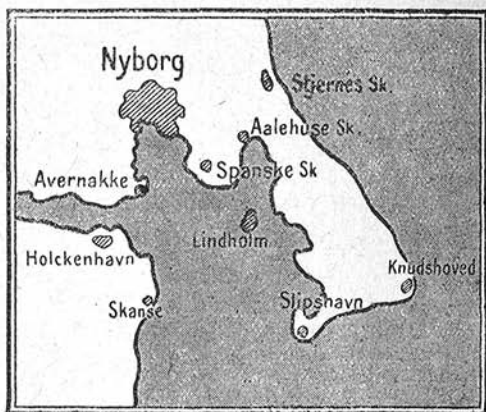
N. B. — Depuis que j'ai écrit ma lettre, nous avons quelque espoir qu'une partie du régiment du Jutland, que nous croyons perdue, s'est échappée par le canal de l'ouest, et s'est rendue au poste de Langeland.

Il convient de revenir sur quelques détails de ces opérations. Le 8 août, le régiment de Zamora avait passé le petit Belt et s'était réuni au 3<sup>e</sup> bataillon de la Princesse et à la compagnie de sapeurs à Middelfahrt. Ils partirent à minuit pour Nyborg, où ils arrivèrent le 9 à 10 heures du soir, après avoir fait une marche de seize lieues en vingt-deux heures, par une pluie continuelle. Le régiment d'Almanza à l'arrière-garde couvrait ces troupes depuis Odensée, où il se trouvait, jusqu'à Nyborg<sup>1</sup>.

«Le 10, dès la pointe du jour, on travailla avec une activité

1. Journal Sommaire. Copie.

infatigable à embarquer l'artillerie, les équipages, l'eau et les vivres qui se trouvaient dans les magasins, et d'autres que l'on acheta ; il y en eut en tout pour trois jours. Les officiers anglais dirigeaient les travaux et leurs soldats et marins les exécutaient avec un empressement extraordinaire, de sorte que, dans la nuit du même jour, les vivres, l'eau, l'artillerie et ses chevaux, les seuls qu'on eût pu sauver faute de bâtimens, se trouvèrent embarqués ainsi que la grande partie de l'équipage. Le bourgmestre fournit une certaine quantité de pain, de bœuf, et quelques barils d'eau, et le tout fut exactement payé ; on lui avait remis, pour sa responsabilité, un ordre rempli de menaces dans le cas où il n'exécuterait pas ce qu'on désirait de lui.

Croquis C<sup>a</sup> G.

## ENVIRONS DE NYBORG

Le 10 à 9 heures du soir, le Colonel du régiment du Roi se présenta au Général pour lui annoncer que son Corps arrivait à l'instant même dans le port venant de Aarhus ». Pendant la traversée, le convoi avait voulu débarquer à Kjerteminde, mais à l'entrée du port les batteries danoises avaient fait feu, et, malgré les instances du Lieutenant Bentades, descendu à terre en parlementaire, les Officiers danois refusèrent de le recevoir, même à un moment les marins danois essayèrent de retenir les bateaux dans la baie : il fallut l'intervention d'un cutter anglais pour les forcer à continuer leur route.

C'est alors que le Général et l'Amiral, craignant d'être bientôt attaqués par les Français et les Danois dans Nyborg, prirent la résolution de sortir le jour suivant avec les troupes.



A environ une lieue de Nyborg se trouve une langue de terre, nommée pointe de Slipshavn ou Kunds Hoved, qui avance assez dans la mer et pouvait être protégée par les bâtimens de ligne Anglais ; elle permettait de plus de faire l'embarquement avec plus de promptitude.

« *L'artillerie danoise ayant été enclouée<sup>1</sup>, et les bâtimens de transport ayant été conduits auprès de la pointe de Slipshavn, les troupes sortirent de Nyeborg dans la matinée du 11, en deux divisions, qui se suivirent à un intervalle de deux heures : une forte arrière garde fermait et couvrait la marche. Arrivés à l'endroit désigné, on disposa tout pour l'embarquement des troupes. Il fut entièrement terminé, grâce aux secours efficaces des Anglais, à onze heures du matin, malgré un vent très violent qui incommodait beaucoup. Un bâtiment chargé des équipages des officiers d'artillerie et de quelques roues de remplacement échoua dans le port de Nyeborg ; mais ceux qui le montaient parvinrent à se sauver.*

*Dans la soirée du même jour, on aperçut quatre bâtimens venant du Nord ; ils amenaient d'Aarhus le régiment de l'Infante<sup>2</sup>, et étaient escortés par un brigantin anglais. Dans la nuit on envoya à Langeland le Lieutenant du régiment de Catalogne, Carreras, afin qu'il donnât connaissance du mouvement au Commandant des troupes qui se trouvaient dans cette île, et qu'il le prévint que l'on devait se diriger sur ce point aussitôt que le temps le permettrait. »*

*Le 12 août « le convoi resta mouillé à quatre milles de l'est de Nyeborg ; le vent étant violent et contraire. Le Marquis de la Romana fut reçu à bord du Superb avec tous les honneurs militaires. » On essaya de faire passer « la majeure partie des troupes à bord des vaisseaux de guerre, et de laisser le reste avec l'artillerie et les équipages sur les transports, mais le vent, ni la mer ne le permirent<sup>3</sup>. »*

1. Journal Sommaire. Copie.

2. Zacarès se présenta, le 10, à Hindsolm et débarqua à Medskow, voulant se faire conduire en voiture à Nyeborg. En arrivant près de Kjertermindé, avec les Espagnols qui l'accompagnaient, il fut fait prisonnier. Le 11, à 9 h. 30, *El Infante* arriva en vue de Kjertermindé et essaya de débarquer entre Risingehoved et Landsgaard. Bentades débarqua en parlementaire, mais on ne voulut pas le recevoir, et l'on tira avec une batterie mobile sur les bateaux que les matelots danois voulaient abandonner. Une corvette anglaise intervint, et les bateaux se dirigèrent sur Nyeborg où ils rejoignirent la flotte anglaise (K. SCHMIDT).

3. Cet arrêt en face de Nyeborg fit croire que des Espagnols, dont le Marquis de la Romana, étaient descendus à Kiholm, petite île fortifiée à la pointe septentrionale de l'île de Samsøe, et qu'il aurait voulu s'emparer de cette île pour en faire une place de refuge pour les trou-

Le 13 août, le vent s'étant un peu calmé on put exécuter ce changement, puis on mit à la voile, et, à une heure, on abordait sur la côte Est de Langeland, devant la batterie de Spodsbjerg dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres ainsi que toute l'île, grâce à l'arrivée du Régiment de *Villaviciosa* et des deux compagnies de *Barcelone*, qui étaient passés dans l'île en vertu des ordres du Marquis de la Romana transmis par le Capitaine du génie Miyares<sup>1</sup>.

Celui-ci, en effet, était venu à Swendborg pour demander des barques pour faire passer à Langeland le régiment de *Villaviciosa* qui arriverait dans la nuit de Faaborg, tandis que deux compagnies de *Barcelone* devaient se diriger sur Nyborg et les deux autres sur Langeland.

Le Colonel Schell, commandant la place de Swendborg, prépara tout, mais, n'ayant pas d'ordre de l'Etat-Major danois, il en prévint le Général Rantzau à Odense.

De son côté, le Colonel Juel, commandant danois à Thorseng, le 8 août, avait prévenu le Général Ahlefeldt de la destination pour son île du Régiment de *Villaviciosa* et de 2 Compagnies du Bataillon de *Barcelone*, ajoutant : « *Je trouve que cette affaire est entourée d'une obscurité profonde.* » Les officiers de la Marine de guerre danoise de Swendborg avaient

pes qui n'avaient pu encore le rejoindre. On raconta qu'alors le Marquis de La Romana avait été fait prisonnier. Le Roi le dit au Baron Didelot qui s'empressa, le 16 août, d'en rendre compte. C'était une de ces fausses nouvelles comme il en court dans toutes les guerres.

1. Karl Schmidt. *Op. cit.*, n° 29 et 30.

L'important pour assumer la fuite était d'être maître de Langeland ; on pouvait craindre de voir renforcer la garnison danoise, aussi fallait-il la mettre dans l'impossibilité de nuire. C'est pourquoi, dès le 7 août, il fut décidé de faire renforcer la garnison espagnole par les troupes de *Villaviciosa* et de *Barcelone* qui occupaient Faaborg et Swendborg. (Voir K. Schmidt, *Ottende Kapital*, p. 201 et s.). Incidents des canonnières du Lieutenant Brun, des batteries, des canons encloués.

A Swendborg il y avait une compagnie de *Barcelone*, 5 autres étaient de Bjornemøse à Broholm 2 de ces compagnies devaient se rendre à Nyeborg et les autres à Langeland. Celles-ci arrivèrent à Tæsing facilement ; mais le Colonel Juel ayant appris les tentatives de Faaborg, prévint les officiers de marine danois qui firent filer les canonnières et bateaux vers Strøemmen et Iholm. Mais dans le port de Swendborg se trouvaient de nombreux bateaux réfugiés en partie d'Erce pour fuir les Anglais ; de telle sorte que les Espagnols purent s'en servir facilement, sauf pour les chevaux de *Villaviciosa*, au sujet desquels on raconta beaucoup d'histoires (K. Schmidt, p. 205).

Mais M. K. Schmidt montre bien que le Général Rantzau fut rapidement mis au courant des faits, à Odense ; qu'il envoya demander des explications au Marquis de La Romana, lequel se contenta de répondre que le Colonel Armendaris ne l'avait pas compris. Sa lettre fut même incompréhensible ; mais Rantzau ne bougea pas. Et cependant tous les renseignements prouvaient, comme le dit K. Schmidt, que les Espagnols avaient un plan secret.

mis leurs bateaux à une petite distance du rivage, et, se dirigeant vers Ilholm et Holsteen, avaient prévenu le Colonel Juel que 4 chaloupes canonnières de Swendborg iraient la nuit suivante à Faaborg : ce qu'elles firent.

A ce moment 14 ou 15 bateaux anglais s'étant approchés de l'île de Tur, au N. E. de Taasing, le Colonel Juel voulant éprouver les Espagnols en prévint leur commandant ; celui-ci prit des mesures pour garder le rivage et envoya des ordres à Thorseng et à Tur, disant au Colonel que son bataillon « *était à la disposition du Roi du Danemark et de ses amis danois* ». Cela plut au Colonel, tandis que l'on arrêtait un officier français qui se rendait à Rudkjøbing, et qu'on l'obligeait à rester à Swendborg.

Si le Colonel danois n'était pas fixé, c'est qu'il y mettait de la mauvaise volonté.

D'ailleurs, dans la nuit du 8 au 9, il recevait du Général Ahlefeldt l'ordre de faire éloigner les bateaux servant au passage et d'empêcher celui-ci. Cela était déjà trop tard pour *Barcelone* qui avait reçu du Marquis de la Romana l'ordre de se rendre directement de Swendborg à Rudkjøbing. Mais les marins danois, après avoir fait passer *Barcelone*, de retour à Swendborg rassemblèrent leurs bateaux et prirent le large.

Quant à *Villaviciosa*, voici ce que disent les rapports. Le Général Major Rantzau<sup>1</sup>, qui commandait à Odense, rendait compte au Roi, le 9, à 1 h. 30 du matin, qu'il recevait un rapport de Faaborg disant que les Espagnols de *Villaviciosa* avaient tenté de s'emparer des chaloupes canonnières qui s'étaient éloignées pour éviter l'attaque, et qu'alors la batterie Plougs, à peine gardée, avait été prise par les Espagnols. Puis, estimant le fait inconnu du Marquis de la Romana, il lui envoya le Capitaine de cavalerie Von Bardenfleth pour le mettre au courant, et lui demander d'intervenir, de rétablir la discipline et de faire rendre la batterie. Il en rendait compte en même temps au Prince de Ponte Corvo. Il est curieux de voir avec quelle finesse avait agi le Marquis de la Romana qui était prévenu de tous les incidents par le Lieutenant-Colonel Gaultier et tous les officiers danois.

Le Colonel Schel, à Swendborg, était de son côté, le 8 au soir, mis au courant des événements de Faaborg par le chancelier Tolstrup, maire de cette ville où les Espagnols avaient détérioré la batterie de Dyrebourg, emmené les canons

1. Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, n° 32.

dans une ferme, encloué ceux-ci, jeté les munitions ; et, prenant leurs malades à l'hôpital, s'étaient mis le soir en route pour Swendborg.

Ils y arrivèrent, dans la nuit du 9, à 1 heure. Aussitôt le Colonel Armendaris se présenta au Colonel Scheel, regretta vivement les événements de Faaborg, en rejetant la faute sur un refus de voitures, et promettant que son régiment se conduirait bien à Swendborg.

D'ailleurs, un aide de camp du Marquis de la Romana ne quittait pas le Colonel Scheel qui rendit compte au général Rantzau, le 9 août, que tout allait bien. Toutefois, comme on l'a vu, les Espagnols ne purent réquisitionner à prix d'or que de petites embarcations qui transportèrent les hommes : les chevaux traversèrent à la nage. Une fois à Taasing, la difficulté pour passer à Langeland fut plus grande encore, car la distance entre les deux îles était beaucoup plus considérable. Cependant le Major de Catalogne avait envoyé toutes les petites barques qu'il avait pu trouver à Langeland. Les opérations furent interminables. On interrompit le passage des chevaux, on réserva une grande barque pour 30 hommes chargés de surveiller ceux-ci ; puis on pressa les voyages des petites barques, les 30 ayant l'ordre, si l'ennemi survenait, de se jeter dans la grande barque et d'abandonner les chevaux ou de les tuer. Dans la nuit du 9 au 10 août tout s'acheva tranquillement, les derniers hommes arrivèrent en disant que les Français étaient déjà arrivés à Swendborg et essayaient de passer à Taasing.

Le Général Rantzau rendit compte<sup>1</sup>, le 9, au Roi de tous ces événements en lui disant : « *En attendant la situation est devenue pour nous dangereuse* » ; et n'osant point faire passer son rapport par Swendborg, il l'envoyait par Haselager et Stokkebaek à Hou (Langeland) et en duplicata par Kjerteminde<sup>2</sup>.

1. Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, n° 32.

2. Page 55. BOPPE. *Op. cit.* Les événements de Nyeborg sont très mal résumés par Boppe et le rapport qu'il cite du Chef de l'Etat-Major F. Bulow est très incomplet.



## - CHAPITRE VI

---

### **Le triste Prince de Ponte-Corvo**

La confiance du Maréchal dans le Marquis de la Romana. — Aberrations et exagérations. — Bavardages ridicules. — La lettre du général Kindelan. — Stupéfaction et conduite grotesque du Prince de Ponte Corvo. — Sa proclamation ; celle du général Kindelan. — Marche des troupes françaises. — Célérité de l'avant-garde du général Veaux. — Les deux escadrons d'*Algarbe* et le suicide de Don Antonio Costa. — Arrivée du Maréchal en Fionie. — Exagérations, lamentations et mensonges. — Ordres tardifs de Napoléon. — Encore une proclamation du Prince de Ponte Corvo. — La peur des responsabilités. — Nouvelles palinodies. — Il est accusé de félonie par les Espagnols.

Avant de raconter les événements qui s'étaient produits à Langeland et qui allaient s'y poursuivre, il convient de montrer ce qui s'était passé du côté français, l'AFFOLEMENT et les PLEURNICHÉRIES du Maréchal Bernadotte Prince de Ponte Corvo.

Il ne semble pas inutile, à ce point de notre récit, de rappeler deux lettres que nous avons déjà citées pages 277 et 275.

Celle d'Anvers, 16 juillet 1808, du Commissaire Général de police d'Anvers Bellemare, à S. A. S. Mgr le Prince de Ponte Corvo et celle de Neumunster, le 24 JUILLET 1808, du Maréchal Bernadotte, Prince de Ponte Corvo, à S. A. S. le Prince Alexandre, Vice-Connétable et Major Général, dans laquelle il disait entr'autres choses :

MA CONFIANCE EN M. LE MARQUIS DE LA ROMANA EST ENTIÈRE ; JE LA LUI AI DONNÉE DE PLUS EN PLUS JUSQU'À CE JOUR ET IL N'A CESSÉ DE LA JUSTIFIER ; *je lui ai confié le commandement de la Fionie et des Isles..... Cet officier général remplit avec une égale ponctualité tous les ordres que lui transmets ; SA CONDUITE ET LES SENTIMENTS QU'IL DÉPLOIE SONT CEUX D'UN HOMME D'HONNEUR ET JE LE CROIS INCAPABLE DE LA MOINDRE DUPLICITÉ.*

SANS DOUTE, JE NE PRÉTENDS PAS ÊTRE INFALLIBLE DANS L'ART DE JUGER LES HOMMES ; MAIS JE DOIS DIRE QUE SI J'EN ÉTOIS AUJOURD'HUI À ME MÉFIER DE M. DE LA ROMANA, JE NE CROIROIS PLUS À AUCUNE BONNE FOI SUR LA TERRE.

Il convient d'y en ajouter deux autres, datées de Rendsbourg, les 6 et 8 août, qui montrent comment le Maréchal Bernadotte AVAIT ASSURÉ SON SERVICE DE RENSEIGNEMENTS et APPRÉCIAIT CEUX QU'ON LUI DONNAIT.

*Au Camp de Rendsbourg, LE 6 AOUT 1808.*

*A S. A. S. le Prince Alexandre, Vice-Connétable de l'Empire.*

*Prince,*

*J'ai eu l'honneur de marquer à Votre Altesse Sérénissime par ma lettre du 1<sup>er</sup> AOUT que le serment de fidélité au Roi Joseph Napoléon se prêtait et que tous les RAPPORTS QUI M'ÉTOIENT PARVENUS JUSQU'ALORS SUR CETTE CÉRÉMONIE ÉTOIENT TRÈS SATISFAISANTS.*

*Effectivement, dans le Julland et le Schleswig, tout s'est passé on ne peut mieux. Le régiment de Zamora, infanterie, les régiments du Roi, de l'Infant et d'Algarve, cavalerie, ont prêté le serment avec des acclamations unanimes. Ils ont ajouté à la forme prescrite la promesse de défendre le Roi, la Constitution et les Loix jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Tous les soldats, en répétant ce serment, se sont précipités sur le drapeau, selon l'usage espagnol, avec l'élan du plus vif enthousiasme. Les aumôniers de chaque régiment ont sanctifié cette auguste cérémonie. Il est vrai de dire que cette unanimité, cet enthousiasme sont dus, en très grande partie, à M. le Général Kindelan qui avait su préparer les esprits, et qui avec l'accent du sentiment et de la persuasion est parvenu, en électrisant les troupes, à effacer l'effet des perfides insinuations des agents anglais, dont elles n'avaient point été exemptes.*

*Malheureusement, il n'en a pas été de même en Fionie; il paraît que ces mêmes insinuations avaient jette, là, de plus profondes racines, ou que M. le Marquis de la Romana, qui commande en personne dans cette isle, QUOIQ'AVEC LA MEILLEURE VOLONTÉ POSSIBLE, N'AURA PAS TROUVÉ, DANS SON ORGANISATION PHYSIQUE, les mêmes moyens que le Général Kindelan pour maîtriser l'esprit de ses troupes.*

*Une grande partie a refusé d'abord de prêter aucun serment, et sur les observations qui leur ont été faites, elles n'ont voulu le prêter qu'à la condition que LE ROI SERAIT RECONNU PAR LA NATION. Les régiment de dragons d'Almanza s'est distingué parmi les opposants.*

Dès que j'ai eu connoissance de ces faits, J'AI PRIS TOUTES LES MESURES QUE J'AI JUGÉES CONVENABLES A LA CIRCONSTANCE <sup>1</sup>. J'AI ENVOYÉ PLUSIEURS DE MES OFFICIERS EN FIONIE AVEC DES LETTRES pour le Marquis de la Romana et pour les chefs des Corps <sup>2</sup>. JE LEUR AI ADRESSÉ DES REPROCHES PATERNELS, sans pourtant leur dissimuler toute l'énormité de leur faute ; je leur ai dit que je savais d'où provenait l'opposition montrée par quelques individus ; qu'elle était suscitée par les menées des agents de l'Angleterre, mais que sans doute, éclairé sur la perfidie de ses menées, tout le monde se rangeroit à son devoir ; que la constitution étant acceptée et le Roi reconnu, tout bon Espagnol lui devait obéissance, que prétendre établir une restriction dans la formule du serment c'étoit se déclarer rebelle, que le Roi ne voulait d'ailleurs que des sujets dévoués et fidèles, et que j'ordonnais à tous de déclarer s'ils voulaient enfin demeurer Espagnols ou devenir Anglais <sup>3</sup>.

J'attends dans ce moment un nouveau rapport de M. de la Romana ; si les circonstances exigeoient DES MESURES PLUS RIGOUREUSES je n'hésiterais pas à les prendre.

J'ai l'honneur de renouveler à Votre Altesse l'expression de mes sentiments les plus distingués.

J. BERNADOTTE.

Au même.

Au Camp de Rendsbourg, LE 8 AOUT <sup>4</sup>.

.....  
Les officiers, que j'ai envoyés en Fionie, m'ont rendu compte que la cérémonie du serment est terminée, qu'elle a rencontré beaucoup d'opposition, mais que cependant l'ordre n'a point été troublé <sup>5</sup> ; l'objection principale des troupes a été qu'elles ne recevaient point de lettres de leurs familles, et que si les nouvelles étaient bonnes, comme on le leur disait, on ne les priverait pas de cette consolation.

En recherchant les causes d'un changement si subit, voici ce qui m'est parvenu jusqu'à présent. DES AVIS SECRETS m'annoncent que déjà, depuis plus d'un mois, les officiers des Corps qui se trouvent en Fionie avaient des intelligences avec les Anglais, et que des vaisseaux leur étaient annoncés

1. Mais il ne s'est pas dérangé ; cela en valait la peine cependant.

2. Toutes choses ridicules. Sa présence était indiquée et nécessaire.

3. Que voilà de belles âneries ! Etait-ce digne d'un vrai chef ?

4. La première partie visait les événements de Seeland.

5. Alors les officiers ont mal renseigné et mal fait leur métier !

pour les ramener en Espagne, débarquer à Cadix et rejoindre ensuite l'armée insurrectionnelle de l'Andalousie. Néanmoins, il paraît que le serment se serait prêté presque unanimement, si quelques jours auparavant un prêtre nommé Quadra, secrétaire du grand-vicaire, n'avoit fait circuler une lettre timbrée d'Espagne, laquelle portait que tous les Français avoient été massacrés en Portugal, que la Nation entière s'étoit soulevée, qu'il en étoit de même en Espagne, que l'armée française étoit battue de toutes parts, que Saragosse seule avoit résisté à cent mille hommes, etc. J'aurais fait arrêter de suite ce Quadra, MAIS M. LE MARQUIS DE LA ROMANA N'A FAIT ASSURER QU'IL N'ÉTOIT COUPABLE QUE DE BÊTISE. Je me suis borné pour le moment à le faire appeler à Hambourg avec le grand-vicaire pour le Te-Deum du 15 août. Les rapports ajoutent aussi que des agents, se disant envoyés par le Prince des Asturies, ont passé en Fionie, et de là en Seeland, pour parler aux soldats, aux aumôniers et à quelques officiers au nom du Prince, et les exhorter à marcher sur les traces de leurs compatriotes.

Tous ces divers avis qui me sont transmis par des officiers<sup>1</sup> espagnols eux-mêmes s'accordent à dire que la juration existoit depuis longtemps parmi les troupes, mais que, sans la prestation du serment, elles auraient toujours dissimulé leur mécontentement, jusqu'à l'arrivée d'un moment favorable pour s'embarquer. Je pense donc que malgré les difficultés qu'on a rencontrées, IL EST FORT HEUREUX QUE LE SERMENT AIT ÉTÉ EXIGÉ PUISQU'IL A SERVI A FAIRE ÉCLATER LES MAUVAISES DISPOSITIONS QUE L'ON PRENAIT SOIN DE CACHER.

L'aumônier du régiment des dragons d'Almanza m'est désigné comme un des principaux meneurs de toutes ces intrigues; le Comte de S. Roman, Colonel du Régiment de la Princesse, ne paraît pas exempt de reproches.

JE PERSISTE TOUJOURS A CROIRE QUE M. LE MARQUIS DE LA ROMANA EST INCAPABLE D'AVOIR EU MÊME LA PENSÉE D'UNE TRAHISON; S'IL Y A QUELQUE CHOSE A LUI REPROCHER C'EST D'AVOIR EU TROP DE SÉCURITÉ ET DE CONFIANCE, ET PEUT-ÊTRE AUSSI PAS ASSEZ DE FERMETÉ LORSQU'IL A VU ÉCLATER LES MAUVAISES DISPOSITIONS DE SES TROUPES.

Ce général se plaint beaucoup des habitants de la Fionie; il dit qu'ils ont fomenté continuellement le mécontentement

1. Avaient-ils donc attendu les premiers jours d'août pour cela ? Et le 8 août ignorait-il donc les événements de Seeland ?



de ses troupes en débitant les nouvelles les plus exagérées et leur lisant des extraits de plusieurs gazettes de Copenhague<sup>1</sup>, et que ce n'est que par l'entremise des habitants que les Anglais ont pu réussir à avoir quelque intelligence avec ses troupes. Le Général Kindelan écrit aussi que les journaux et les lettres particulières de Copenhague, communiquées avec affectation par les habitants du Jutland, ont failli faire beaucoup de mal à sa division. Je viens d'écrire directement au Roi pour le prier de faire défendre aux journalistes de rien écrire sur les affaires d'Espagne qui ne soit tiré des gazettes françaises, et de faire recommander généralement aux habitants plus de discrétion dans leurs entretiens avec les troupes.

J'ai cru dans cette circonstance devoir faire quelques nouvelles dispositions dans le placement de mes troupes. JE RETIRE de là Fionie une partie des Espagnols ; JE RAPPROCHE des côtes de la mer du Nord les régiments restés fidèles, les autres dans l'intérieur du pays. JE FAIS AVANCER sur Frédéricia, Colding et Appenrade la deuxième division française et un régiment de chasseurs. Je porte la première division au camp de Flensburg, et j'établis les deux autres régiments de Chasseurs français entre la première et la deuxième division. Je fais occuper le camp de Rendsbourg et la ville par quatre bataillons Hollandais sous les ordres du Général Granen. Le Général Dupas reste à Hambourg avec quatre autres bataillons hollandais et les cuirassiers. J'ai écrit au Général Milhaud pour l'inviter à faire avancer sur Harburg et dans le Lauenburg, pays d'Hanovre, un régiment de dragons pour se lier, au besoin, avec mes troupes. J'ai aussi fait partir deux bataillons de ligne danois du Holstein pour aller en Fionie prendre garde des côtes. Je n'avais pas encore pu obtenir le passage de ces troupes dans les isles, et j'ai profité de cette occasion pour en faire la demande ; les Généraux danois y ont obtempéré de suite.

J'espère que toutes ces précautions seront inutiles, mais dans tous les cas Votre Altesse approuvera sans doute que je les aie prises pour plus de sûreté.

Je renouvelle à Votre Altesse Sérénissime l'expression de mes sentiments distingués.

J. BERNADOTTE.

1. Voilà encore prise sur le vif sa mentalité contre le Danemark !

P. S. — LES NOUVEAUX AVIS QUE JE REÇOIS AU MOMENT DE FERMER MA LETTRE, ME DONNENT DE GRANDS SOUPÇONS SUR LA FIDÉLITÉ DU MARQUIS DE LA ROMANA ; IL ME MARQUE AUSSI QU'UNE INDISPOSITION L'EMPÊCHE DE VENIR A LA DATE DU 15 AOUT, ET QU'IL A ÉCRIT AU GÉNÉRAL KINDELAN D'Y VENIR A SA PLACE. MAIS COMME J'AI GRANDE CONFIANCE AU GÉNÉRAL KINDELAN, JE LUI ORDONNE DE NE POINT QUITTER SES TROUPES.

JE ME DISPOSE A MARCHER DE SUITE, <sup>1</sup> et je me rends de ma personne à Colding. Je prendrai toutes les mesures que les circonstances exigeront. — Le chef de bataillon français Gauthier qui commande à l'Isle de Langeland avec un bataillon de chasseurs de Catalogne marque que les soldats disent hautement qu'ils attendent à tout moment les vaisseaux anglais qui doivent les reconduire dans leur pays. »

B.

Tandis que le Prince de Corvo rédigeait cette lettre, le Général Kindelan, après avoir échappé aux émissaires du Marquis de la Romana, s'était réfugié à Kolding, et écrivait la lettre suivante.

à Kolding le 8 août 1808.

A S. A. S. Monseigneur le Maréchal d'Empire  
Prince de Ponte-Corvo.

Monseigneur,

Le cœur navré de la plus noire douleur j'ai à apprendre à V. A. que les troupes de Fionie sont en communication avec l'escadre anglaise, et en pleine rébellion. C'est le Marquis de la Romana qui a ourdi à lui seul cette infernale trame : combien de victimes innocentes il va entraîner dans sa perte ! Hier, à minuit il m'a envoyé un officier d'Artillerie avec des dépêches me disant qu'il venoit de recevoir des lettres d'Espagne qui lui annonçoient que tout le Royaume avoit pris les armes contre le Roi, et qu'il étoit résolu à s'embarquer sur les batimens que les Anglais devoient envoyer pour prendre les troupes ; qu'il devoit emmener avec lui toute la Division, et que j'eusse à m'embarquer de suite avec le Régiment de Zamora pour passer en Fionie : il envoya un ordre exprès au Colonel de ce Régiment, et je crois qu'il doit s'être embarqué sur les six ou sept heures. Depuis que

1 Enfin !

j'eus le bonheur de recevoir le serment des régiments canonnés en Jutland avec tant de succès, toute l'animosité de ceux de Fionie se tourna contre moi, et j'ai été regardé comme ennemi de la cause commune : cette haine rendoit très critique ma situation dans ce moment : entouré sans cesse de l'officier d'Artillerie et d'autres à tête exaltée avec une garde de Grenadiers à ma porte, je courois risque d'être assassiné, si j'avois fait voir la moindre résistance ; il m'a fallu user de toute l'astuce possible pour me tirer de ce mauvais pas et m'échapper, et encore m'a-t-il fallu faire un détour par Weile, parce que la route de Kolding étoit observée.

Je sçais que le Marquis de la Romana a aussi envoyé deux officiers d'Artillerie, que je n'ai pas vus, aux commandants des Régiments de cavalerie d'Algarbe, du Roi et de l'Infante avec l'ordre de s'embarquer à Horsens, Aarhus et Randers, je doute fort que cet ordre puisse s'exécuter par défaut de moyens. Je connois le bon esprit des chefs de ces corps à qui j'ai écrit en outre les invitant sur leur honneur à se tenir fermes à leur poste, ce que j'espère ils feront, s'ils ne sont pas forcés par leurs soldats, qui peuvent être aussi contagiés par l'influence de ceux de Fionie.

Je m'empresse à transmettre ces exécrables nouvelles à V. A. par une estaffette que je suivrai de près autant que me le permettront des forces épuisées au phisique et au moral : Je connais combien V. A. va en être affectée et cette connaissance redouble ma peine : Elle ne devoit certainement pas s'attendre à une pareille conduite de la part du Chef des troupes espagnoles ; c'est un monstre d'ingratitude.

J'aurai l'honneur d'informer V. A. plus en détail aussitôt que je me présenterai à V. A.

Au milieu de ma peine, il me reste la consolation d'avoir sauvé mon honneur, et d'avoir conservé la fidélité que je dois au Roi, et la reconnaissance indélébile qu'ont gravé dans mon cœur les bontés de V. A.

Daignés agréer Monseigneur l'assurance de mon respectueux dévouement.

de Findehan

La conduite du Général Kindelan le fit traiter en Espagne de traître à la Patrie, tandis qu'elle lui valut de la part des Français la considération due à un fidèle et discipliné serviteur. Je comprends très bien la conduite du Marquis de la Romana ; elle était dictée par le plus pur patriotisme ; et j'approuve aussi celle du Général Kindelan qui, ne laissant pas la politique s'emparer de son âme, se tint ferme dans la voie du devoir. Il avait aussi quelque raison de ne point se laisser entraîner par une aussi vive passion, car il était d'origine irlandaise, quoique né à Pontevedra dans la province de Galice en 1759, et il avait été élevé au lycée français de Sorrège<sup>1</sup>.

Quoiqu'il en soit, le Prince de Ponte Corvo voyait enfin tomber ses dernières illusions ; il devait bien regretter de N'AVOIR PAS BONDI DE SUITE EN AVANT VERS LA FIONIE ET LA SEELAND DÈS QU'IL AVAIT APPRIS LES SCANDALES ET LE MEURTRE DE ROSKILDE. Et alors nous ALLONS LE VOIR DANS UNE ATTITUDE PITEUSE, AVEC DES MANIFESTATIONS SCRIPTURAIRES RIDICULES D'EXAGÉRATION, DE MANQUE DE VÉRITABLE DIGNITÉ.

Le mieux est de lui donner la parole : après avoir constaté qu'il était encore à Rendsbourg le 9 août<sup>2</sup>.

RENDSBOURG, 9 AOUT 1808.

Sire,

*J'ai eu l'honneur DE PRÉVENIR, hier, le Major général DE MES SOUPÇONS SUR LA FIDÉLITÉ DU MARQUIS DE LA ROMANA : CES SOUPÇONS NE SONT QUE TROP RÉALISÉS ; la lettre ci-jointe<sup>3</sup> fera connoître à Votre Majesté, la MANIÈRE HORRIBLE DONT LE MARQUIS M'A TROMPÉ. Un de mes aides de camp étoit encore AVANT HIER auprès de lui ; et, déjà il avoit expédié secrètement les ordres pour l'embarquement de ses troupes, qu'il répétoit encore à mon aide de camp<sup>4</sup>, en le congédiant, les*

1. Nous donnons ses états de service aux annexes d'après BOPPE. *Op. cit.*, page 51.

2. Ce détail montre l'erreur de M. Schierne, d'après M. de Guzman, qui prétend que le Prince de Ponte Corvo était à son Q. G. de Rendsbourg le 7 et qu'à minuit, il se mit en marche. (DE GUZMAN. *Op. cit.*, page 97).

3. Celle du Général Kindelan.

4. Bien entendu : il n'allait pas lui dévoiler son plan. Bien que les attitudes de cet officier aient dû constater, les scènes qu'il avait vues eussent dû le fixer tout au moins sur les sentiments de tous, déjà ceux-ci avaient été officiellement manifestés par la lettre de La Romana écrite de Middelfart.



plus fortes protestations de son zèle, et de son dévouement à votre Auguste Personne.

Je transmètrai plus tard à Votre Majesté les détails de cette trahison, je me borne pour le moment à en donner avis à Votre Majesté et à la prévenir que je marche contre les rebelles avec toutes mes troupes françaises<sup>1</sup>. Si j'avois le moyen de passer de suite le petit Belt, je pourrois peut être arriver encore à tems en Fionie pour déjouer le complot du Marquis, mais j'espère, du moins, sauver les trois régiments de cavalerie qui sont dans le Jutland et qui n'auront pu trouver peut-être assez promptement les moyens de passer en Fionie. Déjà mon avant garde, sous les ordres du Général Veaux arrive aujourd'hui à Fredericia. Je crains cependant qu'elle n'ait pu prévenir l'embarquement du régiment de Zamora infanterie ; ce régiment a prêté serment avec acclamations ; je mets sous les yeux de Votre Majesté la lettre que le colonel m'a écrite à cette occasion ; SI CET HOMME M'A ENCORE TROMPÉ, QUEL FONDS PEUT-ON FAIRE SUR DE TELLES GENS !

J'espère toujours que le Marquis ne pourra pas emmener tout ce qui est en Fionie..... Quant aux régiments d'Infanterie de Guadalaxara et des Asturies qui sont en Seeland, j'ai écrit au Roi pour lui dire de faire opérer sans perdre un instant le désarmement de ces troupes ; je prie aussi Sa Majesté de faire arrêter tous les officiers, car il est à craindre que les Anglais ne portent le Marquis en Seeland pour demander ces deux corps.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté,  
Le très humble et très fidèle serviteur et sujet.

BERNADOTTE.

à Rendsburg le 9 août à 5 h. du matin.

1. Le Quartier Général du Prince de Ponte Corvo fut prévenu, le 8 août, à Rendsbourg qu'il se tramait quelque chose par un Officier de *Catubna*, et par deux Officiers d'*Algarbe*. Et le 9 matin, il reçut la lettre écrite de Kolding par le Général Kindelan qui lui même, arriva dans la nuit à Rendsbourg (K. SCHMIDT), après avoir prévenu en passant, à Flensbourg les Généraux Veaux et Gency.

Le Général Veaux était à Haderslev. Il partit aussitôt pour Frédéricia en emmenant deux bataillons du 19<sup>e</sup> I. d'Abenraa, le 14<sup>e</sup> chasseurs à cheval de Kolding, et 2 canons d'Abenraa. Le 9 août, après-midi, les chasseurs, 1 bataillon entrent à Frédéricia, et l'artillerie à Erritsøe. A Frédéricia le Général Veaux reçoit le rapport du Général danois commandant à Aalborg annonçant l'embarquement des Espagnols de Randers et Aarhus, et il s'entend avec le Général Major Tellequist.

Dès le 12 août, Bernadotte donna l'ordre de faire réunir tous les

P. S. — *Votre Majesté trouvera ci-jointes les copies de ma PROCLAMATION AUX ESPAGNOLS et celle du Maréchal de camp Kindelan relatives à la trahison du Marquis.*

### *Soldats Espagnols,*

*Un homme, qui mettait toujours en avant ses principes d'honneur et de loyauté, en qui vous aviez confiance et que vous estimiez comme un honnête soldat, vient par une perfidie QUI N'A PAS MÊME D'EXEMPLE CHEZ LES TARTARES, de faire un TRAFIC INFAME de vos PERSONNES, DE VOS FORTUNES et DE VOS ENFANTS. Cet homme est le Marquis de la Romana; il VOUS A VENDUS COMME DES BÊTES DE SOMME AUX ENNEMIS DE VOTRE PATRIE, AUX ENNEMIS DE VOTRE GLOIRE, DE VOTRE HONNEUR ET DE VOTRE RELIGION. LE MISÉRABLE a poussé l'hypocrisie jusqu'à débiter les nouvelles les plus absurdes; il vous a montré votre pays en proie aux désordres les plus affligeans; il n'y a sortes de mensonges qu'il n'ait inventés pour arriver à son but. Il sait bien qu'aucun de vous ne verra plus les objets de ses affections les plus chères, IL A STIPULÉ VOTRE DÉPART POUR L'INDE ET POUR LE CANADA OU VOUS GÉMIREZ SOUS L'OPPRESSION CONTINUELLE DES ANGLAIS. Soldats, ceux d'entre vous à qui cette adresse parviendra, avant leur embarquement doivent rester dans les lieux où ils se trouvent, et repousser avec horreur tous les ordres qui leur seraient donnés par tout autre que par moi ou le Général Kindelan. JE VOUS PRENDS TOUS SOUS MA PROTECTION; JE PRENDS AVEC VOUS L'ENGAGEMENT DE RENVOYER DANS LEURS FOYERS TOUS CEUX QUI VOUDRONT S'Y RENDRE; ILS S'ASSURERONT EUX-MÊMES DES ACCLAMATIONS UNANIMES DES PEUPLES DES ES-*

chevaux espagnols abandonnés ainsi que tous leurs matériels. On en établit des listes. Un décret du 19 août prescrivit aux danois de rendre tous les chevaux même ceux dont ils auraient reçu le cadeau. Ils furent transportés par Ribe, Tondern, Meldorf sur Altona et Hambourg; puis sur Postdam, Hannover, Wessel, et partagés entre les régiments de cavalerie française (K. SCHMIDT p. 302).

Karl Schmidt indique que Bernadotte partit le 10 pour Kolding et Odense où il arriva le 12 avec les Généraux Boudet et Veaux, le 14 chasseurs, 1 bataillon du 19<sup>e</sup> et 2 canons. Le 12, après-midi un détachement de cavalerie et d'infanterie partit pour Swendborg sur 100 voitures; le 13, le reste partit sur 100 voitures avec le Général Veaux, avec le projet de marcher sur Langeland.

Les événements n'empêchèrent pas le Prince de Ponte Corvo de célébrer la fête de l'Empereur à Odense. Elle devait avoir lieu primitivement à Altona où tous les régiments espagnols devaient envoyer des délégations d'Officiers. La fête eut lieu à grand orchestre, dîner, bal, illuminations. Les autorités danoises y furent invitées (K. SCHMIDT, p. 246).

PAGNES EN FAVEUR DU FRÈRE DE L'IMMORTEL NAPOLÉON le Grand. Soldats, JE N'AI JAMAIS TROMPÉ PERSONNE ; l'opinion des troupes que j'ai commandées doit vous en être le garant.

Signé : le Maréchal de l'Empire,

PRINCE DE PONTO-CORVO.

Le Général Kindelan se laissa entraîner dans cette vaine et ridicule phraséologie.

« Soldats, Je suis resté au poste d'honneur ; je vous y appelle tous : vous me connaissez et vous savez que je vous aime ; je suis un ancien soldat qui a servi entre vous : écoutez ma voix qui n'a d'autre intérêt que la gloire d'Espagne, votre bonheur et la tranquillité de vos familles. Venez tous vous réunir à Flensbourg ; vous y trouverez le Maréchal, Prince de Ponte-Corvo, qui donnera permission à tous ceux d'entre vous qui voudront retourner en Espagne. De cette façon, vous rentrerez avec honneur et sans remords au sein de vos familles ; et si vous vous laissiez entraîner par les insinuations perfides et mensongères que l'on vous a faites, vous porteriez dans toutes les parties du monde où l'on vous emmènerait la honteuse impression de l'Infamie qui vous décèlerait partout. SOLDATS, JE VOUS EMBRASSE COMME UN PÈRE EMBRASSE SES ENFANS : ce titre me donne droit d'espérer que vous serez dociles aux conseils salutaires que je vous donne.

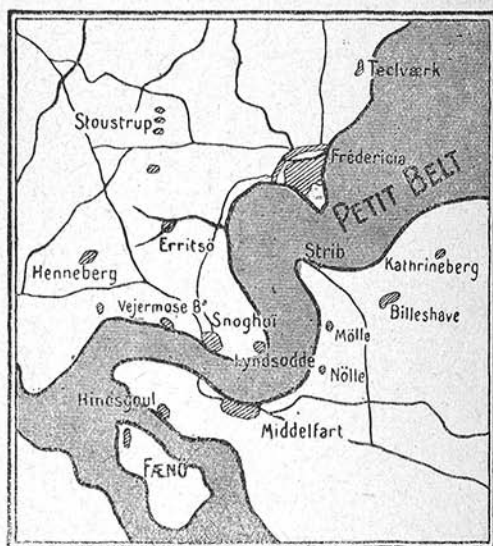
Signé : le Maréchal de camp,

KINDELAN.

Tandis que ces LAMENTATIONS s'imprimaient pour être répandues parmi les troupes espagnoles qui s'étaient évanouies vers Langeland, les troupes françaises s'étaient mises en marche avec une rapidité étonnante<sup>1</sup> et lorsque le 27<sup>e</sup> chasseurs à cheval arrivait, le 10 août, à Kolding, suivi par la 2<sup>e</sup> division (Boudet), la 1<sup>re</sup> division s'établissait à Hardensleben, Apenrade, Flensbourg ; les Hollandais avec 4 batail-

1. Lettre du Prince de Ponte Corvo du 11 août. « Je viens d'arriver de ma personne sur le bord du petit BELL, avec une avant-garde, j'aurai demain, ici, la division Boudet réunie. Elle arrive du Camp de Rendsbura sur des voitures, et aura fait cinquante lieues dans deux jours ; avant à la cavalerie, elle arrive de ses cantonnements très éloignés, faisant 16 et 18 lieues par jour. » L'avant-garde, sous les ordres du Général Veaux s'était mise en marche, sans ordre, dès que le Général Kindelan avait trouvé le Général Veaux sur sa route vers le Quartier Général l'eut mis au courant des faits.

lons d'Infanterie, 2 escadrons de Cavalerie, 1 compagnie d'Artillerie légère appuyaient le mouvement et se rendaient, en 2 jours, de Hambourg et Altona à Rendsbourg ; le Parc d'Artillerie du Corps d'Armée, parti le 10 de Tondern, s'établissait, le 12, à Schleswig. De Hanovre, le Général Milhaud rendait compte, les 11 et 12 août, qu'il soutenait le Prince de Ponte Corvo en envoyant le Général Monpettit avec le 5<sup>e</sup> Dragons pour suivre le mouvement du Général Dupas, et le 21<sup>e</sup> régiment sur les rives du Weser et de l'Elbe pour surveiller les embouchures de ces deux fleuves.

Croquis C<sup>o</sup> G.

## DÉTAILS DU PETIT BELT

Dès le 13 août, il y avait déjà 5.000 Français et 2 à 3.000 Danois en Fionie, et l'on cherchait la possibilité d'une descente à Langeland. L'officier de Marine danois qui commandait dans le port de Swendborg 4 chaloupes canonnières et quelques bombardes avait eu l'adresse, comme on l'a vu<sup>1</sup>, dès qu'il s'était aperçu du mouvement des Espagnols de faire sortir les bâtiments de transport et de se placer hors de portée de manœuvre.

De son côté<sup>2</sup>, le Général Rantzau avait prévenu les Espagnols quand ils avaient voulu s'emparer des batteries de Middelfart, et il avait ainsi empêché, comme on va le dire,

1. Lettre à M. de Bose, du 16 août.

2. Lettre du Baron Didelot, du 13 août.



une partie du régiment d'*Algarbe* de passer de Snoghoï en Fionie ; mais il avait encore fait tirer sur les Espagnols qui, de Aarhus, avaient voulu, par le Petit Belt, rejoindre leurs camarades ; il les avait obligés de passer par le Nord de la Fionie<sup>1</sup>. Enfin le Général de Bardenfleth avait aussi coupé le passage à quelques-uns en Jutland, et avait favorisé la marche et la réussite partielle de l'Avant-Garde du Prince de Ponte Corvo, sous les ordres du Général Veaux.

Mais quand celle-ci arrivait, le 10, sur le petit Belt, le régiment de *Zamora* était passé par Frédéricia et Snoghoï et avait rejoint le détachement de la *Princesse*.

ALORS SEULEMENT L'ORDRE ÉTAIT ARRIVÉ de mettre tous les bateaux qui se trouvaient dans le Petit Belt sous les canons de la batterie de Vogermœse, du côté du Jutland, près de Snoghoï : ce qui fut exécuté, sauf par deux barques de pêcheurs en mauvais état qui étaient à terre avec leurs bateliers, un Sloop à 2 mâts et deux yachts qui faisaient un service de bac. Ces trois bateaux étaient à l'ancre près de Lyngsodde.

Le 10 août dans l'après-midi, arriva à Frédéricia la pointe de l'avant-garde française, 2 escadrons du 14<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs à cheval, 1 bataillon du 19<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de ligne ; l'on envoya des patrouilles dans la direction de Vejle, et tout fut préparé, conformément aux ordres du Général Veaux pour arrêter les troupes espagnoles qui se présenteraient pour passer. Les batteries de Vogermœse et d'Erritsœ reçurent l'ordre d'aider les Français. La nuit fut calme. Vers 3 h. 30 du matin, une patrouille annonça l'approche des troupes espagnoles : 2 escadrons d'*Algarbe* passés par Vejle ; ces troupes étaient sous les ordres du Capitaine Don Antonio Costa. Immédiatement, le Général Veaux se mit en route sur Frédéricia avec un bataillon du 19<sup>e</sup>, une batterie danoise sous les ordres du Capitaine Von Hommel, tandis que l'escadron Danois du Capitaine Von Christensen se dirigeait sur Erritsœ. Les Espagnols se voyant découverts forcèrent la marche sur Snoghoï où ils purent arriver, menaçant de brûler les maisons des bateliers, demandant les bateaux pour passer ; on ne pouvait leur résister, mais on leur fit observer que l'on se trouvait sous le feu de la batterie, bien défendue. Néanmoins, quelques Espagnols s'emparèrent de 2 barques, les chargèrent non sans peine à Middelfart où on les fit prisonniers.

1. Lettre à M. de Bose, du 16 août.

Pendant ce temps, Costa se portait au galop vers le Sloop et les yachts espérant pouvoir les utiliser, mais alors arrivait à Snoghoï sous les ordres du Major Ameil<sup>1</sup>, une colonne comprenant un escadron de dragons de la cavalerie danoise du Jutland, un escadron du 14<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval français, un bataillon d'infanterie danoise suivi de quelques compagnies françaises, et une batterie montée danoise, qui coupèrent la retraite aux escadrons d'Algarbe. Ceux-ci se placèrent en face des arrivants, et le Capitaine Costa demanda à capituler ; mais le Major Ameil répondit qu'il ne s'agissait point de cela, QU'ON VENAIT UNIQUEMENT POUR LES EMPÊCHER DE COURIR A LEUR PERTE ; alors se retournant vers le front de sa troupe Don Antonio Costa s'écria : « *C'est moi qui vous avois engagés à me suivre, je vous ai trompés ; je*

1. A propos de ce brave officier qui ne fit qu'exécuter son devoir et dirigea admirablement ses troupes d'extrême avant-garde puisqu'il évita un combat avec les deux escadrons d'Algarbe, il a fallu que M. de Gomez versât encore un peu de fiel. En effet, voici comme il rapporte l'incident : « *Ameil qui JOIGNIT A L'ARROGANCE DE LA RACE CELLE QUE DONNAIT, A CETTE ÉPOQUE AU SOLDAT FRANÇAIS L'OMBRE DE NAPOLEON, ordonna à Costa de faire mettre pied à terre à sa troupe et d'attendre les ordres du Prince Ponte Corvo qui ne tarderait pas à arriver.* » Un autre historien français Touchard-Lafosse dit, que dans cette situation, Costa tenta de capituler, ayant pour base la vie sauve et le retour en Espagne, « *mais le Maréchal qui arrivait en ce moment, lui répondit qu'il n'ADMETTAIT RIEN D'AUTRE QU'UNE REDITION sans condition, ajoutant qu'il allait sur le champ fusiller les officiers et décimer la troupe.* »

*Op. cit.*, page 54. Le Commandant Boppe dit, contrairement aux faits. Arrivé à Kolding, Bernadotte PASSA LE PETIT BELT avec les troupes françaises, CONTINUA SA MARCHÉ VERS MIDDELFART, se faisant précéder d'un détachement de cavalerie commandé par le Major Ameil ; cette avant-garde Y ARRIVA à temps pour empêcher l'embarquement du régiment d'Algarbe.

Ce n'est pas à Middelfart, en Fionie, qu'eut lieu l'incident du régiment d'Algarbe.

M. le Professeur Karl Schmidt dit que ce fut le Colonel Biaunié qui présida à l'incident d'Algarbe. Questionné par moi, M. K. Schmidt m'a répondu qu'il avait attribué au Colonel Biaunié l'incident avec D. A. Costa « *d'après le journal du quartier maître Bardenfleth qui était témoin oculaire.* » M. K. Schmidt dit aussi que le Maréchal Bernadotte n'était pas présent et n'eut pas à intervenir. « *Bardenfleth ne rapporte pas le moindre mot de sa présence, ce qu'il eut fait certainement si le Maréchal y avait été.* » Et il ajoute : « *Je ne crois pas à Touchard-Lafosse : il n'est pas un historien sévère.* ». En lisant la citation de Boppe l'on s'en rend compte facilement.

On le voit mieux encore quand on lit (TOUCHARD-LAFOSSE, *Histoire de Charles XIV*, t. II), la citation suivante qui est d'une INEXACTITUDE FLAGRANTE et certainement VOULUE :

« *La Romana avait eu peu de peine à persuader les officiers : le patriotisme parle haut dans les cœurs espagnols lorsqu'il se combine avec l'orgueil du rang. Il fut moins facile d'entraîner les soldats : quoique naturellement braves, ils reculaient devant les dangers attachés à l'évasion ; d'un autre côté, ces hommes simples se fussent considérés comme parjures s'ils eussent trahi leur nouveau souverain... Il fallut faire en-*

suis le seul coupable, et je dois mourir ! » A ces mots, il se brûla la cervelle <sup>1</sup>.

Le régiment d'Algarbe fut le seul du Jutland qui, malgré sa proximité de Middelfahrt et malgré les mouvements que lui avaient fait exécuter le Marquis de la Romana pour le concentrer à Horsens, ne put passer en Fionie : son Colonel Don José de Yebra était malade, les autres officiers, irrésolus, perdirent en discussions un temps précieux, si bien que, désespéré, Costa se lança à l'aventure et eut cette belle mort.

Ces 2 escadrons furent faits prisonniers ; on les désarma, et on les envoya à Kolding, où se trouvait le général Boudet, accompagnés par 50 Dragons du Capitaine Von Christensen et 60 Chasseurs de Fionie. L'Escadron de Tonningen et les 2 Compagnies de Rippen reçurent l'ordre de se rendre à Altona où on les désarma.

Dans cette journée du 11, le Maréchal fit passer en Fionie une grande partie de la 2<sup>e</sup> Division. Il se leurrerait de l'espoir d'arriver encore à temps à Nyborg et écrivait à l'Empereur avec son exagération ordinaire : « *Si j'arrive encore à tems,*

*tendre à ces militaires que le roi Joseph était mort, et qu'ils se trouvaient déliés du serment de fidélité qu'ils avaient fait.* »

BOPPE, *Op. cit.*, p. 60. Il répète un mensonge de Bernadotte.

Et que dire encore de cette manière d'écrire l'histoire ? « *Le prince de Ponte Corvo entretint le Marquis de La Romana dans le sens, malheureusement peu persuasif, des instructions de l'Empereur. Cet officier parut se laisser convaincre ; toutefois, le Maréchal connaissait trop bien le caractère castillan pour se flatter d'avoir réussi. Il continua d'exercer une active surveillance envers les troupes de La Romana ; nous disons qu'il continua, parce que, dans cette disposition, Son Altesse avait devancé les orâmes de l'Empereur.* » (TOUCHARD-LAFOSSÉ : *Histoire de Charles XIV, Jean Bernadotte, roi de Suède et de Norvège*, Paris, 1828, t. II.)

De l'étude des faits, j'estime que M. Touchard-Lafosse se trompe en affirmant la présence du Prince de Ponte Corvo à la reddition des escadrons d'Algarbe, attendu que c'est à Kolding, le 11 août, que le Maréchal a signé la lettre dans laquelle il rendait compte à l'Empereur et de la marche de son avant-garde et de la soumission de ce régiment.

S'il eût été présent à l'incident il l'eût dit, tandis qu'il s'exprime ainsi : « *Mais ON LES y a arrêtés... Dès que le Capitaine A. Costa vit son entreprise échouée il demanda à capituler : ON LUI RÉPONDIT...* »

D'autre part, si le Chef d'escadron Biaunié était présent, il ne pouvait commander l'avant-garde, puisque là devait se trouver le Major Ameil, de grade supérieur, ou même son Colonel, le Colonel Sachs qui commandait le 14<sup>e</sup> chasseurs. Comme je l'explique ailleurs, le Général Bardenfleth a pu être alors en rapport avec le Chef d'escadron Biaunié commandant l'escadron présent à l'affaire auquel on donnait du Colonel comme aux Chefs de Bataillon, car Biaunié (dit d'Argenté) était bien à cette époque Chef d'escadron au 14<sup>e</sup> chasseurs. Officier bizarre ce Biaunié !

1. Le récit de la *Revista de Caballeria*, ano VII. Décembre 1908, n<sup>o</sup> 78. *El del Monumento al Capitan Costa* est donc faux dans la plupart de ses détails.

au pied des remparts de Nyeborg, je suis déterminé à tout tenter pour y pénétrer, et DUSSAI-JE COMBLER LES FOSSÉS DE MORTS, j'aurai raison de ces rebelles s'ils y sont encore.

Votre Majesté peut juger à quel point cet événement m'afflige. J'AVOUE FRANCHEMENT QUE J'AI ÉTÉ TROMPÉ, ENTIÈREMENT TROMPÉ par le Marquis de la Romana, et C'EST CE QUI AUGMENTE MA PEINE ; MAIS CE QU'IL Y A DE BIEN CERTAIN C'EST QUE TOUT AUTRE Y EUT ÉTÉ TROMPÉ COMME MOI. » Monsieur le Maréchal se flattait abominablement.

IL SE FAISAIT DÉFENDRE PAR SES SUBORDONNÉS qui écrivaient à l'arrière en termes vagues, tel le Commissaire ordonnateur en chef J.-P. Duprat dans une lettre à Daru, Conseiller d'Etat, Intendant général de la Grande Armée. Parlant du Marquis de la Romana, il disait : « Sa perfidie est sans exemple. Jusqu'au moment de son embarquement il n'a cessé de donner au Prince les assurances les moins équivoques de la sincérité de ses sentiments et de ceux de ses troupes. Ces assurances accompagnées de quelques circonstances particulières ONT CÉPENDANT INSPIRÉ DES SOUPÇONS A SON ALTESSE QUI S'EST DÉTERMINÉE A SE PORTER DE SUITE SUR RENDSBOURG et à faire marcher toute son armée. Bientôt elle a appris par le Général Kindelan qui est resté fidèle à son serment et qui a pu nous rejoindre, que ses pressentiments n'étaient que trop fondés, mais malheureusement Elle est arrivée trop tard. »

Le Commissaire Duprat rendait compte en même temps que, en Fionie, les Commissaires du Gouvernement après une scène avec le Marquis de la Romana, entre autres le Commissaire Coste et les employés d'Administration, avaient eu à souffrir des insultes, que des magasins avaient été pillés ; puis, le 12, du Quartier général d'Odense, il disait au même Daru que LE PRINCE DE PONTE CORVO QUAND IL APPRIT LA PERFIDIE DU MARQUIS « ÉTAIT ALORS A 100 KILOMÈTRES DE LA FIONIE, A TRAVEMINDE », et donnait des détails que nous connaissons. Enfin, le 14, il écrivait :

« Il résulte des rapports que j'ai reçus qu'il ne s'est pas passé de grands désordres dans nos magasins. Les troupes en partant n'ont pris que le pain qui se trouvait dans nos manutentions, quelques quantités, d'eau de vie et quelques quantités de riz.

Presque tous les malades ont emporté les capottes d'hôpital. Les effets et autres objets d'ambulance que contenait le caisson attaché à la Division ont également été enlevés. Tout ceci sera constaté avec soin »<sup>1</sup>.

1. Duprat à Daru, Odense, 14 août.



Quant au Prince de Ponte Corvo, nous allons suivre les évènements dans des lettres qui LE FERONT MIEUX JUGER QUE TOUT CE QUE L'ON POURRAIT DIRE.

*Au Quartier général à Odensée le 12 août 1808.*

*A Son Altesse Sérénissime le Prince Alexandre  
vice-connétable, Major-général.*

*Prince,*

PEU DE TEMPS APRÈS AVOIR PRÉVENU<sup>1</sup> *Votre Altesse* DE MES SOUPÇONS SUR LA FIDÉLITÉ DU MARQUIS DE LA ROMANA, j'eus la preuve complète de sa trahison. LE MARÉCHAL DE CAMP DE KINDELAN, APRES AVOIR VAINEMENT TENTÉ DE RETENIR SES RÉGIMENTS ; FUT REDUIT A SE SOUSTRAIRE PAR LA FUITE AUX POIGNARDS DES RÉVOLTÉS, ET ACCOURUT AU CAMP DE RENDSBURG POUR ME PRÉVENIR DE TOUT. *Il m'exhiba la lettre originale du Marquis ; à peine en pouvais-je croire mes yeux, tant la perfidie était atroce ; cette lettre avait été écrite pendant qu'un de mes aides de camp était encore près de ce misérable et recevait de lui les protestations réitérées de son dévouement absolu.*

*Je pris de suite toutes les mesures qui se trouvèrent physiquement possibles. Mille voitures furent réunies et portèrent en deux jours la tête de la division Boudet du camp de Rendsbourg au bord du petit Belt.*

*Les instants étaient si précieux que je me bornai à prévenir l'Empereur de cet évènement. J'ÉCRIVIS DIRECTEMENT À L'EMPEREUR ; je présume que S. M. aura eu la bonté de communiquer mes lettres à *Votre Altesse*.*

*Mon avant-garde, malgré toute sa diligence, ne pût atteindre assez tôt les régiments du Général Kindelan, placés très avant dans le Julland... On ne parvint à arrêter que le Régiment d'Algarve...*

*La dernière nuit (du 11 au 12), les troupes commencèrent à passer le petit Belt et entrèrent en Fionie. Le Marquis de la Romana avait déjà évacué toute l'isle à l'exception de la forteresse de Nyeborg où il s'était renfermé pour effectuer son embarquement.*

*J'avais encore l'espoir de l'y trouver, ou du moins une partie de ses troupes, et j'ÉTAIS BIEN DÉTERMINÉ A EN TIRER UNE*

1. Que penser de ce Maréchal de France ?

2. Absolument faux ! il n'écrivit aux régiments qu'après s'être enfui.

VENGEANCE ÉCLATANTE. CET ESPOIR SEUL TEMPERAIT MA DOULEUR ET MON INDIGNATION. *Je le perds en arrivant à Odensée ; VOTRE ALTESSE PEUT JUGER DE MON DÉSESPOIR... j'apprends ici, que le Marquis, à l'approche de nos troupes, a embarqué précipitamment tout ce qui lui restait et que ces INFAMES avaient, dès hier soir, entièrement évacué la place, après avoir encloué toute l'artillerie et emmené une grande partie des bâtimens danois qui se trouvaient dans le port.*

On m'assure que 1800 espagnols étaient encore ce matin à l'Isle de Langeland. L'embarquement n'aura pu se faire, dit-on, avant la fin du jour. Le Général Veaux a ordre de tenter tous les moyens possibles d'y passer, mais il y a lieu de craindre qu'il n'arrive encore trop tard.

Les deux régimens d'infanterie qui se sont révoltés en Seeland et que le Roi a dû faire désarmer d'après mes instances, joints au régiment d'Algarve et à tous les hommes isolés restés sur le Continent, forment encore un total d'environ 5.000 hommes. La Cavalerie embarquée a laissé ses chevaux et en a tué une partie.

D'après l'état actuel des choses, je viens d'arrêter mon mouvement, et sous deux ou trois jours, les troupes seront ainsi placées :

Quatre Bataillons hollandais occuperont toujours le camp de Rendsbourg<sup>1</sup>.

La division du Général Boudet à Flensbourg et Appenrade, avec le 23<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à cheval.

Le 27<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à cheval à Hadersleben. Les deux régimens de la 2<sup>e</sup> division et le 14<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à cheval à Middelfart, Frédéricia et Colding.

De cette manière, le mouvement rétrograde se fera plus lentement et sera moins sensible.

Deux bataillons danois vont occuper maintenant la Fionie où je suis forcé de laisser aussi, jusqu'à nouvel ordre, un régiment français. Je le retirerai dès l'instant que j'aurai pu le faire remplacer par d'autres troupes danoises venant du Holstein.

*Je renouvelle à Votre Altesse l'expression de mes sentimens.*

BERNADOTTE.

Et à l'Empereur.

1. Le reste de cette division à Altona et Hambourg. Lettre de Duprat à Daru, du 14 août.

Odense, le 12 août 1808.

*Le Général Veaux SE REND A L'ISLE DE TAASING ; IL SE JETTERA A LANGELAND, s'il trouve des moyens de passage. J'ai écrit au Général Danois Comte d'Alfelt POUR LUI ORDONNER D'ATTAQUER DE SUITE. LA TERREUR DONT CES MALHEUREUX SONT FRAPPÉS ME PERSUADE QUE S'IL A LE COURAGE D'EXÉCUTER MON ORDRE ILS SE RENDRONT A DISCRÉTION<sup>1</sup>. Ici, comme en Julland, les chevaux ont été tués ou abandonnés.*

*Les habitants m'assurent que toutes les lettres de Copenhague annoncent le désarmement des régiments des Asturies et de Guadalaxara. Ce qui nous reste, joint à ces deux régiments, pourra former un total de cinq mille hommes.*

*Après avoir ÉPROUVÉ LE MALHEUR DE N'AVOIR PU DEVINER ET PRÉVENIR LA TRAHISON DE CE MISÉRABLE, il me restoit encore l'espoir de l'atteindre, et d'en tirer une vengeance éclatante. CET ESPOIR QUI ÉTOIT MON UNIQUE CONSOLATION VIENT DE S'ÉVANOUIR ET MON MALHEUR EST A SON COMBLE<sup>2</sup>.*

*Je suis avec le plus profond respect Sire, de Votre Majesté, le très humble et très fidelle sujet.*

BERNADOTTE.

Si M. le Maréchal Prince de Ponte Corvo avait daigné entretenir avec le Baron Didelot des relations convenables, sinon cordiales, au lieu de faire arrêter sa correspondance à Hambourg ; s'il avait daigné écouter les avertissements du Commissaire Général Bellemare ; s'il avait été à sa place ; s'il avait fait ce qu'un chef actif et désireux de servir son souverain aurait fait à sa place, l'expédition de Scanie aurait eu lieu, et le Marquis de la Romana ne se serait pas joué de son immense bêtise, de son orgueil de grand parvenu, et « il n'eut pas vu s'évanouir son unique consolation. Son malheur n'eut pas été à son comble. »

Quant à l'Empereur, voici où il en était :

1. Quelle aberration ! ou quel machiavélisme pour faire espérer à l'Empereur que tout n'était pas perdu.

2. Quelles lamentations !

A ALEXANDRE, PRINCE DE NEUCHÂTEL, MAJOR GÉNÉRAL DE LA  
GRANDE ARMÉE, A PARIS.

SAINT-CLOUD, 15 AOÛT 1808<sup>1</sup>.

*Mon Cousin,*

*Vous trouverez ci-joint copie de deux lettres d'officiers espagnols, qui ont été interceptées. Envoyez-les au Prince de Ponte-Corvo, et faites-lui connaître que je suppose qu'il aura fait toutes ses dispositions, soit POUR DIVISER LE CORPS DE TROUPES ESPAGNOLES, SOIT POUR L'ÉLOIGNER ENTIÈREMENT DES CÔTES ; QUE, S'IL NE L'A PAS FAIT, IL LE FASSE SANS DÉLAI, car les publications<sup>2</sup> vont avoir lieu en France, et cette division se portera à quelques excès sans cette précaution. IL NE FAUT PAS SE REPOSER SUR CE QUE DIRA LE GÉNÉRAL ; LA DIVISION S'INSURGERA MALGRÉ LUI, ET LUI-MÊME N'Y POURRA RIEN.*

NAPOLÉON.

Il était bien temps de donner des ordres ! Déjà sonnait le glas de l'Empire du fond de l'Espagne aux bords de l'île de Langeland et Bernadotte, avant d'avoir reçu cette lettre, y répondit par une autre qui témoignait de son incurie :

*A Odense le 18 AOÛT 1808.*

*A S. A. S. le Prince Alexandre, Vice-Connétable  
et Major-Général.*

*Prince,*

*Le courrier de Votre Altesse m'a remis sa dépêche en date du 2 août, relative aux Troupes Espagnoles ; je me suis convaincu par les preuves LES PLUS POSITIVES QUE, DEPUIS PLUS DE SIX SEMAINES, LA MESURE DE RETIRER CES TROUPES DANS L'INTÉRIEUR N'ÉTOIT DÉJÀ PLUS DISCUTABLE. Le moindre avis d'un ordre donné pour les faire relever en Fionie eut été le signal de l'insurrection dont le feu couvoit secrètement ; j'ai même sçu que des officiers DEPUIS LONG-TEMPS AVOIENT DÉCLARÉ HAUTEMENT QU'ILS NE SORTIROIENT DE LA FIONIE QUE POUR RETOURNER EN ESPAGNE<sup>3</sup>.*

1. Correspondance, n° 14.251.

2. Il était temps.

3. Et comment n'a-t-il pas été avisé ?...



Toutes les troupes rebelles, même celles qui s'étoient embarquées à Nyeborg sont aujourd'hui à l'Isle de Langeland où elles paroissent avoir débarqué pour faire des vivres, et aussi pour attendre l'effet des démarches que le Marquis a faites pour ravoir les deux régiments qui sont en Seeland. Mais cette dernière tentative sera infructueuse car, d'après mes instances, le Roi de Danemark s'est déterminé à les faire désarmer, et les a fait conduire dans la citadelle de Copenhague.

Si j'avois eu les moyens d'attaquer ces rebelles à l'Isle de Langeland je l'aurois déjà fait<sup>1</sup>. Mais cette isle séparée de la Fionie par près de quatre lieues de mer, EST, ENTOURÉE PAR LA FLOTTE ANGLAISE<sup>2</sup>; et je n'ai pour le moment aucune force navale à ma disposition. J'ai demandé au Roi, douze à quinze chaloupes canonnières; dès qu'elles seront arrivées, je tenterai ce qui sera possible POUR TIRER VENGEANCE DE LA TRAHISON; mais je crains toujours qu'ils ne s'embarquent avant que je sois en état de rien entreprendre. En attendant j'ai fait JETTER ET RÉPANDRE DANS L'ISLE UNE PROCLAMATION que Votre Altesse trouvera ci-jointe. J'APPRENDS QU'ELLE A PRODUIT UNE GRANDE DIVISION PARMİ DES TROUPES<sup>3</sup> QUI SOUFFRENT DÉJÀ BEAUCOUP DE PRIVATIONS, ET QUI, PAR CARACTÈRE, ne peuvent s'accorder long-tems avec les Anglais.

Voici la dite proclamation :

1. Pour attaquer les Espagnols à Langeland l'on ne pouvait le faire en partant de Seeland à cause de la croisière anglaise établie entre Langeland et Laaland, passage de plus de 2 milles d'étendue et la prudence d'ailleurs ne permettait pas de dégarnir la Seeland. Il fallait donc le tenter par la Fionie, mais on devait bien penser que les moyens de transport restés à Swendborg seraient insuffisants. Toutes les forces danoises avaient d'ailleurs été mises à la disposition du Prince de Ponte Corvo par le roi lui-même.

2. Absolument inexact : les Anglais ne tenaient pas les passages de Swendborg à Taasinge ou Turœ, de ces deux îles à Rudkjøbing et Strynø, comme le prouva la faible attaque du 19 août. Alors pourquoi exagérer ainsi (pour ne pas dire plus) ?

3. Était-il possible de mentir ainsi ! et pourquoi ? On va voir bientôt la réalité des choses !... Ah !... Les proclamations ! Il était tout de même trop du Midi !...

*A las tropas Españolas en  
Langeland.*

*Soldados Españoles !*

*Las privaciones, las penas que sufris des de que os separaron del camino de la rason, son los anuncios de la horrorosa miseria que os espera. Comparad vuestra situación presente con la de quince dias hace.*

*Mi solicitud paternal belaba entances, sobre vosotros, vuestra subsistencia estaba asegurada y vuestro prest diariamente pagado. En el dia, sin dirección, sin regla entregados a toda suerte de males y para colmo de des gracias a la merced de los Ingleses, de quien no podeis esperar, sino la verguenza y la infamia.*

*Mis brazos estan aun abiertos para vosotros venid a precipitaros, y todo queda olvidado.*

*Habeis sido seducidos pero no pervertidos ; os espero para volveros de un modo honroso a vuestras familias y vuestra Patria.*

*Odensée 14 de Agosto 1808.*

*El Mariscal del Imperio,  
Principe, Duque de Ponte  
Corvo,*

*Firmado : BERNADOTTE.*

*Aux troupes espagnoles à Lan-  
geland.*

*Soldats Espagnols !*

*LES PRIVATIONS, LES PEINES QUE VOUS SOUFFREZ DEPUIS QUE L'ON VOUS A ÉLOIGNÉS DU CHEMIN DE LA RAISON SONT L'ANNONCE DE L'HORRIBLE MISÈRE QUI VOUS ATTEND. Comparez votre situation présente à celle d'il y a quinze jours.*

*Ma sollicitude paternelle veillait alors sur vous, votre subsistance était assurée et votre prêt payé chaque jour. Aujourd'hui, sans direction, sans règle, livrés à toutes sortes de maux et pour comble de malheur à la merci des Anglais, desquels vous ne pouvez espérer que la honte et l'infamie.*

*Mes bras vous sont encore ouverts VENEZ VOUS Y PRÉCIPITER ET TOUT EST OUBLIÉ.*

*Vous avez été séduits, mais non pervertis. Je vous attends pour rendre honorablement à vos familles et à votre Patrie.*

*Odensé, 14 août 1808.*

*Le Maréchal d'Empire, Prince  
Duc de Ponte Corvo,*

*Signé : BERNADOTTE.*

Mais ce serait mal connaître le Maréchal Bernadotte, Prince de Ponte Corvo, si l'on croyait qu'il n'était pas, malgré son grand accablement, capable de rejeter sur les autres ses propres fautes. Les lettres suivantes sont très suggestives...

Odensée, le 21 août 1808.

A S. A. S. le Prince Alexandre, Vice-Connétable,  
Major Général.

Prince,

*J'ai reçu les deux dépêches que Votre Altesse m'a adressés de Rochefort et de Nantes.*

*J'ai appris avec la plus vive douleur les évènements survenus en Espagne. Depuis plus d'un mois, ces tristes nouvelles couraient dans ce pays, MAIS LES LETTRES RASSURANTES QUE VOTRE ALTESSE M'AVAIT ÉCRITES DE BAYONNE M'AVAIENT PERSUADÉ, QUE CE N'ÉTAIT QUE DE FAUX BRUITS SEMÉS PAR LES AGENTS DE L'ANGLETERRE. J'AVOUERAI MÊME A VOTRE ALTESSE QUE LA SÉCURITÉ OU J'ÉTAIS AVAIT AUGMENTÉ MA CONFIANCE QUE LES TROUPES ESPAGNOLES ONT SI INDIGNEMENT TRAHIE. Je considérais l'instant de crise et d'incertitude sur les affaires de ce pays, comme tout à fait passé ; l'acceptation de la constitution, le départ du Roi à Madrid, me semblaient le complément de tout, et j'étais bien loin de m'attendre à ce que j'apprends aujourd'hui. Au reste, je suis bien tranquille sur l'issue ; S. M. l'Empereur, désabusée maintenant sur la sincérité des Espagnols, a assez de ressources pour les réduire par la force, et si ces nouvelles ont quelque chose de plus particulièrement affligeant pour moi, C'EST QUE SI JE LES AVAIS SUES A TEMPS, J'AURAIS DIMINué MA CONFIANCE, ET J'AURAIS PU SAUVER AU MOINS LES RÉGIMENTS DU JUTLAND.*

*Les rebelles sont encore dans l'isle de Langeland. Plusieurs chaloupes canonnières suédoises y sont arrivées, il y a deux jours, avec une flotte de transports. Tout porte à croire que l'embarquement ne tardera pas, car LES SOLDATS COMMENCENT A MURMURER DE LEUR SÉJOUR DANS L'ISLE. Déjà, ils ont fait de l'eau et ils ont conduit à bord 400 bêtes à cornes.*

*J'ai prolongé le séjour de quelques troupes françaises en Fionie, pour mettre l'isle à l'abry de toute tentative : car il pourrait se faire que les Anglais, après avoir séduit les troupes espagnoles par la promesse de les ramener chez elles, cherchassent à les employer pour leurs propres desseins contre ce pays. Indépendamment de deux bataillons danois que j'ai appelés du continent, j'en fais venir encore deux autres. Ces bataillons, réunis à ce qu'il y avait déjà ici, formeront près de 6.000 hommes. Cette force suffira pour défendre l'isle, et alors les troupes françaises rentreront dans leurs*

*camps, si toutefois les rebelles évacuent Langeland. Dans le cas contraire, je tenterai une expédition sur cette île, sitôt que j'aurai les chaloupes canonnières que j'ai demandées et les bâtiments légers nécessaires au transport des troupes. Malheureusement, cette réunion demande beaucoup de temps. J'ai été hier visiter l'île de Taasing en face de Langeland ; ma peine a été extrême, en voyant le peu d'embarcations qui s'y trouvaient.*

Et le 23 août, au même :

*Prince,*

*J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse, que les rebelles espagnols se sont embarqués et sont partis de l'île de Langeland avec la flotte anglaise dans la nuit du 21 au 22.*

*Le médecin en chef, un chirurgien major et quelques autres officiers qui n'ont pas voulu suivre le Marquis de la Romana, sont parvenus à se sauver en se cachant à l'instant de l'embarquement. Ils m'ont confirmé les avis que j'avais déjà d'UN GRAND MÉCONTENTEMENT PARMIS LES TROUPES. LES PROCLAMATIONS QUE J'AI FAIT JETTER DANS L'ISLE Y AVAIENT PRODUIT LE PLUS GRAND EFFET. Plusieurs officiers avaient même agité la question de m'écrire pour me demander à revenir. CET ÉTAT DE CHOSSES A DÉTERMINÉ LE MARQUIS A PRESSER SON DÉPART, et il a mis à la voile n'ayant encore qu'une partie des provisions qu'il voulait emmener. LES ANGLAIS FAISAIENT DÉJÀ SENTIR AUX ESPAGNOLS LE POIDS DE LEUR INSOLENCE HABITUELLE. LES OFFICIERS NE CACHAIENT PAS LEUR MAUVAISE HUMEUR DE VOIR LEURS VAISSEAUX ENCOMBRÉS DE TANT DE MONDE<sup>1</sup>.*

*En attendant la flotille danoise et des bâtiments légers que je faisais réunir pour effectuer une descente dans l'île, j'avais ordonné à quatre bombardes qui étaient déjà arrivées à Schwenborg, d'aller bombarder les bivouacs des rebelles dans la nuit du 20 au 21<sup>2</sup>. Cette attaque avait mis LE PLUS GRAND DÉSORDRE PARMIS EUX. Quatre dragons de Villaviciosa ont été tués par une bombe tombée au milieu de leur poste. Si j'avais eu les moyens d'y passer avec 4.000 français, je crois que je serais parvenu facilement à les exterminer.*

*J'ai, de suite, renforcé l'île de Langeland ; la Fionie sera défendue par 5.000 danois. Un bataillon français restera en*

1. Est-il possible d'accumuler tant d'inexactitudes pour avoir l'air de tout excuser et pour plaire.

2. Cette attaque a eu lieu dans la nuit du 19 au 20, et ne causa aucun désordre.



réserve à Middelfart et gardera le passage du petit Belt. Le reste des troupes françaises rentrera sur le continent dans ses camps en attendant les nouveaux ordres de S. M.

Dans ces dernières circonstances, le Roi de Danemark a mis à ma disposition toutes les forces existant dans ces provinces continentales. J'AI PROFITÉ<sup>1</sup> DE CETTE AUTORISATION POUR RETIRER DU CONTINENT QUATRE BATAILLONS DANOIS dont trois resteront en Fionie et le quatrième à Langeland. »

La vérité ressort amplement de ce que nous savons, et des paroles sur Moreau qu'il adressa au Général Fririon, et de ce qu'en dit M. de Artèche dans son discours (p. 53, en note).

« Bernadotte se manifesta toujours passionnément épris des Espagnols. Il s'était déjà montré indulgent à Hambourg avec les soldats qui dans leurs fréquentes rixes avec les français faisaient usage de leurs armes, causant de nombreux malheurs et dans les derniers jours IL FAVORISA L'ÉVASION, ET DONNA MÊME DE L'ARGENT au capitaine d'artillerie don José Guerrero, qui, pris lors de l'accomplissement d'une mission du Marquis de la Romana, apostropha très durement Kindelan, l'appelant traître en présence du Prince de Ponte Corvo lui-même. C'est tout au moins ce que racontent quelques historiens, mais ce qui est certain, c'est que Guerrero, à qui, nous le croyons, BERNADOTTE SAUVA LA VIE, souffrit cinq mois dans un cachot, et ensuite trois ans en France comme prisonnier de guerre »<sup>2</sup>.

Il convient donc de raconter succinctement l'incident Guerrero. Le Marquis de la Romana, en même temps qu'il expédiait ses émissaires vers les Régiments du Jutland, donnait

1. Il poursuit son idée de vouloir être maître seul du Danemark Continental. Pourquoi ?

2. P. 42. BOPPE. *Op. cit.* « L'attitude du Prince de Ponte Corvo à Waqram. Pannée suivante, et son ordre du jour aux Saxons ont peut-être dicté la sévère appréciation que nous avons cru devoir rapporter... »

« La division espagnole qui étoit dans le Nord s'est embarquée pour l'Espagne, grâce à l'extrême imprévoyance du Prince de Ponte Corvo, quoique je lui eusse répété plusieurs fois qu'il devait placer ces troupes de manière à en être sûr : mais La Romana et huit autres aérateurs espagnols, lui avaient tourné la tête... » (LECESTRE, t. I. n° 342). Lettre de Napoléon I<sup>er</sup> à Caulaincourt du 26 août.

Le 15 septembre La Forest écrivait au Ministre des Affaires Étrangères : « Vous ne vous êtes sûrement pas fait d'illusions. Monseigneur, sur l'impression que produirait en Espagne la trahison de M. de La Romana. Tout paraît légitime à des gens en délire. Cette profonde dissimulation qui fait arriver à un but donné par l'emploi perfide de tous les faux semblants, est érigée ici en vertu. La violation des serments n'est rien parmi des gens qui réduisent le serment à un acte de condescendance du moment... Je suis honteux de vous avouer que peu de personnes à Vittoria même ont montré de l'indignation contre M. de La Romana. Il semble que le tort soit à ceux qui se sont laissés trompés. »

mission à D. José Guerrero, officier de son Etat-Major, de se rendre à Hadersleben pour surveiller les mouvements des Français et l'en prévenir. K. Schmidt<sup>1</sup> dit : « Peu après l'arrivée du Général Kindelan à Rendsbourg, D. José Guerrero, capitaine d'artillerie, envoyé par La Romana, le 8, à Haderslev pour surveiller les Français, était arrêté par une patrouille de cavalerie danoise entre Oræsund et Haderslev, et conduit vers le Sud. Comme Bernadotte et Kindelan le menaçaient pour l'obliger à dire la raison de son voyage, il ne voulut point parler. Mais il déclara à Kindelan qu'il ne le regardait plus comme son chef, mais comme un traître qui avait abandonné le plus grand intérêt de sa Patrie, et s'était rendu aux ennemis comme déserteur. Et même au Maréchal, il répondit si franchement que les grenadiers qui accompagnaient celui-ci le frappèrent de leurs crosses de fusil et le jetèrent à terre. On le menaça de le fusiller au cas où il refuserait encore de raconter le plan de son voyage et la mission reçue de La Romana. Il s'y refusa toujours en déclarant qu'il était prêt à offrir sa vie pour son Roi et sa Patrie. Il fut alors enfermé dans une cellule secrète de la forteresse, mis aux chaînes, et prévenu qu'il serait mis à mort. »

C'est dans ces conditions que, suivant M. de Artèche, le Prince de Ponte Corvo aurait favorisé l'évasion de Guerrero.

Un auteur a dit de Bernadotte :

« C'était un caractère arrogant, souple, et bas. Traité injurieusement et chassé pour ainsi dire de l'Armée par Napoléon après Wagram, il avait plié l'échine... Il avait épousé une demoiselle Clary dont la sœur était mariée à Joseph (le futur roi d'Espagne). »

Il est des rapprochements nécessaires.

En effet, Bernadotte avait été disgracié et Napoléon avait « amèrement censuré sa conduite dans un ordre du jour presque injurieux ».

Et cependant, alors que Bernadotte était malade à Mariembourg d'une blessure reçue dans la dernière campagne, il lui donnait le Gouvernement des villes Hanséatiques, en raison de ses attaches de famille et lui écrivait<sup>2</sup>.

« Je vois avec grand plaisir que Mme Bernadotte se trouve dans cette circonstance près de vous. Je désire votre prompt rétablissement et vous revoir à la tête d'un Corps d'Armée

1. *Op. cit.*, p. 244.

2. *Corr.*, 12.743.

*pour le bien de mon service, mais aussi pour l'intérêt particulier que je porte à tout ce qui vous regarde. »*

Napoléon a été souvent d'une faiblesse étrange pour ses Maréchaux. Et cela lui a nui.

Thiers n'hésite pas à dire : « *La Principauté de Ponte Corvo était enclavée dans le Royaume de Naples et avait été enlevée au Pape... Napoléon voulut la donner à un personnage qui n'avait rendu aucun service considérable, qui avait la trahison dans le cœur, mais qui était le beau-frère de Joseph. C'était le Maréchal Bernadotte. Napoléon eut besoin de se faire violence pour accorder cette dignité. Il s'y décida par convenance, par esprit de famille, par oubli des injures. »*

Enfin, et nous ne voulons pas prolonger les preuves de la félonie de Bernadotte (on en connut d'autres plus graves !) on terminera par cette lettre de Napoléon au Ministre de la Guerre :

*Schœnbrunn, le 11 septembre 1809.*

*Vous trouverez ci-joint un décret que je viens de prendre. Mon intention est de ne pas laisser plus longtemps le Commandement dans les mains du Prince de Ponte-Corvo qui continue de correspondre avec les intrigants de Paris et qui est un homme auquel je ne puis me fier. Je vous envoie directement ce décret pour que, si l'on était aux mains au moment où vous le recevrez, vous en différiez l'exécution. Si, comme je le pense on ne se bat point et que le Duc d'Istrie soit en état de marcher vous enverrez ce dernier prendre le Commandement de l'Armée du Nord et vous écrirez au Prince de Ponte Corvo de se rendre à Paris. Vous lui ferez connaître que j'ai été mécontent de son ordre du jour ; qu'il n'est pas vrai qu'il n'eut que 15.000 hommes lorsqu'avec le Corps du Duc de Conegliano et d'Istrie, j'ai sur l'Escaut plus de 60.000 hommes ; mais que n'eut-il que 15.000, son devoir était de ne pas le laisser soupçonner à l'ennemi ; que c'est la première fois qu'on voit un général trahir le secret de sa position par un excès de vanité ; qu'il a donné en même temps des éloges à mes gardes nationales qui savent bien elles-mêmes qu'elles n'ont eu occasion de rien faire. Vous lui témoignerez ensuite mon mécontentement de ses correspondances de Paris et vous insisterez pour qu'il cesse de recevoir les mauvais bulletins de ces misérables qu'il encourage par cette conduite.*

---

## CHAPITRE VII

---

### A Langeland — Le Départ

Situation dans l'île. — Symptômes. — Les suites de la mission Fabregues. — Faiblesse du général Ahlefeldt. — Il se laisse berner. — Gaultier prisonnier. — Intervention du général. — Aplomb de La Quadra. Arrivée de *Villaviciosa* et de *Cataluna*. — Arrestation de Ciran. — Protestation du général Ahlefeldt. — Sa belle attitude en faveur de Gaultier. — Le colonel Armendariz. — Ultimatum au général Ahlefeldt. — Il capitule. — Les Espagnols maîtres de l'île le 10 août. — Libération de Gaultier.

Débarquement des navires anglais. — Stupéfaction du général Ahlefeldt. — Illusions du Prince de Ponte Corvo, de Levetzau, du général Veaux. — *Mémoire* du lieutenant-colonel de Llano. — Suite des événements. — Gaultier s'échappe. — Nouvelles sommations au général Ahlefeldt. — Il remet les armes et les canons.

Préparatifs de départ des Espagnols. — Conduite des soldats. — Arrivée de l'amiral Saumarez. — Entrevue avec La Romana. — Bombardement nocturne. — Embarquement. — 21 août. — Les navires mettent à la voile. — Départ. — Le drame est terminé. — Détails du voyage jusqu'en Suède. — Succès du contre-amiral Keats. — Le Maréchal Bernadotte, Prince de Ponte Corvo, reçoit du Roi du Danemark l'ordre de l'Éléphant.

Le passage du Marquis de la Romana à Langeland à propos de la cérémonie du serment ; les nouvelles de la révolte en Seeland apportées par un Officier danois et démesurément grossies par la rumeur publique, avaient déjà excité les passions des troupes espagnoles. Si bien, ainsi qu'on l'a vu, que le Lieutenant-Colonel Gaultier avait dû, sur la pression des officiers espagnols du Bataillon de *Catalogne*, éloigner le groupe des grenadiers et voltigeurs français, et même songer à s'éloigner lui-même <sup>1</sup>.

1. Karl Schmidt marque bien l'émotion qui se répandit à Langeland à la suite du refus de prestation de serment, et lorsque l'on y abrita les événements de Roskilde. On craignait que les Espagnols ne se jetassent sur les 100 Français de Rudkjøbing et l'on conseilla au Lieutenant-Colonel Gaultier de les envoyer à Ærøe pour éviter émeutes et bagarres. D'autant plus qu'ils ne pourraient guère lui être utiles. Gaultier ne voulait d'abord rien entendre ; puis il céda lorsque les officiers espagnols lui demandèrent cette marque de confiance en eux. Les 100 grenadiers partirent donc le 5, furent le 8 à Søby (Ærøe), passèrent à Nohuark (Als) et de là à Flensborg.



Sans doute, ainsi que le remarque le Major de la Cuadra dans son Mémoire, ce détachement quoique peu nombreux, aurait pu par son énergie, et si l'accord avec le Général Ahlefeldt avait pu se faire pour la défense de l'île contre les Espagnols, paralyser en grande partie les opérations subséquentes du Marquis de la Romana ; sans doute aussi le Lieutenant-Colonel Gaultier, dès qu'il sentit la menace espagnole, aurait pu faire arrêter, grâce à l'appui de ses soldats français les chefs du Bataillon de *Catalogne* et réduire, avec le concours des troupes danoises l'insurrection de soldats sans chefs qui se serait produite. MAIS LE CARACTÈRE DU GÉNÉRAL AHLEFELDT NE PERMETTAIT PAS D'ESCOMPTEUR TANT D'ÉNERGIE : ON LE VIT BIEN PAR LA SUITE PUISQU'IL N'ESSAYA PAS AVEC SES TROUPES DE DISPUTER L'ÎLE AUX ESPAGNOLS, et laissa ceux-ci désarmer ses unités sans livrer combat, sans tirer un coup de fusil. Donc le Lieutenant-Colonel fit bien alors d'éviter une effusion de sang.

En effet, le 5 août, dans un rapport au Roi<sup>1</sup>, le Général lui rendait compte que le Lieutenant-Colonel Gaultier se trouvait dans une situation bien désagréable n'ayant à sa disposition que 100 Français contre 1.000 Espagnols; et, le 6, il ajoutait<sup>2</sup> que les Espagnols ne cachaient pas leurs combinaisons avec les Anglais ; il lui semblait qu'il y avait lieu de prendre les mesures nécessaires, mais il ne les prenait pas et DEMANDAIT DES ORDRES pour agir dans le cas où il faudrait considérer les Espagnols comme des ennemis. IL FAISAIT REMARQUER QUE LES FORCES DANOISES ET ESPAGNOLES DANS L'ÎLE ÉTAIENT DE FORCES ÉGALES, mais que CES DERNIÈRES ÉTAIENT SANS ARTILLERIE NI CAVALERIE ; que pour empêcher l'embarquement il lui faudrait changer la disposition de ses troupes pour les placer aux lieux d'où elles pourraient attaquer plus facilement : MAIS IL SE CONTENTA DE CES VELLEITÉS ET LAISSA LE CHAMP LIBRE AUX ESPAGNOLS.

Cependant, les Danois mis en éveil commencèrent à ordonner des patrouilles pour empêcher les relations avec les navires anglais qui ne cessaient de faire des signaux, et surprirent, le 6 août, la descente à terre du Sous-Lieutenant Fabrègues, et les relations des Espagnols avec les marins anglais qui avaient conduit l'embarcation. D'ailleurs le Sous-Lieutenant Fabrègues commit toutes les indiscretions possibles sur sa mission, de telle sorte que cela porta à son comble l'excitation générale des Espagnols.

1. Voir Karl SCHMIDT, *op. cit.*, n° 23.

2. Voir Karl SCHMIDT, *op. cit.*, n° 24.

Prévenu par le Général Ahlefeldt, le Lieutenant-Colonel Gaultier fit venir le commandant du Bataillon de *Catalogne* et chercha à lui faire avouer les faits ; celui-ci prétendit ne rien savoir. Le Lieutenant-Colonel Gaultier pensa que le Général Ahlefeldt pourrait seul régler l'affaire sous prétexte d'une enquête, dans une conférence avec le Commandant espagnol au milieu d'un poste danois, de telle sorte que le Général aurait au besoin toute facilité pour s'emparer de ce chef qui trahissait l'alliance et favorisait les relations avec les Anglais <sup>1</sup>. Mais le Général montra de l'hésitation, ce manque de vigueur qui devait favoriser les plans ennemis ; et, sur une vague demande de parole d'honneur : « *que l'île n'aurait à cause des Espagnols à souffrir aucun mal* », à laquelle le Commandant espagnol s'empressa d'acquiescer, il le laissa partir persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre des Danois. Voici d'ailleurs comment le Général Ahlefeldt rapporta l'incident : .....

« *Un jour je fus avisé que les Espagnols avaient eu la nuit d'avant un entretien avec l'ennemi, venu près du territoire*

1. Gaultier apprit les agissements de Fabrègues, le 6, et que les Anglais avaient fait des signaux aux officiers espagnols ; que, dans la nuit du 6 au 7, des chaloupes anglaises s'étaient rapprochées de Nebbe et avaient causé avec un officier espagnol. Conversation interrompue par une patrouille danoise. Alors Gaultier demande à La Romana de renvoyer *Cataluna* de Langeland et de l'y remplacer par un autre bataillon. Gaultier appelle La Cuadra pour lui en parler ; celui-ci cherche à cacher la vérité ; avec le Capitaine Dubourg, officier émigré, il défend l'officier espagnol — Gaultier veut faire une enquête à Spøtshjerg. — Là se rassemblent le Général Ahlefeldt, La Cuadra et Du Bourg. Et après des mensonges et une scène curieuse Ahlefeldt demande leur parole d'honneur aux officiers espagnols, qui tous deux donnèrent leur nom au Général pour confirmer leurs promesses ; et l'affaire espagnole fut sauvée. Pendant que cette conversation avait lieu, Gaultier faisait préparer ses bagages et envoyer ses chevaux à Taasinge, se disposant à partir lui-même. C'est alors qu'il fut arrêté. Dès lors La Cuadra et La Romana purent faire dans l'île tout ce qu'ils voulurent. Et lorsque le Général Ahlefeldt se rendit à Rodkjøbing pour protester contre l'arrestation de Gaultier, La Cuadra eut l'audace de lui dire que les préparatifs de départ de celui-ci étaient une preuve de manque d'égards envers les Espagnols, et que ce n'était pas le moment pour Gaultier de fuir son poste lorsque l'on avait à craindre une descente des Anglais. C'est alors que le Général sourit de cette histoire et chercha à libérer Gaultier. En attendant La Romana profita de la demande de changer *Cataluna* pour envoyer soi-disant à sa place *Villaviciosa* et *Barcelona*, renforcer les Espagnols à Langeland, et effrayer Ahlefeldt. (K. SCHMIDT, pp. 248-250, 256). Plus tard La Cuadra prétendit que Gaultier servait d'otage pour les Officiers envoyés à la fête de l'Empereur. Il y a lieu de s'étonner que le Capitaine Dubourg, qui aida La Cuadra à tromper Gaultier et Ahlefeldt, s'enfuit de Langeland le 10, ne voulant pas se battre ni contre les Français, ni contre les Espagnols ; il arriva avec sa famille à Røgeskovgaard, en Fionie, et continua sa route tranquillement sur le Holstein sans que Bernadotte agit contre lui. (Extrait de K. SCHMIDT.)

avec une chaloupe. Indigné je me dirige avec de l'artillerie montée, 100 dragons et des chasseurs droit vers le poste espagnol. J'envoie une ordonnance au Commandant pour lui demander une entrevue près de la batterie. Il arrive accompagné du Capitaine de cavalerie Dubour du Régiment de Villaviciosa. De suite je lui expose la cause de ma visite, et je lui demande que l'officier espagnol soit entendu et arrêté. Le Commandant Général major<sup>1</sup>, Quadra, parut extrêmement irrité, promit la plus rigoureuse enquête et l'arrestation de l'officier dans le cas où le moindre soupçon semblerait justifié. Mais, méfiant et trouvant cela insuffisant, JE DEMANDAI SA PAROLE D'HONNEUR qu'il n'y avait avec les Anglais aucun accord même éloigné, aucune entente, alors je retirerais mes troupes. IL ME DONNA CETTE PAROLE, et le Capitaine Dubour se porta garant de la véracité de celle-ci. Les troupes avancées rentrèrent chez elles et je crus ne devoir décider rien d'autre. Le lendemain le Commandant Espagnol m'écrivit que l'affaire de la veille l'avait tellement ANGOISSÉ POUR LE PAYS, QU'IL AVAIT DEMANDÉ DU RENFORT AU MARQUIS DELLA ROMANA, et d'autant plus instamment que l'ennemi devenait de plus en plus nombreux dans nos eaux. BIEN QU'ÉL'ACCROISSEMENT DES TROUPES ÉTRANGÈRES NE ME FUT POINT AGRÉABLE, JE NE DUS FAIRE AUCUNE OPPOSITION. »

Pendant ces pourparlers, le Lieutenant-Colonel Gaultier avait, paraît-il, essayé de faire embarquer ses chevaux et ses ordonnances pour fuir lui-même à Swendborg ; mais des officiers espagnols s'y étaient opposés, le menaçant de le tuer si le Commandant De la Quadra ne revenait pas de la Conférence. Le retour de celui-ci apaisa les esprits, qui recommencèrent, le 7, à s'exciter en constatant des conciliabules entre le Lieutenant-Colonel et les Officiers danois, et des mouvements de troupes danoises qui semblaient se concentrer vers le château du Général.

De plus l'anxiété régnait car l'on ignorait encore dans la soirée du 7 août la réponse que ferait le Marquis de la Romana aux propositions qu'avait portées Fabrègues.

Dans l'après-midi sa réponse arriva disant que l'on ne devait pas encore rompre complètement, parce que les forces dans l'île de Langeland n'étaient pas encore suffisantes, et qu'il importait de la conserver ; il conseillait donc de ne pas s'agiter imprudemment<sup>1</sup> mais de veiller sur le Lieutenant-

1. Il n'était que « Sergent-Major ».

2. Rapport de La Quadra.

Colonel Gaultier et d'intercepter tous les plis qu'il enverrait ou recevrait.

Mais quelques mouvements de troupes danoises dans la journée du 7 précipitèrent les événements ; le Major de la Quadra décida de faire prisonnier le Lieutenant-Colonel, et de concentrer les troupes espagnoles à Skrobelev avec des vivres pour deux jours. Puis, vers le soir, deux femmes venant d'Arroë répandirent le bruit que 800 Français y étaient arrivés. Il est probable qu'elles avaient voulu parler du détachement de 80 grenadiers et voltigeurs arrivés dans l'île quelques jours plus tôt. Cette fausse nouvelle mit le feu aux poudres. On entoura donc la maison du Lieutenant-Colonel, des Officiers furent chargés de sa surveillance, après que le Major de la Quadra, dans une entrevue violente, lui eut notifié l'état des choses et l'eut sommé de dire s'il avait connaissance de l'arrivée de 800 Français à Arroë. Il lui dit cependant qu'on le traiterait « *avec toute la considération qu'il avait méritée par ses égards* » pour les troupes espagnoles, égards dont le Général Ahlefeldt lui avait précisément fait un grief.

Le lendemain, 8, en apprenant l'arrestation du Lieutenant-Colonel Gaultier, le Général Ahlefeldt se rendit avec une suite d'Officiers près du prisonnier qu'on lui permit de visiter, puis chez le Major de La Quadra auquel il fit part de sa surprise au sujet du sort fait à l'Officier Français, ayant peine à croire « *que l'on eut osé s'exposer aux ressentiments du Prince de Ponte-Corvo et aux conséquences que cela pouvait amener* »<sup>1</sup>. Mais le Major lui fit comprendre que ce n'était pas sans des motifs sérieux qu'il avait pris une détermination aussi grave ; que le Lieutenant-Colonel avait préparé son évasion pour ne pas subir le sort du Général Fririon (car alors à Langeland on croyait encore à l'assassinat du

1. Les troupes danoises à la disposition du Général Ahlefeldt n'étaient pas nombreuses, mais *elles auraient pu agir pour l'alliance* tandis qu'elles ont, par la faute et la faiblesse de leur chef, livré sans combat, dès la première menace, alors que le seul bataillon de *Catalogne* pouvait être annihilé, cette île si importante pour les relations franco-danoises.

Elles représentaient avec la milice et les habitants de l'île une force capable de défendre l'honneur danois.

Il y a lieu de remarquer que, dans toute cette affaire de l'évasion de l'Armée Espagnole, tous les chefs danois ou ont manqué d'intelligence, de flair, de finesse et des élémentaires précautions, ou ont montré la faiblesse la plus grande. Le Roi seul a su agir conformément au traité qui liait le Danemark à la France.

Ceci dit, en réservant mon opinion sur les actes du Marquis de La Romana et de ses troupes.



Général et de tout son Etat-Major) ; mais que les Espagnols l'aimaient et ne le tueraient pas. LE MAJOR EUT MÊME L'AUDACE DE DIRE AU GÉNÉRAL QUE LE LIEUTENANT-COLONEL EN CHERCHANT A S'ENFUIR POUVAIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME COMMETTANT UN « ABANDON DE POSTE » EN PRÉSENCE DES ANGLAIS SUSCEPTIBLES DE DÉBARQUER : CE QU'IL FALLAIT EMPÊCHER... Après une pénible négociation le Général engagea sa parole d'honneur d'empêcher le Lieutenant-Colonel Gaultier de s'enfuir si on le lui livrait, offrant en otage deux officiers danois et même sa propre personne ; mais le Major se montra intraitable et dit qu'il en référerait au Marquis de la Romana<sup>1</sup>.

Justement dans l'après-midi du 8, comme on l'a vu, le Marquis de la Romana, le bon apôtre, écrivait au Lieutenant-Colonel Gaultier dont il ignorait l'arrestation pour le prévenir QU'EN VUE D'EMPÊCHER LE DÉBARQUEMENT DES ANGLAIS, il faisait renforcer la garnison de l'île par le Bataillon de *Barcelone* et le Régiment de Dragons de *Villaviciosa*. Cette lettre très suggestive fut naturellement remise au Major de la Quadra.

*« Je viens de donner l'ordre que 4 Compagnies du Bataillon de Barcelone et 1 ou 2 Escadrons de Villaviciosa aillent à Langeland, OU ILS RESTERONT A VOTRE DISPOSITION POUR EMPÊCHER LA COMMUNICATION AVEC L'ENNEMI. Je ne me hasarde pas à rappeler le bataillon de Catalogne de crainte qu'il ne fomenté quelque insurrection ou qu'il ne se soulève contre ses officiers ; cependant, j'attendrai votre avis à ce sujet.*

*J'ai l'honneur d'être avec la plus sincère amitié, votre très humble.*

### LE MARQUIS DE LA ROMANA »<sup>2</sup>.

En possession de ce document, le Major de la Quadra écrivit au Général Ahlefeldt<sup>3</sup>. Et l'on doit constater que M. le Général Ahlefeldt, d'après son propre aveu, SUT TROUVER TRÈS RAPIDEMENT DES CANTONNEMENTS POUR LES NOUVELLES TROUPES.

Le même jour arriva le Lieutenant Ciran porteur de plis du Général Fririon. On le fit prisonnier et on lui prit son courrier. A son arrivée, le Marquis de la Romana lui rendit sa liberté, et il put rejoindre le Quartier Général.

1. Rapport de la Quadra.

2. Lettre du Marquis de La Romana en date du 8 août à Gaultier.

3. Voir KARL SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 175.

Le 9, par deux lettres, le Général Ahlefeldt protesta d'abord contre l'arrestation du courrier français, puis réitéra sa proposition de mise en liberté du Lieutenant-Colonel Gaultier. Celle-ci mérite d'être reproduite intégralement car elle est tout en faveur du Général :

*Château de Tranekjær 9 août 1808<sup>1</sup>.*

« Monsieur,

*Ayant eu hier l'honneur de vous parler relativement à M. Gaultier, vous avez eu la bonté de me dire que vous aviez avisé de l'affaire en question S. E. le Marquis de la Romana et que vous receviez aujourd'hui la réponse à ce sujet, je vous supplie avec la plus grande instance, mon cher Major, de me faire la grâce de me céder M. Gaultier : je vous donne MA PAROLE D'HONNEUR D'ÊTRE GARANT ET CAUTION POUR LUI, ET QU'IL NE SORTIRA PAS DE L'ILE JUSQU'A CE QUE VOUS LE JUGIEZ UTILE. Bien que je ne pense pas que vous refusiez d'accepter ma parole, je vous offre en otage 2 officiers danois, et si cela ne suffit pas, j'offre ma personne même. Vous voyez, Monsieur, que je ne puis faire autre chose, et je suis si persuadé de votre noblesse, de votre manière de penser et du caractère si distingué de la Nation espagnole, que je ne doute pas que vous n'accédiez à ma supplique. Excusez que je n'aie pas moi-même vous parler, car je suis quelque peu indisposé. Avec mes sentiments les plus distingués, j'ai l'honneur de, etc...*

AHLEFELDT LAURVIG. »

Mais par lettres des 9 et 10 août, le Major refusa poliment de se dessaisir de son prisonnier et, le Colonel de Villaviciosa, le Baron Armendariz étant arrivé, le Major prévint le Général Ahlefeldt qu'il lui passait le commandement et lui ajoutait : « Quoique le temps que j'ai commandé a été très court il a cependant été assez pour me faire connaître votre caractère et les belles qualités dont vous êtes orné. Je regarderai toujours, Monsieur, l'époque de mon commandement par rapport à nos relations, comme une des plus belles de ma vie... »<sup>2</sup>.

Ce jour même, 10 août, dit le Général Ahlefeldt dans un

1. *Aktsiykker Vedrørende*, Karl SCHMIDT. Voir pp. 115, 116, 175, 176, 177, 178.

2. Voir ci-dessus.

rapport daté du 30 août, vers 10 h. 30, deux officiers espagnols avec une trompette se présentèrent au Château de Tranekjaër et lui signifièrent un ultimatum contenu dans la lettre suivante du Baron Armendariz :

« Je me mis à rire, dit le Général dans son Rapport, et déclarai que je ne pouvais donner aucune réponse ; que le libellé de la lettre était de telle nature qu'il déshonorait leur nation et la nôtre ; qu'au surplus je ne savais pas que mes compatriotes eussent fourni l'occasion d'être considérés si bas, puisque, depuis très longtemps, les Espagnols n'avaient cessé de les traiter avec la plus intime amitié. Ils furent conjus, mais ils demandèrent ma détermination. « Un entretien de vive voix, répondis-je, peut seul changer la situation. » Cet entretien fut aussitôt accepté et déterminé<sup>1</sup>. Je pris les capitaines v. Schaffenberg, v. Hedemann et v. Helmuth avec moi et allai trouver le haut Baron v. Armandariz. Voici mes premières paroles : « Monsieur ! vous voyez avec quelle exactitude et quelle loyauté je viens à vous, et quelle confiance je place en votre Nation, et vraiment avec d'autant plus de raison que votre lettre est de nature à ne pas comporter de réponse. Il est possible que nous puissions nous arranger ; je vous dis cela à condition QUE VOUS NE ME FEREZ AUCUNE PROPOSITION DÉSHONORANTE, SINON JE LUTTERAI JUSQU'AU DERNIER HOMME AVEC AUTANT DE SANG FROID que je vous fais ces déclarations ». Mon intervention produisit l'effet désiré, et après échange de quelques paroles, en accord avec mes officiers, une convention fut conclue<sup>2</sup>. En voici l'extrait :

1. Toutes les troupes conservent leurs armes p. p.
2. Aucun anglais ne doit pénétrer dans le territoire.
3. Les postes ne seront pas plus inquiétés après qu'avant.
4. Si les troupes françaises approchent, les troupes danoises présentes aussi bien que les indigènes de l'île remettront toutes leurs armes qui leur seront ensuite restituées dès l'embarquement des troupes espagnoles. »

Il eût mieux fait d'en donner le texte qui diffère sensiblement de l'extrait.

Puis le Général continue :

« J'insistai très énergiquement pour la livraison du Lieutenant-Colonel Gautier, que j'obtins enfin après beaucoup d'objections ; j'obtins aussi que tous les Français présents seraient placés sous ma protection. Pendant ce temps nos

1. Il y a lieu de remarquer avec quelle facilité le Général Ahlefeldt se décide à aller de sa personne trouver le Colonel Espagnol.

2. Elle n'était pas déshonorante ?...

*troupes, chasseurs et artillerie, avaient eu en face d'elles une colonne espagnole de 1.000 hommes prête à nous attaquer dans le cas où aucun accord ne serait intervenu. Je pris le Lieutenant supérieur Gautier avec moi, et la tranquillité était rétablie »<sup>1</sup>.*

Voici donc l'ultimatum et la capitulation<sup>2</sup> :

*Monsieur le Général,*

*Nous venons d'apprendre que l'ennemi vient d'arriver à Svendborg, et comme la loi naturelle exige que nous prenions des mesures vigoureuses pour assurer notre existence, il faut absolument, Monsieur le Général, que Vous metiez à notre disposition toutes les forces de cette Isle, attendu que votre refus nous forceroit à agir comme des ennemis furieux, qui sauront vous faire repentir de votre démarche. Nous sommes trois mil et deux cents hommes Infanterie et quatre cents chevaux ; nous avons reçu dix pièces d'artillerie et nous sommes résolus à nous défendre jusqu'à mourir, que nous ne craignons ni les forces ni l'audace de l'ennemi.*

*Prenez donc votre parti ; je vous donne dix minutes pour vous résoudre ou nous rendre toutes vos forces ou voir passer à feu et sang toute l'isle avant même que l'ennemi puisse débarquer.*

*J'ai l'honneur de vous saluer.*

*Le Baron d'ARMENDARIZ.*

*Capitulation proposée par M. Baron de Armendariz, Colonel du Régiment de Villaviciosa, Commandant les troupes Espagnoles dans l'Isle de Langeland à son Excellence le Comte de Ahlefeldt, Général de Sa Majesté Danoise, Commandant dans l'Isle de Langeland, le dix du moi d'août 1808.*

*Art. 1. — Tous les positions Militaires, Artillerie, Munition, Chevaux et Batiments seront rendus aux Espagnols ; les armes tant de la troupe quant des habitants doivent être rendus à l'instant.*

*Art. 2. — Si les Français metoient le pied en terre le Général Danois serai forcé de se tenir neutre sans employer en faveur des Français aucun moyen qui puisse leur être utiles et contraire aux Espagnols.*

1. Le Professeur Nyerup dit que pendant cette entrevue les danois ayant craint pour la vie du Général, s'étaient mobilisés, ce qui avait amené une sorte d'offensive des Espagnols, entre Tullebelle et Tranekjaër, décidés à brûler le château et ses environs.

2. Kaarl SCHMIDT. *Aktstykker*, n° 59, p. 179, 180, 181.



Art. 3. — *M. le Baron de Armendariz s'oblige de sa part à empêcher par tous les moyens qui sont en son pouvoir que les Anglois mette le pied en terre en leur empêchant aussi de faire le moindre dégât à l'Isle.*

## RÉPONSE

Art. 1. — *Les Positions Militaires seront rendu mais pas l'Artillerie, Munitions, chevaux et batiments ni même les armes des troupes et des habitans, mais dans l'instant que les Français rapprochent, les troupes mettront bas les armes et l'Artillerie sera rendu et les batiments.*

Art. 2. — *Est accordé.*

Art. 3. — *Je suis bien sûr de la parole de M. le Baron de Armendariz.*

Art. 4. — *Les Postes seront tout à fait libre pour aller en Seeland et en Fionie.*

*Les circonstances et les grands forces des Espagnols m'ont obliger de sauver le Pay et nos Troupes, d'accorder les dites art. le Pays a été surpris et j'amaï personne ne peut croire que telles propositions auraient pu avoir lieu.*

El B<sup>r</sup> de ARMENDARIZ.

Amb<sup>o</sup> de la QUADRA.

AHLEFELDT LAURVIG.

v. SCHARFFENBERG.

v. HEDEMANN.

Capit. Danois.

Ainsi donc les Espagnols furent, dès le 10, absolument maîtres de Langeland, et lorsque le 13 (et non le 11 comme le dit avec erreur le Général) les navires anglais arrivèrent en face de Spodsbjerg, le Général put tranquillement, en se plaçant à quelque distance du rivage, accompagné de quelques officiers danois, se disposer à voir s'effectuer « L'EMBARQUEMENT » à bord des navires des troupes espagnoles alors à Langeland. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction<sup>1</sup>!

« Mais combien mon espoir fût déçu, dit-il, en voyant les canonnières ennemies bondées d'espagnols, s'APPROCHER TRÈS RAPIDEMENT ET LES TROUPES DÉBARQUER. Cela dura sans discontinuité jusqu'au débarquement dans notre île de 8.000 hommes avec femmes et enfants. Ce n'est pas de bonne hu-

1. Voir son rapport.

meur, après cette constatation, que je regagnai la maison et attendis notre sort. »

De son côté, le Contre-Amiral Keats avait la satisfaction d'écrire à l'H. W. Pole premier lord de l'Amirauté :

« A bord du Superb, devant Langeland, le 13 août 1808.

Monsieur,

J'ai retenu l'Euryalus pendant quelques heures pour avoir encore la satisfaction d'assurer leurs Seigneuries<sup>1</sup> que toutes les troupes espagnoles, emmenées de Nyeborg par les vaisseaux de S. M. seront débarquées cette après-midi à Langeland.

Il a été conclu une convention entre S. Exc. le Marquis de la Romana et le gouverneur de l'île, par laquelle l'un s'engage à ne point commettre d'hostilités, et l'autre à fournir une quantité suffisante de provisions, pourvu que l'île, qui est fertile, puisse les procurer. »

Aussitôt débarqués les Espagnols prirent position sur le lieu de débarquement au Nord de la Batterie de Spodsbjerg avec des précautions vraiment excessives contre une attaque des troupes danoises.

C'est le moment où le Général Ahlefeldt recevait du Prince de Ponte Corvo la lettre suivante du 12 août<sup>2</sup> :

Odense ce 12 août.

Monsieur le Comte,

A mon arrivée à Odense, je viens d'apprendre qu'il existoit encore dans l'Isle de Langeland, que vous commandez, des troupes espagnoles qui ont levé l'étendard de la révolte et qui se sont réunis aux Anglais, nos ennemis communs. L'alliance entre le grand Napoléon et votre auguste souverain NE VOUS LAISSE PAS LE CHOIX ENTRE LES PARTIS QUE VOUS AVEZ A PRENDRE. VOUS DEVEZ EMPLOYER TOUS VOS MOYENS POUR RÉDUIRE CES SOLDATS MUTINÉS : si les troupes que vous commandez ne sont pas assez nombreuses ; joignez-y vos milices et même tous vos habitants en masse, attaquez-les la nuit, faites raison de ces misérables qui déshonorent l'uniforme militaire.

Dites-leur que je fais marcher sur eux plusieurs régiments

1. Collection des Mémoires. *Op. cit.*

2. KARL SCHMIDT. *Op. cit.*, n° 62, p. 185.

français ; ils peuvent encore obtenir leur grâce : s'ils veulent se rendre, je les ferai traiter avec bonté : dans le cas contraire, j'attends de vous, Monsieur le Général, que vous employerez toute l'autorité que le Roi vous a confiée, pour l'entière défection de ces rebelles. Je vous prie de vouloir bien me faire connaître l'état des choses chaque deux heures, si la chose est possible.

Recevez, Monsieur le Comte, les assurances de ma considération la plus distinguée.

Le Maréchal Prince de Ponto-Corvo,

J. BERNADOTTE.

De son côté, le 12 août, de Odensé, le Kammerjunker Lewetzau, attaché au Quartier Général du Prince de Ponto-Corvo, écrivait au comte de Ahlefeldt en lui disant que le Prince voulait des rapports toutes les deux heures ; qu'il fallait bien payer les estafettes, qu'il lui FALLAIT SONNER LA CLOCHE D'ALARME, DÉARMER LES ESPAGNOLS, FUSILLER CEUX QUI NE VOUDRAIENT PAS SE LAISSER DÉARMER. Enfin il lui demandait de dire combien il voulait de troupes pour l'aider. Il oubliait de lui indiquer, par exemple, sur quels bateaux on les lui enverrait.

Le Général Veaux prévenait, le 13 août, le Général Ahlefeldt de son arrivée à Swendborg et l'invitait et même le « REQUÉRAIT » d'attaquer « avec tous ses moyens les corps espagnols qui sont encore dans l'île de Langeland. » Il ajoutait : « dans le cas où vous ne voudriez pas le faire j'ai l'honneur de vous avertir que je vais moi-même attaquer. Alors si un seul coup de fusil est tiré les soldats espagnols ne doivent espérer aucun ménagement..... »

..... Je joins une proclamation de S. A. à l'Armée Espagnole et je vous prie de la leur communiquer..... »

Les relations étaient encore faciles, ce 13, puisque le même jour il lui renvoyait le porteur de la première lettre, demandant « si l'embarquement » des Espagnols était effectué et quelles étaient les intentions de l'ennemi.

Tous ces efforts et menaces étaient vains !

Pour la suite des événements, il semble préférable de reproduire les pages du Mémoire du Lieutenant-Colonel de Llano dont nous avons déjà donné de nombreux extraits<sup>1</sup>.

1. Collection des Mémoires. *Op. cit.* Journal Sommaire.

14 Août.

Dans la dernière nuit nos patrouilles annoncèrent qu'elles avaient vu un corps de cavalerie danoise. En même temps le Major Quadra, qui se tient à Rudkjæbing, capitale de l'île, manda que le GÉNÉRAL AHLFELDT AVAIT LAISSÉ ÉCHAPPER LE COMMANDANT FRANÇAIS GAUTIER QUI ÉTAIT PRISONNIER DANS SA MAISON. Il paraissait convenable de s'assurer davantage des Danois, et, en conséquence, le comte de San-Roman marcha avec son régiment et se présenta, à la pointe du jour du 14, devant le château de campagne d'Alhfeld ; on lui remit à l'instant même et sans avoir besoin de recourir à la violence, les armes de la troupe qui s'y trouvait et quatre canons de 6 ; le général Alhfeld s'engagea, en outre, à envoyer les armes des autres troupes qui étaient plus au nord. Cette mesure avait été occasionnée par les rumeurs qui s'étaient déjà répandues de l'arrivée des Français à Swemborg, et on rappela au général danois la promesse qu'il avait faite au major Quadra, de remettre les armes dans un cas semblable<sup>1</sup>. »

Voici comment de son côté le Général Ahlfeldt raconta l'incident<sup>2</sup> :

« Le 15, au matin, vers 3 heures, mes avant postes m'annoncèrent qu'une très forte colonne d'espagnols s'avancait, et que l'on ne pouvait les arrêter. J'attendis donc leur arrivée. Avec une vitesse extraordinaire ils arrivèrent et, sans prononcer la moindre parole, 2.000 hommes d'infanterie et une partie du régiment de dragons d'Almanza entourèrent le château. Un officier du nom de Blanco, du Régiment de Catalogne, pénétrait dans ma chambre et me demandait si je voulais accepter immédiatement une capitulation. Je répliquai que c'était là une façon inconnue chez les militaires de réclamer à un homme l'accomplissement de sa promesse, alors que ni lui ni tous ses compatriotes ne leur avaient donné lieu à de la méfiance ; que la force qui m'entourait NE M'EFFRAYAIT PAS ET NE POURRAIT ME CONTRAINDRE A QUOI QUE CE FUT. NON FRANCHEMENT PAS ! mais que comme un honnête danois je remplirais ma promesse. Je demandai à parler au chef. C'était

1. Voici quelques traits recueillis par le Professeur Nyerup : « Le 14 août un dimanche, fut pour Tranekajer et ses environs une journée pénible. Chacun dut prendre ses précautions et enterrer son argenterie et ses choses précieuses. Dès le matin, 60 à 70 dragons d'Almanza et de Villaviciosa pénétrèrent dans la ferme, se firent donner de l'eau-de-vie, de la bière, du lait, du pain. Les Espagnols partirent donc comme ils étaient venus, mais arrêtèrent des domestiques et quelques soldats danois, quelques-uns volèrent même dans la ferme du général. »

2. *Aktstykker. Op. cit.* Rapport du 30 août, au Ministère.



le brigadier ST-Roman. Comme je lui exprimais mon étonnement d'une conduite aussi extraordinaire, il me répliqua : « Nous avons été mis dans cette nécessité désagréable par l'arrivée des Français sur Thorseng, et par conséquent vous devez nous rendre immédiatement les armes, car dans le cas contraire le pays sera pillé et incendié. » Mes ordres, après cette mise en demeure, furent donnés, mais étant donné que ma batterie de six livres était en position à trois lieues d'ici, je promis d'abord de rendre les canons dans l'après-midi, ce qui fut accepté. Pendant qu'on discutait cela, les troupes se livraient aux plus grands méfaits : elles fiscalèrent plusieurs de mes gens deux à deux, et les soldats eux-mêmes ont été maltraités. On leur vola leurs montres et l'on pilla ce que l'on put. Naturellement je portai plainte sur cette conduite honteuse, et l'on parvint à enrayer le mal qui ne fût cependant arrêté complètement qu'après le départ des troupes. Les troupes que j'avais auprès de moi rendirent leurs fusils avec calme. Par contre quelques jeunes officiers qui cantonnaient dans la partie nord de l'île et 250 hommes environ<sup>1</sup>, décidèrent de ne pas rendre les fusils et les canons. Aucune persuasion et aucune prière n'aboutit ; j'ai donc dû employer le moyen désagréable de signaler cela au marquis de la Romana. Le résultat fut que si dans les 24 heures les canons n'étaient pas livrés, je serais fusillé et ma demeure avec ses dépendances incendiée. Même ces menaces ne firent aucun effet sur les troupes qui maintenant étaient encore plus abrutis par l'eau de vie. Le Lieutenant de Bulow, de l'Artillerie, qui depuis quelque temps déjà était affligé d'une grave maladie, rassembla ses dernières forces, se jeta dans une voiture afin de rejoindre sa section d'artillerie qui était commandée par un officier sans expérience. Déjà les troupes s'étaient violemment embarquées et voulaient quitter la rive lorsqu'il leur cria : « Si vous êtes des braves, revenez. » « O ! répondirent-ils, voici notre propre lieutenant, nous voulons lui obéir. » L'officier qui les commandait essayait de les persuader de

1. Le 13 août l'artillerie danoise se rendit à Hau avec 1 escadron de dragons. Ils résistèrent à l'ordre de désarmement. Le Lieutenant Berregaard avec 10 hommes prit position contre les Espagnols au moulin de Stensgaard, mais fut obligé de se rendre tandis que les autres reculaient vers Lohals. 5 bateaux de transport étaient préparés pour partir en Fionie. On cacha les canons. On donna les chevaux. Puis, plus tard, le Lieutenant Bulow, commandant l'artillerie, malade, se transporta à Lohals, intervint, et obtint un bon résultat. Mais le Lieutenant Stockfleth s'embarqua avec quelques fantassins français qui restaient dans l'île, à 10 heures du soir et ils arrivent à minuit en Fionie à Heseelager. (K. SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 267 à 269.)

partir en Fionie, mais elles retournèrent elles-mêmes le gouvernail et sautèrent à terre. Avec une vitesse incroyable ils rassemblèrent de nouveau leurs chevaux qu'ils avaient laissé courir tout équipés, attelèrent immédiatement les trois canons et (il était à peu près 10 h. du soir) en moins d'une demi-heure ils se trouvèrent en marche. L'officier n'a pu être décidé à rester et il partit. CETTE ARTILLERIE SI BRAVE a été trompée par les dragons de Fionie. JE RESTAI PENDANT LA NUIT A NYGAARD, UNE DE MES FERMES <sup>1</sup>, à deux lieues de Tranekjær, parce que j'avais dû faire un grand tour à cheval. Pendant ce temps les Espagnols occupèrent de nouveau le soir avec 4.000 hommes, comme je l'avais appris plus tard, (je ne les estimais alors qu'à 2.500) le château avec l'ordre d'incendier tout vers le matin au cas où les canons n'arriveraient pas. C'est au BRAVE lieutenant Von Bulow que le pays et moi nous devons notre salut et notre reconnaissance car dans la nuit, à une heure, les canons furent livrés et les Espagnols se retirèrent très contents. Cette nuit ils furent mieux disciplinés. LE MANQUE DE PAROLE DU LIEUTENANT-COLONEL GAULTIER <sup>2</sup> me

1. On ne saurait trop souligner la grave erreur qui consiste à confier la défense d'un secteur de pays à un Général qui y possède des propriétés ; cela peut amener, comme dans ce cas, de tristes palinodies.

2. Le Général Ahlefeldt affirmant que le Lieutenant-Colonel Gaultier lui avait donné sa parole de ne pas s'enfuir, il n'est point permis de mettre cette affirmation en doute, et l'on doit condamner énergiquement ce manquement à la parole donnée tout en comprenant très bien les mobiles qui ont fait agir cet officier désireux de renseigner ses chefs. Il avait VU D'AUTRE PART LES CHEFS ESPAGNOLS VIOLER SI SOUVENT LA PAROLE DONNÉE (La Romana à Nyborg ; La Quadra au même Général Ahlefeldt, pour ne citer que ces deux exemples typiques), qu'il pouvait considérer toute parole donnée aux Espagnols comme extorquée et sans valeur. Mais, lui il l'aurait donnée au Général Ahlefeldt, et ce n'était pas la même chose. Le Général qui avait une mauvaise dent contre le Lieutenant-Colonel dit de lui : « *Wunschte auch selbst davon zu gehen, War aber zu unschlüssig und furchtsam.* » : « il voulait aussi s'en aller lui-même, mais il était indécis et peureux. » Je crois que le Général Ahlefeldt a eu tort de dire une chose pareille. Qu'aurait-il fait lui s'il avait été isolé, sans soutien, en présence de ce Général Danois qui laissa tout faire, au milieu de ces Espagnols en révolte ? Il dit que le Lieutenant-Colonel n'avait rien à craindre des Espagnols qui l'aimaient beaucoup. Et je dédie ceci à M. de Guzman : (Rapport du 30 août 1808). « *De même il est utile de rappeler que le commandant français d'ici, M. le Lieutenant-Colonel Gaultier prenait très mal toute observation, tout doute sur la loyauté des Espagnols et les défendait très énergiquement. Tout délit, MÊME TOUT ASSASSINAT, de la part des Espagnols restait impuni, tandis que, d'autre part, il punissait rigoureusement les Français pour la moindre faute.* » Les soldats espagnols n'étaient pas de petits saints. Je résume ce que dit Karl Schmidt sur le manque de parole de Gaultier : mais je fais toute réserve, car je crains que, comme je l'ai montré, K. Schmidt n'ait conçu contre Gaultier des sentiments un peu partiaux. J'ai discuté la question avec lui, et il est mort, hélas ! avant que j'aie pu le convaincre.

K. Schmidt affirme que le Lieutenant-Colonel Gaultier s'est enfui

mit, après avoir évité heureusement la catastrophe ci-dessus, dans le plus grand embarras. Je me décidai vivement, et me rendis à cheval droit chez le marquis de la Romana, je lui racontai ce qui s'était passé et me donnai comme gage du Lieutenant-Colonel Gautier en lui disant : « Je suis honteusement trompé, mais je viens à sa place m'offrir à vous comme un danois qui ne manquera jamais à sa parole, faites de moi ce que vous voudrez. » — « Très bien, répondit-il, je suis satisfait et vous me suivrez en Espagne. » — Je répliquai : « Ceci est mon devoir. » Je le priai seulement de me permettre d'écrire quelques lettres, ce qu'il me refusa catégoriquement. Je répliquai que cela m'était égal. Aussitôt après il me prit la main et me dit : « Non, aucun espagnol n'agit ainsi ! vous êtes libre ! » Il me fit beaucoup de compliments, et je me recommandai à lui.

En rentrant je retrouvai la misère des maraudeurs<sup>1</sup>. Des matelots anglais en uniforme espagnol pillaient avec ardeur. J'en attrapai quelques-uns que j'envoyai au Marquis avec la prière de les faire pendre, ce qu'il me promit aussi.

bien qu'il eut donné sa parole au Général Ahlefeldt. Il réussit à s'enfuir en Fionie et se présenta au Q. G. d'Odense le 15 août. Quand Ahlefeldt avait tout fait pour le libérer, c'était d'abord pour rendre service aux Français. Aussi Haffner pouvait-il dans une lettre du 13 lui écrire : « Le zèle de Votre Altesse pour sauver Gauthier je l'ai rapporté à Bernadotte qui en fut très content. » Malgré sa parole, disait Rantzau au Roi, « il a saisi l'occasion de s'enfuir ». Lettre du 15 « et cela a été bien gênant pour Ahlefeldt ». Bien qu'il soit arrivé à Odense le 15. Haffner écrivit le 18 (Archives de la Guerre, III, 509) « GAUTHIER FAIT VOIR MAINTENANT UN PASSEPORT D'AHLEFELDT LUI-MÊME »... Comment a-t-il été mis en possession de ce passeport, on n'a pu le comprendre ; mais qu'Ahlefeldt le lui ait donné cela est tout à fait impossible par suite d'abord de leurs rapports mutuels mauvais et parce qu'Ahlefeldt n'aurait pu se plaindre plusieurs fois au Roi que Gauthier avait rompu sa parole. Aussi quand plus tard, le 21, ils se rencontrèrent à Swendborg, Ahlefeldt fut fort en colère et leur conversation fut très tendue, comme le dit une lettre de Scheel à Rantzau de ce jour. (Original aux Archives de la Guerre.) Quant aux Espagnols, Llano prétend « qu'Ahlefeldt a fait échapper Gauthier. » (Voir Documents, page 31). « *Alfeldt habia dejado escapar al comandante francés Gaultier que estaba preso en su palacio y bajo su responsabilidad* », tandis que La Cuadra, après avoir rapporté que Gaultier fut transporté à Tranekjær sous la responsabilité de Ahlefeldt ajoute plus tard : « et pourtant il s'enfuit. » (Note p. 98 des Documents : « *Gaultier paso al Castillo del General bajo la responsabilidad de este, y se escapo como era regular.* », Cuadra donc ne croit pas qu'Ahlefeldt seconda la fuite de Gaultier, ce qui serait ainsi fort peu d'accord avec son jugement sur Ahlefeldt, dont il appréciait la « noblesse de caractère » et qui « n'offrait en lui certainement aucune sournoiserie. » K. SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 265 et en note.) Sur ses états de service le Commandant Gaultier est porté : « fait prisonnier de guerre le 6 août 1808 par les Espagnols, rentré le 19 du même mois. »

1. K. SCHMIDT insiste sur les pillages commis à Langeland par les Espagnols et surtout par les Anglais (pp. 278-279).

*Il y eut alors un peu de calme.*

*On prit une provision d'eau ; les femmes et les enfans s'embarquèrent, et l'heure de la délivrance apparut prochaine.*

*Le 19 à 20 heures du soir, nous VÉCUMES UN TRISTE MOMENT<sup>1</sup>, car ON NOUS CANONNA ET BOMBARDA AVEC NOS PROPRES CANONNIÈRES. J'AVOUE FRANCHEMENT QUE DE TOUTES CES AVENTURES QUE J'AI VÉCUES dans CE LAPS DE TEMPS relativement court, AUCUNE NE ME FIT UNE IMPRESSION AUSSI FORTE QUE CELLE-CI<sup>1</sup>. »*

Reprenons le journal :

*« Dans la soirée les troupes se mirent en marche pour prendre différens postes sur la côte de l'Ouest, afin de la garder contre une attaque des Français. A cet effet, les corps furent placés de manière à pouvoir se réunir en peu d'instant sur le point qui serait menacé, et on forma une avant-garde de huit cents hommes, sous le commandement du Colonel don Clemente Barnes, officier actif et connaissant parfaitement le terrain. Son principal objet était de s'étendre, pendant la nuit, dans les bois considérables qui sont sur la même côte de l'ouest, au nord de Rudkjöbing, et de prévenir le plus possible une surprise de ce côté. Outre cela, on choisit trois sergens en qui on avait une extrême confiance, et qui devaient sortir toutes les nuits chacun dans un bateau pour observer la sortie du port de Swendborg et pour tenir au courant de tout ce qu'il y aurait de nouveau. Le parti le plus sûr aurait été de garder le passage du canal avec les sept chaloupes canonnières de l'escadre anglaise, mais l'amiral Keats ne put se déterminer à les envoyer, d'abord parce que les frégates ne peuvent entrer pour les protéger, faute d'un fond suffisant, et secondement parce qu'il craint que les Français puissent réunir sur ce point jusqu'à vingt-quatre canonnières danoises.*

*On a pris toutes les mesures possibles pour empêcher les petits désordres de la troupe et pour nous procurer des vivres à juste prix. La viande abonde, mais on craint que le pain ne manque bientôt. Le général a ordonné de payer en argent comptant les dégâts commis par la troupe, en justifiant de leur montant. De cette manière, les esprits des habitans ne sont pas aussi indisposés et ils se prêtent de meilleure volonté aux services que nous leur demandons. Une grande partie de nos deux cents chevaux est employée en patrouilles pour assurer la tranquillité intérieure du pays et pour contenir en même*

1. Il est triste de constater une telle mentalité chez un Général qui n'avait pas su obéir aux ordres de son Roi parce qu'il défendait ses terres et son château.



temps nos soldats<sup>1</sup> et empêcher qu'ils se commettent des désordres.

15 Août.

Quelques Corps d'infanterie et de cavalerie danoise, réunis dans le Nord de l'île, refusèrent de livrer leurs armes et leurs chevaux ; en conséquence, le 2<sup>e</sup> Bataillon de la Princesse s'y rendit pendant la nuit, et il est revenu ce matin après s'être fait remettre le tout, sans qu'il ait été nécessaire d'employer la violence, chose que nous désirons éviter, tant que cela sera compatible avec notre sûreté.

Les chevaux de la cavalerie danoise ont servi à trois compagnies des trois régiments que nous avons démontés. Quant aux fusils, on les distribue aux Corps qui en manquent, mais avec l'intention de laisser sur la plage tout ce qui est aux Danois, lorsque nous partirons. On répand de fortes rumeurs sur l'arrivée d'un Corps français à Swemborg, et on y fait plus d'attention qu'elles ne méritent. En vain nous avons cherché à acquérir des nouvelles certaines par le moyen des paysans ; personne ne veut aller prendre des informations, quelque chose qu'on lui offre. Il est parvenu ici plusieurs exemplaires d'une proclamation du Prince de Ponte Corvo, et une autre du Général Kindelan promettant mille avantages à ceux qui reviendraient et destinée à faire changer l'opinion de nos soldats et à les soulever contre leurs chefs ; mais les Espagnols connaissent très bien cette nouvelle arme de la perfidie française, et il n'y a pas dans cette armée un seul soldat qui ne la méprise comme elle le mérite.

La batterie de Spodsbierg a été tournée contre la terre, afin de pouvoir protéger notre réembarquement. Là sont res-

1. D'après le Professeur Nyerup il se commit de nombreuses attaques de fermes et de vols à main armée par des soldats et des marins.

Des fermes même furent incendiées. On arrêta des marins anglais appartenant à toutes les nations (d'Alsace, du Wurtemberg, un Irlandais).

Ces faits étaient confirmés de toutes parts : M. de Merbitz écrivait à M. de Bose à Dresde :

« Les soldats Espagnols forcés à bivouaquer coupent les grains pour s'en faire des cabanes ; beaucoup de paysans, pour soustraire leurs femmes à leur poursuite, s'enfuient dans les bois avec leurs familles, et les matelots ou soldats de marine anglais pillent, en attendant, leurs maisons. Le Comte d'Ahlefeldt est gardé à vue dans son château par une garde de 50 hommes. IL SOUFFRE DOUBLEMENT, ET COMME GÉNÉRAL PLEIN D'HONNEUR ET DE BRAVOURE ET COMME PROPRIÉTAIRE DE DEUX-TIERS DE CETTE ISLE CHARMANTE qui sur sept mille quarrés a une population de plus de dix mille âmes, où règne une aisance générale et une culture qui peut servir et sert en effet d'école aux autres provinces voisines. »

On comprend mieux que M. le Général de Ahlefeldt n'ait pas compris son devoir. M. de Guzman peut s'instruire encore.

tés tous les équipages. L'escadre et le convoi sont toujours mouillés dans la même position, et nous attendons avec impatience l'arrivée de l'amiral Saumarez, sans les secours duquel il n'est pas possible que nous nous livrions à la mer, tant par les petites dimensions de nos bâtimens de transport pour un voyage aussi considérable, que par le manque de vivres et d'eau.

16 Août.

Les bruits sur la proximité de l'ennemi continuent toujours, mais il n'est pas sûr que ces forces soient assez considérables pour nous causer de l'inquiétude. Dans la matinée de ce jour, on a réembarqué les équipages et on a commencé à se procurer de l'eau, objet qui est si important : cela coûte beaucoup de peine parce que l'eau est éloignée du rivage. On emploie à cette opération mille hommes de la cavalerie, des dragons démontés, et toutes les voitures qu'on a pu se procurer.

17 Août.

Les choses étant toutes dans le même état, on continue le travail de l'aiguade qui est très pénible, et, pour l'accélérer, on a ajouté, aux cavaliers démontés, le 2<sup>e</sup> Bataillon de Zamora. On éprouve beaucoup de difficultés à avoir du pain pour la troupe, quoique tout soit payé exactement.

D'après l'avis que nous avons reçu qu'il ne se trouvait à Swemborg que quatre canonnières et deux bombardes danoises, et que les autres étaient à Laaland, on a demandé que les canonnières anglaises occupassent le canal de l'ouest dans la partie du nord, et l'amiral Keats a donné les ordres pour que cela fut exécuté.

A l'entrée de la nuit, le vaisseau le MARS, qui fait partie de l'escadre de l'amiral Saumarez, a jeté l'ancre devant la batterie de l'est. Le général en chef a été passer en revue, dans leur campement ou barraques, les régimens de ZAMORA et de la PRINCESSE, qui se sont présentés dans le meilleur état ; la troupe a manifesté par ses vivats et par ses acclamations tout l'enthousiasme dont l'amour de la patrie l'a enflammée.

A cinq heures du soir, il arrive de Swemborg un bateau parlementaire avec des lettres du Général Boudet pour le Marquis de la Romana ; le porteur de ces lettres était un officier danois, et il ne lui fut pas permis de débarquer. »

Ce jour-là le Marquis de la Romana répondit aux Proclamations de Bernadotte par la proclamation ci-dessous :

## Soldats !

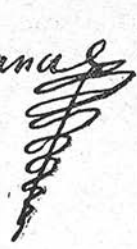
Les Juntes d'Asturies et de Galice au nom de toutes les provinces qui éprouvent le même tort qu'elles, nous ont adressé des lettres pour m'implorer, en qualité de Général en chef, de nous hâter de rentrer dans notre patrie pour la sauver et la venger.

Toute l'Espagne a pris les armes pour humilier ses oppresseurs qui arrêtent toutes relations et les lettres de nos parents et qui, même par menaces, voulaient nous forcer à prêter un serment absolu, comme si nous n'étions pas fils de la patrie, qui maintenant nous appelle. Les régiments en Seeland s'opposèrent courageusement à cet ordre, ils furent entourés de canons, désarmés et traités en ennemis. Nous devons partager leur sort ; dans de telles conditions, et en vertu de votre résolution de vouloir vivre et mourir avec notre peuple, je n'ai pas eu de peine à écouter sa voix et j'ai pris les remèdes que nos ennemis de jadis, amis actuels, nous offraient.

Souvenez-vous, soldats, que c'est la chose la plus juste et la plus noble du monde de rapatrier, aussitôt que possible, notre armée pour défendre la patrie, au lieu de servir comme des mercenaires à supprimer les autres. Si c'était nécessaire, nous payerions de notre vie ce retour dans nos foyers. Là, Espagnols, nous serons récompensés par l'admiration générale et la reconnaissance éternelle de nos concitoyens ; ici, au contraire, infamie et abaissement, qui sont aussi insupportables au soldat espagnol que le trépas honorable lui est doux.

Rudkiobing, le 17 août 1808.

M<sup>rs</sup> de la Rouana



18 Août.

Le Vaisseau la Victoire<sup>1</sup>, monté par l'amiral Saumarez est en vue<sup>2</sup>. Deux brigantins et cinq canonniers sont à la voile

1. Le « Victory ».

2. L'amiral Saumarez avait tenu à venir de la Baltique diriger lui-même l'embarquement des Espagnols.

pour doubler la pointe nord de l'île, et entrer dans le canal de l'ouest ; mais le vent leur est contraire.

On a acheté deux cents vaches, six cents tonneaux de blé, de seigle et d'avoine, deux cents de pois secs, huit mille livres de cochon salé et de la bière : tout devra être embarqué aujourd'hui ; les vendeurs sont payés en argent comptant.

L'aiguade n'est pas encore terminée, parce que le vaisseau le Mars, arrivé hier a également besoin de la fare.

Les Français sont parvenus à introduire de nouvelles proclamations dans lesquelles ils cherchent à séduire nos soldats par leurs tromperies et leurs promesses accoutumées, et à les faire douter de la bonne foi des Anglais ; mais toutes ces manœuvres ne peuvent produire d'autre effet que d'exciter le mépris des nôtres.

Le navire la Victoire a jeté l'ancre à trois heures du soir, avec une frégate et un brigantin<sup>1</sup>.

La force totale que nous avons dans cette île de Langeland, prête à s'embarquer est composée ainsi qu'il suit :

1. « Aussitôt que le Contre-Amiral Keats eût réussi à sauver le Marquis de La Romana, en s'emparant des bateaux à Nyborg, et en transportant ses troupes dans l'île sans défense de Langeland, il dépêcha un navire à Sir James qui fit immédiatement voile de Carlscrona. A cette occasion Sir James donna une preuve de la décision de son caractère qui ne pouvait pas manquer de faire une impression profonde sur tous ceux qui étaient présents.

« Le Victory, vers le coucher du soleil, avait doublé Dars Head qui forme avec le point opposé en Seeland l'entrée du Grand Belt en venant de l'Est. Le vent était vif et directement contraire, quand Mr. Squire, chef de la flotte, avertit l'Amiral que les navires devaient jeter l'ancre pour la nuit, car il ne pouvait se charger plus longtemps du rôle de pilote. Sir James qui avait examiné la carte et ne pouvait pas voir un grand danger à pousser jusqu'à Femern, où le détroit se rétrécissait et où les sondages étaient plus réguliers, lui demanda pourquoi. La réponse ne le satisfaisant pas, il fit appeler M. Nelson, le Capitaine, et M. Weeb, le pilote pour la mer du Nord, mais ni l'un ni l'autre ne voulurent accepter cette mission ni donner une raison satisfaisante de leur refus. Aussitôt Sir James plaça le Capitaine à tribord et l'autre à babord dans les porte-haubans pour voir si les sondages étaient correctement faits ; puis ayant indiqué au brick « Cruiser », naviguant alors de conserve avec lui, de marcher droit devant, il resta sous voile jusqu'à minuit quand il eût réussi à faire atteindre, bordée par bordée, la hauteur de Femern, distante de six lieues. De la sorte il fut à même de rattrapper la division de Sir Richard Keats, le jour suivant, (a) assez tôt pour convenir avec celui-ci des moyens de transporter l'armée de La Romana à Gothenbourg. »

(a) Le 18. Voir le Journal sommaire à cette date. C'est à tort que Sir J. Ross dit « le 14 », quand le Victory arriva... Voir d'ailleurs la lettre de l'Amiral Saumarez du 21, citée par Sir John Ross.



|                        | Officiers | Soldats           |
|------------------------|-----------|-------------------|
| Zamora .....           | 58        | 1652              |
| Princesse .....        | 68        | 1947              |
| Catalogne .....        | 48        | 1060              |
| Barcelone .....        | 42        | 1212              |
| Du Roi, Cavalerie..... | 42        | 573               |
| Infante .....          | 41        | 565               |
| Almanza .....          | 39        | 557               |
| Villaviciosa .....     | 32        | 582               |
| Sapeurs .....          | 7         | 95                |
| Artillerie .....       | 18        | 363               |
| Total.....             | 395       | 8606 <sup>1</sup> |

Il y avait, en outre, 116 femmes, 67 enfants, 49 valets.

19 Août.

Les canonnières anglaises ont doublé le cap nord de l'île, mais elles ne sont pas rentrées dans le canal qui la sépare de la Fionie<sup>2</sup>.

L'aiguade est aujourd'hui terminée, ainsi que l'embarquement des grains et des bestiaux.

Le Général en chef est allé faire une visite à l'amiral Saumarez ; à son arrivée à bord de la Victoire, les vaisseaux anglais hissèrent le pavillon espagnol au haut du grand mât, et ils firent tous une salve de vingt-un coups de canon pour célébrer la réunion de l'Espagne à l'Angleterre, et l'heureuse délivrance de nos troupes du pouvoir des Français. Notre artillerie volante répondit de terre à cette salve<sup>3</sup>.

Dans la soirée, cinq canonnières et deux bombardes danoises sortirent de Swendborg et jetèrent l'ancre sur la côte de Fionie. Entre dix et onze heures de la nuit, ces chaloupes vinrent canonner et bombarder ridiculement, mais sans produire le moindre effet<sup>4</sup>, le poste occupé sur la côte par l'avant-garde aux ordres de Barnes, qui s'y maintint sans permettre à sa troupe de faire feu, afin de voir si on oserait dé-

1. Chiffres adoptés par Karl Schmidt.

2. Ceci confirme l'erreur volontaire déjà signalée du Prince de Ponte Corvo.

Les Anglais étaient tellement occupés près de Langeland qu'ils avaient laissé absolument libre le passage de Nyborg à Corsoër (lettre de Merbitz au Comte de Bose, 23 août).

3. Voir p. 461, en note, copie de l'Ordre de l'Amiral Saumarez concernant les honneurs à rendre par sa flotte. Traduction de la copie anglaise communiquée par M. le Marquis de la Romana.

4. On poursuivit l'idée d'une attaque en force de Langeland, et l'on parvint à réunir à Swendborg 140 bateaux, 8 canonnières et 4 bateaux de bombardement. On voulut tenir en haleine les Espagnols, et, le 19, 4 canonnières et 2 bateaux de bombardement partirent, à 10 h. 30 du

barquer. Les chaloupes se retirèrent à deux heures du matin, et retournèrent à Swendborg. Les troupes restèrent toute la nuit sous les armes dans leurs postes, et on envoya plusieurs patrouilles dans le midi de l'île, afin de s'assurer si les ennemis ne voulaient pas tenter quelque chose de ce côté, en faisant une fausse attaque dans le nord ; mais cette ridicule canonnade n'avait aucun objet.

### 20 Août.

On a dépêché, à Copenhague, un parlementaire anglais avec des lettres du Général en chef pour réclamer les régimens de Guadalaxara et des Asturies<sup>1</sup>.

Tous les vivres et toute l'eau sont déjà embarqués : tout a été payé exactement, ainsi que la plus grande partie des dégâts commis par la troupe et par les marins anglais dans les villages et maisons de campagne. Le montant des dégâts, dans Langeland, s'élève à environ vingt mille rixdalers pour le compte du trésor royal (real hacienda).

On a donné des ordres pour que les troupes soient prêtes à s'embarquer demain, et on a prescrit toutes les mesures nécessaires pour cette opération.

### 21 Août.

Dès l'aube de ce jour<sup>2</sup> on réunit successivement les troupes sur la côte de l'est, à une petite distance de la batterie de Spotsbjerg, où on laissa un Corps assez fort pour protéger l'embarquement jusqu'à ce qu'il fut terminé. Il commença bientôt avec tous les bateaux et chaloupes de l'escadre an-

soir, pour Langeland qu'ils bombardèrent vers Strandby (en face de Tranekjer). Cela donna peu de résultats. (K. SCHMIDT, p. 276.)

Elles vinrent si près du rivage que l'on entendit des commandements en français : « Avance ! Avance ! Diable !... » Des obus sifflèrent au-dessus de Clausbølle et de la forêt, et il y eût 2 dragons et 1 fantassin tués (Nyerup).

1. Le Marquis de La Romana fit, en effet, demander qu'on lui livrât ses compatriotes prisonniers en Seeland, menaçant d'emmener un nombre égal d'habitants de Langeland.

Ce devait être très dur pour le Marquis de La Romana de partir sans les régimens d'Asturies et de Guadalajara. Aussi, dans une lettre, du 20, il pria le Roi Frédéric VI de les libérer, parlant des nécessités de sa patrie, proposant de rendre les bateaux *Fama* et *Soærmén* puis par les Anglais, et assurant qu'alors les bateaux anglais s'éloigneraient pendant quatre mois des côtes danoises (K. SCHMIDT, p. 279). Le vaisseau parlementaire ne fut pas reçu à Copenhague.

2. Le 21 août à 5 h. du matin, le Général Ahlefeldt reçut du Marquis de La Romana une lettre lui demandant de venir à Stengade pour y recevoir les armes et les chevaux abandonnés au départ. Le Général s'y rendit avec les officiers, puis vers Spodsbjerg où les Espagnols tiraient en l'air pour vider leurs fusils. La Romana était malade au moment de l'embarquement : il offrit au Général Danois les chevaux espagnols, mais

glaise soutenus de près par leurs canonnières, et il fut complètement terminé à trois heures du soir, sans qu'il fût survenu rien d'extraordinaire<sup>1</sup>.

On avait pris toutes les précautions militaires pour protéger et assurer notre embarquement dans le cas où nous serions inquiétés, mais elles devinrent inutiles. A six heures du soir, le convoi mit la voile avec un bon vent pour Gothenbourg, sous la protection de la division de l'amiral Keats, qui se composait des navires le *Superb*, capitaine Jackson, le *Brunswick*, capitaine Graves, le *Gorgone*, capitaine Tom; des corvettes bombardières la *Dévastation*, capitaine Smith, et le *Hound*, capitaine Lockyear, et deux brigantins. Chacun de ces vaisseaux de guerre portait tous les soldats qu'il pouvait contenir; les autres étaient répartis sur les transports que nous avions tirés de Nyeborg.

A l'entrée de la nuit, nous mouillâmes à trois lieues du point de départ<sup>2</sup>.

Non seulement on permit aux quatre navires danois qui étaient venus d'Aarhus avec le régiment de l'Infante d'y retourner, mais on fournit des vivres pour huit jours aux vingt-deux matelots danois qui les conduisaient. Les navires de Nyeborg étaient manœuvrés uniquement par les Anglais, parce qu'il n'y avait aucun Danois sur leur bord. L'amiral anglais a offert de les renvoyer tous lorsqu'ils seraient arri-

le Général dit qu'il les recevrait pour les remettre au Roi. Le Général Ahlefeldt se rendit aussitôt à Swendborg pour mettre le Général Veaux au courant du départ des Espagnols, départ effectué à 6 heures du soir. C'est alors qu'il rencontra le Commandant Gaultier avec qui il eut une conversation peu agréable.

Avant leur départ les Espagnols avaient ruiné l'île, bien qu'ils eussent payé une partie de leurs réquisitions et de leurs déprédations. Quelques Espagnols se cachèrent pour ne point partir et rester parmi les Danois avec lesquels ils avaient eu de très bonnes relations. Ils firent souche, et on reconnaît leurs descendants. (K. SCHMIDT, pp. 280 et 282.)

1. Le Major de la *Quadra* dit que l'honneur de protéger l'embarquement fut réservé à son bataillon qui avait eu aussi celui d'assurer la prise de l'île de Langeland. Et il ajoute :

« Sans sa conquête, notre sortie de ce pays eut été presque impossible, car dans aucun autre endroit on n'eut pu faire les apprêts et les provisions que nécessitaient le passage en Suède; il n'eut pas été facile non plus de réaliser un plan aussi audacieux et si rapidement formé sans un parage à l'abri duquel les troupes pouvaient se fortifier pendant qu'arriveraient dans ces mers les vaisseaux qui devaient les transporter. La discipline et le courage des Catalans aplanirent ces obstacles qui avant d'être vaincus semblaient insurmontables. Les armes prises aux Danois restèrent sur la plage selon qu'il avait été stipulé et avec elles les chevaux espagnols qu'on ne tua pas d'après un ordre que le général donna avant de s'embarquer; et ils servirent ensuite à nos ennemis. »

2. La traversée fut retardée par les vents; ancré devant Bastemose.

vés à Gothenbourg, en les faisant reconduire par les marins du brigantin et du cutter qui avaient été pris, sous la condition que le gouvernement danois rendrait un nombre égal de prisonniers anglais, mais ce gouvernement s'y est refusé. Le parlementaire chargé des réclamations du Général en chef ne produisit pas un résultat plus favorable, on ne voulut pas même recevoir les lettres qu'il apportait.

Nous avons laissé, à la batterie de Langeland toutes les armes enlevées aux troupes danoises, ainsi que leurs chevaux et les nôtres<sup>1</sup>.

## 22 Août

A deux heures du matin, on continua de naviguer, mais nous avançâmes peu parce que le vent n'était pas favorable.

On jeta l'ancre en face de la pointe nord de Langeland<sup>2</sup>, ou un convoi de vivres, venant d'Angleterre, se réunit à nous<sup>3</sup>. Il arriva fort à propos, car les provisions commençaient à s'épuiser.

## 23 Août.

Après qu'on eut réparti les vivres entre les bâtimens de l'escadre, nous mîmes à la voile avec peu de vent; nous passâmes devant Nyeborg, et la batterie de Slipshavn nous tira une bordée à grande distance; cela nous indiquait suffisamment ce qu'on aurait fait, si, à l'époque de notre premier embarquement, nous n'eussions pas encloué leur artillerie.

A sept heures du soir<sup>4</sup>, nous jetâmes l'ancre à l'île de Romsoë; le vent est faible et peu favorable, mais il paraît, en outre, que dans ces mers on ne navigue pas la nuit à cause du grand nombre de bas-fonds qui se trouvent dans les parages.

Ce matin le brigantin Mosquito part pour l'Angleterre, ayant à son bord le lieutenant de marine don Rafael Lobo, qui va rendre compte de la mission dont il avait été chargé.

1. D'après Nyerup, les Espagnols ne tinrent pas parole, et détruisirent les canons et les armes des danois.

2. Ancre devant Knudshoved.

3. D'après une lettre de Merbitz à Bose un convoi était parti de Malmoë le 20, ainsi qu'un autre de 60 voiles arrivant de la mer du Nord. Ce jour-là on reçut 15 navires.

4. Lettre de Merbitz à Bose du 3 septembre 1808 :

« Le convoi s'arrêta à la petite île de Romsoë pendant quelques jours pour mettre les troupes un peu plus à leur aise en les distribuant à bord du convoi qui venait à leur rencontre. Mais comme après cette distribution elles étaient encore trop entassées pour pouvoir aller directement en Angleterre, on les dirigea sur Gothenbourg où leur arrivée a causé quelque déplaisir vu la cherté de la vie qui y régnait. »



24 Août.

*Le vent est toujours contraire et nous restons à l'ancre à Romsoë.*

*On a incorporé au convoi six des quinze navires venus d'Angleterre avec des vivres, et on y a transbordé une partie de la troupe embarquée à bord de ceux de Nyeborg.*

25 Août.

*Le même vent nord-ouest dure toujours, et le convoi continue de rester à l'ancre.*

*Nos sapeurs ont parcouru l'île déserte de Romsoë pour creuser des puits et en tirer de l'eau, afin de remplacer celle que nous avons consommée tous ces jours-ci.*

26 Août.

*A cinq heures du matin, nous avons mis à la voile avec un vent S. O.*

*Il y eut un instant d'alarme, le feu ayant pris par accident à une petite quantité de rhum qui se trouvait à fond de cale du navire le Superb ; mais il fut bientôt éteint.*

*Par suite des ordres de l'amiral Saumarez, le navire l'Edgar, Capitaine Mac Namara, s'est séparé de nous et a débarqué à Helsingborg, dans le Sund, sur la côte de Suède les huit cents hommes du régiment de la Princesse, quelques artilleurs et quelques-uns de l'Etat-Major qu'il avait à son bord et il est parti ensuite pour se réunir aux autres vaisseaux de cet amiral qui vont à la recherche de l'escadre russe, récemment sortie de ses ports. Nos troupes ont du traverser par terre la Scanie pour venir à Gothembourg<sup>1</sup>.*

27 Août.

*A quatre heures et demie du soir, nous mouillâmes dans le port de Gothembourg.*

*La côte de Suède, jusqu'à Gothembourg, est extraordinairement hérissée de rochers, et aride ; le port est formé par une infinité d'îlots de rochers presque inhabités qui forment une vue horrible qui le rendent assez sûr quoique son entrée soit difficile ; il est défendu par un fort, et la ville est éloignée de trois lieues du mouillage.*

1. Voir dans K. SCHMIDT (pp. 287, 288, 289) un récit très imagé de l'arrivée des Espagnols à Halmstadt, où leurs uniformes firent sensation ainsi que leurs habitudes de faire les cigarettes. Leur politesse charma leurs hôtes ; et de leur musique pendant longtemps l'on retint une valse : *Spaniernes Vals*.

28 Août.

*Nous restons à l'ancre et on a défendu de descendre à terre. Il est entré un convoi de soixante voiles anglaises et suédoises venant de la Baltique.*

29 Août.

*Pour alléger un peu les bâtimens et afin que les soldats puissent se délasser de leurs fatigues, on a débarqué dans les îlots circonvoisins la majeure partie de la troupe, à laquelle on envoie les vivres du bord. Ces soldats sont logés aussi bien que le permet la faible population de ces îles.*

*On a en vue un autre convoi de dix-huit voiles anglaises et suédoises qui vient d'Angleterre.*

Du 30 Août au 4 Septembre inclusivement.

*Pendant ces six jours, il ne se passa rien de nouveau. On débarqua encore quelques soldats dans les îles voisines, et on travailla à fournir de vivres, d'eau, etc..., les vingt-sept bâtimens de transport anglais qui, convoyés par la corvette l'Etna, doivent conduire en Angleterre la première division de nos troupes au nombre de deux mille cent huit hommes<sup>1</sup>.*

5 Septembre.

*A midi, trente-sept grands bâtimens de transport, qui viennent d'Angleterre, et qui sont destinés pour notre usage, ont mouillé dans le port. On parle déjà de s'en servir à transporter en Espagne notre troupe réunie.*

*Nous avons reçu ces jours-ci les papiers publics anglais; ils renferment des nouvelles d'Espagne jusqu'au 17 août, et nous avons appris par eux, avec la plus vive satisfaction, la continuation des brillans succès des armes espagnoles. Il n'est pas possible de peindre l'enthousiasme avec lequel ces agréables nouvelles ont circulé parmi nous. »*

*Le 17 septembre, un officier danois échappé de Gothenbourg apprit que les Espagnols y attendaient toujours les*

1. Ce fut le 4 septembre que les Espagnols eurent enfin des nouvelles directes de leur pays, apprirent les détails du désastre de Bailen et des autres désastres français, de la retraite du Roi Joseph. Le 5, arriva le *Nassau* avec le Capitaine Cambell, Commandant de l'Escadre de Transport jusqu'en Espagne. Le 7 arriva le *Calypso* avec des émissaires espagnols, et qui continua jusqu'à Copenhague pour essayer de faire libérer *Asturies* et *Guadalajara*. Le 9, La Romana s'embarqua pour l'Angleterre sur le *Calypso*. Le 11 arriva à Gothenbourg le détachement signalé à Halmstadt. Le 12, on met à la voile. Le 17, on est dans le canal. Le 2 octobre, en vue du cap Ortegai.

vaisseaux anglais qui devaient les emmener, et le 15/27 septembre, M. de Lizakevitz écrivait à Saint-Petersbourg que les troupes espagnoles étaient parties pour leur pays, et que l'on n'avait renvoyé à Copenhague que 4 ou 5 bâtimens peu propres à faire un long trajet. Mais nous parlerons de cela plus en détails.

L'Amiral Saumarez par lettre du 21 août, à bord du *Victory*, rendit compte à l'Amirauté du succès des opérations de l'évasion des Espagnols, et reçut de Lord Malgrave les félicitations les plus vives pour le contre-Amiral Keats. Pour le zèle et la diplomatie qu'il avait montrés en menant à bien cette délicate et difficile mission qui lui avait été confiée, le contre-amiral Keats, dès son arrivée en Angleterre, fut fait chevalier de l'ordre du Bain.

Pour panser les blessures du Maréchal Prince de Ponte Corvo, le Roi de Danemark fit offrir à l'Empereur, par M. de Dreyer, le 28 août, l'*Ordre de l'Eléphant* pour le Prince, et l'*Ordre de Dannebrog* pour les Généraux Boudet et Gérard. L'empereur n'accepta que pour le Maréchal.

---

Note 3 de la page 455. *Victory*, en vue de Langelang, 18 août 1808. Dans le but de souligner d'une manière toute particulière le glorieux événement de la paix qui vient d'être conclue entre l'Angleterre et l'Espagne ainsi que l'Alliance qui existe actuellement entre les deux pays, ainsi que les événements importants qui sont survenus dans ces eaux en retirant l'armée espagnole sous les ordres de S. E. le Marquis de la Romana des pays occupés par l'atroc Bonaparte l'ennemi de tous les pays indépendants, le Commandant en chef ordonne que le *Salut royal* sera effectué par les navires de S. M. dans le Bel-Dimanche prochain à une heure.

Le *Victory* arborera l'*Etendard Royal* au grand mât et les couleurs espagnoles en tête du mât d'artimon et du mât de perroquet. Le *Superb* arborera l'étendard au grand mât et les couleurs espagnoles en tête du mât de misaine et du mât de perroquet.

Tous les navires commenceront le Salut quand le *Victory* aura tiré le premier coup.

---

## CHAPITRE VIII

---

### Les Prisonniers

Les Espagnols prisonniers. — Leur réunion sur le continent. — Mesures prises par le roi de Danemark. — Dispersion des groupes. — Formation d'un régiment. — Quelques particularités.

Dès que les Espagnols eurent évacué l'île de Langeland, les Anglais reprirent la croisière entre Nyborg et Corsoër, et, de leur côté, les Danois et les Français prirent des dispositions pour transporter les Espagnols, prisonniers en Seeland, par détachements sur le continent.

Le Comte de Yoldi, en rendant compte à son Ministre des Relations Extérieures de leur internement dans le Holm, et de la présence des Officiers prisonniers sur parole à Roskilde, Ringstedt et Holbeck, lui disait :

« Dans toute autre circonstance, voyant que l'on désarmait les troupes de mon Souverain et qu'on les constituait prisonniers dans la capitale même où je réside, j'aurais cru que, la dignité de mon caractère étant blessée, je devais réclamer contre une mesure si humiliante ou bien quitter la Capitale. Mais ayant égard aux circonstances où nous nous trouvons ici, et dans lesquelles ce souverain est obligé de veiller à la sûreté de ses Etats, avant toute autre considération, j'ai jugé qu'il n'appartenait qu'au Roi et à S. M. Impériale d'apprécier les motifs d'une telle mesure et que de mon côté je devais demeurer passif, et me borner à rendre compte »<sup>1</sup>.

C'était évidemment la meilleure des attitudes à prendre. Et il faut rendre cette justice au Comte Yoldi qu'il fut toujours très correct avec le Ministre de France.

Tandis que les événements de Fionie et de Langeland s'accomplissaient, le Maréchal Bernadotte avait songé à réunir sur le continent tous les espagnols prisonniers, et il avait écrit au Prince Alexandre la lettre suivante<sup>2</sup> :

» J'ai prié le Roi de Danemark de renvoyer sur le continent

1. Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Espagne. 676. Fol. 45, n° 597.

2. Lettre du P. P. C. à Alexandrie. Odense, 18 août.



les troupes de Seeland, sous bonne escorte, et par détachements de deux cents hommes. Ces troupes jointes à ce qui nous reste peuvent former un total de cinq à six mille hommes.

Je désire savoir ce que Sa Majesté ordonne que j'en fasse ; je ne dois point cacher que je les considère comme incapables de servir dans l'armée française, à moins d'une nouvelle organisation et du changement de presque tous les officiers ; il y en a un petit nombre, dont Votre Altesse trouvera ci-joint l'Etat, qui sont demeurés vraiment fidèles. Quand au régiment d'Algarve cavalerie, je crois qu'on pourroit encore en tirer parti, en y incorporant le détachement du régiment du Roi et les cavaliers isolés restés au dépôt.

Je prie aussi Votre Altesse de vouloir bien fixer la destination des chevaux abandonnés par la Cavalerie et l'Artillerie. »

« Etat de MM. les Officiers espagnols qui n'ont point pris part à la trahison du Marquis de la Romana, et qui sont restés volontairement au poste de l'honneur.

| NOMS   | GRADES   | CORPS<br>auxquels ils appar-<br>tiennent   |
|--|--|--|
| Kindelan<br>d'Hermosillas<br>Kindelan fils                   | Maréchal de camp<br>Brigadier des armées<br>Capitaine aide de camp du<br>Maréchal de camp. | Etat-Major.  |
| Sansot<br>Dubois<br>Tagli                                    | Capitaine<br>Lieutenant-Colonel<br>Capitaine   | Infante cavalerie.   |
| Darrailh<br>Duhourg<br>Franco<br>Cavanac<br>Ségur<br>Caamano | Capitaine<br>Capitaine<br>Capitaine<br>Capitaine<br>Capitaine<br>Lieutenant                | Villaviciosa, drag.<br>Zamora, infanterie<br>Asturies, infanterie<br>Princesse, infan <sup>t</sup> . |

N.-B. — Le colonel, l'état-major et tous les officiers du Régiment d'Algarve cavalerie, qui n'a pu s'embarquer, sont encore à leur poste, à l'exception du capitaine Costa qui s'est brûlé la cervelle.

Il y a de plus : 1° les Officiers envoyés en députation à Hambourg par les divers Corps, pour assister à la fête du 15 août ;

2° les Officiers des détachements formant la garde d'honneur du Prince, Maréchal d'Empire ;

3° les Officiers qui se trouvaient pour le moment au dépôt.

Comme ce sont les circonstances qui ont forcé tous ces officiers à rester à leur poste, on ne peut répondre ni de leur opinion ni de leur fidélité.

Quant au colonel d'Algarve, il s'est très bien conduit. »

Lorsque le Maréchal Prince de Ponte Corvo eut donné l'ordre d'envoyer les prisonniers par groupe de 200 hommes, sur le Continent, le Roi prit alors les dispositions suivantes que nous donnons intégralement, vu leur originalité et pour montrer comment la langue française était pratiquée à l'époque :

26 Août 1808.

*Ayant résolu que les prisonniers de guerre qui se trouvent ici, des deux régiments d'infanterie espagnole des Asturies et de Guadalaxara, marcheront d'ici par compagnie sous escorte par 4 routes, savoir : la 1<sup>re</sup> à Kallundborg, la 2<sup>e</sup> à Corsoer, la 3<sup>e</sup> à Nakskov et la 4<sup>e</sup> à Nystedt, Nous ordonnons que la Compagnie qui va à Kallundborg marche le premier jour jusqu'à Hedegaarden, le lendemain jusqu'à Holbec et le surlendemain jusqu'à Kallundborg ; la compagnie, qui va à Corsoer ira le premier jour jusqu'à Roeskilde, le lendemain jusqu'à Ringsted, le surlendemain jusqu'à Slagelse et le jour final jusqu'à Korsoër ; la compagnie qui prend le chemin de Nakskov doit arriver le premier jour à Olsemagle, le second à Kongsted, le troisième à Vordingbourg, le quatrième à Sætkjæbing et le cinquième à Nakskov. La compagnie qui va à Nystedt ira le premier jour à Kjæge, le second à Faxøé, le troisième à Kallehave, le quatrième à Stubbekjæbing et le cinquième à Nystedt.*

*Les 4 compagnies partiront à la fois de Copenhague tel jour qu'il Nous plaira de fixer.*

*Le lendemain du départ de ces 4 compagnies, 4 autres partiront d'ici pour les endroits quittés par les premières ou celles de tête ; et elles continueront ainsi leur marche par les routes prescrites, de manière qu'elles arrivent aux logements que les compagnies de tête auront quittés le matin. Le troisième jour 4 compagnies partiront d'ici ; le quatrième jour 3 compagnies et le cinquième 2 compagnies, lesquelles, conformément à la règle ci-dessus prescrite, doivent toujours arriver dans les logements quittés le matin par les compagnies qui les auront devancées.*

*De cette manière 3 compagnies seront le cinquième jour en marche sur Calundborg, 4 sur Corsoër, 5 sur Nascou et 5 sur Nysted, de manière cependant qu'il n'arrivera jamais plus d'une compagnie à la fois à une des villes susmentionnées où l'on doit passer la nuit.*

*Aussitôt que les compagnies de tête des 4 différentes colonnes seront arrivées à Callundborg, Corsoër, Nascou et Nysted, il faut les faire embarquer le plus vite que faire se pourra ; mais côme le trajet dépend de circonstances imprévoyables,*

il est défendu de faire avancer aucune compagnie avant qu'on soit averti que les compagnies qui se trouvent dans les dites villes sont embarquées et parties, ce dont les comandants, qui vont être placés à Callundborg, Corsoër, Nascou et Nysted, doivent avertir ceux de Holbec, de Flagelse, de Sækjøbing, et de Hubbekjøbing, lesquels feront avancer alors leurs compagnies d'une journée de marche, en avertissant les comandants stationés sur la route derrière eux pour que ceux-ci puissent de même faire marcher leurs compagnies en avant, etc. et avant que Nous soyons informés qu'une compagnie a passé, il n'en partira d'ici plus des 17 sus-mentionnées.

Les compagnies qui sont à Callundborg seront transportées selon les circonstances, soit de Callundborg ou Reessoé à Kjerteminde ou Aarhius et remises à l'officier commandant en chef sur le lieu. Les compagnies, qui sont à Corsoër seront transportées soit de Corsoër ou Skjelsoër à Nybourg ou Langeland, et celles de Nysted à Fremern ou Meitigenhafen, elles doivent toutes être remises aux officiers comandant en chef dans les dits endroits.

Les officiers espagnols prisonniers de guerre ne suivront point leurs troupes, mais ils seront transportés à part de sorte que les officiers du 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillon de Guadalaxara, et du 3<sup>e</sup> bataillon des Asturies formeront la tête de la colonne qui marche sur Corsoër, et ceux du 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillon d'Asturies et du 3<sup>e</sup> bataillon de Guadalaxara forment la tête de la colonne qui va à Callundborg ; chacun de ces transports sera regardé côme un compagnie.

Celles des troupes espagnoles qui ont été arrêtées les première pour avoir eu le plus de part à la révolte de Roskilde, et qui sont particulièrement coupables, ne doivent point être mêlées parmi les autres, mais elles formeront deux transports à part, dont la moitié sera la tête de la colonne qui va à Nascou et l'autre moitié sera à la tête de la colonne qui marche sur Nystedt ; chacune de ces divisions sera censée être une compagnie, de sorte que 17 transports, qui ne sont cependant que 13 compagnies, seront en marche le cinquième jour. Chaque compagnie qui marche d'un endroit à l'autre sera escortée de 10 homes de cavalerie et de 40 homes d'infanterie. Les officiers, qui commanderont les escortes, doivent toujours être à cheval pendant la marche, et suivre l'escorte de près ; si ces officiers n'ont point de chevaux à eux, on leur en prêtera de ceux de la cavalerie.

D'ici jusqu'à Roskilde-Kro toutes les escortes seront fournies par la garnison de Copenhague et la brigade du Prince Chrétien de Hesse ; de Roskilde-Kro jusqu'à Olsemagle,

*Kjoge, Kongsted, Faxeä, Wordingborg et Kallehange* elles seront données par le corps du Lieutenant-général de *Castenskjold* ; de *Roskilde* jusqu'à *Ringsted* et de *Roskilde* jusqu'à *Holbec* et *Kallundbourg* le corps du colonel *Kardoff* escortera. De *Ringsted* à *Stagelse* et *Corsoër* celui du Colonel de *Bassevitz*, qui, ne pouvant pas se passer de son infanterie, peut faire escorter par 40 dragons pour chaque escorte. Dans les îles le colonel de *Narendorff* aura soin des escortes.

Outre ces détachements de troupes employées à escorter, il faut encore en envoyer d'autres, de la même force que les escortes, dans les villes où les prisonniers doivent passer les nuits, pour en faire la garde.

Dans les villes où ces prisonniers auront des logements on pourra bien avoir soin de leur nourriture ; mais quant aux villages surtout côme les troupes doivent y être très concentrées pour facilité de la garde, c'est à dire 15 à 30 homes par maison, Nous ordonnons à nos cômmissaires des vivres de prendre les mesures convenables pour en fournir tous les jours à Nos troupes ainsi qu'aux prisonniers logés à *Medegaardene, Desemogle, Kongsted, Fatae* et *Kallehange* ; les paysans n'ayant ni le local ni les ustensils qu'il faut pour faire la cuisine d'un si grand nombre d'hômes, Nos commissaires des vivres enverront aux dils endroits le nombre nécessaire de marmittes pour que les troupes puissent faire eux-mêmes leur cuisine.

Le quartier maître général fera savoir aux cômmissaires des vivres si *Wordingbourg* peut recevoir les troupes espagnoles et leurs escortes, sans compter nos troupes qui y sont déjà ; dans le cas contraire, le village le plus voisin peut y être employé, et alors il sera pareillement pourvu par Nous même de vivres et de marmittes. Si *Kallehange* est dans le même cas, on prendra *Wibemose* en envoyant ailleurs les troupes y logées. Dans le cas où Nos troupes, chargées de la garde, ne pourraient pas être logées convenablement dans les villages occupés par les Espagnols, elles camperont ; les tentes nécessaires pour cela leur seront délivrées par notre arsenal d'après les arrangements pris par notre Quartier-maître général. Dans les villes et les villages destinés d'après cet ordre à loger les prisonniers de guerre espagnols, il sera nommé un officier pour faire les fonctions de cômmandant de place tant que durera la marche ; à *Roskilde, Ringsted* et *Holbec* il y en a déjà ; pour *Roeskilde-Kio*, Nous nomons le Lieutenant en premier *Früs* du régiment appelé *Norsksir-Régiment* ; pour *Hedegoordene* le Lieutenant en premier *Comte de Schack* des gardes à pié ; et pour *Oesemagle* le Lieutenant *Holstein* du régiment de cavalerie appelé *Liv Regimentet Ryllene* ; pour



Callunborg le colonel Kardoff nōmera un officier pour cet effet; pour Slagese et Corsoër il en faudra deux qui seront choisis par le colonel de Bassevitz; à Kjæge, Kongsted, Fataë, Wordingborg et Kallehange, il en sera placé un dans chaque place au choix du Lieutenant Général de Castenskjold; dans les îles le colonel Narendorff nōmera les personnes qui occuperont ces places.

Nous enjoignons à notre amirauté d'avoir soin qu'il y ait à Callundborg, Corsoër, Nascou et Nysted des officiers de la marine qui puissent diriger les trajets et prendre les mesures nécessaires à cet égard; ils doivent d'avance faire en sorte que le nombre requis des bâtiments s'y trouve, pour prévenir tout délai.

Ces officiers de la marine Nous répondront que l'ordre soit maintenu pendant le passage, et s'ils ont lieu de douter de la tranquillité des Espagnols durant le trajet, IL LEUR SERA PERMIS DE LES LIER OU DE PRENDRE TELLE AUTRE MESURE QU'ILS JUGERONT NÉCESSAIRE POUR MAINTENIR L'ORDRE ET LA TRANQUILLITÉ. CONTRE LES COUPABLES QUI SONT A LA TÊTE DES COLONNÉS MARCHANT A NASCOU ET NYSTED IL FAUDRA EN PARTICULIER PRENDRE AUTANT QUE POSSIBLE TOUTES LES MESURES DE PRUDENCE, ATTENDU QU'ON NE PEUT PAS DU TOUT COMPTER SUR CEUX-LA.

*Quartier Général à Copenhague le 26 août 1808.*

En exécution de ces ordres, le mouvement commença le 3 septembre; la première colonne constituée par les officiers se mit en route pour Corsoër: Le 4, ce fut au tour des prisonniers de Copenhague qui formèrent les colonnes réglementaires.

Le 24 septembre, les prisonniers espagnols avaient alors tous heureusement passé de Seeland en Fionie à l'exception d'une centaine de malades qui restaient à Copenhague aux deux Holms, et l'on disait couramment dans cette ville que le commandement français devait prendre les moyens nécessaires pour les faire retourner dans leur pays, d'après une promesse solennelle qui en aurait été faite par le Prince de Ponte Corvo et dont nous n'avons trouvé nulle trace.

Cependant nous ne pouvons pas manquer de reproduire ici les appréciations du Général Fririon à ce sujet<sup>1</sup>:

« Les hommes qui comptent pour quelque chose la discipline et la morale dans les armées, croiront peut-être que, dès que les Espagnols révoltés en Seeland eurent été désarmés et renvoyés sous escorte dans le Julland, un Tribunal militaire fut formé pour procéder à la recherche des principaux coupables.

1. Spectateur Militaire. Op. cit.

bles et les livrer à la sévérité des lois. Le Général français qui commandait les troupes alliées en Séeland avait fait observer au Général en chef de l'armée française qu'il lui était impossible de procéder juridiquement à la recherche des coupables attendu que les officiers français de son état-major étaient tous parties plaignantes, et que les officiers espagnols, sans être précisément complices, étaient, en grande partie au moins, coupables de faiblesse. ON NE POURRA SE DÉFENDRE D'UN SENTIMENT PÉNIBLE, QUAND ON SAURA QUE LES RÉVOLTÉS DE LA SÉELAND JOUIRENT, A LEUR ARRIVÉE DANS LE NORD DE L'ALLEMAGNE, DE L'IMPUNITÉ QUE LEUR AVAIT SOUHAITÉE LE MARQUIS DE LA ROMANA <sup>1</sup>. EN FRANCE MÊME, OU ILS SÉJOURNÈRENT PENDANT QUELQUE TEMPS, ON NE SE DOUTAIT PAS DU CRIME QU'ILS AVAIENT COMMIS (les journaux français ayant dû garder le silence sur leur rébellion); ils jouirent de la même considération que ceux qui avaient suivi leur général partant pour l'Espagne; on leur prodigua des applaudissements, et même des secours de toute espèce. Par cette confusion du juste et de l'injuste, du crime et de la vertu, DES ASSASSINS SE CRURENT DES HÉROS. »

Nous ne suivrons pas le Général Fririon dans les considérations dont il a fait suivre son récit dans *Le Spectateur Militaire*. Il ne pouvait juger avec sang-froid ni l'acte de refus du serment ni la fuite du Marquis de la Romana. Nous avons dit déjà quelle faute on avait commise, par ordre de l'Empereur sur les incitations maladroites du Maréchal Bernadotte, de pousser les Espagnols en avant et de les mettre à portée des relations par mer avec les Anglais. On a tout fait du côté français pour laisser s'accomplir ce qui est arrivé.

D'autre part, je tiens à protester, jusqu'à preuve du contraire, contre le récit, donné dans l'ouvrage de *Spanske Tropper*, du traitement imposé aux prisonniers espagnols lorsqu'ils furent livrés à Snoghoe dans le Jutland aux autorités françaises, d'après un témoin oculaire dont on ne donne pas le nom, et dont l'on n'a sans doute pas vérifié les dires. En tout cas si l'on avait vraiment attaché les prisonniers avec des cordes, l'on n'aurait fait qu'exécuter les ordres de S. M. le Roi du Danemark (voir le dernier § de la lettre du 26 août). Enfin les auteurs espagnols les plus passionnés, et surtout M. de Gomez, n'ont pas osé, sans preuves, affirmer de tels faits : et l'on peut croire qu'ils y eussent insisté.

« Près du ponton de Snoghœ, un régiment d'infanterie français était déployé près du lieu de débarquement. Un nombre

1. Voir les faits et la note de la page 431 sur la Félonie de Bernadotte.

suffisant de charrettes de paysan et de gendarmes à cheval étaient présents. Le chef du régiment de Guadalaxara, le colonel Martorell, était le plus élevé en grade des officiers Espagnols présents comme prisonniers de guerre. Au nom de ses compatriotes, il prit sur le pont congé de l'escorte Danoise, qui allait repasser le Belt ; il lui adressa ses remerciements pour le traitement humain dont les Espagnols avaient joui pendant qu'ils avaient été sous la surveillance Danoise<sup>1</sup>. Puis le colonel monta avec sa famille — femme et trois filles — dans une voiture. Un fantassin armé était placé près du cocher, et de chaque côté de la voiture un gendarme allait à cheval. Les autres officiers furent tous au contraire traités de la même façon que les sous-officiers et les soldats : 4 hommes montaient dans chaque voiture sous la surveillance spéciale d'un fantassin, qui était assis derrière, pendant que les gendarmes surveillaient tout le transport et maintenaient l'ordre. Mais ces mesures de précaution contre ces hommes qui ne pouvaient faire ni défense ni fuite, ne semblèrent pas satisfaisantes à la police militaire : chaque homme — officier, sous-officiers ou soldats — EUT LES BRAS ATTACHÉS DERRIÈRE LE DOS, et puis les 4 hommes de chaque voiture furent attachés à celle-ci, et l'un contre l'autre. On peut penser, quel torture

1. Page 78, BOPPE. *Op. cit.* Le Commandant Lopez dit ce qui suit à propos du traitement infligé aux prisonniers espagnols par les Français « ils furent conduits sous escorte jusqu'à Korsøer où ils furent embarqués et enfermés pour traverser la Baltique ; ils débarquèrent à Nyborg, d'où était parti La Romana, traversèrent l'île de Fionie, passèrent le petit Belt à Middelfart et furent, immédiatement après, remis aux troupes françaises qui LES TRAITÈRENT AVEC AUTANT D'HUMANITÉ QUE LES DANOIS LEUR AVAIENT TÉMOIGNÉ D'ANIMOSITÉ par toutes sortes de mauvais procédés. »

Je crois que Lopez exagère la conduite des Danois. Le Roi avait donné des ordres très sévères pour assurer le transport des prisonniers d'Asturias et de Guadaluja. A bord des bateaux, en cas d'indiscipline on devait les mettre au fers, à la chaîne et se servir de tous les moyens et prendre des précautions, particulièrement contre les meneurs de Roskilde. Le transport commença le 4 septembre et se termina le 10 septembre. Les derniers convalescents furent évacués le 3 novembre. (K. SCHMIDT, p. 305.) Mais il resta des malades jusqu'au printemps de 1809 ; et quelques-uns se fixèrent en Seeland. En arrivant à Thorseng (K. SCHMIDT, page 306) LES ESPAGNOLS ÉTAIENT DANS UN ÉTAT MISÉRABLE, MANQUANT DE CHAUSSURES. Des habitants en eurent pitié surtout de ceux qu'ils avaient connu au passage. A Odense on leur montra aussi beaucoup de compassion et on leur donna des effets et du tabac. Lopez dit, que SI LES AUTORITÉS DANOISES FURENT AUSSI DURES POUR LES PRISONNIERS ESPAGNOLS c'est qu'« elles ont eu peur de fâcher les français en leur montrant de la compassion ». M. K. Schmidt s'efforce de montrer qu'il n'en fut rien, et il accepte la version des témoins qui auraient vu la façon dont les Espagnols auraient été traités par les autorités françaises à partir de Snoghœ, sans comprendre que la fuite des Espagnols, leur conduite à Roskilde, les crimes commis en Espagne pouvaient légitimer des mesures de rigueur.

*c'était d'être transportés attachés comme cela pendant plusieurs jours. »*

Quoi qu'il en soit, les premières colonnes de prisonniers furent dirigées sur Mayence, tandis que le Régiment d'Algarbe, désarmé, était chargé de recueillir et de panser les chevaux espagnols abandonnés dans les îles et sur le continent et que l'on s'efforçait de rassembler, avant de les envoyer sur les dépôts de Wesel et de Magdebourg.

Le 10 septembre, le Commissaire ordonnateur en Chef Duprat, envoyait à l'Intendant Général Daru, l'Etat suivant des Officiers Espagnols qui, partant d'Altona et de Hambourg, le 12 septembre, devaient se rendre sous escorte à Mayence :

| Désignation des corps             | NOMS ET PRÉNOMS         | GRADES               | Observations  |
|-----------------------------------|-------------------------|----------------------|---------------|
| Génie                             | Hermozilla (Michel)     | Brigad. des arm.     | reste p. aut. |
|                                   | De Rétz (Jean)          | Major                | <i>id</i>     |
|                                   | Boado (Vincent Sanchez) | <i>id.</i>           | <i>id</i>     |
| Artillerie                        | Guerrero (Joseph)       | Capitaine            | <i>id</i>     |
|                                   | Riesch (Raphaël)        | Lieutenant           |               |
|                                   | Zacares (Martin)        | Sous-Lieutenant      |               |
|                                   | Gorritz (Jean)          | Comm. de guerre      |               |
|                                   | Savignac (Séraphin)     | Payeur               | reste p. aut. |
| Régiment de Zamora                | Silvestre (Vincent)     | Médec. consultant    |               |
|                                   | Vaquez (Augustin)       | Capitaine            |               |
|                                   | Vaquez (Mariano)        | <i>id.</i>           | reste p. aut. |
|                                   | Boulangero (Emanuel)    | Capit. aide-major    | <i>id</i>     |
|                                   | Gamarra (Jean)          | Lieutenant.          |               |
| infanterie de ligne               | Ordonnez (Manuel)       | <i>id.</i>           | reste p. aut. |
|                                   | Imaz (Auge)             | Sous-Lieutenant      | <i>id</i>     |
|                                   | Vidal (Jean)            | <i>id.</i>           |               |
|                                   | Boulangero (François)   | <i>id.</i>           | reste p. aut. |
| Régiment de Guadaluara            | Bayona                  | Chirurgien           |               |
|                                   | Hurtado (Michel)        | Lieutenant.          | reste p. aut. |
| Régiment de Asturias              | De Castro (Dominique)   | Aumônier             |               |
|                                   | Gautier (Rodolphe)      | Lieut. col. et brig. |               |
|                                   | Sobrado (Jean)          | Lieutenant           |               |
| Régiment de la Princesse          | De Ortoz (Jean Gomez)   | Capitaine            | reste p. aut. |
|                                   | Gamito (Pascal)         | Lieutenant.          | <i>id</i>     |
|                                   | Ciria (Emanuel)         | <i>id.</i>           | <i>id</i>     |
|                                   | Prada (Joseph)          | <i>id.</i>           |               |
| Régiment de Barcelone inf. légère | Nava (Joseph)           | Sous-Lieutenant      |               |
|                                   | Pusol (Augustin)        | Lieutenant           | reste p. aut. |
| Régiment de Catalogne             | Salignet (Emmanuel)     | Capitaine            | <i>id</i>     |
|                                   | Manso (Joseph Elie)     | Capitaine            | reste p. aut. |
| Rég. du Roy cavalerie             | De Baldelise (Melchior) | Lieutenant           |               |
|                                   | Todo (Zadie)            | <i>id.</i>           |               |
|                                   | Belmont                 | Sous-Lieutenant      |               |
|                                   | Mariano (François)      | Colonel              | reste p. aut. |
| Régiment de l'Infante cavalerie   | Alarcon (Joseph)        | Capitaine            |               |
|                                   | Tagle (Raimond)         | <i>id.</i>           | reste p. aut. |
|                                   | Miguel (André)          | Lieutenant           |               |
|                                   | Villaroël (Joseph)      | <i>id.</i>           |               |
|                                   | Arquès (Jean-Baptiste)  | Chirurgien           | reste p. aut. |



| Désignation des corps        | NOMS ET PRÉNOMS      | GRADES            | Observations  |
|------------------------------|----------------------|-------------------|---------------|
| Régiment d'Algarva cavalerie | Adell (Lon)          | Major             | reste p. aut. |
|                              | De Frientes (Joseph) | Lieut.-Aide-Major |               |
|                              | Aguirre (Diegue)     | Capitaine         | reste p. aut. |
|                              | Samaniego (Emanuel)  | <i>id.</i>        |               |
|                              | Cadavie (Antoine)    | <i>id.</i>        | reste p. aut. |
|                              | Estrado (Etienne)    | Lieutenant        |               |
|                              | Solana (Paul)        | Sous-lieutenant   |               |
|                              | Carcel (Narcisse)    | <i>id.</i>        |               |
|                              | Requessent (Vincent) | <i>id.</i>        |               |
|                              | Ecosset (François)   | <i>id.</i>        |               |
|                              | Perero (Emanuel)     | <i>id.</i>        |               |
|                              | Coll (Philippe)      | <i>id.</i>        |               |
|                              | Martin (Jean)        | <i>id.</i>        |               |
|                              | Epinosa (Joseph)     | Cadet             |               |
| Minguella (Jean)             | <i>id.</i>           |                   |               |
| Faure (Antoine)              | <i>id.</i>           |                   |               |
| Therran (Balthasar)          | <i>id.</i>           |                   |               |
| Régiment d'Almanza dragons   | Salgado (Antoine)    | Lieutenant        |               |
|                              | Gomel (Emanuel)      | Chirurgien        |               |

D'autres partirent les 19 et 20 septembre, les premiers pour Mayence, les seconds pour Maestricht, conformément aux états suivants, dans lesquels on remarquera quelques noms qui se trouvent dans l'état ci-dessus, noms d'officiers ayant obtenu sans doute primitivement l'autorisation de retarder leur départ. Quelques erreurs ont pu se glisser dans l'orthographe des noms ! Aux armées, dans ces circonstances, elles sont excusables et nous les respectons.

| Désignation des corps   | NOMS ET PRÉNOMS      | GRADES                         | Observations                   |
|-------------------------|----------------------|--------------------------------|--------------------------------|
| Du Génie                | Juan de Retz         | Major                          | Il y a en outre 7 domestiques, |
|                         | Francisco Mariano    | Colonel                        |                                |
| De l'Infante            | Felesfero Mariano    | Cadet                          | 3 femmes et 17 chevaux.        |
|                         | Juan Arquez          | Chirurgien Major.              |                                |
| Des Asturies artillerie | Francisco Manzanas   | Chir. de la 3 <sup>e</sup> cl. |                                |
|                         | Alfonso Palaox       | Maréchal.                      |                                |
|                         | Rodolfo Gautier      | L.-C. ff. Brigadier            |                                |
|                         | Pablo Jubet          | Capitaine                      |                                |
|                         | Cardenas             | Adjudant                       |                                |
|                         | Moreno               | Lieutenants                    |                                |
| D'Algarve               | Saldarriaga          |                                |                                |
|                         | Molino               |                                |                                |
|                         | Man. Miranda         | Sous-Lieutenants               |                                |
|                         | Juan Martin          |                                |                                |
| Guadalaxara Algarve     | Joseph de Torris     |                                |                                |
|                         | Cristoval Blasco     |                                |                                |
|                         | Joachim de la Fuente | Cadets                         |                                |
|                         | Raphaël Molina       |                                |                                |
|                         | Vucenta Pasqual      | Bourelier                      |                                |
| Guadalaxara             | Mig. Hurtado         | Lieutenant                     |                                |
|                         | Michel Befart        | <i>id.</i>                     |                                |
|                         | Fernand Manuel       | Soldat                         |                                |

| Désignation des corps | NOMS ET PRÉNOMS      | GRADES             | Observations  |
|-----------------------|----------------------|--------------------|---|
| De Zamora             | Mariano (Vasquez)    | Capitaine          | Ne part pas<br>ayant obtenu une autorisation du Prince. |
|                       | Gamarra (Jean)       | Lieutenants        |   |
|                       | Ordonnez (Manuel)    |                    |   |
|                       | Arcos (Joseph)       |                    |   |
|                       | Carillo (François)   |                    |   |
| La Princesse          | Verez (Joseph)       | Sous-Lieutenants   |   |
|                       | Carral (Raimond)     |                    |   |
|                       | Ostos (Jean de)      | Capitaine          |   |
|                       | Siria (Manuel)       | Lieutenants        |   |
|                       | Carneto (Pascal)     |                    |   |
| De Barcelone          | Salignet (Manuel)    | Capitaine          |   |
| De Catalogne          | Pusol (Augustin)     | Lieutenants        |   |
|                       | Cepeda (Demetre)     |                    |   |
| Du Roi cavalerie      | Manro (Joseph-Elie)  | Capitaine          |   |
|                       | Yebra (Joseph de)    | Colonel brigadier  |   |
|                       | Carbonell (Raimond)  | Lieutenant colonel |   |
| D'Algarve cavalerie   | Molina (Simon de)    | Capitaines         |   |
|                       | Cienfuegor (Bernard) |                    |   |
|                       | Rodriguez (François) | Aide-major capit.  |   |
|                       | Periannes (Diego)    | Aumônier           |   |
|                       | Sales (Joseph)       | Chirurgien         |   |
|                       | Albesch (Joseph)     | Lieutenants.       |   |
|                       | Pena (Luc de la)     |                    |   |
|                       | Fexa (Ignau)         | Sous-lieutenants   |   |
|                       | Finaxero (Josef)     |                    |   |
|                       | Oteiza (François)    | Cadets             |   |
|                       | Cienfuegor (Simon)   |                    |   |
|                       | Mercado (Antoine)    | Maréchal expert    |   |
|                       | Guintana (Narcisse)  | Sellier            |   |

Ce sont les seuls renseignements nominatifs que nous ayons pu nous procurer et qui sont loin d'être complets puisque, le 21 septembre, de Flotbeck, le Maréchal Bernadotte rendait compte qu'il était déjà parti d'Altona, en plusieurs convois, 1.016 Sous-Officiers et soldats, et 214 Officiers prisonniers de guerre.

A la date du 16 mai 1809, le Ministre de la Guerre adressait au Général Kindelan un Etat des Officiers susceptibles d'être employés dans le régiment de Joseph Napoléon ; nous donnons cet état<sup>1</sup> où l'on retrouvera des noms déjà cités, et quelques autres qui compléteront peu à peu ce chapitre d'histoire : l'orthographe des noms permettra quelques rectifications aux tableaux précédents :

1. Voir l'ouvrage du Commandant BOPPE, pp. 176 à 178.

*Régiment d'infanterie espagnol Joseph-Napoléon.*

Etat des officiers devant servir dans ce régiment soumis à l'approbation de S. M. l'Empereur.

| GRADES | NOMS | GRADES<br>qu'ils avaient antérieurement<br>et régiments<br>dans lesquels ils servaient. |
|--------|------|---|
|--------|------|---|

**Etat-Major**

|   |   |  |
|---|---|--|
| Nommé pour remplir provisoirement les fonct. de colonel | Jean Kindelan   | Maréchal et inspecteur général de l'infanterie étrangère.  |
| Chefs de bataillon.                                     | Cayetan Ramirez de Arellano<br>Rodrigo Medrano<br>Jean Gamarra. | Major du rég. des Asturies.<br>Maj. du rég. de Guadalaxara.<br>Lieutenant de grenadiers au rég. de Zamora. |
| Adjudants-majors, capitaines                            | Mathias Cardona   | Adjudant-major du rég. de Guadalaxara.   |
| Offic. payeur, s.-l. Aumônier                           | Antoine Villalba<br>Franç. Fernandez<br>Dominiq. de Castro      | Lieut. du rég. des Asturies.<br>S.-lieut. du rég. des Asturies.<br>Aumônier du rég. de Guadalaxara.        |
| Chirurgien-major  | Joseph Sales  | Chirurgien du rég. d'Algarve cavalerie.  |
| Aides-chirurgiens                                       | Raimond Bayona<br>Laurent Pujades<br>François Abreu             | Chirurg. du rég. de Zamora.<br>Chirurg. du rég. des Asturies.<br>Chirurg. du rég. des Asturies.            |

**Capitaines de 1<sup>re</sup> Classe**

|               |                                    |   |
|---------------|------------------------------------|---|
| De grenadiers | Raimond Ducer                      | Capitaine de grenadiers au rég. des Asturies. |
|               | Raphaël Llanza                     | Capit. de Guadalaxara.                        |
|               | Joseph Vazquez                     | Capit. de Zamora.                             |
|               | Joseph Sansot                      | Capit. de <i>Bourbon-infanterie</i> .         |
|               | Pierre Bataller                    | Capit. de Guadalaxara.                        |
|               | Emmanuel Piferrer                  | Capit. de Guadalaxara.                        |
|               | Thomas Herrera<br>Salvador Maseres | Capit. des Asturies.<br>Capit. des Asturies.  |

**Capitaines de 2<sup>e</sup> Classe**

|               |                                |  |
|---------------|--------------------------------|--|
| De voltigeurs | Emman. Saliquet                | Capit. du 1 <sup>er</sup> de Barcelone-chasseurs.      |
|               | Emman. Ordovas                 | Capit. de Guadalaxara.                                 |
|               | Emm. Bolangero                 | Lieut. avec rang de capit. de Zamora.                  |
|               | Gérard Roberti                 | Adjudant-major avec rang de capit. de Guadalaxara.     |
|               | Pierre Zorilla                 | Lieut. avec rang de cap. des Asturies.                 |
| De voltigeurs | François Gonzalez              | Adjudant-major avec rang de cap. des Asturies.         |
|               | Thomas Nieto                   | Lieut. avec rang de capit. de Guadalaxara.             |
|               | Joseph Kindelan                | Lieut. avec rang de capitaine d' <i>Ullonia</i> .      |
|               | François Ponce<br>Joseph Arcos | Lieut. de Guadalaxara.<br>Lieut. de grenad. de Zamora. |

|  | NOMS | GRADES<br>qu'ils avaient antérieurement<br>et régiments<br>dans lesquels ils servaient. |
|--|------|---|
|--|------|---|

**Capitaines de 3<sup>e</sup> Classe**

|               |                   |                                       |
|---------------|-------------------|---------------------------------------|
|               | Joseph Hernandez  | Lieut. de Guadalajara.                |
|               | François Martinez | Lieut. de Guadalajara.                |
|               | François Carrillo | Lieut. de grenadiers de la Princesse. |
| De voltigeurs | Thomas Perez      | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Mathias Retamar   | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Dominique Tierra  | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Nicolas Caunedo   | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Jean de Espana    | Lieut. de Guadalajara.                |
| De voltigeurs | Antoine Navarro   | Lieut. de Guadalajara.                |
|               | Michel de Buergo  | Lieut. des Asturies.                  |

**Lieutenants de 1<sup>re</sup> Classe**

|               |                   |                                       |
|---------------|-------------------|---------------------------------------|
|               | Louis Gutierrez   | Lieut. des Asturies.                  |
| De grenadiers | Cristophe Bolana  | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Emman. Ondonez    | Lieut. de Zamora.                     |
|               | François Vinas    | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Mucio Careli      | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Basilisso Vasquez | Lieut. de Guadalajara.                |
| De voltigeurs | Angel Manzano     | Lieut. de Guadalajara.                |
|               | Paschal Canut     | Lieut. de la Princesse.               |
|               | Joseph Seguera    | Lieut. de Guadalajara.                |
|               | Léandre Zambrana  | Lieut. de Guadalajara.                |
|               | Antoine Casanoves | Lieut. des Asturies.                  |
| De grenadiers | Emm. Torregrosa.  | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Jean Espinosa     | Lieut. des Asturies.                  |
|               | Emmanuel Ciria    | Lieut. de grenadiers de la Princesse. |

**Lieutenants de 2<sup>e</sup> Classe**

|               |                    |  |
|---------------|--------------------|--|
| De grenadiers | Policarpe Aigarra. | Lieut. de Guadalajara.                     |
|               | Emm. Bustamante    | Sous-lieut. de grenadiers de Guadalajara.  |
|               | Mariano Cherta     | Sous-lieut. de grenadiers de Guadalajara.  |
|               | Antoine Vizmes     | Sous-lieut. des Asturies.                  |
|               | François Ochando   | Sous-lieut. de Guadalajara.                |
|               | Gabriel Cardena    | Sous-lieut. des Asturies.                  |
|               | Emm. Larreategui   | Sous-lieut. des Asturies.                  |
|               | François Garcia    | Sous-lieut. des Asturies.                  |
| De voltigeurs | Joseph Salmas      | Sous-lieut. de Guadalajara.                |
|               | Joachim Caamano    | Sous-lieut. de grenadiers de la Princesse. |
| De voltigeurs | Joseph Aragon      | Sous-lieut. de Guadalajara.                |
|               | Ferdin. de la Vega | Sous-lieut. de Guadalajara.                |
|               | Joseph Labaig      | Sous-lieut. de grenadiers de Guadalajara.  |
|               | Jean Perez         | Sous-lieut. de Zamora.                     |

**Sous-Lieutenants**

|               |                  |                                 |
|---------------|------------------|---------------------------------|
|               | Raimond Corrales | S.-I. de gren. de la Princesse. |
|               | Romuald Tobar    | Sous-lieut. de Guadalajara.     |
|               | Antoine Mena     | Sous-lieut. des Asturies.       |
| De grenadiers | Joseph Montojo   | Sous-lieut. des Asturies.       |
|               | Vincent Ortiz    | S.-I. de gren. de Guadalajara.  |
| De voltigeurs | Raphaël Alcedo   | Sous-lieut. des Asturies.       |
|               | Joseph Corvalan  | Sous-lieut. de Guadalajara.     |



|                                 | NOMS              | GRADES<br>qu'ils avaient antérieurement<br>et régiments<br>dans lesquels ils servaient. |
|---------------------------------|-------------------|---|
| <b>Sous-Lieutenants (Suite)</b> |                   |   |
| De voltigeurs                   | François Zayas    | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Emmanuel Romero   | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Jaime Sanz        | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Antoine Delgado   | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | Joseph Oliver     | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Nicolas Biedma    | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Ant.-Marie Alguer | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
| De grenadiers                   | Franç. Niño Recio | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | Jean Sanchez      | Sous-lieut. des Asturies.   |
| De voltigeurs                   | Joseph Menendez   | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | Pierre Cuesta     | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | Antoine Aragon    | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | Thomas Aldao      | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Antoine Aldao     | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | François Montuel  | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Pierre Aparicio   | Sous-lieut. des Asturies.   |
|                                 | Jean Demblans     | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | Marc Turriel      | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
|                                 | De voltigeurs     | Raphaël Appellaniz  |
| Joseph Valdes                   |                   | Sous-lieut. de Guadalajara.   |
| Jaime Mirambel                  |                   | Serg. du 1 <sup>er</sup> de Catalogne-ch.   |

On avait aussi pu récupérer 1.800 chevaux espagnols dirigés sur Wesel, Hanovre et Postdam.

Nous allons maintenant suivre très rapidement ces prisonniers espagnols jusqu'au jour où, entrant dans la composition d'un Régiment étranger nouvellement créé, ils deviendront le *Régiment Joseph Napoléon* et ne nous appartiendront plus<sup>1</sup>.

Conduits à Mayence ou à Maestricht, ils furent, par ordre de l'Empereur du 6 octobre, soumis à une très grande surveillance et internés dans plusieurs villes de garnison.

Le 17 octobre, le Ministre de la Guerre, le Général Clarke, rendait compte que les Officiers par groupes de 12 ou 15 se trouvaient à Sedan, Bouillon, la Petite-Pierre, Lechtenberg, dans les forts Barroux, de l'Ecluse, Griffon, à Besançon, à la Citadelle d'Amiens et au Château de Péronne ; et à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1809, les prisonniers étaient répartis conformément au tableau ci-dessous<sup>2</sup> :

1. Voir alors l'ouvrage du Commandant BOPPE.

2. BOPPE, *Op. Cit.*, p. 83.

| Divisions militaires            | Villes de Dépôt              | Officiers | Sous-officiers et soldats |
|---------------------------------|------------------------------|-----------|---------------------------|
| 2 <sup>o</sup>                  | Mézières .....               | »         | 25                        |
| 3 <sup>o</sup>                  | Luxembourg .....             | »         | 50                        |
| »                               | Thionville .....             | »         | 500                       |
| 4 <sup>o</sup>                  | Phalsbourg .....             | »         | 456                       |
| 5 <sup>o</sup>                  | La Petite-Pierre.....        | 23        | »                         |
| »                               | Lichtenberg .....            | 23        | »                         |
| 6 <sup>o</sup>                  | Besançon, fort Griffon.....  | 24        | 533                       |
| 7 <sup>o</sup>                  | Fort Barraux.....            | 24        | »                         |
| »                               | Fort l'Ecluse.....           | 24        | »                         |
| 15 <sup>o</sup>                 | Château d'Amiens.....        | 23        | »                         |
| »                               | Château de Péronne.....      | 23        | »                         |
| 16 <sup>o</sup>                 | Lille .....                  | »         | 444                       |
| »                               | Fort de Scarpe, à Douai..... | »         | 37                        |
| 18 <sup>o</sup>                 | Dijon .....                  | 20        | 4                         |
| 20 <sup>o</sup>                 | Périgueux .....              | 1         | 1265                      |
| TOTAL.....                      |                              | 185       | 4574                      |
| Employés chez des particuliers. |                              | »         | 7                         |
| Aux hôpitaux.....               |                              | »         | 543                       |
| En jugement.....                |                              | »         | 7                         |
| TOTAL GÉNÉRAL.....              |                              | 185       | 5131                      |

Le 5 décembre, alors qu'il était en Espagne, Napoléon songea à faire organiser par son frère, le roi Joseph, un Régiment qui serait commandé par le Général Kindelan.

Le 7 janvier 1809, il autorisait le recrutement des Régiments étrangers parmi les espagnols prisonniers ; et le 24 janvier, rentré à Paris, il approuvait la création d'un Régiment espagnol dont le Général Kindelan serait Colonel, et qui aurait nom *Royal Napoléon*<sup>1</sup>. Le Ministre de la Guerre crut devoir à ce sujet demander son avis au Général, qui lui adressa un rapport dans lequel on trouve les renseignements suivants, et des considérations qui, si atténuées qu'elles soient, prouvent à *fortiori* que les Espagnols évadés de Langeland n'avaient aucun regret de leur acte, puisque le Général n'osait pas se fier à ceux qu'il classait, pour former le Régiment, dans les Catégories n<sup>os</sup> 2 et 3.

L'on peut diviser les troupes espagnoles restées de la division du Nord en trois classes<sup>2</sup> :

1<sup>o</sup> *Celles qui, ayant prêté le serment, ont fait preuve de leur fidélité, en se refusant à suivre la défection générale ; de ce nombre est la plus grande partie du régiment de cavalerie d'Algarve, et quelques officiers séparés.*

2<sup>o</sup>. *Celles qui, ayant prêté le serment de fidélité, se trou-*

1. Corresp. de Napoléon, n<sup>os</sup> 14,735, 14,749.

2. Rapport du Général Kindelan du 18 janvier 1809. A. N. Af., IV-1100. BOPPE. *Op. cit.*, p. 86.

voient éloignées de leurs régimens au moment de la défection, et n'ont pas eu l'occasion de se prononcer ; à cette classe appartiennent la compagnie de grenadiers du Prince de Ponte-Corvo, les détachemens employés en différentes missions ; les dépôts d'Altona, les officiers qui avoient été envoyés à Hambourg par chaque régiment, pour assister à la célébration de la fête de S. M. l'Empereur et Roi, et plusieurs autres qui se trouvoient malades ou en mission.

3°. Celles qui étoient à Seeland et qui se sont insurgées à l'occasion de la prestation de serment : de ce nombre sont les régimens d'infanterie de Guadalaxara et des Asturies.

Enfin, le 13 février 1809, Napoléon décrétait la création par enrôlement volontaire d'un Régiment Espagnol d'Infanterie, sous le titre de *Joseph Napoléon* ; le 7 mars, il décidait qu'il serait formé à Avignon.

Enfin, en même temps que l'on avait désarmé et fait prisonnier les Régimens des Asturies et de Guadalaxara, l'on s'était emparé de leurs caisses de fonds. L'on en fit un inventaire très curieux que nous donnons ci-dessous à titre documentaire et parce que nous pensons qu'il intéressera les lecteurs :

#### TRADUCTION DU DANOIS

« L'an 1808 le 31 août nous les soussignés nous rendimes au bureau du Caissier du Commissariat Royal de Guerre, conformément à un ordre du dit Commissariat de la teneur qui suit :

« Sa Majesté le Roi ayant décrété l'ouverture et la revue de quelques malles, en lesquelles se trouve une partie d'argent, de comptes et autres documents, appartenant aux Régimens espagnols Guadalaxara et Asturies avec ordre de déposer l'argent dans la Caisse royale de guerre et avoir soin de la conservation des documents, Nous commettons et prions par ces présentes M. le Conseiller de Justice et Chef de Bureau Lœrmand, et le secrétaire de la Chancellerie de guerre et Caissier de guerre M. Mœrch, d'ouvrir, de compter et de revoir en notre présence l'argent et les documents contenus dans les dites malles, et d'en dresser un Instrument, qu'ils auront à Nous communiquer dans la suite. »

Copenhague, du Commissariat Royal de guerre  
le 13 août 1808.

Mœsting

Haxthausen.

A Messieurs Lœrmand Conseiller de Justice et Mœrch,  
secrétaire de la Chancellerie de guerre.

Le 31 du dit mois, en exécution de l'ordre ci-dessus, huit pièces de malles et trois caisses de bois, le total ou nombre qui nous a été remis, furent ouvertes en présence de Son Excellence le Président de la Chancellerie M. de Mœstling, Grand-Croix du Danebrog, et du Général Major et Député M. d'Haxtausen, et n'ayant pas une connaissance assez suffisante de la dénomination de plusieurs monnoies étrangères d'or et d'argent qui s'y trouvaient, il fut résolu de recueillir chaque espèce en gros de toutes les malles et quant à la dénomination de demander des éclaircissements du Bureau Royal de la Banque ; ainsi il fut trouvé ensemble en six malles marquées :

1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillon Guadalaxara.

1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillon Asturies :

*En or :*

|                                       |          |
|---------------------------------------|----------|
| Doublons entiers.....                 | 181 Pces |
| 1/2 Doublons.....                     | 197 »    |
| 1/4 Doublons.....                     | 260 »    |
| 1/8 Doublons.....                     | 444 »    |
| 1/16 Doublons.....                    | 167 »    |
| Pces de 40 francs.....                | 40 »     |
| » de 20 francs.....                   | 250 »    |
| Schild, Louis d'or.....               | 84 »     |
| » doubles français.....               | 4 »      |
| » doubles prussiens.....              | 109 »    |
| Louis et Frédéric d'or simples.....   | 215 »    |
| 1/2 Louis et Frédéric or simples..... | 3 »      |
| Souverain d'or étruriens.....         | 3 »      |

*En argent :*

|                                |        |
|--------------------------------|--------|
| Piastres entières.....         | 647 »  |
| 1/2 Piastres.....              | 13 »   |
| 1/4 Piastres.....              | 3021 » |
| 1/5 Piastres.....              | 480 »  |
| 1/8 Piastres.....              | 17 »   |
| 1/10 Piastres.....             | 293 »  |
| 1/20 Piastres.....             | 181 »  |
| 2/5 Piastres.....              | 2 »    |
| Réaux d'argent.....            | 14 »   |
| Laubthalers français.....      | 34 »   |
| 1/2 Laubthalers français.....  | 22 »   |
| 1/12 Laubthalers français..... | 1 »    |
| Pièces de 5 francs.....        | 4 »    |



|  |              |      |
|--|--------------|------|
| Pièces de 1 franc.....                                       | 54           | »    |
| Schelin anglais.....   | 1            | »    |
| Crenty thalers.....  | 683          | »    |
| 1/2 Crenty thalers.....                                      | 87           | »    |
| Pièces de 20 Creutzers.....                                  | 7            | »    |
| Creutzers .....  | 10           | »    |
| 2/3 Creutzers.....   | 2086         | »    |
| 1/2 Creutzers.....   | 1            | »    |
| Conventionsthalers.....                                      | 575          | »    |
| 1/2 Conventionsthalers.....                                  | 130          | »    |
| 1/4 Conventionsthalers.....                                  | 9            | »    |
| Mariengroschens .....  | 6            | »    |
| En monnaie de Lubeck d'Hambourg et de Me-<br>klembourg ..... | 4 rthv. 3 f. |      |
| Monnaies de cuivre.....                                      | 99           | Pces |

*En monnaie d'espèce de Danemark et d'Holstein.*

|                                       |                 |  |
|---------------------------------------|-----------------|--|
| 1 <sup>er</sup> Bataillon Guadalaxara | 351 rthr. 12 p. |  |
| 2 <sup>e</sup> » »                    | 1142 » 24 »     |  |
| 3 <sup>e</sup> » »                    | 13 » 26 »       |  |
| 1 <sup>er</sup> » Asturies            | 60 » 40 »       | 1568 rth. 16 HC <sup>e</sup><br>de S. H. |

*En billets de banque et C<sup>e</sup> Danois.*

|                                       |                                       |
|---------------------------------------|---------------------------------------|
| 1 <sup>er</sup> Bataillon Guadalaxara | 1765 rth. 20 1/2 H.                   |
| 2 <sup>e</sup> » »                    | » » 31 1/2 »                          |
| 3 <sup>e</sup> » »                    | 6 » 41 » »                            |
| 1 <sup>er</sup> » Asturies            | 64 » 17 » » 1837 rth.<br>14 H. Ct. D. |

Les dites monnoies tant étrangères que celles du Pays furent tout de suite dûment scellées et fermées à c'ef, délivrées comme un Dépôt à la Caisse principale de guerre.

Il fut encore trouvé dans les susdites 6 malles une partie de paquets de Papiers et livres relatifs à la Comptabilité, qui tout de suite furent réunis tels qu'ils se trouvaient, dans les malles respectives sous scellés et dûment fermées à clé, sur quoi les malles furent transportées dans les Archives du Commissariat de guerre pour y être gardées.

Dans 2 autres malles revêtues de cuir noir avec des marques que nous ne pouvions pas lire, il ne se trouvait point d'argent, mais seulement des paquets de papiers et livres relatifs à la Comptabilité, lesquels furent donc remis dans les malles respectives, qui dûment fermées et scellées furent de

même transportées dans les Archives du Commissariat de guerre pour y être gardées.

Dans les 3 caisses de bois rien ne fut trouvé hors quelques outils apparament d'arquebusier lesquels nous laissames dans les caisses qui après, duement scellées et fermées à clé, furent de même placées dans les Archives du Commissariat de Guerre.

Copenhague, datum et supra.

Lôrmand, Môrch,

Nous certifions par ces présentes qu'il a été procédé au procès-verbal ci-dessus en notre présence, et que tout se trouve conforme à son contenu.

Copenhague, du commissariat Royal de Guerre,

le 10 octobre 1808.

(signé) Mostin,

Haxthausen.

## CHAPITRE IX

### Epilogue

- I. — Impression sur le baron Didelot, sur Napoléon, sur le roi Frédéric, de l'évasion des Espagnols. — Tentatives diplomatiques du roi de Suède. — Insistance de Didelot pour l'expédition de Scanie. — On le laisse sans instructions. — Dislocations de la Grande Armée. — Le Gouvernement des villes Hanséatiques. — Le Prince de Ponte Corvo s'efforce de ne pas exécuter les ordres concernant l'évacuation du Danemark.
- II. — Mouvements des escadres anglaises. — Démarches pour l'accueil des Espagnols en Suède. — Arrivée des navires de transport. — Le 12 septembre, départ des Espagnols pour l'Espagne. — Arrivée à la Corogne, on les rejette à Santander. — Arrivée de La Romana à la Corogne. — Destination des régiments reconstitués. — Triste sort de l'infanterie. — Combat de Zorzona. — La « Division du Nord ». — Bataille d'Espinosa. — Lenteur du Marquis de La Romana à prendre son commandement supérieur des armées de la Gauche et du Centre. — Demande de récompenses pour les évadés du Danemark — Vains espoirs. — Attitude ordinaire des gouvernements. — Conclusions.

Nous nous proposons maintenant de terminer ce long ouvrage,

1° En résumant très rapidement ce que devint notre politique envers le Danemark,

2° En suivant en Espagne les Espagnols évadés, car il est curieux de savoir ce qu'ils y sont devenus et quels lauriers on leur tressa.

La nouvelle du départ des Espagnols de Langeland arriva à Copenhague dans la matinée du 23. Le Baron Didelot en rendit compte aussitôt et fit remarquer<sup>1</sup> que :

*« A bien examiner l'état dans lequel se trouvaient les choses, leur départ ne fut pas un événement bien fâcheux. Dans la position qu'ils avaient prise, soutenus sur presque tous les points de l'isle par les Anglais et attaquables par un seul, il eut nécessairement fallu, pour tâcher de les réduire, sacrifier beaucoup de monde et cela sans la certitude du succès. D'un autre côté la politique pouvait s'opposer à laisser donner dans le Nord le spectacle des Français aux prises avec les Espa-*

1. Didelot, lettre du 23 août, n° 146, F° 403.

gnols, » malgré les facilités qu'aurait pu offrir la petite flotte de Swendborg qui avait été heureusement sauvée par l'Officier Danois.

Mais les ordres de l'Empereur, même s'ils fussent arrivés à temps eussent été inexécutables<sup>1</sup>. « *Le grand éloignement, la dispersion des troupes françaises, et le petit nombre de corps danois restés en Fionie et en Julland, n'en eussent point permis l'exécution à l'égard des Espagnols cantonnés dans ces provinces. Leurs troupes, seulement en Fionie, formaient un corps de 5 à 6.000 hommes ; il n'y avait aucun Français et à peine s'y trouvait-il deux bataillons danois. Quelles forces aurait-on pu opposer ? En faire passer d'autres points était une difficulté non moins insurmontable. Les Anglais, croisant dans le Belt, empêchaient le passage de Seeland en Fionie. L'OCCASION DE PRÉVOIR ET DE PRÉVENIR LEURS PROJETS AYANT ÉTÉ PERDUE, il n'était plus possible, d'après l'état des choses, d'en arrêter l'exécution quelque effort que l'on eut voulu employer. »*

L'Empereur dut se contenter d'écrire au Roi de Danemark :

*Saint-Cloud, 10 septembre 1808,*

*J'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 11 Août. J'ai été* EXTREMEMENT FACHÉ DE L'IMPRUDENCE QUI A ÉTÉ COMMISE DE LAISSER LA GARDE DES POSTES LES PLUS IMPORTANTS A DES TROUPES QUE LES CIRCONSTANCES DEVAIENT RENDRE SUSPECTES<sup>2</sup>. *Je l'ai été davantage encore des désagréments que Votre Majesté en a éprouvés. J'ai fort applaudi à la conduite qu'elle a tenue, et je la prie d'en recevoir mes remerciements. Quelques bataillons de plus ou de moins sont de peu de considération : les sollicitudes que cela devait donner à un allié qui, comme Votre Majesté, avait besoin de consolation, est ce qui m'a le plus frappé. Que Votre Majesté compte sur mon désir de tous les temps de lui être agréable et de contribuer à sa satisfaction et au bien de son pays. »*

Malgré tous ces événements et la politique si désolante de Napoléon vis-à-vis du Danemark, le Roi continua à se montrer fidèle allié et digne de son propre pays. Il en donna une nouvelle preuve lorsque, le 18 septembre, il reçut une lettre du Roi de Suède qui lui fut remise par l'Aide de Camp Général Ch. de Borgenstierne, et dans laquelle ce Souverain lui exprimait ses regrets d'avoir dû suivre un autre chemin

1. Didélot, lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1808.

2. A qui la faute ?



et agir vis-à-vis de lui en ennemi. Il eut préféré, disait-il, agir en allié et en ami, et offrait une négociation. Le Roi de Danemark lui répondit que sa proposition n'offrait aucun espoir d'amélioration ; que lui-même ne pouvait traiter séparément des alliés qui lui avaient accordé leur appui pour venger l'agression atroce et perfide de cette Puissance dont il avait plu à S. M. Suédoise d'épouser la cause.

Dans le même temps d'ailleurs, les Norvégiens s'emparaient d'une petite province suédoise, d'où le Général Armsfeld avait été remplacé après avoir fait de nouvelles démarches pour obtenir une suspension d'armes.

Pendant ce temps le Roi de Suède dirigeait les opérations en Finlande avec ardeur, et profitait de la supériorité des forces navales anglo-suédoises qui avait forcé la flotte russe à se réfugier dans la baie de Baltischport où elle était bloquée <sup>1</sup>.

Aussi le Roi de Suède, enhardi par ses succès, fit-il une nouvelle tentative <sup>2</sup> près du Roi de Danemark toujours par l'entremise de l'Aide de Camp Borgenstjerne qui fit une demande instante d'audience. Le Roi de Danemark lui envoya le Comte de Baudissin pour recevoir la communication, et prévint le baron Didelot qu'il n'y donnerait pas de suite sans le concours de la France. Mais celui-ci, qui songeait toujours à la possibilité d'une attaque de la Scanie pour l'hiver prochain, et était fidèle aussi à l'entente, était laissé dans un état d'absolue ignorance des intentions définitives de son Gouvernement et ne put poursuivre la moindre politique <sup>3</sup>, au moment où le Roi de Suède, insistant pour faire une paix séparée, ou tout au moins conclure une trêve illimitée, incitait le Gouvernement Danois à faire une paix honorable et avantageuse avec l'Angleterre, et, montrant une grande animosité contre la Russie, manifestait un éloignement moindre pour un rapprochement avec la France <sup>4</sup>.

Mais, toujours fidèle, le Roi de Danemark fit répondre qu'il ne voulait plus recevoir d'ouvertures qui ne pourraient être communiquées à la Russie et à la France.

Et notre Ministre qui voyait toujours la situation avec la plus grande clairvoyance écrivait <sup>5</sup> :

*« Il serait de la plus haute importance que le sort de la Suède fût décidé cet hyver d'une façon ou d'autre ; les affaires*

1. Bernstorff à Nissen, à Vienne, 24 septembre.

2. Didelot, 18 octobre.

3. Didelot, 22 octobre.

4. Didelot, 25 octobre.

5. Lettre du 8 novembre.

*de ce Royaume (le Danemark) se trouvant dans un état tel qu'il serait à craindre qu'il n'y arrivât quelque événement dont les Anglais pourraient profiter pour s'assurer un point dans ces parages, continuer leur commerce de contrebande dans la Baltique et peut-être finir par y asseoir leur domination. »*

Et comme, après Erfurt, le système français semblait prévaloir en Russie, que l'on poussait les opérations contre la Suède avec vigueur, espérant toujours une diversion faite par le Danemark, le Baron Didelot écrivait toujours <sup>1</sup> :

*« Il serait bien instant cependant que les cabinets se concertassent et qu'un plan fut enfin arrêté car, avec toutes ces temporisations, l'hiver se passera comme cette année-ci, sans rien faire, et les Anglais domineront encore dans la Baltique le printemps prochain... »*

Et enfin en décembre :

*« Les événements deviennent de jour en jour plus pressants... Les Russes sont maîtres de la Finlande, l'Empereur est déterminé à marcher à fond, il compte sur la participation du Danemark. L'Empereur renouvelle l'assurance déjà donnée d'aider puissamment le Roi dans les conquêtes qu'il pourrait faire et de lui en garantir la possession. Mon embarras en recevant ces insinuations est grand... je suis dans un état d'incertitude extrême ; je ne puis parler que vaguement.*

*« POUR PRESSER LES GENS DE PARLER IL FAUT ÊTRE EN ÉTAT DE LEUR RÉPONDRE. »*

Malheureusement Napoléon de plus en plus attiré DANS LE GUET-APENS QU'IL S'ÉTAIT PRÉPARÉ, avait dû appeler en Espagne ses vieux Régiments et disloquer la Grande Armée.

Déjà le 10 octobre, à Erfurt, il avait donné au Major Général de la Grande Armée l'ordre suivant :

*« Mon Cousin, donnez ordre au Prince de Ponte-Corvo de concentrer toutes ses troupes françaises et hollandaises dans les Villes Hanséatiques, AFIN DE NE PAS MOLESTER LE DANEMARK ET DE MÉNAGER LES HABITANTS, ce pays n'ayant aucune espèce de dangers à craindre, puisque toutes les forces Anglaises sont occupées en Espagne ; ce corps devant, d'ailleurs, recevoir incessamment une nouvelle destination. »*

Vraiment il avait un bel aplomb de vouloir ainsi le retrait de ses troupes, et c'était une ironie cruelle de parler maintenant de NE PAS MOLESTER LE DANEMARK ET DE MÉNAGER SES HABITANTS.

1. Lettre du 26 novembre.

Toujours est-il que, le 12 octobre, paraissait le Décret suivant portant Organisation de l'Armée du Rhin :

ART. 1<sup>er</sup>. — *A dater du 15 du présent mois, la Grande Armée sera dissoute.*

*Le corps de troupes qui restera en Allemagne prendra le nom d'Armée du Rhin.*

ART. 2. — *Le corps de troupes qui restera sous les ordres du maréchal prince de Ponte-Corvo, dans les Villes Hanséatiques, prendra le nom de Corps de troupes du Gouvernement des Villes Hanséatiques.*

## TITRE II

### DU GOUVERNEMENT DES VILLES HANSÉATIQUES

ART. 1<sup>er</sup>. — *Le Prince de Ponte-Corvo commandera en chef le corps de troupes du Gouvernement des Villes Hanséatiques. Le Général de brigade Gérard sera chef d'Etat-Major du dit corps. Le général Mossel commandera l'artillerie. Le général Lazowski commandera le génie. Le sieur Duprat remplira les fonctions d'ordonnateur en chef. Le sieur..... remplira les fonctions de payeur.*

**TROUPES FRANÇAISES :** *Division du général Dupas, composée du 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, du 13<sup>e</sup> et du 24<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval.*

**ARTILLERIE :** *Douze pièces d'artillerie servies par deux compagnies du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie attelées ; les compagnies nécessaires du train d'artillerie, fournies par un même bataillon du train ; une compagnie de sapeurs ; une compagnie d'équipages militaires.*

**DIVISION DE TROUPES HOLLANDAISES :** *Quatre régiments d'infanterie, un régiment de cuirassiers, une compagnie d'artillerie à cheval, une compagnie de pontonniers, une compagnie du train d'artillerie.*

ART. 2. — *L'Etat-Major sera composé de deux adjudants commandant et de deux adjoints. L'administration sera conforme aux réglemens.*

Mais l'on connaîtrait mal le Prince de Ponte-Corvo si l'on pensait qu'il exécuta les ordres de l'Empereur, puisque le baron Didelot dut écrire :

« *Toutefois la promesse qui avait été donnée à M. de Dreyer de la prompte évacuation des Etats du Roi par nos*

*troupes paraît souffrir de la part du Prince de Ponte-Corvo quelques difficultés. Il prétend que ses ordres ne portent pas d'évacuer mais seulement de concentrer ses troupes autour des Villes Hanséatiques... »*

Et M. de Dreyer :

*« M. le Maréchal de Ponte-Corvo auquel on a demandé des explications sur le séjour prolongé de ces troupes a répondu qu'il ne pouvait pas donner l'extension demandée par ma Cour à l'ordre qu'il avait reçu de faire évacuer les Etats du Roi. »*

Alors le Roi donna l'ordre à M. de Dreyer de réclamer.

Jusqu'au dernier moment le Prince de Ponte-Corvo montra son hostilité envers le Danemark.

Toutefois les îles, le Jutland en partie, furent évacuées et M. de Lysakewitz put écrire à M. de Romanzoff :

*« En attendant le pays se trouve soulagé d'un grand fardeau<sup>1</sup>. »*

D'après Karl Schmidt on peut résumer ainsi les événements subséquents, en laissant à cet auteur la responsabilité de certaines allégations concernant des gratifications. Le Roi de Danemark ne fut pas fâché du départ des Espagnols ; ce qui soulagea le budget de son royaume et les charges des habitants. D'ailleurs, la question d'aide pécuniaire au Danemark inscrite dans le traité de Fontainebleau avait été agitée par les représentants du royaume près de l'Empereur. Mais vainement. Aussi, le Danemark ne désirait rien tant que de voir, après les Espagnols, partir les troupes françaises.

Dès le départ des Espagnols, Bernadotte prescrivit, le 23 août, une nouvelle dislocation de ses troupes. La division Boudet fut dirigé vers le Sleswig où 4 Bataillons occupèrent le camp de Flensborg, et le reste cantonna dans les environs. Le 23<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs à cheval fut envoyé à Abenraa et environs.

La Division Dupas, commandée par le Général Gency, fut dirigée sur Middelfart, Fredericia, Kolding et Haderslev. Le mouvement commença le 24 et le Maréchal partit pour Haderslev, puis le 28 pour Flensbourg, le 29, à midi, pour Rendsbourg et enfin, le 31, à Flottbeck où sa femme l'attendait, depuis le 23, retour de Paris. Il informa alors le Commissaire Danois qu'il désirait établir son Q. G. à Hambourg,

1. Voir aux annexes III les mouvements exécutés par les troupes françaises pour évacuer l'île de Fionie.

Le 1<sup>er</sup> septembre le Quartier Général était à Flottbeck, puis l'Etat-Major se transporta à Altona. Le Lieutenant-colonel Gaultier avait réintégré sa place à l'Etat-Major.



puis il se décida tout à coup à passer l'hiver à Altona où on lui relint un hôtel au compte du Roi de Danemark pour quatre mois. La Division Boudet quitta alors le camp de Flensbourg qui fut démonté, et occupa le Holstein et la côte Est ; la Division Gency stationna sur les côtes Ouest du Sleswig, de Kolding à Sleswig. C'est alors que, le 10 octobre, l'Empereur donna l'ordre au Maréchal de concentrer toutes ses troupes dans les villes Hanséatiques afin de ne plus donner d'embarras au Danemark, disait-il ; mais surtout parce qu'il était obligé de rappeler le gros de ses troupes vers l'Ouest à cause des affaires d'Espagne. Alors la Division Boudet se concentra sur Hambourg, puis au Sud, le 23<sup>e</sup> Chasseurs à Rinneberg ; la Division Gency à Rensborg, sur la ligne Oldeslohe, Bramstedt, Elmshorn ; le parc d'Artillerie à Segeberg avec 1 Bataillon du 19<sup>e</sup> d'Infanterie. Cette concentration fut une grande déception pour le Roi alors que M. de Dreyer l'avait informé que l'Empereur avait personnellement donné l'ordre que toutes les troupes devaient quitter le Danemark. Le Maréchal reçut une réclamation, mais y répondit évasivement et dit qu'il avait demandé des précisions. Et pour montrer sa reconnaissance au Roi dont il avait reçu l'ordre de l'Éléphant, le 10 octobre, il consentit à diminuer les troupes de 2 Régiments au milieu du mois de novembre ; de telle sorte que le 23<sup>e</sup> Chasseurs, à Rinneberg, le Parc et le 19<sup>e</sup> Régiment d'infanterie à Segeberg, 2 Bataillons du 8<sup>e</sup> Régiment d'infanterie hollandaise à Altona, 3 Escadrons de cuirassiers hollandais, une Batterie hollandaise, 1 Compagnie de sapeurs français et des détachements restèrent encore en Danemark. Un changement eut encore lieu dans les premiers jours de décembre : le 23<sup>e</sup> Chasseurs fut envoyé à Hambourg et le parc avec le 19<sup>e</sup> d'infanterie à Lubeck ; ils furent remplacés par 2 Escadrons du 13<sup>e</sup> Chasseurs à Segeberg et Oldeslohe : ce qui amena le Roi à réprimander Halfner qui aurait dû protester, ou au moins dû essayer d'éviter de nouvelles dépenses au pays. Et le Roi, voyant qu'il n'y avait pas de chance de réussir à débarrasser complètement le pays en s'adressant à l'Empereur et au Maréchal, promut le 22 et le 23 décembre les Généraux Gérard et Boudet dans l'Ordre du Danebrog, et prescrivit à M. Dernarth de payer au Général Gérard et à l'Ordonnateur en Chef Duprat une gratification de 2.000 louis à chacun aussitôt que les troupes françaises auraient quitté le pays. D'autres gratifications ou décorations furent promises. Enfin, le 22 décembre, l'Empereur donna l'ordre de ne laisser qu'une garnison à Altona : le mouvement fut exécuté les 20 et 21 janvier 1809. Il fallut donc

réclamer encore à Napoléon qui, le 4 janvier, écrivit qu'il ne comprenait pas pourquoi on lui demandait l'évacuation du Danemark puisqu'il en avait donné l'ordre cent fois. Allona ne fut libéré que quand Bernadotte dut se rendre à Hanovre et Dresde à la suite des mouvements de l'Autriche (17 mars). Les gratifications indiquées furent alors données, et le 30 avril tout fut enfin évacué. Pendant 14 mois, pour rien, le pays et les habitants avaient dû tout supporter, et le trésor royal avait dû faire des dépenses exagérées : soit 5.156.194 Rdl. 4 1/2 Sk. danois, soit autant qu'avaient rapporté au Gouvernement pendant deux ans les impôts directs et indirects<sup>1</sup>.

Au moment où se passaient les événements de Danemark, le Vice-Amiral Sir James Saumarez, commandant en Chef de la flotte anglaise, était très préoccupé des mouvements de la flotte russe dans la Baltique et se proposait d'aller appuyer la flotte suédoise, et de chercher à battre la flotte russe. Le Roi de Suède était lui-même parti de Stockholm pour aller visiter sa flotte à Skårgaard.

Mais quand, dès le 6 août, il eut reçu au Contre-Amiral Keats une lettre lui exprimant son espoir de délivrer bientôt une partie des troupes espagnoles, l'amiral se décida à partir pour le Grand Belt, chargea Sir Samuel Hood de le précéder dans la Baltique avec une partie de la flotte, et écrivit à l'ambassadeur Thornton à Stockholm pour le mettre au courant, le prier d'en avertir l'Amirauté, et de demander aux autorités suédoises l'autorisation de débarquer les Espagnols à Gothenbourg avant leur transport en Espagne.

Le 10 août, à bord du *Victory*, près de Ystad, il écrivit aussi au Baron Toll, Gouverneur Général de la Scanie, en le prévenant des ordres données au Contre-Amiral Hood de rejoindre la flotte suédoise près de Hangö Udd, pour lui demander où l'on pourrait débarquer les Espagnols.

Il avait donc la plus grande confiance dans la réussite de cette affaire. Le Baron Toll dut lui répondre que les ordres et les règlements interdisaient à tout corps étranger de s'établir en Suède sans l'agrément du Roi ; qu'il allait demander des instructions à celui-ci ; et, ignorant comment les choses devaient ou avaient pu se passer, il suggérait que les Espagnols pourraient s'emparer d'une île, Femern, Falster, Moen ou Bornholm (mais ne songea pas à Langeland) où ils pourraient vivre et se maintenir avant leur transport dans leur pays.

1. K. SCHMIDT, pp. 311 à 320.

Mais déjà l'Amiral Saumarez s'était rapproché de Langeland, et, à hauteur de Dort Head, il apprenait, le 14 août, le succès de l'opération ; et, en annonçant la bonne nouvelle au Baron Toll, il lui manifestait le désir de faire débarquer une partie des Espagnols à Helsingborg en attendant l'arrivée des bateaux anglais.

De son côté Thornton s'appliquait à obtenir l'autorisation du Roi de Suède pour un débarquement temporaire, et faisait en tout cas préparer des provisions par son Consul Général, mettant à sa disposition tout l'argent qui serait nécessaire, sans attendre l'approbation de l'Amirauté.

L'on sait que, le 18 août, l'Amiral Saumarez était arrivé près de Spotsbjerg et que, le 21, tous les Espagnols avaient été embarqués. Tandis que la flotte portant les fugitifs remontait le Grand Belt, l'Amiral Saumarez allait se consacrer à la deuxième partie de sa tâche et rejoindre la flotte suédoise ; mais auparavant il écrivit encore, le 22 août de Dort Head, à bord du *Victory*, au Baron Toll qu'il fallait emmener les Espagnols à Gothenbourg, et qu'il comptait sur une bonne réception.

Mais les Suédois ne voulaient pas des Espagnols à Gothenbourg ; et, le 26 août, le Baron Toll prévenait que l'autorisation du Roi était donnée pour leur débarquement en Scanie.

Néanmoins le Contre-Amiral Keats menait son convoi à Gothenbourg après quelques petits ennuis, comme on l'a vu, dans la traversée du Grand Belt. Cependant, d'accord avec le Marquis de la Romana, il demanda au Baron Toll l'autorisation de débarquer à Helsingborg 800 hommes que portait l'*Edgard*, afin de pouvoir envoyer ce navire au Contre-Amiral Bertie qui se trouvait dans le Sund ; une fois débarqués ces hommes se rendraient à Gothenbourg par voie de terre.

Sans attendre la permission, l'*Edgard*, avec 682 Espagnols, se rendait à Helsingborg, où le Contre-Amiral Bertie, à son tour, demandait la permission de les débarquer, ce qui lui était accordé : les Espagnols devant poursuivre par terre sur Gothenbourg et payer eux-mêmes ce qu'ils achèteraient.

Pendant ce temps le convoi de Keats était arrivé dans le port de Gothenbourg ; et le baron d'Ehrenheim fit savoir à Thornton que le Roi regrettait qu'ils y fussent venus à cause de la rareté des provisions qu'offraient la ville et ses environs, et de la nécessité d'entretenir de ce côté l'armée de l'Ouest : il eût préféré la Scanie ou le Halland.

Du moins on ne permit pas aux Espagnols de débarquer, et cela fut notifié formellement au Contre-Amiral Keats, le 5 septembre, par le baron Toll.

Mais l'Amirauté prévenue, dès le 10 août, et, le 19 août, par Thornton qui avait réclamé de suite des navires, n'avait pas hésité à en envoyer sans attendre d'être assurée de la réussite de l'entreprise. Le 7 septembre, à bord du *Superb*, le Contre-Amiral pouvait apprendre au baron Toll que des bateaux suffisants pour loger les Espagnols étaient arrivés d'Angleterre, qu'il y en avait déjà de chargés, et que, dans la semaine, tous les Espagnols quitteraient Gothenbourg à destination de leur pays natal.

Le 7 septembre, le Brigantin *Calypso* ralliait l'Escadre après avoir vainement essayé d'aborder en Seeland afin d'y déposer le parlementaire envoyé à Copenhague pour y demander que la permission de partir fût accordée aux Régiments des *Asturies* et de *Guadalaxara*, et offrir de relâcher les vaisseaux pris à Aarhus, ceux de Nyborg, ainsi que les équipages de deux bâtiments qui avaient été capturés si les Danois voulaient rendre en échange un nombre égal de prisonniers Anglais<sup>1</sup>. Le Roi Frédéric avait refusé de recevoir le parlementaire.

Dès lors, quand, le 10 septembre, arrivèrent à Gothenbourg les soldats de *Princesse* débarqués de l'*Edgard*, rien ne retenait plus l'escadre anglaise qui, le 12 septembre, leva l'ancre emportant les troupes espagnoles du Marquis de La Romana.

Celui-ci les avait précédées et était parti, le 9 septembre, pour l'Angleterre.

L'escadre toucha l'Angleterre le 17 septembre ; puis, sans plus de retard ni de contre-temps, le 2 octobre, l'escadre atteignit la côte de Galice et la Corogne. On l'avait dirigée sur ce port conformément au projet du Marquis de La Romana qui voulait en faire le principal dépôt anglais et le point de départ de la ligne d'opérations en vue de coopérer à envelopper les Français sur l'Ebre et à assurer la tranquillité des provinces du Nord de l'Espagne. Le Marquis se proposait de porter le corps qu'il ramenait de Danemark à 20.000 hommes en y incorporant des paysans armés<sup>2</sup>. Mais l'escadre reçut avis de se rendre à Santander et se dirigea sur ce point. Une tourmente la surprit, qui, si elle ne la mit pas en grand péril, suffit à disperser ses vaisseaux, de sorte que la plus grande partie ne put ancrer avant le 9 ; d'autres navires purent se réfugier à l'abri du port de Rivadeo, parmi eux, ceux qui

1. Robert SOUTHEY. *Op. cit.*

2. Lettre de lord Castlereagh à lord William Bentinck, 30 septembre 1808.



amenaient une compagnie d'artillerie et divers détachements d'*Almanza*, de l'*Infante* et de la *Princesse*. Mais on leur ordonna de réembarquer : ce qui leur parut pénible et aventureux, et ils préférèrent aller par terre à Santander et s'incorporer à leurs régiments. Arrivés là, tous se pourvurent d'armes, de chaussures, d'équipements de campagne, qui leur furent distribués par les dépôts anglais.

Ils furent complétés par l'arrivée à la Corogne, le 19 octobre, de la *Sémiramis* avec le Marquis de La Romana, M. Frère envoyé britannique, et 159 hommes de Zamora et d'*Almansa*. Mais ce bateau dut se rendre à Santander, tandis que, le 18 octobre, 13.000 Anglais débarquaient à la Corogne, dont une partie arrivée le 16, sur le *Pelen* et le *Prince de Galles*, venant de Falmouth.

Le 1<sup>er</sup> novembre, la *Gazette de Madrid*, par une correspondance de La Corogne du 22 octobre, rendait compte comme il suit de l'arrivée de la *Sémiramis* :

« L. L. E. E. M. Frère envoyé de S. M. B., le Marquis de la Romana, et M. Lazaro de la Heras, Trésorier de l'Armée du Nord, sont arrivés ici le 19 de ce mois, sur la frégate anglaise la *Sémiramis*. La même frégate a apporté 20 millions de réaux pour l'Espagne et les besoins du service. Il n'y a pas d'expression pour peindre l'enthousiasme qu'ont manifesté les habitans de cette ville au moment où M. Frère et La Romana ont débarqué. Ils ne furent pas plutôt montés dans la voiture que leur avait fait préparer S. E. M. le Duc de Veraguès, que les Espagnols détellèrent les mules pour les trainer eux-mêmes. Ils virent dans M. Frère le digne représentant de cette nation généreuse qui leur a prodigué des secours. Une des choses qui ont excité le plus l'admiration dans ce spectacle touchant d'une voiture trainée par des hommes a été de voir Sinforiano Lopez diriger du haut du siège CET ATTELAGE D'ÊTRES DOUÉS DE RAISON, tenant dans la main une banderolle blanche, symbole de l'innocence avec laquelle l'Espagne a été trompée et répétant à haute voix ces mots : Vive l'Ambassadeur de la Nation Anglaise ! Vive le Marquis de la Romana ! »

Dès qu'ils furent prêts, le 26 octobre, les Régiments de Zamora et de la *Princesse*, le Bataillon de *Barcelone*, précédés par le Bataillon de *Catalogne* qui avait déjà envoyé 300 hommes à Castro Uriales, et les sapeurs, partirent rejoindre l'Armée de Gauche qui opérait en Biscaye tandis que les Régiments de Cavalerie, qui avaient besoin de se remonter,

prirent le chemin du Sud, des Asturies, de Léon, de l'Estrémadure<sup>1</sup>.

Mais les fantassins ne devaient pas avoir d'heureuses destinées. A peine arrivés à l'Armée de Blacke, ils assistèrent au combat de Zorzona ou de Durango que perdit ce Général, le 31 octobre. Le 5 novembre, de Bilbao, le Maréchal Lefèvre rendait compte au Major Général de la composition de l'Armée battue et y faisait figurer 3.000 hommes du Corps de la Romana ; quant au *Journal des Opérations* de Blacke, il indique comme tenant une position, à la droite à Bernagoïta, le 1<sup>er</sup> Bataillon de Catalogne qui, dès le début de l'attaque, fut renforcé par un Bataillon de grenadiers, 2 compagnies de Saragosse, et une de Navarre. Attaqué à 7 h. du matin, le Bataillon de Catalogne dut céder et perdit 48 hommes dont 5 tués, 11 blessés, le reste prisonniers ou disparus<sup>2</sup>.

Il semble bien, d'après cela, que seul le Bataillon de Catalogne assista au combat de Zorzona car dans la situation de l'Armée de Galice, au 31 octobre, on trouve :

Troupes de la *Division du Nord : Marquis de la Romana*, un Bataillon à Zorzona, le reste à Santander ; 8 Bataillons, 159 Officiers, 5.165 Hommes.

Le bataillon qui avait rejoint l'Armée de Galice à Zorzona, était fort de 42 officiers et 1.066 hommes et une situation du corps du Marquis de la Romana, à la fin d'octobre 1806, tombée entre les mains du Maréchal Lefèvre et envoyée par lui au Major Général, donne les renseignements suivants :

|                 |                             |                            |      |
|-----------------|-----------------------------|----------------------------|------|
| Infanterie....  | Régiments de Zamora.....    | 1 <sup>er</sup> Bataillon. | 582  |
| »               | »                           | 2 <sup>e</sup> »           | 561  |
| »               | »                           | 3 <sup>e</sup> »           | 557  |
| »               | » de la Princesse...        | 1 <sup>er</sup> »          | 672  |
| »               | »                           | 2 <sup>e</sup> »           | 674  |
| »               | »                           | 3 <sup>e</sup> »           | 535  |
| »               | Bataillon de Catalogne..... |                            | 1027 |
| »               | » de Barcelone.....         |                            | 1166 |
|                 |                             | Total.....                 | 5774 |
| Artillerie..... |                             |                            | 335  |
| Sapeurs.....    |                             |                            | 94   |
| Cavalerie.....  | Régiment du Roi.....        |                            | 516  |
| »               | » de l'Infante.....         |                            | 525  |
| »               | Dragons d'Almanza.....      |                            | 530  |
| »               | » de Villaviciosa.....      |                            | 553  |
|                 |                             |                            | 8327 |
|                 |                             |                            | 711  |
|                 | plus officiers.....         |                            | 9038 |
|                 |                             | Total.....                 |      |

1. Robert SOUTHEY. *Op. Cit.*

2. Commandant BALAGNY. *Op. cit.*

sur lesquels 159 Officiers et 5.165 Hommes de troupe rejoignirent effectivement l'Armée de Blake, les Cavaliers, comme on l'a vu, ayant été dirigés vers le Sud<sup>1</sup>.

On voit donc l'importance qu'eut l'arrivée en Espagne de ces forces qui participèrent alors à la Bataille d'Espinosa. Blake, battu à Zorzona, se mit en retraite pendant la nuit sur Bilbao sans s'y arrêter, le 1<sup>er</sup> novembre, s'étendit entre Sodupe et Valmaseda où, le 2 novembre, il reçut effectivement alors le renfort des évadés de Danemark que commandait le Général de San Roman, en l'absence du Marquis de la Romana, sous le nom de *Division du Nord*. Le 3 novembre, il concentra ses forces à Nava. Puis, continuant sa retraite, Blake arriva sur Espinosa de los Monteros. Son arrière-garde formée par la *Division du Nord* rétrograda devant les premières troupes du Maréchal Victor, et arriva au milieu de la journée, le 10, dans un bois à l'Est d'Espinosa. Blake prit le parti de résister au lieu de laisser à son arrière-garde le soin de lutter pour permettre la retraite.

Nous ne ferons pas le récit de la Bataille d'Espinosa ; mais nous dirons simplement que le Duc de Bellune, arrivé devant Espinosa, se décida à emporter le Mamelon qu'occupait la *Division du Nord* ; que la Brigade du Général Puthod (94<sup>e</sup> et 95<sup>e</sup> de ligne), le 63<sup>e</sup> et le 27<sup>e</sup> d'Infanterie légers firent des prodiges de valeur ; que la résistance des Espagnols fut acharnée et qu'ils y perdirent un grand nombre de Généraux et d'Officiers ; le Comte de San Roman fut grièvement blessé et mourut de ses blessures ; mais « *le plateau A fut enlevé* » dit la relation, « *et les défenseurs jetés dans les précipices ; les deux Régiments de Zamora et de la Princesse qui avaient faussé le serment prêté sur la Baltique y trouvèrent la mort et la punition de leur parjure.* » Mais le Général Blake ne fut pas battu ; le 10, il obtint presque un demi-succès mais ne sut pas s'en contenter et se retirer, ce qui eut été prudent.

Alors, dit Don Cayetano Rosell<sup>2</sup> dans sa réponse à M. de Arlèche : « *le jour suivant, attaqué de nouveau du côté où*

1. Commandant BALAGNY. *Op. cit.*

Les 711 officiers comprenaient :

|                            |     |
|----------------------------|-----|
| Colonels .....             | 6   |
| Lieutenants-Colonels ..... | 6   |
| Majors .....               | 6   |
| Commandants .....          | 3   |
| Cadets .....               | 45  |
| Aumôniers .....            | 13  |
| Officiers .....            | 323 |
| Sergents .....             | 309 |

2. DISCURSOS. *Op. Cit.*, pp. 74-75.

ses forces faiblissaient, il dut céder le champ, y laissant un grand nombre de morts et de blessés, parmi eux, quelques chefs, et son artillerie au passage d'El Trueba. Ceux qui restèrent en vie se débandèrent les uns vers la val de Pas à travers des crevasses et des chemins escarpés, les autres vers des lieux plus éloignés, tous inanimés de faim et de fatigue.

« Ainsi, à toutes les opérations qui suivirent, soit aidant au triomphe, soit victimes des contrariétés du sort, NOS EXPÉDITIONNAIRES DU NORD continuèrent à prendre part toujours courageux, résignés toujours, et fidèles au serment qu'avec anticipation à celui qu'on leur proposa ils avaient préféré et consacré au plus intime de leurs cœurs. Ils donnèrent la preuve, l'année suivante, de leur extrême abnégation, lorsque, avec leur Chef Romana, ils traversèrent par le port del Palo la Sierra de las Cabrerías, privés de nourriture et de vêtements, luttant avec l'aspérité du sol, de nuit et dans la saison la plus rigoureuse, pour tomber sur Villafranca et vaincre les 1.000 Français des troupes de choix qui garnissaient la ville. Et non moins de bravoure et de discipline montra dans la suite le bataillon de la Princesse, que l'on a mentionné déjà, lorsque les ennemis ayant pénétré furieusement dans Santander, il dut fuir sans autre chef qu'un officier à Medina de Pomar, traverser toute la Castille et la terre d'Angin jusqu'à Molina où il rencontra enfin des forces qui le secoururent. »

Tandis que les troupes qu'il avait ramenées du Danemark étaient ainsi battues, que devenait le Marquis de La Romana?

Débarqué à Santander, le 21 octobre, il y reçut des lettres de son Gouvernement qui lui conféraient le commandement de l'Armée de Gauche, que l'on avait enlevé au Général Don Joachim Blake envoyé à Tarragone, et il répondit de Santander, le 11 novembre, à son ami le Comte de Florida Blanca une lettre dont nous parlerons tout à l'heure<sup>1</sup> ; elle débutait ainsi :

« A L'INSTANT, je viens de recevoir le COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DES ARMÉES DE LA GAUCHE ET DU CENTRE. Quoique je me sente bien faible, étant à peine remis de mon indisposition, pour prendre une telle charge, le service de la Patrie me fait affronter mille fatigues. Je pars demain sur une mauvaise mule, sans autre équipage que le hâvre-sac du soldat.

Je suis dépourvu complètement, puisque du petit bagage

1. *La Espana Moderna*, 1<sup>er</sup> septembre 1914. *Las Récompensas*, Juan Perez de GUZMAN, p. 5 et suiv.



que je possédais une partie est restée là-bas, et le restant je devrai le laisser ici, faute de moyens de transports : mais ces privations ne doivent pas compter quand il s'agit de sauver l'honneur national.

Dieu veuille m'aider et protéger nos opérations dans une cause qui est la sienne.

J'approuve beaucoup le choix du Comte de Cartaojal pour l'emploi du Major Général car c'est un sujet qui s'est toujours distingué et j'ai demandé à Monsieur le Ministre D. Lazaro de las Heras comme Intendant Général, homme comme l'on en trouve rarement. »

A partir de ce moment des lettres des Maréchaux Soult et Victor au Major Général, des 13, 14, 15, 16 novembre<sup>1</sup> signalèrent la présence du Marquis de la Romana soit à Virtus, le 11 novembre, se dirigeant sur Espinosa, soit à Reinosa pendant 48 heures, les 12 et 13 novembre, d'où il serait reparti pour Santander où il aurait eu hâte de faire évacuer ce qu'il pouvait retirer de Reinosa : même le Maréchal Soult ajoutait, dans sa lettre datée de Reinosa le 15 novembre à 8 h. du soir : « lorsqu'il annonçait qu'il allait prendre le Commandement du corps de Blake, il y a eu un murmure, même parmi ses anciennes troupes, ce qui paraît l'avoir déterminé à s'éloigner. » Il est PLUS QUE PROBABLE QUE LE MARQUIS DE LA ROMANA, TRÈS FIN ET TRÈS MALIN, NE TINT PAS EN APPRENANT LA DÉFAITE D'ESPINOSA, A SE RAPPROCHER DE L'ARMÉE DE BLAKE : il ne le rencontra que le 14 novembre à Renedo. Alors, JUGÉANT INUTILE, VU LES CIRCONSTANCES, DE PRENDRE LE COMMANDEMENT D'UNE ARMÉE EN FUITE, il laissa au Général Blake le soin de conduire à Léon ce qui lui restait de l'Armée de Galice. C'est ce que confirme ce passage du Rapport du Brigadier Moscoso : « C'est dans le village de Renedo que le Marquis de la Romana rejoignit l'Armée où IL ÉTAIT ATTENDU DEPUIS LONGTEMPS SANS QU'ON SUT LES MOTIFS DU RETARD... A Léon il prit le Commandement de l'Armée qui commença à se réunir de nouveau<sup>2</sup>. »

Nous ne suivrons pas plus longtemps le Marquis de la Romana dans sa carrière en Espagne<sup>2</sup>.

Dans sa lettre au Comte de Florida Blanca du 11 novembre, il ajoutait en parlant de ses subordonnés :

« J'espère que la Suprême Assemblée voudra bien m'ac-

1. Commandant BALAGNY. *Op. cit'*

2. Voir à l'annexe I, un résumé de sa carrière.

*corder ce que je demande pour eux, ainsi que pour d'autres que je propose en même temps. »*

Suivait une longue liste de propositions de récompenses pour les Officiers de l'Armée du Danemark.

Nous ne reproduirons pas ici tous les noms ni les motifs qui légitimaient les récompenses : on les connaît, car nous avons cherché à ne rien omettre. Toutefois nous ne saurions trop rendre hommage en cette occasion au Marquis de la Romana qui SUT COMPRENDRE QU'UN CHEF S'HONORE, ET EN MÊME TEMPS FAIT VALOIR SES ACTES, QUAND IL SAIT RÉCOMPENSER SES SUBORDONNÉS ET FAIRE RENDRE JUSTICE A BEURS ACTIONS. COMBIEN, HÉLAS ! S'IMAGINENT QU'ILS SE HAUSSENT EN RABAISSANT LES CONCOURS QU'ON LEUR A PRODIGUÉS !

Naturellement l'on trouva excessives les récompenses demandées : *les Gouvernements veulent bien que l'on se sacrifie pour eux ; l'on n'a fait que son devoir dès l'instant que l'on ne peut plus leur être utile.* L'on accorda des insignes de distinction, mais non les grades effectifs, et l'on refusa les augmentations de solde correspondantes, « *mais l'on prit bonne note du mérite des Officiers recommandés par le Marquis de la Romana pour leur concéder de plus hautes récompenses dans des conditions plus propices* »<sup>1, 2</sup>, « *mais comme par cette opposition, l'on craignait de blesser un Général, dont le prestige était alors si grand, on crût l'apaiser en accumulant sur lui les postes de confiance les plus capables de flatter sa vanité, c'est ainsi que tandis que les récompenses étaient remises à plus tard, il recevait par l'intermédiaire de l'Assemblée de Galice, en date du 4 décembre 1808, un message personnel ainsi conçu :*

« *Le Roi Notre Seigneur, Don Fernando VII, et en son nom royal la Suprême Junte de Gouvernement du Royaume, n'omettant aucune mesure pour le bien et l'intérêt de la Nation, juge nécessaire de donner à V. E. non seulement le commandement de l'Armée dont vous êtes Général en Chef, mais*

1. Juan Perez de GUZMAN. *Op. cit.*, pp. 20 et 21.

2. Parmi les récompenses demandées figurent les deux suivantes qui visent :

1° N° 19 : *El teniente Coronel D. Rafael de Hore, Capitan del Regimiento del la PRINCESSA... Le considero acreedor al empleo de Sargento Mayor* » ce qui paraît inexplicable puisqu'il était Lieutenant-Colonel.

2° N° 33 : Don Felix Carreras (nous n'avons trouvé nulle part le récit des exploits en question, sans quoi nous nous serions fait un devoir de les citer). Voir *Las Recompensas. Op. cit.* « *Lieutenant du 1<sup>er</sup> bataillon des Volontaires de Catalogne, chargé deux fois par moi de remettre des plis au navire Anglais, la première fois deux marins de son canot furent tués par les dragons, et la seconde fois, il dut partir de terre à la nage jusqu'au canot qui se trouvait hors de portée des fusils.* »

*encore celui des armées de la Vieille Castille, Leon, Asturies et Galice dont il est nécessaire d'activer l'armement.*

.....  
*Sa Majesté a appris avec la plus grande douleur qu'à l'INSUBORDINATION DANS L'ARMÉE, S'AJOUTE LA LACHETÉ, OCCASIONNANT DES DÉSECTIONS SCANDALEUSES, qui étonnent nos Alliés et étouffent leurs généreuses dispositions.*

*Cette conduite si contraire aux sentiments et aux sacrifices du vrai peuple Espagnol ne pouvant être réprimée par la douleur, exige que V. E. emploie dès à présent toute la rigueur des lois militaires sans la moindre considération. Sur ce point Sa Majesté vous donne pleins pouvoirs, de même que pour vous faire obéir promptement, et vérifier l'enthousiasme espagnol qui commence à s'éteindre dans ces Provinces particulièrement dans celle de Castille. »*

Ce n'était certainement point pour constater de tels faits que le Marquis de la Romana avait patriotiquement déserté de son poste en Fionie.

Mais peu satisfait de l'accueil fait à ses propositions, il les renouvela avec énergie, le 20 décembre :

*« Plusieurs Chefs et Officiers, dignes d'un meilleur sort, sont tombés glorieusement dans les actions de Balmaséda et Espinosa, d'autres ont de nouveau mérité de la Patrie, par leur courage et les graves blessures reçues à son Service.*

*Quelques Officiers d'Etat-Major sont sans emploi, ils désirent servir et pourraient le faire avec utilité, tous ont donné les plus grandes preuves de fidélité au Roi N. S. et d'un constant amour de la Patrie ; ils s'unirent à moi avec enthousiasme, ils souffrirent avec joie et résignation les péripéties d'un voyage long et pénible affrontant tous les dangers sans obtenir la moindre récompense ou démonstration de gratitude publique.*

*Je ne peux cacher à la Suprême Assemblée, qu'un Général qu'elle honore de sa confiance, auquel elle donne la faculté et l'autorité de commander, disposer et punir, DOIT ÊTRE SUPPOSÉ PAR SON ARMÉE, EN DROIT DE RÉCOMPENSER LES MÉRITES de ceux qui la composent, ou du moins que sa Majesté donne une suite favorable à ses informations et recommandations.*

*Malgré le patriotisme le plus exalté, le manque de récompenses est d'un effet déplorable, il cause toujours une certaine inquiétude, et même du découragement, on en attribue la faute au Général dont la justice et l'impartialité se trouvent en défaut, et qui perd le prestige dont il jouit dans l'Armée.*  
 LES SENTIMENTS DE CEUX QUI REVIENNENT DU NORD SONT FACILES

A COMPRENDRE, LORQU'ILS SE VOIENT ENTOURÉS D'UNE INFINITÉ D'OFFICIERS INFÉRIEURS QUI, MÊME SANS AVOIR VU L'ENNEMI, FURENT COUVERTS DE GLOIRE PAR LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES QUI ÉTAIENT AU POUVOIR.

*Je comprends tout ce qui s'est passé depuis ma proposition jusqu'à ce jour, mais cela n'empêchait pas d'accorder ce que je demandais. ou du moins qu'il me soit communiqué ce que Sa Majesté voulait bien concéder, pour l'intelligence et l'entière satisfaction des intéressés en attendant le message officiel.*

*J'ai donné suite aux instances de tous mes Officiers méritants, mais j'ai eu le malheur de ne jamais recevoir de réponse à ce sujet ; c'est pourquoi j'adresse à V. E. une copie de ma proposition du 12 novembre, dirigée à Monsieur le Ministre de la Guerre, pour qu'il me fit la grâce de la transmettre à la Junte Suprême et que Sa Majesté daigne résoudre et manifester sa souveraine volonté » <sup>1</sup>.*

Devant cette communication, la Suprême Assemblée décida que : « Tous les Officiers des Corps revenus avec le Marquis de la Romana seraient élevés d'un grade et que les vacances seraient remplies. S. M. veut également, ajouta le décret Royal, que les soldats, caporaux et sergents des mêmes Corps, jouissent d'un écu supplémentaire par mois, ainsi que des insignes qui seront adoptés par la Section de Guerre, de façon à les distinguer des décorations données jusqu'à ce jour pour d'autres actions, pour qu'il soit rendu hommage à leur loyauté et à leur patriotisme ; ces insignes seront également donnés à tous les Officiers, au Corps diplomatique et autres dépendances de l'Armée. »

En Février 1809, ce décret n'était pas encore complètement mis en vigueur, ainsi que le prouve cette autre communication de la Romana, écrite de sa main au Quartier Général d'Oymbra le 7 du même mois, dans laquelle il disait au Secrétaire Général de la Junte Suprême, Don Martin de Garay :

*Excellence,*

*« Les circonstances ne m'ayant pas permis de faire parvenir à V. E. le duplicata de la liste des Chefs et Officiers qui se sont distingués à l'Armée du Nord, je le fais aujourd'hui, en notant en marge ceux qui ont été promus et ceux qui sont morts. Je prie V. E. d'incliner Sa Majesté à récompenser*

1. Juan Perez de GUZMAN. *Op. cit.*, pp. 22, 23, 24.



*promptement ceux qui ne l'ont pas été, afin qu'ils sachent que leurs bons services ont été reconnus. »*

Et M. Juan Perez de Guzman auquel j'ai emprunté tous ces documents, ajoute philosophiquement :

*« La proposition du Marquis de la Romana, adressée au Gouvernement de la Junte Centrale, le jour après son débarquement à Santander, encore sans effet en février 1809, ne devait être qu'un Chapitre de l'Histoire. »*

Il nous reste à formuler une appréciation générale.

Le Baron de Merbitz écrivait au Comte de Bose à Dresde <sup>1</sup> :

*« Tout prouve cependant que le Marquis de la Romana ayant la tête remplie des auteurs anciens a voulu être un second Xenophon. »*

Le général Fririon s'exprime ainsi dans son article du *Spectateur Militaire* :

*« Voler au secours de la patrie attaquée, et sacrifier sa vie dans les rangs de ceux qui la défendent, de tels actes furent réputés glorieux chez les anciens, et le seront toujours chez les modernes. Nous ne contestons pas au Marquis de la Romana, sous ce rapport, le tribut d'éloges que ses concitoyens lui ont décerné. On est en droit de présumer que, maître comme il l'était de la Fionie (puisqu'il n'y avait là que quelques compagnies danoises), séparé des troupes françaises par le petit Bell, protégé par la marine anglaise, il pouvait sans danger proclamer ses projets. »*

C'est le grand reproche !... Je ne l'approuve pas. Le Général Fririon oubliait alors le grand principe de son Maître, Napoléon. L'on ne doit, à la guerre, jamais dévoiler ses projets, sans quoi l'ennemi profite des indiscretions.

Malgré toute l'incurie du Maréchal Bernadotte on a vu que son avant-garde avait marché rapidement et avait obtenu un résultat avec ALGARBE. QU'EUT-CE ÉTÉ SI LE MARÉCHAL AVAIT FAIT SON DEVOIR OU SI LE MARQUIS AVAIT « PROCLAMÉ SES PROJETS. »

Donnons plutôt le dernier mot à MM. les Membres de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, Don Cayetano Rosell et Juan Perez de Guzman pour leur apprendre à modérer leurs expressions quand ils parlent de la France :

*« Mais, lorsque le temps, au travers de son prisme, les montrera aux générations futures et quand le creuset de la vérité aura purifié de toutes ses scories LA LIE DE NOS PASSIONS, l'histoire de CE BREF ÉPISODE ACQUERRA D'ÉPIQUES PRO-*

1. Copenhague, le 16 août 1808.

PORTIONS et vivra dans la mémoire des foules, comme vit Numance, parmi les flammes qui la sauvèrent de l'oppression de Rome, et comme l'Espagne du XIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'elle inaugura sa bataille huit fois séculaire contre le Sarrasin<sup>1</sup>.

« L'action de la Romana qui, à une telle distance, arrachait des griffes du despotisme français la plus grande partie de la division qu'il commandait, est restée et restera éternellement dans l'Histoire COMME UN DES FAITS LES PLUS MÉMORABLES DE L'ENTRÉPIDITÉ HUMAINE, DE L'HONNEUR MILITAIRE ET DU PATRIOTISME LE PLUS PUR. »

Wiesbaden, le 2 septembre 1921.

1. ROSELL.

---

## ANNEXE I

---

### NOTICES CONCERNANT

- 1° Le Marquis de la Romana ;
- 2° Le Général Kindelan ;
- 3° Le Général Fririon ;
- 4° Dreyer ;
- 5° Le Baron Didelot ;
- 6° Le Colonel Gilbert Gaultier.

Mort et naissance de Gilbert Gaultier. — Ses parents. — Orthographe de son nom. — Son instruction. — Les débuts rapides de sa Carrière Militaire. — Auprès du Général Desjardin. — Sa nomination de Chef de Bataillon. — A l'Etat-Major d'Augereau, puis de Bernadotte. — Il reçoit un titre de rente sur le MONTE NAPOLÉONE. — Historique rapide du MONTE NAPOLÉONE. — Départ du Danemark. — Campagne de 1809. — LA JUSTICE MILITAIRE à LA GRANDE ARMÉE. — Bel exemple donné par la Commission présidée par Gaultier à Saint Poelten. — Les nouvelles félonies de Bernadotte. — Dissolution du 9° Corps. — Le *Chef d'Escadron* Gaultier à l'*Armée d'Allemagne*. — A Custrin. — *Violation de la Caisse du Payeur*. — A l'Etat-Major du Maréchal Augereau. — Les règlements militaires. — *Au Corps d'observation de Bavière*. — Enfin COLONEL. — Sous la Royauté. — Fin de Carrière. — *En demi solde*. — LES FICHES. — Projet de Mariage. — Sa mort. — Le MONUMENT de PIERRE BÉCHERELLE, splendide hommage.

#### 1° LE MARQUIS DE LA ROMANA

Don Pedro Caro y Sureda, marquis de la Romana, né le 3 octobre 1761 à Palma, vint en France en 1771, et fit, au Collège de l'Oratoire de Lyon, des études qu'il continua à Salamanca et au Séminaire des Nobles de Madrid. Garde marine en 1775, Officier en 1779, il combattit à Gibraltar en 1782. En 1783, 1784, il se consacra aux lettres et aux voyages ;

puis on le retrouve sous les ordres de l'amiral Gravina, et Capitaine de Frégate en 1790. — En 1793 il passe dans l'armée de terre, guerroye contre la France et devient Maréchal de Camp. Après la paix de 1795, Lieutenant-Général, il se retire à Alicante et se livre à l'étude des Antiquités. En 1800 il gouverne la Catalogne, puis fait partie du Conseil Suprême de Guerre de Madrid. En 1807, après de nombreuses hésitations du Prince de la Paix et sous l'inspiration du Ministre de Russie, M. de Strogonoff, il est appelé au Commandement des Espagnols destinés à la Grande Armée. Il est utile de remarquer que M. de Strogonoff mena constamment une politique antifrançaise à Madrid.

Après les événements du Danemark, il rentre en Espagne, non pas après la Bataille d'Espinosa comme le dit la *Notice* qui lui est consacrée dans la *Collection des Mémoires relatifs aux Révolutions d'Espagne*, ou la *Biographie Universelle*, mais avant (voir notre Livre III, Ch. VIII) : il est alors nommé au Commandement en Chef des Provinces septentrionales d'Espagne, ne se laisse point abattre par les revers « *s'efforce d'étouffer l'anarchie qui régnait parmi ses compatriotes.* » Après des difficultés avec la Junte des Asturies, il fut appelé à faire partie de la Junte Suprême, à laquelle il adressa de vives remontrances. En 1810 il fut remis en activité, passa en Extrémadure, puis rejoignit Wellington en Portugal, dans le mois de janvier 1811. C'est alors qu'il mourut le 23 janvier à Cartaxo. Son corps transporté à Lisbonne sur un vaisseau de guerre anglais, fut transféré en Espagne.

« *Amateur passionné de la littérature ancienne, la Romana lisait régulièrement, chaque jour, des odes de Pindare, des passages de Xénophon, ou d'autres auteurs grecs qu'il entendait fort bien : les plus grands dangers ne le détournèrent jamais de cette occupation. C'est à l'admiration que lui avaient inspiré les grands hommes des temps héroïques de l'antiquité et au vif désir qu'il avait conçu de les imiter, qu'il faut attribuer et les singularités qu'on lui a reprochées, et ses efforts prodigieux pour rendre son corps insensible au froid, à la chaleur, à la faim, en un mot, à tous les genres de privations, efforts que le succès couronna. Doué d'une mémoire prodigieuse il possédait, outre le grec et le latin, quatre langues vivantes, il avait des connaissances assez étendues en bibliographie. Tous les partis sont d'accord sur sa grande bravoure personnelle, sur sa générosité, sur ses lumières, et lord Wellington, déplorant sa perte dans une dépêche officielle, le représente comme ayant été le plus bel ornement de l'armée*



*espagnole, le patriote le plus pur de son pays, et le plus zélé défenseur de la cause pour laquelle combattaient les trois nations<sup>1</sup>. »*

Monsieur de Artèche le juge comme suit :

*« Le Marquis de la Romana était un homme d'idées très avancées, ennemi très ardent de la France, bien qu'y ayant été élevé, sans doute parce qu'il la connaissait et l'avait combattue avec fortune et gloire dans la dernière campagne dénommée généralement de la République. Passionné pour l'antiquité, il avait essayé, avec la même ardeur avec laquelle il se livrait à la lecture des classiques, d'acquérir la résistance corporelle et les qualités qui distinguaient les grands hommes des temps héroïques ; et sans doute, telle était l'origine des singularités et de la distraction que ses contemporains lui imputaient. Eclairé, courageux et généreux, la bonté et la simplicité avec lesquelles il traitait son prochain, permettaient à son côté des influences qui parfois pouvaient affaiblir son autorité et même compromettre la renommée, si solidement cimentée de son patriotisme. »*

*« Le Marquis, dit le Révérend James Robertson, était un peu petit, mais il avait un air de dignité et un regard qui révélaient une pénétration profonde et une froide réflexion. Ses manières étaient distinguées mais sans la hauteur répugnante que l'on attribue à ses compatriotes. »*

Southey de son côté écrit :

*« Le marquis de la Romana était un de ces hommes heureusement doués par la nature, dont le caractère avait résisté à l'influence du siècle, du pays et du rang dans lequel il était né .....*

*Il possédait la réunion très rare d'une grande franchise et d'une extrême prudence ; et, tandis qu'il se montrait à tous sans déguisement, il jugeait le caractère des autres avec une sagacité parfaite. On remarquait dans ses manières cette simplicité qui est un sûr indice de la bonté, de la générosité, et qui gagne la confiance, en même temps qu'elle commande le respect. L'Espagne, où l'honneur est la vertu caractéristique de la nation, qui a donné naissance à tant d'hommes héroïques, n'a jamais produit un caractère plus ferme, plus dévoué à son pays, plus noble que celui de La Romana. »*

Pour plus de détails sur la vie privée du Marquis de la Romana à Hambourg on peut consulter l'ouvrage de M. Karl Schmidt, *op. cit.* pp. 20 à 24. Là il sut s'attirer l'affection de la population.

1. Collection des Mémoires. *Op. cit.*

2<sup>o</sup> GÉNÉRAL KINDELAN

On lit dans BOPPE :

Kindelan (Jean), d'origine irlandaise, né le 7 décembre 1759, à Pontevedra, province de Galice (Espagne).

Nommé par le roi d'Espagne Charles III, sous-lieutenant à la suite du régiment d'Irlande-Infanterie, le 1<sup>er</sup> février 1766, était élève au collège de Sorrèze, en France.

Sous-lieutenant en pied, le 24 octobre 1767 ;

Lieutenant adjudant-major, le 21 décembre 1772 ;

Rang de capitaine, le 16 février 1774 ;

Capitaine titulaire, le 22 octobre 1775 ;

Major, le 9 juillet 1790 ;

Lieutenant-colonel, le 28 août 1793 ;

Colonel du régiment d'Ultonia-Infanterie, le 11 juillet 1794 ;

Brigadier, le 10 décembre 1795 ;

Maréchal de camp, le 5 octobre 1802 ;

Inspecteur général de toute l'infanterie de ligne étrangère, le 11 février 1807 ;

Commandant en 2<sup>o</sup> les troupes auxiliaires espagnoles envoyées en Allemagne en 1807, par ordre du roi Charles IV ;

Autorisé le 3 décembre 1808, après la défection du marquis de La Romana, à se rendre à Bordeaux pour y attendre les ordres de S. M. C. ;

Chargé d'organiser et de commander provisoirement le régiment espagnol Joseph-Napoléon, par décret du 2 mai 1809 ;

Nommé lieutenant-général par décret de S. M. C. du 14 novembre 1809 ;

Admis au service de France, comme général de division, par décret du 12 mai 1812 ;

(Inspecteur général des troupes espagnoles en France.)

Naturalisé Français par ordonnance du 13 mai 1816 ;

Retraité, le 7 décembre 1816 ;

Décédé à Paris, le 13 novembre 1822.

*Campagnes et blessures*

1790, 1791, 1792 et 1793, en Afrique (s'est trouvé aux deux sièges de Ceuta par l'empereur du Maroc) ;

1794 et 1795, aux armées des Pyrénées. Blessé à l'affaire de la Monga, en Catalogne, le 13 août 1794 ;

De 1799 à 1802, aux îles Canaries ;

1807, a fait campagne dans la Poméranie suédoise jusqu'à

la reddition de Stralsund (août 1807) et, de cette date jusqu'à la fin de 1808, dans le corps d'armée commandé par le prince de Ponte-Corvo, ayant le commandement des troupes espagnoles dans le Jutland.

### Décorations

Officier de la Légion d'honneur, le 22 juin 1808 ;  
Chevalier de Saint-Louis, le 27 novembre 1814 ;  
Décoré de l'ordre espagnol de Saint-Jacques, en 1789 ;  
Décoré de l'ordre royal d'Espagne, en octobre 1809 ;

### 3° GÉNÉRAL FRIRION

D'après le C<sup>t</sup> BOPPE, *op. cit.*, pages 63-64.

Baron Fririon (François-Nicolas), né le 7 février 1766, à Vandières (Meurthe). Enrôlé volontaire au régiment d'Artois-Infanterie (devenu 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie en 1791), le 23 avril 1782 ; quartier-maître trésorier, le 1<sup>er</sup> janvier 1791. Elu capitaine, le 24 septembre 1793 ; passé à la 95<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie, le 26 juin 1794 ; chef de bataillon, le 6 octobre 1794. Adjoint à l'inspecteur d'infanterie de l'armée de Rhin-et-Moselle, Schauenbourg, le 2 novembre 1795 ; nommé adjudant-général chef de brigade, le 9 mars 1797, et successivement employé aux armées de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle et d'Allemagne en 1797, aux armées d'Helvétie, de Mayence et d'Italie en 1798. Sous-chef d'état-major de l'armée du Rhin, le 4 décembre 1799. Nommé général de brigade par le général en chef Moreau, le 17 juillet 1800. Successivement employé dans la 5<sup>e</sup> division militaire à l'armée des côtes, à l'armée d'Italie, 1805, *au corps d'observation en Poméranie, 1807 ; il commandait, en octobre 1807, une brigade (93<sup>e</sup> de ligne et 3<sup>e</sup> léger) de la division Boudet, quand il fut désigné par le prince de Ponte-Corvo pour commander les régiments espagnols envoyés en Seeland.* A repris le commandement de sa brigade le 8 avril 1809.

### 4° DREYER

Christopher Vilhelm Dreyer (1737-1810), né à Elsenour (Helsingor) ; le père était un commerçant aisé. Affecté à la Chambre des finances, lorsque Bernstorff, cherchant toujours des jeunes hommes capables pour la diplomatie, entendit parler de lui. Premier Secrétaire à Saint-Pétersbourg (août

1764-juin 1771), il fut nommé Ministre à Varsovie (1775-1777). En 1784 il passa à Madrid. En 1796 à Paris jusqu'à sa mort en 1810. — Dreyer avait compris le développement de la Révolution française et deviné la fortune de Bonaparte, qui aimait à lui causer lors des réceptions diplomatiques, au point que, en 1800, son gouvernement sur la pression de l'Angleterre et de ses alliés ayant voulu le rappeler, Bonaparte protesta en faisant observer qu'il regarderait ce rappel comme une offense personnelle.

L'article de la « Dansk Biografisk Lexikon » se termine ainsi : « *Il est à remarquer que M. Dreyer n'était ni baron ni noble, et que le titre de baron qu'on lui affectait dans les mémoires de l'époque n'était qu'une expression de la superstition commune à ce temps qu'un ambassadeur devait toujours appartenir à la noblesse.* »

#### BARON DIDELOT <sup>1</sup>

Charles François Luce, Baron Didelot, né à Paris le 29 mars 1769, mort à Passy le 1<sup>er</sup> novembre 1850. Fils de Jean François Didelot, Seigneur de Sommellonne les Epinottes, Noyers, Rancourt, etc., né à Châlons-sur-Marne en 1735, Député de la Noblesse de Champagne pour la Constitution des États Généraux, Fermier Général, mort à Paris sur l'échafaud révolutionnaire le 8 mai 1794 ; et de Anne-Jeanne-Henry de la Pierre, née en 1747 au Château de Chennevières (Seine-et-Marne) et mariée en 1768.

Le baron Charles François Luce Didelot avait été nommé par le Roi Louis XVI, Régisseur Général Adjoint au mois de novembre 1786 et l'était resté jusqu'à la fin de 1791, époque de la suppression des Compagnies de Finance.

Contrôleur et Inspecteur Principal des Etapes et Convois Militaires pendant les années 1793-94-95-96.

Préfet du Palais sous le Consulat, puis Chambellan de l'Empereur aux Tuileries, il était devenu Préfet du Département du Finistère et successivement de celui de l'Allier pendant les années VIII, IX et X de la République. Ministre près la Cour de Wurtemberg et le Cercle de Souabe de septembre 1804 à la fin de décembre 1806, il avait été nommé *Ministre Plénipotentiaire* près la Cour de Danemark au mois de janvier 1807. Il dut réclamer le titre d'*Envoyé Extraordinaire* (10 février 1807), qu'avaient les Ministres d'Angleterre, de Russie et de Suède près de la même

1. Renseignements donnés par M. le Vice-Amiral Baron Didelot, son petit-fils, et nos notes personnelles.



Cour. Fort estimé en Danemark, admirablement secondé par sa femme, Alexandrine Sophie Gérard de Rayneval, ils avaient gagné la faveur du Roi et de la Reine qui voulurent être les parrain et marraine de leur fille Maria Frédérica, née le 22 juin 1808. Il resta à Copenhague jusqu'au mois de novembre 1811. Le 15 décembre, il retourna près de l'Empereur comme Chambellan.

En avril 1813, il devint Préfet du Cher ; en 1814, fut maintenu dans ces fonctions par Louis XVIII. Pendant les Cent jours, il fut nommé Préfet de la Dordogne (Décret Impérial du 6 avril 1815). Préfet de l'Aude en 1819. Il cessa alors d'être employé.

Il avait épousé le 24 avril 1797, Sophie-Alexandrine Gérard de Rayneval, née à Versailles en juin 1780, morte à Paris, le 25 octobre 1823.

Il ne laissa d'autre postérité que celle issue de son fils Octave-François Charles.

#### GILBERT GAULTIER

Il m'est très doux de rendre hommage au Colonel Gilbert Gaultier par la notice qui lui est ci-dessous consacrée. C'est grâce aux papiers, venant certainement de lui, et qui, comme je l'ai dit, me sont, par hasard, tombés entre les mains, que j'ai été amené à écrire d'abord *Les Neutres* puis cet ouvrage. C'est donc une dette de reconnaissance que je lui paye.

Puis il m'a semblé que sa vie si bien remplie pourrait être étudiée au point de vue de la Carrière Militaire sous la Révolution, l'Empire et la Royauté ; qu'elle fournirait des renseignements intéressants. Je n'ai donc pas hésité à donner à mon récit tous les développements nécessaires.

D'après un *Extrait des Registres de l'Etat-Civil* de la Ville d'Angers, l'on voit que : *l'an mil huit cent vingt et un le trente Octobre*

#### *Est décédé, à Angers*

(prénoms et noms) Gilbert GAULTIER, colonel d'Etat-major, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur pensionné de l'Etat sous le N° 9663,  
 âgé de 53 ans,  
 né aux Ponts de Cé le seize janvier 1768,  
 célibataire, ..... fils  
 de Sébastien Gaultier,  
 et de Renée Bertault son épouse.

Son acte de naissance avait été extrait de l'Etat-Civil de la *Ci devant paroisse de Saint-Aubin des Ponts de Cé* où il avait été porté comme fils de *Sébastien Gautier*, Maître Serrurier, et ayant pour parrain *Gilbert Cadi* (ou Cavi) et pour marraine Renée Marquis : le parrain était de la paroisse de St-Martin d'Angers ; le registre avait été signé par le parrain et la marraine sus-indiqués, et par Ribault, prêtre Curé de Saint-Aubin. Il avait donc été baptisé le 16 janvier 1768.

Dès sa naissance il voyait ainsi transformer l'orthographe de son nom, ainsi que nous le constaterons souvent : on l'écrivit Gautier, Gauthier, presque jamais Gaultier, et il dut, le 11 octobre 1816, faire dresser un *Acte de Notoriété* par devant maître Pananceau et l'un de ses collègues, notaires à Angers, pour certifier qu'il y avait identité entre Gilbert *Gaultier* Adjudant Commandant (à demi solde) et Gilbert *Gautier*, dont le nom a été écrit sans la lettre L dans le Registre de l'Etat-Civil de la ci-devant Paroisse des Ponts de Cé : ses frères et sœurs ayant toujours signé *Gaultier* la différence ne provenant que de « *l'inattention du Rédacteur de l'Acte* ».

Fils d'un maître serrurier, Gilbert Gaultier reçut une assez bonne instruction, apprit très bien à écrire et à compter, étant d'ailleurs intelligent, de telle sorte que entré au Service le 17 août 1792 comme *Soldat* au 2<sup>e</sup> Bataillon des volontaires de Maine et Loire, il devenait, le jour même, *Lieutenant* et, le 22 octobre 1792, *Capitaine* « de la *Compagnie des Canoniers Volontaires attachée au 2<sup>e</sup> Bataillon des Volontaires du Département de Maine et Loire* », lequel Bataillon fit partie de l'Armée du Nord sous les ordres successifs de Dumouriez, Dampierre, Houchard, Custine, Jourdan, Pichegru. C'est à l'Armée du Nord qu'il fut connu du Général Desjardin, qui, le « 25 Nivose an 2<sup>me</sup> de la République une et indivisible », sous le cachet du « *Bureau des Officiers Généraux* » et la rubrique *Liberté, Egalité, Sixième Division*, fit le *Rapport* suivant :

« *Le Général de Brigade Desjardin employé à l'Armée du Nord propose pour remplir auprès de lui les fonctions d'Aide de Camp, le citoyen Gilbert Gaultier, Capitaine des Canoniers au 2<sup>me</sup> Bataillon de Mayenne et Loire.*

*On propose de le rappeler du 1<sup>er</sup> Brumaire.* »

Et on lit en note : « Approuvé ». — « Les lettres ont été envoyées le 1<sup>er</sup> Pluviose au Général Desjardin ».

Dès leur réception, le Général signa l'ordre de nomination suivant :

N° 4008

AU NOM DE LA  
REPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ

EGALITÉ

Le citoyen soussigné général de Brigade à l'Armée du Nord sur la connaissance qu'il a du civisme et des talents militaires du Citoyen (Gilbert) Gauthier Capitaine des canonniers au Deuxième Bataillon de Mayenne et Loire, L'a nommé pour remplir au près de Luy les fonctions d'Aide de Camp, Et prie en conséquence le Conseil Exécutif provisoire de Lui accorder le Brevet.

Au Quartier Général de St-Rémy Malbaty le  
Premier Brumaire L'an Deuxième de la République Française

au camp de Jeumont  
près Maubeuge.

Le Général de Brigade,  
Desjardin.

Et du 1<sup>er</sup> Brumaire an II jusqu'au 7 Nivôse an XIII de la République le Capitaine Gaultier servit près du Général Desjardin, à l'Armée des Ardennes, commandée par ce Général ; à l'Armée de Sambre et Meuse, sous Jourdan ; à l'Armée dans la République Batave sous Moreau, Beurnonville, Joubert, Brune, Augereau, Victor ; à l'époque ci-dessus, il se trouvait avec son Général au Quartier Général de l'Armée commandée par Augereau sous Brest. Déjà, le 2 Prairial an XII de la République, au Quartier Général de Quimper, le Général de Division Desjardin « *Commandant la 2<sup>me</sup> de l'Armée* » avait écrit au Général Berthier, Ministre de la Guerre.

*Citoyen Ministre,*

*J'ai l'honneur de vous demander le grade de Chef de Bataillon pour le Capitaine Gaultier l'un de mes Aides de Camp qui sert près de moi en cette qualité depuis le 1<sup>er</sup> Brumaire, an 2 ainsi qu'il est attesté par l'état de ses services déposé dans vos bureaux.*

*Cet officier a toujours rempli ses fonctions avec zèle, intelligence et distinction et a d'autant plus de droit à être promu à ce grade qu'il est Capitaine depuis le 22 8be (92) 1.*

*Salut et respect,*

*Desjardin.*

Et le « *Maréchal d'Empire* » Augereau, de sa grosse signa-

ture très entourée et ornée de broderies, avait appuyé la proposition : « *Je ne peux que confirmer le témoignage rendu par le Général Desjardin en faveur du Capitaine Gaultier, et je prie Monsieur le Maréchal Berthier de prendre la demande en considération.* »

*Le Maréchal d'Empire*  
  
*Duc de Castiglione*

Le *Citoyen Ministre*, devenu *Maréchal d'Empire*, répondit le 22 Thermidor an XII qu'il ferait le nécessaire près de l'Empereur. Gaultier dut attendre encore, car il ne fut nommé « *Chef de Bataillon à l'Etat-Major Général de la Grande Armée* » que le 14 février 1807, après le décès du Général Desjardin, mort d'une blessure reçue à la Bataille d'Eylau le 7 février 1807.

Ce dut être pour lui une grande douleur, car depuis 15 ans il vivait aux côtés de ce Général qui l'aimait et estimait son dévouement, au point que, le Capitaine Gaultier ayant été détaché en 1805 comme Ingénieur géographe à la Division du Service Topographique, le Général Desjardin, qui commandait la 1<sup>re</sup> Division du 7<sup>e</sup> Corps commandé par le Maréchal Augereau, le réclama et l'obtint de nouveau comme Capitaine Adjoint d'Etat-Major et Aide de Camp.

Après la fuite des Espagnols, et le développement des Affaires d'Espagne, l'Empereur donna une nouvelle organisation à l'Armée, ramena ses troupes vers l'Ouest, et le Corps du Prince de Ponte-Corvo dut quitter le Danemark. Le Chef de Bataillon Gaultier continua à faire partie de l'Etat-Major du Prince.

Pendant l'année 1808, Gaultier, qui avait été fait Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 mars 1806, reçut une nouvelle récompense. En effet, le Général Lecamus, Général Aide Major Général, du Quartier Impérial de Berlin, avait envoyé à « *M. Gauthier Chef de Bataillon à la Division du Général Boudet du Corps commandé par S. A. S. le Prince de Ponte-Corvo à Hambourg* » la lettre suivante datée du 11 avril 1808.

*Je vous adresse avec plaisir, M. le commandant, une lettre de S. A. S. le Major Général, qui vous annonce une rente*



de 500 francs que S. M. l'Empereur vous accorde. Veuillez m'en accuser réception.

Je vous salue avec considération.

*Le Gal. Aide major Gal*

Cette lettre fut suivie du titre suivant dont nous donnons ensuite la traduction :

N° 407

Mastro B.

RENDITA PERPETUA

Foglio 407

—:—

—:—

REGNO D'ITALIA

MONTE NAPOLEONE

*Né Registri d'Iscrizione del Debito Pubbico del Regno d'Italia trovasi l'annua Rendita perpetua di lire cinquecento..... disconsi L. 500 Italiane a favore di Gaultier Gilbert, Capo Battaglione, ed Aggiunto allo Stato Maggiore, compreso per tal somma nello stato di riparto annesso al decreto del 17 Marzo 1808, Col quate S. M. l'Imperatore esleha assegnate L. 618.500 (parte di Franchi 1.200.000 portati dall'articolo VI dell'altro decreto 30 Marzo 1806) agli Ufficiali delle sue armate in recompensa dei servigj. resi a S. M. nel Corso delle ultime campagne.*

*Il Monte fara corrispondere a cominciare dal primo luglio 1808, e successivamente de semestre in semestre dell'annua rendita rilasciandosi a tale effetto la presente à termini della decisione di S. E. il sig<sup>r</sup> Ministro delle finanse del 6 Aprile 1808.*

*Con annontazione, che in conformita degli articoli 2 e 3 del sovracitata I R. decreto 17 Marzo 1808, della Rendita i dichiarata bene immobile, et non potra alienarzi ne dal Fitolare, ne da suvi Eredi senza speciale permissione di S. M. l'Imperatore e Re.*

Milano li 24 Guigno 1808.

Signé Vigano Raj.

Il consig<sup>ro</sup> Stato Prefetto,  
signé Maejtiz.  
signé Ivregri Segl.

Pour copie conforme :

L'Inspecteur aux revues,  
Signé PAJIR.

## Traduction

N° 407

Registre B.

RENTE PERPÉTUELLE

Folio 407

## ROYAUME D'ITALIE

## MONT NAPOLÉON

*Dans les registres des inscriptions de la dette publique du royaume d'Italie, il y a une rente annuelle à perpétuité de L. Cinq cents Italiennes en faveur de Gaultier Gilbert, Chef de Bataillon adjoint à l'Etat-Major porté pour la dite somme dans l'état de Repartition annexé au décret du 17 mars 1808, par lequel Sa Majesté l'Empereur et Roi, (sur les douze cent mille francs mentionnés à l'art. VI du décret du 30 mars 1806), à assigné la somme de 618.500 francs aux officiers de ses armées en récompense des services rendus à Sa Majesté dans le cours des dernières campagnes.*

*Le Mont-Napoléon acquittera la dite rente annuelle à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1808, et successivement de semestre en semestre, a cet effet le présent extrait est délivré au titulaire conformément à l'arrêté de S. E. M. le Ministre des finances du 6 avril 1808.*

*Cette rente est déclarée immobilisée en vertu des articles 2 et 3 du dit décret impérial du 17 mars 1808, et ne pourra être vendue par le titulaire, ni par ses héritiers sans l'autorisation spéciale de S. M. l'Empereur et Roi.*

*Milan ce 24 juin 1808.*

*Le conseiller d'Etat Préfet.*

La définition du MONTE NAPOLEONE se trouve dans le discours de Napoléon au Corps Législatif italien (Corresp. Offic., t. x, n° 6649) dans la phrase suivante : « *J'ai consenti que la Dette publique portât le nom de Monte Napoleone afin de donner une garantie de plus de fidélité aux engagements qui la constituent et une vigueur nouvelle au Crédit.* »

Le Monte Napoleone, ou encore *Mont de Milan*, avait été créé après la conquête de l'Italie par Décret Impérial du 18 juillet 1805. Cette création qui avait pris comme les banques italiennes le nom de *Mont* — (comme notre *Mont de Piété*) — avait pour but, comme on vient de le voir, de liquider et consolider la dette italienne. Ce fut sa première forme. (Loi Générale des Finances — Budget de l'année 1805. Voir Bulletin des Lois du Royaume d'Italie).

D'autres lois ou Décrets complétèrent cette organisation.

(30 mars 1806 par ex.). Napoléon voulut, en effet, faire profiter ses Compagnons d'Armes des trésors qu'ils permettaient d'amasser par leurs victoires. Et il se fit attribuer dans tous les pays conquis des biens nationaux et des rentes afin de créer des dotations pour ses vieux serviteurs. C'est ainsi, par exemple, qu'il se fit donner 30 millions de Biens Nationaux dans l'Etat de Venise et une inscription de rente de 1.200.000 francs sur le Grand Livre du Royaume d'Italie. Par le document ci-dessus, si intéressant à divers titres, nous avons vu comment étaient utilisées les rentes du *Mont Napoléon*. Les Dotations étaient divisées en 6 classes. De plus le troisième statut Constitutionnel avait, en créant l'ordre de la Couronne de fer sur le modèle de la Légion d'Honneur, réservé à l'armée, pour les titulaires de cet ordre, une somme de 400.000 livres italiennes à prendre également sur le *Monte Napoleone*. Le mode de paiement fut déterminé par un décret postérieur du 12 janvier 1807.

Les Dotations furent servies par le *Mont Napoléon* (ou de *Milan*) jusqu'en 1814. Puis à la suite d'un article secret du Traité de Paris du 30 mai 1814, la Sardaigne et l'Autriche se refusèrent à exécuter les engagements du *Mont de Milan*. La France discuta les droits des bénéficiaires jusqu'en 1859. Ce fut alors que ceux-ci furent reconnus par le Traité de Zurich. L'Autriche paya 5 millions, la Sardaigne 7.500.000, dont 1.200.000 francs furent attribués aux survivants ou héritiers directs des dotataires compris dans le testament de Napoléon et 6.250.000 furent réservés pour la création d'une rente de 312.500 à répartir entre les dotataires français du *Mont de Milan*<sup>1</sup>.

Ces renseignements auront sans doute intéressé nos lecteurs et montré la valeur de la récompense ainsi accordée à Gilbert Gaultier.

Lorsqu'enfin le Prince de Ponte-Corvo fut obligé d'abandonner le Danemark, le Chef de Bataillon Gaultier fut de nouveau désigné pour remplir les fonctions de Commandant du Q. G. qui dut être incessamment transféré à Hanovre, et il dut partir pour faire préparer dans cette ville le logement de S. A. et de MM. les Généraux, Officiers supérieurs et autres, après s'être présenté aux Membres de la Commission exécutive pour se faire reconnaître en sa qualité, et dans le

1. Voir l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 30 août 1920. Majorats créés en vertu des Décrets du 14 août 1806, 1<sup>er</sup> mars 1806. Majorats sur demande. Majorats de propre mouvement. De ces derniers il en restait 38 en 1905 et 189 sur le Mont de Milan.

même but au Général Lasalcette (13 mars 1809). Puis le 16 mars, il était désigné pour commander la Place de Hanovre ; et il n'avait pas encore pris son commandement que, le 18 mars, il recevait l'ordre de se rendre à Dresden au Q. G. du Prince de Ponte-Corvo, ordre que le Général Lasalcette, qui l'avait apprécié de suite, lui transmettait avec regret.

On était alors en route sur Linz, et son zèle, alors qu'il occupait le poste de Pertlingberg, lui fit envoyer 25 hommes « *en exécution chez M. le Président de la Régence de Linz, pour n'avoir pas obtempéré aux demandes qui lui avaient été faites* » par un certain Capitaine Coupé. Mais le Prince de Ponte-Corvo désapprouva cette mesure (31 mai). Dès le lendemain d'ailleurs il fut relevé à son poste par un bataillon de tirailleurs et deux pièces de canon de l'Armée wurtembergeoise, et il rejoignit l'armée, en avant de la tête de pont, avec les détachement qu'il commandait, et qui rejoignirent leurs régiments tandis que lui-même rentrait à l'Etat-Major Général.

Il continua sans trop d'incidents sur St-Poelten, et c'est alors qu'il fut désigné pour présider une Commission Militaire convoquée pour juger 9 paysans arrêtés dans les environs de Wilhemsbourg et accusés d'avoir fait partie d'un rassemblement de brigands qui avaient tiré sur un détachement de fourrageurs Saxons et lui avaient tué plusieurs hommes.

Cet incident si simple d'une des belles Campagnes de Napoléon donne un tel exemple des procédés de guerre des Armées de la France, par comparaison avec les procédés allemands, que nous croyons devoir publier les pièces du Procès, si intéressantes par ailleurs.

Donc les autres membres de la Commission furent MM. Crepelot, capitaine adjoint à l'Etat-Major général, faisant les fonctions de rapporteur ; Perrin, capitaine d'artillerie ; Brignon, capitaine de sapeurs, et Deu, lieutenant de grenadiers du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.

Le Général Gérard adressa à M. Crepelot les pièces relatives à cette affaire, afin qu'il procédât de suite à son instruction et que la commission put se *prononcer dans les 24 heures*, conformément à la loi, sur le sort des détenus, dont voici la liste :

Michel Nadérer, habitant de Wald ; Georges Jahne, Ferdinand Etlinger, George Kernsteiner, Michel Grumbeck, Joseph Bauerhoff, habitants de Kreisbach ; Rohra, habitant



de Braunberg ; Grossburger, aubergiste à Gasselhoff ; Rausche, habitant de Wurth.

Dès que l'instruction fut prête, la Commission fut convoquée et prononça la sentence.

*Au nom de l'Empereur et Roi,*

*Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions de l'Etat, Empereur des Français et Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, à tous présens et avenir salut.*

*La commission militaire établie extraordinairement à rendu le jugement suivant.*

*Ce jourd'hui, dix sep Juin Mille huit cent neuf, la commission militaire créée en vertu de la loi du 13 Brumaire an cinq, composée conformément à la loi, de Messieurs Gaultier Chef de Bataillon, président de la dite commission, Perrin, capitaine adjoint à l'état-major de l'artillerie, Brignon, capitaine au cinquième bataillon de sapeurs, Buffet capitaine au cinquième bataillon de sapeurs, Deu, lieutenant de grenadiers au 1<sup>er</sup> bataillon du 19<sup>e</sup> Régiment de Ligne, Drouart sous-lieutenant de grenadiers au 1<sup>er</sup> bataillon du 19<sup>e</sup> Régiment de Ligne et Creplot capitaine adjoint à l'Etat-major général faisant fonction de capitaine Rapporteur, tous nommés par son Altesse Sérénissime, le maréchal d'Empire, Prince de Ponte-Corvo, commandant le neuvième corps de l'armée de l'Allemagne, assisté de Monsieur Delabarre sous-officier au 19<sup>e</sup> Régiment de Ligne greffier nommé par le rapporteur.*

*Lesquels aux termes des articles sept et huit de la même loi, ne sont parens ou alliés entr'eux ny des prévenus au degré prohibé par les constitutions de l'Empire.*

*La commission convoquée par ordre de son Altesse s'est réunie dans une des salles de la maison de ville de St-Polten à l'effet de juger les nommés Michel Neidener, natif de Spira domicilié à Michelbach, âgé de quarante quatre ans, domestique, Jean Rohra, natif de Stessingen domicilié à Obersbromberg, âgé de quarante huit ans cultivateur, Mathieu Grosberger natif de Keruskembach, domicilié à Schwarzwikelhohe, âgé de cinquante cinq ans, cultivateur, Mathieu Lorentz, natif de Hohenberg domicilié à Wissemberg, haute Autriche, âgé de trente cinq ans, valet de ville, Weil Pokony natif de Blakenhofen âgé de trente six ans soldat dans le régiment d'Antoine Baron de Mitroski, Pfaffenhofen Sébastien domicilié à Kruck âgé de vingt cinq ans, cultivateur, Joseph Schérer domicilié à Hohenberg âgé de trente ans, cultivateur, Joseph Kerustall domicilié à Witemberg, âgé*

de cinquante ans, cultivateur, Georges Zauner domicilié à Witemberg âgé de trente quatre ans, journalier, Ferdinand Etellinger, âgé de trente quatre ans domicilié à Witemberg, cultivateur, Joseph Bayerhohe âgé de soixante ans domicilié à Kreisbikelbach cultivateur, Ferdinand Rausch âgé de vingt sept ans domicilié à Wirth, cultivateur, et Michel Kromberg âgé de cinquante ans domicilié à Wikelhohe cultivateur, tous accusés de révolte, sédition combinée, d'assassinat envers les troupes françaises et leurs alliées.

La séance ayant été ouverte le Président a fait apporter par le greffier et déposer devant lui sur le bureau un exemplaire de la loi du treize brumaire an cinq et a demandé ensuite au rapporteur la lecture du procès verbal d'information et de toutes les pièces tant à charge qu'à décharge envers les accusés au nombre de treize.

Cette lecture terminée le président a ordonné à la garde d'amener les accusés lesquels ont été introduits libres et sans fers devant la commission accompagnée de leurs défenseurs officieux.

Interrogés de leurs noms, prénoms, âge, profession, lieu de naissance et domicile ont répondu qu'ils se nommaient Michel Neidener, natif de Spira, domicilié à Michelbach, âgé de quarante-quatre ans domestique ; Jean Rohra, natif de Stessingen, domicilié à Obersbromberg, âgé de quarante-huit ans, cultivateur ; Mathieu Grosberger, natif de Keruskembach, domicilié à Shwarwikelhohe, âgé de cinquante-cinq ans, cultivateur ; Mathieu Lorenz, natif de Hohenberg, domicilié à Wissemberg haute Autriche, âgé de trente cinq ans, valet de ville, Weil Pokony natif de Blakenhofen, âgé de trente-six ans, soldat dans la Régiment d'Antoine Baron de Mitroski ; Pfaffenhofen Sébastien, domicilié à Kruck, âgé de vingt-cinq ans, cultivateur ; Joseph Scherrer, domicilié à Hahenberg, âgé de trente ans, cultivateur ; Joseph Kerustall, domicilié à Witemberg, âgé de cinquante ans, cultivateur ; Joseph Zauner, domicilié à Witemberg, âgé de trente-quatre ans, journalier ; Ferdinand Etellinger, âgé de trente-quatre ans, domicilié à Witemberg, cultivateur ; Joseph Bayerhohe, âgé de soixante ans, domicilié à Kreisbikelbach, cultivateur ; Ferdinand Rausch, âgé de vingt-sept ans, domicilié à Wirth, cultivateur, et Michel Kromberg, âgé de cinquante ans, domicilié à Wikelhohe, cultivateur.

Après avoir donné connaissance aux accusés des faits à leur charge et leur avoir fait prêter interrogatoire par l'organe du président et représenté les pièces de conviction.

Oui le Rapporteur dans son rapport et ses conclusions et les autres accusés dans leurs moyens de défense tant par eux que par leurs défenseurs officieux, lesquels ont déclaré les uns et les autres n'avoir plus rien à ajouter à leurs moyens de défense. Le président a demandé aux membres de la commission s'ils avaient des observations à faire ? sur leur réponse négative et avant d'aller aux opinions, il a été ordonné aux défenseurs et aux accusés de se retirer, les accusés ont été reconduits par leur escorte à la prison, le greffier et les assistants dans l'auditoire se sont retirés sur l'invitation du président.

La commission délibérant à huis clos a porté les questions ainsi qu'il suit :

Les nommés Jean Rorha, Michel Neidener, Mathieu Grosberger, Mathieu Lorentz, Weil Pokony, Sébastien Pfaffenhafen, Joseph Scherer, Joseph Kerustall, Georges Zeuner, Ferdinand Etellinger, Joseph Bayerhohe, Ferdinand Rausch et Michel Kromberg, tous accusés de sédition combinée, révolte et assassinat à main armée envers les troupes de l'empire français et ses alliés, sont-ils coupables.

Les voies recueillies en commençant par le grade inférieur, le président ayant émis son opinion le dernier, la commission déclare à l'unanimité que les nommés Michel Neidener, Jean Rorha, Mathieu Grosberger et Mathieu Lorentz sont coupables, elle déclare en même temps que les nommés Weil Pokony, Sébastien Pfaffenhafen, Joseph Scherer, Joseph Bayerhohe, Ferdinand Rausch et Michel Kromberg ne sont pas suffisamment convaincus du délit dont ils sont accusés, sur quoi le Rapporteur ayant fait son réquisitoire pour l'application de la peine relativement aux coupables et ayant été entendu relativement aux autres prévenus.

Les voies recueillies de nouveau par le président dans la forme indiquée cy dessus.

La commission militaire faisant droit sur le dit réquisitoire condamne à l'unanimité les nommés Michel Neidener, Jean Rorha, Mathieu Grosberger et Mathieu Lorentz à la peine de mort, conformément à l'article 4 du titre 8 de la loi du vingt et un brumaire an cinq ainsi conçue : « la révolte, la sédition ou la désobéissance combinée de la part des habitants du pays ennemi occupé par les troupes de l'empire français seront puni de mort, soit que la désobéissance se soit manifestée contre les chefs militaires soit que la révolte ou sédition ait été dirigée contre tout ou partie des troupes de l'Empire français.

Seront punis de la même peine tout habitant du pays ennemi convaincu d'avoir excité le mouvement de révolte, sédition ou désobéissance, quand même il n'y aurait pas autrement pris part et que les efforts pour l'exiler auraient été sans succès » et attendu que les accusations portées contre les nommés Weil Pokony, Sébastien Plaffenhofen, Joseph Scherer, Joseph Kernstall, Georges Zeüner, Ferdinand Etelinger, Joseph Bayerhohe, Ferdinand Rausch, et Michel Kromberg ne sont pas suffisamment constatées, la commission ordonne qu'ils seront présens à l'exécution et après renvoyé à la Clémence de son Altesse Sérénissime le Prince de Ponte Corvo pour qu'il prenne les mesures que sa sagesse lui suggérera pour la sureté de l'armée.

La commission ordonne en outre, l'impression, l'affiche et la distribution du présent jugement dans les deux langues française et allemande au nombre de mille exemplaires aux frais du Cercle dont les condamnés font partie.

Enfin la commission ordonne que le présent jugement sera lu aux condamnés en présence de la garde assemblée et exécuté dans les vingt quatre heures à la diligence du rapporteur et qu'expédition en sera envoyée tant au commandant au chef du neuvième corps d'armée qu'au major général de l'armée d'Allemagne.

Fait clos et jugé sans désamparer en séance publique à Saint Pollen le jour mois et an què dessus et les membres de la commission ont signé avec le rapporteur et le greffier la minute du présent jugement <sup>1</sup>.

Drouart  
Bignon  
Lafayette  
Cyprien  
Cresset  
Gaultier  
Président  
Desbarras  
greffier

1. A l'époque indiquée, nous avons photographié ces signatures comme d'autres déjà vues, pour en illustrer, pour ainsi dire, l'ouvrage déjà conçu et montrer les différents caractères de ces hommes.



Ce jugement rendu, le Président Gaullier a reçu la lettre suivante :

*Au quartier général à St Pœlten<sup>1</sup>, 17 juin 1809.*

*J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur le Commandant, que Monseigneur le Prince de Ponte Corvo vous charge de faire exécuter le jugement porté par la commission militaire contre les paysans qui se sont rendus coupables et complices d'assassinats envers les troupes saxonnes.*

*Le Prince a ordonné que cette exécution aurait lieu à sept heures ce soir, dans le camp de la brigade du général Le-coq, devant les troupes assemblées.*

*L'intention de S. A. est que les quatre condamnés à mort y soient conduits par un détachement de 100 hommes de la garnison après avoir fait le tour de la ville, qu'ils aient un écriteau sur le dos portant ces mots : assassins des soldats saxons, et qu'un de vos adjudants assiste à l'exécution.*

*Les neuf autres ne seront extraits de la prison que pour aller directement sur le terrain et y seront conduits par un détachement particulier.*

*Je vous prie de donner des ordres pour l'exécution de ces dispositions.*

*J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.*

*Le Général chef de l'Etat Major Général,*

Et voilà comment les troupes françaises en campagne rendent la justice avec toutes ses formes. Les faits reprochés aux Autrichiens eussent amené la fusillade des habitants d'une ville et la mise à sac et à feu de cette ville par les troupes Allemandes durant la dernière guerre ! Et encore pis !

Le 9<sup>e</sup> Corps se porta ensuite sur Vienne où il dut arriver le 27 juin. Et alors se produisit la dissolution de Corps d'Armée et le renvoi de Bernadotte à Paris dans les circonstan-

1. Catalogue d'Alger n<sup>o</sup> 1429.

ces que l'on sait<sup>1</sup>. Lors de son fameux « *mouvement circulaire* » on lui reprocha d'avoir agi avec lenteur et indécision dans cette circonstance comme dans plusieurs autres. Commandant l'Armée Saxonne, qui constituait le gros de son Corps d'Armée, il avait réclamé le renfort de Régiments français se plaignant amèrement des Généraux saxons, au point d'écrire « *avec les Saxons je ne puis rien* » (30 avril, 6, 8 mai). Puis, lors de la Bataille de Wagram, pendant la première journée, le 5 juillet, tandis que Macdonald enfonçait les lignes autrichiennes, mais que d'autres troupes françaises se retiraient en désordre, ayant reçu, vers 7 heures, l'ordre de marcher rapidement pour soutenir l'attaque du Centre, alors que son attaque présentait plus de facilités que les autres, il s'était avancé trop tard comme d'habitude, et prétendit que les « *Saxons avaient tiré les uns contre les autres* ». Napoléon dut se plaindre de sa conduite après la bataille d'Essling, pour l'attaque de Wagram, pour l'abandon d'Aderklaa, et la déroute des Saxons, dans la matinée du 6 juillet. Et lorsqu'il connut l'ordre du jour de Bernadotte aux Saxons, daté de Leopoldau, le 7 juillet, Napoléon ne put plus se contenir, et, dès le 9, prononça la dissolution du 9<sup>e</sup> Corps qui ne fut rendue officielle que le 30 juillet, lorsque fut connu par les journaux allemands le *fameux ordre du jour, dans le genre des Proclamations ridicules aux Espagnols*<sup>2</sup>. Alors le Commandant Gauthier reçut l'ordre de se rendre à la division de Cuirassiers du Général Nansouty pour y être employé dans son grade (Ordre du 23 juillet 1809), il y fut précédé par la lettre suivante<sup>3</sup> à M. le Général de Division Nansouty, grand cordon de la Légion d'Honneur.

« *Mon Général,*

*Le 9<sup>e</sup> Corps de l'Armée commandé par Monseigneur le Prince de Ponte Corvo venant d'être dissous, MM. Gauthier, Chef de Bataillon et Kerboux, capitaine adjoint qui servaient à l'Etat-Major de S. A. ont reçu l'ordre de se rendre près de vous pour y être employés dans les mêmes qualités.*

*Je prends la liberté, mon Général, de recommander ces deux officiers à votre bienveillance.*

*M. Gauthier, comme officier supérieur, a été chargé de différents commandements, dans lesquels il a justifié la con-*

1. Voir particulièrement les *Mémoires du Général Pelet*, t. II et IV.

2. Voir tous les détails dans l'ouvrage du Général PELET, t. IV, pp. 242-246.

3. N<sup>o</sup> 1433 du Catalogue d'Alger.

fiance du Prince par son zèle et son activité ; S. A. a demandé pour lui la décoration d'officier de la Légion d'honneur ; M. Kerboux a également mérité l'approbation du Prince par la manière dont il s'est conduit ; il a été blessé à la bataille de Wagram ; S. A. a demandé pour lui la décoration de légionnaire, ils ont l'un et l'autre servi avec distinction ; les demandes de récompenses faites en leur faveur en sont un témoignage non équivoque.

Daignez agréer, Mon Général, l'hommage de mes sentiments respectueux.

Le Général Baron de l'Empire,

GERARD.

Vienne, le 27 juillet 1809.

Le Colonel Gaultier ne fut fait officier de la Légion d'Honneur que le 15 octobre 1814, après avoir été fait Chevalier de l'Ordre Royal Militaire de Saint-Louis, le 29 juillet 1814. Que d'événements résumés dans ces deux faits !

On retrouve le « *Chef d'Escadron Gaultier* » toujours à l'Armée d'Allemagne, et à la 1<sup>re</sup> Division de Grosse Cavalerie, à Reed, le 29 janvier 1810, et chargé de faire préparer le logement à Altheim, Braunau, puis Burghansen et autres lieux . précédant la division de deux jours.

Mais la vie si active et mouvementée qu'il menait depuis 1792, avait fini par fatiguer ce robuste soldat qui dut se soumettre à une inspection médicale qui constata qu'il était atteint de douleurs rhumatismales, accompagnées de crachements de sang nécessitant « *le repos parfait, un régime doux, uniforme et suivi et les soins domestiques* » (Hanovre le 24 mai 1810).

S'il se soumit à ce régime, ce ne fut pas longtemps. Les événements marchaient vite. Et on retrouve Gaultier, toujours à l'Etat-Major de la 1<sup>re</sup> Division de Cuirassiers, à Celle, en Hanovre, le 28 février 1811, alors qu'il y fait établir la procuration réglementaire pour faire toucher par autrui la dotation du *Monte Napoleone*, en faveur de M. François Pananceau, notaire impérial, demeurant à Angers.

Le 14 avril 1811, il se retrouvait à Hambourg ; d'où il partait le 24 avril, ayant été désigné par le Maréchal Prince d'Eskmühl pour se rendre à Custrin où il devait être provisoirement employé sous les ordres du Gouverneur de la Place.

C'est à Custrin que les documents du Chef de Bataillon Gaultier nous font assister à une scène curieuse de la vie

militaire, une « violation de la Caisse du Payeur de la Place de Custrin pour une somme de 250.000 francs » par ordre de Son Excellence le Prince d'Eckmühl. Voici le procès-verbal constatant la dite violation :

PROCÈS-VERBAL

servant à constater la violation de Caisse du Payeur de la place de Custrin pour une somme de 250.000 frs par ordre de son Excellence le Prince d'Eckmühl du 27 mars 1812.

GRANDE ARMÉE

Place de Custrin

L'an 1812, le 27 mars à huit heures du matin ; nous Henri Roch, commissaire des guerres employé à la Grande Armée à la résidence de Custrin, nous sommes transporté chez M. Seréville Payeur de Custrin sur son invitation à l'effet de constater par procès-verbal une violation de Caisse qu'on veut lui faire.

Où étant, avons trouvé M. Gauthier, Chef de Bataillon, adjoint à l'Etat-Major Général de l'Armée qui accompagné de la force militaire nous a déclaré venir d'après les ordres de M. le Général Gouverneur ensuite de ceux de son Excellence le Prince d'Eckmühl, contraindre par la force le Payeur de payer au sieur Thiebault, directeur des fourrages, la somme de deux cent cinquante mille francs ordonnancée en sa faveur par M. Boërio, commissaire ordonnateur en chef du 1<sup>er</sup> Corps de la grande armée.

En conséquence, M. Gauthier nous a présenté une copie certifiée par M. Boërio d'un ordre du Prince en date du 13 mars courant qui enjoint au préposé du Payeur Général à Custrin d'acquitter la dite somme de deux cent cinquante mille francs sur mandat provisoire de l'ordonnateur en chef Boërio sauf régularisation ultérieure sur crédit spécial de son Excellence le Directeur Ministre et ce sous sa responsabilité personnelle, le retard de paiement étant préjudiciable au service de sa Majesté l'Empereur.

M. Gauthier nous a présenté également le mandat provisoire de M. l'ordonnateur en chef de la somme de deux cent cinquante mille francs, et nous a dit que M. Seréville s'étant refusé d'acquitter le dit mandat de plein gré, il avait reçu l'ordre de l'y contraindre par la force et qu'il s'y rendait à l'effet de la déployer.

Sur quoi le préposé du Payeur Général nous a observé que le paiement demandé était contraire à ses instructions ; que par l'instruction du Payeur Général de la Grande Armée en



date du 16 février dernier qui lui enjoint de ne payer les ordonnances que sur les autorisations dudit payeur général ou sur des quittances préparées dans ses bureaux et visées par Lui, les payeurs demeurant personnellement responsables de toute infraction à cet ordre.

2° Que par l'ordre de Son Altesse le Prince Major Général de l'armée en date du 19 février dernier dont le Payeur Général lui donne connaissance par sa lettre du 1<sup>er</sup> de ce mois. Son Altesse déclare que tout émane de l'autorité suprême de l'Empereur et des ordres transmis par les Ministres de sa Majesté; par le Major Général, ou l'Intendant Général, que toute décision de MM. les Maréchaux ou Généraux commandant en chef, ne couvrent en rien la responsabilité de MM. les Inspecteurs ordonnateurs et Payeurs et que toute autorisation donnée par les commandants en chef contrairement aux réglemens et aux dispositions est nulle et sans effet et qu'en conséquence de ces ordres et d'autres précédemment reçus, il ne peut en aucune manière payer la somme demandée sans y être contraint par la force armée et qu'en la payant ainsi, il nous demande acte de sa déclaration et de la violation qu'on lui fait, pour se mettre en règle envers le Trésor Impérial dont il dépend uniquement.

Ce Payeur cédant à la force, la somme de deux cent cinquante mille francs a été payée en notre présence et celle de M. le Chef de Bataillon Gauthier en florins foibles à raison de deux francs quinze centimes cinq douzièmes l'un, moins un appoint en argent de Prusse de quatre mille quatre cent vingt cinq francs, suivant le bordereau ci-après :

## SAVOIR.

|                     |    |           |       |         |
|---------------------|----|-----------|-------|---------|
| Un baril sous le n° | 97 | contenant | 6.000 | florins |
| »                   | »  | 98        | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 99        | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 100       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 101       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 102       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 103       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 130       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 131       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 132       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 133       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 134       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 135       | »     | 6.000   |
| »                   | »  | 136       | »     | 6.000   |

|                                   |               |
|-----------------------------------|---------------|
| Un baril sous le n° 137 contenant | 6.000 florins |
| » » 138 »                         | 6.000 »       |
| » » 139 »                         | 6.000 »       |
| » » 140 »                         | 6.000 »       |

---

114.000 Florins.

faisant en argent de France..... 245.574 F  
 Plus en argent courant de Prusse..... 4.425

---

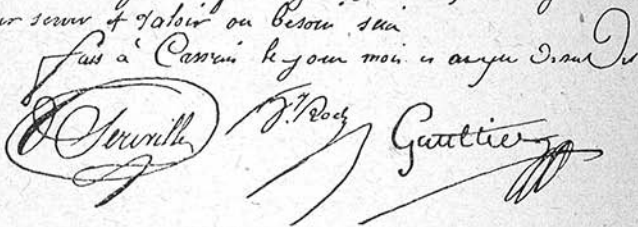
Total général..... 250.000

laquelle somme de deux cent cinquante mille francs a été reçue par MM. Delmar et C<sup>ie</sup> de Berlin, délégués du sieur Thiebault, directeur des fourrages au profit duquel l'ordonnance a été délivrée.

En plus n'ayant à procéder nous avons clos et arrêté le présent procès-verbal que nous avons dressé en cinq expéditions et que nous avons signé et fait signer par les personnes y dénommées pour servir et valoir ou besoin sera.

*Procès verbal que nous avons dressé en cinq expéditions lequel nous avons signé et fait signer par les personnes y dénommées pour servir et valoir ou besoin sera.*

*Fait à Cambray le jour moi et angré 1812*



Etant toujours à Custring, Gaultier, fatigué du service de Place, écrivit le 25 juillet 1812 au Maréchal Augereau pour aller servir sous ses ordres. Ce Maréchal qui l'avait bien connu dans l'Etat-Major du Général Desjardin s'empressa de le faire venir à Berlin d'autant que le Corps d'Armée manquait d'adjoints<sup>1</sup>. Mais, précisément, le Prince de Neuchatel, envoyait de Witebsk à Gaultier, l'ordre de se rendre sur le champ au Quartier-Général Impérial pour y être employé (29 juillet). Cet ordre ne lui parvint, par la poste ordinaire, que le 6 septembre, à 8 heures du matin et le Maréchal Augereau garda Gaultier avec lui, car il avait eu assez

1. Lettre du 12 août, signée le Général fr. Ch. d'Et.-M. du 11<sup>e</sup> corps, Cavaignac. Catal. d'Alger, n° 1446.

de peine pour l'obtenir. En effet, il avait le 21 août écrit au Duc de Feltre, Ministre de la Guerre, pour le prévenir qu'il avait donné l'ordre à Gaultier, par ordre du Prince d'Ek-mühl, de se rendre à l'Etat-Major de son Corps d'Armée pour y servir provisoirement ; mais, le 6 septembre, dans un Rapport au Ministre, on faisait ressortir les services dudit Gaultier, dans les divers Etats-Majors, mais on concluait « *D'après les ordres de S. M. il ne peut y avoir d'employés comme adjoints aux Etats-Majors que des officiers du grade de Capitaine. On propose de faire connaître à M. le Duc de Castiglione que M. Gauthier ne peut être employé au 11<sup>e</sup> C. A. que comme commandant d'armes, destination qu'il avait lorsque M. le Maréchal l'a appelé à l'Etat-Major Général du 11<sup>e</sup> Corps.* » Et le Ministre avait approuvé. A la suite de quoi le Prince de Neufchatel et le Maréchal Augereau avaient été prévenus que Gaultier resterait à Custringin<sup>1</sup>. Mais le 1<sup>er</sup> octobre, le Maréchal Augereau, écrivit au Duc de Feltre : « *M. le Chef de Bataillon Gaultier ayant été nommé mon aide de camp le 11 septembre dernier, j'ai l'honneur de renvoyer à V. E. les lettres de service qui l'attachent au service des Places dans l'arrondissement du 11<sup>e</sup> C. A.* »

Mais le 19 octobre<sup>2</sup> le Ministre protesta. « *Lorsque V. E., dit-il, a formé sa demande en faveur de M. Gaultier, elle ignorait que des ordres de l'Empereur renouvelés encore au commencement de la campagne s'opposent à ce que MM. les Maréchaux Commandant en chef les Armées aient plus de 2 officiers supérieurs parmi leurs aides de camp indépendamment de l'Adjudant Commandant, employé près de leur personne* » et le Maréchal devait avoir déjà les Chefs de Bataillon Fouque et Deleau : donc le Commandant Gaultier devait continuer à servir comme commandant d'Armes.

Mais Augereau de riposter, le 30 octobre, pour montrer au Ministre qu'il se trompe ; il n'ignorait pas les règlements quand il a formulé sa demande : « *Le Chef de Bataillon Fouque que V. E. croit encore près de moi a cessé d'y être employé depuis ma rentrée de l'Armée de Catalogne (Les contrôles des officiers étaient déjà bien tenus à cette époque !!... Et cela s'expliquait d'ailleurs par tous les mouvements des troupes et des Etats-Majors !) V. E. crut devoir lui donner alors une autre destination ainsi qu'à tous mes autres aides de camp. Il n'y en eut pas un seul d'excepté. Mes aides de camp sont aujourd'hui MM. Richer, adjudant Commandant ;*

1. Dossier Gaultier. Ministère de la Guerre. Lettre du 15 septembre 1812

2. Dossier Gaultier. *Idem.*

*Gaultier, Chef d'Escadron* <sup>1</sup> ; *Deleau, Chef de Bataillon* ; *Crès, Capitaine...* » Alors il réclame la lettre de service pour Gaultier, que le Ministre, reconnaissant son erreur envoie le 19 novembre ; mais déjà le 11 septembre 1812, de Mojaïsk, le Prince de Neufchatel, Major Général, l'avait affecté au Duc de Castiglione, en résidence à Berlin.

En mars 1813, on le retrouve à Francfort, où Augereau le prie de rester avec ses équipages pour y attendre ses ordres de Paris ; de recevoir du Général de Division Albert une calèche qu'il devra diriger sur Paris avec les 6 chevaux gris s'ils sont bien en état, ou bien avec les 4 chevaux de Mecklembourg, les gris étant conduits en main.

Un Décret du 12 mars 1813, donnait une nouvelle organisation à la Grande Armée, et, le 31 juillet, le Maréchal d'Empire Duc de Castiglione commandait le Corps d'observation de Bavière, à Wurtzbourg <sup>2</sup>. Le *Chef de Bataillon* Gaultier était toujours à l'Etat-Major sous les ordres du Général Ménard.

Le 1<sup>er</sup> août, le Corps d'observation fut scindé en deux : sous les ordres du Maréchal Augereau et du Général Gouviou-Saint-Cyr.

Le 14 septembre 1813, le Commissaire des Guerres, faisant fonction de Sous-Inspecteur aux Revues au Corps d'observation de Bavière, commandé par le Maréchal Augereau, constatait, par certificat, que M. Gilbert Gaultier, Chef d'Escadron, était « *vivant et présent au Corps d'observation* » : « *il nous a même requis de recevoir sa déclaration et son affirmation qu'il n'a jamais contracté mariage.* » Sans doute pour affaires de famille.

Enfin, le 17 mars 1814, Gaultier était nommé *Colonel*, Adjudant-Commandant, par l'Empereur et restait attaché au Maréchal Augereau.

Puis, le 29 juillet 1814, il était nommé, changement des choses !! *Chevalier de l'Ordre Royal militaire de Saint-Louis* ; et, le 15 octobre, par le Roi, *Officier de la Légion d'Honneur*.

Mais alors mis de côté, dès que Napoléon, en mars 1815 s'évada de l'île d'Elbe, Gaultier voulut reprendre du service et le 11 juin 1815, le Maréchal Augereau, son protecteur, re-

1. On se rappelle qu'il venait d'un régiment de cavalerie après la dissolution du corps de Bernadotte.

2. Il comprenait les 42<sup>e</sup> divisions, Dupas, à Hoff ; 43<sup>e</sup>, Claparède, à Beyreuth ; 44<sup>e</sup>, Broussier, à Bamberg ; 45<sup>e</sup>, Razout, à Bamberg ; 51<sup>e</sup>, Turreau, à Wurtzbourg ; 52<sup>e</sup>, Lénielé, à Bamberg et une division de cavalerie, en formation, sous Milhaud.



commanda au Ministre de la Guerre « *l'Adjudant-Commandant Gaultier, son aide de camp qui désire servir activement « il s'est acquis toute mon amitié, disait-il, depuis trois ans qu'il sert près de moi »* et il est prêt à entrer en campagne au premier signal.

Waterloo survint et le grand départ pour Sainte-Hélène !

Alors la carrière du Colonel Gaultier allait prendre fin, en suite de la lettre du 13 septembre 1815, par laquelle le Lieutenant Général, Ambert, des Armées du Roi, Commandant l'aile gauche de l'Armée de la Loire<sup>1</sup> « *et chargé du licenciement des troupes dudit Corps* », conformément aux ordres du Ministre de la Guerre « *portant que MM. les Officiers Généraux et d'Etat-Major de l'Armée doivent se retirer dans leurs foyers* » et par délégation du Maréchal, Duc de Tarente, Commandant en Chef l'Armée (Lettre du 26 août 1815) « *permettait* » à l'Adjudant-Commandant Gaultier de « *se retirer dans ses foyers à Angers.* »

Dès cette date, 13 septembre 1815, celui-ci fut « *en jouissance de la 1/2 solde* » qui était de 3.000 francs par an pour son grade. Elle lui fut maintenue à titre de « *traitement de non activité en exécution des art. 10 et 11 de l'Ordonnance du 20 mai 1818 et payable par mois* ». »

Entre temps le Colonel Gaultier fut soumis à des Inspections. Et nous allons voir fleurir des mœurs spéciales.

En effet, dans son Rapport particulier d'Inspection Générale du 19 mars 1816 M. le Général d'Andigné, Maréchal de Camp, chargé de l'organisation départementale, après avoir constaté que le Colonel connaissait bien son métier, paraissait avoir reçu une assez bonne éducation et avait une morale bonne, *s'oubliait à dire* : « *LES RENSEIGNEMENTS VUS SUR LA CONDUITE DE CET OFFICIER SUPÉRIEUR LORSQU'IL COMMANDAIT LA PLACE DE SAUMUR EN JUILLET 1815, DONNENT LIEU DE CROIRE QU'IL EST MÉDIOCREMENT ATTACHÉ AU GOUVERNEMENT, QUE CEPENDANT IL POURRAIT LE SERVIR S'IL POUVAIT LUI ÊTRE UTILE.* » Sa fortune est presque nulle ; sa santé : *bien*, mais un peu usée par la fatigue. » Et cet Officier Général concluait sur cet Officier, âgé seulement de 48 ans : « *Cet Officier a été porté, suivant ses désirs, sur l'état d'activité, son âge (!!) semble MARQUER QU'IL SERAIT PLUS CONVENABLE DE LE METTRE A LA RETRAITE.* » Et voilà comment se règlent, dans le secret des notes et des passions, la vie des Officiers ! — Les *fiches* étaient déjà inventées !

1. Gaultier y était employé depuis le 21 juin.

2. Sous intendance de la 4<sup>e</sup> division, à Tours, 23 juillet 1818. (III<sup>e</sup> traitement de non activité.)

Dès le 27 septembre 1815, Gilbert Gaultier s'était retiré à Angers. Il y avait retrouvé sa famille et son « *cher papiou* »<sup>1</sup> auquel il avait écrit de Hambourg, le 27 janvier 1808, la lettre suivante si intéressante et dont nous respectons l'orthographe :

*Hambourg, le 27 janvier 1808.*

*J'ai donc enfin mon cher papiou, reçu ce que je te demandois depuis bien long tems, je suis bien fâché que tu ne me l'aie pas envoyé dans les tems, je ne l'aurois pas écrit ce que ton silence m'a forcé de te dire, je suis bien aise que tu en conviennes dans la lettre.*

*Je te remercie de la manière dont tu as géré mes affaires puisque tes occupations te permettent de les continuer avec tout l'interret que tu me marque, je te ferai passer au 1<sup>er</sup> jour par lettre d'échange une somme de douze mille francs.*

*Tu me placeras ces fonds dans une ferme de vingt à vingt quatre mille francs en prenant des arrangements de la manière qui te sera la plus convenable mon intention n'est pas de te gêner ; toutes les épargnes que je pourrai faire je te les ferai passer ; si je n'étois pas obligé par ma position d'avoir toujours devant moi 150 louis je te ferois passer d'avantage. Continue toujours à servir mes intérêts comme tu l'as fait, je te saurai rendre le réciproque quand l'occasion se présentera, mais donne moi de tes nouvelles plus souvent et mes moi au courant de mes affaires, il peut l'arrivé des malheurs ainsi qu'à moi ainsi pour les prévenir il faut toujours être en règle.*

*Pour ne témoigner aucune méfiance à notre frère Gaultier tu pourra l'instruire de mes intentions, d'autant mieux qu'il les connoît déjà en partie ne recevant rien de toi il y a quelque temps je lui fit connoître ma position avec toi et par procédé de sa part il ne me repondit pas à toutes les demandes que je lui fit d'après les demandes reitérés que je lui faisois il devoit seulement prevenir Monsieur pachaut que je le chargeroi de mes affaires et de l'envoi d'argent que je te ferai.*

*Oublions le passé point de rancune tu dois me connoître assez pour croire que je chercherai toujours le moyen de conserver ton amilié la présente en est une preuve.*

1. Ce n'est point M. Papiou de la Verrie, né à Angers, le 6 juillet 1770, qui avait été longtemps substitut de l'agent de la Commune, et Officier municipal depuis le 5 messidor an VIII. Des recherches nouvelles m'ont amené à savoir que ce Papiou avait épousé une de ses sœurs.

*Écrit moi le plus souvent que tu pourras plutôt trois lettres qu'une*<sup>1</sup>.

Il songea alors à se marier, et, conformément au Règlement, dut se faire délivrer le 26 février 1817, un certificat du Maire d'Angers, sur attestation de trois citoyens, prouvant que Mademoiselle G... qu'il recherchait en mariage, fille de J. E. G..., Colonel de Dragons en retraite, aurait « *la fortune suffisante pour élever les enfants qui naîtront du mariage sans le secours du Gouvernement* ». Sa demande de mariage fut transmise de Tours le 1<sup>er</sup> mars 1817, par le Général Commandant la 22<sup>e</sup> Division Militaire (comprenant les Départements d'Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Sarthe, Maine-et-Loire, Mayenne). Mais il fallut encore que le Maire d'Angers délivrât un certificat indiquant nettement la dot de la jeune fille en rente et en argent comptant.

Alors, à Tours, le mariage parut convenir sous tous les rapports. Mais Gaultier resta célibataire, et, sans doute pour fuir Angers, adressa le 19 novembre 1817 au Ministre de la Guerre ses Etats de service, et le supplia « *d'avoir la bonté de le mettre en activité, peu lui importe le Commandement : il n'aspire au'à donner des preuves de son entier dévouement à Sa Majesté* ». Et il se fit recommander spécialement par les Généraux Gentil et Belliard. Mais il n'obtint rien.

En 1819, il subit une inspection générale à la suite de laquelle on daigna reconnaître qu'il était encore robuste et qu'il pouvait rendre encore des services, car il « *était recommandable* », mais n'avait comme moyen d'existence que son traitement de non activité et pas de fortune.

Enfin, le 30 octobre 1821, il mourut à Angers.

On trouva encore le moyen de défigurer son état civil. Dans le Rapport de la 4<sup>e</sup> Division Militaire, du 6 novembre 1821, on le prénomma *Jean Rodolphe* ; et, le 2 décembre de la même année, le Maire d'Angers dut faire remarquer l'erreur et affirmer le prénom de *Gilbert*.

Il était mort à 5 heures et demie du soir, âgé de 53 ans et 7 mois, rue des Lauriers.

Et, pour terminer, voici un fait touchant et qui couronne la vie toute de travail et de dévouement de cet excellent soldat.

1. M. Planchenaault, adjoint au Maire de la Ville d'Angers, a bien voulu rechercher si mon hypothèse d'un mariage PAPIAU-GAULTIER était exacte, et il a trouvé un acte de l'état civil du 5 messidor an V, portant mariage de *Gabriel Papiou*, né le 29 août 1775, à Angers, avec *Marie Gaultier, couturière pour femmes*, née à Angers, le 13 octobre 1774 — Celle-ci fille de *Sébastien Gaultier* et de *Marie Bertault*, son épouse — père et mère du Colonel.

Près du bord de la Loire, découpé en double cime, émerge en bloc énorme « *Rupes illa quæ dicitur Becherella* », la *Pierre Bècherelle*<sup>1</sup> dans la commune de Savennières. Ce bloc servait de limite au fief du Chapitre de Saint-Laud d'Angers, de point de repaire aux mariniers. Lorsque l'on traça le Chemin de fer on n'en laissa debout qu'une pointe. « *Tout au près de l'autre bord de la voie ferrée, sur la pente du rocher en retrait, servant de vague pâture un petit enclos entouré de murs contient les tombes de Morainville, ancien fonctionnaire d'Angers, et du Colonel Gaultier, et du Capitaine Dervieux qui, en 1807, simple cavalier au 2<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers, avait dans une charge (à Wagram, sans doute) sauvé la vie de son chef et plus tard devint son héritier. Une colonne tronquée portant une urne repose sur un piedestal en forme de dé, ou d'un côté on lit : « DERVIEUX A SON MAITRE, A SON FRÈRE D'ARMES, SON BIENFAITEUR ET SON AMI. » De l'autre : « DANS CE MONUMENT EST DÉPOSÉ LE COEUR DE GILBERT GAULTIER, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, NÉ AUX PONTS-DE-CÉ EN 1768, MORT A ANGERS, LE 29 OCTOBRE 1821, APRÈS AVOIR NOBLEMENT SERVI SA PATRIE PENDANT 27 ANS. »*

C'est avec une profonde émotion que, par cette épitaphe, je mets fin à la notice biographique de ce brillant soldat. Et je lui dis, à travers le siècle qui nous sépare :

Merci, mon cher Camarade, d'avoir conservé les documents qui sont venus jusqu'à moi ! Vous avez, par eux, donné à ma vie entière, pendant les heures que je pouvais leur consacrer, un but de travail et de recherches ; et, grâce à vous, j'ai écrit ces ouvrages qui, je l'espère, nous honoreront tous les deux ; et je suis fier d'unir au nom d'un soldat de la Grande Armée celui d'un soldat de l'Armée d'Afrique qui ose croire que sa vie n'aura pas été inutile.

1. Dictionnaire de Célestin Port, Tome III.



## ANNEXE II

---

### Questions financières Danoises — De Dreyer

Attitudes successives de Napoléon. — M. de Dreyer. — La clause de la convention. — Négociations pénibles. — Promesses et réalités. — Situation financière du Danemark. — Négligence de Napoléon. — Intervention de Didelot. — On ne peut rien obtenir. — Dernières supplications. — Honte nationale.

Questions financières espagnoles. — Les Diamants de la Couronne.

Tandis que le Baron Didelot s'efforçait de conduire l'Alliance franco-danoise dans la voie droite et digne des deux pays, M. de Dreyer, Ministre Plénipotentiaire du Danemark à Paris, se montrait serviteur fidèle et dévoué de son Gouvernement, mais rencontrait dans l'accomplissement de sa mission autant de mauvaise volonté et de duplicité qu'il apportait de souplesse et de ténacité à réclamer simplement ce qui était dû et ce que l'on pouvait croire facile d'obtenir d'un allié puissant et désireux de voir seconder ses grands projets contre l'Angleterre. Mais Napoléon était aveuglé par l'affaire d'Espagne. Sa passion obnubilait son jugement. Il n'avait plus de finesse, de volonté que pour mener à bien les combinaisons louches et malhonnêtes destinées à faire tomber les Bourbons d'Espagne dans ses tristes filets.

Sans vouloir remonter très haut, en juin 1807, M. de Dreyer dut réclamer au sujet des navires saisis par les troupes françaises à leur entrée à Kœnigsberg. A cette époque, et vu l'attitude du Danemark, on comprend que Napoléon ait écrit à M. Daru : « *Il faut laisser chanter les Danois : il est évident que tous leurs chargements sont pour le compte des Russes*<sup>1</sup>. »

Mais, quand l'Angleterre entama l'expédition sur Copenhague l'attitude changea, et Napoléon, par exemple, s'empressa amicalement envers les bâtiments Danois qui se trouvaient dans les ports de France, et particulièrement à Bayonne<sup>2</sup> ; ou bien, alors qu'il était resté jusqu'alors insensible aux

1. Correspondance, 20 juin, n° 12.784.

2. Correspondance, 25 août.

demandes de M. de Dreyer concernant les marins Danois détenus dans diverses villes de France comme prisonniers de guerre saisis à bord de navires Anglais, il donnait, le 1<sup>er</sup> septembre, l'ordre de leur mise en liberté <sup>1</sup>.

« Vous répondrez à M. de Dreyer qu'il n'est pas fondé dans sa demande ; que tout Danois pris sur bâtiment Anglais est notre ennemi, qu'il y aurait de l'absurdité à soutenir un autre principe ; mais que s'il est agréable au Roi de Danemark que je relâche les prisonniers Danois que j'ai dans les mains, et si surtout cela peut-être utile à son service, je le ferai volontiers. »

Lorsque fut signé le traité de Fontainebleau du 31 octobre qui, par son article 5, promettait au Danemark « les secours de toute espèce qui seraient reconnus nécessaires pour le succès des opérations en général et la défense des possessions Danoises en particulier » on put croire que ces secours de toute espèce seraient fournis facilement. Mais l'on avait compté sans la clause de la CONVENTION qui devait régler la quotité, le mode de versement de ces avances, le prix des objets fournis ainsi que les époques de remboursement et du taux des intérêts. Jamais cette convention ne fut signée <sup>2</sup>, et nous allons voir les efforts impuissants de M. de Dreyer pour obtenir non seulement des avances, mais encore le remboursement des sommes dépensées par le Danemark pour la nourriture des troupes du Prince de Ponte-Corvo cantonnées dans les provinces Danoises.

C'était une règle de Napoléon de s'éviter des dépenses, en faisant nourrir ses troupes par les pays occupés même s'ils étaient amis ou alliés : et ceux-ci ne parvenaient jamais à se faire rembourser.

Quelques jours avant la signature du traité des pleins pouvoirs avaient été expédiés à M. de Dreyer relativement à la négociation d'un emprunt « si comme son A. R. avait lieu de l'espérer S. M. daignait accorder quelques secours aux finances du Danemark <sup>3</sup>. »

Monsieur de Dreyer remit donc, le 13 novembre, une note au sujet de cet emprunt, et demanda, en attendant, de faire ouvrir à son gouvernement un crédit de 2 Millions de francs

1. Correspondance, 1<sup>er</sup> septembre, n° 13.095.

2. Consulter la Grande histoire du Danemark et de la Norvège de 1720 à 1814, du Professeur Edouard HOLM : « Malheureusement Napoléon préférait disposer des caisses remplies de ses alliés... » Citation indiquée par M. H.-A. Bernhoff, 16 décembre 1920, sur question posée au sujet de la Convention non conclue.

3. Didelot, 27 octobre 1807.

chez des Banquiers de Paris ou à la Banque de France. En raison des besoins pressants du Danemark, il était prêt à accepter « toute combinaison que l'on voudrait. »

M. Cretet, Gouverneur de la Banque de France, consulté, prit pour directive une lettre de Napoléon du 18 août : « Partez toujours du principe que je n'approuve jamais tout ce qui serait proposé de contraire aux bases sur lesquelles la Banque est établie... Vous êtes Banque, restez Banque... Si ces MM. ont de bons effets à vous donner et qu'ils soient négociables dans six mois au lieu de trois je l'approuve ». Bien entendu quand il s'agit d'ouvrir des crédits au Roi Joseph d'Espagne un an plus tard, ces principes ont su fléchir ; on sut trouver des combinaisons étayées même sur un gage inexistant : les diamants de la Couronne d'Espagne. M. Cretet répondit donc à M. de Dreyer que les lois et les statuts de la Banque ne lui permettaient pas de faire des avances à une puissance étrangère ni d'escompter sur un titre non négociable, mais elle pourrait intervenir... Elle prendrait à l'escompte sur le pied de 4 % l'an des traites à trois mois du Comptoir Royal d'Altona sur une caisse publique de Paris ou sur les premières maisons de Banque de Paris. Ces traites seraient à l'ordre de M. de Dreyer qui les endosserait à la Banque de France comme fondé de pouvoir du Gouvernement Danois. A l'échéance des trois mois l'opération pourrait être renouvelée pour trois autres mois aux mêmes conditions.

Malgré cet échec, dès que M. de Dreyer, le 29 novembre, reçut ratifications du Traité d'Alliance, il en profita pour reprendre les pourparlers pour l'emprunt. Mais, ne recevant aucune réponse, il renouvela sa demande par une lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1808 au Ministre des Relations Extérieures dans laquelle il exposait le désir d'un emprunt qui mit sa cour « à même de pousser avec vigueur » la guerre contre l'Angleterre. Il rappela toutes ses communications antérieures à ce sujet ; que son gouvernement travaillait à sa marine et à sa défense. « Il ne lui manque, dit-il, que de l'argent... Jalouse de soutenir son crédit si bien établi partout par l'exactitude de ses paiements, ma Cour... réclame avec confiance L'ACCOMPLISSEMENT DES ENGAGEMENTS PRIS dans l'article V du traité d'Alliance. »

M. de Champagny fit là-dessus un rapport à l'Empereur, le 14 janvier, et lui remit une note concernant les demandes d'argent, de canons, et de munitions antérieures. La réponse fut stupéfiante :

M. de Champagny pria M. de Dreyer « de faire connaître les sommes et les conditions qu'elle propose... ET SI LA

COUR DU DANEMARK NE PRÉFÉRERAIT PAS TRAITER AVEC LA BANQUE DE FRANCE... *S. M. croit que ceci rendrait l'opération plus facile et plus prompte* ». Or, l'on a vu quelle réponse la Banque avait faite, le 19 novembre, par l'intermédiaire du Ministère des Affaires Etrangères. Il semble que l'on n'en sut rien.

M. de Dreyer s'adressa donc encore à la Banque de France qui répondit comme en novembre. Il écrivit de rechef<sup>1</sup> au Ministre des Relations Extérieures que sa Cour le pressait en raison de la situation fâcheuse des finances résultant de la suspension de tout commerce, de toute industrie, de la suppression des recettes des douanes, et de presque toutes les autres branches de revenus publics.

« *La bienveillance signalée de S. M. l'Empereur, dit-il, pour le Danemark lui avait fait pressentir les embarras dans lesquels l'attaque aussi injuste qu'imprévue des Anglais allait nous jeter, et cet Auguste Souverain nous offrit, AVEC CETTE GRANDEUR D'ÂME QUI LUI EST PARTICULIÈRE de nous assister de toutes manières. Mon Gouvernement entr'autres choses s'attendait avec une telle confiance à recevoir des secours pécuniaires qu'il ne cesse de me témoigner des regrets de voir que la convention que j'avais été autorisé à proposer et à conclure est restée jusqu'ici sans effet... La situation est critique. Aussi est-il bien persuadé que ce grand et puissant Monarque ne voudra pas différer à nous accorder les secours que nous réclamons de sa bienveillance pour l'intérêt de la cause commune.* »

Tous ces appels à LA GRANDEUR D'ÂME DU PUISSANT MONARQUE devaient le trouver insensible. L'Espagne seule retenait son attention.

Cependant, le 5 mars, les troupes du Prince de Ponte-Corvo avaient pénétré en Danemark<sup>2</sup>, et cette mise en vigueur définitive du traité d'Alliance, en exécution de l'article II,

1. 14 mars 1808.

2. Il y eut de nombreuses difficultés pour toutes les fournitures ; les réquisitions concernant les vins, les matelas, les lits, les hôpitaux ; pour la nourriture, les payements. A partir du 20 avril on rationna, on fixa les autorités auxquelles il fallait s'adresser. On appliqua aux officiers le règlement du 9 mai 1906 de l'armée Danoise (a). Puis l'on s'adressa à un nommé Crébuger de Hannover, recommandé par Bernadotte, pour l'entretien des troupes ; et l'on fit dès lors fournir les denrées par les magasins. Mais comme les rations n'étaient pas suffisantes les habitants durent donner des suppléments. A cet entretien très coûteux s'ajoutaient les soucis que toutes ces troupes donnaient aux magistrats municipaux. Il y eut des réquisitions abusives, particulièrement celle des voitures, et pour des travaux que les autorités jugeaient inu-

(a) Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 79.



aurait voulu celle de l'article V. Mais, comme on l'a vu, l'exécution de l'article II avait été elle-même si mal dirigée, si retardée, que, le 25 avril, M. de Champagny, avec de grandes phrases dont on cherchait à repaître le Danemark tentait d'excuser tant de négligence.

Il écrivit au Baron Didelot :

« Vous savez que S. M., du moment où le traité d'Alliance a été signé, s'est empressée d'offrir des secours à la Cour de Danemark. Elle prend le plus vif intérêt à la sûreté des Etats du Roi. Elle ne négligera rien pour les protéger et les défendre contre toute agression. »

« Les ordres les plus formels ont été donnés à S. A. S. le Prince de Ponte-Corvo pour qu'il fit passer à quelque prix que ce fut dans la Seelande un nombre de troupes suffisant pour la défense de l'île. L'exécution de ces ordres aura sûrement précédé l'arrivée de ma lettre et aura détruit toutes les inquiétudes qui paraissaient régner à Copenhague à l'époque de la date de vos dernières lettres. »

« L'Empereur a l'intention de remplir toutes les conditions du traité d'Alliance AVEC LA PLUS SCRUPULEUSE EXACTITUDE. La surprise et la perfidie ont seules facilité les avantages odieux que les Anglais ont remportés à deux époques récentes sur la nation Danoise. Tout est préparé aujourd'hui pour une résistance vigoureuse. Un trop juste ressentiment anime les peuples du Danemark ; les Français se joindront à eux, et il n'est rien que l'on ne puisse attendre de leurs efforts réunis. »

Tout cela était de la fumée, et quelques grains de mil eussent mieux fait l'affaire du Danemark puisque S. M. avait l'intention de remplir toutes les conditions du traité d'Alliance avec la plus scrupuleuse exactitude.

Or, ce jour même, M. de Dreyer renouvelait à M. de Champagny sa demande d'emprunt<sup>1</sup>, car il n'avait pu obtenir aucun résultat d'une nouvelle correspondance avec le Gouverneur de la Banque de France. Celui-ci lui avait déclaré que la Banque ne pouvait accorder au Danemark qu'un tiers de la somme demandée et pour une année seulement et à l'intérêt considérable de 6 %. Le Ministère du Trésor public

tiles, et par des personnages sans aucun droit pour les exercer (a). On finit par tout régulariser (b) et par régler les questions de droit de douane qui avaient donné lieu à des abus de la part de chefs indéli-cats (c).

(a) Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 90-91.

(b) Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 80.

(c) Karl SCHMIDT. *Op. cit.*, p. 80 à 85.

1. Lettre du 25 avril 1808.

N'AVAIT PAS VOULU CAUSER DE CETTE AFFAIRE ÉTANT SANS ORDRE ET SANS INSTRUCTION.

M. de Dreyer avait donc l'ordre de sa Cour d'insister, et il le faisait encore en s'adressant « à l'Allié magnanime » en faisant appel « à la volonté toute puissante de l'Empereur ».

Et le 24 mai il écrivait encore et toujours à M. de Champagne :

« Je ne saurais m'empêcher de témoigner à V. E. ma surprise et mes regrets de n'avoir reçu jusqu'à ce jour aucune réponse aux vives et pressantes instances pour cet emprunt pour lequel j'ai suivi depuis le mois d'octobre dernier des négociations... ON NE DEMANDE CES SECOURS QUE POUR NOUS SAUVER DU DÉNUEMENT ET QU'A TITRE D'EMPRUNT ET A LA DERNIÈRE EXTRÉMITÉ. »

Avec quelle honte au front M. de Champagne dut encore recevoir la lettre suivante du 25 juin où l'on trouvera quelques détails sur les événements.

Paris, le 25 juin 1808.

Monsieur,

« Lorsque le Danemark a été perfidement attaqué par les forces de l'Angleterre, S. M. l'Empereur et Roi pénétra d'un coup d'œil les embarras auxquels cette monarchie allait se trouver exposée par une agression aussi injuste qu'inattendue. La reconnaissance a gravé dans le cœur de tous les Danois l'engagement que ce grand Monarque, dont le génie voit et embrasse tout, a pris dans le tems en faveur du Danemark en déclarant à la face de l'Europe : « QUE LES DANOIS AURAIENT BESOIN D'HOMMES ET D'ARGENT et QU'ILS AURAIENT DES HOMMES ET DE L'ARGENT. » Ces paroles à jamais mémorables ont excité et soutenu le courage des Danois. Ils ont continué avec autant d'énergie que d'opiniâtreté une lutte que rendait inégale le défaut de connexité entre les diverses parties de la Monarchie Danoise.

CETTE OFFRE D'ARGENT ET D'HOMMES DICTÉE PAR LA GÉNÉROSITÉ ET PAR LES SENTIMENTS MAGNANIMES DE S. M. L'EMPEREUR a pénétré le Roi en particulier d'une vive et profonde reconnaissance, et S. M., mettant une confiance sans borne dans les promesses de son puissant Allié, s'est livrée toute entière au noble et juste ressentiment dont elle était animée contre le Gouvernement Anglais. TOUTES LES RESSOURCES DE SES ÉTATS ONT ÉTÉ EMPLOYÉES A DES ARMEMENTS ET A DES PRÉPARATIFS TELLEMENT FORMIDABLES qu'on ne peut qu'être saisi d'étonne-

ment quand on compare tout ce qui s'est fait en dernier lieu dans les Etats du Roi avec les ressources et les moyens du pays.

Mais ces armemens faits pour continuer la guerre ayant tari toutes les sources des revenus publics, nous n'avons pas tardé d'éprouver un grand et pressant besoin d'argent. Ma Cour m'avait en conséquence chargé, dans le mois d'octobre dernier, de demander au Gouvernement Français seulement à titre d'Emprunt, un secours pécuniaire que S. M. L'EMPEREUR AVAIT EU LA BONTÉ AUPARAVANT DE LUI OFFRIR GRATUITEMENT. Il y a huit mois que je suis cette négociation d'emprunt sans avoir eu encore le bonheur d'obtenir une décision favorable.

Pendant que j'étais occupé à faire réussir cette négociation en conformité des stipulations de notre traité d'Alliance, S. M. l'Empereur, par un mouvement spontané d'intérêt en faveur du Danemark, EUT LA BONTÉ D'OFFRIR au Roi un corps d'armée de quatorze mille hommes destinés à passer en Scanie avec un nombre égal de troupes Danoises. Le Roi accepta ce secours avec reconnaissance ; tous les moyens d'embarcation pour le passage de cette armée en Suède furent à l'instant préparés avec succès et réunis à Copenhague. Mais une espèce de fatalité déjoua les combinaisons du génie et de la prudence ! l'expédition n'eut pas lieu, néanmoins LES PRÉPARATIFS IMMENSES QU'ELLE EXIGEAIT ONT ENCORE ACCRU DE BEAUCOUP L'EMBARRAS ET LA PÉNURIE DE NOS FINANCES.

Les quatorze mille hommes qui devaient traverser le Danemark pour agir offensivement contre la Suède furent, à l'instant de leur entrée sur le territoire Danois, portés à trente deux mille hommes et ont prolongé jusqu'à ce moment leur séjour dans nos provinces.

L'ENTRETIEN de ces trente deux mille hommes est DEPUIS LE COMMENCEMENT DE MARS AVANCÉ PAR LE GOUVERNEMENT DANOIS. Cet objet seul qui coûte par mois Six cent mille écus de Danemark, c'est-à-dire près de trois Millions de francs, est une somme énorme relativement à l'état présent de nos finances et dont il nous est de toute impossibilité de continuer plus longtemps l'avance. J'ai déjà eu trop souvent l'occasion d'informer V. E. de la triste et désespérante situation de nos revenus. Elle n'ignore pas que toutes les branches de nos recettes sont mortes, que nos douanes, depuis l'interruption absolue de notre commerce maritime, loin d'être une ressource pour l'Etat en sont un fardeau, et que notre commerce avec le Continent est aussi paralysé comme l'est notre Commerce Maritime. Tous les canaux de notre industrie se sont tout à

*coup desséchés depuis la lutte trop inégale que nous soutenons par nos propres moyens contre l'Angleterre et la Suède. Ce tableau de nos souffrances est malheureusement trop fidèle, et ce qui ajoute encore à notre détresse c'est que nous sommes forcés à faire des dépenses extraordinaires pour rester armés et nous mettre en état de soutenir avec dignité les agressions formidables dont nous sommes menacés et que les ennemis semblent diriger exclusivement contre nos plus belles provinces.*

*Dans une situation si affligeante et dont l'aveu est si pénible le Roi vient de m'ordonner de faire de vives instances et représentations :*

*1° pour qu'il plaise à S. M. l'Empereur, son grand et puissant Allié, d'ordonner que l'emprunt que je sollicite depuis tant de mois se réalise sans plus de délais ;*

*2° pour que ce Monarque aussi juste que généreux veuille faire rembourser les avances considérables faites jusqu'à présent par ma Cour pour l'entretien de cette armée de trente deux mille hommes stationnés dans nos provinces ;*

*3° pour qu'il plaise également à S. M. l'Empereur de faire pourvoir dorénavant à l'entretien de cette armée par la voie et de la manière qui lui paraîtront le plus convenable.*

*Si la dernière proposition n'était pas entièrement conforme aux vues de son Auguste Allié, le Roi dans ce cas prie S. M. l'Empereur de vouloir bien prendre en considération l'impossibilité absolue pour le gouvernement Danois, avec les moyens et les revenus de l'Etat, de pourvoir plus longtemps à l'entretien d'une armée auxiliaire sans exposer le Gouvernement et le pays à une destruction inévitable.*

*S. M. l'Empereur ayant une connaissance exacte de la modicité des revenus du Danemark en temps de paix et sachant aussi que malgré la perte de tous ces revenus nous avons en ce moment plus de cent mille hommes de troupes régulières à entretenir indépendamment de nos armements maritimes si dispendieux et de notre liste civile, aura Elle même la conviction personnelle de l'impossibilité où le Roi et l'Etat se trouvent à continuer à faire les avances nécessaires pour l'entretien de l'armée Française.*

*Aussi je suis bien persuadé que V. E., en mettant les divers désirs et demandes du Roi ci-dessus exposés sous les yeux de S. M. l'Empereur, voudra bien en même temps faire sentir à son Auguste Souverain que la nécessité la plus impérieuse a pu seule déterminer le Roi à me charger de faire de semblables ouvertures et instances. S. M. l'Empereur sait très bien*



que le caractère du Roi est l'immutabilité, et S. M. de son côté a une confiance illimitée dans l'amitié et dans l'affection de son grand et magnanime allié. AUSSI EN M'ORDONNANT DE DÉPOSER SES PEINES DANS LE SEIN DE CET AUGUSTE SOUVERAIN, LE ROI EST CONVAINCU QUE S. M. IMPÉRIALE EN SERA TOUCHÉE ET QU'ELLE LUI ACCORDERA AVEC SA GRANDEUR D'ÂME ORDINAIRE LES SECOURS ET LES SOULAGEMENTS QUE S. M. SOLLICITE DANS UNE SITUATION ET DANS DES CIRCONSTANCES AUSSI CRITIQUES QU'URGENTES POUR LE BIEN DE SES ÉTATS.

*J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération,*

*Monsieur,*

*de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur,*

*DE DREYER.*

*Paris, le 25 juin 1808.*

Cette lettre, véritable acte d'accusation de déloyauté, frappait la diplomatie de Napoléon tandis que toutes ses fautes se concrétisaient en ces noms de Baylen et de Cintra, et les succès de l'Angleterre. Rien alors ne pouvait donc l'émouvoir en faveur des Danois.

Et, le 12 août, le baron Didelot intervenait une fois de plus au sujet de l'état pénible des finances du Danemark et en faisait un tableau vraiment déplorable, disant qu'il fallait empêcher la ruine d'un allié, et OPPOSANT LA FAÇON DE L'ANGLETERRE QUI, ELLE, PAYAIT LARGEMENT LES SIENS. À sa lettre il joignait un exposé de M. de Schimmelmann, Ministre Danois des Finances, montrant la situation navrante de son pays, demandant au moins quelques avances « PERMETTANT DE RESPIRER QUELQUES INSTANTS » et, présentant le tableau suivant, des dépenses faites pour les troupes alliées pendant un seul mois dans les duchés de Holstein, de Schleswig, la Jutlande et la Fionie.

|  |                  |
|--|------------------|
| <i>Apprv<sup>t</sup> des troupes.....</i>                                  | <i>720.000</i>   |
| <i>Hôpitaux et malades.....</i>  | <i>240.000</i>   |
| <i>Indemnités des Officiers.....</i>                                       | <i>440.000</i>   |
| <i>Avoines et fourrages.....</i>   | <i>368.000</i>   |
| <i>Dédommag<sup>t</sup> aux villes et districts pour les quartiers....</i> | <i>240.000</i>   |
|  | <hr/>            |
|  | <i>2.008.000</i> |

|                              |         |
|------------------------------|---------|
| <i>Pour les troupes.....</i> | 169.000 |
| <i>En Zeeland.....</i>       | 80.000  |
| <i>et petites isles.....</i> | 68.000  |
|                              | 48.000  |
|                              | 40.000  |
|                              | <hr/>   |
|                              | 405.000 |

*Pour les dépenses extraordinaires, les camps, les déplacements, les arrangements, les hôpitaux, au moins.....* 350.000

*Total . . . . .* 2.008.000 + 405.000 + 350.000 = 2.763.000

*On n'a pas compté les frais de transport pour 6 mois 16.602.000 francs (cela doublait les dépenses de guerre), ni la Norvège ; et les revenus présentaient un déficit de 4 millions d'écus. »*

Ce fut encore en vain que, le 17 septembre, le baron Didelot revint sur l'embarras des finances susceptibles d'amener une catastrophe « *que la justice et la politique pourront regretter quelque jour et que NE MÉRITERAIT PAS D'ÉPROUVER UN GOUVERNEMENT AUSSI LOYAL ET AUSSI GÉNÉREUX DANS SA CONDUITE QUE CELUI-CI. »*

Mais qu'importaient alors le Danemark et la vraie politique de la France ? L'infamie de Bayonne produisait ses conséquences, au moment même où l'on croyait préparer le triomphe d'Erfurt.

Le Gouvernement Danois luttait du mieux qu'il pouvait pour essayer de maintenir ses finances ou relever le change, et M. de Lisakewitz, Ministre de Russie, rendait compte ainsi à M. de Romanzoff à Saint-Pétersbourg de ses efforts<sup>1</sup> : « *Le gouvernement s'empare immédiatement de toutes les marchandises encore existantes dans les magasins et étapes de la Compagnie des Indes ici en donnant à cette Compagnie octroyée, pour sûreté du paiement de ses marchandises, des bons ou effets royaux payables à terme ; l'estimation des marchandises sera basée sur les prix auxquels la Compagnie à la dernière vente publique a vendu ces mêmes objets, et S. M. en se proposant de faire vendre peu à peu le tout à Hambourg, promet en quelque façon d'en partager avec la Compagnie les bénéfices qu'il pourrait encore provenir de ce nouveau mode de vente... Comme on évalue à près de 2.000.000 d'écus de Banque de Hambourg la valeur des dépôts existants, le Gouvernement par cette opération acquérera un fond sem-*

1. Lettre du 8/20 septembre 1808.

*blable à Hambourg dont il disposera successivement sur cette place en le faisant retirer progressivement par ses Banques ici, et il espère par ce moyen de rendre moins rare l'argent de Banque à la bourse de Copenhague, de forcer sa baisse et de faire monter le prix du papier monnaie ou des assignations presque seules en circulation ici présentement. »*

Mais ces mesures ne pouvaient produire beaucoup d'effet, aussi M. de Dreyer écrivait-il, le 3 octobre, à M. de Champagny qu'il avait fait, dans une audience de l'Empereur, l'aveu de la détresse des finances du Danemark et de son impossibilité de pourvoir plus longtemps à l'entretien des troupes françaises « *stationnées dans les diverses provinces d'autant plus que leur séjour avait cessé d'y être nécessaire.* » L'Empereur a promis de les retirer aussitôt que le Roi le lui aurait manifesté. Le Roi demande donc leur retrait, et le Roi « *a la conviction intime que leur séjour n'est plus nécessaire, ses sujets lui ont donné tant de preuves de courage et de dévouement qu'il est entièrement rassuré contre toutes les entreprises que pourraient tenter ses ennemis* » et il demande le remboursement des avances. Quel soufflet ! Mais on en recevait tellement alors de tous côtés !

En attendant, à Copenhague, le Ministre des Finances convoquait, le 19 octobre, les principaux négociants pour leur « *demandeur des secours* ». Le jour même où l'Emprunt ainsi offert de 3 Millions d'écus à 4 % d'intérêt et remboursable dans l'espace de 12 mois fut annoncé au public celui-ci souscrivit pour... 1.800.000 écus : « *et il n'y eut pas de doute que toute la somme requise serait souscrite dans les huit jours.* <sup>1</sup> »

Et le baron Didelot, rendant compte de cette assemblée, fut amené à écrire avec sa belle franchise <sup>2</sup> :

« *J'AI ÉTÉ PEINÉ COMME MINISTRE DE FRANCE ET SURTOUT COMME VÉRITABLE SERVITEUR DE S. M. D'AVOIR LA CONVICTON QUE CE SONT EN PARTIE LES DÉPENSES DE NOTRE ARMÉE QUI A ÉTÉ SI INUTILE ET POUR LE DANEMARK ET MÊME POUR NOTRE PROPRE CAUSE, QUI ONT MIS LE GOUVERNEMENT DANOIS DANS L'EMBARRAS VÉRITABLEMENT DÉSASTREUX OU IL SE TROUVE SOUS LE RAPPORT DES FINANCES. CES DÉPENSES MONTENT AUJOURD'HUI A PLUS DE 20.000.000 DE FRANCS ET, SEUL DE TOUS LES ALLIÉS DE L'EMPEREUR, LE DANEMARK LUTTE CEPENDANT AVEC COURAGE ET SUCÈS CONTRE L'ANGLETERRE.* »

Malgré les promesses de l'Empereur, le Prince de Ponte-

1. Lettre de Lizakewitz à Romanzoff, 10/22 octobre 1808.

2. Le 22 octobre 1808.

Corvo faisait des difficultés pour l'évacuation du Danemark<sup>1</sup>, M. de Dreyer réclamait de nouveau, le 28 novembre, le paiement des avances ; il en envoyait encore le compte, demandait au besoin un acompte, et surtout un emprunt. « NOTRE CHANGE SUR L'ÉTRANGER HAUSSE CHAQUE JOUR A NOTRE DÉTRIMENT ET NOUS ALLONS A L'ABÎME. »

Et l'année 1808, à laquelle nous limitons notre travail, se termina ainsi.

Nous avons projeté de montrer encore que la conduite du Gouvernement français fut la même pour presque toutes les réclamations que M. de Dreyer fut appelé à lui présenter. Mais la liste en serait trop longue et n'ajouterait rien à la preuve que nous avons voulu faire et notre cœur se serre en songeant que notre chère France, par la faute de son Empereur, se montra aussi indigne de son Allié.

---

## ESPAGNE

---

Questions financières. — Les Diamants de la Couronne.

En Espagne, comme en Danemark, la question d'argent fut angoissante. Mais, là, elle se révéla encore plus terre à terre avec la question des diamants, et, malpropre, avec celle des paiements des apanages ou rentes aux Infants internés. Nous n'en parlons incidemment que pour montrer rapidement les idées de Napoléon qui ne cherchait qu'à décharger la France du paiement des armées. Il écrivait à son frère Louis, Roi de Hollande, le 14 octobre 1807 : « *Et puis pensez-vous que si je vous envoie de mes troupes je serais assez bon de les payer ?* » De même en Espagne. Et celle-ci dut faire appel au Trésor français. Alors, le 3 juin, Napoléon écrit à M. Mollien : « *La Banque prêtera 25 millions de francs... Il sera versé à la Banque de France, pour garantie du prêt, des diamants de la Couronne pour une égale valeur, conformément à la loi générale de la Banque qui s'oppose à ce qu'elle fasse aucun prêt sans nantissement. Si la Banque veut faire cette*

1. Didelot, 19 novembre 1808.



*opération à ses frais<sup>1</sup>, je ne m'y oppose pas; mais, comme je pense qu'elle ne le voudra pas, je ferai moi-même les avances et, comme il ne me convient pas de prêter sur gages, la Banque prêtera pour moi, sous son nom, et la caisse d'amortissement fera les fonds. »*

Au même il écrivait que, pour les paiements à faire au Roi et aux Enfants, ils ne devaient pas être portés sur le Budget, mais devaient figurer comme emprunt qui serait remboursé par l'Espagne (9 juin).

Le 13 juin, Napoléon ayant pensé à acheter pour 4 millions de diamants de la Couronne d'Espagne afin d'aider le Trésor espagnol, M. Laforest les chercha à Madrid et ne les trouva pas. On soupçonna alors que tout avait été emporté en France par le Roi, la Reine et Godoï, dans des casselles spéciales.

Ce qui restait fut alors démonté; et alors M. Laforest dut écrire, le 13 juin : « *On a été étonné de voir que les diamants roses devaient, pour la plupart, l'égalité de leurs teintes aux feuilles qu'ils couvraient et que les diamants blancs, supposés épais, étaient, la plupart, assez plats.* » Néanmoins, Napoléon insista, affirmant qu'il ne voulait pas les « *diamants de la Couronne d'Espagne* », mais les diamants de la *Couronne de France*, tels que le *San Louis*, qu'on supposait faire partie du Trésor d'Espagne, et cela à titre de restitution, sinon il n'en voulait pas. Toutefois, il insista encore pour « *trouver un gage au prêt de 100 millions de réaux que la Banque de France faisait au Gouvernement Espagnol* » et indiquait toujours les diamants et une épée.

Puis, le 20 juin, il faisait écrire par le Ministre des Affaires Extérieures à l'Ambassadeur à Madrid que l'on avait dissimulé les diamants, qu'il fallait faire des recherches; et, le 23 juin, Laforest répondait que le Roi avait trompé l'Empereur sur les diamants, que Leurs Majestés et le Prince de la Paix en avaient seuls le blâme du détournement dans l'opinion publique; que l'article 11 du traité du 5 mai était celui qui exciterait le plus de haine concentrée lorsque le traité serait connu; qu'un fondé de pouvoirs de Charles IV avait récemment réclamé le reste des diamants de la Couronne; que l'on avait aussi détourné des matières d'or et d'argent à la Monnaie, et, pour terminer, que le Roi Charles faisait

1. Voir ci-dessus la conduite de Napoléon et de la Banque envers le Danemark.

demander un millier de tableaux que l'on ne considérait pas, à Madrid, comme la propriété particulière du Roi.

Enfin, bien que l'on voulût que le Roi Joseph réussît un grand emprunt pour ne pas arriver à Madrid les mains vides, la négociation de M. d'Aranza avec la Banque pour les 100 millions de réaux fut arrêtée, le 1<sup>er</sup> juillet, faute des diamants.

Le 4 juillet, M. Laforest ne put continuer le travail ordonné parce que le Roi Charles IV avait fait réclamer tous les inventaires originaux des diamants. Et dernier détail (pour ne pas prolonger cette énumération), le 20 août, la Banque Hoggner et C<sup>ie</sup> d'Amsterdam suspendit les paiements qu'elle faisait à MM. les Ministres et autres employés de S. M. C. dans les Cours étrangères.

---

## ANNEXE III

---

### **Documents statistiques**

- 1° Etat des troupes franco-espagnoles à Langeland (22-7-1808).
- 2° Mouvements des régiments espagnols. Noms de leurs chefs ;
- 3° Renseignements nominatifs ;
- 4° Situation du Corps espagnol ;
- 5° Le corps d'armée du Prince de Ponte Corvo (situations diverses. Mouvements du Q. G.) ;

*Situation Sommaire de Messieurs les Officiers et troupes stationnées dans les îles de Langeland, Arœ et Taasing, avec la désignation des Régiments, Bataillons et Détachements et les cantonnements qu'ils occupent :*

| ISLES      | CANTONNEMENS       | ÉTAT MAJOR et OFFICIERS |            |             |                  |           |           |             | TROUPE<br>—<br>Sous-Officiers<br>Caporaux<br>Tambours<br>et<br>Soldats | TOTAL<br>général<br>des<br>Officiers<br>et<br>Troupes | OBSERVATIONS |  |
|------------|--------------------|-------------------------|------------|-------------|------------------|-----------|-----------|-------------|--|---|--------------|--|
|            |                    | Chefs de Bataillon      | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants | Adjudants | Ambuliers | Chirurgiens |  |   |              | Total des Officiers  |
| Langeland  | Rudkjœbing .....   | »                       | 1          | 1           | »                | »         | »         | »           | 2  | 403   | 105          | Grenadiers et voltigeurs franç. réunis.<br>Artillerie Espagnole. |
|            | idem               | »                       | »          | 1           | »                | »         | »         | »           | 1  | 36  | 37           |  |
|            | idem.              | 2                       | 2          | 4           | 1                | 2         | 1         | 1           | 13   | 154   | 167          |  |
|            | Cimn erbœlle ..... | »                       | 1          | »           | 1                | »         | »         | »           | 2  | 75  | 77           | id.  |
|            | Skrobelow .....    | »                       | 1          | »           | 1                | »         | »         | »           | 2  | 128   | 130          | id.  |
|            | Fugelsbœlle .....  | »                       | 1          | 2           | 2                | »         | »         | »           | 5  | 108   | 113          | id.  |
|            | Lindelse .....     | »                       | 1          | 1           | 1                | »         | »         | »           | 3  | 126   | 129          | id.  |
|            | Vindebye.....      | »                       | 1          | 1           | 1                | »         | »         | »           | 3  | 74  | 77           | id.  |
|            | Humble.....        | »                       | 1          | 1           | 1                | »         | »         | »           | 3  | 94  | 97           | id.  |
|            | Longelse .....     | »                       | 1          | 1           | 1                | »         | »         | »           | 3  | 82  | 85           | id.  |
| Arœ.....   | Faarvelle.....     | »                       | 1          | 1           | 1                | »         | »         | »           | 3  | 65  | 68           | Détach. de dragons<br>de Villaviciosa.                           |
| Taasing... | Atreskiøbing...    | »                       | 2          | 1           | 3                | »         | »         | »           | 6  | 200   | 206          | 1 <sup>er</sup> Bat. de Catalogne.                               |
|            | Waldemar .....     | »                       | 1          | »           | 2                | »         | »         | »           | 3  | 104   | 107          | » de Barcelone.  |
|            | TOTAUX.....        | 2                       | 14         | 14          | 15               | 2         | 1         | 1           | 49   | 1349  | 1398         |  |

Certifié par le Commandant de l'Isle de Langeland, adjoint à l'Etat-Major Général.

Rudkiøbing, le 22 juillet 1808.

Signé : GAULTIER.

N° 1391 du Catalogue d'Alger.



MOUVEMENTS DES RÉGIMENTS ESPAGNOLS  
DU 15 SEPTEMBRE 1807  
AU 1<sup>er</sup> AOUT 1808  
D'APRÈS LES SITUATIONS ENVOYÉES A PARIS  
AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

| RÉGIMENTS                          | N° DES UNITÉS | NOMS des<br>COMMANDANTS<br>au<br>1 <sup>er</sup> Avril 1808 | GRADES                   | OFFICIERS<br>et<br>HOMMES |         | CHEVAUX |         | LOCALITÉS                   |                                  |                                    |               |                             |                |  |
|------------------------------------|---------------|---|--------------------------|---------------------------|---------|---------|---------|-----------------------------|----------------------------------|------------------------------------|---------------|-----------------------------|----------------|--|
|                                    |               |   |                          | Présent                   | Malades | Présent | Malades | au<br>15 Septembre<br>1807  | au<br>15 Décembre<br>1807        | au<br>1 <sup>er</sup> Mars<br>1808 | au<br>25 Mars | au<br>1 <sup>er</sup> Avril |                |  |
|                                    |               |   |                          | au 15 septembre 1807      |         |         |         |                             |                                  |                                    |               |                             |                |  |
| PREMIÈRE DIVISION                  |               | Kindelan.....   | Général..                |                           |         |         |         | Hambourg                    |                                  |                                    |               |                             |                |  |
| Asturias.....<br>Inf. de ligne     | 1             | Delavielleuze..   | Br Colonel               |                           |         |         |         | Hambourg                    | Hambourg                         | Hambourg                           | Middellart    | Middellart                  |                |  |
|                                    | 2             | Caviedes.....   | Capitaine..              | 1553                      | 117     |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | Norre          |  |
|                                    | 3             | Falques.....  | Commandant               |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | Blanke         |  |
| Zamora.....<br>Inf. de ligne       | 1             | Darcour.....  | L-Colonel.               |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | Weyle         | Weyle                       |                |  |
|                                    | 2             | Arsona.....   | Capitaine..              | 1678                      | 207     |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | 3             | Imas.....   | Commandant               |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| Barcelona...<br>Inf. légère        | 1             | Prat.....   | Major....                | 959                       | 47      |         |         | "                           | St-George                        | Rendsbourg                         | Nyborg        | Nyborg                      |                |  |
|                                    | 2             | Lastres.....  | Colonel...               |                           |         |         |         | Tatenberg<br>et<br>environs | Bolt enbourg<br>et<br>Wilkeudorf | Bolt enbourg                       | Kolding       | Kolding                     |                |  |
| El Rey.....<br>Cavalerie           | 1             | Retana.....   | S-Major..                | 315                       | 227     | 325     |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | Schemage       |  |
|                                    | 2             | Mariano.....  | Colonel...               |                           |         |         |         | Hambourg                    | Hambourg                         | Ratzebourg                         | Toudern       | Toudern                     |                |  |
|                                    | 4             | Astrandri.....  | L-Colonel.               | 532                       | 18      | 495     | 179     | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | et<br>environs |  |
| El infante...<br>Cavalerie         | 1             | Riveira.....  | Major....                |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | 2             |   |                          |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | 5             |   |                          |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| DEUXIÈME DIVISION                  |               | de Salcedo...   | Br-Colonel.              |                           |         |         |         | Hambourg                    |                                  |                                    |               |                             |                |  |
| Princesa...<br>Inf. de ligne       | 1             | de San Roman  | Colonel...               |                           |         |         |         | "                           | Hambourg                         | Bergedorf                          | Kelding       | Kelding                     |                |  |
|                                    | 2             | Casamajor...  | Capitaine..              | 1793                      | 80      |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | et             |  |
|                                    | 3             | Carrion.....  | Capitaine..              |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | environs       |  |
| Guadalajara<br>Inf. de ligne       | 1             | Martorel.....   | Colonel...               |                           |         |         |         | Bergdorf                    | Haarburg                         | Hambourg                           | Rippen        | Rippen                      | Grau           |  |
|                                    | 2             | Aguilera.....   | L-Colonel.               | 1725                      | 134     |         |         | "                           | Baxichode                        | "                                  | "             | "                           | Nustrup        |  |
|                                    | 3             | Sienz.....  | Commandant               |                           |         |         |         | "                           | Wulsen                           | "                                  | "             | "                           | et<br>Ravnsbøl |  |
| Cataluna...<br>Inf. légère         | 1             | Vivès.....  | Major....                | 1117                      | 30      | "       | "       | Hambourg                    | Hambourg                         | Solen                              | Ravnholt      | Ravnholt                    |                |  |
|                                    | 2             | Yebra.....  | Colonel...               |                           |         |         |         | Dans les<br>Vierland        | Staade                           | Haarburg                           | Yelle         | Yelle                       |                |  |
| Algarbe.....<br>Cavalerie          | 1             | Carbonel.....   | L-Colonel.               | 526                       | 26      | 335     | 19      | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | 3             |   |                          |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | 5             |   |                          |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| Almansa...<br>Cavalerie            | 1             | Caballero.....  | Colonel...               |                           |         |         |         | Ammt                        | Blekede                          | Parchim                            | Rippen        | Rippen                      | Tarup          |  |
|                                    | 2             | Beccar.....   | L-Colonel.               | 578                       |         | 495     |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | Rippen         |  |
|                                    | 4             | Conway.....   | Major....                |                           |         |         |         | "                           | Luckow<br>Dancenberg             | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| Villaviciosa.<br>Cavalerie         | 1             | Baron de Armendariz   | Colonel..                |                           |         |         |         | Lauenbourg                  | Lauenbourg                       | Hamm                               | Kjertemünde   | Kjertemünde                 |                |  |
|                                    | 2             | Rivas.....  | L-Colonel.               | 534                       | 46      | 332     | 1       | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | 5             | Tomar.....  | Major....                |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| Artillerie                         | Rt. M.        | Bresson.....  | L-Colonel.               |                           |         |         |         | Eppendorf                   |                                  |                                    | Hambourg      | Hambourg                    | Rarbeck        |  |
|                                    | »             | Avalle.....   | C-Adjut.                 |                           |         |         |         | "                           |                                  |                                    | Eppendorf     | Eppendorf                   | et<br>environs |  |
|                                    | »             | Lamor.....  | Capitaine..              | 293                       | 7       | 66      |         | "                           | Idem.                            | Idem.                              | "             | "                           | "              |  |
| Zapadores...<br>(Génie)<br>Sapeurs | »             | Pola.....   | "                        |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | »             | Lopez.....  | "                        |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | »             | Gorri.....  | Commiss <sup>re</sup> .  |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| Zapadores...<br>(Génie)<br>Sapeurs | »             | Hermosilla...   | Brig-Col <sup>el</sup> . |                           |         |         |         | Eppendorf                   |                                  | Hambourg                           | "             | "                           | "              |  |
|                                    | »             | Davilla.....  | L-Colonel.               | 97                        | 4       |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | »             | de Retz.....  | S-Major..                |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
| »                                  | »             | Boado.....  | S-Major..                |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    | »             | Hermosilla....  | Sous-Lieut               |                           |         |         |         | "                           | "                                | "                                  | "             | "                           | "              |  |
|                                    |               |   |                          | 11700                     | 943     | 2048    | 199     |                             |                                  |                                    |               |                             |                |  |
|                                    |               |   |                          | 12.643                    |         | 2.247   |         |                             |                                  |                                    |               |                             |                |  |



Au 15 Novembre 1807 l'effectif des troupes espagnoles était le suivant :

|          |                   |                       |       |
|----------|-------------------|-----------------------|-------|
|          | 599 Officiers.    | Chevaux d'Officiers.. | 364   |
|          | 12.903 Hommes.    | de Troupe..           | 2.632 |
|          | 957 aux Hôpitaux. | de Train...           | 289   |
| Total... | 14.459            |                       | 3.285 |

Quelques mouvements sont à signaler (en dehors de ceux indiqués dans les récits) et fixés par les situations :

- En Mars 1808... L'-Colonel Moreno } de l'Etat Major de La Romana partis  
Capitaine Llanos.. } pour l'Espagne.
- En Avril..... Le 25, le Marquis de la Romana a reçu l'ordre d'envoyer à Faaborg une Compagnie du Régiment d'*Asturias* et 2 pièces à canon.
- En Mai..... Le 15, 100 hommes de *Barcellona* à Taasinge.  
Les Régiments restés en Jutland se sont rapprochés du Petit Bel d'une journée de marche. Le 5<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie légère (Fr.) est allé occuper Assens et les villages voisins évacués par le Régiment *Asturias*, et a été entendu ses cantonnements jusqu'à Middelfart et Bogense.
- En Juin..... Le 24, le Brigadier de Salcedo partit d'Altona pour l'Espagne.  
Le Capitaine de Llanos, de l'E. M. de la Romana rentré de mission en Espagne.
- En Juillet..... Le 15, Il est constitué une *Division des troupes espagnoles* en Seeland.  
Sous les ordres du Général français Fririon :
- |                         |   |                           |
|-------------------------|---|---------------------------|
| Aides de camp .....     | { | Capitaine Parade.         |
| Ch. d'E. M., Ch. d'Esc. |   | Lieutenant Ponçot.        |
| Adjoint .....           |   | L'Colonel espagnol Marti. |
| Commis des Guerres..    |   | Echenique.                |

Quelques renseignements nominatifs :

Présents le 1<sup>er</sup> mai 1808 — Présents le 15 septembre 1807 :

|  |   |   |   |
|--|---|---|---|
| C <sup>te</sup> en Chef                            | L'-G <sup>ral</sup> Marquis de la Romana  | 1 |   |
| Aides de Camp                                      | / C <sup>te</sup> Marquis de Crevequer .. | » | s'éc. aussi Kevrequer-Crevecœur               |
|  | L'-C <sup>te</sup> Moreno (Godoy).....    | 1 |   |
|  | L'-C <sup>te</sup> Caro (Juan).....       | 1 | Etait porté capitaine                         |
|  | Cap. O. Neill (Julio).....                | 1 | D. Julio O. Neill                             |
|  | — Llano.....                              | » | D. Augustin de Llano                          |
| Camp   | — Rivera.....                             | 1 | Etait porté: adj. D.F.X. Riera                |
|  | L <sup>re</sup> Sansot.....               | 1 |   |
| Adjoints   | Brigadier Montes.....                     | 1 | d'Art. D. José Montès Salazar<br>Chef d'E.-M. |
|  | Colonel Cavallero.....                    | 1 | de C <sup>te</sup> D. Antonio Caballero       |
|  | — Vallejo.....                            | 1 | d'I <sup>er</sup> D. I. Martinez Vallejo      |
|  | — Rengel.....                             | 1 | Etait porté Brigad. D. Mariano Rengel         |
|  | Commandant O. Donnel ...                  | 1 | d'I <sup>er</sup> D. José O. Donell           |
| C <sup>te</sup> en 2 <sup>de</sup><br>Aide de Camp | Capitaine Guerrero.....                   | 1 | Art.  |
|  | — Vera.....                               | 1 | Ingénieur D. J. de la Vera                    |
|  | Mar. de Camp Kindelan....                 | 1 | Don Juan de Kindelan                          |
|  | Lieutenant Kindelan.....                  | 1 |   |



|   |   |  |   |   |
|---|---|--|---|---|
| Officiers<br>à la<br>suite                    | { | Mar. de Camp de Salcedo..              | 1 | Com. Zamora En route pour l'Espagne         |
|   |   | Brig. Duc d'Albuquerque..              | 1 | En Espagne                                  |
|   |   | C <sup>o</sup> Cavalerie Rios.....     | 1 | A Paris D. Pedro de los Rios                |
|   |   | — d'Inf. Comte de Prado..              | 1 | Castellanos                                 |
| Secrétaires<br>(capitai.)                     | { | L'-C <sup>o</sup> Marty.....           | 1 | est allé à Bayonne et revenu en Seeland     |
|   |   | Commandant Landuburu ..                | 1 | Dragons L-C <sup>o</sup>                    |
| Intendant                                     | { | du G <sup>o</sup> en chef Cachapero... | 1 | D. Nicolas Chaperó                          |
|   |   | d'E.-M. d'Inf. Salvador.....           | 1 | D. Estanislav Salvador.                     |
|   |   | — Cav. Ricaud.....                     | 1 | D. J. Ricaro                                |
| Commis.<br>des<br>Guerres                     | { | Las Heras.....                         | 1 | Don Lazaro                                  |
| Commis.<br>des<br>Guerres<br>Adjoints         | { | Rapun.....                             | 1 | Bernabé                                     |
|   |   | Laborda.....                           | » | Francesco                                   |
|   |   | Echenique.....                         | » | José Chenique                               |
| Auditeur<br>Com. fran.<br>Vic. Gén.           | { | Bringaz.....                           |   |   |
|   |   | Martinez.....                          |   |   |
| Ciru. Maj.<br>Medico<br>Contador<br>Tresorero | { | Azaguirre.....                         |   |   |
|   |   | Balbin.....                            |   |   |
|   |   | Paéz.....                              | 1 | D. Joaq. Mig. P. de la Cadena               |
| Gentil.....                                   | { | Gentil.....                            | 1 |   |
|   |   | Laguna.....                            | 1 | D. Joaquin                                  |
| Antonio Cibat.....                            | { | Vicente Silvestre.....                 |   | Voir dans Boppe                             |
|   |   | Vitacanos.....                         |   | Tous les autres sont pris                   |
|   |   | Savinac.....                           |   | sur un Etat de Situation des Archives M. G. |

Pour compléter ces renseignements, nous joignons les états ci-dessous donnés par le Commandant Boppe (p. 30 et 31, *op. cit.*). Leurs indications ne correspondent pas toujours avec les nôtres pris aux situations officielles (M. G. Fr.).

## SITUATION DES TROUPES ESPAGNOLES AU

15 NOVEMBRE 1807

## QUARTIER GÉNÉRAL A HAMBOURG.

Lieutenant-Général marquis de la Romana

Maréchal de camp de Kindelan.

Brigadiers { Dellevielleuze, commandant la 1<sup>re</sup> division.  
De Salcedo, commandant la 2<sup>e</sup> division.

Commandant l'artillerie Breson, lieutenant-colonel.

Commandant le génie Hermozilla, brigadier.

Intendant général de Las Heras.

1<sup>re</sup> Division à Hambourg

|                             |        |                     |         |         |
|-----------------------------|--------|---------------------|---------|---------|
| Rég. des Asturies.....      | 3 bat. | Col. Dellevielleuze | 2176 h. | »       |
| — de la Princesse.....      | 3 —    | — Saint-Roman       | 2016 —  | »       |
| Bat. léger de Barcelone...  | »      | Com. Borrellas      | 1313 —  | »       |
| Rég. du Roi (cavalerie).... | 5 esc. | Col. Gamba          | 671 —   | 551 ch. |
| — de l'Infante (caval.)...  | 5 esc. | — Marianno          | 682 —   | 593 ch. |

2<sup>e</sup> Division à Hambourg et environs

|  |                     |                 |        |         |
|--|---------------------|-----------------|--------|---------|
| Rég. de Zamora.....  | 3 bat.              | Col. de Salcedo | 1973 — | »       |
| — de Guadalaxara.....  | 3 —                 | — Martorell     | 2021 — | »       |
| Bat. léger de Catalogne...   | »                   | Com. Vivier     | 1170 — | »       |
| Rég. d'Algarve (cavalerie)...                                      | 5 esc.              | Col. Yebrá      | 646 —  | 539 ch. |
| — d'Almanza (dragons)¹.  | 5 —                 | — Cabalero      | 633 —  | 575 ch. |
| — de Villaviciosa (dra.)¹.   | 5 —                 | — d'Armandariz  | 659 —  | 558 ch. |
| Total : 14 bataillons, 25 escadrons, 13,960 hommes, 2,816 chevaux. |                     |                 |        |         |
| Artillerie à pied.....   | 3 <sup>e</sup> com. | Cap. Lamor      | 233 h. | »       |
| Artillerie à cheval.....   | 1 <sup>e</sup> com. | — Lopez         | 99 —   | 72 ch.  |
| Train d'artillerie.....  | »                   | »               | 68 —   | 292 —   |
| Sapeurs.....   | »                   | »               | 108 —  | »       |

1. Les régiments d'Almanza et de Villaviciosa, classés dans cette situation, comme dans toutes celles que nous avons eues entre les mains, portaient cependant l'uniforme des chasseurs à cheval ; nous croyons pouvoir donner une explication de cette anomalie : En 1803 la subdivision d'arme des dragons fut totalement supprimée en Espagne et les six régiments qui la composaient furent transformés en chasseurs à cheval ; les régiments d'Almanza et de Villaviciosa prirent les numéros 3 et 5 dans la nouvelle classification. Le 30 janvier 1805, un décret royal rétablit les dragons ; au moment de la mise en route des régiments d'Almanza et de Villaviciosa redevenus dragons, le changement de tenue n'avait pu encore être fait.

Comme suite à la situation du corps espagnol en novembre 1807, la pièce que nous reproduisons ci-après nous a paru intéressante en ce qu'elle permet de connaître la date exacte de l'entrée sur les territoires français et italien de chacun des régiments qui le composaient. Nous devons l'obligeante communication de ce document à M. G. Cotreau que nous sommes heureux de remercier une fois de plus de son extrême amabilité.

## CUERPO DE OBSERVACION

*Division de Tropas Espanolas.*

A LAS ORNS DE S. A. S.

EL SF PRINCIPE DE PONTE-CORVO

Noticia de las gratificaciones que han correspondido a los Cuerpos que forman la division de Tropas Espanolas al mando del Ex<sup>m</sup> h. Marques de La Romana, por vestuario, remonta, montura y herrado, desde su entrada en el Imperio Frances y Reyno Itálico, hasta fin de Agosto del ano proximo pasado.

| Cuerpos                                   | fr.     | c. | Abos de 365 |
|---|---------|----|-------------|
| Real cuerpo de Artilleria.....            | 10,181  | 27 | 315         |
| Real cuerpo de Zapadores y Minadores...   | 1,516   | 85 | 89          |
| Reximíento Infanteria de Zamora.....      | 22,238  | 75 | 165         |
| — — de Guadalaxara..                      | 22,833  | 28 | 214         |
| — — de Asturia.....                       | 21,000  | 27 | 255         |
| — — de la Princesa....                    | 20,667  | 60 | 240         |
| Primero batallon volunt. de Cataluna..... | 18,111  | 96 | 276         |
| — — de Barcelona....                      | 14,136  | 71 | 74          |
| Reximíento de Caballeria del Rey.....     | 20,008  | 22 | 228         |
| — — del Infante.....                      | 22,593  | 50 | 333         |
| — — de Algarve.....                       | 27,385  | 92 | 216         |
| — de dragons de Almanza.....              | 13,192  | 63 | 43          |
| — — de Villaviciosa...                    | 21,449  | 74 | 305         |
| Total.....                                | 235,006 | 82 | 198         |

Don Lazaro de las Heras, Intendente graduado de Provincia, comisario ordenador de los reales exercitos de S. M. C. y Ministro pral de RI Hacienda, en el que manda el teniente Gral Marques de La Romana.

Certifico que los doscientos treinta y cinco mil seis francos, ochenta y dos centimos y ciento noventa y ochos abos que manifiesta la relacion precedente son los mismos que han correspondido à la tropa y cavallos de esta division desde los respectivos dias que entraron en Territorio del Imperio de Francia y Reyno de Italia hasta fin de Agosto del ano prox<sup>mo</sup> pasado segun resulta de los ajustes que se han formalizado a cada cuerpo, y existen en la contadura pral de este exercito a que me remito.

Hamburgo, tres de Febrero 1808.

LAZARO DE LAS HERAS.

Le prince de Masserano, ambassadeur de S. M. C. à Paris, certifie véritable la signature de Don Lazaro de las Heras, apposée ci-dessus.

Paris, le 17 février 1808.

Le Prince DE MASSERANO.

*Situation Sommaire du Corps d'Armée aux Ordres de S. A. le Prince de Ponte-Corvo, le 10 septembre 1807 :*

| Troupes        | Chefs   | Q. G.      | Officiers | Hommes | Chev. |
|----------------|---|------------|-----------|--------|-------|
| Françaises.... | Général de Division Dupas..   | Lubeck ... | 264       | 5750   | 1325  |
| Hollandaises . | Lieut. Général Bruce, 1 <sup>re</sup> Div.<br>Lieut. Général Graties, 2 <sup>e</sup> Div. |            |           | 19048  | 1038  |
| Espagnoles...  | Général en Chef Le Marquis<br>de la Romana.....   | Hambourg.  | 12643     |        | 2247  |
|                |   |            | 37705     |        | 4610  |

*5<sup>e</sup> Commandement de la Grande Armée (Décret du 11 novembre 1807) :*

|                |   |
|----------------|---|
| Françaises.... | 1 <sup>re</sup> Div. Dupas.<br>2 <sup>e</sup> Div. Boudet. (Etait le 3 Octobre au Corps d'observation<br>Q. G. Stralsund).<br>Brigade de Cavalerie.           |
| Hollandaises . | Maréchal de Hollande Dumonceau.<br>Général Major Heldring, 1 <sup>re</sup> Div. Rastedt puis Bremen.<br>Lieutenant Gratien, 2 <sup>e</sup> Div. Wildeshausen. |
| Espagnoles...  | (Voir leur tableau spécial.)  |

L'Etat-Major Général au 15 septembre 1807 comprenait :

|                             |                           |
|-----------------------------|---------------------------|
| Chef d'Etat-Major.....      | Général de Brigade Gérard |
| Aides de Camp.....          | du Maréchal 7             |
| Inspecteur aux revues.....  | du Chef d'Etat-Major 1    |
| Ordonnateur en Chef.....    | Caire                     |
| Commissaires des Guerres... | Duprat                    |
| — Adjoint...                | Bourdon-Carles            |
|                             | Salmon                    |

Le 15 décembre il comprit en plus :

|  |                            |
|--|----------------------------|
| Commandant l'artillerie.....                   | Général de Brigade Mossel  |
| Officiers à la suite de l'E. M. G <sup>n</sup> | Allain, Girault, Gauthier. |
|  | (Chefs de Bataillons)      |

Capitaines Adjoints à l'E. M. G<sup>n</sup> 4.

Voici quelques-uns des Mouvements exécutés par le Quartier Général et l'Etat-Major — primitivement à Hambourg — en dehors de ceux indiqués dans le Récit :

|                  |                  |               |               |       |   |
|------------------|------------------|---------------|---------------|-------|---|
| 1808 10 Mars.... | Flensburg ...    |               |               |       |   |
| 1 Mai.....       | Odense.....      |               |               |       |   |
| 6 au 10 mai      | Ch. de Hindsgaul | 37.691 hommes | 9.375 chevaux |       |   |
| 11 au 14....     | Hadersleben..... |               |               |       |   |
| 15 mai.....      | Flensburg.....   |               |               |       |   |
| 1 Juin....       | »                | 37.866        | —             | 9.367 | — |
| 15 Juin....      | Rendsbourg.....  | 37.970        | —             | 9.384 | — |
| 1 Juillet...     | Flottbeck.....   | 37.981        | —             | 9.342 | — |
| 1 Août....       | Rendsbourg.....  | 35.411        | —             | 9.293 | — |
| 15 -             | Odense.....      |               |               |       |   |

*Composition du Corps du Prince de Ponte-Corvo, d'après K. Schmidt (p. 48, op. cit.) au moment de l'entrée en Danemark, mars 1808 :*

### 1° Le Corps Français

Il se composait de 2 Divisions, chacune de 2 Brigades.

A) 1<sup>re</sup> Division : Lieutenant-Général Dupas. Environs de Lubeck.

Les 2 Brigades : Généraux-Majors de Neuf et Gency se composaient de :

|  |              |              |  |
|--|--------------|--------------|--|
| 1. 5 <sup>e</sup> Régiment d'Infanterie légère.. | 1648 hommes. |              |  |
| 2. 19 <sup>e</sup> — — de ligne.                 | 1681 —       |              |  |
| 3. 58 <sup>e</sup> — — —                         | 1458 —       |              |  |
| 4. 14 <sup>e</sup> — de Chasseurs à Cheval       | 390 —        | 458 chevaux. |  |
| 5. Artillerie de la Division.....                | 379 —        | 288 —        |  |
|  | <hr/>        | <hr/>        |  |
| Totaux....                                       | 5556 —       | 746 —        |  |

B) 2<sup>e</sup> Division : Lieutenant-Général Comte Boudet, fut, le 5 mars, par l'Elbe, Stade, Wedel, Uetersent à Pinneberg.

Les 2 Brigades : Généraux-Majors Fririon et Valery, se composaient de :

|  |              |              |  |
|--|--------------|--------------|--|
| 1. 3 <sup>e</sup> Régiment d'Infanterie légère.. | 1670 hommes. |              |  |
| 2. 56 <sup>e</sup> — — de ligne.                 | 2664 —       |              |  |
| 3. 93 <sup>e</sup> — — —                         | 1737 —       |              |  |
| 4. 23 <sup>e</sup> — de Chasseurs à Cheval       | 707 —        | 753 chevaux. |  |
| 5. Artillerie de la Division.....                | 208 —        | 314 —        |  |
|  | <hr/>        | <hr/>        |  |
| Totaux....                                       | 6986 —       | 1067 —       |  |



2° *Le Corps Espagnol*

Sous le Commandement du Lieutenant-Général Marquis de la Romana, à Hambourg.

Il se composait de 2 Divisions.

A) 1<sup>re</sup> Division, sous le Général-Major D. Juan Kindelan, se composait de :

|   |                             |               |               |
|---|-----------------------------|---------------|---------------|
| 1. Régiment d'Infanterie de ligne.                | Asturias.....               | 2021 hom.     |               |
| 2. — — — —  | Zamora .....                | 1835 —        |               |
| 3. 1 <sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie légère. | Barcelona.....              | 1222 —        |               |
| 4. Régiment de Cavalerie de ligne.                | Belgique <sup>1</sup> ..... | 933 —         | 915 chev.     |
| 5. — — — —  | El Rey.....                 | 653 —         | 540 —         |
| 6. — — — —  | El Infante ....             | 618 —         | 599 —         |
|   | <b>Totaux....</b>           | <b>7282 —</b> | <b>2054 —</b> |

1. Le régiment où se trouvaient beaucoup de Belges sous le commandement d'officiers français ne faisait pas partie du corps espagnol mais du corps français. Cependant on le trouve sur la liste officielle parmi les régiments espagnols. Son chef était le Comte d'Areberg, membre de la famille de l'Empereur français, mais il était commandé par le Colonel Amiel.

B) 2<sup>e</sup> Division, sous le Général-Major D. Miguel de Salcedo de composait de :

|   |                   |               |               |
|---|-------------------|---------------|---------------|
| 1. Régiment d'Infanterie de ligne.                | Princesa .....    | 1826 hom.     |               |
| 2. — — — —  | Guadalajara ..    | 1855 —        |               |
| 3. 1 <sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie légère. | Cataluna.....     | 1065 —        |               |
| 4. Régiment de Cavalerie de ligne.                | Algarbe .....     | 585 —         | 522 chev.     |
| 5. Regiment de Dragons.....                       | Almansa.....      | 596 —         | 566 —         |
| 6. — — — —  | Villaviciosa...   | 633 —         | 531 —         |
|   | <b>Totaux....</b> | <b>6550 —</b> | <b>1619 —</b> |
| Artillerie (25 canons) et Ingénieurs.....         |                   | 480 —         | 384 —         |

3° *Le Corps Hollandais*

Les troupes hollandaises, arrivées les 15 et 18 mars à Hambourg, se composaient de 1 Division sous le Lieutenant-Général français Gratien. Elle était partagée en deux Brigades sous les Généraux-Majors von Nicolssen et Von Haselt, et comprenait :

|   |                    |               |
|---|--------------------|---------------|
| 1. 6 <sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de ligne. | 1401 hommes.       | 12 chevaux.   |
| 2. 7 <sup>e</sup> — — — —                         | 1168 —             | 15 —          |
| 3. 8 <sup>e</sup> — — — —                         | 1326 —             | 32 —          |
| 4. 9 <sup>e</sup> — — — —                         | 1920 —             | 12 —          |
| 5. Artillerie de la Division.....                 | 191 —              | 250 —         |
|   | <b>Totaux.....</b> | <b>6006 —</b> |
|   |                    | <b>321 —</b>  |

## RÉSUMÉ

|              | Infanterie   |  | Cavalerie   |             | Artillerie  |             | Totaux       |             |
|--------------|--------------|--|-------------|-------------|-------------|-------------|--------------|-------------|
|              | H.           |  | H.          | Ch.         | H.          | Ch.         | H.           | Ch.         |
| Français!... | 10858        |  | 2030        | 2126        | 587         | 602         | 13475        | 2728        |
| Espagnols!.. | 9284         |  | 3085        | 2758        | 480         | 384         | 13389        | 3142        |
| Hollandais.. | 5815         |  | .....       | .....       | 191         | 321         | 6006         | 321         |
|              | <u>26479</u> |  | <u>5115</u> | <u>4884</u> | <u>1258</u> | <u>1307</u> | <u>32870</u> | <u>6191</u> |

1. L'effectif du régiment Belge a été compris dans les troupes françaises. L'Etat Major français comprenait 150 personnes avec autant de domestiques et de chevaux.

# ERRATA

---

| Page | Ligne         | Au lieu de   | Lire  |
|------|---------------|--|---|
| 16   | Note 1        | Du Case  | Du Casse  |
| 31   | 12            |  | , (après Barcelone)   |
| 56   | 29            | avertissement  | asservissement  |
|      | 9             | arrivées   | arriver   |
| 72   | Note 2        | Lettre de  | Lettre à  |
| 74   | 34            | aussif   | Aussi   |
| 99   | 4             | , (à supprimer avant : les                                 | Suédois)  |
| 134  | 38            |  | ; (avant : à Bergsdorff)  |
| 150  | dernière      | Séanie   | Scanie  |
| 159  | Note 2        |  | Supprimer : à Middelfart Asturias   |
| 160  | 9             |  | , (à supprimer après Ponte Corvo)   |
| 173  | 6             | nos  | vos   |
| 173  | 35            | 2° Ce gouvernement ci paraît sentir la nécessité d'obtenir | 2° Je dois dire que c'est ici le vœu général ; on préfère avoir le Roi de Suède |
| 251  | 24            | il doit frapper des masses                                 | il doit frapper avec des masses   |
|      | Note 1        |  | P. supprimer après Spectateur Militaire.  |
| 253  | 21            | non pas baillifs   | non pas aux baillifs  |
| 253  | 31            | Reerslor et Storkinge                                      | Rerslev et Thorslunde   |
| 256  | Note 1        | lix  | liv   |
| 270  | 22            |  | supprimer qu' (à peine cette lettre écrite il était)                            |
| 287  | 28            | Pour que la sureté   | Pour la sureté,   |
| 299  | 13            | Piastres   | Paires  |
| 315  | 26            | C. .tte  | Cette   |
| 348  | 9             |  | , (à supprimer après : exécution)   |
| 355  | 4             | e temple   | ce temple   |
| 373  | 33            | ou   | où  |
| 394  | 32            | que lui firent   | que firent à son chef   |
| 396  | 27            | expresse de ce, que  | condition expresse que les Anglais  |
| 404  | 5             | aussi que toute l'île                                      | ainsi que de toute l'île  |
| 428  | 27 (à droite) | rendre   | vous rendre   |
| 442  | 4             | Lieutenant Supérieur                                       | Lieutenant Colonel  |
| 461  | Note 3        | Langelang  | Langeland   |
| 534  | Note 2        | 9 mai 1906   | 9 mai 1806  |
| 550  |               | Petit Bel  | En mai : Petit Belt   |

---







